Octobre-Décembre. — Tome XX

MERCVRE

DE

FRANCE

Fondé en 1672

(*Série Moderne*)



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ SAINT-GERMAIN, XV

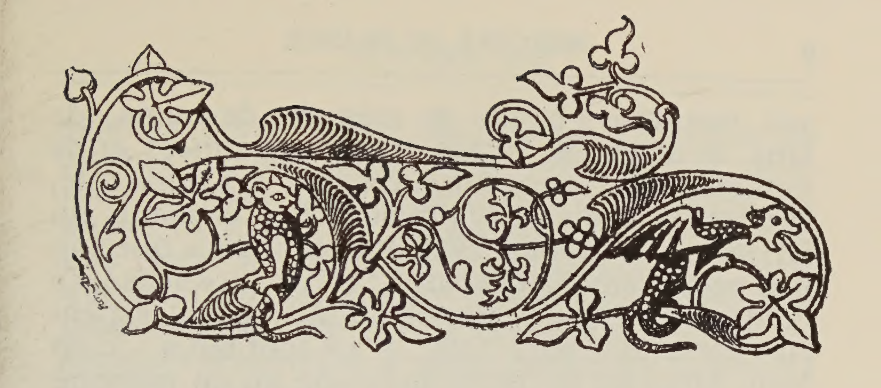
—

M DCCC XCVI

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Vaduz
1965

Printed in the United States of America



VERLAINE

(ET ENTRE AUTRES)

MM. FAGUET, GASTON DESCHAMPS, DE MONTESQUIOU FOUQUIER, CLÉMENT ET PETIT DE JULLEVILLE

« Pauvres gens que les gens !... »

La poésie contemporaine n'a pas l'estime de M. Faguet ; je n'en veux pour preuve que ces lignes : « Il faut faire son métier en conscience... La poésie française ne brille pas en cette fin du XIXe siècle d'un bien vif éclat... honnête moyenne, sauf M. Henri de Régnier, qui certainement s'est « détaché du peloton » et sans le dépasser encore de trente longueurs ; les meilleurs de nos versificateurs... ont de temps en temps une idée heureuse, donnent parfois une nuance de sentiment un peu nouvelle... Auprès d'eux Verlaine avait du génie, et, *entre nous*, il n'a pas fait deux cents beaux vers, le pauvre Verlaine... »

Il ne nous est pas désagréable de voir le nom de Henri de Régnier s'imposer à une telle plume ; et le mot « génie » prononcé, même ironiquement, par une telle bouche au sujet de Verlaine énonce, quoiqu'il semble, une victoire à notre actif. Nous nous garderions de faire à M. Faguet des reproches qu'il lui serait loisible de reporter à Dieu, son créateur : on n'est responsable ni d'un manque de jugement, ni d'une atonie cérébrale native ; un tra-

vail méritoire a bondé sa mémoire de noms, de faits, de dates, de bribes de phrases rimées et de notions numériques sur la césure ; il a numéroté, étiqueté et classé de son mieux les « éléments du lyrisme » ; il en traite avec une suffisance que son naïf pédantisme fait excuser ; s'il n'a pu « scander » Pindare, c'est que personne au monde n'y est encore parvenu ; hors cela, il a « tout fait » : c'est bien. Aussi ne lui reprochera-t-on qu'un manque de goût vraiment impardonnable — et il n'est pas question dans mon esprit de cette absence d'affinement intellectuel dont témoignèrent, jadis, ses chroniques du *Soleil* et que soulignent, aujourd'hui, son feuilleton des *Débats*, où il croit, très simplement, remplacer M. Lemaître — non ; mais comment qualifier l'attitude d'un homme qui, persuadé (nous ne pouvons douter de sa bonne foi) que la poésie française est tombée plus bas que la natalité de nos statistiques, choisit une revue internationale pour constater avec une satisfaction d'inconscient la déchéance littéraire de la Patrie ? (1)

Mon Dieu ! tout ceci n'est pas tragique et nous sourions volontiers de l'aventure. Sa trahison devant l'étranger ne nuira guère qu'à M. Faguet lui-même, qui, au reste, ne court nul risque d'être passé par les armes ; son seul châtiment le guette par delà la frontière : si la jeunesse de France n'est pas aussi niaise qu'il le prétend, l'élite internationale n'est pas, non plus, prête à accepter, sans en sourire avec nous, les opinions formulées par M. Faguet. C'est, en définitive, et une fois de plus, à lui seul qu'il aura nui. Le « pauvre » critique, déjà classé chez nous à un rang honorable mais modeste, assume désormais l'humble droit à une mésestime européenne.

Oui, il faut bien s'en rendre compte, Paul Verlaine est, dès hier, un nom et une gloire hors des atteintes de la chronique, fût-elle figaresque, et si même (ce qu'à Dieu ne plaise !) M. Gaston Des-

(1) *Cosmopolis*, Nos 3, 7 et 9.— Outre le français, cet organe international utilise deux idiomes (l'anglais et l'allemand) pour déprécier, sous les signatures : *Faguet*, *Gosse* et *Engel*, l'actuelle littérature de France. C'est à leur répondre en *russe* !

champs devait retirer son estime à l'auteur de *Sagesse*, l'effigie poétique de Verlaine est néanmoins debout, pour toujours, dans le temple des muses françaises. La statue du Luxembourg est une question subsidiaire, de convenance obséquiale : l'architecte et le jardinier succèdent aux croque-morts. On a cru devoir compliquer les apparats funèbres et la statue devient un accessoire de bon ton, dont même un homme comme M. Mallarmé ne serait pas maître de critiquer, sans inconvenance, l'opportunité symbolique. Nous userons, non sans regret, de la même discrétion ; mais autant nous avons souscrit avec conviction au monument de Morès, homme d'action dont rien ne survit que l'exemple coulé en bronze, autant nous participerons sans enthousiasme à l'inauguration d'une effigie dont l'image, lentement sculptée, du poète par lui-même rend illusoire la ressemblance et puéril le cérémonial.

Car de deux choses l'une : ou l'œuvre doit survivre et l'effigie qui prétend perpétuer une mémoire est oiseuse ; ou l'œuvre est caduque et la statue se fait originellement absurde. En un mot, la statue du Poète est son œuvre même : il est seul fauteur responsable de son immortalité.

Je trouve même à ces choses de statues quelque impertinence, et l'aveu d'un doute attentatoire à la mémoire du mort. L'embellissement des jardins publics est une question de voirie municipale et peut concerner, tout au plus, des Mécènes. A l'exemple de MM. de Rothschild frères, qui érigent une statue à Leconte de Lisle, nous verrions avec plaisir M. de Montesquiou défrayer de toutes charges le comité du monument Verlaine. De même, le prince Ourousoff (ou tout autre) pourrait enfin nous donner son Baudelaire ; M. Osiris doit trouver des imitateurs expéditifs. (1)

(1) La question quotidienne des statues commence à troubler les sprits et amène déjà des confusions assez plaisantes : on se souvient du mot posthume que Villiers attribue à Bonhomet en face de son créateur : « Est-ce à Dieu lui-même ou à Boïeldieu que j'ai l'honneur de parler ? » — Qui donc nous a demandé tantôt : « Est-ce à Rodin lui-même ou à Rodenbach qu'est définitivement confiée la statue du maître? »

En multipliant par dix les « deux cents beaux vers » putatifs de Verlaine, catalogués par la touchante patience de M. Faguet, nous estimions que Pauvre Lélian s'est assuré quelque droit au repos éternel. Tel n'est pas l'avis de tous ! On m'adresse un livret intitulé *Invectives*.

C'est une brochure de 154 pages disparates. Une partie de ces feuillets fixent, évidemment, des improvisations de brasseries dont l'authenticité restera toujours douteuse, fussent-elles rédigées par une seule main (ce qu'il ne nous est plus possible de contrôler, le manuscrit ayant été dispersé) : cette sorte de composition s'édifie souvent, en effet, en collaboration verbale, entre buveurs d'une même absinthe.

Nous nous permettrons donc de négliger les lignes qui irritèrent si fort M. Fouquier, les plaisanteries dont n'a pu que sourire M. Rod, les inoffensives facéties où figurent les noms de MM. Ghil et Moréas, tout ce qui concerne, enfin, la magistrature, le clergé et le corps médical des hôpitaux : gamineries essoufflées par quoi Verlaine, chantre des tendresses et des demi-teintes, prouve son inaptitude au style invectif, que maniera M. Bloy ou M. Tailhade. Le patriotisme du Messin s'exprime plus heureusement ; mais quelle étroitesse « second empire » et parnassienne dans ces pauvres plaisanteries contre les écrivains français de Belgique et de Suisse ?

Dans ce fatras déconcertant de désordre, je retrouve jusqu'à une pièce d'*Amour* (*La Gueule parle, etc.*) ; pourquoi ce double emploi ?

Puis d'impardonnables coquilles : Verlaine, plaisantant l'apocope, écrit (les vers sont piètres, mais n'importe) :

« ... Ils sont charmants, doux comme lait,
Luisants *comm'* louis qui se dore
(Avec apocope) et qui plaît. »

Or le texte que voici porte : « luisant *comme* louis » : l'apocope, seul motif de ces vers, en a disparu.

A côté de ces choses, je lis des vers beaux ou intéressants ou simplement amusants: *Griefs, Cognes et Flics, Petty Larcenies*; tels souvenirs de *l'année terrible*; quelques vraies invectives (XXVI ou même XXVIII) ; des engueulades (XXIII); des « chansons pour boire » ou « pour *manger* », dont l'une (LVII) est drôle ; enfin tel vraiment étonnant madrigal (*à mon amie Eugénie*) type du genre « lâché » et que rythment des jurons !

Dans tout cela, rien de sinistre à prétexter les vitupérations récentes de la presse: à accepter même pour authentique et totalement approuvé par Lélian ce petit recueil de bribes, la méchanceté de Verlaine apparaît, somme toute, bonne enfant, et si elle se répand en gros mots, elle reste encore inoffensive. Bref, la seule « Invective » vraiment empoisonnée et attristante, c'est M. Fouquier qui en est le signataire et une excessive susceptibilité l'apparente inspiratrice. Or, sans préjuger de rien, c'est dommage.

Il est dommage aussi que M. Georges Clément des *Débats*, journal dont la violence de bon ton m'a souvent retenu, et où collaborent des hommes d'esprit et de goût — il est regrettable, dis-je, que M. Clément ait cru pouvoir intituler un article : *Le coup du Père Verlaine*. Ces plaisanteries, sans délicatesse et partant sans mérite, sont peu goûtées des honnêtes gens. On n'aimera pas voir accuser des hommes comme Mallarmé et Rodin de manœuvres réclamières, et il n'est personne en France, hors peut-être leur auteur, pour sourire à ces calomnies.

Ecoutons, plutôt, M. Petit de Julleville, qui, avec sa probité habituelle, remet toutes choses au point :

« Jamais poète plus que Verlaine n'a chanté pour se faire plaisir à lui-même, ni n'a moins songé, en écrivant, au public. C'est ici de la poésie personnelle, s'il en fut jamais.

» Ces sentiments sont en petit nombre, mais l'expression en est très variée : c'est d'abord la rancune des maux soufferts... C'est le regret des

années perdues, l'amertume de sa vie gâtée, c'est enfin le ressentiment furieux d'un amour déçu, dont son cœur est torturé. Les plaisanteries quelquefois fines, quelquefois fades, interrompant sans cesse ces accents mélancoliques ou désespérés, valent seulement par le contraste qu'elles apportent; mais Verlaine n'est pas un poète gai, quoiqu'il s'efforce de l'être. Son originalité est ailleurs.

» Il est assez malaisé de caractériser cette originalité qu'on sent d'abord, sans en voir la cause... Verlaine excelle à exprimer des sentiments communs à tous dans une forme qui n'est qu'à lui. C'est que si les sentiments et les réflexions qu'il exprime de préférence sont, au fond, communs à tous les hommes (et par cela même intéressent tous les hommes), Verlaine, toutefois, les a d'abord éprouvés ou pensés pour son propre compte, avec une extrême vivacité. Ce sont ses propres fautes qu'ils déplore et dont il rougit... Ensuite, élargissant son cœur, il ressent, il déplore et il peint dans sa propre misère la misère de tous les hommes. Ainsi se forme cette poésie de Verlaine, à la fois la plus personnelle et la plus humaine, la plus générale qui fut jamais ; ainsi s'explique l'attrait singulier par où elle nous captive ; elle est ensemble très vivante, très particulière, parce qu'un homme qui a vécu, qui a souffert, y vit et y souffre encore ; elle est en même temps universelle, c'est-à-dire qu'elle nous intéresse tous, parce que nul homme en aucun temps ni aucun pays n'est indifférent aux émotions que Verlaine exprime.

» Sa langue est celle que l'œuvre commandait, avec les qualités et les défauts que suppose une conception si singulière. Verlaine introduit dans son poème mille souvenirs obscurs de sa vie pauvre et misérable ; il y jette force allusions, la plupart très elliptiques, à des compagnons de sa vie écolière, à des complices de sa vie coupable, encore moins connus que lui-même. De là des obscurités que la sagacité des chercheurs ingénieux et obstinés n'a pas encore réussi à dissiper

complètement. Mais dans ces pages difficiles, ce n'est pas la langue qui est obscure, ce sont les faits qui sont obscurcis, et peut-être volontairement.

» Partout ailleurs, soit qu'il parle clairement de lui-même, soit qu'il élève et généralise sa pensée, pour peindre toute condition humaine dans sa condition particulière, Verlaine est admirable par la rigueur du trait, la concision du style, un choix merveilleux des mots, un pittoresque emploi des termes les plus usuels, qu'il relève et met en valeur par la place où il les dispose, par le vers où il les enchâsse ; il use volontiers de l'ellipse, mais il la rend claire par le mouvement, autant qu'expressive par la brièveté... Verlaine a possédé ce don autant que les mieux doués parmi nos modernes. Quelques couplets, faits de génie, sont restés dans notre mémoire, associés à son nom et à sa personne ; et il ne nous semble pas qu'ils pourraient être d'un autre que lui, tant il les a empreints d'une marque originale et absolument distincte. »

Ainsi parle M. Petit de Julleville aux pages 389 et suivantes du tome II de son *Histoire de la Langue et de la Littérature françaises*. M'en coûte-t-il d'avouer que c'est de Villon qu'il s'agit? au surplus, s'est-on aperçu de l'artifice?

L'Université admet de tels éloges et consacre après cinq siècles les gloires solides : cette page traduite dans le parisien de l'époque pourra avec des modifications figurer, vers l'an 2.400 de Notre-Seigneur, dans les manuels, à l'article Verlaine ; c'est ainsi que je l'ai lue et que je l'ai transcrite.

Et j'ai pensé qu'en attendant la statue de Verlaine — que désormais il nous *faut* ériger — nous pourrions peut-être dresser celle de Villon, bon poète parisien, sur la gloire de qui nous sommes tous d'accord et de qui la vie, si lointaine ! n'est pas un scandale pour M. Fouquier.

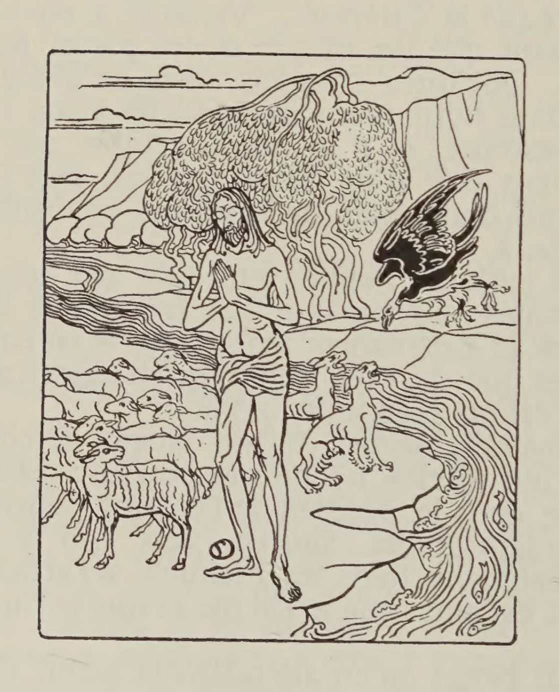
Ainsi M. Faguet pourra-t-il faire preuve d'esprit, M. Deschamps du *Temps* de bonne foi, M. de

Montesquiou de générosité, M. Fouquier même de grandeur d'âme, et M. Clément des *Débats*, incorrigible, hélas ! je le crains, sera autorisé à intituler un prochain article :

Le coup du père François

Plaisanteries à part, l'apothéose posthume gagnerait à être célébrée *cinquante ans* après la mort du poète, qui ne saurait, il semble, avant ses œuvres mêmes « tomber dans le domaine public ».

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.



LE FLEUVE

A Francis Vielé-Griffin.

Le fleuve à travers la ville.

Des maisons se pressent le long des quais
Endormies d'un rêve tranquille ;
Elles ont tant vu, des années et des années,
S'étendre le fleuve entre le granit bleu des quais
Qu'elles se tassent et s'endorment à jamais
Le long des quais
Immobiles
Et lourdes sous leur poids de souvenirs tranquilles.
Elles ont tant vu l'eau nocturne
Charrier d'effrois et de ténèbres vers le sud,
Et tant les langueurs dont leur triste cours s'illune
Et tant les rires dans le soleil et sous les brumes
Qu'elles s'endorment tranquilles
Les longues maisons de la ville
Au bord des quais,
Sans plus voir s'écouler les vagues ni les heures
Ni les bateaux ni les falots,
Sans plus ouïr le vent gémir au long des flots
Ou chanter d'allégresse meilleure.
Maisons d'enfants débiles et de vieillards
Pacifiques à jamais
Elles s'endorment de silence le long des quais.

Le fleuve à travers la ville !
Un peuple au pavé gras de la berge s'effare

Ou taciturne chemine
Sous les ballots ou les caisses qui leur cassent l'échine ;
Monceaux ici et là monceaux
La corne, le gravier, bois et houilles s'entassent
Les avoines par sacs et les plâtres tenaces
Planant en poussière sur les eaux.
Charge par charge, et minute à minute
Des gens vérifient et supputent
Ce qu'apportent navires et chalands amarrés
Le long des quais
A la vie et à la ville
Qui s'évague, indifférente et tranquille :
Ici les labeurs qui l'enrichissent
Fermentent tragiques et lents
Du ventre vorace des chalands
Aux berges grasses qui sans fin se vident et s'emplissent.

Le fleuve à travers la ville.
Et ce sont des pelouses de gazons
Qui dévalent de collines sur les quais
Gaîtés de fleurs parmi la tristesse des maisons !
Et des enfants et tous leurs jeux et tous leurs rires
S'emmêlent enrubannés et turbulents
O joie de vivre ainsi simples parmi ces rires
Ceux qui sourient, les vieux, alignés sur les bancs,
A des jeux ondoyants et frais
Sous les soleils puissants dont se chauffent les quais.

Le fleuve à travers la ville !
Des monuments anciens
Assoient leur gloire lourde ou montent campaniles
Aiguilles d'or aigu aux terrasses du ciel.

Le fleuve à travers la ville !
Oh ! qui sait ce qu'il apporte de douceur
Dans l'odeur silencieuse de ses sources
Jadis fleuries et si riantes
Tandis qu'entre les quais de pierre il s'oriente
Vers des destins qui sait ? de deuils ou de bonheurs.

Et la rive jadis et sa belle herbe fraîche
A l'ombre des châtaigniers noueux ;
Le clair éclair d'eau vive en un jaillissement
Mélodieux,
Et le flot si menu que la main d'un enfant
L'arrête en s'y plongeant.
Plus tard le fleuve s'enfle et s'unit en sa route
Aux flots de tant de sources
Qu'il a perdu de course en course
Sa fraîcheur idyllique et sa molle clarté.
Puis, les usines et des bruits et des tempêtes
Vomissent, torrents jaunes, de telles bourbes
Que s'aigrissent les parfums jadis de fêtes
Et que le ciel du fleuve est lourd et empesté.

Le fleuve à travers la ville.
L'eau des sources s'attardait en des détours
Sans fin sous la caresse des mousses et des fleurs,
Elle tressait des guirlandes de paresse
A l'entour des ponts rustiques pleins de fleurs,
Et on l'aimait, et des barques sans cesse
Y naviguaient légères et chanteuses ;
Des filles y plongeaient leurs doigts clairs d'amoureuses
Egrenant, une à une, perle ou baiser ? les gouttes,
Et l'eau riait ; elle était jeune et belle et heureuse !

Le fleuve à travers la ville !
Ce n'est plus le poème tendre
Hélas ! avec la ville et les faubourgs :
L'eau s'est faite lourde de poussière et de cendre
Oh le flot est tragique et menaçant le cours
Entre deux rives souillées
D'immondice et de décombres ;
Plus de voiles, de rames ; cris des sirènes rouillées
Vapeurs puissantes et sombres
Et gigantesques cheminées
Des vaisseaux massifs pour la guerre ou les trafics :

Tout le fleuve maudit en aval de la ville !

André Fontainas.

L'AME ALLEMANDE, AUJOURD'HUI

« Arriver a la puissance se paie cher. La puissance abêtit... Les Allemands, on les appela jadis le peuple des penseurs. Pensent-ils, somme toute, encore aujourd'hui? Maintenant l'intelligence ennuie les Allemands, les Allemands se méfient de l'intelligence. La politique dévore tous les efforts sérieux qui pourraient se porter vers les choses vraiment intellectuelles. « Deutschland. Deutschland über alles » (1), « l'Allemagne, l'Allemagne avant tout », c'était là, je le crains, la fin de la philosophie allemande... « Y a-t-il des philosophes allemands ? Y a-t-il des poètes allemands ? Y a-t-il de bons livres allemands ? » On me pose ces questions à l'étranger. Je rougis, mais avec cette bravoure qui m'est propre, même dans les cas les plus désespérés, je réponds : « Oui, Bismarck ! » Mais aussi oserais-je jamais avouer quels livres on lit aujourd'hui ?

» ... Maudit instinct de la médiocrité !...

» Ce que pourrait être l'esprit allemand ? — Qui n'a pas eu déjà de mélancoliques pensées à ce sujet ? Mais ce peuple s'est volontairement abêti depuis près d'un siècle. Nulle part on n'a mésusé plus outrageusement des deux grands narcotiques européens : l'alcool et le christianisme. Nouvellement même, il s'y ajouta un troisième, qui, à lui seul déjà, suffirait à anéantir toute motilité délicate et hardie de l'esprit : la musique, notre lourde, alourdissante musique allemande (2) »...

« Notre civilisation souffre surtout du superflu de portefaix prétentieux et d'humanités fragmentaires. Nos universités sont, malgré elles, les serres chaudes de cette sorte d'étiolement de l'instinct intellectuel. Et l'Europe entière en a déjà conscience — la grande politique ne trompe personne... L'Allemagne passe de plus en plus pour le pays plat de l'Europe (3).

» On le sait déjà partout : dans la chose capitale — et la culture intellectuelle restera toujours la chose capitale — les Allemands ne viennent plus en considération. On demande : Avez-vous encore, ne fût-ce qu'un seul esprit ayant une valeur européenne, comme

(1) D'une chanson chauvine devenue populaire.
(2) Unsere verstopfte, verstopfende deutsche Musik.
(3) Europas Flachland.

votre Gœthe, votre Hegel, votre Henri Heine, votre Schopenhauer ? Qu'il n'y ait plus un seul philosphe en Allemagne, on ne finit pas de s'en étonner. » (1)

§

Elles sont de Frédéric Nietzsche ces paroles terribles sur l'Allemagne d'aujourd'hui, ces paroles terribles et vraies. Celui qui prêcha, incompris, dans le vide et le désert de la bêtise, il la connaissait pour en avoir souffert et pour l'avoir aimée, son Allemagne ! Et s'il grava, en sa prose admirable, ces paroles de désolation, c'est que son âme était émue et attristée profondément par l'ambiante médiocrité.

Avant lui, avec toute la grâce de son esprit sentimental et douloureusement railleur, Henri Heine avait dit des mots de semblable désolation. Heine scandalisa les Allemands qui le déclarèrent ennemi de la patrie et l'expulsèrent. Et aujourd'hui encore, ils poursuivent de leur haine sa mémoire. Nietzsche, lui, prècha en des sphères trop hautes, et l'harmonie de son pur langage resta méconnue et incomprise dans son pays. Cela le préserva de quels déboires !

Une stagnation absolue, profonde et, quant à présent, irrémédiable de la pensée large et libre : tel se caractérise, en quelques mots, le génie allemand de nos jours.

Mais faut-il outre mesure se désoler de cette stagnation ? Faut-il se lamenter et pleurer la mort d'une race ? Oh non, certes! Et si l'esprit allemand, depuis longtemps, est en friche, assurément, la moisson qui surgira des futures novales sera d'autant plus resplendissante et belle.

§

Le génie allemand. d'ailleurs, semble procéder par à-coups formidables et imprévus. De longues périodes de sommeil, de léthargie, on croirait de mort, et tout à coup, par l'impulsion d'une idée grande et neuve, stimulée parfois, au moment d'irrémédiables désastres, quand s'annonce imminent le définitif écrasement, par l'héroïsme du désespoir, l'âme allemande surgit immense et splendide au cri de mille douleurs, au milieu de ruines sanglantes.

Par quatre fois, un tel réveil jeta le monde étonné en des voies nouvelles et inattendues, par quatre fois, l'écrasement et la douleur firent se dresser la calme

(1) Friedrich Nietzsche : *Gœtzendæmmreung, oder wie mau mit dem Hammer philosophiert.* —

Germanie, et chaque fois le monde se trouva changé du coup de l'immense ébranlement.

Lorsque, las des massacres civils, las d'être les vaincus des peuples de l'Orient, les Germains se ruèrent, innombrables et héroïques, sur le vieil empire pantelant, lorsqu'ils renversèrent un monde et instaurèrent dans le sang généreux, une ère nouvelle : ce fut la première des quatre grandes périodes d'héroïsme. Sublimes migrations des peuples germains, des peuples jeunes et heureux de vivre et joyeux des horizons neufs à conquérir ! Oh, la plus merveilleuse aventure de l'humanité ! Des héros dont les noms vivront à jamais dans les légendes, s'épanouirent dans la joie des combats fabuleux. L'âme germanique se conquit dans le sang des mythologies grandioses et des fables vécues à charmer ses rêves à travers les âges. Vous souvenez-vous aux sons de quelles musiques inoubliables on nous répéta naguère la merveilleuse histoire ?

Les Germains fournirent à Rome un formidable afflux de sang jeune. Il lui donnèrent ou la rendirent capable de produire ses derniers génies, les dernières lueurs de son couchant tragique.

Mais Rome inculqua aux barbares bienfaiteurs le venin dont elle se mourait depuis longtemps : l'infâme philosophie de faiblesse, de lâcheté, d'hypocrite renoncement, la philosophie antinaturelle et honteuse née en Orient en un spasme d'hystérie mortifère.

Les Germains devinrent chrétiens et les hontes de toutes les sectes turpides s'enracinèrent en leur sang.

La Germanie, depuis, languit sous le mal : elle s'endort de l'absorption du mortel narcotique et, dorénavant, à chaque réveil nouveau, son effort impuissant tendra à secouer la torpide doctrine, à chasser le cauchemar du Golgotha.

Elle n'y réussira pas.

Après un long sommeil, voici le second réveil : les guerres civiles, la misère, la pauvreté, l'oppression féodale et, par-dessus tout, l'immense vent de folie de l'an mille et des croisades. Ce fut l'époque de crise la plus terrible, ce fut l'apogée de l'œuvre néfaste de la Croix. L'hystérie était a sa période la plus aiguë. Et le mal s'affirma par ce symptôme, d'un symbolisme effrayant : le désir véhément et fou de la conquête d'un tombeau.

Au milieu des souffrances et des désastres et des ruines, l'âme allemande se réveilla une seconde fois. Elle eut des chansons d'une douceur et d'une suavité

indicibles, elle eut des musiques de grâces et de joliesses gauches et ravissantes. Elle eut des cris de révolte aussi, des cris de haine en éclats formidables contre les porteurs de tiares et les porteurs de couronnes. La voix des Minnesænger retrouva le culte de la beauté, la divine païenne ! de la chair, de l'amour qui est la volonté de vivre. Ils oublièrent la veulerie de leur âge en égayant leurs jours du récit des fabuleuses aventures de jadis et Tannhæuser craignit assez peu le diable pour oser s'en aller vers la montagne claire de l'amour et de la beauté.

Mais la vieille ronronnante berceuse chrétienne sut endormir à nouveau la révolte de la vie. Le sommeil à nouveau s'appesantit.

Voici qu'à l'aurore du XVI[e] siècle, plus que jamais formidable et conquérante, l'Allemagne se réveille : l'immense soleil du paganisme resurgit à l'horizon. Les yeux de l'humanité chrétienne commencent à s'écarquiller, éblouis. Un frisson immense de vie et de joie et de délivrance secoue le cœur des hommes. Voici la voix tonnante de la révolte contre la sombre Rome. Les tribuns brandissent leurs harangues prodigieuses, les poètes, les savants se réveillent de leur rêve et sautent dans l'arène. Le moment était sublime entre tous et héroïque : tout l'avenir surgissait de tout le tombeau du passé. Les arts resplendirent. Les peintres, les graveurs donnèrent toute leur âme à la joie charnelle et saine des lignes et de la couleur. Il y eut même une sculpture allemande. La musique fit résonner des hymnes inouis d'enthousiasme et de joie. Les écrivains pamphlétaires et satiriques firent trembler le pape et brisèrent le bras de l'empereur. On vivait enfin !

Hélas ! Ce fut la voix des moines qui clama la révolte. Et la maladie chrétienne résista par eux ; elle gagna en force plutôt et put prendre son essor pour une durée nouvelle. Le christianisme fut purifié et par là même renforcé. Et bientôt, au ronron des sermons moralisateurs le sommeil s'appesantissait à nouveau.

Le sommeil fut long encore et lourd, mais le réveil fut splendide et grandiose. Et ce fut encore à une époque de faiblesse et de déroute que se manifesta ainsi la pensée allemande. Les guerres civiles avaient sévi, le roi de Prusse avait semé la ruine et l'Allemagne, aveulie de sagesse niaise et de piétisme et de morale conforme, était mûre à point pour les écrasantes défaites qui firent s'écrouler la vieille architecture lézardée et

branlante de l'empire. Alors la philosophie et la raison élevèrent leur voix lente et grave et ce fut la plus belle période intellectuelle de l'humanité.

Période étrange et diverse et qui devait aboutir à la triste stagnation présente. Elle donna les plus grands génies aux arts de rêve et de pensée, à la musique, à la littérature, à la philosophie. Toutes les idées se heurtèrent en un sabbat magnifique, les formules et les philosophies les plus contraires s'épanouirent côte-à-côte, coup sur coup. Un chemin immense fut parcouru en peu de jours.

Admirable et définitive fut l'œuvre de critique et de démolition des philosophes. Mais leurs tentatives de reconstitution furent illusoires et vaines : le grimaçant christianisme veillait en eux, malgré eux. Et par des chemins baroquement mystérieux et détournés, ils aboutirent, avec « le faux monnayeur pessimiste » (1) Arthur Schopenhauer, à une philosophie de mort qui est encore du véritable christianisme. Aussi, est-ce plutôt dans l'œuvre des poètes que nous aimons la philosophie allemande, que nous la sentons qui vibre de la vraie et prodigieuse foi panthéiste de la forêt germanique. Ici, elle se montre drapée dans sa pourpre glorieuse. L'atroce et lamentable jargon des philosophes allemands ne la déforme plus, ni ne la rend méconnaissable et incompréhensible : elle est claire ici, claire et pure et grandiose.

Et disons un mot de la musique aussi : s'éveillant fraîche et souriante, elle semble hésiter un peu d'abord et se frotter les paupières, et bientôt la voici qui prend son envol joyeux à travers les prairies de rêve. Elle est joyeuse et svelte et pensive d'abord ; elle devient plus grave et profonde ; elle saisit au vol les pensées sublimes, elle est héroïque, elle est pensive, elle est humaine, et c'est Beethoven. Et bientôt elle évolue dans l'orbe fatal, et la voici, avec Wagner, l'admirable Schopenhauer de la musique, qui redevient chretienne pour « sauver » de la chair et de la beauté.

Mais l'efflorescence la plus splendide se fit dans les lettres : à peine la langue se forme-t-elle ; à peine se débarrase-t-elle des scories et des enlisements de deux siècles de torpeur, avec Lessing, Herder et Weland, et la voici à point pour offrir à Gœthe le plus merveilleux instrument d'expression.

Effréné, le génie allemand, réveillé, se rue de conquête en conquête. La grande sérénité humaine

(1) F. Nietzsche.

de Gœthe sourit aux turbulences de la *Sturm und Drangperiode*, au sentimentalisme lunaire des poètes de Gœttingue. Dans l'écrasement de la patrie, voici que s'élèvent les voix vengeresses des poètes guerriers, voici les mâles chansons populaires des poètes de Souabe. Et le sourire olympien de Gœthe plane sur tous ces rapides mouvements de pensée. Voici que des âmes pures et profondes s'en vont en pieux pèlerinage vers la grande Panthée, vers la sainte Nature : Hœlderlin ! Novalis, Wackenroder, clairs espoirs fauchés, hélas ! par l'impitoyable destin. Gœthe sentit de la tristesse, certes, à l'étiolement de ces splendides fleurs bleues.

Et voici, tandis que Platen sculpte en ses clairs sonnets les plus pures plasticités parnassiennes, voici, tumultueuse et grimaçante, géniale, apporteuse d'immenses espoirs peu réalisés, l'école romantique. Le cycle se ferme ici. Et Gœthe eut le chagrin de devoir froncer le sourcil à cette cavalcade effrénée qui ramena, en un galop fantastique, nocturne et étrange, la pensée allemande au giron des ténébreuses religions chrétiennes.

Rapide et grandiose chevauchée ! Et de nouveau la torpeur et les ténèbres, avec encore quelques rares étoiles.

Et les dernières étoiles encore viennent de disparaître, la nuit est opaque et sans espoir.

§

Les causes ? Elles sont multiples et complexes.

La fatigue d'abord, la fatigue de l'effort trop grand. L'efflorescence nouvelle des morales déprimantes, le renouveau des prédications protestantes et catholiques. L'influence abâtardissante de la Prusse, de la Prusse slave et militaire, soudarde simplement et pas du tout héroïque. L'esprit de Berlin envahit comme une gangrène tout l'empire. Berlin, la ville sans tradition et sans art, tend à jouer le rôle de cerveau de l'Allemagne.

L'Allemand est plus que jamais bretteur, ivrogne et traîneur de sabre. L'idéal s'est rabaissé, rapetissé, il s'est courbé et resserré à la mesure des uniformes à endosser : car la folie barbare et humiliante de l'uniforme a envahi toute la société allemande.

Et voici une autre cause capitale de la déchéance de l'Allemagne : cependant que le génie allemand rayonnait de tout son éclat splendide, s'éleva et grandit à l'ombre et dans le mépris une puissance formidable et destructrice : le juif. Le juif envahit et détruit la langue

et la littérature allemandes. Le juif fut fin et spirituel d'abord avec Heine et Bœrne; mais bientôt il devint Saphir et toute la tourbe des journalistes. Et aujourd'hui, le juif semble avoir en Allemagne le monopole a peu près exclusif de l'écriture — de quelle écriture !

Il ne s'agit pas de faire de l'antisémitisme : il s'agit de résister, intellectuellement, à l'influence meurtrière d'une race autre, à aptitudes différentes et ayant des idéals entièrement opposés. En France, le juif, rapidement repu dans les entreprises commerciales, ne s'en prend le plus souvent pas à la littérature. Quand il écrit, c'est que réellement sa vocation l'y pousse, il peut faire des choses intéressantes et tout est bien.

Dans la maigre Allemagne, par contre, le juif, avec ses instincts de rapacité et de conquête, ne réussit pas toujours aussi facilement dans le domaine économique : la faim parfois le pousse ailleurs, vers les lettres surtout, et alors il forme cette détestable et méprisable armée de folliculaires à l'encan, qui produisent journellement cette chose innomable, immonde, qu'est le journalisme Allemand.

Pour l'Allemagne surtout, le juif est un danger formidable, un danger de mort peut-être. Il assume sans scrupule son rôle d'amuseur et de pervertisseur d'un peuple badaud et naïf et trop enclin à se plaire au clinquant et à la pacotille.

Les races latines se laisseront exploiter, certes, par les mercantis juifs : cela n'est que secondaire. Mais elles ne subiront jamais l'influence intellectuelle des sémites. Il est certain même qu'à la littérature des races qui aiment la clarté, la plastique et la ligne, et qui, pour cela, ne subiront jamais son influence, le juif apporte une note nouvelle, un rêve mouvementé et étrange, des harmonies fuyantes et quelque peu déhanchées. Il y jettera sa note de musique nomade et passera.

Tout autre est le cas pour l'Allemagne : la race allemande a ceci de commun avec ces d'ailleurs admirables sémites, qu'elle est toute en songes nébuleux, profonds et lointains. Les sémites comme les Allemands sont philosophes et poètes et musiciens. Comme eux, ils ignorent la plastique et la sérénité ; ils ne sont pas *artistes* au beau sens classique du mot ; ils gardent en eux l'épanouissement atavique de l'hystérie d'Orient qui nous valut le christianisme.

L'âme juive sut se superposer en quelque sorte à l'âme germanique et lui tracer sa route et la dominer. Ce fut le malheur. Car, si les juifs s'imposèrent à l'Allemagne

par de réelles et exceptionnelles qualités d'abord, ils ne surent lui communiquer que de hideux défauts. L'Allemand vit en eux l'exagération de ses propres vices. Les juifs, avec toute leur malice innée, surent charmer l'Allemand, par le bas, pour l'exploiter d'autant mieux. L'Allemand se laissa faire, et le juif accapara et lui servit la turpide nourriture de ses journaux. Les juifs sont seuls maîtres de la presse allemande aujourd'hui, la presse la plus vile et la plus basse qu'il y ait au monde. Et la presse allemande est un antre où les juifs seuls sont admis : eux seuls peuvent vivre de leur plume. Et l'Allemand s'est formé à l'image des juifs, tout en les détestant. Il est devenu superficiel et plus âpre aux profits, il ne pense et n'écrit plus qu'en vue du gain ; il suit son ignoble amuseur comme il suivrait une fille publique et est devenu, selon une méchante expression, un être intermédiaire entre le juif et l'homme.

§

La prose allemande et le vers, créés à neuf, pour ainsi dire, par l'immense génie de Gœthe, stagnèrent quelque temps dans leur attitude de jeunesse sublime; et bientôt ils s'effritèrent et tombèrent, lamentables ruines.

Henri Heine fut pour beaucoup dans l'effondrement. Il introduisit le goût du vers facile et lâché, et il fut suivi.

Du cerveau de Gœthe avait surgi, déesse resplendissante, la prose allemande : avec Gœthe, elle disparut. Nietzsche retrouva récemment le merveilleux secret. Seul, depuis Gœthe, il sut écrire en prose allemande.

Henri Heine, lui, traduisit en allemand de la prose française : brillant, facile, spirituel et sentimental, il devait exercer une profonde et désastreuse influence. Il fut avec Bœrne le père du journalisme contemporain.

Mais dans la stagnation actuelle, me demandera-t-on, à quoi s'emploie l'intelligence allemande ?

A tant de choses banales !

L'Allemand fait de la politique : il rêve de futures cités rectilignes et mieux policées, où il ferait bon dormir; ou bien, en bon patriote conservateur, il défend l'empereur et la croûte de pain que lui tend la patrie. Rien de moins intellectuel que la politique allemande dans tous les partis.

L'Allemand découvre et il invente. Il s'applique minutieusement à des sciences de détail ! Des colleurs d'étiquettes ont su donner le change à l'Europe. On a cru à

leur science ! Ils ont forgé beaucoup de mots nouveaux qu'ils ont appliqués, avec des joies de découvreurs de mondes, à des choses très anciennes et très connues. Ils ont casé, classé ; ils ont dressé le catalogue des rimes qu'employaient les troubadours de Provence ; ils ont épluché toutes les phrases de Gœthe dans l'espoir d'y découvrir des mécanismes d'horlogerie. Ils se meuvent dans des tombes, tels des chacals. Incapables de vivre, ils semblent se désintéresser de la vie. De toute leur science à lunettes, aucune œuvre, aucune idée, aucune synthèse n'a surgi : sable stérile, où s'épanouissent le Doctor et le Professor, choux-fleurs admirables de la science officielle.

Et puis, il y a le bon Allemand qui vit et mange, le brave homme moral et patriote, l'hypocrite naïf et bon enfant, le Franklin de la bière : *der deutsche Biedermann* ! Il évolue à l'aise, quand il a bu, dans le vague à l'âme, il adore les clairs-de-lune de chromo, toute cette poésie de pacotille qu'on a voulu acclimater chez nous, tout le lied sentimental et bête comme un arbre de Noël — bonheurs de braves gens, épanchements de demoiselles de comptoirs.

Sur ces landes de torpeur et de mort, Nietzsche, immense et radieux, passa comme un météore, n'éveillant que de la stupeur et de l'étonnement. Ainsi, aussi, Bœcklin passa dans son art, splendide et solitaire.

Ils ne furent pas suivis, ils ne sont pas compris.

Et un de ceux qui comptent parmi les bons esprits de l'heure actuelle, ne trouva-t-il pas, récemment, dans cet être nul et vain qu'est le *Reserveoffizier* allemand, un acheminement vers le prodigieux surhomme futur qu'entrevirent les songes de Nietzsche.

Depuis quelque temps, un hâtif besoin de synthèse semble s'être emparé des esprits les moins outillés de là-bas. Il convenait, d'après eux, de dresser le catalogue des choses étiquetées.

Alors on vit de lamentables imbéciles jonglant avec des mots aux applaudissements de l'Allemagne attentive. Il naquit des livres étranges où l'on ne sait ce qui l'emporte, de la folie ou de la bêtise. On aime à se figurer leurs auteurs tels des saltimbanques évoluant sur la corde tendue, et on craint, à tout instant, de voir se réaliser le désir, que méchamment on sent naître en soi, d'une chute qui interromprait leurs contorsions.

La science allemande devait aboutir à ces deux spécimens d'imbécillité et d'incompréhension : le *Rembrandt als Erzieher* de Langbehn et *Entartung* de Max Nordau.

Et penser que ces livres eurent en Allemagne des éditions innombrables, et qu'on s'en inquiéta jusqu'en France. Si Nietzsche avait vu cela !

Mais ne nous parla-t-on pas beaucoup, d'une « nouvelle » littérature Allemande ? Oh, riez donc si on vous en parle encore !

Quelques charlatans de plume firent du bruit, récemment, jusqu'en France où l'on devint, tout à coup, après avoir été pendant longtemps rétif à tout art étranger, puérilement accueillant.

Ces gens clament bien haut un mot qui semble leur labarum : ils se veulent « modern », ce qui, pour eux, signifie : faire à la dernière mode, être du dernier bateau de Norvège ou de France ou d'ailleurs.

Ils essayèrent de tout, dans l'espoir de réaliser des fonds. Ils pastichèrent les Russes, et furent humanitaires et pleins de pitié. Ils plagièrent les scandinaves, et se réveillèrent un jour révoltés sombres et moralisateurs. Ils furent réalistes et naturalistes, et s'agenouillèrent par troupeaux devant le dieu de Médan.

Mais tout cela ne rapportait guère. Les Allemands se souciaient peu de tels « modernismes ». Les rares qui lisent aiment mieux lire les romanciers français dans l'original ou dans les mauvaises traductions qui tombent, par paquets, sur le marché allemand.

Et voici que, subitement, nos bons réalistes se sentirent pousser des ailes : les longues vierges préraphaélites suscitaient en eux des trésors insoupçonnés de pureté et de candeur. En attendant de nouvelles métamorphoses plus « modern » encore, ils ont découvert et plagient les poètes français, et se déclarent mystiques et symbolistes. Les mauvaises petites farces de M. Hauptmann, qu'on connaît en France, sont typiques de ces métamorphoses.

Ah ! combien préférons-nous encore ces bons et sincères et honnêtes *Epiganen*, ceux qui ne sont pas si ridicules que le veulent bien prétendre les *Modernen* : Keller et Geibel, puis Heyse, Storm, Meyer, qui ont gardé du moins une étincelle, fût-elle même petite, de la pensée allemande et qui n'ont pas contribué à déshonorer et à détruire la langue que leur léguèrent les maîtres de la grande époque. Ils ne furent, certes, pas de grands génies, mais ils furent honnêtes, et ont su, sans bruit, écrire quelques livres honorables.

Quant aux pauvres *Modernen*, hélas, le public s'obstine à ne pas payer !

Seul, le théâtre fait quelque argent, surtout lorsqu'il

a des tendances plus ou moins sociales. La bourgeoisie socialiste allemande se contente de si peu et la censure, mère du succès, se fâche si vite. Elle est bien bonne la censure ! Mais qu'elle se tranquilise : les larmoyantes pauv'peupleries de M. Hauptmann n'empêcheront jamais le gendarme de ramener, chaque soir, l'esprit allemand à son étable.

PAUL GÉRARDY.



LA MATIÈRE DE L'ESPRIT

A Pierre Quillard.

... Et du septentrion vint une rafale qui enveloppa le presbytère, donnant des coups d'épaule furieux aux quatre coins de ses murailles grises.

— Quand il fait du vent, murmura le plus vieux des trois prêtres avec un soupir, j'ai la vision des petits bateaux sur la grande mer. Je les vois tourner, je les vois danser; je me dis : ils sont perdus, mais ils sont dans la main de Celui qui sauve !... Labussière, vous reprendrez de ces quenelles ? Il faut faire plaisir à Augustine, car elle se trémousse, la brave femme, depuis ce matin, autour de ses fourneaux en vos honneurs ! Songez qu'ici nous ne traitons pas tous les jours... Moi, je ne mange pas, ou si peu.

L'abbé Labussière tendit son assiette. Le vieux curé d'Amblars ajouta :

— Un beau spectacle, nos premières communions de ce matin.

Sur sa figure, très bonne, passa comme un léger zigzag d'éclair qui n'aurait pas lui.

— Oui, dit l'abbé Jorit, mais la ferveur s'en va. Les parents assistent sans participer à la cérémonie touchante, qui est moins touchante. Les grandes personnes se désintéressent de la question.

— Nos provinces sont gangrenées par le socialisme!

— Monsieur le curé, à Paris, où règne le socialisme, toutes les églises sont pleines le dimanche.

— Je crois bien, fit-il malicieusement, on aime le spectacle à Paris !

Il s'essuya la bouche.

On avait clos la discussion sur le métier.

Le curé d'Amblars leva les yeux au plafond, selon son habitude, cherchant quelque chose. Augustine avait oublié d'ôter la housse de gaze du lustre. Ce n'était pas beau, ces branches de cuivre en prison sous une étoffe jaunâtre, sale, d'un mauvais aspect de toile métallique pour garde-manger. Cependant le salon prenait tournure, grâce aux reflets du feu flambant de la grande

cheminée. Il était bien ciré, bien propre; son papier à fleurs grises diluées dans du gris, une teinte des murailles de la maison mise au point du luxe, formait des nuages où se mourait du soleil couchant. Un Christ chromo et une Mater s'y noyaient en lointaines têtes d'oiseaux de proie couronnées. Devant les fenêtres se tiraient les épais rideaux de damas bronze ornés d'une guirlande pivoinesque, une tapisserie des demoiselles de la confrérie de Sainte-Thérèse. Les lampes, deux grosses carcelles, transformées en récipients à pétrole, érigeaient deux flammes droites. Il faisait chaud.

Sur la table on avait répandu toutes les richesses des vieilles armoires : le linge damassé fleurant la citronnelle, les lourdes argenteries, les couverts filetés, dont on avait les mains remplies en mangeant, des plats de porcelaine blanche tout unis, d'une pâte claire, un peu ébréchés sur les bords, mais d'une solide ancienneté. Les bouteilles, discrètement poudreuses, posées sur des soucoupes de chine dont on avait perdu les tasses, étaient en rang sombre : Médoc, Sauterne, et la dernière de vin du Rhin, celle-ci couchée moelleusement dans un petit panier très délicat. Les verres avaient un singulier ton bleu, pourrissant la nuance des vins, à cause de leur pied givré d'azur en gouttelettes. Une fumée exquise se levait des sauces. On mangeait des quenelles de viandes réunies en troupe de poussins informes autour d'une poule croustade, tellement dorée, la poule, qu'elle avait l'air faux, nageant dans sa réduction de vin blanc et de truffes. A gauche du plat principal et à sa droite se trouvaient, sans ordre de service, des mauviettes froides en caisse, leurs pattes dépassant la frisure du papier avec une touchante douceur de martyre, et des concombres farcis de mie de pain trempée virginalement dans du lait. Un blanc-manger aux amandes attendait derrière eux sur un dressoir, son onctuosité flanquée de toute une artillerie de petits fours très secs.

Le curé d'Amblars ne faisait que goûter. Une légion de fourmis noicissait les environs de son assiette : son tabac, dont il se bourrait plus que de pain.

Ce soir, il avait la grande préoccupation de sa chienne, une *finnoise* prête à mettre bas. Le docteur et le notaire en retenaient chacun un. On serait obligé de jeter le reste. Il aimait les animaux.

L'abbé Labussière buvait volontiers, à coups rapides, sans s'occuper ni du vin, ni de l'âge du flacon.

L'abbé Jorit, plus jeune, étudiait les dates en chauf-

fant le pied givré du verre, supputait, reniflait, puis oubliait de boire pour manger.

Madame Augustine parut, apportant une salade russe dans un saladier de faïence paysanne (on avait cassé le saladier blanc). Des fleurs de capucines dessinaient une arabesque de velours orange sur les parts de légumes divisées en rayons d'étoiles. Elle déposa le plat respectueusement. C'était une femme maigre, vêtue de laine carmélite, d'un tablier de soie noire, d'un bonnet tuyauté. Elle conservait un semblant de fraîcheur, se savait *d'église*, se soignait, et tous les dimanches matin, après le récurage des casseroles, avant les premières messes, elle retirait ses boucles d'oreille, deux poires en or, pour les brosser dans de l'eau de savon avec une brosse à ongles.

Les trois prêtres connaissaient sa science, et la respectaient. Son désespoir était de servir un vieil homme incapable de distinguer une poularde d'un chapon.

Ils la complimentèrent familièrement.

— Encore un plat ! Mais c'est une tentation diabolique ! s'écria Jorit.

— Des quenelles, Madame Augustine, des quenelles miraculeuses ! dit Labussière.

Et le vieux curé d'Amblars, hochant affirmativement la tête, constata, non sans surprise, qu'on en avait redemandé.

— On se croirait chez Monseigneur ! conclut Jorit.

Madame Augustine baissait les yeux, le rouge de l'orgueil aux pommettes ; mais elle ne répondit qu'en servant la salade.

Il y eut un instant de béatitude.

... Et du septentrion vint une rafale plus furieuse, qui rabattit les volets d'un coup d'épaule dont toute la maison trembla.

— A propos : ma chienne ? fit le vieux prêtre tourmenté. A-t-elle de la paille ? A-t-elle de la soupe ? Vous y veillez, Madame Augustine ? Ce vent-là doit l'ennuyer ! Comment est-elle ?

— Monsieur le curé, elle est bien ! Le moment approche ! Elle flaire la paille et la retourne ! Oh ! un vrai ménage dans sa niche !

— La *finnoise*, dit Jorit, c'est une jolie bête. La robe est si blanche ! Est-ce qu'elle tient ferme la perdrix ?

— Chien d'arrêt, si on veut ! fit Labussière, amateur, mais mauvais sous le vent, s'emballe à tort et à travers, un caractère de chien russe. Vous soulèvera indifféremment du lapin ou du loup ! A le nez trop

chaud, chasse tout... même le papillon. Trop de train.

— Permettez ! Permettez ! tâtillonna le vieux curé anxieux, ma *finnoise* me garde, moi.

— Ah ! s'écria Labussière se montant, les chiens du docteur Carjol, notre député, la belle meute ! Hier, la chasse a passé près de ma cure aux sons des fanfares. Trente rabatteurs, et on a débuché un ragot. C'était un tapage à ne pas dire sa messe.

Le vieux prêtre se redressa.

— Votre député ! Vous savez, ce n'est pas le mien ! Il joue au grand seigneur et il porte un habit rouge comme les singes. Très mauvaise situation dans son scandale d'Issoire.

Onctueusement Jorit dégusta le Sauterne.

— Monsieur le curé, dit-il gaiment, on s'est tellement vilipendé dans la presse départementale qu'on ne sait plus du tout à quoi s'en tenir. Est-ce la fabrique, est-ce lui qui a raison ? Moi, je pense que l'on n'a pas étudié le cadastre : il fallait d'abord démolir le traité avant le prieuré, et quant aux eaux ménagères, on les canalise toujours... en principe ! On a toujours le droit d'assainir... sur le papier !

Et il rit.

— Je ne suis pas de votre avis, risqua le vieux prêtre tout ému, esquissant de petits gestes séniles ; ce pauvre curé de Voreuse est comme moi : changer ses habitudes, à son âge, c'est un meurtre ! Allez ! Allez ! sa vie ne sera pas longue ! Oui ! c'est une honte pour un jeune député ! Ils sont tous jeunes, maintenant... trop jeunes !

Et une haine physique perça dans ses bons yeux pour les gens qui vivent fort.

Labus ière haussa les épaules.

— Moi, dit-il, j'aurais démoli, mais j'aurais rebâti tout de suite. Quant à l'école des sœurs, elle n'attenait pas directement... une ruelle infecte la séparait du collège où les collégiens venaient jeter tellement d'ordures...

On se disputa un moment comme des gens très bien élevés dont les entêtements sont immenses. Jorit cita quelque texte du discours du conseiller municipal. Labussière ponctua d'un léger coup de poing sur la nappe, serrant très sérieusement sa fourchette. Ils burent tous à la fois.

On apporta le dessert, et Augustine sortit pour aller voir la chienne, parce que le curé d'Amblars se lamentait.

Mais elle revint tout de suite, effarée.

— Monsieur le curé, dit-elle la gorge prise, il y a quelqu'un qui vous demande.

— Qui ça, mon Dieu ?

Et le vieillard sursauta. Il en était au point où on voit des ennemis partout. Les deux autres furent intrigués, s'allumèrent.

— C'est un prêtre... que je ne connais pas ! Et... tenez... le voici... le voici !

Elle se gara derrière la table pendant que le vent, s'engouffrant par la porte du jardin, venait prendre de biais les flammes des lampes, les coucher brutalement, faisant éclater l'un des verres. Une fumée âcre, vomie par la cheminée, se répandit, toute bleue, d'un ton de punch, et il y eut un froid qui tout à coup fit monter la chaleur comme dans une chaudière l'âme de l'eau glacée fait monter l'âme de l'eau bouillante. Au seuil de la porte sembla tomber un rideau pâle : le manteau du nouveau prêtre, un manteau singulier, à plis droits, d'une étoffe gris-jaune, presque blanche, pelisse de missionnaire ou d'aumônier qui a vécu loin. Ce prêtre paraissait grand parce qu'il tenait haut la tête. Il avait bien la soutane, mais point la tonsure. Son corps, peu souple, gardait, sans aucun geste, la forme d'un tronc d'arbre, d'un être formidable et mystérieux, définitivement engaîné dans le bois. Il salua et s'avança, découvrant un front à peine cicatrisé, tranché par une de ces intéressantes blessures qui sont ou des coups de sabre, ou de ces coups de griffe que seuls savent donner les tigres. Il avait des yeux d'enfant pur, des yeux de femme heureuse et chaste, tout mousseux de cils touffus à l'ombre desquels s'épanouissaient les corolles bleues des prunelles comme deux fleurs sortant de l'ombre d'un puits. Son nez, en proue d'ancienne barque normande, profondément virgulé le long des narines, comme appuyé sur la face par deux violentes pointes d'ébauchoir, lui donnait l'air agressif ; cependant il avait la bouche bonne, tendre, un peu épaisse, et devait se la mordre souvent, de ses dents larges, avec toute la férocité qu'ont les ambitieux... pour leurs autres passions.

— Je suis, dit-il, d'une voix volontaire, le curé de Voreuse. Je vous remercie, Messieurs, de votre bon accueil. Le vent est terrible ce soir. Je vais à pied de la gare du chef-lieu jusqu'à ma nouvelle paroisse, et les routes sont bien mauvaises. Quel pays ! Vous permettez que je prenne une heure de repos ?

Labussière et Jorit, intérieurement charmés de pratiquer les saints devoirs envers l'hôte, prirent aussitôt l'un son chapeau, l'autre son manteau blanc. Augustine, hypnotisée, activa la flamme, jeta des bûches,

mais le curé d'Amblars, ce vieil homme, eut une exclamation d'horreur.

— Moi non plus, je ne vous connais pas ! Vous n'êtes pas le curé de Voreuse, vous êtes jeune, vous !

On se regardait ; Augustine saisit un plat, sur la table, ce qui restait du blanc-manger d'amandes, et l'emporta brusquement.

Le curé de Voreuse sourit.

— Eh ! fit-il de son ton libre, je crois bien... l'autre, le premier *moi*, est mort !

Les exclamations d'horreur se croisèrent. Ils parlaient tous à la fois, très animés par la générosité des vins et par une peine qui ressemblait, si aiguë, à un plaisir, tant la mort du voisin n'est autre chose qu'un danger que nous n'avons pas couru. Ils eurent du mépris pour le député d'Issoire, discutèrent sur l'emplacement cadastral du prieuré et offrirent des boissons. Le nouveau prêtre les étudiait : il repoussa le verre de Sauterne et accepta une tasse de café sans sucre.

— Vraiment, dit-il, un peu narquois, vous ne vous doutiez pas de sa fin ? Il est décédé hier, à l'aube, parce qu'on avait changé son prie-dieu de place. Il ne pouvait pas prier au nord-est...

Ce fut une stupeur. Le curé d'Amblars pleurait, tout attendri. Enfin, ce mot de *Dieu* mit tout en ordre comme une main. Ils firent le signe de la croix, en gens qui se rappellent, au sein de leur misère, qu'il est quelque part un très honnête homme, riche, qui leur prêtera de quoi faire face aux plus immédiates nécessités. Puis, la fumée se dissipa un peu, et on questionna le voyageur. Il venait de loin, en effet ; il avoua même qu'intellectuellement il venait de Rome, parla d'un ton étrange, calme, chanteur, une parole chaude, obsédante, en risquant, à certains détours de phrases, des plaisanteries d'homme du monde ; mais il demeurait obscur sous le manteau clair de sa parole.

— On nous assassine ! délivrez-nous, Seigneur ! s'écria le curé d'Amblars, faisant allusion à la mort du vieux curé de Voreuse.

— Croyez-moi, Messieurs, riposta le nouveau, nous nous suicidons beaucoup plus qu'on ne nous assassine !... Il est encore des moyens de perpétuer le respect qu'on nous doit, je vous le jure.

— La ferveur s'éteint !..,

— Il est des feux qui ne s'éteignent jamais... Et si j'avais, par hasard, découvert un système, si je vous proposais son emploi, l'accepteriez-vous, en feriez-vous

l'essai ? Dites, Messieurs, car je vous vois prêts à tout, tant votre saint zèle se réchauffe à réchauffer le pauvre voyageur transi ?

— C'est bien inutile, au fond de nos campagnes, monsieur le curé de Voreuse ! continua Jorit, avec un rire discret.

L'étranger se leva et promena autour de lui son regard en fleur.

— Rien n'est inutile, Monsieur. C'est surtout au fond des forêts *sauvages* qu'autrefois s'accomplissaient les rites sanglants, s'opéraient les redoutables sacrifices pour le rachat des races. En ses détails minutieux, vous ne pensez pas que la règle de saint Bernard, renouvelée d'une autre règle, soit une chose futile ? et, théologiquement parlant, c'est une petite rectification qui eut ses énormes influences, n'est-ce pas? Ecoutez-moi bien, l'heure et la complication des mystères de cette nuit font que nous nous rapprochons, que nous devenons frères, *complices pour le bien*. Qui sait si nous nous reverrons jamais. Je vous apprends ceci sous le sceau de la confession : le curé de Voreuse s'est suicidé !... Oh ! ne faites pas ces gestes fous ! Je le sais ! il n'y a même que moi qui le sache. Je l'ai deviné, il est tombé, entrant chez lui, sur une marche neuve, dont son pied n'avait pas encore l'habitude, je crois qu'il est tombé volontairement, il s'est laissé aller, comprenez-vous ? Moi, missionnaire dans l'âme... le prêcheur dans le désert, quelquefois, je suis chargé de purifier le lieu du sacrilège par la lente élaboration de l'œuvre future, dont le début est un imperceptible changement de lignes. Je cherche des esprits simples et des cœurs dévoués pour tenter avec moi cette... transformation de la matière.

Il était droit, sans geste, parmi eux comme un arbre frappé de la foudre, tout noir, et sur lequel s'épanouissaient encore deux fleurs tardives, la double fleur de son regard voluptueux. Il ne riait plus, car il officiait.

— Ecoutez, mes frères, depuis trop longtemps, par une habitude qui ne fut sanctionnée d'aucun ordre divin, pour une idée d'universalité mal comprise et néfaste, la matière a gardé la ligne qu'elle ne doit pas avoir. Les mêmes causes sont gestatrices de grands effets, vous le savez ! Puisque, enfin, il faut que la forme représente le fond, puisque ne pouvant effacer le contrat, ni changer les textes, on ne peut qu'introduire le coup de canif de l'amour dans ce parchemin vieux de mille ans ! il faut tenter cette petite folie qui sera peut-être la grande sagesse des nations à venir ! (Et ici le parleur se dressa

comme illuminé). *Messieurs, il faut que l'hostie soit OVALE!*... et savez-vous pourquoi elle est ronde? Nul ne le sait! Consultez les textes et feuilletez tous les livres réputés saints! Vous ne trouverez pas. La première fut un morceau de pain, très ordinaire. La forme d'un morceau de pain n'est pas définie. On a fait l'hostie ronde *machinalement*. Il faut que raisonnablement, logiquement, elle soit *ovale*. Je vous le répète, en vérité, rien ne s'y oppose, et au contraire tout le prescrit. Je crois que pour tenter la petitesse des bouches de femme et d'enfant, il faut que le corps du Christ s'allonge un peu, selon l'orbe de la croix et celui de l'œuf! On l'a faite ronde, l'hostie, comme la terre, mais on a oublié que la terre, en ses pôles inconnus, s'aplatit et se dérobe à la ligne de circonférence comme en un refuge d'évolution mystérieuse. Il faut que l'hostie soit ovale! Vous vous occupez trop des petits côtés de votre sacerdoce pour oublier celui-là. Messieurs, mes frères, j'ai la permission du Pape, j'ai le brevet de mon système, et, aux yeux du vulgaire, sans nous trop expliquer, nous insinuerons l'hostie ovale. Il y aura l'attirance du nouveau, celle de l'inquiétude! On voudra voir le corps du Christ, du Sauveur qui aura changé! Nous, nous verrons les femmes et les enfants plus dociles à se mettre à genoux! Il faut que l'hostie soit ovale...

Accablé, le vieux curé d'Amblars dodelinait de la tête, les yeux perdus. Les deux autres prêtres, démoralisés, méditaient sans rien comprendre.

— Vous avez un bref? demanda Jorit, un peu pris au dépourvu de citations.

— C'est un grand événement! conclut Labussière enthousiasmé.

L'étranger sourit.

— Messieurs, je vous quitte. En communion d'idée, demain, à vos messes basses... pensez à moi!

Il reprit son manteau blanc et son chapeau sombre; il sortit.

Le temps était redevenu calme, il pleuvait beaucoup, mais Augustine rentra bouleversée :

— Monsieur le curé, dit-elle, toute tremblante, vous allez avoir du chagrin! La *finnoise* vient de mettre bas; seulement, quelqu'un, en lui faisant peur, l'aura rendue féroce, elle a mangé ses petits.

Et les trois prêtres, une seconde fois, se signèrent.

RACHILDE.

VOUS QUI M'AVEZ AIMÉ...

THÈME ET VARIATIONS

Vous qui m'avez aimé,
Si vous ne m'aimez plus,
Vous aimerez un autre ;

Vous qui m'avez trompé,
Si je ne suis plus vôtre,
Vous tromperez un autre ;

Vous qui vous en êtes allée,
Un autre
En ses pensées vous tiendra arrêtée ;

Vous qui ne m'aimez plus,
Hélas ! vous oublierez
Que vous m'avez aimé,
Si vous aimez un autre.

I

Quand tu m'as quitté,
Pouvais-je soupçonner
Que je tenais à toi si follement ?
Quand tu m'as quitté, je refusais de croire
Qu'une telle part de mon cœur
Fût prise dans cette histoire.
Quand tu m'as quitté,
Oh ! je n'ai pas pleuré,
Mais quel affreux moment
Et quel vide,
Quel silence et quelle horreur !
De tes baisers étais-je si avide ?
Quand tu m'as quitté, mon cœur
Est resté tout meurtri et déchiré.

Le soir où tu n'es pas venue,
Je t'attendais...
Oh ! comme je t'ai haletant et fiévreux attendue !...
Je me disais :

Peut-être tout à l'heure
Dans une heure
Elle va frapper à mes volets...
Mais la nuit est passée et tu n'es pas venue...
Peut-être elle viendra à l'aube,
Au lever du matin, à l'heure du midi ;
L'astre de son regard évanoui
Va reparaître enfin, fidèle, toujours ami,
Et ce front où mes rêves luisent
Et ce sourire où mes joies se grisent !...
Mais tu ne vins pas...
Je restais à guetter le frôlement de ta robe...
Je t'attendais, hélas !
Reviendrais-tu le soir, le lendemain,
Le soir de demain,
Le matin de l'autre lendemain ?
Quand reviendrais-tu ?
Reviendrais-tu ?...
En mon cœur éperdu
Sonnait un glas lamentable,
Et j'ai souffert d'une angoisse inexpiable,
Longtemps, ainsi, longtemps, hélas !

II

Tu m'as quitté. Ton âme
Dans le champ de mon âme avait fait sa moisson ;
De sillon en sillon
Tu passas, chère femme,
Et tu cueillis
Les longs épis, les lourds épis
De mes désirs où tes désirs avaient leur aliment ;
O moissonneuse,
En l'été de notre tendresse amoureuse
Tu fis ta gerbe
Et d'herbe en herbe
Tu choisis le froment...
Va, maintenant,
Vers d'autres champs, vers d'autres prés,
Vers d'autres blés
Et vers d'autres baisers,
Vers des terres inexplorées,
Vers des moissons nouvelles nées.

Un autre a tes caresses ;
Un autre a les largesses
De tes mains verseuses d'espoir ;
Un autre est le miroir
Où tu mireras tes liesses ;
Un autre sera le lac
Où tu promèneras l'entrelac
De tes désirs et de tes souvenances ;
Un autre sera la forêt
Où s'endormira ton regret ;
Un autre sera le reflet
De tes plus suaves confiances.

Là-bas
Ainsi tu recommenceras
Ton chemin au long de la route
Où tu passas heureuse et toute
Rayonnante de bon amour.
Peut-être un jour
Tu reverras la haie fleurie
Et la prairie
Si douce et ta folie
Si belle ! Après l'épreuve
Tu le retrouveras, le fleuve
Où ta pensée voguait, les ailes blanches,
Entre l'enlacement des branches
Et le miroitement des eaux pourprées.
Sans doute viendra-t-il,
Le soir subtil,
Le soir serein,
Le soir divin ;
Et l'éclair encore luira
T'illuminant d'un glauque et fulgurant éclat,
Et l'heure
Pour toi de nouveau sonnera
Où tes deux yeux se pâmeront,
Tandis qu'entre tes lèvres passeront
Des sanglots et des cris et ce leurre
Effroyable que sont les serments
Des amants.

Je serai
L'exilé,

L'ami
Proscrit,
Le serviteur
Chassé, l'époux trahi,
Le cœur
Percé du triple glaive,
Le rêve
Enfui,
Je serai l'âme
Dont tu pris la flamme,
Le champ vidé,
Le sillon épuisé,
Le labour déserté,
Et le silence
Qui recouvre la lande immense
Où jadis
Résonnaient des cris
De paradis.

III

Ainsi s'en va vers des amours nouvelles
Celle à qui notre passé s'était donné ;
Oiseau fugace ! fantôme ! rayon envolé !
Ses ailes
S'éparpillent en de nouveaux azurs
Et son front
Se baigne au plus profond
Des oublis les plus sûrs.
Un autre elle aimera,
Un autre elle trompera,
Vers un autre elle partira ;
Lui, cependant, il aimera son âme,
Elle sera sa femme,
Comme je l'eus pour femme
Et comme j'eus son âme...
Et qui sait seulement si ma voix douloureuse qui clame,
O fugitive, te fera jamais te souvenir
Que tu m'aimas et que ton âme
A pu, jadis, un jour, m'appartenir ?

Edouard Dujardin.

SARTOR RESARTUS

VIE ET OPINIONS DE HERR TEUFELSDRŒCKH

(*Suite*[1])

—

LIVRE II

CHAPITRE VII

L'ÉTERNELLE NÉGATION

Sommaire. — Perte de l'Espoir et de la Croyance. Philosophie de la Perte et du Profit. Teufelsdrœckh dans ses ténèbres et son désespoir s'attache cependant à la Vérité et observe le Devoir. Inexprimables douleurs et épouvantes de l'Incroyance. Crise de fièvre : Protestation contre l'Eternelle Négation. Baphométique baptême-de-feu.

Sous l'étrange enveloppement nébuleux dont notre Professeur s'est maintenant enlinceulé, nul doute que sa nature spirituelle ne suive néanmoins son cours, et ne se développe ; comment, en effet, le « Fils du Temps » pourrait-il rester tranquille ? Nous le voyons, durant ces années obscures, en état de crise, de transition : ses Pérégrinations furieuses, sa dissolution générale en une vague Discontinuité, qu'est-ce que tout cela, sinon une fermentation furieuse, d'où le produit se dégagera un jour d'autant plus pur qu'elle aura été plus ardente ?

Pareilles transitions sont toujours pleines de souffrance : ainsi l'Aigle lorsqu'il mue est languissant ; et, pour avoir enfin un nouveau bec, doit durement se briser l'ancien contre le roc. Quelque Stoïcisme que notre Voyageur puisse affecter, dans ses faits et gestes personnels, il est clair qu'une fièvre chaude d'anarchie et de misère sévit en lui ; fièvre dont des éclairs éclatent au dehors : et en vérité, comment pourrait-il en être autrement ? Ne l'avons-nous pas vu, de longues années durant, désappointé, bafoué par la Destinée ? Tout ce que ce jeune cœur a pu désirer et solliciter lui a été refusé ; tout cela, qui pis est, ainsi qu'on l'a vu dans le dernier exemple, qui est le plus cruel de tous, tout cela lui a été offert pour lui être aussitôt arraché.

(1) V. *Mercure de France*, nos 71, 72, 74, 76, 77, 78, 79, 81.

Toujours une « excellente Passivité » ; mais de l'Activité raisonnable, utile, qui doit être inhérente à celle-ci, aussi inséparablement que la Faim implique l'Aliment, rien ne lui en est accordé ; et c'est précisément pour cela qu'il finit, dans ce furieux Pèlerinage, par avoir l'impérieux besoin d'une Activité qui, bien que vaine, est immodérée. Hélas, sa coupe d'amertume, qui était toujours allée s'emplissant goutte à goutte, depuis ce premier « rouge-matin », dans le Gymnase d'Hinterschlag, était remplie jusqu'aux bords ; et il ne lui fallait que cette goutte empoisonnée que fut l'affaire Towgood-et-Blumine, pour déborder, pour ruisseler en un grondant déluge d'écume.

« L'Homme », dit-il une fois lui-même, avec plus de justesse que d'originalité, « l'Homme est, à proprement » parler, fondé sur l'Espoir, il n'a pas d'autre bien que » l'Espoir ; le monde qu'il habite est expressément la » Demeure de l'Espoir. » Quel était donc, dès lors, le bien de notre Professeur ? Nous le voyons, quant à présent, complètement exclu de l'Espérance ; regardant non vers l'Orient doré, mais vaguement, tout autour, dans un obscur firmament de cuivre, gros de cataclysmes et de tornades.

Hélas, exclu de l'Espérance, et dans un sens plus profond que nous ne l'imaginons jusqu'à présent ! Car, dans ses pérégrinations pénibles à travers ce monde, il a perdu maintenant toute notion d'un monde autre et plus haut. Plein de religion, ou au moins de religiosité, comme notre Ami s'est depuis montré, il ne cache pas qu'il était à cette époque entièrement irréligieux : « Les ténèbres du Doute s'étaient épaissies jusqu'à l'In- » croyance », dit-il, « ombre sur ombre s'étendaient » affreusement sur mon âme, pour y produire enfin la » nuit définitive, sans étoile, du Tartare. » Aux lecteurs ayant réfléchi, ce qui peut s'appeler réfléchir, sur la vie humaine, et qui par bonheur ont découvert, en contradiction avec force Philosophies, spéculatives et pratiques, de la Perte et du Profit, qu'Ame *n'est point* synonyme d'Estomac ; qui comprennent donc, suivant les expressions de notre Ami, « que la Foi est propre- » ment la seule chose nécessaire au bien-être de l'hom- » me ; comment, avec elle, les Martyrs, faibles créatures » par ailleurs, peuvent avec joie supporter l'infamie » et la croix ; tandis que sans elle, les Mondains (1)

(1) Wordlings. Ce mot désigne aussi une personne d'un caractère « positif » ; nous devons d'autant mieux souligner cette autre signification que pour Carlyle Utilité n'était pas loin d'être synonyme de

» vomissent dans le suicide, parmi les jouissances » du luxe, leur existence maladive » : a ces lecteurs il apparaîtra clairement que, pour une pure nature morale, la perte des Croyances religieuses était la perte de tout. Malheureux jeune homme ! Toutes les blessures, l'étreinte d'un Dénûment prolongé, le coup de poignard de la fausse Amitié et du faux Amour, toutes les blessures dans ton cœur si fécond se fussent encore cicatrisées, si la chaleur vitale ne lui eût pas été retirée. Il pouvait bien s'écrier, en sa manière farouche : « Il n'y a donc pas de Dieu ? ou tout au mieux existe-t- » il un Dieu absent, siégeant, oisif, depuis le premier » Sabbat, par delà les confins de son Univers, et le *re-* » *gardant* aller ? Le mot Devoir n'a-t-il donc pas de sens ; » ce que nous appelons le Devoir n'est donc pas un » Guide, un Messager divin, mais un mensonger Fan- » tôme terrestre, fait de Désir et de Peur, d'émanations » des Gibets et du Lit-Céleste du Docteur Graham ? La » joie d'une Conscience satisfaite ! Est-ce que Paul de » Tarse, que l'admiration des hommes a depuis déclaré » Saint, ne *se* sentait pas « le plus grand des pé- » cheurs »; tandis que Néron de Rome, l'esprit joyeux, » (*Wohlgemuth*) dépensait le meilleur de son temps à » jouer de la lyre ? Stupide débitant de Mots et Broyeur » de Mobiles (2), qui dans ton Moulin-à-Logique as un » mécanisme terrestre pour le Divin lui-même, et vou- » drais bien m'extraire la Vertu des cosses du Plaisir, » — je te dis : Non ! La plus amère aggravation du » mal chez l'homme, ce Prométhée vaincu, non régé- » néré, ne gît-elle pas toujours dans cette conscience » du Bien, dans ce sentiment qu'il est victime non pas

Mondanité : il abhorrait la doctrine de l'utilité, qui presque toujours, en effet, a pour corollaire la morale fondée sur le plaisir, laquelle lui paraissait non moins absurde.

(2) Motive-grinder. *Voy.* d'abord la note précédente. Puis ceci : « Moi, pour ma part, je déclare que le monde n'est nullement une machine ; je dis qu'il ne va pas par *mobiles*, à roue et pignon, intérêts personnels, freins, balanciers ; qu'il y a quelque chose de tout autre en lui que le vacarme des métiers à filer, et des majorités parlementaires, et en résumé, qu'il n'est pas une machine du tout ! » (*On Heroes, V*). — M. Izoulet-Loubatières, le traducteur des *Héros*, fait sur le sens que Carlyle donne au mot « Mobile » une remarque qu'il n'est pas inutile de citer ici : « Ce mot, dit-il, auquel j'ai vu des lecteurs ne pas prendre garde, comme étant un trait négligeable dans une accumulation redondante de métaphores mécaniques, ce mot est cependant le plus important du volume, ... au point de vue de la philosophie personnelle de Carlyle... C'est sur lui que porte l'éternelle discussion entre les deux psychologies et les deux morales qui se partagent le monde pensant, la discussion entre le Déterminisme et la Liberté, entre l'utilitarisme benthamiste et l'impératif kantien. »

» seulement de la souffrance, mais de l'injustice. Quoi
» donc ! l'inspiration héroïque que nous appelons Vertu
» ne serait-elle qu'une sorte de Passion ; quelque bouil-
» lonnement du sang, et dont les autres seuls tireraient
» *profit*? Je n'en sais rien : ce que je sais seulement,
» c'est que si ce que l'on nomme le Bonheur est notre
» véritable fin, nous sommes alors complètement éga-
» rés. Avec la Stupidité et une bonne Digestion, l'hom-
» me peut affronter bien des choses. Mais que sont,
» dans ces temps grossiers, guère imaginatifs, que
» sont les terreurs de la Conscience aupres des désor-
» dres de la Bile ! Bâtissons donc notre fortune sur les
» fondements de la Cuisine et non sur ceux de la Mo-
» rale : alors, brandissant notre poële-à-frire en guise
» d'encensoir, offrons au Diable les fumées qui lui plai-
» sent, et vivons heureux de la graisse qu'*il* réserve à
» ses Elus ! »

Ainsi, dans l'antre sybillin de la Destinée, le Voyageur égaré doit, comme tant d'autres l'ont fait, rester criant question sur question, pour ne recevoir que l'écho en réponse. Ce n'est plus qu'un Désert terrible, ce monde jadis si beau pour lui ; un désert où l'on n'entend que le hurlement des bêtes sauvages, ou que les cris aigus d'hommes ivres de haine, désespérés ; et point de Colonne de Nuée pendant le jour, et point de Colonne de Feu pendant la nuit, pour désormais guider le Pèlerin. Voilà où l'a conduit l'esprit d'Examen. « Mais à quoi bon tout cela (*was thut's*) ? » s'écrie-t-il :
« ce n'est que le sort de tous dans cet âge. N'ayant pas
» atteint ta majorité spirituelle antérieurement au Siècle
» de Louis Quinze (1), et n'étant pas né simplement
» idiot (*Dummkopf*), tu n'as point d'autre perspective.
» Le monde entier est, comme toi, vendu à la Néga-
» tion ; les vieux Temples de la Divinité, depuis long-
» temps décrépits, tombent en poussière ; et mainte-
» nant les hommes se demandent : Où donc est la Di-
» vinité ? nos yeux jamais ne l'ont aperçue ? »

Il serait assez piètre, malgré ces farouches propos, de taxer notre Diogène de perversité. Tout vains serviteurs de Dieu que nous sommes tous, jamais peut-être à aucune époque de sa vie il ne fut plus décisivement le Serviteur du Bien, le Serviteur de Dieu, qu'à ce moment même où il doute de l'existence de Dieu. « Je
» dois noter cette circonstance » dit-il, « qu'en dépit de
» la douleur sans nom où m'avait jeté cet esprit d'exa-
» men, qui, après tout, n'était en moi que le sincère

(1) *L'âge sans Dieu*, The ungodly Age : *Cf. Index.*

» Amour du Vrai, ce qu'il n'est pas toujours, je demeu-
» rai fidèle à la Vérité, et n'aurais point diminué d'un
» iota mon culte pour elle. « Vérité ! » m'écriai-je,
« dussent les Cieux m'écraser pour me punir de te sui-
» vre ; pas de Mensonge ! quand tout le paradis de Ma-
» homet serait le prix de ton Apostasie. » Et j'agis-
» sais en conséquence. Qu'un divin Messager descendu
» des nues, une miraculeuse Main écrivant sur la Mu-
» raille, m'eussent clairement dit : *Voilà ce que tu dois*
» *faire*, avec quel empressement passionné, pensais-je
» souvent, j'eusse obéi, eût-il même fallu s'élancer dans
» les Flammes infernales. Ainsi, en dépit de tous les
» Broyeurs-de-Mobiles, et des mécaniques Philosophies
» de la Perte et du Profit, en dépit de l'ophtalmie et des
» hallucinations morbides qu'elles ont engendrées, l'in-
» finie nature du Devoir m'était encore obscurément
» présente : vivant sans Dieu dans le monde, je n'étais
» point complètement privé de la lumière de Dieu ; si
» mes yeux encore fermés, avec leur inexprimable dé-
» sir, ne pouvaient, Lui, nulle part l'apercevoir, il était
» néanmoins présent dans mon cœur, et Sa Loi écrite
» en caractère célestes y était encore lisible et res-
» pectée. »

Cependant, parmi toutes ces tribulations, et ce dénuement temporel et spirituel, combien, en son âme silencieuse, le Voyageur doit en avoir enduré ! « Le senti-
» ment le plus amer de tous », écrit-il, « est celui de sa
» propre Faiblesse (*Unkraft*) ; l'Anglais Milton l'a dit :
» Être faible, la souffrance n'est que là. (1) Comment se
» rendre compte de sa Force, sinon par la constatation
» du succès, de l'acte. Entre la vague Capacité possible
» et la Production indubitable, fixée, quelle différence !
» Certaine inarticulée Conscience de nous-même réside
» obscurément en nous, que nos Œuvres seules peuvent
» rendre articulée et nettement visible. Nos Œuvres
» sont le miroir où notre esprit aperçoit pour la pre-
» mière fois ses exactes proportions. D'où la folie de cet
» impossible Précepte : *Connais-toi toi-même*, qu'il fau-
» drait traduire ainsi pour rester à peu près dans le
» vrai : *Sache ce dont tu es capable*.

« Mais pour moi, tant j'avais été étrangement impros-
» père, le produit net de mes Travaux se chiffrait encore
» simplement par — Rien. Comment dès lors croire en
» ma Force, lorsqu'il n'y avait pas encore de miroir

(1) *Paradis perdu*, I, v. 157 et *suiv.* :
Fallen cherub, to be weak is miserable,
Doing or suffering.

» qui me la reflétât ? Toujours pas de réponse à cette » inquiétante, mais, comme je m'en aperçois maintenant, bien frivole question : As-tu une certaine Faculté, une certaine Valeur propre que tout le monde » n'a pas, ou bien es-tu la plus complète Nullité de ton » époque ? (1) Hélas, la terrible Incroyance, c'est de ne » pas croire en soi-même ; et comment y pouvais-je » croire ? Est-ce que ma Confiance en moi-même, la » première et la dernière fois que je l'éprouvai, lorsque » les Cieux mêmes semblaient s'ouvrir pour moi, lorsque » j'osai aimer, n'avait pas été cruellement trompée ? » L'Enigme de la Vie spirituelle devenait de plus en plus » mystérieuse pour moi, et, d'un autre côté, je n'avais » pas fait le moindre progrès dans le Mystère de la vie » pratique, mais partout j'avais été ballotté, méprisé, » repoussé, honni des hommes. Faible unité perdue » dans une menaçante Infinité, il semblait que rien ne » m'eût été accordé, que des yeux pour voir ma propre » impuissance. D'invisibles mais impénétrables murs, » comme dressés par un maléfice, me séparaient de tout » ce qui vit : y avait-il, dans le vaste monde, quelque » cœur vrai que je pusse avec confiance presser contre » le mien ? O Dieu ! Non, pas un seul ! Et je posai sur » mes lèvres le sceau du silence : m'épancher avec cette » cohue changeante de prétendus Amis, dont l'âme desséchée, vaine et rapace, considérait l'Amitié comme » une tradition perdue ? En de telles circonstances, ce » qu'on a de mieux à faire, c'est de parler peu, et de » n'emprunter jamais ce peu de conversation qu'aux » journaux. Quand j'y réfléchis maintenant, je trouve » bien étrange l'isolement où je vivais alors. Hommes » et femmes, autour de moi, même me parlant, n'étaient » pour moi, que des images ; j'avais, dans la pratique, » oublié qu'ils étaient en vie, qu'ils n'étaient point de » simples automates. Au milieu de leurs rues grouillantes et de leurs assemblées pressées, j'allais solitaire ; » j'allais sauvage, comme un tigre dans sa jungle, avec » cette différence que c'était mon propre cœur que je

(1) Il faut dire aussi que cette incertitude provenait en partie de la multiplicité et de l'étendue des études mêmes de Carlyle. Elevé pour l'église, inscrit sur la liste des élèves d'un collège écossais, il s'éprit d'abord des sciences exactes, où il excella, ensuite de la jurisprudence, qu'il étudia à fond, enfin de la métaphysique, qui le conduisit à l'étude sérieuse de la philosophie allemande. Et tout cela, avant d'écrire *Sartor*. C'est ainsi qu'il traversa, comme il arrive souvent aux hommes supérieurs, plusieurs zones d'études ou de pensées, avant de trouver sa voie définitive. Aujourd'hui, Dieu merci, on obtient à bien meilleur compte un renom d'originalité : et ce sont précisément les plus ignares qui, sous ce rapport, affichent le plus de prétentions.

» dévorais, et non celui d'un autre. J'aurais éprouvé
» quelque réconfort, si, comme un Faust, j'avais pu me
» croire tenté et tourmenté par le Diable ; car un Enfer
» tel que je me l'imagine, un Enfer sans Vie, toute dia-
» bolique que puisse être cette Vie, serait plus effroya-
» ble : mais dans notre siècle de Démolition et d'Incré-
» dulité, le Diable lui-même a été jeté bas, on ne peut
» même plus croire au Diable. Pour moi, l'Univers
» était absolument vide, vide de Vie, de Dessein, de
» Volition, même d'Hostilité : c'était une énorme, mor-
» ne, incommensurable Machine-à-vapeur, roulant tou-
» jours, dans sa morne indifférence, pour me broyer
» membre à membre. O, le vaste, sombre, solitaire
» Golgotha, le Moulin de Mort ! Pourquoi ce Vivant
» était-il là, banni, conscient, solitaire ? Pourquoi, s'il
» n'y a pas de Diable ; pourquoi, à moins que le Diable
» ne soit votre Dieu ? »

A subir sans répit de telles corrosions, la constitution de fer même d'un Teufelsdrœckh ne risquait-elle pas au surplus, les laissant ainsi couronner leur œuvre, de tomber tout-à-fait ? Nous soupçonnons qu'il a connu la maladie ; et, en dépit de ses habitudes nomades, peut-être une maladie chronique (1). Ecoutez ceci, par exemple : « Qu'il est beau de mourir le cœur brisé, sur
» le Papier ! Tout autre chose dans la pratique ; chaque
» fenêtre de votre Sensibilité, de votre Intellect même,
» pour ainsi dire, barbouillée, éclaboussée de boue ;
» aucun pur rayon ne peut filtrer ; toute une boutique
» de pharmacie dans vos entrailles ; et la pauvre âme
» abandonnée se noyant lentement dans une mare de
» Dégoût ! »

Si nous réunissons toutes ces misères extérieures et intérieures, cela peut nous faire trouver assez significatives les réflexions suivantes, tout à fait dans la veine taciturne de notre Professeur : « Le Suicide, une cer-
» taine religiosité crépusculaire (*Nachschein*) m'en dé-
» tournait : peut-être aussi une certaine indolence de
» caractère ; n'était-ce pas un remède que j'aurais tou-
» jours à ma portée ? Mais je me disais souvent : Si, au
» détour de cette encoignure, quelqu'un, d'une balle
» de pistolet, te projetait soudain hors de l'Espace, dans
» l'autre Monde, ou dans l'autre Non-monde, — eh bien,
» après ? C'est ainsi que j'ai souvent montré, dans des
» sièges de villes et autres scènes de mort, une impas-
» sibilité qu'on prenait, assez faussement, pour du
» courage. »

(1) On sait que Carlyle était dyspeptique.

« Je vécus ainsi », conclut le Voyageur, « je vécus » ainsi, comme dans une agonie amère, prolongée, de » longues années. Mon cœur, qu'aucune goutte de rosée » céleste ne visitait, se consumait d'une combustion » sulfureuse et lente. Je ne me souvenais presque plus » d'avoir pleuré ; si, une fois seulement, tandis que, » murmurant le Chant de mort de Faust, ce sauvage » *Selig der den er im Siegesglanze findet* (Heureux celui » qu'*elle* vient surprendre dans la splendeur de la Ba- » taille), je me disais que cette dernière Amie, du » moins, ne m'abandonnait pas, que la Destinée elle- » même ne pourrait pas me condamner à ne point mou- » rir. Je n'avais pas d'espoir, je n'éprouvais aucune peur » définie, fût-ce d'Homme ou de Diable : même, il me » semblait souvent que ce m'eût été un soulagement, » que de voir se dresser devant moi l'Archidiable lui- » même, fût-ce entouré de toutes les Terreurs du Tar- » tare, de façon à pouvoir lui dire un peu ce que je » pensais. Et pourtant, chose assez étrange, je vivais » dans une angoisse continuelle, indéfinie, poignante ; » tremblant, pusillanime, inquiet de je ne savais quoi ; » il me semblait que tout ce qu'il y avait en haut dans » les Cieux et en bas sur la Terre m'était ennemi ; et » que les Cieux et la Terre n'étaient que les mâchoires » infinies d'un monstre dévorateur, où j'attendais, pal- » pitant, d'être broyé.

« Plein de cette sombre humeur, et l'homme le plus » misérable peut-être de la Capitale de la France et de » ses Faubourgs, je me trouvais, un jour brûlant de » Canicule, après avoir longtemps erré, arpentant pé- » niblement la sale petite rue *Saint-Thomas-de-l'Enfer*, » parmi force ordures urbaines, dans une atmosphère » étouffée, et sur des pavés aussi chauds que la Four- » naise de Nébuchadnezzar ; toutes choses certes peu » propres à ranimer mes esprits ; lorsque soudain » s'éleva en moi une Pensée, et je me demandai : « Après » tout, que crains-tu ? Pourquoi, comme un lâche, vas- » tu toujours piaillant et geignant, tremblant et t'affais- » sant toujours davantage ? Méprisable bipède ! quel est » le comble des maux qui t'attendent ? la Mort ? Eh » bien, soit, la Mort ; ajoutes-y les tortures de To- » phet (1), et tout ce que le Diable et l'Homme cherchent, » veulent ou peuvent contre toi ! N'as-tu pas un cœur ; » ne peux-tu pas tout supporter ; et, comme un Enfant » de la Lumière, quoique proscrit, fouler sous ton ta- » lon Tophet lui-même, pendant qu'il te consume ? Qu'il

(1) L'Enfer.

» vienne donc : je vais à sa rencontre et je le défie ! »
» Et à cette pensée, il ruissela comme une effluve de
» feu dans tout mon être ; et je secouai loin de moi la
» vile Peur pour jamais. J'étais fort, d'une force in-
» connue ; un esprit, presque un dieu. A dater de ce
» jour, le caractère de ma misère changea : plus de
» Crainte, plus de Lamentations, mais l'Indignation et
» le Défi terrible aux yeux flamboyants. (1)

« Ainsi, l'assourdissante clameur de l'ÉTERNELLE NÉ-
» GATION (*das ewige Nein*) avait pénétré toutes les re-
» traites de mon Être, de mon Moi ; et ce fut alors que
» ce Moi, se dressant tout entier, dans la native
» majesté de la créature de Dieu, lança pour ja-
» mais sa puissante Protestation. Car c'est bien
» une telle Protestation, c'est-à-dire l'affaire la plus
» importante de la Vie, qu'on peut voir dans cette Indi-
» gnation, dans ce Défi, pris à un point de vue psycho-
» logique. L'Eternelle Négation avait dit : Regarde,
» tu es orphelin, proscrit, et l'Univers est à moi, a moi,
» le Diable » ; à quoi tout mon Moi répondit : « *Je* ne
» suis pas tien, je suis libre, et pour toujours je te
» hais ! »

« C'est de cette heure que j'incline à dater ma nou-
» velle naissance spirituelle, mon Baphométique Bap-
» tême de feu ; c'est alors, peut-être, que je commen-
» çai à être un Homme. »

CHAPITRE VIII

CENTRE D'INDIFFÉRENCE

Sommaire. — Teufelsdrœckh maintenant, recourant au *Non-moi*, se retourne vers le dehors, et trouve ainsi une plus saine nourriture. Anciennes Cités : Mystère de leur origine et de leur développement : Hérédités et biens invisibles. Pouvoir et vertu d'un vrai Livre. Champ de bataille de Wagram : la Guerre. Lieux célèbres visités par le pèlerin : Grands Evénements et Grands Hommes. Napoléon un divin missionnaire, prêchant *La carrière ouverte aux talents*. Teufelsdrœckh au Cap Nord : Modernes moyens de se défendre. La poudre à canon et le duel. Le pèlerin, dédaignant ses misères, atteint le Centre d'Indifférence.

Encore que notre Voyageur, après ce « Baphomét-ique Baptême de Feu », déclare que son Agitation n'avait

(1) Cette soudaine illumination intellectuelle et morale a toujours été pour Carlyle quelque chose d'analogue à la vision de Pascal. Elle constituerait l'événement le plus considérable de sa vie. Froude, dans un article du *Nineteenth Century* (juillet 1882), intitulé : *The early Life of Thomas Carlyle* (1795-1821), dit, reproduisant les paroles mêmes

fait qu'augmenter, et qu'à vrai dire « l'Indignation et le Défi », spécialement contre les choses en général, ne soient pas des hôtes des plus commodes, le Psychologue peut toutefois présumer que ce n'était plus une Agitation absolument sans remède ; qu'elle avait désormais tout au moins un centre fixe autour duquel graviter. Car cette âme que le feu vient de baptiser, cette âme si longtemps ravagée et déchirée de la foudre, sent ici sa propre Liberté, et ce sentiment c'est son Baptême de feu : elle a ainsi emporté d'assaut, et maintiendra inexpugnable, la citadelle de tout son royaume ; de là sa conquête et sa pacification s'étendront progressivement au dehors, non par exemple sans de durs combats, sur les domaines qui échappent encore. Pour nous servir d'une autre image, nous pourrions dire que si, dans ce grand moment, Rue *Saint-Thomas-de-l'Enfer*, toute cette Séquelle Satanique qui habitait son âme ne fut pas encore jetée à la porte, elle reçut sommation péremptoire d'avoir à s'en aller ; — ce qui, au surplus, ne pouvait, en attendant, que rendre plus tumultueux, et plus difficiles à tenir secrets, ses blasphèmes, ses incantations hurlantes et ses séditieux grincements de dents.

En conséquence, si nous étudions bien ces Pèlerinages, peut-être y discernerons-nous désormais, sous leur démence, un certain commencement de méthode. Ce n'est plus tout-à-fait comme un Spectre que Teufelsdrœckh se démène maintenant à travers le monde ; tout au pis est-ce en Homme luttant contre des spectres, et qui sera même un jour un dompteur de Spectres. S'il est vrai qu'il pérégrine sans trêve vers tant de « Sources Sacrées », et sans jamais étancher sa soif, il n'en trouve pas moins de petites fontaines séculières, qui lui procurent de temps en temps quelque soulagement. En un mot, s'il ne cesse point de « manger son propre cœur », il y met maintenant des interruptions ; et il se rabat, autour de lui, à l'extérieur, sur le Non Moi, pour y trouver une plus saine nourriture.

de Carlyle, que cet épisode de la Rue Saint-Thomas-de-l'Enfer s'est passé, absolument identique, dans Leith Walk (rue qui mène d'Edimbourg à Leith), durant un laps de trois semaines d'insomnie. Un bain quotidien sur le rivage, entre Leith et Portobello (petite station balnéaire dans le voisinage d'Edimbourg), constituait, en ce cruel moment, l'unique distraction de Carlyle. La chose se produisit à l'aller ; au retour, il se sentit en général rafraîchi, au moins pour un temps. Carlyle, dans cet article de Froude, ajoute qu'il se souvient parfaitement du fait, et qu'il pourrait se rendre tout droit au lieu en question. — Cela se place en 1821.

Ce qui suit ne nous le montre-t-il pas déjà dans un état beaucoup plus naturel ?

« Je ne manquai pas non plus de considérer avec » interêt Villes et Cités, surtout les anciennes. Qu'il est » beau de pénétrer ainsi, comme par une vaste percée, » dans les Temps reculés ; d'avoir, pour ainsi dire, une » tranche vivante du Passé presque le plus ancien » transportée intacte dans le Présent, et placée sous vos » yeux ! Là, dans cette vieille Cité, fut déposée, il y a » deux mille ans, pour ne pas dire plus, la première » braise vive d'un feu de Cuisine ; et là, brûlant d'un » éclat plus ou moins triomphal, suivant le combustible » que la région donnait, elle a brûlé, et elle brûle encore, » et tu peux en personne en voir la fumée même. Ah ! » et la braise vive du Feu Vital, cette braise vive au- » trement mystérieuse, c'est là aussi qu'elle fut alors » déposée ; et miraculeusement elle brûle encore et se » propage ; et tu en vois encore la fumée et les cendres » dans ces Salles-de-Justice et dans ces Cimetières, et, » dans ces Eglises, les soufflets qui l'activent ; et sa » flamme, s'émanant encore de tous les visages, doux » ou haineux, continue ou de te réchauffer ou de te » brûler (1).

« Les principaux résultats de l'Activité et des Acqui- » sitions de l'Homme sont aériformes, mystiques, et » conservés par la Tradition seulement : telles sont ses » Formes de Gouvernement, avec l'Autorité sur qui » elles reposent ; ses Coutumes, ou Façons qu'il adopte » et pour ses habits corporels et pour ses habits spiri- » tuels ; plus encore, son fonds collectif de Métiers, tous » les Moyens qu'il a trouvés de manipuler la Nature : » toutes ces choses, quelque indispensables et inappré- » ciables qu'elles soient, ne peuvent en aucune façon » être mises sous clef ; elles doivent, comme des es- » prits, se transmettre, flottantes, sur d'impalpables » véhicules, de Père en Fils ; que si l'on demande à » les voir, nulle part elles ne sont saisissables. Toujours, » depuis Caïn et Tubalcaïn, jusqu'à nous, on a pu voir » des Laboureurs et des Forgerons : mais où donc se » trouve entreposé notre séculaire SAVOIR-FAIRE en » Agriculture, en Métallurgie, et autres Industries ? Il se » transmet sur l'air atmosphérique, sur les rais du » soleil (par Audition et par Vision) ; il est chose aéri- » forme, impalpable, d'une qualité toute spirituelle. » Qu'on ne me demande point non plus de dire : Où

(1) Il est permis de voir dans ces lignes un premier germe de *Past and Present*.

» sont les LOIS ; où est le GOUVERNEMENT ? On aura beau
» aller à Shoenbrunn, à Downing-Street, au Palais Bour-
» bon : on n'y trouvera que des bâtisses de brique ou
» de pierre, et quelques liasses de Papiers nouées de
» rubans. Où donc faut-il voir les mains qui détiennent
» ce tout-puissant GOUVERNEMENT aux subtiles trames ?
» Partout, et nulle part : visible seulement dans ses
» œuvres, ceci est également, en soi, chose aériforme,
» invisible ; ou si l'on veut, mystique et miraculeuse.
» Ainsi spirituelle (*geistig*) est toute notre Vie quoti-
» dienne : tout ce que nous faisons jaillit du Mystère,
» de l'Esprit, de l'invisible Force ; et c'est seulement
» comme une légère image vaporeuse, comme un chi-
» mérique Palais d'Armide, que l'Actuel se produit au
» jour hors de la grande Profondeur mystique.

« Je compte, d'autre part, jusqu'à trois produits visi-
» bles et tangibles du Passé : les Cités avec leurs Mu-
» sées et leurs Arsenaux ; ensuite les Champs cultivés ;
» à l'une de ces divisions ou aux deux à la fois peuvent
» se rattacher les Ponts et Chaussées ; enfin, en troisième
» lieu, — les Livres. Ce troisième produit, le dernier
» inventé, possède à coup sûr une valeur bien supé-
» rieure à celle des deux autres. Merveilleuse vraiment
» est la vertu d'un vrai Livre. Non point semblable à
» une inerte cité de pierres, qui va s'émiettant tous les
» ans, qui tous les ans nécessite une réparation ; plus
» comparable à un champ cultivé, mais alors à un
» champ spirituel : pareil, disons plutôt, à un arbre
» spirituel, le Livre dure d'année en année, et d'âge
» en âge (il y a des Livres dont l'âge représente déjà
» quelque cent cinquante fois la vie d'un homme) : et
» tous les ans il produit son nouveau feuillage (Com-
» mentaires, Déductions, Systèmes Philosophiques,
» Politiques ; ou ne serait-ce même que les Sermons,
» les Pamphlets, les Articles de Journaux), et chaque
» nouvelle production a des propriétés talismaniques
» et thaumaturgiques, car il y a quelque chose en
» elle qui fait que les hommes croient. O toi qui es
» capable d'écrire un Livre, ce dont il se trouve un
» homme doué une fois tous les deux siècles ou tous
» les siècles, n'envie pas ceux qu'on appelle les Fonda-
» teurs de Cités, et prends en une pitié sans bornes
» ceux que l'on nomme les Conquérants, les Brûleurs
» de Cités ! Toi aussi, tu es un Conquérant et un
» Vainqueur ; mais un vrai Vainqueur, c'est-à-dire du
» Diable : toi aussi, tu as bâti quelque chose qui survivra
» au marbre et au métal, et qui sera une miraculeuse

» Cité de l'Intelligence, un Temple, une Mecque, un
» Mont Prophétique, où pérégrineront tous les Fidèles
» de la Terre. — Fou ! à quoi bon ces fastidieux voya-
» ges d'antiquaire fervent, pour t'ébahir sur les pyra-
» mides de pierre de Gizeh, ou sur les pyramides d'ar-
» gile de Sakkarah ? Voici trois mille ans qu'elles sont
» là, inertes et inutiles, je te l'affirme, à regarder bête-
» ment sur le Désert : mais en revanche ne peux-tu
» ouvrir la Bible hébraïque, ou même la Version que
» Luther en a donnée ? »

Ce n'est pas avec une moindre satisfaction que nous le voyons tout d'un coup apparaître, non dans une Bataille, mais sur un Champ de bataille, lequel, ne tardons-nous pas à inférer, doit être celui de Wagram ; de sorte qu'ici, pour une fois, l'on peut à peu près se rapprocher d'une date précise. Omettant beaucoup de choses, donnons le passage suivant :

« Est-ce assez horrible ! Toute cette plaine de March-
» feld (1) jonchée d'éclats d'obus, de boulets de canon,
» de fourgons défoncés, de cadavres d'hommes et de
» chevaux, qui ça et là ne sont pas encore enterrés. Et
» là-bas ces tas de terre rouge : oui, il y a là des Ecorces
» humaines, vidées de toute leur Vie, de toute leur
» Sève ; balayées pêle-mêle à présent, entassées dans un
» trou, loin de tout regard, comme des coquilles d'œufs
» brisées ! — Est-ce que la Nature, lorsqu'elle dit au
» Danube d'apporter, du haut des monts Carpathes et
» des monts de Carinthie, ses terreaux meubles, et de les
» répandre là en une couche douce et fertile, — te des-
» tina, ô plaine de Marchfeld, à être pour ses enfants
» un Grenier d'abondance ; ou bien une Arène où les
» égorger et les écharpiller plus à l'aise ? Tes trois lar-
» ges grand'routes, qui, de chaque bout de l'Europe,
» viennent se croiser là, furent-elles donc faites pour y
» rouler des munitions de guerre ? Tes Wagrams et
» tes Stillfrieds n'étaient-ils donc qu'autant de Casema-
» tes improvisées d'où la Maison de Habsbourg pût ca-
» nonner et où elle pût être canonnée ? Le Roi Ottokar,
» là-bas sur les collines, tombe sous la masse d'armes
» de Rodolohe (2) ; et ici l'empereur François sous le
» sceptre de Napoléon : combien de fois, durant ces

(1) On sait que c'est dans les plaines de Marchfeld que se livra la bataille de Wagram.

(2) On sait qu'Ottokar II, roi de Bohême, ayant protesté contre l'élection de Rodolphe de Habsbourg, s'allia contre lui avec Henri de Bavière et le roi de Hongrie. Abandonné de ses alliés, il périt à la bataille de Marchfeld (1278).

» cinq siècles, sans compter les autres, combien de fois,
» belle Plaine, ton sein n'a-t-il pas été meurtri et souillé !
» Le gazon est labouré, piétiné; les soins assidus de
» l'homme, là, ses arbres fruitiers, ses haies vives, ses
» gaies habitations, tout cela est emporté par le canon;
» et la douce campagne n'est plus qu'un ossuaire hi-
» deux et désolé. — Pourtant, la Nature est à l'œuvre;
» et tout cet Enfer-de-Poudre, avec ses pires diableries,
» ne prévaudra point contre elle; oui, tout ce sang coa-
» gulé, tout ce carnage sera recouvert, absorbé par les
» engrais; et l'an prochain, le Marchfeld sera vert, plus
» vert même. Econome, infatigable Nature, qui tou-
» jours fais sortir quelque profit pour toi-même de nos
» plus effrénés gaspillages, et qui, de la carcasse même
» du Tueur, vas jusqu'à tirer de la Vie pour le Vivant !

« Quel est, pour nous exprimer dans un langage nul-
» lement officiel, quel est le but précis, le résultat défi-
» nitif de la guerre ? A ma connaissance, par exemple,
» il y a ordinairement dans le village anglais de Dum-
» drudge, une population laborieuse de quelque cinq
» cents âmes. On choisit dans ce nombre, successive-
» ment, sur l'ordre de certains « Ennemis Naturels » de
» la France, pendant la guerre avec ce pays, mettons
» une trentaine d'hommes bons pour le service : le vil-
» lage de Dumdrudge, à ses dépens, les a entretenus et
» nourris : il les a, non sans difficulté et ennuis, élevés
» jusqu'à l'âge d'homme, leur a même appris des mé-
» tiers, de sorte que celui-ci peut tisser, celui-là bâtir,
» un autre forger, et que le plus débile peut porter sa
» paire de quintaux. Néanmoins, parmi force pleurs et
» jurons, ils sont choisis : tout habillés de rouge;
» embarqués, à frais publics, pour une traversée de
» quelque deux mille milles, ou mettons seulement pour
» le Sud de l'Espagne; et entretenus là, jusqu'à ce qu'on
» ait besoin d'eux. Et maintenant, du fond d'une Dum-
» drudge de France, sont dirigés, de la même manière,
» vers le même point du Sud de l'Espagne, trente pa-
» reils artisans français : les deux partis, après bien des
» efforts, se trouvent enfin en présence; et Trente font
» face à Trente, chacun un fusil à la main. Aussitôt re-
» tentit le commandement de « Feu ! » : et ils s'exter-
» minent les uns les autres; et au lieu de soixante ou-
» vriers actifs et utiles, le monde a soixante carcasses
» inertes, qu'il lui faut ensevelir, et qui lui sont un nou-
» veau sujet de larmes. Ces hommes avaient-ils quelque
» querelle ? Pas la moindre, pour affairé que soit le
» Diable ! Ils vivaient bien loin les uns des autres;

» étaient complètement étrangers les uns aux autres ;
» on pourrait même dire qu'il y avait plutôt entre eux,
» dans un si vaste Univers, inconsciemment, par le
» Commerce, une certaine solidarité. Comment donc se
» fait-il ? Niais ! leur Gouvernants s'étaient brouillés ; et,
» au lieu de se fusiller l'un l'autre, ils avaient eu la finesse
» de faire se fusiller ces pauvres imbéciles. — Hélas, il
» en est de même en Allemagne, et, jusqu'à présent,
» dans tous les autres pays ; c'est encore tout comme
» autrefois : « Quelque sottise que fassent les Rois, les
» Grecs doivent payer les violons ! » — Il y a, il est
» vrai, une fiction de l'Anglais Smollet (1) qui peut-être
» bien contient le prophétique symbole de la Fin totale
» de la Guerre : deux Ennemis Naturels prennent, en per-
» sonne, chacun une pipe, bourrée de soufre, l'allument,
» et fument l'un en face de l'autre, jusqu'à ce que le
» plus faible se rende : mais de cette Ère de Paix pré-
» dite, quels fossés de sang, que de siècles de discorde,
» nous séparent sans doute encore ! »

C'est ainsi que le Professeur réussit, du moins dans des intervalles de lucidite, à oublier ses propres misères, pour observer le monde aux muliples aspects, et à noter assez à propos ce qui s'y passe. Nous pouvons remarquer, d'ailleurs, que, pour les choses relevant de la culture spirituelle, sinon pour aucune autre, peu de périodes de sa vie peut-être ont été plus riches que celle-ci. Intérieurement, c'est tout un Cours qu'il suit, le plus important, le plus instructif des Cours de Philosophie Pratique ; un Cours expérimental, que ces péripatéticiennes habitudes, favorables à la méditation, devaient plutôt l'aider à bien comprendre que l'en empêcher. Extérieurement, si ces pérégrinations en tous sens procurent peu de substance à un cœur nostalgique, en revanche elles apportent à un œil pénétrant bien des spectacles : dans ces Voyages sans fin, auxquels il devait même de pouvoir quelque peu maîtriser le Collège Satanique, quelle incroyable connaissance de notre Planète, de ses Habitants et de leurs Travaux, ce qui revient à dire, de tout ce qu'il est possible de connaître, Teufelsdrœckh n'était-il pas à même d'acquérir !

« J'ai lu dans la plupart des Bibliothèques publiques », dit-il, « y compris celles de Constantinople et de Samar-

(1) Smollet (Tobie). Romancier et historien écossais (1721-1771). Il offre par l'énergie de son humour, certains points de ressemblance avec Carlyle. Ses meilleures œuvres sont les *Aventures de Roderick Random, 1748*, et *Humphrey Clinker, 1771*. La citation ci-dessus appartient à *Roderick Random*. *Voy.* Taine, Litt. Angl. l. III. ch. II.

» céande; dans la plupart des Universités, hors les Facultés Chinoises de Mandarins, étudié, ou constaté » qu'il n'y avait rien à y étudier. J'ai, le plus souvent » dans leur répertoire naturel, l'Air, recueilli, avec mon » organe auditif, d'inconnus Langages; Statistiques, » Géographies, Topographies se présentaient, par l'intermédiaire de l'Œil, pour ainsi dire d'elles-mêmes. J'ai » vu en personne, dans la plupart des pays, les coutumes de l'Homme, comment il se procure la nourriture, » la chaleur, et assure sa propre sécurité. Comme le » grand Hadrien, j'ai mesuré une notable portion de ce » Globe terraqué avec un Compas n'appartenant qu'à » moi.

« Parlerai-je des Lieux célèbres? Trois jours d'été, » j'ai erré rêvant, et même composant (*dichtete*), au » bord de la Fontaine de Vaucluse, sur les pentes bordées de sapins; j'ai humecté mon pain dans ce clair » petit lac. Je me suis assis sous les Palmiers de Tadmor; j'ai fumé ma pipe dans les ruines de Babylone. » J'ai vu la grande Muraille de Chine; et je puis attester qu'elle est en briques grises, chaperonnée et revêtue de granit, et qu'elle ne montre qu'une maçonnerie » de second ordre. N'ai-je point également été témoin » de grands Evénements? Des Rois qui en étaient réduits (*ausgemergelt*) à n'être plus que des Officiers de » Douanes, dans Berlin et dans Milan; le Monde bien » gagné et le Monde bien perdu; des entr'égorgements, » à plusieurs reprises, de cent mille hommes en un seul » jour; toutes les races, tous les peuples, toutes les nations mêlées, transplantées, entassées en masses pleines » de fermentations et d'unions possibles, avec le temps; » les douleurs où l'Europe convulsée, enfantant la Démocratie, poussait des cris qui atteignaient au Ciel, » — rien de tout cela ne me pouvait échapper.

« J'ai toujours eu pour les grands Hommes la plus » ardente prédilection; et peut-être puis-je me flatter » qu'il en est peu, dans notre temps, qui m'aient entièrement échappé. Les grands Hommes sont les Textes » inspirés, parlants et agissants, de ce divin Livre des » Révélations, dont les Chapitres s'achèvent d'époque » en époque, et que quelques-uns appellent l'Histoire; » de ces Textes inspirés, les hommes de talent, qui sont » nombreux, et les hommes sans talent, qui sont innombrables, sont, vaille que vaille, les commentaires exégétiques, toute une charretée d'oiseux sermons hebdomadaires, hérétiques ou orthodoxes. Quant à » moi, je ne veux étudier que les Textes inspirés mê-

» mes ! C'est ainsi que, très-jeune, je suis allé jusqu'à
» me déguiser en garçon de taverne, afin de pouvoir,
» debout derrière les chaises de campagne, sous l'ombre
» de ce fameux Arbre, à Treisnitz, près de la grand'route
» d'Iéna, servir le grand Schiller et Gœthe plus grand
» encore; et écouter de ces choses que l'on n'oublie
» jamais (1). En effet... »

...Mais ici l'Editeur, revenant à ses principes de prudence, négligés depuis quelque temps déjà, se voit dans la nécessité de supprimer beaucoup de choses. Ne jouons point avec la sainteté des Têtes Laurées, bien plus, avec celle des Têtes Couronnées. Si quelque jour nous trouvons les circonstances autres, et le moment venu, d'une telle Publication, nous pourrons alors faire admettre ces coups d'œil jetés dans l'intimité des Illustres; mais tout cela ne serait guère, pour le moment, que perfides, peut être même traîtresses indiscrétions surprises aux portes. Abstenons-nous donc de noter ici ce qu'il dit de Lord Byron, du Pape Pie, de l'Empereur Tao-Kouang (2), et des « White Water-roses (3) » (Carbonari Chinois) et de leurs mystères ! Pour Napoléon lui-même, nous nous contenterons de remarquer, en un regard d'ensemble, que les rapports de Teufelsdrœckh avec lui semblent avoir eu un caractère fort varié. Nous voyons d'abord notre pauvre Professeur sur le point d'être fusillé comme espion; reçu en audience privée, pincé même à l'oreille, mais sans recevoir aucun don d'argent; congédié finalement avec indignation, presque mis à la porte comme « Idéologue ». « Lui-même », dit notre Professeur, « lui-même était parmi les plus com-
» plets Idéologues, tout au moins les Idéopraticiens (4) :
» dans l'Idée (*in der Idee*) il vivait, agissait, combattait.
» Cet Homme était un divin Missionnaire, bien qu'in-
» conscient de cela; et il prêchait par la gorge des ca-
» nons cette grande doctrine : *La Carrière ouverte aux*
» *talents* (The Tools to him that can handle them) (5),
» doctrine qui est notre définitif Evangile politique,
» l'Evangile qui seul peut nous donner la liberté. Il
» prêchait, il est vrai, d'une manière assez désordonnée,
» comme font les Enthousiastes et les Missionnaires
» de la première heure, dans un langage imparfait,
» parmi beaucoup d'extravagante et vide déclamation;

(1) Réminiscence évidente des garçons d'auberge qui écoutaient, émerveillés, Burns.
(2) Carlyle dit : Tarakwang. Probablement Tao-Kouang (1781-1856).
(3) Les « Roses-d'eau-blanches » — ? —
(4) Ideopraxists.
(5) « L'Outil à qui peut le manier. »

» mais aussi distinctement peut-être que le cas le com-
» portait. On peut encore le comparer à un Pionnier
» américain, qui eut à ouvrir des Forêts-Vierges, à se
» défendre contre d'innombrables loups, et qui ne sut
» point se passer complètement de liqueurs fortes, d'in-
» tempérances, ni même de pilleries, mais que pourtant
» suivra et bénira, en fauchant la moisson sans bornes,
» le paisible Semeur. »

Plus plausible, mieux empreinte de caractéristique authenticité, est l'apparition, la survenue (nous ne savons au juste d'où) de Teufelsdrœckh dans la solitude du Cap Nord, par un minuit de Juin. Un « manteau à l'espagnole de couleur bleu clair » lui pend tout autour, comme « son plus commode, son principal et même unique vêtement de dessus »; et il se tient là, sur le promontoire du Monde, contemplant la Mer Infinie, pareil, nous figurons-nous, à quelque petit beffroi bleu, maintenant silencieux sans doute, mais prêt, à la moindre impulsion, à sonner les plus ingénieuses variations.

« Un silence de mort » écrit-il; « car c'est précisé-
» ment sous les latitudes arctiques que Minuit est em-
» poignant : rien que les falaises de granit aux teintes
» de pourpre, et le paisible murmure de l'Océan Polaire
» soulevé par une ondulation lente, sur lequel, dans
» l'extrême Nord, pend le large Soleil, bas et pa-
» resseux, comme si, lui aussi, il allait s'assoupir.
» Pourtant sa couche de nuages est ouvrée d'écarlate et
» de drap d'or; pourtant sa lumière ruisselle sur le
» miroir des eaux, comme un pilier de feu qui vacille,
» descendant vers l'abîme, et disparaissant sous mes
» pieds. En de tels moments, la Solitude est sans prix;
» qui donc voudrait parler, ou être vu, lorsque derrière
» lui s'étendent toute l'Europe et toute l'Afrique, pro-
» fondément endormies, excepté les veilleurs de nuit; et
» que devant lui s'ouvrent la silencieuse Immensité, et
» le Palais de l'Eternel, dont le porche a notre Soleil
» pour lampe !

« Pourtant, dans ce solennel moment, voici venir un
» homme, ou un monstre, avançant des quatre membres
» du milieu des excavations rocheuses; et qui, velu,
» vaste comme l'Ours Hyperboréen, me hèle en langue
» russe : très probablement donc un Contrebandier
» russe. Avec une courtoise brièveté, je lui signifie
» mon indifférence à son trafic de contrebande, mes
» intentions pacifiques, mais mon vif désir d'être seul.
» En vain : le monstre, comptant sans doute sur sa stature
» supérieure, et disposé à s'amuser, ou peut-être à tirer

» profit de l'occurrence, fût-ce au prix d'un meurtre, con-
» tinue d'avancer, m'assaillant de son haleine empestant
» l'huile de Baleine; il approche tout à fait, et nous nous
» trouvons tous les deux sur l'extrême bord du rocher,
» tandis qu'en bas la Mer profonde bouillonnait vorace.
» Quel argument pouvait valoir ? Sur cet épais Hyper-
» boréen, les chérubins perdraient leurs raisonnements,
» les séraphins leur éloquence. Préparé à pareille extré-
» mite, je fais, assez adroitement, un saut de côté; je
» tire de ma poche un respectable pistolet d'arçon de
» Birmingham, et je dis : « Soyez assez obligeant pour
» vous retirer, mon Ami (*Er ziehe sich zurück, Freund*),
» et vivement! » C'est là une logique que même l'Hyper-
» boréen comprend : il file en douceur, sans tarder, gro-
» gnant des excuses, des prières; et à moins de vouloir
» son suicide comme il avait voulu ma mort, il ne jugea
» pas à propos de revenir.

« Voila comment je conçois qu'on se serve de la Pou-
» dre : comment je conçois qu'elle fasse tous les hom-
» mes de même taille. Bien plus, si tu es plus froid,
» plus adroit que moi, si tu as plus d'*Esprit*, tout en
» ayant aussi peu de *Corps* qu'il est possible, tu peux
» m'abattre le premier, et tu es le plus grand. Enfin,
» c'est David et Goliath, l'un impuissant, l'autre invin-
» cible; l'Animalité sauvage n'est rien, la Spiritualité
» inventive est tout.

« Pour le Duel, à vrai dire, j'ai là-dessus mes idées à
» moi. Peu de choses, dans ce monde si surprenant, me
» frappent davantage de surprise. Deux petits visuels
» Spectres d'hommes, vaguant en une cohésion assez in-
» certaine au sein de l'Insondable, et qui, de toute façon,
» doivent bientôt s'y dissoudre, — se placent a une dis-
» tance de douze pas l'un de l'autre; pirouettent; et,
» par le plus ingénieux mécanisme, se font sauter l'un
» l'autre dans le Néant; deviennent à l'improviste de
» l'Air, et du Non-Etre! Diantre soit d'eux (*verdammt*),
» les fichues mauvaises têtes! — Je pense, avec le vieil
» Hugo von Trimberg (1), que : « Dieu doit éprouver le
» besoin de rire à gorge déployée, si une telle chose est
» possible, à voir ici-bas ses stupéfiants bouts-d'hom-
» mes. »

Mais n'oublions point, parmi toutes ces questions spéciales, la grande question générale, qui nous préoccupe surtout ici : Comment l'être intérieur de

(1) Hugo von Trimberg. Auteur du poème didactique *Der Renner*, *Le Fondeur*.

Teufelsdrœckh se trouvait-il de tant de diversions extérieures? La séquelle d'Enfer, bien que réprimée, se dissimule-t-elle encore en lui, ou a-t-il exorcisé cette Couvée du Diable? Nous pouvons répondre que les bons symptômes continuent de s'accuser. L'Expérience est le grand Médecin spirituel; et de ce Médecin-là, Teufelsdrœckh se trouve maintenant avoir été longtemps le patient, avalant maint bol amer. A moins que notre pauvre Ami n'appartienne à la nombreuse catégorie des Incurables, ce qui ne paraît pas vraisemblable, quelque cure doit être assurément effectuée. Nous pourrions plutôt dire que cette Séquelle, ce Collège satanique, était assez bien extirpé maintenant et jeté dehors, mais qu'il n'y avait à peu près rien à mettre ensuite à sa place; le cœur ainsi reste, en attendant, tranquille, mais sans joie.

« A la longue, après un tel enfer », écrit notre Autobiographe, « j'étais comme qui dirait calciné. Heureux » déjà, si plutôt ce n'était point, suivant l'issue la plus » commune, réduit à l'état de *Caput mortuum!* (1) » Mais en tous cas, par la simple force de la pratique, » je m'étais familiarisé avec bien des choses. Ma mi- » sère était bien triste; mais je commençais à voir au » travers, je pouvais la mépriser. Quel homme donc, si » haut placé fût-il, dans cette vaine Existence, n'avais- » je point trouvé pourchassant une Ombre ou pour » chassé par une Ombre; et, lorsque mon regard per- » çait ses emphatiques ajustements, passablement misé- » rable? Tous tes vœux ont été dédaigneusement » rejetés, pensais-je: mais eussent-il été tous exaucés: » après? Est-ce que l'Enfant Alexandre ne pleura point » de n'avoir pas deux planètes à conquérir; ou tout un » Système Solaire; ou après cela, tout un Univers? » *Ach Gott*, tandis que je les contemplais, ces Etoiles, » ne m'ont-elles point, du fond de leurs sereins espaces, » regardé comme avec pitié; ainsi que des yeux scin- » tillant de célestes pleurs sur le misérable lot de » l'homme! Des milliers de générations humaines, tout » aussi bruyantes que la nôtre, ont été englouties par » le temps, et il n'en reste plus aucun débris; et » Arcturus et Orion, et Sirius et les Pléiades, sont tou- » jours là qui brillent dans leurs cours, clairs et jeunes, » comme lorsque le Pâtre les observa pour la première » fois dans la plaine de Shinar. Bah! qu'est-ce que cette

(1) On sait qu'en chimie on appelle *Caput mortuum* les résidus dont on ne peut plus tirer parti.

» méchante niche à chiens qu'on appelle la Terre ; » qu'es-tu, toi qui t'y tiens geignant ! Tu n'es encore » Rien, Personne : d'accord ; mais qui donc est Quelque » chose, Quelqu'un ! Point d'occupation, pour toi, dans » la Famille humaine ; elle te rejette ; tu es absolu- » ment comme un membre retranché : soit donc ; peut- » être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi ! »

Malheureux, malheureux Teufelsdrœckh ! Cependant il est certain que ses liens se relâchent ; un jour il jettera son fardeau loin de lui, et s'élancera libre, en une nouvelle jeunesse.

« Tel était, dit notre Professeur, le CENTRE D'INDIFFÉ- » RENCE que j'avais maintenant atteint ; et que doit » nécessairement traverser quiconque passe du Pôle » Négatif au Pôle Positif. »

CHAPITRE IX

L'ÉTERNELLE AFFIRMATION

Sommaire. — Tentations dans la Solitude : Victoire sur le Tentateur. Annihilation de Soi-même. Croyance en Dieu, et amour pour l'Homme. L'Origine du Mal est un problème qui toujours nécessite une solution nouvelle : solution de Teufelsdrœckh. La recherche du Bonheur est une fantaisie vaine : il y a quelque chose de plus grand dans l'homme que la recherche du Bonheur. L'Eternelle Affirmation. Culte de la Douleur. Voltaire : sa tâche est à présent finie. Toute Conviction que ne corrobore point la Conduite est sans valeur, impossible. Le véritable Idéal est l'Idéal inclus dans la Réalité courante : Debout et travaille !

« Tentations dans la Solitude ! » s'écrie Teufels- « drœckh : « Ne devons-nous pas tous en subir l'épreu- » ve ? Ce n'est pas si aisément que l'antique Adam, que » nous avons en nous de naissance, peut être dépouillé. » Notre vie est toute environnée de Nécessité ; pourtant » la Liberté, l'exercice volontaire de la Force, est toute » la raison d'être de la Vie même : et c'est bien ce qui » nous oblige à lutter ; à livrer une âpre bataille, sur- » tout au commencement. Car le mandement que nous » tenons de Dieu : *Applique-toi à bien faire*, est mys- » térieusement écrit dans nos cœurs, en prophétiques » Caractères Prométhéens ; et ne nous laisse, nuit et » jour, aucun repos, jusqu'à ce que nous l'ayons déchif- » fré et observé ; jusqu'à ce qu'il s'irradie, dans notre » conduite, en un Évangile de Liberté, visible, agi. » Mais comme le mandement que nous tenons de la » Matière : *Mange et sois rassasié*, s'affirme en même » temps, persuasif, par chaque fibre, — ne faut-il pas

» qu'il y ait confusion, lutte, avant que la meilleure
» Influence puisse prendre le dessus ?

« Rien ne me semble plus naturel que, lorsque ce
» mandement reçu de Dieu vient à s'agiter prophéti-
» quement en lui, et que c'est l'heure décisive où la
» Matière doit être vaincue ou vaincre, — le Fils de
» l'Homme soit emporté par l'esprit dans les Solitudes
» sauvages, pour y affronter le Tentateur, lui livrer
» les plus effrayants combats ; le défier, jusqu'à ce que
» l'autre se rende et disparaisse. Que l'on nomme cela
» comme l'on voudra : que le Diable soit ou non visible,
» que ce soit dans le Désert naturel de roches et de
» sables, ou dans le Désert populeux des hommes, le
» Désert moral d'égoïsme et de bassesse, — nous som-
» mes tous voués à cette Tentation. Malheureux si
» nous ne le sommes point ! Malheureux si nous ne
» sommes que des Moitiés-d'hommes, en qui cette
» divine écriture n'a jamais rayonné, illuminant tout,
» en une pure splendeur solaire ; mais chez qui elle
» tremblote douteusement parmi des lueurs moindres :
» ou bien couve péniblement, dans les ténèbres, sous
» les vapeurs de la terre ! — Notre Solitude, c'est le
» vaste Monde en un siècle athée ; nos Quarante Jours,
» ce sont de longues années de souffrance et de jeûne,
» mais qui auront aussi une fin. Oui, à moi aussi me
» fut octroyée, sinon la Victoire, du moins la Cons-
» cience de la Bataille, et la résolution de persévérer dans
» cette lutte tant que la vie me serait laissée, ou qu'il
» m'en resterait le moyen. A moi aussi, perdu dans la
» forêt maléfique, hantée des démons, pleine de visions
» et de rumeurs lugubres, il me fut donné, après avoir
» péniblement erré, de m'ouvrir au dehors un chemin
» vers les altières pentes ensoleillées — de cette Mon-
» tagne qui n'a point de sommet, ou dont le sommet
» est dans le Ciel seulement ! »

Il dit ailleurs, en se servant d'une image moins ambitieuse, autant, du moins, soit dit une fois pour toutes, que le permet son genre d'images : « Ta Vie n'a-t-elle
» pas été celle des hommes les plus complets (*tüchtigen*
» *Mænner*) que tu aies connus dans cette génération ?
» Une surabondance de fol et jeune Enthousiasme,
» pareil à la première récolte d'un champ négligé, où il
» y a autant de mauvaises que de bonnes herbes : ceci
» brûlé de fond en comble, sous les Sécheresses de
» l'Incroyance pratique et spirituelle, à mesure que,
» souvent répétées, les Déceptions, dans la Pensée et
» dans l'Acte, engendraient le Doute, et que le Doute

» tournait à la Négation définitive ! Et quant à la se-
» conde récolte que j'ai obtenue, au gazon perpétuel
» que je vois à présent, aux cèdres ombreux, défiant
» toutes les Sécheresses, tous les Doutes, sous lesquels
» je m'assieds : en ceci encore, grâce au Ciel, je ne suis
» ni sans devanciers, ni sans modèles. »

Ainsi, pour Teufelsdrœckh aussi, il s'est produit une « glorieuse révolution » : ces furieuses Pérégrinations pourchassées d'ombres et pourchassant des ombres n'étaient qu'une sorte de purificatrice « Tentation dans la Solitude », avant qu'il pût entreprendre, telle qu'elle était, sa tâche apostolique ; cette Tentation a maintenant heureusement pris fin, et le Diable est une fois de plus vaincu ! Ce fut donc, à proprement parler, le point décisif de la bataille, que « ce moment solennel, *Rue de l'Enfer* », quand le Malin dit : *Adore-moi ou péris*, et qu'il lui fut vaillamment répondu par un *Apage Satana* ! — Singulier Teufelsdrœckh, tu aurais bien pu conter ta singulière histoire en mots intelligibles ! Mais on perd sa peine à chercher pareille chose dans ces Enveloppes. Rien que des allusions, des lubies métaphoriques : de vagues, inconsistants Symboles, faits de prophétie et de raillerie ; pas de tableau clair et logique. « Comment peindre pour l'œil sensuel, » demande-t-il, « ce qui se passe au Saint-des-Saints de l'Ame
» humaine ; en quels mots, connus de ces temps pro-
» fanes, exprimer, même à peu près, l'inexprimable ? »
Nous demandons à notre tour : Pourquoi, profanes comme ils sont, embarrasser ces temps avec une inutile obscurité, par péché d'omission et par péché de commission ? (1) Notre Professeur est non seulement mystique mais fantasque ; il s'enveloppe, à présent plus que jamais, dans un *chiaroscuro* où l'œil s'égare. Il faut que nos lecteurs les plus compréhensifs tâchent de faire leur profit des aperçus fugitifs que fidèlement nous transcrivons ici l'un après l'autre.

Il dit : « Le vent brûlant d'Harmatta avait cessé de
» faire rage : ses hurlements se taisaient en moi ; et
» mon âme longtemps assourdie maintenant pouvait
» entendre. Je m'arrêtai dans mes farouches courses
» errantes, et je m'assis, attendant et réfléchissant ; car
» c'était comme si l'heure d'un changement approchait.
» Je parus me rendre, renoncer tout à fait, dire : Eh
» bien, fuyez, vains fantômes de l'Espérance ; je ne

(1) On sait qu'en théologie le Péché de commision est le péché commis par acte, par opposition au Péché d'omission, commis par oubli.

» vous poursuivrai pas plus longtemps, je ne veux pas » croire en vous plus longtemps. Et vous aussi, » spectres hagards de l'Epouvante, je ne me soucie point » de vous; vous aussi, vous n'êtes que des ombres et » un mensonge. Reposons-nous ici: car je suis las de la » route, las de la vie; je veux m'arrêter ici, ne fût-ce » que pour mourir: que m'importe de vivre ou de » mourir? » — Mais d'autre part: « Alors, comme je » gisais dans ce CENTRE D'INDIFFÉRENCE, jeté, sans doute » par une bienfaisante Influence supérieure, dans un » sommeil salutaire, les rêves oppressants se dissipèrent » peu à peu, et je m'éveillai à un nouveau Ciel et à une » nouvelle Terre. L'acte moral préliminaire, qui impor- » tait tout d'abord, l'Annihilation de Soi-même *(Selbst-* » *Tædtung)*, s'était heureusement accompli; et les yeux » de mon esprit étaient à présent dessillés, et ses mains » déliées. »

Ne pourrions-nous pas supposer aussi que le passage suivant fait allusion au lieu où il se trouvait, durant ce « sommeil bienfaisant »; que c'est là, sur « ce haut plateau sableux », qu'il a laissé tomber son bourdon de Pèlerin; et qu'à vrai dire le repos produit déjà sur lui un effet salutaire? N'était que le ton a, ça et là, un enjouement suspect, plus de légèreté que nous n'eussions pu nous y attendre! D'ailleurs, il y a toujours en Teufelsdrœckh le plus étrange Dualisme: des danses légères, avec musique de guitare, se dérouleront dans l'avant-cour, tandis que par intervalles s'exhale du dedans un gémissement étouffé de douleur et de deuil. Nous transcrivons en entier le morceau.

« C'était un charme de s'asseoir là, comme dans un » Pavillon céleste, à rêver, à méditer; sur le haut pla- » teau sableux, face aux Montagnes; avec, au-dessus de » ma tête, pour toit, le Dôme azuré du ciel, et autour » de moi, pour murailles, les courtines de l'azur, flot- » tant, frangées d'or, aux quatre points cardinaux. » Puis de se représenter les beaux Châteaux qui s'abri- » taient au profond de ces Montagnes; avec leurs vertes » pelouses fleuries, et d'aimables groupes de nobles da- » mes et jeunes filles: ou mieux encore, les Cottages » au toit de chaume, où c'était mainte ménagère cui- » sant son pain, avec sa nichée autour d'elle: — tout » cela caché et enveloppé à l'abri dans les replis des » vallées; mais présent là, vivant, aussi sûr que si » j'avais les yeux dessus. Ou de voir, aussi bien que » de s'imaginer, les neufs Villes et Villages, situés au- » tour du sommet où je me trouvais. Elles me parlaient

» par les temps calmes, avec la voix de leurs clochers » qu'articule une langue de métal; et, par presque tous » les temps, prouvaient leur existence par des nuages de » fumee, qui, montant à diverses reprises, m'indiquaient » l'heure du jour, aussi bien qu'horloge de cuisine. » Car c'était la fumée de la cuisine, selon que, le matin, » à midi, ou le soir, les diligentes ménagères étaient à » faire bouillir la marmite pour l'homme; et toujours » une colonne bleue montait dans l'air, successivement » ou simultanément, de chacune de ces localités, ou » des neuf à la fois, disant, aussi clairement que la fu» mée le pouvait dire : Tel et tel repas s'apprête ici. — » Pas dépourvu d'intérêt, cela ! Car vous avez ainsi tout » le pays, avec toutes ses amours et toutes ses querelles, » ses contentions et ses contentements, comme en mi» niature, et vous pourriez recouvrir le tout de votre » chapeau. Si, dans mes longs Voyages, j'avais appris » à voir en détail les affaires de ce Monde, c'était peut» être ici que je pouvais les combiner en propositions » générales, et en déduire les conclusions.

« Souvent aussi je pouvais voir la noire Tempête » marchant furieuse dans le lointain : autour de quelque » Schreckhorn (1), encore d'un bleu sombre, les vapeurs » mouvantes s'amassaient, tourbillonnaient là tumul» tueusement, puis descendaient à flots, pareilles à la » chevelure d'une sorcière furieuse; mais, au bout d'un » moment, elles s'évanouissaient, et, dans le clair so» leil, le Schreckhorn se dressait souriant, vêtu de blan» cheur, car la nuée contenait de la neige. Comme tu » fermentes, comme tu élabores, dans cette grande » cuve bouillonnante que t'est l'Atmosphère, dans ce » grand laboratoire que t'est l'Univers, ô Nature ! — » Mais qu'est-ce que la Nature ? Ha ! pourquoi ne t'ap» pellerais-je pas DIEU ? N'es-tu pas le « Vivant Vête» ment de Dieu » ? O cieux, n'est-ce pas, absolument, » LUI, qui toujours parle à travers toi ; qui vit et qui » aime en toi, qui vit et qui aime en moi ?

« Des symboles, ou plutôt des rayons avant-coureurs » de cette Vérité, Aurore des Vérités, descendirent mys» térieusement dans mon âme. Plus doux que le retour » du jour au Naufragé dans la Nouvelle-Zemble; ah, » comme la voix d'une mère à son petit enfant qui erre, » égaré et sanglotant, parmi des tumultes inconnus; » comme des ondes suaves d'harmonies célestes à mon » cœur douloureux, m'arriva cet Evangile. L'Univers

(1) Le Schreckhorn, l'un des sommets des Alpes Bernoises, 4080 m d'altitude.

» n'est pas mort et démoniaque, pas un charnier avec des » spectres; il est divin, il est la maison de mon Père !

« C'est avec d'autres yeux maintenant que je regar- » dais l'homme, mon frère : avec un Amour infini, une » infinie Pitié. Homme, ô pauvre, ô vagabond, ô aberré ! » N'es-tu pas, comme moi-même, tourmenté, fouetté de » verges ? Que tu portes le manteau du roi, ou le caban » du mendiant, n'es-tu pas, comme moi, toujours las, » toujours accablé ; et tu n'as pas d'autre Lit de Repos » que le Tombeau. O mon Frère, mon Frère, que ne » puis-je t'abriter sur mon sein, et essuyer toutes les lar- » mes de tes yeux ! — Oui, la rumeur de la Vie aux mille » voix, que je pouvais, dans cette solitude, percevoir » avec l'oreille de mon esprit, n'était plus une cacopho- » nie désespérante ; ces voix étaient devenues atten- » drissantes, comme des cris inarticulés, comme les » sanglots d'un être muet, qui sont des oraisons dans » les Cieux. La pauvre Terre, avec ses pauvres joies, » n'était plus pour moi une Marâtre cruelle, mais une » Mère dans l'indigence ; l'Homme, dont les Besoins » sont si démesurés et les Moyens si faibles, m'était » devenu plus cher ; et c'est pour ses souffrances et ses » défaillances mêmes qu'à présent je l'appelais mon » Frère. Tel je me tenais sous le porche de ce *Sanc-* » *tuaire de la Douleur* ; j'y étais arrivé par des sentiers » étranges, escarpés ; mais les portes sacrées allaient » bientôt s'ouvrir, et me laisser pénétrer dans les *Pro-* » *fondeurs divines de la Douleur.* »

Le Professeur dit que c'est alors qu'il vit pour la première fois le Nœud qui l'avait étranglé, qu'il put aussitôt le dénouer, et qu'il fut libre. « Une vaine, intermi- » nable controverse », écrit-il, « touchant ce que l'on » appelle à présent l'Origine du Mal, ou quelque chose » d'approchant, s'élève dans toute âme, depuis que » le monde est monde ; controverse qui, dans toute » âme désireuse de passer de la Souffrance lâche à l'Ef- » fort effectif, doit d'abord être résolue. La plupart, à » notre époque, doivent se contenter de la suppression » pure et simple, mais assez peu probante, de cette » controverse ; à de rares quelque Solution en est indis- » pensable. D'autre part, les termes où cette Solution » se produit varient à chaque nouvelle époque ; et tou- » jours la Solution de l'époque précédente devient dé- » suète, se trouve inutile. Car c'est la nature de l'homme, » qu'il change son Dialecte de siècle en siècle ; il ne peut » s'en empêcher, ne le voulût-il point. L'authentique » *Catéchisme d'Eglise* de notre siècle ne m'est pas encore

» tombé dans les mains ; en attendant, pour mon profit » personnel, voici comment j'essaye d'élucider l'affaire. » Le Malheur de l'Homme, suivant moi, provient de sa » Grandeur ; de ce qu'il y a en lui un Infini, que toute » son habileté ne parvient pas à ensevelir complète- » ment sous le Fini. Que tout ce qu'il y a de Ministres » des Finances, et de Tapissiers, et de Confiseurs dans » la moderne Europe se constituent donc en Société ano- » nyme pour entreprendre de rendre un Décrotteur » *Heureux* ! Ils ne pourront pas y arriver, au-delà d'une » heure ou deux : car le Décrotteur, lui aussi, a une » Ame tout à fait distincte de son Estomac ; et il exi- » gerait, à y réfléchir, pour sa permanente satisfaction, » sa permanente saturation, purement et simplement ce » lot, ni plus ni moins : *L'Univers infini de Dieu tout en-* » *tier pour lui,* afin d'en jouir à l'infini, et de satisfaire, » aussitôt formés, tous ses désirs. Des Océans de vin » d'Hochheim, un Gosier comme celui d'Ophiucus ? » n'en parlez pas ; qu'importe à l'infini Décrotteur ? » Votre océan n'est pas sitôt versé, qu'il grommelle qu'il » eût pu être d'une meilleure récolte. Tâchez de le sé- » duire avec la moitié de l'Univers, de la Toute-Puis- » sance, le voilà qui se querelle avec le propriétaire de » l'autre moitié, et qui se déclare le plus maltraité des » hommes. — Il y a toujours une tache noire dans notre » soleil : une tache qui n'est autre chose, ai-je dit, que » l'*Ombre de Nous-mêmes*.

« Mais la lubie que nous avons au sujet du Bonheur » est quelque peu ainsi : Par certaines évaluations, » certaines moyennes établies d'après une méthode à » nous, nous déterminons une espèce de moyenne » quote-part terrestre, qui, nous figurons-nous, nous » appartient naturellement et d'imprescriptible droit. » C'est le simple payement de nos gages, la simple » rétribution de nos mérites ; il n'y a lieu ni de remer- » cier, ni de se plaindre : nous ne considérons comme » le Bonheur que tel *excédant* possible ; tout *déficit* en » revanche est la Misère (1). Considérez maintenant » que nous fixons nous-mêmes la valeur de nos mérites » personnels, et quel fonds de Suffisance il y a dans cha- » cun de nous, — et étonnez-vous que la balance tombe » si souvent du mauvais côté, et que maint imbécile » crie : Voyez le beau paiement ; en usa-t-on jamais de » la sorte avec un homme de mérite ! — Tout cela, imbé- » cile, provient de ta Vanité, te dis-je ; des illusions que

(1) C'est ce que Carlyle appelle la Philosophie de la Perte et du Profit. — Cf. Chap. VII.

» tu te forges sur ces mérites. Suppose que tu mérites » d'être pendu (ce qui est le plus vraisemblable), et tu » regarderas comme un bonheur de n'être que fusillé ; » suppose que tu mérites d'être pendu avec une corde » de cheveux, et ce te sera un vrai plaisir de ne mourir » que par le chanvre.

« Tant il est vrai, disais-je donc, (1) que la *Fraction* » *de Vie peut être accrue moins en augmentant le Numé-* » *rateur qu'en diminuant le Dénominateur.* Bien plus, à » moins que mon Algèbre ne me trompe, l'*Unité* » même divisée par *Zéro* donnera l'*Infinité*. Mets donc » à zéro tes prétentions de gages, et tu as le monde » sous tes pieds. C'est excellemment que l'homme le » plus profond de notre temps a écrit : « Ce n'est, à pro- » prement parler, qu'à partir du Renoncement (*Entsa-* » *gen*) qu'on peut vraiment dire que la Vie com- » mence. »

« Qu'est-ce donc, me demandai-je, qu'est-ce donc qui » t'a fait, depuis tes plus jeunes années, toujours te » ronger, toujours t'irriter et te lamenter et te tour- » menter toi-même ? N'est-ce pas, dis-le d'un mot, que » tu n'es pas HEUREUX ? Parce que ton MOI, ce beau » monsieur, n'est pas suffisamment honoré, régalé, bien » couché, choyé ! Sot esprit ! Quel Acte de Législature » avait arrêté que *tu* devais être Heureux ? Il y a peu de » temps, tu n'avais pas le droit d'*être* du tout. Et si tu » n'étais pas né pour être Heureux, mais bien pour être » Malheureux ! N'es-tu donc qu'un Vautour, qui voles » par l'Univers, cherchant quelque chose à *dévorer*, et » poussant des cris aigus parce que la charogne est » rare ? Laisse là *Byron* ; prends *Gœthe*. »

« *Es leuchtet mir ein* (2) : C'est pour moi un trait de » lumière ! » s'écrie-t-il ailleurs : « Il y a dans l'homme » quelque chose de plus GRAND que la Recherche du » Bonheur : il peut se passer de Bonheur, et à sa » place trouver la Béatitude ! N'est-ce point pour prê- » cher cette PERFECTION que les sages et les martyrs, » le Poète et le Prêtre, dans tous les temps, ont parlé » et ont souffert ; attestant, par leur vie et par leur » mort, le Divin qui est dans l'Homme, et que dans le » Divin seul il trouve la Force et la Liberté ? Cette » Doctrine inspirée de Dieu, c'est ton honneur, à toi » aussi, de l'apprendre ; et d'être brisé, ô Cieux, de

(1) Allusion à ce qu'il a dit, plus haut, sur le « Culte de la Douleur » le *Self-Annihilation*, le *Selbst-Tœdtung* de Goethe (*Wilhelm Meister*) et de Novalis (*Fragments*).

(2) Paroles enpruntées de *Wilhelm Meister*.

» toutes sortes de miséricordieuses Afflictions, jusqu'à
» ce que tu sois pleinement contrit, et que tu compren-
» nes cet enseignement ! O, remercie d'elles ta Destinée;
» endure avec reconnaissance celles qui t'attendent
» encore : tu avais besoin d'elles ; il était nécessaire
» que ton Moi fût annihilé. C'est en ces bienfaisants
» paroxysmes de fièvre que la Vie extirpe les profondes
» racines du Mal chronique, et triomphe de la Mort.
» Les vagues rugissantes du Temps ne doivent point
» t'engloutir, mais te soulever jusqu'à l'azur de l'Eter-
» nité. N'aime pas le Plaisir, aime Dieu. Telle est l'ETER-
» NELLE AFFIRMATION, où toute contradiction se dissipe;
» quiconque y suit sa voie est en paix. »

Et encore : « C'est peu de pouvoir, suivant la vieille
» doctrine de Zénon, fouler aux pieds la Terre et ses
» injures : tu peux aimer la Terre tandis qu'elle t'in-
» jurie, et même parce qu'elle t'injurie ; pour ceci, un
» Plus Grand que Zénon était nécessaire, et il a été
» envoyé. Le connais-tu ce *Culte de la Douleur*? Son
» Temple, fondé il y a près de dix-huit cents ans, est en
» ruines à présent envahi par le jungle, et l'abri de do-
» lentes créatures : néanmoins, ose y pénétrer ; dans
» une crypte basse, évidée dans les décombres, tu trou-
» veras l'Autel encore debout, et sa Lampe sacrée brû-
» lant perpétuellement. »

L'Editeur ne prétend pas commenter ces etranges propos ; qu'il lui suffise de remarquer que l'on rencontre, en outre, dans ce passage, beaucoup de choses d'un caractère encore plus contestable ; n'ayant pas de rapports avec le sujet ; et où, qui pis est, lui-même ne se reconnaît point. De nébuleuses dissertations sur la Religion, non cependant sans de splendides éclairs ; sur la « perpétuelle continuité de l'Inspiration » ; sur la Prophétie ; qu'il y a, même de nos jours, « de vrais Prêtres aussi bien que des Prêtres de Baal » : et autres choses à l'avenant. Voici, pour clore ce farrago (1), quelques extraits.

« Assez, mon très respecté Monsieur de Voltaire »,
apostrophe le Professeur : « tais ta voix de fausset; car
» la tâche qui te fut marquée semble finie. Importante
» ou non, tu as suffisamment démontré cette proposi-
» tion : Que le Mythe de la Religion Chrétienne n'est plus
» pour les hommes du dix-huitième siècle ce qu'il était
» pour ceux du huitième. Hélas, il ne fallait pas moins
» de tes trente-six in-quartos, et des trente-six mille

(1) *Farrago*. On sait qu'un farrago (au propre mélange de diverses espèces de grains) est un composé confus de choses disparates.

» autres in-quartos, in-folios, feuilles volantes ou rames » de papier, imprimés avant et depuis sur le même » sujet, pour nous convaincre de si peu de chose! Mais après? Est-ce toi qui nous aideras à incarner l'Esprit » divin de cette Religion dans un nouveau Mythe, à lui » donner un nouveau véhicule, un nouveau vêtement, » afin que nos Ames, autrement par trop comme mou- » rantes, puissent vivre? Quoi! là tes facultés te man- » quent? Rien qu'une torche pour brûler, pas un mar- » teau pour construire? Reçois nos remerciements, et... » va-t-en au Diable.

« Mais que m'importent les antiques Mythes? Le Dieu » vivant, celui que mon cœur sent, est-il une chose que » M. de Voltaire peut mettre en question hors de moi- » même; ou bien en moi-même? Au *Culte de la Dou-* » *leur*, assigne telle origine et telle genèse qu'il te » plaira, ce Culte n'*a* eu ni origine, ni genèse; n'est-il » pas *là*? Sens-le dans ton cœur, et dis alors si ce » n'est pas le culte de Dieu! Voilà la Croyance; tout » le reste est opinion; — libre à qui veut de s'en im- » portuner et d'en importuner les autres. »

« Pourquoi donc », observe-t-il ailleurs, « s'arracher » mutuellement les yeux, en disputant sur « l'Inspira- » tion Plénière », et autres choses analogues? Que » plutôt chacun de nous tâche de trouver pour lui- » même ne fût-ce qu'un peu d'Inspiration Partielle. Je » sais une Bible dont l'Inspiration Plénière ne peut guère » être mise en doute; j'ai même pu voir de mes pro- » pres yeux la main de Dieu l'écrire, cette Bible, dont » toutes les autres Bibles ne sont, pour ainsi dire, que » des pages d'écriture figurée, destinées à assister la » faiblesse de nos facultés. » (1)

Citons enfin, pour soulager le lecteur fatigué, et conclure, le passage suivant, peut-être plus intelligible:

« Quant à moi », dit le Professeur, « dans cette vie qui » est une lutte à mort avec l'Esprit-du-Temps, toute » autre lutte me semble contestable. As-tu de quelque » façon que ce soit une Contention avec ton prochain, » je te conseille d'en bien peser la signification. La chose, » à être jaugée à fond, se réduit à ceci: « Camarade, » attention! tu es en train de prendre plus que ta part » de Bonheur en ce monde, quelque chose de *ma* part; » par le Ciel! tu ne feras point cela; ah! quand il fau- » drait se battre. » Hélas, et dire que le lot total à par- » tager est une telle foutaise, un vrai « festin de coquil-

(1) Soit: Livre des Révélations (Cf. chap. VIII); Bible de l'Histoire universelle Culte des Héros.

» les », car la substance en a été rejetée : pas de quoi » satisfaire un seul Appétit; et toute l'espèce humaine » s'agrippant après! — Que ne disons-nous plutôt » en pareil cas : « Prends donc, goinfre ; prends cette mi- » sérable fraction supplémentaire de part, que je sais » mienne, mais dont tu as si grand besoin ; prends-la » avec ma bénédiction : plût au Ciel que j'en eusse » assez pour toi ! » — Si le *Wissenschaftslehre* (1) de » Fichte est, « jusqu'à un certain point, du Christia- » nisme appliqué », sûrement ceci l'est à un plus haut » degré encore. Nous avons ici non le Devoir complet » de l'Homme, mais la moitié de son Devoir, c'est-à-dire » le côté passif du Devoir : puissions-nous seulement » l'observer, comme nous pouvons le démontrer !

« Mais, il faut le dire, la Conviction, quelque excel- » lente qu'elle puisse être, reste sans valeur tant qu'elle » ne s'est point convertie en Manières d'agir. La Convic- » tion, qui plus est, n'est, à proprement parler, pas pos- » sible jusqu'alors, puisque toute Spéculation est par » nature sans fin, sans forme, un tourbillon parmi des » tourbillons : ce n'est que grâce à la certitude indubi- » table, sentie, de l'Expérience, qu'elle trouve quelque » centre autour duquel graviter, et qu'elle se façonne » de la sorte en un système. Il est très vrai, comme un » homme éclairé nous l'enseigne, que « Toute espèce de » Doute ne peut être vaincue que par l'Action. » Là-des- » sus donc, que celui qui tâtonne péniblement dans les » ténèbres, ou dans une lueur incertaine, et qui implore » de l'aube le fruit mûr du jour, se pénètre bien de cet » autre précepte qui m'a rendu d'inappréciables ser- » vices : « *Acquitte-toi du Devoir qui se trouve le plus* » *près de toi*, » que tu sais être un Devoir ! L'autre De- » voir en sera déjà devenu plus clair (2).

« Ne peut-on dire, du reste, que l'heure de l'Affran- » chissement Spirituel sonne précisément : Lorsque » notre Monde Idéal vers lequel tout l'homme s'est obs- » curément efforcé, où il a tant langui de pénétrer, se » révèle, gît à découvert, et que nous découvrons, » avec assez d'ébahissement, comme Lothario dans » *Wilhelm Meister*, que « notre Amérique est là, ou nulle » part » ? La situation qui ne comporte point de Devoir, » d'Idéal, n'a jamais encore été occupée par l'homme. » Oui, ici, dans ce pauvre, misérable, empêtré, méprisa- » sable Actuel, où tu te trouves en ce moment même, là » ou nulle part, est ton Idéal : que ton travail l'en dégage ;

(1) Il s'agit de la *Theorie de la Science.*
(2) C'est en effet le principe de toute dialectique.

» et, travaillant, crois, vis, sois libre. Fou ! l'Idéal est » en toi-même, l'obstacle aussi est en toi : ta Condition » n'est que la matière dont tu as à faire surgir la forme » de cet Idéal : qu'importe que cette matière soit de telle » qualite, pourvu que la Forme que tu lui donnes soit » héroïque, soit poétique ? O toi qui languis dans l'em- » prisonnement de l'Actuel, et cries amèrement vers » les Dieux pour avoir un royaume où gouverner et » créer, sache ceci, en vérité : la chose que tu cherches » est dejà près de toi, « là ou nulle part », puisses-tu » seulement le voir !

« Mais il en est de l'Ame humaine comme il en fut de » la Nature : le commencement de la Création c'est — » la Lumière. Jusqu'à ce que l'œil ait la vue, tous les » membres sont liés. Divin moment, lorsque sur l'Ame » ballottée par la tempête, comme autrefois sur le sau- » vage Chaos bouillonnant, il est dit : Que la Lumière » soit ! Pour le plus grand, tout comme pour le plus » simple et le plus humble, qu'enseignent de plus naïves » images, il y a toujours du miracle, de l'illumination » divine, à sentir un pareil moment. La sauvage Dis- » corde primordiale est apaisée, les éléments entrecho- » qués en une rude mêlée s'ordonnent en Firmaments » séparés : en bas, s'édifient de profondes, silencieuses » fondations de roche ; et en haut, la voûte céleste avec » ses éternels Luminaires : au lieu d'un noir Chaos ra- » vagé, c'est un Monde florissant, fertile, entouré des » cieux.

« Moi aussi je pouvais à présent me dire : Cesse d'être » un Chaos, sois un Monde, ou même un diminutif de » Monde. Produis ! Produis ! Ne fût-ce que la plus mi- » sérable fraction infinitésimale d'un Produit, produis-la, » au nom de Dieu ! Montre toujours ce dont tu peux » être capable. Debout, debout ! Quoi que ce soit que » ta main trouve à faire, emploie à le faire toutes tes » forces. Travaille tandis qu'Aujourd'hui dure encore ; » car voici la Nuit, où nul ne peut plus travailler. »

THOMAS CARLYLE.

Traduit de l'anglais par EDMOND BARTHÉLEMY.

(A suivre.)

NOTES SUR DES OASIS

ET SUR ALGER

—

A Madame A. G.

CHETMA

Souv. du 28 Mars 1896.

Souviens-toi des vergers délicieux, des sources vives sous les palmiers, les figuiers et les grenadiers.

Rappelle-toi ces jeunes filles qui vivent en des jardins où règne un éternel crépuscule. Elles plongeaient aux ruisseaux tièdes leurs jambes nues, si fines que l'on eût dit de quenouilles d'ambre longtemps filées et polies par des mains royales.

Elles étaient les filles de l'immortelle beauté.

D'emplir des outres auxquelles on avait conservé la forme d'un animal, une eau d'arc-en-ciel ruisselait sur elles, et, sur elles, nos pensées poudroyaient pareilles à des papillons d'azur.

Dans cette oasis, les jeunes gens étaient beaux et tristes. Ils ressemblaient à des amphores de bronze et de neige dont la ligne ondulerait lentement.

Ils évoquaient des Aladdins mystérieux, des lampes d'or, des palais blancs.

Leurs yeux pareils à de noires corolles se penchaient alanguis vers la terre parfumée, y semblaient guetter rêveusement la soudaine éclosion d'un génie dans une fumerolle d'aromates.

Torride était l'après-midi, en dehors des jardins. La psalmodie continuelle dont se berçaient, dans la mosquée, les hommes saints, nous donnait envie de mourir.

Athmann, comme une fleur de soie, nous précédait noblement, et, sur sa gandourah pâle, nervée de bleu-de-ciel, son mouchoir bariolé pendait comme un flot d'étamines.

Souviens-toi de Chetma ! de la passée de la rivière, des chameaux chargés de guenilles, qui s'enfuyaient vers l'Infini, épaves animées des sables douloureux...

Il y avait un moulin sur un torrent d'eau tiède, dans l'ombre glacée d'un verger... Il y avait d'étranges enfants rongés de maladie, dont les yeux s'agrandissaient encore sous des halos de mouches — et leurs ongles étaient pareils, sous le henné, à des pétales de roses désséchées.

Chetma ! Nos âmes fleurissaient comme les magnolias d'un jardin de volupté, s'emplissaient d'aromes invraisemblables, éclataient comme des fruits de pierre précieuse dans le parc vénéneux où le Magicien conduisit son filleul.

Et ces images s'effacent. Et il me reste à peine le souvenir des mélopées funèbres dont nous berçait Athmann. Elles flottaient autour de nous, se posaient à nos âmes ainsi que des lépidoptères noirs sur des calices de douleur.

—

BISKRA

Au clair de lune, la modulation des flûtes douces aux lèvres violettes des petits Soudanais enchantait nos âmes.

Petit Mhammhar, petit pauvre gentil, ton crâne d'ébène bleue était comme un fruit singulier, un de ces fruits lourds que sous la voûte opaque des feuillages de l'île trouvait Robinson Crusoë.

Aux quartiers arabes, dans les flammes, les épiceries et les musiques, les corolles des femmes vénéneuses s'épanouissaient...

Mais elles ondulaient, comme l'eût désiré Flaubert, venaient à nous du fond du café maure, lentement, la tête haute, abruties par l'étourdissant et continuel frappement des tambours funèbres, pâles sous les fards, bruissantes sous les colliers et les jugulaires d'or.

Elles agitaient sur elles de changeantes soies et brusquement, faisaient tressaillir leurs seins. Elles étaient si graves qu'elles paraissaient mortes.

Et l'on eût dit, sous ce résonnement de peaux d'âne tendues, l'éclatement de fleurs du mal sous un écho d'orage.

Ma douleur s'endormait aux teintes et aux sonorités, semblable à ce pâle extatique, plus pâle que son burnous, et qui s'hypnotisait aux grêles cris des fifres nasillards, à la menace des tambours sourds, à l'éblouissement des sequins.

★

Au matin, le long des cassis et des mimosas, les trompettes fraîches des soldats éclataient.

Les palmiers rigides, pareils à des bouquets de fer, tranchaient l'azur.

La Mère des cyprès de Biskra tombait, comme une larme immense et noire, à l'horizon du village nègre...

Le village nègre!... Ils étaient quelques-uns, jouant aux osselets sur des damiers crasseux, fumant du haschisch dans de petites pipes dont ils secouaient la cendre parfumée sur des terrines rouges. et, parfois, ils buvaient de l'eau pure dans un vase goudronné.

Les yeux de ces fumeurs étaient si tristes qu'ils semblaient refléter leur vie.

Midi flambait. Dans l'ombre, quelque scribe presbyte à barbe blanche, revenu de la Mecque, écrivait avec un roseau. Il faisait le recensement. Il y avait auprès de lui, dans l'angle de la muraille sableuse, un blême adolescent qui, les jambes croisées, burinait aussi.

Cet enfant n'était qu'un profil de lumière, qu'une lampe d'argent vivante dérobée à quelque enchanteur, qu'un pétale de magnolia tombé un jour d'orage dans un verger. Tous deux, le vieillard et lui, évoquaient les trafics poétiques des longs comptoirs d'une Arabie heureuse, les magasins d'étoffes où doit venir la Dame, l'obséquiosité des salamalecs, les marchandages.

Nous revenions à pas lents par le marché où les chameaux renâclaient en broutant du bois sec.

On y vendait beaucoup de gourmandises : des dattes écrasées, du nougat et des piments.

KEF EL DOH'R

En route vers Tuggurth le sombre, sombre à force d'éclatement ...

La Mort était partout. Désolation des désolations.

Où trouverions-nous les gourdes, les outres, les vergers ?

Mon âme s'assoiffait. Ma fièvre espérait en vain les palais blancs de Sindbad et les rues d'eau de rose, les seuils de marbre, les repas, les récits de voyages, les alcarazas, Hindbad et les pièces d'argent.

Après le sable, le sable.

Dans ce désert implacable, nous trouvâmes cependant trois coloquintes pareilles à des balles d'enfant.

Nous les cueillîmes à tort. Peut-être étaient-elles le cœur de ce sable insensé ? Peut-être les gardait-il, jaloux, au fond de lui, comme une mystérieuse amour ? Peut-être avait-il volé à la mort qui le recouvrait cette parcelle de vie ? Peut-être aimait-il ces humbles fruits ?

Le sable. Le sable.

Mais tout changea.

A Kef el doh'r, l'air vibrait sur les chotts. Des méditerranées d'azur, mirages merveilleux, naquirent du terrible Rien. C'était, peut-être, les rêves géants du Desert endormi.

Sur des eaux glissèrent des voiles,surgirent des rocs. D'inexistantes oasis bercèrent leurs palmes au-dessus de l'horizon qui pâlissait en s'éloignant.

Le Songe de l'Eau s'épaississait, devenait bleu de prusse et jaune. Des plages brillaient comme des fleurs de palmier mâle, lorsqu'elles ne sont pas mûres et que les mangent les enfants.

Des constructions s'élevèrent. Elles évoquaient des villes mortes, des villes de l'Indus abandonnées des hommes, des palais de marbre ou des singes adroits et mystérieux se seraient retirés pour y mener, loin des multitudes, une vie de volupté, pour se bercer, au soir, des grognements des crocodiles

dans les réservoirs croupis tachés de poissons d'or.

Le sel des lacs luisait traîtreusement. On croyait à la neige. Sur eux régnait un ciel d'une infinie douceur, pâle et bleu comme une tempe de vierge.

—

MOGAR

A Mogar, un mariage.

Des bruits de tambours funèbres mouraient dans les sables. Les aigres clarinettes jouaient sans discontinuer. De petites filles, semblables à des fruits pourris, nous regardaient curieusement.

Elles portaient, suspendues à leurs fronts tatoués, des molaires énormes et des branches de corail. Cette fête nous épouvantait...

Un vieillard s'agenouilla devant nous.

—

TUGGURTH

Souv. du 5 Avril 1896.

Vers onze heures le soleil inondait le marché. Des jarres vides de goudron bâillaient sous l'azur insensé. Les dromadaires furieux criaient. Nous buvions d'étranges boissons, nous mâchions d'une espèce de résine. La lumière était de feu. Elle ternissait les cœurs sanglants des piments, auprès des têtes de moutons et des dattes sèches. Elle noircissait les caillots coagulés aux poils poussiéreux des cuisses de chameaux tués pour la boucherie.

Vers cinq heures tout s'adoucissait. Les cafés maures étaient calmes. Au loin ronflait un tambour sourd. Un bêlement de chèvre emplissait l'étendue mortelle.

Le solell sombrait aux sables. Les chameaux tangueurs, aux rognures bleues, et les ânes patients emportaient des feuilles vers Temacin.

C'étaient de mouvants parterres sur des morceaux de désert mouvant.

Partout, à cette époque pascale, les palmes semblaient pleurer de n'être plus foulées par un Dieu.

Les lamentations des muezzins, vers la Mecque, s'effeuillaient comme des roses taciturnes.

Je vis passer un marabout ; il appuyait sa main droite à l'épaule d'un pâle adolescent. Sans doute, il lui expliquait la sagesse, et, dans la tombée du jour, je me sentis ému à pleurer.

Çà et là, sous un dernier poudroiement de soleil, luisaient des crânes d'hommes que l'on rasait.

Quelque chameau, semblable à quelque grand navire échoué, surgissait au coin d'une rue, près d'une porte, tendant son cou de limaçon géant vers le ciel bleu tendre et doré.

Les couloirs avaient le parfum des roses parce que dans l'air immobile flottaient les nuages du kief et des tabacs aromatisés.

Des ossements étincelaient aux murs des vergers...

Une jeune négresse, belle comme la nuit, passait, un pompon vert au front ; une autre négresse revêtue d'un pagne bleu foncé tenait un fuseau de laine blanche ; un Soudanais se promenait : une branche verte pendait de sa chéchia sur sa figure.

Les caravanes agenouillées tressaillaient dans le crépuscule, chargées d'herbes violettes.

A mon approche, quelque dromadaire furieux se levait en renâclant du milieu de ses frères, sautait sur trois jambes, l'une ayant été reployée par les chameliers.

... Dans un café maure, la nuit venue, une femme, pourpre et or, dansa. Les bras levés, elle remuait les mains d'un mouvement si brusque et gracieux, que les poignets semblaient rouler sur des billes d'ivoire.

... Des chants nuptiaux s'élevèrent. On conduisait à leur nuit d'amour deux jeunes époux montés sur un âne. Des lanternes brillaient autour d'eux. Ils avaient l'air, l'un devant l'autre, dans leurs vêtements pâles, de grandes fleurs fatiguées.

—

EL-KANTARA

El-Kantara ! Lorsque tu ouvris ta *porte d'or*, mon

âme s'épanouit en tressaillant comme la fleur de tes grenadiers luisants et magnifiques. Ta rivière dorée, coulant parmi tes lauriers roses, avait la splendeur d'une écharpe barbare. Et les raquettes foncées de tes cactus étaient pareilles aux mains tendues vers nous de noires courtisanes.

El-Kantara ! Les cigognes planaient sur tes palmiers. Elles planaient comme des rêves, ou encore comme les cerfs-volants d'octobre des enfants d'Europe. Elles regagnaient, flottantes et les pattes en arrière, les hauts nids où elles emportaient des ronces.

Sur la berge, le roseau léger tremblait comme une plume tremble aux mains du poète, et semblait inscrire sur le ciel implacable un poème d'amour. Il élevait son fuseau vers les seins dorés et sanglants des grenades prochaines.

Une éternelle volupté semblait flotter sur toi. Tu évoquais de profonds puits d'or et de grandes clés d'argent.

Tu es le vantail superbe des rêves merveilleux, tu es l'auberge délicieuse où s'abreuvaient les peintres romantiques, épris du grondement des lions et de l'azur invraisemblable...

De ceux qui envoyaient outre-mer de longues missives jaunies aux châtelains aux longs cheveux et aux cénacles artistiques.

Tu es la contrée des botaniques, tu es la porte d'or de Fromentin, tu es l'Enchantée !

—

ALGER

« *Réservoir de la Synagogue.* »

C'était, dans les quartiers sales et puant la marée, un bâtiment carré, une impropreté magnifique et mystérieuse, une vision d'eau croupie aux grandes époques du choléra, une distribution de poissons blancs et secs et salés, en temps de famine, par des rabbins à barbes en tubes, par des rabbins souriant aux plus belles du quartier auxquelles ils eussent donné les meilleures parts :

« *Réservoir de la Synagogue.* »

La saleté magnifique et mystérieuse soudain se revêtait d'or et de feuilles épaisses. La poésie chantait en moi sur un autre ton. Elle disait, elle chantait :

Réservoirs ! Eaux d'argent ! Toi, Rachel, ô belle fille de Laban, tu t'en allais vers les puits d'azur ! Abreuvez les troupeaux et les dromadaires. Nous sommes de Caran. L'amour est immense et les pluies ont gonflé les citernes qui pleurent de joie comme Jacob.

Et tout, ainsi, dans cette Alger, s'emplissait de volupté. Et ce n'était pas l'impression première du jour où, y débarquant, les bouquets d'ombre et d'eau des oasis lointaines m'attendaient pour paître les troupeaux mélancoliques de mon âme...

Non, le morne Tuggurth avait dépassé mon attente. Mon cœur, toujours avide de tristesse, s'était empli de pleurs ainsi qu'une urne funéraire; et les visions bibliques du Sud avaient, d'un geste, semé dans mon âme tout ce qu'elle pouvait contenir d'ivraie.

A ce retour, Alger m'apparut surtout française. D'ailleurs, les boutiques blêmes où cousaient les petits Mzabites devenaient un rêve pâle de langueur parfumée et morte.

Je n'allais plus aux taudis maures, mais je regardais la mer, assis à la terrasse d'un café dont la banalité luxueuse me plaisait. J'avais une joie d'enfant à demander une absinthe, à me sentir seul, tandis que le soleil de midi semblait faire chanter pour moi son ombre et sa lumière.

C'était un chant de patrie. Ce n'était déjà plus les flûtes des Biskris. C'était le grand amour dont souvent j'avais souri, l'appel des parents et des amis, la forêt douce où les ramiers perchent.

Et je pleurais presque de joie.

Tout était joli : les magasins des libraires, les grues françaises, la poste.

La poussière du soleil flottait sur la place du Gouvernement et l'ombre des arcades faisait, dans

la rue Bab-el-oued, comme un palais de songes.

La ville riait. Sur la hauteur, la fraîcheur des maisons mauresques bâillait d'un sourire adorable, un sourire de marbre pâle et de porcelaine bleue. Une langueur m'envahissait. J'avais faim de fruits glacés et de femmes tièdes. Le soleil de volupté évoquait, sur la mer violette, des filets aux mailles d'or ruisselants, emplis de prostituées d'argent et de dorades.

Un son de guitare mourait là-bas.

Alger, c'est toi qui commenças et terminas mon rêve. Tu m'apparus et tu m'apparais encore comme une ville *délicieuse*, et je désire que ce mot ne soit entendu que par ceux qui peuvent le comprendre. Mon orgueil ridicule et ma tristesse eurent à lutter, près des oasis, avec quelque chose d'analogue à mon cœur : la désolation.

Le sable avait-il la notion de sa tristesse ? Je fus aussi triste que lui et je ne trouvai rien, dans son horreur, que je ne fusse capable de contenir et d'aimer. Pas un de mes nerfs n'a tressailli à l'aspect des chevaux morts dans l'implacable Océan pétrifié.

Les bêlements lointains des chèvres de Tuggurth, le fiévreux misérable qui grelottait sur la terre embrasée de Drôh, les plaies bleues des dromadaires, les femmes haletantes qui suivaient les caravanes à côté des ânes rogneux, ne dépassèrent point la mesure de mon âme.

J'en demande pardon à Dieu : peut-être mon excuse est-elle dans la pitié.

J'ai retrouvé dans Alger les choses mesquines et agréables auxquelles notre faible cœur peut concéder bien des choses.

FRANCIS JAMMES.



LA TRAGÉDIE DE L'HOMME

(*Suite* [1])

SCÈNE XIV

Contrée couverte de neige et de glace, montagneuse, sans arbres. Le soleil ressemble à une boule rouge, dépourvue de rayons, entourée de traînées de brouillard. Clarté douteuse. Sur le devant de la scène, au milieu d'un buisson de bouleaux, de genévriers et de sapins rabougris, une hutte d'esquimaux. Adam, en vieillard tout cassé, appuyé sur un bâton, descend des montagnes avec Lucifer.

ADAM

A quoi bon parcourir ce monde de neige sans bornes, où la mort fixe sur nous ses yeux caves? Seulement par-ci par-là un phoque qui bat la glace et plonge, effrayé par le bruit de nos pas; les plantes elles-mêmes y sont lasses de lutter, seuls des arbustes rabougris se balancent parmi les lichens, et la face rougeâtre de la lune regarde à travers le brouillard, semblable à une lampe funéraire qui jette sa pâle lueur sur une tombe. Conduis-moi là où les palmiers fleurissent, dans le beau pays du soleil et des parfums, où l'âme de l'homme s'est élevée à la pleine conscience de sa force.

LUCIFER

Nous y sommes. Cette boule rouge, c'est ton soleil. L'équateur est sous nos pieds. — La science n'a pas triomphé du destin.

ADAM

L'horrible monde! bon seulement à mourir. Je ne regrette pas de le quitter. Ah! Lucifer, moi qui jadis me suis tenu auprès du berceau de l'homme, qui ai vu le grand avenir qu'il promettait tandis qu'il se balançait, qui ai livré tant de combats jusqu'au dernier jour, maintenant que je rêve sur cette tombe géante que la nature a recouverte d'un voile de deuil, moi le premier et le dernier homme du monde : je voudrais bien savoir comment a péri ma race. Est-ce dans un noble combat, majestueusement, ou bien misérablement, se rapetissant de génération en génération, dépourvue de grandeur et indigne d'être pleurée?

(1) V. *Mercure de France*, N° 79, 80, 81.

ADAM

Oh, oh! Si tu es fier de ton grand esprit, comme tu aimes à nommer la force qui fait circuler le sang et enfle pour l'idéal la poitrine du jeune homme : ne souhaite pas de rester jusqu'à la fin comme témoin auprès de ton propre lit de mort. — Cette heure, en effet, démontre merveilleusement que tu as toujours compté sans ton hôte. La fièvre typhoïde chasse toutes les images resplendissantes de la fièvre de la vie; qui peut ensuite savoir lesquelles étaient vraies? La plainte misérable du dernier combat est un rire moqueur sur les luttes de notre vie.

ADAM

Que n'ai-je donc péri sur ces hauteurs, dans la pleine conscience de ma force et de mon âme, plutôt que d'entendre ma propre épithaphe, telle que me la fait avec une froide indifférence un esprit qui n'a pas eu sa part de mes luttes et n'est pas sujet à la mort comme moi?

LUCIFER

Je reconnais ta race aux larmes dont tu accompagnes ton réveil, au sortir de tes rêves favoris et sur le point d'embrasser de pures idées. Mais sois sans inquiétude, ta race vit encore. Vois, il y a encore là une habitation humaine, et justement le propriétaire sort sur sa porte.

Un Esquimau, équipé pour la chasse aux phoques, sort de la hutte.

ADAM

Quoi? cette forme hideuse, cette caricature serait l'héritier illégitime de ma grandeur? Pourquoi, Lucifer, m'avoir donné ce spectacle? En vérité, la consolation est pire que n'était ma douleur.

L'ESQUIMAU

Il est donc des dieux au-dessus de nous? Tiens, ils apparaissent en ma présence. Mais qui sait s'ils sont bons ou méchants? Sauvons-nous, c'est le plus sûr.

Il se prépare à fuir.

LUCIFER

Arrête, un seul mot!

L'ESQUIMAU, se prosternant devant lui.

Grâce, Seigneur! je te sacrifierai le premier phoque que je prendrai, mais écoute-moi et ne me fais pas périr...

LUCIFER

Quel droit as-tu sur ces phoques pour racheter ta vie de la leur?

L'ESQUIMAU

Le droit du plus fort. Ne vois-je pas autour de moi le poisson agile manger le ver, le phoque manger le poisson, et moi manger le phoque?

LUCIFER

Et à la fin tu seras dévoré par le grand Esprit.

L'ESQUIMAU

Je le sais bien, mais les courts moments que par grâce il me laisse à vivre, je les achèterai avec le sang d'une victime.

ADAM

Quelle lâche manière de voir !

LUCIFER

N'as-tu pas agi de même ? La seule différence qu'il y ait entre vous, c'est que lui sacrifie des phoques, tandis que toi tu offrais jadis des victimes humaines à la divinité que vous créez, lui à son image, comme toi à la tienne.

L'ESQUIMAU

Tu es irrité, à ce que je vois, et je sens pourquoi. C'est que, dans ma détresse, j'ai eu l'audace de soupirer après le dieu bienfaisant du soleil, qui, loin de rien demander, se contente de donner, et, selon d'antiques fables, régna autrefois aussi dans ce pays. Oh ! pardonne, et je le maudirai à tout jamais.

ADAM

Grand Dieu, abaisse ici tes regards et rougis de l'état misérable de l'homme, le chef-d'œuvre de ta création.

L'ESQUIMAU

Ton ami est fort en colère, a-t-il faim lui aussi ?

LUCIFER

Il n'a pas faim, au contraire, et c'est ce qui le met en colère.

ADAM

Tes fades plaisanteries sont tout à fait hors de saison.

LUCIFER

Ce n'est pas une plaisanterie, c'est la vérité. Tes raisonnements sont ceux d'un homme repu ; par contre, la philosophie de ton confrère vient de ce qu'il a l'estomac vide. Ce n'est pas par des arguments que vous vous convaincrez l'un l'autre, mais vous vous entendrez aussitôt que vous serez, toi, affamé, et lui, au contraire, repu. Oui, tu as beau te faire des illusions, la bête chez vous tient toujours la corde, et c'est seulement quand tu as pu lui imposer silence que l'homme reprend conscience de lui-même, pour mépriser orgueilleusement ce qui constitue sa nature.

ADAM

Ce langage, Lucifer, est digne de toi, qui traînes dans la poussière de la terre avec une joie maligne tout ce qui est saint. Ainsi donc, toutes les grandes idées,, toutes les actions généreuses ne sont que la vapeur de

notre cuisine, ou bien le résultat aveugle des circonstances, produites et enchaînées les unes aux autres par des lois de la matière grossière.

LUCIFER

Tu en doutes? Crois-tu par hasard que Léonidas aurait péri dans son défilé, si, au lieu de se nourrir de brouet noir au sein d'une république d'où l'argent était banni, il avait dans la ville de Lucullus savouré les voluptés enivrantes fournies par l'Orient? Brutus se serait-il donné la mort, s'il s'était hâté de retourner dans chez lui auprès de la belle Porcia et avait dissipé la fièvre de combat en dormant après un bon dîner? Et où le crime et la noble vertu se développent-ils? Le premier n'est-il pas engendré par un air souillé et par la misère, et la seconde par la lumière du soleil et par le sentiment de la liberté, qui se transmettent en corps et en esprit jusqu'à une postérité reculée? Combien de gens disent qu'ils ont réglé leur compte avec eux-mêmes, et se sont pendus à un arbre! Mais que des intrus coupent la corde, le nouveau contact avec la vie leur fait perdre le souvenir de leur compte. Si le grand Hunyad n'était pas venu au monde au milieu d'un peuple digne de lui, et que l'ombre des tentes des Sarrasins n'eût pas tremblé sur son berceau, que serait-il advenu du dernier héros de la croix? Suppose que, par accident, Luther ait été pape, et Léon professeur dans une université allemande; qui sait si ce n'est pas celui-ci qui aurait fait la Réforme et celui-là qui aurait lancé l'anathème sur l'audacieux révolutionnaire? Qu'aurait été Napoléon, si le sang d'un peuple ne lui avait pas aplani sa route orgueilleuse? Il aurait croupi peut-être dans une caserne puante.

ADAM, fermant de sa main la bouche de Lucifer.

Arrête-toi! Toutes ces explications semblent bien simples et bien variées, mais elles en font d'autant plus de mal. La superstition seule fascine les gens a l'intelligence obtuse, qui sans cela ne sentent pas l'esprit sublime qui agit sur nous et nous meut; mais l'homme plus intelligent reconnaît en lui un frère, à moins que ta froide science ne l'ai tué avec ses calculs.

LUCIFER

Parle donc à ton camarade, ce ne sera pas dommage qu'une petite leçon t'apprenne à te connaître toi-même.

ADAM

Etes-vous encore beaucoup à végéter dans cette contrée?

L'ESQUIMAU

Oui, beaucoup plus que je ne sais compter sur mes doigts. J'ai déjà détruit, il est vrai, mes voisins, mais en vain, il m'en tombe toujours de nouveaux ; et hélas ! il y a si peu de phoques. Si tu es un dieu, fais, je t'en supplie, qu'il y ait moins d'hommes et plus de phoques.

ADAM

Allons-nous-en, Lucifer, j'en ai assez !

LUCIFER

Ne jetterons-nous pas au moins un regard sur sa femme ?

ADAM

Je ne veux pas la voir ; si, en effet, l'homme est déchu, c'est pour nos yeux un spectacle rebutant : mais il n'excite dans notre cœur que du mépris ; si c'est la femme, cet idéal, cette incarnation de la poésie, qui est déchue, elle devient une caricature qui donne le frisson. Viens ! épargne-moi sa vue.

Cependant Lucifer a entraîné Adam vers la hutte, il pousse maintenant la porte du pied ; on voit à l'intérieur Eve, en femme de l'Esquimau. Adam, entièrement interdit, s'arrête sur le seuil.

LUCIFER

Ne reconnais-tu pas en elle une vieille connaissance ? Embrasse-la donc, ce brave homme t'en voudra à mort si tu ne fais pas cet honneur à sa femme.

ADAM

J'embrasserais cette femme, moi qui ai tenu Aspasie dans mes bras ? Cette femme chez laquelle je vois ses traits reparaître peu à peu, mais telle que, sous mes baisers, elle serait changée en animal.

L'ESQUIMAU, entrant dans sa hutte.

Femme, voici nos hôtes. Fais-leur un accueil cordial.

Eve se jette au cou d'Adam et l'entraîne dans la hutte.

EVE

Etranger, sois le bienvenu, repose-toi !

ADAM, se dégageant.

Au secours, Lucifer ! Partons, partons de ces lieux ! Ramène-moi de mon avenir dans le présent, que je ne voie plus mon horrible destinée : la lutte stérile. Que je considère si je puis braver encore les décrets de Dieu.

LUCIFER

Réveille-toi donc, Adam, ton rêve est fini.

SCÈNE XV

Le décor se change en la contrée de palmiers de la scène IV. Adam, redevenu jeune, sort encore endormi de la cabane et promène autour de lui des regards étonnés. Eve sommeille à

l'intérieur. Lucifer debout au milieu de la scène. Soleil éclatant.

ADAM

Images épouvantables, oh ! qu'êtes-vous devenues ? Comme tout autour de moi est vivant et me sourit, dans l'état ou je l'ai laissé, tandis que mon cœur est brisé !

LUCIFER

Homme orgueilleux ! Veux-tu donc que l'ordre de la nature se dissolve, qu'une comète nouvelle brille dans ta nuit que la terre tremble, quand un ver périt ?

ADAM

N'était-ce qu'un rêve, ou en est-ce un à présent ? L'existence, en somme, est-elle rien de plus qu'un rêve, qui vole un instant sur la matière morte pour se dissoudre entièrement en même temps qu'elle ? A quoi bon, à quoi bon cette conscience éphémère de soi-même, sinon pour entrevoir l'horreur du néant ?

LUCIFER

Des larmes ? Il n'est que la lâcheté pour recevoir les coups sans combat, quand on a encore la force de les éviter. Mais l'homme fort regarde tranquillement et sans murmurer les caractères éternels du destin et examine seulement comment il supportera encore leur poids. Un destin pareil dirige les événements. Tu n'es qu'un instrument, qu'il pousse en avant.

ADAM

Non, non, tu mens, la volonté est libre. Je l'ai bien mérité, pour cela j'ai renoncé au Paradis. J'ai beaucoup appris dans mes rêves, j'ai perdu bien des illusions, et à présent il dépend de moi seul de suivre une route différente.

LUCIFER

Si l'oubli et un espoir éternel n'étaient pas les alliés du destin, afin que l'on cicatrise la plaie, tandis que l'autre tire le rideau devant le précipice, et dit pour t'encourager : cent audacieux y sont tombés, toi, tu auras le bonheur de sauter par dessus. — N'as-tu pas vu, quand tu étais un savant, parmi tant d'autres bizarreries, un de ces parasites qui ne peuvent vivre que dans les intestins de l'émouchet et du chat et qui cependant doivent accomplir dans une souris la première période de leur développement ? Ni l'une ni l'autre des souris n'est destinée à sentir les griffes du chat ou les serres de l'émouchet, et celle qui grâce à sa prudence réussit à leur échapper, finit ses jours au sein de sa famille jusqu'à un âge avancé. Une loi inflexible n'en veille pas moins à ce qu'il tombe au pouvoir de leurs ennemis autant de souris qu'il en faut pour assurer.

durant des milliers d'années, l'existence dans le monde de ce microbe. — L'homme non plus n'est pas individuellement enchaîné, mais sa race tout entière porte ses chaînes ; l'enthousiasme, semblable à un torrent, l'entraîne de nouveau aujourd'hui pour un objet, demain pour un autre, le bûcher ne manquera pas de proie, il ne manquera pas non plus de gens pour les railler. Et celui qui en enregistrera le nombre s'étonnera de la logique du destin, qui amène, en de justes proportions, mariages, morts, péchés, vertus, foi, folie et suicides.

ADAM

Arrête ! Une pensée me traverse l'esprit. — Dieu, je puis te braver toi-même encore. Quoique le destin me dise cent fois : Tu vivras jusque-là ! j'éclaterai de rire, et, s'il me plaît, je ne vivrai pas. Ne suis-je pas seul encore dans le monde ? Devant moi ce rocher, et au bas l'abîme : un saut en guise de dernier acte... et je crie : la comédie est finie !

Adam s'avance vers le rocher, Eve sort sur la porte.

LUCIFER

Ah ! finie, finie, quelle expression absurde ! Tout moment n'est-il pas à la fois fin et commencement ? Est-ce pour cela que tu as ouvert les yeux pendant des milliers d'années ?

EVE

Adam, pourquoi m'as-tu quittée ainsi furtivement ? Ton dernier baiser était bien froid, et maintenant encore le souci ou la colère est peint sur ton front, tu me fais grand peur...

ADAM, continuant à s'avancer vers le rocher.

Pourquoi me suis-tu, pourquoi épies-tu mes pas ? L'homme, le maître du monde, a encore autre chose à faire qu'à s'adonner à de vaines caresses. Une femme ne comprend pas cela, et n'est qu'un embarras.

S'attendrissant.

Que n'as-tu sommeillé encore un peu ? Maintenant j'aurai bien plus de peine à accomplir le sacrifice que je suis contraint de faire à l'avenir.

EVE

Peut-être te sera-t-il plus facile, si tu m'écoutes ; ce qui, en effet, était douteux jusqu'ici, est certain maintenant : l'avenir.

ADAM

Que veux-tu dire ?

EVE

Je le sais, ton front s'illuminera de joie quand je t'aurai parlé à l'oreille. Mais approche : oh ! Adam, je me sens mère.

ADAM, tombant à genoux.

Tu m'as vaincu, Seigneur. Me voici couché dans la poussière, c'est en vain que je lutte sans toi et contre toi : élève-moi ou frappe-moi, je t'ouvre ma poitrine.

LUCIFER

Ver ! As-tu oublié ta grandeur, dont tu m'es redevable ?

ADAM

Je n'en ai que faire ! C'était une illusion vaine ; ceci, c'est le repos !

LUCIFER

Et toi, femme insensée, dis, de quoi te vantes-tu ? Ton fils a été conçu dans le péché, dès l'Eden. C'est par lui que tout péché et toute misère viendront sur cette terre.

EVE

Si Dieu le veut, un autre sera conçu dans la misère, qui rachètera le péché, en apportant au monde la fraternité.

LUCIFER

Tu te révoltes contre moi, esclave ? Brute, relève-toi de la poussière !

Il pousse Adam du pied. Le ciel s'entr'ouvre : le Seigneur apparaît transfiguré, entouré d'anges.

LE SEIGNEUR

Esprit, dans la poussière ! En ma présence il n'y a pas de grandeur.

LUCIFER, se courbant.

Maudit, maudit !

LE SEIGNEUR

Relève-toi, Adam, ne désespère pas ; tu vois, je te rends ma faveur.

LUCIFER, à part.

A ce que je vois, c'est une scène de famille qui va se dérouler ; c'est beau peut-être pour les âmes sentimentales, mais infiniment ennuyeux pour les gens raisonnables. Le mieux pour moi est de m'en aller.

Il se dispose à quitter la scène.

LE SEIGNEUR

Lucifer ! J'ai aussi un mot à te dire, reste donc. Et toi, mon fils, expose ce qui te tourmente ainsi.

ADAM

Seigneur ! je suis obsédé par des visions horribles — et j'ignore ce qu'elles contenaient de vrai. Oh ! dis, dis-moi quelle est la destinée qui m'attend. D'étroites limites enferment-elles toutes mon existence que mon âme, au milieu de ses luttes, passe au filtre comme du vin, pour que finalement tu le verses à terre et que le sable

l'absorbe ? Ou bien as-tu destiné le noble esprit à quelque chose de mieux ? Ma race marchera-t-elle en avant, afin qu'en s'ennoblissant de plus en plus, elle approche davantage de ton trône ? Ou bien, semblable à la brute attachée à la roue d'un moulin, périra-t-elle à la peine, sans jamais pouvoir sortir du cercle dans lequel elle tourne ? Une récompense est-elle réservée à cette noble poitrine dont les plaies saignantes excitent les railleries de la foule pusillanime ? Explique-moi tout cela et je supporterai avec reconnaissance mon sort, quel qu'il soit ; je ne puis que gagner au change, car cette incertitude est un enfer.

LE SEIGNEUR

Ne m'interroge pas davantage sur le mystère que, dans sa bonté, la main de Dieu a caché à tes regards curieux. Si tu voyais que ton âme ne fait que séjourner un instant sur cette terre et qu'au delà l'immortalité l'attend, il n'y aurait plus de mérite à souffrir ici-bas. Si tu voyais ton âme s'en aller en poussière, quel stimulant aurais-tu pour renoncer, au nom de grandes idées, aux jouissances du moment fugitif ? Désormais, au contraire, ton avenir brillant à travers un brouillard, quand tu ploieras un instant sous le poids de ton existence, tu ne tarderas pas à être relevé par le sentiment de l'infini. Et si l'orgueil de ce sentiment te transporte, le court espace que tu as à vivre te modérera. Et la grandeur et la vertu seront assurées à jamais. —

LUCIFER, *ricanant.*

En vérité, la carrière dans laquelle tu entres est glorieuse ! Ainsi donc tu auras pour guide la vertu et la grandeur ? Deux mots qui ne deviendront une réalité pour toi que si la superstition, le préjugé et l'ignorance font sentinelle auprès d'eux. — A quoi bon d'ailleurs entreprendre quelque chose de grand avec l'homme, pétri de boue et d'un rayon de soleil, pygmée en fait de science et grand pour l'aveuglement.

ADAM

Oh, ne raille pas, Lucifer, ne raille pas . J'ai vu de quoi se compose vraiment ta science, c'était là bien froid pour mon cœur. Mais, Seigneur, qui me redressera, afin que je reste dans la bonne voie ? Tu m'as enlevé la main qui me guidait, quand j'ai goûté au fruit de l'arbre de la connaissance.

LE SEIGNEUR

Ton bras est fort — ton cœur haut placé : le champ, qui t'appelle à l'œuvre, est infini, et, si tu y prends bien garde, une voix résonnera doucement sans relâche à

ton oreille, qui t'avertira de revenir en arrière et te relèvera. Tu n'auras qu'à la suivre. Et si, dans le tumulte de la vie agitée, la voix céleste se tait tout à coup, l'âme plus pure de cette faible femme, plus hors des atteintes de la souillure de l'égoïsme, l'entendra ; en traversant son cœur, la voix se transformera et en poésie et en chant. Avec ces deux auxiliaires, la femme se tiendra à ton côté aussi bien dans la bonne que dans la mauvaise fortune, génie consolateur et souriant. Et toi aussi, Lucifer, anneau dans mon univers, continue ton œuvre : ta froide science et ta négation insensée seront le levain qui fait fermenter, et, bien que pour un moment elles fassent chanceler l'homme, — peu importe ! — il ne tardera pas à revenir dans la bonne voie. Mais ton expiation n'aura pas de fin, tu seras condamné à toujours voir que ce que tu souhaites détruire devient un germe nouveau de belles et de nobles choses.

CHŒUR DES ANGES

Etre libre de choisir entre le bien et le mal, — quelle grande idée, — et savoir cependant que nous avons — pour bouclier la grâce divine. — Courage donc, et ne regrette pas si la foule est ingrate ; — en effet, ne te propose pas pour but sa reconnaissance, — n'envisage que l'estime de toi-même, quand tu fais de grandes choses, — aie honte d'agir autrement ; — et le sentiment de cette honte — clouera à terre l'homme vil, — élèvera, au contraire, l'homme glorieux. — Mais dans ta route majestueuse — ne te laisse pas éblouir par cette illusion, — que ce que tu fais, c'est pour la gloire — de Dieu que tu l'as fait, — et qu'il a besoin justement de toi — pour l'accomplissement de ses desseins : — c'est bien plutôt lui qui t'honore, quand — il te permet d'agir à sa place.

EVE

Ah ! Je comprends ce chant, grâces soient rendues à Dieu !

ADAM

J'en ai le pressentiment, moi aussi, et je m'y conformerai. Mais cette fin ! si seulement j'en perdais le souvenir !

LE SEIGNEUR

Je te le dis, homme : lutte et aie confiance !

EMERICH MADACH.

Traduit du hongrois, par CH. DE BIGAULT DE CASANDRE

FIN

A PROPOS DE « L'INUTILITÉ DU THÉATRE AU THÉATRE »

—

Pour M. Heury Bauër.

Qu'on me permette d'ajouter au bref et lumineux article de M. Alfred Jarry sur l'*Inutilité du Théâtre au Théâtre* quelques notes touchant la « Elisabethan Society » de Londres. Il me semble qu'il y a d'étranges analogies entre les recherches de l'un et de l'autre, et que peut-ètre enfin une théorie de lois scéniques sur le décor, sur l'acteur, pourrait être écrite, commandant par sa dignité à la sottise *vraisemblable* de notre théâtre moderne.

Pour le théâtre en plein air dont on a parlé, il y a déjà bien longtemps que Shakespeare est ainsi joué en Angleterre, et lorsque j'aurai signalé les représentations que donne M. Ben Greet, dans les champs, mutilant ses auteurs — comme cela se fait dans la plupart des théâtres de nos voisins — l'effort du théâtre de campagne chez ceux-ci aura été très suffisamment noté.

Bien plus noble et plus élevé est le but de la « Elisabethan Society ». Composée de lettrés, d'architectes, d'artistes, d'archéologues, cette société s'est formée, il y a quelques années à peine, à Londres, pour réagir contre les critiques, les directeurs de théâtre, les censeurs qui se permettaient de collaborer aux œuvres de Shakespeare et des anciens maîtres du théâtre anglais. En effet, j'extrais d'un article paru dans la *Westminster Review* (Avril 1895), sous la signature de M. A. Dillon, ces quelques lignes sur les tripatouillages des anciennes éditions anglaises de Shakespeare par exemple :

« Il est nécessaire d'examiner les différentes versions des adaptations successives de Shakespeare pendant ces deux cents dernières années pour comprendre la profonde indifférence que l'on avait pour l'art dramatique. Les noms de Davenant, de Drydden, de Colley Cibber, se trouvent en tète de beaucoup d'adaptations. Elles

contiennent des expériences avec le texte, qui s'étendent à des scènes entières, et qui consistent souvent en élégances, en grâces à la manière du XVIIIe siècle, *dans les vers* shakespeariens ! Et alors que l'on permettait de telles libertés, qu'elles étaient même recommandées, faire des transpositions dans les pièces ou même transposer le texte d'une pièce à l'autre était regardé comme une faute vénielle. Pendant les jours glorieux de Garrick, Tate était considéré comme ayant fait faire des progrès d'art à l'œuvre de Shakespeare pour avoir donné une bonne fin au *Roi Lear*, bien qu'il fût avéré que Shakespeare, après bien des travaux, avait rejeté une pareille conclusion. »

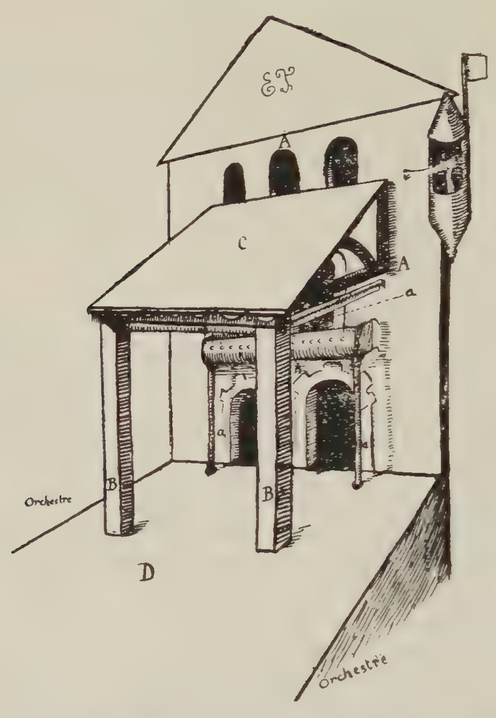
Lorsque la « scène à faire » semblait nécessaire, on interpolait une scène d'amour, ou même on supprimait pour une action nouvelle des personnages de premier plan. Pensez la joie de conscience de lettrés tels que MM. William Poël, William Archer, Bernard Schaw, lorsque l'on put enfin constater que dans *une scène* on était parvenu à restituer le texte exact, en sorte que « les mots pouvaient être admis pour canoniques et que le respect avait été si bien établi qu'il était devenu impossible d'intercaler les paroles de tout autre écrivain que le maître. »

Jouer les anciens maîtres anglais tels qu'ils furent représentés autrefois à leur époque, tel etait donc le but poursuivi par la « Elisabethan Society ». Mais avant tout début cette... intégrité réclamait un théâtre spécial, et c'est alors que se disloquèrent toutes nos théories sur la construction du théâtre à la mode, car aucun ne réunissait les qualités de *propriété*. En effet, des documents retrouvés permirent d'établir qu'autrefois seuls les théâtres d'hiver ou les théâtres particuliers étaient recouverts d'un toit, mais la société n'étant pas d'ores et déjà assez riche pour se faire construire un théâtre soit parfaitement rectangulaire (comme étaient les théâtres des villes), soit octogonal (comme étaient ceux des champs), on se contenta de louer une salle où l'on charpenta la scène antique (1).

Profitant des documents conservés sur les théâtres d'Elisabeth de « La Fortune » et du « Globe », des dessins à la plume de Witt du « Swan », on construisit une scène estrade et un décor (facilement démontables) empiétant sur la salle et masquant entièrement la

(1) En France, où le climat est bien moins rigoureux, on réaliserait bien plus facilement la scène et la salle de l'ancien théâtre anglais.

scène et le rideau d'avant-scène du théâtre que l'on sous-loua, comme dans le dessin ci-dessous :



Ceci est une mauvaise silhouette du Théâtre Elisabeth (d'après le dessin à la plume de Witt), que M. Taylor, l'architecte, a reconstitué sur le modèle du théâtre « La Fortune ».

A. La charpente A, très légère, avec balcon, portes tentures (*a a*), est adossée à la place ordinaire du rideau de scène.

B. Entre les colonnes B est équipé un rideau mobile.

C. Un rideau C rejoint les parties B et A à peu près comme sur le dessin.

D. La scène rectangulaire s'avance dans la salle et recouvre un bon tiers des places d'orchestre.

Pour toutes les pièces, cette estrade qui recouvre une grande place de l'orchestre est le seul et unique décor très proche de la mise au point exigée par Shakespeare. Il semble qu'un de nos cirques parisiens s'accommoderait facilement dans le même but d'une telle décoration. Et ne pensez pas que le public ait alors besoin de la fameuse pancarte déplaçant l'action dont on nous ressasse à propos des mises en scènes simples à l'antique.

A ce sujet, de judicieuses objections me furent faites par M. A. Dillon. — Cette pancarte n'aurait été qu'une coutume puérile prise longtemps après Shakespeare par des directeurs inintelligents, car dans aucun ouvrage du temps on n'en trouve la moindre trace. Toutefois, il est avéré que la *localité* du drame tout entier était annoncée à la porte, ainsi que le titre de l'ouvrage et le nom de l'auteur. — De là, on en est venu à supposer que le Prologue l'introduisait quelquefois en scène et le suspendait, mais Sir Philippe Sidney affirme que les indications de scène étaient transmises par le dialogue seulement : des jeunes filles cueillaient des fleurs, il s'ensuivait que l'on était dans un jardin ; ensuite il survenait un orage, les acteurs parlaient de tempêtes, de naufrages, on comprenait que l'on se trouvait transporté sur un roc battu par la mer. — « Au reste, m'a dit M. Dillon avec esprit, il est douteux, avec la distance qui séparait le public de la scène, qu'un nombre considérable de spectateurs puisse lire, et aussi que beaucoup *sachent* lire, d'autant que l'auteur voulait par dessus tout éviter de distraire par le moindre détail son public. » On devait regarder les acteurs, et la curiosité ou l'information auraient contrarié l'action.

§

Remonter à l'antique, à cette naïveté savante, me semble bien le secret du nouvel art pour lequel M. Jarry écrit et que je voudrais défendre par la technique de toutes les forces de mes moyens. Mais l'écueil terrible est bien, comme me le disait M. Dillon, l'information précise que l'on veut, de par le bon sens public. La curiosité du spectateur, aujourd'hui, pour tous les détails du métier, ferme le théâtre à un art plus lointain que l'on peut seulement pressentir ; s'aiguisant encore, elle détruira le sentiment du *mystère* là ou il aurait dû toujours subsister. — L'*interview* des yeux, de la lecture, sévit sans cesse, et l'on peut dire que la salle d'un théâtre moderne diffère d'une salle antique comme un cabanon d'un temple. Le mouvement du goût ayant, paraît-il, son point de départ auprès de nous, qu'on juge du fâcheux état des scènes à l'étranger.

M. Jarry disait qu'irrévérencieux le public allait aux classiques des subventionnés sans comprendre, un peu comme le contribuable va aux guichets des taxes directes, maugréant, et ne voulant pas admettre qu'on ait besoin d'une justice ou d'une armée. Il ne faut pas en effet croire que ce soient seulement les étrangers qui li-

sent avec des yeux ronds, pendant les représentations, *Cinna*, dans l'exemplaire à ving-cinq centimes, dit de la Bibliothèque Nationale, et bien des Français suivent au Palais-Royal, se trompant seulement d'angle de rue, le *Dindon* avec la brochure du *Malade Imaginaire*.

Cela me remet en mémoire l'aventure arrivée pendant je ne sais plus quelle tournée d'une étoile connue : les deux pièces du répertoire avaient été traduites dans la langue du pays où on les jouait, pour la bonne compréhension des spectateurs. — *Phédra* (Phèdre) et *Fédora*. — Le rideau levé sur le décor grec de *Phèdre*, on s'aperçut que l'impresario, distrait, avait distribué dans la salle les brochures de *Fédora* ! Tant pis ! *Phèdre* se poursuivit, et le succès de cette folle version n'en fut pas moins considérable. L'histoire est peut-être de toutes pièces une anecdote de coulisses, je ne l'en aime pas moins et je la tiens pour réelle !

Tant il est vrai que si les plus sceptiques ont voulu un instant, le jour d'une première, se ressaisir, isoler leur pensée (et cela est arrivé à bien des critiques indemnes, je veux dire à ceux qui aiment les lettres sans péchés de sottises, comme à nombre d'artistes), ils ont dû certainement s'apercevoir que l'art leur faussait compagnie. Bien malheureusement la possibilité d'isolement au théâtre est difficile dès qu'on a pénétré par le contrôle, juridiction sévère des tickets proportionnels, que l'on s'est mû sous les yeux des gardes, des ouvreuses, que l'on s'est assis mal à l'aise dans cette décoration pourpre hurlante. Enfin, coudes rabotés, pieds écrasés, on subit, inconscient, sa part de la contagieuse électricité de la Folie commune qui se reflète dans tous les regards assoupis qui vous entourent. — Nous sommes alors spectateurs d'une œuvre banale, toujours *identique pour nous tous*, avec de petites secousses, des émotionnettes que nous avons prévues, voulues, que nous flattions comme la chasse de *notre canard sauvage*, et que nous sommes venus ici poursuivre, grisés, avec délices.

Mais quelquefois un détail, un rien, suffit pour contraindre l'isolement, nous donner le vertige, et nous détacher de cette mystification de devant nos yeux : le spectacle devient grandiose en cet instant : une interrogation de vingt pièces supérieures se pose dans notre cerveau, s'épandant à travers les siècles ou les époques, s'éparpillant dans les lieux les plus divers, et faisant vivre nette la volonté d'une puissance qui est au-dessus de nos têtes. Ce sont les schémas de vingt pièces mer-

veilleuses, entrevues, mal ordonnées, tôt disparues. — C'est un souhait de notre âme, de notre cœur si vous aimez mieux, un retour à la vraie vie; et c'est ce théâtre que nous voudrions, que nous voulons.

§

Si j'ose parler ainsi de ces si graves problemes, c'est que je les aime profondément et qu'un vent favorable et attendu semble vouloir protéger l'éclosion d'une nouvelle forme dramatique.

Maurice Maeterlinck ne pensait certes pas à la mise en scène par cour et jardin, aux châssis des traditionnels bouleaux de la forêt Jambon, en écrivant ses *Sept Princesses*. M. Jarry pas une minute n'y songeait en contant son bouffre d'*Ubu*. Et doit-on cependant passer outre et s'accommoder toujours, comme tant d'autres, de la falote formule ? comme Ibsen lui-même, qui, peut-être, fut dans ce but directeur de théâtre, qui plia son génie devant cette vision précise, et après *Peer Gynt* (œuvre d'un art essentiel et unique) fut contraint de se soumettre il y a quelque vingt ans, et créa Rosmer l'impuissant et Almers le résigné ?

Non pas; aujourd'hui les circonstances changent, et puisque l'instant semble heureux nous devons en profiter.

Pourquoi construisez-vous des œuvres destinées à ces scènes qui vous enlèvent tout essor de génie ?... A quel directeur oserez-vous dire : — « Je veux supprimer votre rideau rouge, ou même faire accepter par vos acteurs, qui ont terminé logiquement le premier mouvement des passions de leurs personnages vers mon but, qu'ils sortent de scène, et que ce soit à ce moment, scène vide ou non (et je préfère scène vide), la pause pour le public. » — Mais celui qui parlerait ainsi serait considéré comme un Fou, et cependant Shakespeare luimême n'agissait pas autrement; comme les théâtres n'avaient alors pas de rideau, la retraite des acteurs s'effectuait devant le public après une scène de conclusion. Le drame entier du grand poète doit aboutir à la catastrophe, et chaque scène est composée avec une harmonie intense d'accidents qui nous précipitent au but final. Toutes les règles stupides étaient donc violées, mais cela paraissait censé parce que le théâtre était *la scène* sans rien du ridicule d'une mise au point d'un *Hamlet* moderne. Quelle que soit la pièce, d'après la formule dont on se sert aujourd'hui, il n'y a pas si loin de la conception (!) du *Métropolitain de Londres*

(je cite celui-ci parce que l'on veut bien sa puérilité notoire) à telle comédie bien ordonnée et admise le plus souvent comme un de nos grands succès artistiques de l'année. La déformation du goût veut que l'on discute sur les distances qui séparent ces deux pièces et elles forment à peine l'épaisseur d'un fifrelin. Dans l'une, un machiniste fait balader en courant un cartonnage représentant une locomotive; dans l'autre, des maquillages de lumière, se jouant sur des gaufrages de colonnes corinthiennes dans un salon anglais, concourent à nous faire palpiter sur une situation dramatique ou sur un problème d'égoïsme, et au moment voulu d'appétit d'émotion, le rideau nous surprend et nous écrase la tête et les yeux. Cela pour nous « épater » ou seulement engraisser le buvetier d'entracte. — « Comment sortiront-ils de là ? » se demande-t-on dans les corridors. Au commencement de l'acte suivant, la campagne sourit ou pleure, mais toutes les difficultés sont tournées et l'on nous rentraîne à un nouvel accès du rideau.

Oh! l'amour des effets de tressaillement qui nous contraint à admirer des affabulations scéniques ingénues pour l'antique, erronées pour Shakespeare! Certes, le sarcophage égyptien du Louvre est éternel, mais si un sot trouvait un effet d'incertitude plus considérable à supprimer de sa propre volonté la tête du sarcophage, ne hurlerions-nous pas?

Oui, un nouvel art de théâtre point et il faut s'efforcer de créer dans ce sens. Certains critiques ne pourront plus, à suivre ces fêtes, gagner leurs cinq cents francs dominicaux; mais ne sera-ce pas pour eux un grand honneur d'avoir contribué de toute la force de leur épaisseur à l'obscurcissement de la scène moderne? Aucun public ne désire ce qu'on ne lui offre pas (voyez le succès de la tentative de M. Pottecher): que nos camarades donnent des pièces les plus lointaines de la formule BOULEVARD, et le jour ou plusieurs auront eu du succès, vous verrez si la demande ne créera pas le besoin ...

§

Pas de décor ou peu, prismique ou autre, et que le mot de mise en scène soit rayé à jamais de la liste des personnages! Le plus fort des metteurs en scène ne peut pas être un artiste, puisque sa besogne est celle d'un ajusteur panoramique, qui recréera au mieux sa compréhension de Munkaczy ou de Meissonier pour une vision commune, uniforme cependant, c'est-à-dire pour

une théorie de regards differemment placés et artistes.

Pour l'instant, la plus grande simplicité, la plus élémentaire harmonie de fûts, par exemple, s'impose pour prouver déjà, de ce côté, que c'est bien nous qui possédons les principes primitifs de la lumière et de la décoration. Les plus ignorants devront reconnaître ce qu'ils ont vu, ainsi que leur outrecuidance personnelle et dernière, alors qu'ils nous incriminaient. Leurs drames, leurs comédies, leurs vaudevilles étaient bien plus compliqués, puisqu'ils avaient été forcés de devenir des hommes moderneé, possédant la science de recomposer un décor personnel avec les éléments qu'ils avaient devant eux, tandis qu'un enfant, une jeune fille pouvaient en savoir plus qu'eux.

Pour le comédien la leçon est plus simple, aussi plus difficile. Il doit oublier qu'il est comédien, se souvenir des premières fois où, enfant, il assistait au théâtre en pieux spectateur, et, rejetant en bloc toutes les mauvaises éducations, devenir brusquement UN — *un quelconque! bras ballants, geste immobile.*

Pour être l'entité vivante des héros ou des époques, il oubliera toute science de composition si ridicule, de l'opérette au naturalisme. Exemple : un brin de paille dans la bouche, une barbe inculte, un mouchoir pendant hors de la poche ne suffiront plus à l'indication d'un paysan. Il deviendra l'*Acteur*, le *Personnage,* reconstituant par son talent ou son génie les efforts de communion que l'auteur tente entre lui et le spectateur. Jeté bien loin en avant de la foule, éclairé lumineusement, il comprendra vite que la multiplicité des gestes est odieuse, que s'il parvient à donner une forme d'art à l'abstraction qu'il incarne, il doit réserver l'effet et l'abandonner, s'il ne veut être criminel à cet art. Son petit doigt levé étant guetté par les spectateurs, le cubage ambiant qu'il peut développer a plus de puissance que les plus belles attitudes de Mounet; l'auteur a pressenti le mouvement d'un bras décrivant un cercle, mais c'est le plus souvent violer l'âme de l'œuvre que de le faire avec outrance. L'art du véritable acteur diffère de ce que l'on voit comme la peinture diffère de la sculpture.

La diction ne doit pas sursauter au gré de la voix de l'acteur. C'est une harmonie parfaite, sans criaillerie. Au milieu de nous, l'acteur, pendant des scènes entières, s'efforcera de conter, de persuader, ses nerfs ne se révéleront que par l'humidité de ses yeux, l'angoisse de sa volonté qui imposeront le respect religieux; et le

leitmotiv ou ton ne pourra s'élever que par l'entente harmonique des volontés de l'auteur et du public voulant clamer leurs craintes ou leurs espoirs.

Mais, qu'on l'avoue, cela est bien plus la Nature elle-même, et, partant, ce doit être l'art souhaité.

§

C'est donc là ce que j'ai voulu dire à quelques amis que les questions « d'autour du théâtre » intéressent. Qu'ils me pardonnent d'avoir aussi longtemps réclamé leur attention ; mais la faute en revient a M. Jarry, qui a attaché le grelot de l'Inutile théâtre. Il y a déjà quelque temps que je m'efforce à convaincre les poètes qui hésitent à fréquenter la scène, et je continuerai puisque l'aventure semble me donner raison ; l'œuvre d'art à la scène doit, pour surgir, profiter de l'anémie des faiseurs et de la laideur du cacre actuel.

A.-F. LUGNÉ-POE.



L'AUTOMNE A DÉNUDÉ LES GLÈBES

L'automne a dénudé les glèbes et le soir,
Un soir d'adieu, d'exil et de mains désunies,
S'approche à l'horizon des plaines infinies,
Roi dévêtu de pourpre et spolié d'espoir.

O marcheur aux pieds nus et las qui viens t'asseoir
Sans compagnon, parmi les landes défleuries
Près des eaux mornes, quelles mêmes agonies
Alourdissent ton front vers ce triste miroir ?

Je le sais : tout se meurt dans ton âme d'automne.
Laisse prendre à la nuit les fleurs qu'elle moissonne
Et l'amour défaillant d'un cœur ensanglanté,

Pour qu'après le sommeil et les ombres fidèles,
Les clairons triomphaux de l'aube et de l'été
Fassent surgir enfin les roses immortelles.

PIERRE QUILLARD.



LA NICHINA

HISTOIRE D'UNE COURTISANE VÉNITIENNE

(*Suite* [1])

—

DEUXIÈME PARTIE

LA PASSION DE LA NICHINA

Les bateliers faisaient force de rames et j'éprouvais une contraction de tout mon être à voir que nous laissions la Piazzetta, Saint-Marc et cette Venise qui m'était chère comme l'est une telle patrie. Un instant, je crus que nous allions à Murano, et l'idée de ses beaux jardins m'enchanta; mais je m'aperçus bientot que nous prenions une route toute différente. Voyant des barques chargées de monde revenir de Chioggia, où se faisait un pèlerinage, et craignant d'être reconnu, l'abbé Coccone ordonna de quitter la lagune et de gagner la haute mer. Déjà les nuages voilaient le soleil couchant, l'ombre s'étendait sur les vagues qui, soulevées par le vent, se gonflaient et m'inondaient d'écume. Alors une pensée fixe et terrifiante s'empara de mon esprit. Le cardinal et l'abbé, me dis-je, ont comploté de me noyer : c'est dans ce dessein qu'on me conduit en pleine mer. Devenue soudain hardie, je me jette aux pieds de Coccone.

— Seigneur abbé, fis-je, grâce ! ayez pitié !

Les mots expiraient sur mes lèvres ; je n'avais plus de souffle. Les bateliers me regardaient avec étonnement ; quant au visage de Coccone, il conservait la même expression d'indifférence.

— Je ne veux pas de ces manières, s'écria-t-il, relevez-vous de suite : entendez-vous ?

(1) V. *Mercure de France*, N° 80, 81.

Tandis que je me relevais toute tremblante, l'abbé, se courbant, attira un paquet caché au fond de l'embarcation.

— Vous allez, me dit-il, quitter ces habits de garçon et reprendre le costume de votre sexe.

Je n'avais qu'à obéir. En rougissant de honte, je me déshabillai devant les rameurs, qui dévoraient d'un œil allumé tout ce que le vent et le roulis leur livraient de mon corps. L'abbé me passait les vêtements un à un, insensible et pressé.

Quand j'eus fini, il m'enveloppa la tête d'un voile à la façon des paysannes de Trévise, puis, comme si je n'avais pas, à son gré, la figure assez couverte, il me mit sur le visage un grand fazzuolo qui me retombait jusque sur le sein et dont le tissu serré me permettait à peine de voir au travers.

A ce moment le bateau, qui ne s'était pas éloigné des dunes, s'avança plus lentement et sans secousse comme abandonné au flot. Nous longeâmes des felouques, des galiotes à l'ancre dont les mâtures craquaient et dont je vis osciller les vergues. Un rameur m'apprit que nous étions à Malamocco. Tout à coup, l'homme qui était à l'avant poussa un cri auquel un cri répondit presque aussitôt, et nous approchâmes d'une galiote verte dont une petite statue d'argent ornait la poupe. Dès que nous l'avons jointe, l'abbé saute vivement à bord, me tend la main et disant aux bateliers de me soutenir par derrière, il m'entraîne avec lui dans la galiote. Les marins qui nous entourèrent me parurent des maures ; je n'eus plus de doute quand j'aperçus le capitaine qui s'avançait vers nous.

— Dieu est grand ! lui dit Coccone qui croisa les mains sur la poitrine en s'inclinant très bas.

— Allah akber ! répondit le capitaine.

Il me regardait avec attention, essayait de découvrir mes traits sous mon fazzuolo.

Coccone qui ne savait point le barbaresque, reprit en vénitien :

— Je vous amène la jeune fille dont je vous ai parlé. Désirez-vous mieux la voir ?

— A sa taille, à ses formes je devine qu'elle me

plaira, répondit le capitaine dans la langue de son interlocuteur; devant mes hommes il ne serait pas convenable de lui enlever ses voiles.

Là-dessus, il ordonne d'apporter du malvoisie, en offre une coupe à Coccone et vide aux yeux de l'abbé un sac rempli de ducats qu'il range en piles.

L'abbé, tout en buvant, comptait les tas d'or.

— C'est bien la somme convenue, fit-il.

Il refait lui-même le sac, le met sous ses habits, salue profondément le capitaine et redescend dans le bateau qui s'éloigne au plus vite.

Quand je me trouve toute seule au milieu de ces étrangers qui me considèrent de la tête aux pieds, je sens mes jambes fléchir et j'éclate en sanglots. Alors surgit un homme, haut comme une perche, chauve, imberbe, ayant le ventre pareil à un sac gonflé, dont les bras ressemblaient à des fléaux et les joues à de vieilles toiles à goudron. Il me menace de m'attacher au mât et de me tanner la peau avec une corde à nœuds si je ne cesse mes pleurs.

— Allons! Josouff, s'écrie le capitaine, n'afflige pas encore cette pauvre fille : elle est assez malheureuse sans cela.

Je levai un regard de gratitude sur mon défenseur. Avec sa barbe longue et malpropre, ses bons yeux, son nez flaireur, sa lippe qui laissait passer un petit bout de langue, il avait l'air de ces chiens qui vagabondent dans les ruelles, dont toute l'occupation est de salir et de caresser.

— Va, continua-t-il en s'adressant à l'homme qui avait voulu me maltraiter, conduis-la dans notre chambre et nourris-la bien pour qu'elle soit en d'agréables dispositions ce soir.

Josouff obéit et me fit descendre dans une élégante cabine. Voyant que son maître s'intéressait à moi, il se montra aussi attentionné qu'il avait été cruel. Il alla chercher des tapis pour que je fusse plus moelleusement couchée, m'apporta un pâté, des fruits et du vin de Chio. J'enlevai alors mon fazzuolo et le voile qui m'entourait la tête.

— Où suis-je ici ? demandai-je.

— Vous êtes dans la galiote du capitaine Schifkat dont on admire la hardiesse aussi bien à Alger qu'à Constantinople.

— Mais que me veut-on ?

Pour toute réponse, il me montra, dans un sourire, les cinq dents qui lui restaient.

Il s'était agenouillé devant moi, me pelait les fruits et me versait à boire. J'étais si émue que je touchais à peine à ce qu'il me présentait. Et comme il me remplissait de pleines coupes :

— Vous voulez donc m'enivrer ?

— Cela ne fait rien. Il faut manger, manger.

— Mais vous allez m'étouffer!

— Cela ne fait rien.

Il me pressait tellement que je mettais, comme malgré moi, les morceaux dans la bouche et que je vidais, sans m'en apercevoir, la fiasque de Chio. Il me laissa enfin, la tête lourde, le corps pesant de ce dîner forcé. Je m'abandonnais au sommeil quand le mouvement de la galiote m'avertit qu'on levait l'ancre et que nous gagnions le large. La mer était grosse et battait le navire en tous sens. Les vagues se brisaient contre les parois avec un bruit insupportable. Soudain la porte de la cabine s'ouvre brusquement : Schifkat apparaît.

— Prépare-la, Josouff, dit-il en vénitien au serviteur qui le suivait. La traversée va être dure, je le prévois, cela me donnera du cœur.

Sans savoir ce qu'ils attendaient de moi, je laissais, dans mon demi-sommeil, Josouff m'étendre sur le tapis, m'écarter les jambes, honteuse de cette exposition mais trop lasse pour ne pas être résignée à tous leurs caprices.

— Eh bien, capitaine ? demandait Josouff.

Et brutalement il me manie comme un ballot de toile : il me saisit par les épaules, me relève, me retourne, m'agenouille, me forçant à courber la tête et à tendre les reins ; puis ses doigts s'égarent...

—Eh bien, capitaine? demande-t-il encore, qu'est-ce que vous attendez ?

— Eh bien, imbécile! s'écria soudain Schifkat, ne vois-tu pas ce qu'elle a au cou ?

En même temps il se précipitait sur moi et prenait une petite médaille que m'avait donnée le cardinal.

— Cette fille est protégée par Allah, reprit-il, il nous arriverait malheur si nous y touchions.

— Alors vous êtes de ceux dont parle le Prophète, qui « attribuent des filles à Dieu et n'en désirent pas pour eux-mêmes. »

— Je te rappellerai ces autres paroles du Prophète, puisque tu les as oubliées : « Il y a dans ceci des signes pour ceux qui ont de l'intelligence. »

— Et moi je vous répéterai celles-ci : « Il ne leur a été ordonné que d'adorer un seul Dieu. Loin de sa gloire les divinités qu'ils lui associent. » Une amulette ! Voilà maintenant que vous adorez une amulette, l'amulette d'un chrétien !

— Tu ignores le pouvoir des talismans, Josouff. Si tu étais instruit, tu saurais que chaque religion a ses vertus spéciales.

Je m'étais relevée puis rajustée ; je voyais enfin le péril que je venais de courir lorsque je n'avais plus à le craindre.

Les deux hommes se mirent à parler avec animation dans une langue que je ne comprenais point, puis Josouff répéta en vénitien :

— Et que va devenir cette fille à présent ?

— Je vais la débarquer au plus vite.

— Par un temps pareil ?

— Je t'ai déjà dit que cette fille est protégée par Allah... Voyons ! qu'on mette une embarcation à la mer. Les deux marins espagnols la conduiront à Venise.

— C'est ainsi que vous sacrifiez des hommes ?

— Je sacrifie une barque pour sauver le navire !

Au moment de sortir, Josouff se ravisa.

— Et les soixante ducats de ma bourse que je vous ai prêtés pour acheter cette fille ?

— Tu les perdras, canaille ! Cela est juste : Pourquoi m'as-tu amené un cou à médaille ?

Josouff, ivre de colère, se planta, les bras croi-

sés, devant le capitaine, mais Schifkat se contenta de sourire.

— Tu veux peut-être me tuer, dit-il, fais-le : seulement qui dirigera le navire? Est-ce toi, eunuque !

Ce mot cingla l'esclave comme une lanière, mais ayant maîtrisé sa fureur, il sortit en disant :

— Je voudrais savoir lequel de nous deux est l'eunuque en ce moment. Ah ! si j'avais ce qu'on m'a enlevé, vous verriez si je suis un homme !

— Sainte Vierge ! dit Madame Petanera qui se plaisait à interrompre la conteuse, qu'une médaille pareille m'eût servi dans ma profession ! L'avez-vous encore, mon amie ?

— Je ne la quitte jamais, fit Nichina, tenez, la voici.

Et Nichina montra une petite rondelle de cuivre doré où se voyait d'un côté l'image de sainte-Agnès, de l'autre celle de la Vierge portant Jésus dans ses bras.

Madame Petanera mit un baiser sur la médaille, ce que voyant, la vieille mère de la Nichina, qui n'était jamais en reste quand il s'agissait de dévotion, après s'être informée de ce qu'on baisait, s'approcha, fit un grand signe de croix, s'agenouilla et aspira longuement de ses lèvres tendues le cuivre vénéré. Ensuite, décollant sa bouche avec un bruit incongru, sans perdre un instant, elle revint à son ouvrage.

— Je compte, dit Nichina, en accrochant la médaille à son corsage, la donner, quand je mourrai, à la confrérie de sainte Agnès, protectrice des vierges et qui m'a sauvée d'un maure.

Hélas ! reprit-elle, pour avoir échappé à un danger, j'avais encore à en affronter un plus redoutable. La petite embarcation où l'on me fit descendre avec les deux matelots espagnols pouvait à peine tenir la mer par cette tempête, et la nuit était si obscure que nous ne savions où nous diriger. Alors je pensai à prier Dieu, sainte Lucie et sainte Agnès, mes patronnes. J'implorai aussi toutes les

assistances célestes que m'avaient naguère recommandées l'abbé Coccone ; mes compagnons, bien qu'au service d'un maure, avaient de la dévotion ; ils s'unirent à moi en poussant de grands cris. Comme c'étaient des hommes hardis et qui ne perdaient point courage, le Seigneur leur vint en aide ; après être restés pendant plusieurs heures entre la vie et la mort, harcelés par des vagues énormes, nous eûmes l'heureuse surprise de rentrer à Malamocco ; sans s'arrêter et quoique la tempête ne fût calmée, ils ramèrent du côté de Venise où nous arrivâmes enfin, brisés de fatigue, d'angoisse et tremblants de froid.

Mais dès qu'ils eurent amarré leur barque devant la Piazzetta et mis pied à terre, oubliant le danger et la peine, ils respirèrent à pleins poumons la joie d'être encore de ce monde, puis ils m'entraînèrent vers l'Arsenal, dans une pauvre masure dont la porte, malgré l'heure, était encadrée d'un filet de lumière.

Au premier appel, comme s'ils étaient attendus, on vint ouvrir. Une vieille en haillons sordides, aux yeux souillés de chassie et au visage troué comme par une armée de vers, nous fit les honneurs d'une chambre où reposaient par terre, à la lueur d'une chandelle, de grosses chairs flasques et de vieilles peaux desséchées. Coureuses et marins accouplés par terre, dormaient, ronflaient et, soufflant par tous les pores, semblaient proclamer leur satisfaction sereine et le bon état de leurs organes. En entrant, je montai sur un bras musclé qui couvrait, d'un geste protecteur et tendre, une tignasse en broussailles. Le bras et la tignasse s'agitèrent et, en punition de mon méfait, un coup de pied m'envoya tomber au fond de la chambre, à une place où, par hasard, je ne rencontrai pas de corps. Je demeurai là, immobile, dans cet air infecté d'haleines et de vinasse, tandis que les matelots qui m'avaient amené réclamaient à boire à grands cris.

J'essayais de reposer, appuyant la tête contre la muraille, lorsqu'une masse énorme roule sur

moi et m'écrase. Je tressaille d'épouvante, j'essaie de me redresser, mais je me sens maintenue dans une impitoyable étreinte. Des yeux monstrueux sont contre les miens ; des bras, des jambes de fer ne saisissent et m'enchaînent les membres. O abomination ! O horreur ! je revois le rire de cette face qui bave sur la mienne. Je voulais appeler, je n'en avais plus la force, étourdie par les éclats de rire et les bruits de ripaille qui s'élevaient autour de moi. Tout à coup je sens mon corps comme défoncé par une honteuse et profonde blessure... Et je ne sais plus ce que je suis devenue cette nuit-là.

A ce moment, Madame Petanera se pencha vers sa fille et lui dit d'une voix qui voulait être basse mais que j'entendis néanmoins :

— Si ce n'est pas une honte d'avoir commencé de la sorte et de faire tant d'embarras aujourd'hui.

— Moi, remarqua Polissena, je ne la trouve pas fière pour raconter comme cela ses débuts.

— Ah ! observa de son côté Betta Pedali, tout le monde connaît nos origines.

— C'est ce qui vous trompe, ma chère, fit Madame Petanera, et les connaîtrait-on, il est inutile de les rappeler. Moi, j'ai toujours raconté à mon ami que j'étais la veuve d'un provéditeur.

— Et le croyait-il ?

— Certainement, du moins à ses heures de tendresse !

Nichina qui entendit, je crois, ces observations, redressa la tête et s'écria :

— Il ne faut pas regarder d'où l'on part, mais où l'on arrive. Qu'importe que je l'aie perdu avec un portefaix ou avec le Doge ! Quand on a le pied bien tourné, on a beau avoir buté d'abord, on suit tout de même sa route et l'on s'avance vers la fortune en faisant la nique au destin.

— Nichina, dites-moi, reprit la Petanera, à quoi vous a servi votre médaille ?

— Mais, à ne pas être prise par un maure. L'homme qui m'a eue, grâces au ciel, si laid qu'il

fût, était un Venitien de Venise.

Nichina demeura quelques instants recueillie, puis, secouant la tête, elle continua son récit :

A présent je ris à tous ces souvenirs, mais comme je souffris dans mon corps, dans mon orgueil, sous cette brute violente et armée comme un âne !

Lorsque la vieille vint le lendemain me trouver, j'étais seule dans la chambre qu'éclairait un jour jaune de pluie. Elle me tendit un demi-écu :

— Votre homme a été généreux, dit-elle : il faut l'être à votre tour.

Je lui rendis la pièce et, sans écouter ses remerciements je sortis, fripée, salie, malade, écrasée de honte.

Dehors, je n'osais regarder personne ; les yeux qui se fixaient sur moi me semblaient pleins de reproches ou de railleries. L'humiliation avait rendu mon âme haineuse. Me rappelant que j'avais un petit couteau sur moi, je l'ouvris. Si j'aperçois l'abbé ou le cardinal, me dis-je, je me jetterai sur eux et je les tuerai. Qu'on me tue ensuite moi-même si l'on veut : cela m'est indifférent. Et à tous les hommes que je rencontrais je lançais le même regard d'horreur et de défi. Puis, au milieu de ma douleur, je je me souvins de Guido, je pensai à son beau regard sombre, à ses cheveux que je prenais tant de plaisir à caresser. Ah ! s'il avait voulu de moi, avec quelle joie je me serais offerte à lui ; de sa part toute violence m'eût semblé douce, mais à présent je ne pouvais plus rien espérer que son mépris.

Comme mes larmes coulaient en abondance et que je craignais de montrer ma peine aux passants, j'entrai dans l'église de Saint-Jean-de-Bragora, et m'agenouillant près de la grande porte, à la place des pauvres, je sanglotai dans l'ombre tout à mon aise. Soudain un jeune prêtre passa près de moi et me donna une petite tape sur la joue.

— Eh bien ! fit-il, qu'a-t-on à pleurer ?

— Ah ! messer, je suis si malheureuse !

Il s'était arrêté et me considérait en souriant.

— Est-on malheureux quand on possède une aussi jolie frimousse que la vôtre?

Mais voyant une dame qui traversait l'église, il baissa le ton, et à voix basse :

— Venez dans la sacristie tout à l'heure. Vous me conterez vos chagrins et j'essaierai de vous consoler.

Je n'avais retenu qu'une parole : il avait dit que j'étais jolie et cela me rassurait un peu, car je m'imaginais changee, défigurée, laide à faire peur. Je voulus savoir à quoi m'en tenir et je m'approchai du bénitier pour me mirer dans l'eau sainte; mais, comme il était très haut, je regardai s'il n'y avait personne dans l'église et j'allai tout doucement chercher un escabeau dans la chaire du curé.

Je fus toute consolée de me voir. Oui! le prêtre n'avait pas menti : malgré la fatigue de mes traits, j'étais jolie, plus jolie que Térésina dont les parents étaient si fiers mais qui avait le nez trop relevé, plus jolie que Nanna qui est une belle fille, certes! mais qui a des yeux de souris. (Elle est morte maintenant, la pauvre, mon Jésus, faites-lui miséricorde!...) Et je m'amusai de mes yeux bordés de sang et de mes joues rouges comme si on les avait claquées.

— Sotte! triple sotte! me dis-je, est-ce que, pour l'avoir perdu, les servantes du cardinal se portent moins bien, est-ce que la grande Aurélia ne rit pas, comme avant, au nez de tout le monde, est-ce que Niccolosa ne va pas entrer en ménage? Il ne faut pas être triste. Et Guido, Guido reviendra : il est impossible qu'il ne revienne pas; il sera trop heureux de jouir de ta beauté.

J'avais repris confiance; comme pour m'encourager, un rayon de soleil venait de se glisser dans la nef. Je me penchai encore sur le bénitier, dont l'eau brillante, irisée sous le soleil, reproduisait mon visage, au milieu des verrières bleues et roses de l'église.

Hélas! ma joie fut de courte durée. Au moment où je levais la tête, j'aperçus le sacristain qui accourait scandalisé de ma posture inconve-

nante. Il m'avait saisi le pied et me le secouait en criant :

— Voulez-vous descendre, petite vesseuse, voulez-vous descendre ?

— Mais lâchez-moi ! lâchez-moi !

— Oh ! oh ! oh ! continua-t-il, elle est montée sur l'escabeau de la chaire, l'escabeau où s'asseoit monsieur le curé pour lire le prône. Non ! on n'imagine pas une pareille impiété !

Il me prit à bras le corps, me mit brutalement à terre, puis, me tirant l'oreille, il me demanda ce que je faisais là. Honteuse de lui avouer la vérité, si simple qu'elle fût, je ne savais que lui répondre, quand une dame corpulente et vénérable s'avança vers le sacristain.

— Cette jeune fille est avec moi, dit-elle, excusez-la : elle cherchait sa bague qui lui était tombée du doigt. Tenez, voici pour votre dérangement.

L'homme étonné, prit la pièce qu'on lui tendait, s'excusa et disparut après s'être incliné devant moi très respectueusement. Comme j'allais remercier ma protectrice, elle me saisit le bras et m'entraîna sur la place Saint-Jean. Rendue là je l'examinai : avec la cape qui lui couvrait le front, le long voile qui lui cachait le visage, elle ressemblait à ces bonnes pizzocchere qu'on voit, le cierge à la main, suivre les processions.

Au mot de pizzochere Madame Petanera bondit.

— Ne nous parlez pas, s'écria t-elle, de ces chieuses d'encens qui n'ont plus de salive à force de radoter des Ave et qui se sont installées chez le bon Dieu comme dans une hôtellerie, le payant de patenôtres du matin au soir et d'une chandelle de vieille cire à Pâques ou à la Trinité ! C'est le Diable qui se cache sous leurs voiles et qui, après avoir séjourné trop longtemps entre leurs vilaines jambes, remonte dégoûté jusqu'à leurs lèvres pour y trouver friandises à son goût : propos fielleux, complaisances empoisonnées, tendresses hypocrites, oraisons commençant avec une médisance et terminées par une calomnie.

Vous auriez tort, ma chère, reprit Nichina, de juger de la sorte ma bienfaitrice. Pour moi je me sentis immédiatement conquise par sa générosité. Il y avait dans sa physionomie une majesté douce et pitoyable qui m'imposa. Aussi ne manquai-je point, tout attendrie, de lui exprimer ma gratitude.

— Mon enfant, fit-elle, je vous ai vue pleurer, et quand je vois pleurer une jeune fille, c'est plus fort que moi, il faut que je lui vienne en aide ! Vous êtes malheureuse, n'est-ce-pas ?

Ainsi sollicité, mon chagrin me revenait. Je pensai que ce serait bon de verser encore quelques larmes dans le sein de cette brave femme et d'exciter une compassion qui serait peut-être fructueuse.

— Voyons, ma chère enfant, reprenait-elle, ayez confiance en moi, je ne désire que votre bien. Contez-moi vos peines. Voulez-vous venir à la maison, à dix pas d'ici? Nous serons mieux pour causer.

Je me souvins alors que le jeune prêtre de Saint-Jean-de-Bragora m'attendait dans la sacristie. Si cette dame me montrait une vive sympathie, il paraissait, lui aussi, me vouloir beaucoup de bien. Après quelques hésitations je me décidai pourtant à rester avec ma dévote. Je fis sagement : j'ai appris depuis qu'on avait décapité l'abbé pour un crime abominable.

— Ah ! la fortune vous a toujours protégée, vous ! interrompit la Petanera en soupirant.

Mais Nichina, sans s'occuper de la réflexion, poursuivit son histoire.

Quand j'entrai chez ma protectice, je fus étonnée de voir, au lieu de la cellule de béguine que j'attendais, une maison décorée somptueusement. Sur la porte elle avait rejeté sa cape, son voile, son manteau et je m'aperçus que, sans rien perdre de sa physionomie respectable, elle gagnait une tournure non pas élégante, il est vrai, mais cossue. Elle avait un corsage très bas et fort

lâche qui permettait à l'œil et même à la main d'y plonger; un rochet de soie blanche, transparente et crêpée bombait sur son ventre, serré par une ceinture de toile d'or. Elle portait des perles aux mains, aux bras, au cou : je ne sais où elle n'en avait pas. Elle s'était fort bien teint en blond le haut des cheveux, mais la racine restait grise, ce qui faisait ressembler sa tignasse à une calotte au dessus brillant et aux bords usés. Comme elle remarquait la surprise que me causait son habillement :

— Une mise modeste, dit-elle, sied bien à une femme pieuse quand elle se rend à l'église, mais ne saurait lui convenir à la maison lorsqu'elle doit recevoir les personnes les plus éminentes de la République et du monde entier. Ce luxe, cependant, est loin de me plaire. Il y a des jours, ma chère fille, où je voudrais être la femme d'un batelier, mais la comtesse Morosina de Jacomo des Ormesini se doit à elle-même. J'accepte, sans murmurer, les grandes obligations de mon rang, parce qu'il me permet de faire beaucoup de bien.

Cette déclaration me la rendit considérable et augmenta ma timidité Toutefois, comme elle me pressait vivement et de l'air le plus sympathique, je finis par lui conter mes aventures, en évitant, bien entendu, de mentionner le bouge de l'Arsenal et la nuit que j'y avais passée. Lorsque j'eus terminé mon récit :

— Vous m'intéressez, me dit-elle. Vivre sans mari, sans enfant, est cruel à mon âge. J'ai besoin d'avoir une jeune fille près de moi. Vous êtes belle, je vous sens bonne, je vous crois intelligente. Je vous demande donc de rester près de moi. Vous n'aurez pas à vous plaindre : je serai votre seconde mère.

Tant de bonté m'émut jusqu'aux larmes. J'appuyai la tête sur le bras de la comtesse et je sanglotai. Elle m'écarta doucement, s'essuya la manche, que mon visage poudreux avait effleurée, puis, pour me tenir compagnie, se mit elle aussi à sangloter.

Bientôt nos gémissements devinrent si bruyants qu'à les ouïr, on eût pensé que nous souffrions les plus barbares supplices. Nous y allions toutes deux de bon cœur, lorsque j'entendis un pas dans l'escalier. Ma confidente cesse subitement ses lamentations, prête l'oreille, et, à la hâte, me recommande la conduite à tenir.

– Ne pleurez plus, voici un de mes parents d'Espagne qui aime les joyeux visages. Il est pourtant d'humeur assez farouche et fuit le monde. Aussi serait-il ennuyé de rencontrer des étrangères chez moi. Ne vous étonnez donc point de ce que je vais lui dire. Je puis faire votre fortune, mais vous devez m'obéir, me seconder et vous prêter aux innocents mensonges auxquels la destinée m'oblige.

Elle achevait à peine, que la porte s'ouvre avec violence et une sorte de petit tonneau, ayant une figure humaine et une crinière de cheval, saute dans la chambre.

— Comtesse, s'écrie le nouvel arrivant, je viens de finir mes pénitences.

La comtesse Morosina, devenue très grave, venait de se lever.

— Permettez-moi de vous présenter, lui dit-elle, ma cousine qui arrive d'un périlleux voyage à Chio où elle a de grands biens.

Puis se tournant vers moi :

— Don Gaspar Pimentel Cardona de Los Cabos y Benavides, marquis de la Cuenca, comte de Sandoval. Je n'oublie rien, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en me prenant la taille et en me poussant vers Don Gaspar.

Je me sentais assez mal à l'aise devant un homme qui avait un nom d'une pareille importance. De plus il m'étonnait avec sa façon de rouler des yeux blancs de charbonnier et de ravaler, dans une aspiration, la fin de ses compliments.

— On m'a parlé, dit-il, d'une petite dévotion qu'il y a, en ce moment, à Saint-Marcilian. On expose des reliques de ce vénérable évêque. Ne pourrions-nous aller lui rendre visite ?

— Je suis à vos ordres, mon cher marquis, on n'est jamais lassée de prier les saints en votre compagnie.

Mais comme Don Gaspar se revêtait d'un grand manteau à la mode de Venise, quoique d'étoffes disparates, la comtesse me regarda en exhalant un soupir.

Déjà nous franchissions le seuil, lorsque nous fûmes abordés par une petite jeune fille au regard de feu, souple, fine, charmante sous sa cape simple et son grand fazzuolo.

— Ma cousine, marquis : la signorina Cecca Braggadino.

— Signorina, fit Don Gaspar, je suis charmé de vous voir, mais dites-moi, comtesse, combien avez-vous donc de cousines ? C'est la douzième au moins que vous me montrez depuis cinq jours que je suis à Venise.

— Notre race, sachez-le, marquis, n'est point chiche de semence.

Nous nous mîmes en route. La comtesse s'avançait d'un pas large, comme si elle avait été la dogaresse en personne ; ses hanches se remuaient avec lenteur et solennité ; à côté d'elle Don Gaspar tricotait des jambes et, ne réussissant pas à régler son pas sur celui de sa dame, tantôt la dépassait, tantôt courait derrière elle. Cecca et moi, nous les suivions à quelque distance ; Cecca imitait leur démarche avec des gestes si bouffons que je n'en pouvais plus de rire. Soudain Don Gaspar, se retournant, aperçut notre jeu ; il nous lança un coup d'œil féroce et désolé.

— Vous avez des cousines bien malhonnêtes, dit-il.

— C'est qu'elles n'ont pas été élevées par votre père, répliqua la comtesse ; ce qui ne l'empêcha pas, d'ailleurs, dans une volte-face si rapide qu'elle faillit perdre l'équilibre, de faire une moue de reproche à notre adresse en nous désignant d'un clin d'œil l'Espagnol.

La vue de Saint-Marcilian les réconcilia sans doute, car ils entrèrent dans l'église en se donnant

le bras. Avec toute la tendresse de nouveaux mariés, ils s'avancèrent jusqu'à la chapelle où étaient exposées les reliques. Morosina de Jacomo se précipita la première à genoux, avec un élan de piété qui émut toute l'assistance, et entraîna Don Gaspar. Selon la dévotion d'usage, ils baisèrent tous deux les marches de l'autel, puis demeurèrent longtemps prosternés, la tête dans la poussière, tendant à notre recueillement leur vaste postérieur.

Cette oraison à Saint-Marcilian nous valut une excellente soirée, un souper plein d'entrain. Il était tard quand la comtesse, ayant sommeil, pria l'Espagnol de l'excuser et nous laissa seules avec lui.

Don Gaspar ignorait les délicatesses qui charment l'oreille des jeunes Vénitiennes et, embarrassé par notre idiome, il résolut d'user seulement de ce simple langage qui est compris par toute la terre. Cecca m'avait révélé quels étaient les desseins de la comtesse à notre égard. Etonnée d'abord qu'on pût concilier les soins d'une vertu si rigide avec des préoccupations qui, le plus souvent, n'en comportent guère, je compris que l'existence a de dures lois et, à pareille école, je crus qu'il était de mon devoir de m'y soumettre. Alors, comme Cecca, souriante et lâche, ne se défendait plus qu'avec ses mains, je trouvai qu'il était préférable de faire grâce du prélude à un homme qui n'en sentait point la valeur, et je m'étendis tout de mon long sur le tapis, très calme, disposée à mener au plus vite une comédie dont je savais le dénouement et qui n'avait aucun intérêt pour moi. Après avoir caressé Cecca un instant, Don Gaspar s'approcha de moi, mais son amour ne fit que m'effleurer. J'attendais de sa part une attaque plus rude quand je le vois frapper du pied, me menacer du poing et ouvrir la porte. De toute sa voix il appelait la comtesse.

Morosina de Jacomo surgit en déshabillé, très inquiète, semblable à un vieux tableau craquelé. Ses cheveux gris se laissaient voir insolemment sous la teinture ainsi que, par la chemise entr'ouverte, des seins en calebasse, si tombants qu'elle

eût pu les rejeter, comme des sacs, par-dessus ses épaules. Ce manque de décence, mieux qu'un sermon, eût inspiré la vertu. Pourtant elle n'était pas sans prestance avec son menton à trois étages.

— Comtesse, comtesse, répétait l'Espagnol avec colère, vos cousines sont des carognes, entendez-vous, des carognes et vous m'avez trompé indignement : elles ne sont pas fraîches.

— Comment elles ne sont pas fraîches ? disait la comtesse en frottant ses yeux pleins de sommeil.

— Oui, vos cousines sont des putains et vous aussi.

J'entendis retentir une paire de claques, mais de claques comme on n'en donne plus aujourd'hui. Ce jour-là Morosina me révéla toute la force qui se cachait sous son embonpoint.

— Misérable ! criait-elle, c'est ainsi que vous abusez de la confiance d'une honnête femme pour débaucher sa famille ! Traître, hypocrite, lâche, suborneur éhonté ! Et vous osez calomnier de chastes jeunes filles qui se sont confiées à vous. Eh bien ! soyez-en assuré : demain j'irai déposer ma plainte, oui ! pas plus tard que demain. Allons ! vous en irez-vous à la fin ?

— Grâce ! comtesse, grâce ! un moment ! permettez-moi de faire mes malles.

— Vous n'avez rien à faire ici qu'à partir et je vais réveiller le bargello si vous demeurez dans cette maison un instant de plus.

Don Gaspar Pimentel Cardona de Los Cabos y Benavides disparut épouvanté, laissant à l'ennemi armes et bagages.

Aussitôt Morosina courut à la chambre qu'occupait l'Espagnol ; elle en revint toute joyeuse : elle avait les mains pleines d'or. A chacune de nous elle donna cinq ducats.

— L'affaire a bien tourné, dit-elle, mais il eût pu en être autrement. Pourquoi ne pas m'avoir avertie ? Avec un peu d'alun et de résine ce sont des malheurs qui se réparent aisément.

En ce moment nous entendîmes parler à haute voix dans la rue. Nous nous mîmes aux fenêtres.

C'était Don Gaspar qui se causait à lui-même en espagnol. Tout en conversant avec des marins de ce pays j'avais appris quelques mots qui n'étaient pas les plus respectueux de la langue : c'étaient justement ceux-là que Don Gaspar proférait devant la maison.

— Vieja raposa, criait-il, cara de putilla, hija de corcovado !

Je rougissais de ces injures, mais la comtesse qui semblait goûter ces paroles comme une voluptueuse musique, me dit avec les yeux d'une sainte ravie au ciel.

— Quelle langue harmonieuse que l'espagnol !

Je passai avec Cecca une nuit qui valut pour moi dix années d'école. Fort sagement elle avait éteint les chandelles ; aussi ne s'aperçut-elle pas de ma rougeur et de mes étonnements. Sur l'amour, les procureuses, les hommes, l'existence en général et la vie galante en particulier, cette petite fille me dévoilait d'obscurs mystères. Quand je me levai du lit, j'aurais pu en remontrer aux plus instruites, mais comme la science de Cecca ne se bornait point à des paroles, j'eus les membres fort las de cette longue leçon.

Je ne m'étais pas encore bien habituée à ma nouvelle condition, lorsque étant allée un matin jusqu'à la Mercerie, j'aperçus Guido qui s'avançait vers moi, le front couvert d'un bandeau. Je ne sus plus où j'étais, tant mon émotion fut violente ; mes yeux se remplirent de larmes, je tremblais de joie, de peur, de désir. Un instinct plus fort que toute prudence me dirigea vers lui. Il baissait le regard et ne me vit que lorsqu'il fut contre moi. Il eut un tel cri d'horreur que je me sauvai en courant jusque chez la comtesse. J'étais folle de chagrin, mais comme je songeais à tout ce qu'il pouvait me faire, la frayeur dominait mon affliction. A Morosina surprise de mon air égaré, je dis en pleurant :

— Ils vont venir tous, le cardinal, Coccone, Guido, ils vont venir me jeter en prison !

Morosina me calma en m'assurant qu'avec un peu de prudence, je n'avais rien à craindre.

— Sortez toujours avec un fazzuolo, évitez les abords du palais, et nul ne découvrira votre retraite.

Le soir, nous eûmes à dîner galante compagnie, et l'obligation d'être aimable, les histoires joyeuses, les reparties de Cecca, les flatteries des convives, me divertirent de ma peine. Seulement il me fallut répondre aux compliments de mon voisin de table et ce fut pour moi un atroce supplice. Un mot vif et un peu dur que je me permis de lui lancer me valut, de la part de Morosina, un de ces coups d'œil de maîtresse à esclave qui impose l'obéissance. Je m'abandonnai donc, en essayant de sourire, aux caresses du galant, dégoûtée jusqu'à en vomir, haineuse jusqu'à désirer le tuer. Ah ! me disais-je en voyant dans les yeux de mon compagnons briller une joie qui me soulevait le cœur, se peut-il que ceux que l'on aime vous repoussent et qu'il faille subir la volonté d'un ennemi !

— Laissez-moi ! fis je à l'amoureux après une première étreinte. Vous voyez qu'elle est ma fatigue.

Et je le chassai tout nu de ma chambre, l'envoyant s'habiller au dehors.

Je jetai les ducats qu'il m'avait mis dans la main et je pleurai sur mon corps souillé, mon corps qui me répugnait à présent comme quelque chose qui n'était plus à moi, une boue, un excrément attaché à ma personne.

Cecca, les pommettes roses et brûlantes des baisers qu'elle venait de recevoir, accourut à mes gémissements. Elle avait aussi congédié son ami, avec des sourires et des plaisanteries, sans colère, sans tristesse. Elle essaya de me consoler.

— Va-t-en ! Va-t-en ! m'écriai-je, tu sens le mâle ! oh ! cette puanteur, cette infection d'homme, je la sentirai donc partout !

— Pauvre petite ! dit Cecca.

Elle me prit le bras et, malgré ma résistance, m'entraîna jusqu'à la salle de bain. Toutes deux nous descendîmes ensemble avec délices dans l'eau vierge, dans l'eau purificatrice.

En sortant du bassin, elle répandit sur elle et sur moi un flacon de parfum, puis me baisa la bouche ; et nos seins, nos ventres unis jouaient à se caresser.

— Eh bien ! Nina, fit-elle, est-ce que je sens le mâle toujours?

Comme ses lèvres me furent douces cette nuit!

Elle n'habitait point avec nous, mais à cause de son affection pour moi, elle avait obtenu de la comtesse de s'installer dans ma chambre. Je fus heureuse de sa compagnie. Après la brutale caresse des hommes, la sienne me consolait en me faisant oublier. Mais je la payais d'ingratitude et de colère. A ses lents et attentifs baisers je ne répondais que par les emportements de mon amour trompé. Quand elle m'embrassait de toute sa force, quand elle pénétrait en moi de tout son désir, je pressais, j'appuyais sa tête contre ma chair comme pour l'étouffer; si elle me tendait son corps, je ne savais que le mordre et le déchirer. Pourtant il y avait dans nos étreintes un moment de douceur, d'abandon mutuel, d'exquise défaillance, où je ne savais si c'était Cecca, Guido ou Dieu enfin qui était en moi. A cause de cet instant je pardonnais à Cecca sa passion, sans l'encourager. Lorsqu'elle se relevait les yeux vagues, fatiguée, ravie de ma jouissance, plus humble qu'une esclave, je me rappelais combien elle était dure envers les hommes.

— Va-t-en, lui criais-je, tu es ridicule.

Docile à mes ordres, elle se sauvait, en cachant ses larmes.

Elle ne faisait que me rendre plus douloureuse la privation de ces violences préférables à toutes caresses, quand elles viennent du maître que nous avons choisi.

Cependant de mes nouveaux soucis naissaient des plaisirs que je n'avais point soupçonnés. L'obligation d'avoir le corps bien tenu, la mise soignée, le visage riant, la parole vive et légère, avait créé pour moi des habitudes aisées, et les habitudes, un divertissement. Je ne songeais qu'à varier mes toilettes. Avec ce que je gagnais à la sueur de mon

corps, je n'y suffisais pas. Il me fallait sans cesse de nouveaux costumes, et, chaque fois, de plus somptueux. Devant le miroir j'oubliais Guido. Mon cœur battait avec force quand, au dîner de la comtesse, entourée des plus élégants gentilshommes de Venise, je surprenais tous les regards attachés sur moi; au contraire, je pleurais de dépit, je rêvais de me retirer dans un couvent, si au milieu des amants de mes rivales, je n'avais point reçu tous les hommages que j'attendais. Le baiser des hommes m'était odieux et j'avais besoin de leur admiration.

La comtesse modérait mon ardeur de parure.

— A votre âge, disait-elle, la simplicité est plus séduisante. Faites croire à votre innocence le plus longtemps que vous pourrez. Une toilette trop luxueuse révélerait que vous n'êtes plus une jeune fille, en ayant perdu la modestie.

Ainsi portait-elle tous mes bijoux, sous prétexte qu'ils ne convenaient pas à mon extrême jeunesse.

A chaque instant elle était prête à nous offrir le profit de sa longue expérience. Elle se laissait ouvrir à volonté comme une boîte pleine de recettes précieuses, pouvant servir en toutes circonstances. Dans les longues après-midi, après avoir dirigé le travail des servantes, elle ne dédaignait pas, tout en jouant aux dés, de nous enseigner l'art de vider les bourses.

— Je suppose, Nichina, disait-elle, que vous voyez pour la première fois, un homme qui vous a lancé le regard féroce de la possession. S'il vous prend pour une fille malheureuse, mais sage, gardez-vous de le détromper. Ne vous livrez point; laissez-le prolonger indéfiniment son adoration et sans lui réclamer seulement un quattrino. Puis, quand vous vous êtes attiré sa confiance, jouez le grand coup; rougissez vos yeux de façon que vous ayez l'air d'avoir pleuré depuis au moins vingt-quatre heures. Alors vous arrivez chez lui et d'une voix entrecoupée de sanglots: « Mon bon seigneur, papa vient de mourir; nous sommes sans pain, maman et mes cinq sœurs, je n'ose venir vous trouver, et pourtant,

mon bon seigneur, je ne connais que vous. » Rien ne flatte plus Priape que de mêler des larmes à ses épanchements. Ces larmes le sanctifient. Quand il a pleuré sur une jolie fille dont la vue gonfle sa braguette, elle est sauvée; elle tient la forte somme et n'a plus qu'à s'en aller planter son camp ailleurs.

— Sans lui rien accorder?

— Sans lui rien accorder. Sachez-le bien, ma chère enfant, on ne conserve l'amour d'un homme qu'en le traitant avec le fouet et le bâton. Plus vous vous conduisez mal avec lui, plus il vous est dévoué. Un bien dont il est difficile de tirer profit, par exemple, vous ne le croiriez jamais, c'est le prodigue, cet être qui a envie d'acheter tout ce qui s'offre à ses yeux, qui ne refuse jamais un quémandeur, qui, chaque soir, aux dés ou aux cartes, s'en va jouer sa fortune. Il faut, sous un prétexte ou un autre, lui vider sa bourse tous les matins. Quant à ce beau seigneur qui ne se fait plus d'illusion sur votre vertu, qui vient vous voir un jour pour avoir le plaisir de goûter, d'effleurer vos grâces, c'est avec lui vraiment que vous devez vous montrer pleine d'habileté. Il connaît de longtemps les tours des femmes et il s'en défie, mais il en est devant lesquels les plus rusés ne tiennent point, parce que, comme disent les confesseurs, la chair est faible. Lorsque vous vous montrez à lui, sur la place Saint-Marc ou dans les jardins, il faut avoir toute la retenue, toute l'amabilité dont vous êtes capable. Prenez-le par des paroles sucrées, des attentions; au besoin, s'il aime à rire, par d'innocentes espiègleries. Une fois dans le piège, il se dit : « Voilà une bonne fille à laquelle je puis donner mes petites pièces et qui sera trop polie pour murmurer. » Vous rentrez ensemble. Il vous remet son offrande menue. Vous, sans vous fâcher, après lui avoir gentiment baisé la bouche, vous vous asseyez sur ses genoux et vous lui chuchotez dans le creux de l'oreille, avec une petite moue et une voix de fillette câline : « Sa Seigneurie estime bien peu sa pauvre petite femme. » Et, sans un mot de plus, vous commencez par étaler

sur vos épaules, d'un mouvement de tête, vos magnifiques cheveux. Rien que ce mouvement de tête vaut à lui seul un ducat. Comme mon homme n'ignore point le prix de la beauté, il inscrit déjà dans sa mémoire : un ducat. Vous vous déshabillez lentement. Il découvre vos seins. Ah ! vos seins ! si j'avais vos seins ! savez-vous ce que je serais aujourd'hui ? Dogaresse ! Pour baiser seulement vos seins, il donnerait bien dix ducats. Vous continuez à découvrir votre peau, à faire bomber vos formes, puis, d'un mouvement sûr et prompt, vous laissez tomber vos jupes et vous sortez de vos robes plus majestueusement que Vénus sort de la mer. Mon renard, mon aigrefin, mon cœur glacé est comme fou ; il ne reste pas en place ; il veut se jeter sur vous, pareil à un chien impatient qui voit qu'on s'apprête à la promenade. Il y a encore la chemise à enlever. « Un peu de patience ! » dites-vous en écartant ses mains. Et en femme qui ne perd jamais le sens de la mesure, tout en ayant l'air de vous hâter, vous brouillez les liens, renouez les nœuds et retardez le moment suprême. de façon que le désir du paillard soit bien à point. Alors, tout d'un coup — la manœuvre est délicate et exige de l'esprit — vous vous baissez, et comme par mégarde, vous donnez à entrevoir, le temps d'un éclair, vos plus secrètes, vos plus vastes magnificences. Dès ce moment, mon roué vendrait son bien, assassinerait son oncle, renierait son Dieu, si vous le lui demandiez. Vous n'avez plus à modérer vos exigences : il est prêt à vous donner jusqu'à sa peau. Vous, de votre côté, ne vous épargnez pas : il s'agit de le ramener dans votre lit le lendemain, lors même que ses affaires, sa femme ou la République le forceraient à partir.

— Mais les avares ? demanda Cecca, comment peut-on venir à bout d'un avare ?

— Ah ! mon enfant, ne me parlez pas de ces gens-là. De seulement les nommer, c'est un blasphème. La première chose à faire, pour une femme qui vient de lever un galant, c'est de regarder si

le gibier a cette patte à griffes d'où il est impossible d'extraire quoi que ce soit, fût-ce un bagattino. Si le galant est de cette vilaine race possedât-il tous les trésors du monde, une femme doit le fuir avec plus de diligence que le mal français. Le pape viendrait chez vous, si vous venez à apprendre que c'est un avare, fermez-lui la porte au nez. Car, voyez-vous, des êtres pareils, ce ne sont pas des hommes, mais des monstres. Il n'y a rien à tirer d'eux, à moins de les assassiner, et encore sont-ils capables de se cacher dans les os leur or pour qu'on ne vienne pas les en dépouiller. C'est pourquoi Dieu regarde les avares comme les plus grands des pécheurs qu'il laissera éternellement brûler dans l'enfer sans leur accorder jamais rémission de leur peine.

Nous avions besoin de cet enseignement, car, chez la comtesse, se réunissaient des hommes de toute la terre, qui nous familiarisaient avec les plus étranges passions. Une fois, un cordelier de vertueuse apparence, mais dontles yeux brillants ne s'accordaient point avec le reste de la physionomie, nous adressa d'immondes propositions. Cecca, qui avait tous les courages, voulut bien le satisfaire. Elle n'eut pas à s'applaudir de sa complaisance. Après un spasme effroyable et des cris à réveiller un mort, le moine se lève du lit, la saisit par les cheveux, la traîne sur les dalles et lui secoue violemment la tête en s'écriant :

— Infâme prostituée ! que n'ai-je un fouet pour te punir de tes crimes !

J'assistais à la scène. Je repoussai le moine violemment et le chassai de la maison.

— C'est vous qui devriez avoir honte, lui dis-je, de venir nous aimer avec votre robe de religieux qui pue la sueur, le retrait et la cuisine.

— Se peut-il, interrompit la Petanera, qu'il y ait des hommes aussi ingrats au plaisir ?

— Certainement, répondit Arivabene, on se repent toujours de ses péchés lorsqu'on n'est plus capable de les commettre. Ce qui est beau et hé-

roïque, par exemple, c'est de triompher, en pleine tentation, de ses mauvais instincts. Cela m'arrivà un soir de la semaine sainte, sur le pont du Rialto. J'étais si affamé d'amour que je me serais précipité sur la plus répugnante des vieilles. Or, à côté du pont, tout près de l'église Saint-Giacomo, habite une dame d'âge respectable, mais habile à découvrir des jeunesses et pleine d'attention à nos petits caprices : la signora Marietta Bombarda. Par malheur, elle est fort exigeante, surtout pour ceux qui, comme moi, ne peuvent plus s'en aller d'une maison, où on les a reçus avec bienveillance. J'avais justement vingt ducats dans mes poches. Apprenez donc, une bonne fois, à connaître et à estimer ma vertu. Comme je craignais, en passant devant la maison de la Bombarda, de ne point résister au Démon, et qu'en ce temps de l'année, mon péché eût été double, j'ai jeté les vingt ducats dans le Grand Canal.

— Comment ! Arrivabene, vous êtes frère mendiant, et vous avez vingt ducats sur vous ! et encore vous les jetez dans l'eau !

— C'était l'argent de la quête

— Je vous confierai quelque chose !

— Vous chercheriez vainement un dépositaire plus fidèle que moi, seulement ce soir-là j'avais bu, de trop, deux doigts de vin, et encore n'était-ce pas moi qui avais bu : on m'avait fait boire.

Après Pâques, reprit la Nichina, il nous vint un grand nombre de pélerins qui, de Rome, retournaient dans leur pays. Morosina avait déniché sur l'Arsenal un bambin aux yeux vifs, fin comme renard, sachant des langues assez de mots pour être entendu de tous les voyageurs, et doué d'assez de flair pour reconnaître les étrangers de distinction qui ont la poche bien fournie de ducats. Un jour, il nous amena deux personnages ventrus, petits, à l'air jovial, heureux de vivre et qui se ressemblaient comme des frères, bien que l'un fut roux et l'autre grisonnant, le premier anglais et l'autre français. Ils se querel-

laient sans cesse; toutefois, ils avaient l'air aussi bien collés l'un à l'autre que la mousse au rocher. Nous apprîmes que l'Anglais se nommait Humphrey Craddock et que c'était un riche tisserand; l'autre, parisien et conseiller à la Cour s'appelait Thomas Lannelongue. A peine en notre compagnie, ils se mirent, sans s'occuper de nous, à échanger leurs impressions.

— J'ai visité aujourd'hui quarante-cinq églises, dit Craddock en s'essuyant le front; demain, je visiterai les autres : je veux absolument voir tout, tout ce qui se trouve à Venise.

— Il y a une chose, dit Cecca, que Monseigneur ne ferait pas mal de visiter.

— Quoi donc? demanda Craddock.

— Sa sottise.

— Aucun guide ne m'a parlé de ce monument, répondit l'Anglais qui comprenait mal le vénitien.

— Je ne sais si vous êtes comme moi, fit à son tour Lannelongue qui semblait encore plus fatigué que son compagnon, mais Saint-Marc me paraît d'un bien mauvais goût. Ah! Notre-Dame! Ah! l'air de Paris! Ah! ma pauvre bonne femme de femme!

— Mettez-les donc sur votre dos, votre Notre-Dame, et votre Paris, et votre pauvre femme! Depuis le premier jour de notre voyage, vous n'avez pas une seule fois regardé ce qui vous entourait. Êtes-vous aveugle?

— Et vous, qui avez les yeux en vedette du matin jusqu'au soir comme pour agripper les objets, pouvez vous me dire ce que vous avez vu à Venise?. .

— Mais tout, messire Thomas, je vois tout, moi! Tenez, pendant que vous écriviez à votre pauvre femme, l'autre jour, j'ai assisté à un jugement du Conseil des Dix, je suis allé rendre visite au Doge et j'ai vu Frère Gennaro subir la question extraordinaire.

Au nom de Frère Gennaro, mon cœur battit plus vite, je devins tout inquiète et, l'oreille aux aguets, je ne perdis pas un mot de leur conversation.

— Mais, comment avez vous pu pénétrer au Conseil des Dix? demanda Lannelongue.

L'Anglais écarta son manteau et frappa, en souriant, sur la bourse qu'il portait attachée à son cou, comme une médaille. Il reprit :

— Avec cela, il n'est pas d'endroit où l'on ne pénètre. Lorsque j'arrivai à Saint-Marc, un garde m'interdit l'entrée du palais. Je lui dis que je suis un sujet de Sa Majesté le roi d'Angleterre : aussitôt il m'a laissé passer. A un second garde qui faisait plus de difficulté, j'ai donné un ducat et j'ai continué mon chemin. Un troisième a prétendu qu'il y allait de ma vie et de la sienne : j'ai souri et lui ai remis deux pièces d'or. Il m'a lui-même conduit par toute une suite d'escaliers ténébreux jusqu'à une étroite lucarne d'où j'ai pu contempler la scène à mon aise. Ç'a été vraiment bien, bien, bien curieux!

La salle était assez obscure, mal éclairée de deux chandelles. Les juges, le greffier, le médecin, le bourreau, l'accusé, dont je ne distinguais ni le visage ni le costume, formaient des ombres noires. Il y avait une grosse voix qui parlait tout le temps et, sur un ton de colère, interrompait une petite voix pareille à celle d'une fillette corrigée. Celle-ci répondait si bas qu'elle semblait privée de souffle. Enfin, tout à coup, l'une des ombres noires s'est élevée jusqu'au haut de la salle, comme tirée par une chaîne, puis est retombée à terre avec une prodigieuse vitesse. Dans la descente, elle a poussé un grand cri, et une figure d'enfant aux yeux épouvantés, aux traits contractés, laide, difforme, effrayante, a surgi à la lumière. Cette apparition, d'ailleurs, n'a pas duré plus qu'un éclair. Toutes les personnes qui étaient là se sont de nouveau confondues dans la demi-obscurité, tandis qu'un bruit de chuchotements mêlé à une plainte continuelle, lente et assourdie, montait jusqu'à moi. On venait de donner au Frère Gennaro l'estrapade.

— Voilà une torture qui est profondément inhumaine, dit Lannelongue. Il faut que la Justice à Ve-

nise soit d'une barbarie de sauvage pour user encore d'une question qui ébranle de la sorte l'entendement. A Paris, avec les brodequins en parchemin qui rétrécissent au feu et compriment étroitement la jambe, nous concentrons la douleur sur un seul point du corps et laissons au patient l'esprit tranquille, de façon qu'il ait tout le loisir de regretter son crime et de le confesser.

— Vous êtes à Paris, fit Craddock, aussi cruels qu'à Venise. Il n'y a qu'en Angleterre où l'on sache donner chrétiennement la question. Nous nous contentons de flageller le patient.

— A merveille! mais obtenez-vous de bons résultats : tout est là. La Pitié ne doit pas faire oublier la Justice.

— La flagellation est une torture suffisante, puisqu'un criminel, à qui on l'administre vigoureusement, meurt quelquefois sous les coups. Mais elle possède sur les autres peines la grande supériorité de pouvoir être proportionnée aux délits. A Londres, en effet, on déchire avec gradation la peau du coupable, et rien n'est plus salutaire, plus efficace, plus capable d'amener au repentir une âme endurcie que cette douleur progressive et mesurée. De plus, la flagellation est très économique. Elle ne demande que de l'adresse, mais ne coûte ni préparatifs, ni fatigue, ni perte de temps. Avec le fouet à dix branches, un bourreau n'a besoin, pour mille coups, que de lever cent fois le bras. Des exécutions faites aussi vite et aussi simplement ne ruinent pas un pays, et le bourreau se contente de la modeste rétribution qu'on lui accorde, parce que sa charge ne l'enlève point à son travail et lui sert de délassement. Enfin Notre-Seigneur fut flagellé, et c'est une grande consolation pour un pécheur de souffrir le même supplice que son divin maître.

— Evidemment, répliqua Lannelongue, évidemment votre défense est fort judicieuse, mais il serait facile de la battre en brèche. Avant de vous répondre, j'étudierai mon sujet plus au vif. Je me propose même, à mon retour à Paris, d'écrire un traité

sur les *Avantages de la Flagellation comparés à ceux du Brodequin.*

— Vous ferez sagement, mais en France on ne saura jamais aussi bien flageller qu'en Angleterre.

— Je me permets de vous contredire, mon cher Craddock, nous possédons d'excellents bourreaux ; celui de Paris, notamment, passe pour avoir un des plus habiles bras du monde.

— Le malheur des nations, continua l'Anglais, est de tenir à leurs vices plus encore qu'à leurs vertus. Ici, je le vois bien, l'estrapade joue un rôle beaucoup trop important. Le frère Gennaro l'a soufferte trois fois.

— Il n'avouait donc pas ses crimes ?

— Il était absolument convaincu d'hérésie, de meurtre et de sodomie.

— Par exemple, voilà un crime que je n'aime guère, la sodomie ! Vous me croirez si vous voulez : j'ai de la compassion pour tous les malfaiteurs. Il m'est arrivé de verser des larmes sur le sort d'un enfant assassin qui avait coupé sa mère en petits morceaux ; mais si je vois conduire un sodomite au tribunal, c'est plus fort que moi, je ne puis m'empêcher de crier : Au bûcher ! Au bûcher ! Et Gennaro était sodomite ?

— On l'affirme. Seulement il avait accompli son forfait avec tant de mystère que personne ne l'avait vu. Quelqu'un demanda s'il n'était pas important de le confronter avec la petite fille qu'il avait violée. C'est inutile, s'écria le juge. Seulement on avait découvert, à l'endroit supposé du crime, un capuchon de moine. Gennaro avait fini par reconnaître que c'était le sien. Mais on voulait savoir si c'était à Venise ou à Florence qu'il se l'était procuré. Gennaro ne se le rappelait pas. « A-t-on arrêté les tailleurs compromis ? » fit un chef de la quarantie criminelle. Et comme on n'avait que Gennaro sous la main, on résolut de lui arracher des aveux en lui donnant une quatrième fois l'estrapade. Par malheur, le médecin déclara que le frère était incapable de supporter plus longtemps la question et l'on se résigna à le reconduire

dans sa geôle. Aussitôt que je l'ai vu emmener, je me suis sauvé au plus vite pour ne pas être surpris dans ma cachette. Hier, on l'a brûlé, et le spectacle a été bien curieux, bien curieux... J'ai dépensé dix ducats pour être placé près du bûcher. Un peu plus, j'aurais été brûlé moi aussi, mais vraiment c'en eût valu la peine.

— Ah! c'est pour cette exécution qu'il y avait tant de foule dehors ?

— Oui, tout le peuple tenait à voir la grimace que l'hérétique ferait au milieu des flammes. On l'attendit avec des trépignements d'impatience. Une longue rumeur a couru dans la multitude à sa venue. Il était en chemise et portait sur ses épaules des lambeaux de sa robe de moine qu'on venait de déchirer. Il tremblait fort, je vous assure : ses dents claquaient. On était obligé de le soutenir. Il serrait un crucifix dans la main. Quand il a vu apparaître le bûcher élevé jusqu'au milieu des colonnes de la Piazzetta, il a eu une défaillance et il a poussé de petits cris : Hi ! hi ! oh ! ah ! oh !

— Vous avez dû mal entendre : il nommait son maître, le frère Girolamo.

— Je ne sais pas, mais la foule s'est mise à l'insulter, à le traiter de lâche, de porc, et un enfant, perçant la haie des zaffi, lui a lancé en plein visage un excrément qui est resté collé à sa peau comme un masque et lui a donné une mine si étrange que des rires ont éclaté de toutes parts. Un bargello, qui demeurait impassible, a dit à un sbire de laver le visage du condamné. Mais le sbire a répondu : « Est-ce la peine pour si peu de temps qu'il lui reste à vivre ? » Cependant le frère s'était evanoui, on a éte obligé de le porter jusque sur le bûcher où, après l'avoir attaché à un poteau avec de grosses chaînes, on a appelé le médecin pour le faire revenir. Gennaro s'est réveillé en hurlant d'épouvante, tandis que le bourreau le couvrait de paille et disparaissait. Alors, de tous côtés du bûcher, j'ai vu courir les petites flammes des torches qu'on y jetait et presque aussitôt une montagne de fumée s'est élevée jusqu'au ciel au milieu du crépitement des

fagots et de l'immense clameur du peuple. Craignant d'être étouffé, je me suis sauvé en grande hâte.

En achevant son récit, Humphrey Craddock se tourna vers moi.

— J'ai un curieux souvenir de l'exécution, fit-il, C'est le neveu du bourreau, un jeune garçonnet, qui me l'a offert aujourd'hui pour quinze ducats. Voulez-vous le voir ?

Et sans attendre ma réponse, avec un sourire plaisant, l'Anglais tira du petit sac de soie qu'il portait à la ceinture une masse noirâtre ou je reconnus les os d'une main calcinée. Je poussai un cri d'horreur et comme, par jeu, Craddock m'effleurait le visage de cette main de cadavre, je me rejetai brusquement en arrière et tombai à la renverse.

— Allons, ma chère enfant, dit Morosina en me relevant, n'ayez pas peur : ces seigneurs n'ont pas l'intention de vous faire de mal.

Et, s'adressant à Craddock elle ajouta :

— Vous avez là, messer, un talisman precieux. Enduite de sésame, de cire vierge et de graisse de pendu, cette main de gloire s'allume comme une chandelle et répand une lumière merveilleuse qui paralyse l'audace des criminels. Il est seulement fâcheux qu'elle vienne d'un hérétique. Mais préparée convenablement dans un vase de terre avec du sel, du salpêtre et du poivre long, puis exposée ensuite au soleil d'été, je ne doute pas qu'elle n'ait de grandes vertus.

— Je les éprouverai, reprit Craddock, bien que cette main soit surtout pour moi un souvenir, — un souvenir que je serai heureux de montrer à ma femme et à mes amis de Londres. Je ne regrette pas moins de l'avoir retirée de mon sac, puisque cette jolie fille en a eu si grand peur.

— Ne faites pas attention à cette enfant, répliqua Morosina : elle est craintive à l'excès. Votre récit d'ailleurs n'a pu la laisser indifférente, car elle connaissait le frère Gennaro.

Ces paroles éveillèrent la curiosité des deux

compères qui, jusque là, n'avaient pas eu pour moi un regard. Ils se mirent aussitôt à me considérer de la tête aux pieds et commencèrent à me poser une foule de questions auxquelles je répondis à peine, blessée de leur indiscrète curiosité. Comme je me retirais dans ma chambre avec la comtesse, Thomas Lannelongue se leva derrière moi et, posant la main sur l'épaule de Craddock, sans soupçonner que je l'entendais, il lui dit :

— Elle est jolie, hein?

— Elle est très curieuse.

— Je vais passer la nuit avec elle.

— Non, ce sera moi.

— Comment toi? Est-ce que tu as jamais aimé une femme? est-ce que tu as un cœur?

— Je ne l'aime pas, seulement je trouve très curieux d'avoir eu à Venise la maîtresse d'un hérétique.

Comme ils voulaient m'avoir tous les deux et que ni l'un ni l'autre ne consentait à me céder à son compagnon, ils résolurent de me jouer aux dés. Cachée derrière une tenture, j'asssistai à cette partie dont j'étais l'enjeu, amusée bien qu'indifférente. En effet, entre leurs laideurs, je n'aurais su choisir.

Ce fut Thomas Lannelongue qui gagna. Il regarda l'Anglais avec une figure qui voulait dissimuler sa joie, mais il riait malgré lui, tandis que Craddock frappait de grands coups sur la table. Thomas lui disait doucement :

— Console-toi, vieil ami, puisque tu n'aimes pas cette fille. Il y a d'ailleurs plus d'un inconvénient à partager son lit. Outre le péché de la chair, qui est un des plus graves que l'on puisse commettre, le cœur me manque à l'idée de tromper ma pauvre chère femme. De plus, on prétend qu'à Venise les courtisanes ne sont pas sûres de leur corps. Qu'en penses-tu?

— Je pense que tu dois me céder ton enjeu.

— Pour cela, non. Je trouve même fort inconvenant de ta part de revenir sur une décision que

nous avons prise ensemble avant de commencer la partie.

Et Lannelongue se disposait à sortir, mais il ne fut pas plutôt debout que l'Anglais lui lança le pied dans la poitrine et, par une volte-face rapide, s'occupa de lui marbrer la peau de ses poings.

— Mais, mon ami, qu'a-qu'avez-vous? que vous prend, prend-il ? disait Lannelongue, et, se tournant vers la porte, il cria :

— Au secours ! Au secours !

La comtesse accourut, la gorge, le ventre bondissants et les trois mentons agités d'une exubérante gaieté.

L'Anglais avait renversé Lannelongue et, le menaçant de son bras levé :

— Voulez-vous coucher encore avec elle, le voulez-vous ? répétait-il.

— Non, vieille truie, je ne le veux pas, faisait la voix haletante du conseiller, vas-tu me laisser à la fin, puisque je te certifie que je ne veux plus d'elle ! Ah ! puisses-tu attraper le mal anglais, la peste et toutes les infections de l'enfer!

Il se releva et partit en se frottant les côtes. Morosina félicita Craddock de sa vigueur.

— Oh ! dit l'Anglais, il n'a pas plus de force qu'une guenille ; cela se comprend : il passe son temps à rendre la justice, tandis que moi, tenez, voulez-vous?

Il avait déjà une attitude de pugiliste et se disposait à recommencer la lutte.

— Assez! assez! s'écria la comtesse en se sauvant épouvantée.

Au dîner, Lannelongue reparut. L'Anglais s'était placé à ma droite et la comtesse à ma gauche ; mais le conseiller me semblait supporter avec sérénité cette usurpation de ses droits ; et, tandis que Craddock me questionnait sur l'hérétique, Lannelongue nous conta mille aventures dont nous rîmes aux larmes.

Quand sonna l'heure du couvre-feu, Craddock désira m'accompagner dans ma chambre ; je pris

congé de nos hôtes, assez étonnée de l'adieu jovial que m'adressa le Français.

Tout en me déshabillant, je demandais à Craddock pourquoi il avait choisi un compagnon de voyage avec lequel il ne cessait pas de se disputer.

— C'est, dit-il, la Providence qui me l'a imposé. Ne contrarions pas les intentions divines. Je venais d'arriver à Paris où j'avais, à la Promenade, lié connaissance avec sa femme. Thomas nous rencontre en train de nous mugueter. Aussitôt la dame, sans se mettre en peine, me laisse un instant, aborde son mari et lui donne un baiser en disant : « Papa, ce pauvre Anglais ne sait pas un mot de notre langue ; alors je le conduis dans Paris, tu veux, pas ? » Le soir, nous nous sommes accolés sous son nez, car le bonhomme est sujet au sommeil quand il rentre du tribunal. Depuis, il ne me quitte pas plus que mon ombre ; c'est lui qui a eu l'idée d'entreprendre ce pèlerinage avec moi. Je le supporte à cause des histoires de cocus qu'il me raconte durant les longs trajets et qui ont, sur ses lèvres, une bonne odeur de vérité.

Mais soudain Craddock eut l'air d'avoir peine à se tenir. Il se courba en faisant une grimace horrible et en se pressant le ventre.

— Vous souffrez, messer? lui demandai-je.

— Laissez-moi ! de grâce ! laissez-moi ! Je suis malade. Oh ! oh ! oh ! je suis très malade.

Et il se précipita vers la porte, l'ouvrit et disparut.

Je riais encore de l'aventure, en considérant les beaux ducats qu'il m'avait offert et qui lui avaient si peu profité quand j'entendis le pas, doux comme un souffle, d'un homme qui entrait dans la chambre. On me mit un baiser sur le cou. J'aperçus alors le visage mystérieux et goguenard de Thomas Lannelongue qui, pour venir me voir, s'était, comme une épousée, vêtu d'une chemise de toile d'or et coiffé d'un béret de soie claire. Il avait les pieds nus afin d'assourdir sa marche. Comme j'ouvrais de grands yeux étonnés, il me dit d'une

bouche de miel en ouvrant les bras à la manière des prédicateurs :

— Je viens vous aimer.

— Mais votre compagnon ?

— Il est au retrait et il y passera probablement la nuit, si la liqueur que je lui versai dans son vin produit tout son effet.

— Méchant, alors c'est vous qui l'avez rendu malade ?

— Tout est permis quand on aime.

Cet homme-là vous avait une façon d'aimer qui était plus celle d'un animal que d'un magistrat. A sa première attaque je criai et demandai grâce. Mais lui, sans m'écouter, ne s'occupait que de mener à bonne fin sa besogne. Quand il s'arrêta, je crus devoir lui reprocher sa brutalité.

— Vous êtes un cruel de ne pas avoir pitié d'une pauvre petite fillette comme moi.

— Ah ! chère enfant, dit-il, je suis bien fâché de vous avoir fait du mal. Il y a si longtemps que je n'ai vu ma femme : je me suis figuré que c'était elle. Depuis vingt ans que nous sommes ensemble, je ne lui fais plus peur.

Puis, s'asseyant près de moi, il me demanda de lui conter mes aventures. Je lui dis les plus émouvantes. Tout à coup il se mit à sangloter.

— Ma pauvre peti-î-îte ! Ma pauvre peti-î-îte !

— Eh bien, qu'avez-vous, vieux veau ?

— Vous me rappelez ma fille... Je m'afflige de vos mi-î-îsères comme si c'étaient les miennes. C'est si a-atroce cet état de courtisane. Exposée aux outrages du premier venu, aussi bien qu'aux vexations de la police, vous vivez dans de continuelles angoisses. Avec une âme délicate comme la vôtre, que vous devez souffrir ! Ah ! malheureuse, pauvre petite malheureuse !

Ce coquin pleurait si éloquemment qu'il m'attendrit sur moi-même; et, nos chemises relevées, les cuisses nues, nous nous arrosions de larmes.

— Pauvre petite, continuait-il, quand je pense qu'il y a peut-être un an, tu couchais près de ton bon père, de ta bonne mère et que ton corps était

chaste et que dans cette petite té-tête, aucune pensée impure n'était encore venue. Ah! que le monde est infâme. Vois-tu, Rici... Nici... comment t'appelles-tu ?... Nichina : c'est cela! vois-tu, Nichina, j'ai envie de faire une chose, c'est de t'acheter un petit magasin.

— Oh ! faites-le, mon papa, je vous aimerai bien.

— Un petit magasin, Nichinette, où tu serais honnête, où tu vendrais du fil et des aiguilles ou bien des légumes, de beaux gros légumes. Quelle accorte et gracieuse marchande tu serais. Il me semble que je te vois, que je t'entends : « Que désirez-vous, messer ?... Voici, madame... Je suis à vous, mademoiselle... » Tu gagnerais de l'or gros comme moi.

— Oh! oui! oh! oui! mon joli papa, je gagnerais de l'or et vous verriez si je serais ingrate, vous verriez cela! Quand me le donnez-vous, ce magasin ?

— Voilà : j'y songe. Je te le donnerais volontiers dès maintenant. Seulement j'ai ma pauvre femme et mes enfants à nourrir. C'est pourquoi je ne puis te l'acheter à présent comme ce serait mon intention... Mais il y aurait une chose qui vaudrait bien mieux, pour toi, que de prendre un magasin, sais-tu ?

— Comment voulez-vous que je le sache !

— Ce serait d'entrer dans un couvent.

— Me faire religieuse, moi! moi! dis donc, tu n'as pas vu ma figure ?

— Alors, c'est bien : ne parlons plus de tout cela et aimons-nous.

A ces mots, essuyant ses yeux humides, il sautait sur moi et me secouait à défoncer le lit et à réveiller Cecca qui couchait seule à côté, et dont j'entendais le sommeil las et bruyant.

L'aube, toute pâle encore, éclairait le ciel lorsque les dalles résonnèrent sous un pas majestueux.

— Le satané paillard ! s'écria Lannelongue qui commençait à s'endormir, c'est lui.

— Qui donc ?

— Craddock.

— Mais puisque vous ne pouvez pas vous sentir, il me semble qu'il serait préférable de vous séparer.

— Il m'est recommandé par ma femme, et puis, en voyage, nul ne sait mieux que lui se faire servir. On ne lui prend pas un quattrino de plus qu'aux autres et on lui apporte toujours les meilleurs morceaux. L'hôtelier n'aurait plus qu'une seule bouteille de vin dans sa cave qu'elle serait pour lui, quand même le pape viendrait la demander à genoux.

Craddock entra sur cet éloge de sa personne.

— Ah ! vous êtes avec elle, s'écria-t-il, c'est bien : vous pouvez y rester. Je n'ai pas de jalousie ; elle est fausse.

— Que voulez-vous dire ? demandai-je en m'asseyant sur mon lit, toute prête à claquer le personnage.

— Vous n'avez pas été la maîtresse de Frère Gennaro.

— Non, répondis-je tout étonné, mais, qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Cela fait que l'on m'a trompé indignement, que j'ai perdu mon temps et mon argent à voir brûler un homme qui n'était pas hérétique et à courtiser une femme qui n'était même pas sa maîtresse.

Craddock, très froid d'ordinaire, serrait les poings et se promenait à grands pas dans la chambre.

— Il me fallait cette nuit pour me désabuser, continua-t-il. Malade de l'horrible repas que vous m'aviez donné, je suis allé, pour me remettre, à l'osterie de la Noix où j'ai rencontré mon ami John Scudamore qui m'a révélé tous vos mensonges.

Il atteignit une petite peinture qui représentait la Vierge avec l'Enfant.

— Tenez, Lannelongue, j'ai payé ce tableau soixante ducats. Je l'estimais d'un grand prix. On m'avait dit qu'il avait appartenu au dernier Doge :

c'est faux. Mon ami Scudamore m'a appris qu'il était l'œuvre d'un peintre anglais établi récemment à Venise et qu'il ne valait rien.

Craddock écrasa le tableau sous ses pieds.

— Arrêtez, fis-je en retirant la peinture, si elle ne vous plaît pas je la prendrai pour moi : elle ornera ma chambre.

Sans m'écouter, l'Anglais retira de son sac la main calcinée.

— Quand je pense que l'on m'a vendu cette main quinze ducats ! et que c'est tout bonnement la main d'un vulgaire cadavre, mise au feu, au moment de l'exécution. Ah ! misérables trompeurs, la voilà votre main d'hérétique ! la voilà !

Et il la jeta par la fenêtre.

— Va donc saleté, cria-t-il, va donc où s'en vont les ordures !

Puis s'adressant à moi :

— Je voudrais te lancer, toi aussi, dans le canal, exécrable conteuse de balivernes. Je suis venu à Venise tout exprès pour connaître des courtisanes, de vraies courtisanes, et voilà la femme que l'on m'amène !

— Je ne suis pas une courtisane ? insolent ! Et que suis-je donc ?

— Tu es la femme d'un batelier, oui ! tout simplement ! Mon ami Scudamore me l'a affirmé : il n'y a plus de vraies courtisanes à Venise. Oh ! les écailles me sont tombées des yeux : on ne me trompera plus à présent.

— Ah ! ah ! criai-je en l'empoignant à la gorge et en lui tirant la peau, vous allez cesser vos insolences, grossier malotru, vous allez les cesser ou nous allons voir !

— Soyez tranquille, dit-il en me repoussant, je ne veux pas rester un instant de plus dans cette ville de mensonge. Venez-vous, Lannelongue ?

— Partez seul, répliqua le conseiller en m'attirant sur le lit pour me caresser. Je ne trouve pas qu'il y ait rien de faux en elle. Loin de tromper sur ses charmes, j'estime qu'elle les dérobe avec trop de modestie.

— Grand bien vous fasse de les contempler! moi, je m'en vais et pour toujours. Je retourne à Paris.

— J'en rends grâce au ciel, repartit mon compagnon, qui ne songeait plus qu à se reposer et goûtait déjà les agréments du demi-sommeil.

Craddock disparut puis revint un moment après ; il avait repris son sang froid et avec son meilleur sourire :

— Je vais donner de vos nouvelles à votre femme !

— Ah! je vous remercie bien, mon cher ami, vous êtes mille fois trop aimable.

Soudain, comme l'Anglais était déjà parti, Lannelongue se réveilla complètement et cria de toute sa voix :

— Dites lui que je ne l'oublie pas, que je pense à elle du matin au soir et que je serai bientôt de retour!

— Oh ! ne vous pressez pas, répondit la voix de Craddock.

— Vous n'avez pas peur qu'il vous plante des cornes ? lui demandai-je

Il eut un rire tranquille.

— Non, ma chérie, il est trop laid pour triompher d'une femme aussi sage que la mienne.

Et se croisant les mains sur la poitrine, il ronfla doucement à la manière des justes.

Ainsi s'écoulait ma vie, jouet et torture des hommes. Je me plaisais à irriter leurs désirs, jusqu'au moment où je devais les supporter. Pourtant ce tourbillon d'amour et de fête me causait une sorte d'ivresse où fondaient mes peines. Malgré les conseils de Morosina et au mépris de toute prudence, je sortais beaucoup, je me montrais dans les promenades. J'avais même gardé ce nom de Nichina dont j'aimais le son et que l'on répétait déjà de bouche en bouche à Venise.

Lorsque je m'avançais sur la place Saint-Marc au bras de Cecca, les causeries s'arrêtaient, les hommes s'écartaient pour nous livrer passage et

j'entendais mon nom chuchoté de tous côtés avec une sorte d'admirative terreur. D'abord un peu gênée, je me sentais bientôt fière et tout heureuse. Je souriais même aux insultes, aux regards envieux des femmes du peuple comme à un hommage. Puis rentrée chez moi :

— As-tu vu, disais-je, comme on nous a regardées ?

— C'est toi : tu es si belle.

Et j'acceptais toutes les louanges.

Je me déshabillais lentement, posant avec soin, comme des reliques, les vêtements qui avaient si bien servi à ma beauté.

— Comme elle t'allait, cette jupe ! s'écriait Cecca, un genou à terre, en m'aidant à dénouer les liens.

— C'est un excellent tailleur, ce Pigula.

Alors, au miroir, je présentais mes seins, puis, détournant la tête, j'offrais ma vaste croupe, ravie de mon image. Cecca, qui ne se contenait plus, baisait mes reins, ma toison, mes jambes.

— Laisse-moi, faisais-je, il faut m'habiller pour le souper.

J'essayais de la repousser, mais elle m'enserrait le pied et y collait ses lèvres ardentes.

— Allons, vas-tu me laisser ? criais-je en la frappant rudement.

— Oh ! me répondait-elle toujours agenouillée, bats-moi, écrase-moi ; tes coups me sont aussi doux que des caresses.

Mais parfois il m'arrivait d'avoir l'âme si triste, si dégoûtée du monde et de toutes choses que je ne voulais plus voir personne. Sous un prétexte quelconque j'envoyais dans la ville Morosina et Cecca, qui m'obéissaient comme des servantes, et je restais seule à la maison. Les soirs d'été, dans le petit jardin, je suis demeurée des heures sur le banc de pierre à regarder les nuages étincelants de lumière se foncer de pourpre, d'orange, de mauve, avant de s'évanouir lentement dans l'azur assombri. L'image de Guido, jusque-là voilée, m'apparaissait désolante d'inutile séduction. Alors je m'étalais sur le ventre et je pleurais toutes mes

larmes, goûtant l'odeur âcre de cette terre à laquelle j'eusse voulu me mêler.

Morosina, remarquant ma tristesse, entreprit de me consoler. Elle m'enseigna le chant, la viole ; j'appris aussi à danser et à me tenir à cheval avec élégance. Bientôt je devins si passionnée d'exercice, si désireuse de m'instruire, que Morosina sans cesse était forcée de me rappeler mes intérêts et mes amours.

M'ayant conduite dans une chapelle qui se trouve devant l'église Saint-Jean-de-Bragora, elle me montra au milieu d'un tableau du chœur, parmi les saintes femmes qui entourent la croix, son portrait peint il y avait vingt ans. J'admirai les grâces, la jeunesse disparues et je pensai avec terreur que le temps emporterait aussi ma beauté. Dès lors, je voulus être représentée sur les murailles d'un palais ou d'une église pour que, plus tard, les jeunes gens n'eussent point de mépris devant ma vieillesse.

Mon ambition croissait chaque jour. Je n'étais point de ces femmes qui se laissent vivre, roulées par le flux et le reflux des choses. Lorsque Morosina me parlait des grandes fêtes qu'elle avait vues à Ferrare et des spectacles dans lesquels avaient figuré des femmes, je me sentais devorée d'impatience et d'ardeur ; j'eusse voulu paraître sur un théâtre, costumée en reine ou en déesse, aux applaudissements de toute une cité.

Dans l'espoir d'une haute fortune, je songeais à compléter mon éducation et je cherchais un maître. Ce fut le ciel qui me l'envoya. Un jour que nous revenions de l'église, où Morosina, qui était fort pieuse, avait coutume d'aller chaque matin faire ses dévotions, nous aperçûmes, assis sur les marches, un pauvre homme enveloppé d'un long manteau déchiré. Il nous tenditla main timidement. Je fouillai dans mon escarcelle et lui donnai quelques quattrini. J'entendis alors comme un chant monter des lèvres du mendiant.

Non humaines vraiment, mais divines

Etaient leur marche et leurs saintes paroles.
Ah ! bienheureux qui naît pour un tel destin !

Je le regardai. Il était jeune encore. Il avait de grand yeux bleus doux et effarés, des cheveux blonds tombant droits, par touffes, sur son visage, un nez à recevoir la pluie du ciel, surplombant une bouche énorme et un petit menton écrasé.

— Sainte Vierge, dis-je, mon ami, que tu es laid !

Mais voyant ses paupières retomber sur ses yeux tristement et son visage se contracter comme s'il allait pleurer :

— Console-toi, fis-je, si tu n'as pas une figure admirable, tu as la plus belle voix qu'on puisse entendre.

Il me répondit :

— Soyez sûr, madame, que ma voix ne me sert à rien puisque depuis deux jours je n'ai pas mangé. Je suis pourtant docteur de l'Universite de Padoue.

— Comment, c'est vrai, tu es docteur ? et tu sais dire les vers ?

— Je sais par cœur les vers des plus grands poètes, toscans, latins et grecs.

— Je me contenterais pour ma part d'apprendre les toscans, mais ne me trompes-tu pas ?

— Je jure sur la tête de ma mère que je dis la vérité.

— Oh ! quelle chance ! j'ai justement besoin d'un professeur. Eh bien ! je te prends chez moi et tu mangeras tous les jours.

Morosina m'adressa des observations graves et solennelles :

— Vous allez vous compromettre, ma fille, avec des engeances pareilles.

Je haussai les épaules.

— Non ! Non ! Je veux l'avoir chez moi. Il vient de la part du bon Dieu !

Et me tournant vers le pauvre homme :

— Docteur, ne me prenez pas pour une femme qui a séché sur les livres : telle que vous me voyez, je suis une petite ignorante.

— Sa Seigneurie est belle, cela suffit.

— Oui, je suis belle ; seulement écoutez : il ne faut pas me regarder comme cela ; il arrive toujours du mal aux docteurs qui regardent trop leurs écolières.

— Ah ! madame, je ne veux vous adorer qu'avec mon esprit. Il y a longtemps que j'ai dépouillé les désirs de la chair comme indignes d'un homme. La beauté n'est pour moi qu'un moyen de perfectionner mon intelligence. Elle me permet de découvrir les harmonies célestes qui demeurent inconnues au reste des hommes. C'est sans doute pour cela qu'on m'appelait à l'Université Michele des Etoiles bien qu'en réalité je me nomme Michele Marzocco. Jusqu'ici je n'ai eu affaire qu'à de mauvaises âmes fondues dans la chair mortelle et engluées à la terre. Voilà pourquoi vous me voyez dans ce triste état.

— Seigneur Michele des Etoiles, vous parlez d'harmonies célestes mais n'admettez-vous pas qu'il y ait aussi des harmonies entre nos pauvres corps, par exemple entre le corps de l'homme et celui de la femme ?

— Non, madame, le corps n'a pour mission que de transmettre les pensées d'une âme à une autre âme : ce n'est qu'un domestique et un sale domestique encore !

Morosina ne tolérait plus l'entretien ; toute gonflée d'une colère prête à éclater elle me lançait des coups d'œil furibonds pour me reprocher d'oublier ainsi ma dignité avec un loqueteux.

— Vous ne pouvez vous entendre avec Madame, dit-elle dédaigneusement à Michele, car elle fait profession d'aimer les êtres terrestres.

Je rougis et j'eus un regard de reproche pour la comtesse, mais Michele répondit :

— Si Sa Seigneurie aime les êtres terrestres, je dois la révérer comme la plus admirable de toutes les femmes, car c'est par l'amour que se purifie le Monde.

Morosina détourna la tête en trépignant d'impatience, tandis que je parlais de la sorte au docteur :

— Messer, vous devez avoir grand'faim depuis

le temps que vous êtes à jeun. Je ne sais si vous êtes comme moi, mais rien ne me fait le ventre plus creux que la philosophie. Voulez-vous venir prendre chez moi la collation ?

— Je ne refuse point, madame, des offres aussi aimables. Je sais d'ailleurs parfaitement ce que nous devons donner au corps pour que cet esclave nous laisse tranquille.

De retour à la maison, ayant relevé ma robe, j'allai à la cuisine, j'allumai le feu, je fis réchauffer des viandes, chanter la poële et, avec de la pâte toute prête, je pétris un petit gâteau.

— Nichina, cria la comtesse tout à coup, voilà Monseigneur de Gonzague qui te demande si tu peux le recevoir.

— Qu'il aille au diable ! repartis-je, en ce moment je m'occupe du manger de mon docteur.

Morosina se retira consternée tandis que j'achevais de préparer le repas de Michele des Etoiles. Dans le vestibule, ayant la jupe en l'air, des plats jusqu'au menton, et les mains noircies au foyer, je rencontrai le marquis de Gonzague qui, à me voir ainsi faite, laissa tomber sa canne d'étonnement.

— Vous voyez bien, monseigneur, que je suis occupée : revenez demain.

Lorsque Michele aperçut les victuailles :

— Ah ! ah ! ah ! s'écria-t-il en ouvrant des yeux larges comme les verrières d'une cathédrale, oh ! oh ! oh ! comme vous êtes bonne !

Et, en quelques instants, il eut vidé, torché de sa langue les assiettes.

Je revins lui porter le gâteau :

— J'espère, docteur, que maintenant vous avez rassasié votre faim et que vous allez pouvoir me donner une bonne leçon.

Mais les bras étendus, la tête contre la table, Michele des Etoiles dormait, accablé de lassitude. Alors je me sentis émue de pitié pour ce pauvre être et je mis un baiser sur sa chevelure poudreuse en pensant que c'était peut-être le premier qu'on lui donnait.

La comtesse et Cecca furent scandalisées. Cecca, toute rageuse, se croisa les bras et, se plantant devant moi, me regarda fixement.

— Eh bien ! on peut dire que tu en as une conduite !

— Ah ! ma pauvre fille, ajouta Morosina sur un mode plaintif, je ne sais ce qu'il adviendra de vous, mais si vous continuez de la sorte, je crains bien que vous ne finissiez sur la paille.

Je suffoquais de colère.

— Vous allez me flanquer la paix, répliquai-je : voici assez longtemps que vous me ratissez le poil de vos randonnées.

Elles sortirent avec des mines d'enterrement et en levant les yeux au ciel.

Dès le lendemain Michele était dispos et je pus profiter de son enseignement. Il avait un savoir immense ; et les études approfondies qu'il avait faites des astres lui permettaient de juger les âmes humaines avec bien plus de finesse et de liberté que s'il n'avait jamais quitté des yeux les basses réalités de la terre. J'avais établi dans la porte de sa chambre un petit guichet devant lequel il se postait à l'arrivée d'un nouveau galant.

— Michele, lui demandais-je, que penses-tu de ce muscadin ?

— Rien de bon, répondait-il, ou bien : Aime-le, c'est un cœur d'or.

Il ne se trompait pas très souvent. J'avais une pleine confiance en lui ; j'acceptais tous ses jugements ; je croyais toutes ses histoires. Seulement lorsqu'il trouvait que mes caresses devaient avoir pour but de détruire l'animalité des hommes et de les ramener au bien, j'avais de la peine à m'empêcher de rire. Alors il ouvrait les yeux tout grands et me considérait avec inquiétude. Il me disait quelquefois :

— Nichina, vous ne vous êtes jamais montrée maussade pour moi comme la comtesse ; vous ne m'avez jamais joué de tour comme cette petite friponne de Cecca ; Nichina, vous êtes bonne, et

pourtant, je vous l'avoue : il y a des moments où vous me faites peur !

Cet aveu me rendait fière; je priais Michele de le répéter comme si je ne l'avais pas entendu; et sans le contredire, en souriant, je l'écoutais confesser pour la vingtième fois la grande terreur que je lui inspirais.

Dans ces temps-là, un gentilhomme vint à la maison m'avertir que la Seigneurie me choisissait, à cause de ma beauté, pour figurer aux fêtes que Venise allait donner en l'honneur de Fasol. Cette nouvelle me transporta de joie. Pendant plusieurs semaines, je ne fus occupée que de préparer mon costume. Enfin, un jour, je ne fus pas peu étonnée de rencontrer le cardinal Benzoni en personne, qui m'attendait dans le vestibule. Je ne pus me défendre d'un mouvement d'effroi, mais Monseigneur, sans paraître le remarquer, vint à moi et, m'ayant saluée, m'adressa toutes sortes de compliments. Il n'avait point changé : je retrouvai dans ses traits ce mélange de bienveillance et de dureté qui m'avait frappée la première fois que je le vis. Il me parla de la sorte :

— Votre beauté, ma chère fille, est la gloire de Venise; c'est pourquoi le triomphe de Fasol ne peut se passer de votre présence. Vous avez bien voulu conduire le cortège, mais nous attendons aujourd'hui davantage de votre générosité : Un acteur, qui devait jouer le soir de la fête, est tombé malade. Accepteriez-vous de le remplacer ?

J'étais toute tremblante de crainte, d'orgueil, de plaisir.

— Moi ? monseigneur, mais je ne saurai pas ! j'aurai peur sur la scène !

— Vous avez toutes les grâces et toutes les audaces : pourquoi auriez-vous peur ? Voici les pièces ; si vous y consentez, nous allons les lire ensemble comme nous lisions des vers autrefois, lorsque vous étiez mon page.

Tandis qu'il m'expliquait mes rôles, je le considérais avec étonnement, car il ne m'avait point ha-

bituée à tant de courtoisie. Son offre m'avait tellement enthousiasmée, que je me reprochai d'avoir eu pour lui tant de haine autrefois. Je brûlais de lui demander des nouvelles de Guido, mais je n'osai pas.

Lorsqu'il fut parti, je courus à mon docteur. D'aussi loin que je l'aperçus, je lui criai :

— Michele ! Michele ! je joue la comédie à la fête ! je suis la maîtresse de Jupiter, puis une dame qui trompe son mari, et puis l'Hymen qui vient marier tous les amoureux, et puis je ne me rapelle plus quoi. Vite ! vite ! Il faut que tu me fasses entrer ces rôles dans la tête, allons ! secoue-toi ! n'aie pas l'air ahuri !

Nous nous mîmes aussitôt au travail. Il était d'une patience et d'un entêtement admirable ; pour moi je passais, dans un instant, de l'extrême enthousiame au plus profond dégoût. Parfois, si j'avais mal répété une scène, je m'approchais de Michele à genoux, je baissais la tête et prenant une voix de petite fillette :

— Seigneur docteur, fouettez-moi ferme, que je ne recommence plus !

Mais il m'arrivait aussi d'avoir l'humeur capricieuse. Et comme Michele me répétait :

— Ce n'est pas cela !

— Que ce soit ma figue ou ton oiseau, je m'en moque, répondais-je.

Je lui jetais le livre à la tête en lui criant d'aller se promener et je descendais au jardin où, de colère, j'arrachais toutes les fleurs.

Le grand jour arriva ! Levée dès l'aube, j'allai à la fenêtre respirer l'air frais que les roses embaumaient et je me réjouis de la lumière naissante. Déjà, dans notre rue, on clouait des tentures, la Seigneurie ayant voulu que toute la ville fût parée pour la fête. Je songeai alors à m'habiller et j'allai réveiller Cecca. La pauvre fille était toute triste de ne point faire partie du cortège, mais loin de concevoir quelque envie de mon succès, elle semblait m'en aimer davantage.

Je me vois encore à ma toilette ce matin-là !

Quelle joie j'éprouve à revêtir cette robe de soie fine et argentée qui laisse transparaître mes formes, se colle aux plis de mon corps, accuse les réserves ou les débordements de ma chair, ici met un voile, là une caresse, pour enfin, par un jeu voluptueux, me découvrir ailleurs tout à fait : la robe de Vénus !

— Ah ! dit Cecca, je ne voudrais pas me montrer comme cela : les hommes aujourd'hui n'auront pas besoin de payer pour te voir !

La comtesse, Cecca, Michele, les servantes, le coiffeur, tous se tenaient autour de moi pour m'aider ou me contempler. En petite reine capricieuse, j'avais pour eux des tendresses et des violences.

— Allons ! Tonina, que faites-vous là ! Vous ne comprenez donc pas que vous gênez le coiffeur? Felippa, cherchez donc le flacon de zibetto. Morosina, vous seriez bien aimable de m'apporter votre poudre musquée.

Devant le miroir, au milieu de ce va et vient de jupes empressées, j'étais devenue solennelle comme si j'avais marié ma sœur.

— Ah ! madame, dit le coiffeur qui recula de trois pas pour juger son œuvre, sainte Chasteté elle-même renierait ses vœux en vous apercevant.

Alors, souriante et apaisée, je me tournai vers Cecca qui me mangeait des yeux.

— Toi, fis-je, tu es trop gentille.

Et j'interrompis ma toilette pour lui donner un baiser, tandis que les servantes souriaient entre elles en clignant de l'œil.

Je partis enfin et je me dirigeai vers le Rialto, d'où le cortège devait se rendre à Saint-Marc par la Mercerie. Partout, sur mon passage, j'entendais l'exclamation : Belle ! Belle ! qui s'élevait des lèvres comme une prière et, de me voir ainsi admirée, j'avais les jambes molles d'émotion. Il y avait tant de foule que j'eus peine à me frayer un passage jusqu'au Rialto. La Mercerie était toute tendue de brocards, de draps d'or et de dentelles qui formaient une muraille brillante et légère à la fois

au-dessus du sol jonché de roses. Le pont disparaissait sous les trophées, comme à la venue des princes et des ambassadeurs, et j'entendais les mille oriflammes conquises sur les ennemis claquer au vent sous la grande bannière rouge de Saint-Marc. Un officier vint me prendre pour m'amener au milieu des femmes qui composaient le cortège. Devant les chars attelés de chevaux blancs j'aperçus les plus belles courtisanes de Venise: Livia Azzalina en Cères, couronnée d'un diadème d'or formé d'épis entrelacés, Gratiosa Vilanella qui figurait la Paix, montrant son corps superbe à peine dissimulé sous des feuilles d'olivier, les trois Grâces : Marietta Vespa, Lauretta Folega, Géronima, en robes de fleurs, et cette Lugrezia Barcariola qui ne s'était jamais résignée à se teindre en blond, voulant garder cette incomparable chevelure noire aux reflets bleus sous laquelle ses amants voyaient disparaître son corps, comme sous une chape d'ébène.

Toutes les femmes tournèrent les yeux vers moi, m'examinèrent avec attention, essayant de surprendre quelque défaut, mais je m'aperçus à la tristesse envieuse de leurs regards, qu'elles n'en découvraient pas. Un peu ennuyée de cette inspection malveillante, je me mis à causer avec Marietta Vespa, toujours joyeuse, malgré les ennuis que lui avaient valus sa liaison avec le Patriarche. En attendant le signal du départ, nous nous amusions à voir les grotesques qui devaient égayer le cortège: Polyphème, dont l'œil, énorme et clignotant, soulevait de grands rires, Caccus dont l'estomac postiche, par un mécanisme ingénieux, allait rejeter de la viande crue, et Vulcain barbouillé de suie qui faisait fuir toutes les femmes en s'approchant d'elles pour les embrasser. Fasol avait désiré lui même que la fête de son couronnement eût un caractère de gaieté libre et carnavalesque, pour que le peuple, par ses plaisirs, s'unît à la joie qui le remplissait, — joie trop haute pour être comprise d'une foule.

Nous regardâmes aussi les peintures qui déco-

raient la place du Rialto ; elles représentaient l'histoire de Prométhée : le Sacrifice à Jupiter, la Découverte et le Vol du Feu, les Vices et les Maux s'échappant de la boîte fatale, enfin la Torture sur la montagne.

— Elle est belle, Pandore, me dit Marietta, tu ne devinerais jamais qui c'est.

— Non.

— Franceschina Morella !

— Pas possible.

— C'est elle. L'a-t-il embellie, hein ? le peintre ! Quand on aime aussi... Il ne s'est pas enlaidi non plus dans Prométhée. Il s'est donné la figure des jours où Franceschina lui fait des scènes de jalousie et où il apprend qu'elle l'a trompé une millième fois de plus.

Nous étouffions, pressées entre les dentelles, les soies et les chairs nues. Tout à coup Marietta éclata de rire.

— Qu'as-tu ? demandai-je ?

— Regarde donc les chausses de ce compagnon de la Calza. Elles contiennent un joli compliment. Mais à laquelle de nous s'adresse-t-il ?

— A vous deux, répondit le galant.

— Pourrez-vous attendre jusqu'à ce soir ?

Et elle glissa la main vers son admirateur.

— Chut ! Chut ! Voulez-vous finir ! criait-on autour de nous. Voici qu'on se met en marche.

En effet, le défilé commençait, et j'admirais les jeunes gens des confréries coiffés de leurs bérets à plume et portant la devise de la société brodée en lettres d'or sur leur manteau de soie. Il y avait là les plus beaux garçons de la République. Les pourpoints ajustés, les chausses collantes de drap d'argent, de velours cramoisi ou de satin rose faisaient ressortir le joli dessin de la poitrine, des jambes et des reins. Les chars aussi s'ébranlaient : je vis passer ceux de Cybèle, de Mercure et de Neptune. Mes amies m'avaient quittée. Je restais seule à attendre mon tour.

Je vis bientôt s'approcher le char de Vénus qui disparaissait sous les roses et où déjà étaient grou-

pées les trois Grâces. Une vieille dame nous passa un petit bambin de cinq ans qui n'avait pour tout costume qu'une écharpe de soie soutenant un carquois de flèches.

— Surtout, dit la vieille, prenez bien garde à mon petit amour.

— Oh! madame, dit Marietta je vous le promets.

Et tout le temps de la fête, elle lui enseigna comment il devait se tenir, interrompant ses leçons pour lui donner des baisers et le bourrer de gâteaux.

Je me tenais toute droite sur le char, enlaçant une jeune Psyché, dont les cheveux se mêlaient aux miens et formaient pour nous deux un même collier de soie d'or. Des milliers d'yeux étaient fixés sur moi, mais la rumeur d'admiration qui courait dans le peuple ne me causait plus aucun trouble ; je levais la tête, buvant avec volupte ces louanges que j'entendais monter de toutes parts, perdue moi-même dans cette ivresse de foule, de soleil et de clair azur.

Soudain l'immense place Saint-Marc m'apparut toute chatoyante de couleurs, toute palpitante de lumière et de mouvement, sous les larges étendards des confréries, gonflés comme des voiles. Venise entière s'était réunie là en un instant de joie et d'enthousiasme. Pour moi, je ne détournais pas les yeux du vaste dais de pourpre qui traversait la place et sous lequel se trouvaient le Doge, les pregadi, le Grand Conseil, toute la puissance qui faisait trembler le monde. A un moment, on lâcha des colombes devant mon char et, d'une estrade placée au milieu de la Place, j'entendis s'élever un concert de violons et de flûtes, tandis que des voix claires d'enfants chantaient un hymne à Vénus. Je fus sur le point de défaillir.

Le char avançait toujours; il arriva bientôt sous le dais au pied de la tribune qu'on avait élevée devant Saint-Marc et où j'aperçus le Doge qui parlait à haute voix à un homme vêtu de satin noir. Je reconnus Fasol ; derrière lui étaient assis le car-

dinal Benzoni, le Patriarche, les podestats, les provéditeurs dans un flot de pourpre, de soie claire, de damas sombre, parmi des chaînes étincelantes. Un officier me tendit la main pour me faire descendre du char, deux pages me remirent le coussin sur lequel était posée une couronne de laurier d'or et me précédèrent dans la tribune où, m'étant agenouillée, je présentai au Doge la couronne. Il la saisit vivement et la mettant sur la tête de Fasol :

— Accepte, dit-il, l'hommage de cette Cité dont tu es la gloire.

Une acclamation formidable monta de la Place que l'agitation des spectateurs et la diversité des costumes resplendissants de lumière emplissait comme d'un vol infini et bigarré de papillons.

— Longue vie à Fasol ! criait-on, honneur au divin artiste !

Fasol avait les larmes aux yeux et il me semblait que j'étais ivre tant j'étais émue. Un gentilhomme de ma connaissance me fit asseoir près de lui, tandis que les vivats continuaient et que l'enthousiasme du peuple gagnait les plus insensibles.

Il y eut, après le couronnement, des joutes sur le Grand Canal et une collation au Lido, mais je n'y pris point part. Comme je devais jouer le soir même, j'étais rentrée à la maison pour repasser mes rôles avec Michele.

Au théâtre, mon cœur battit bien vite, je vous prie de croire, quand j'aperçus de la coulisse tous les spectateurs qui attendaient de moi leur divertissement. J'avais envie de fuir, mais dominant ma crainte, ne songeant plus qu'à mon rôle, j'entre franchement en scène. Ma rougeur, mon trouble naturels paraissent d'admirables artifices. J'enlace Jupiter et je me crois chez Morosina, devant ma couche défaite qui fleure l'amour; câline, suppliante, voluptueuse, je n'oublie aucune des caresses qui attendrissent les hommes.

A peine m'as-tu réchauffé mon lit et accolée une fois, tu t'en vas

. . . .

Ah ! comme ton départ va me faire pleurer.

J'entends les applaudissements; je tressaille de plaisir. L'action de la comédie me conquiert : je suis Alcmène et je suis Calandra. C'est mon amour pour Guido que je retrouve au bon moment pour me lamenter avec plus de passion, et je traite mon mari Calandro comme je sais traiter mes amis désagréables. Je l'injurie, je le claque, je le mets à la porte avec une colère si bien jouée que les rires font trembler la salle.

Je m'étais tirée à mon honneur des deux rôles; je n'avais plus qu'à réciter une ode en l'honneur de l'Hymen où j'exhortais à l'amour les jeunes gens et les anciens époux. Comme j'achevais de m'habiller et que j'avais grand soif, je demandai à une femme, qui était là pour le service des acteurs, d'aller me chercher quelque rafraîchissement; elle m'apporta une fiasque de vin, mais j'étais si préoccupée par ma toilette que je n'y touchai point et la laissai boire aux deux jeunes filles qui paraissaient avec moi sur la scène. Nous vînmes toutes les trois sur le théâtre et je récitai les premiers vers :

Du beau mont Hélicon
Voici l'Hymen qui descend
Le visage resplendissant
Et le front couronné
Couronné de marjolaine...

Je n'avais pas fini la dernière strophe que j'aperçus près de moi, si près qu'il eût pu me toucher, un jeune homme qui m'écoutait avec admiration ! Je ne vis jamais une figure si finement belle, et d'une douceur aussi caressante sous les longs cheveux noirs qui l'encadraient. Soudain je reconnus Guido. Oui, c'était bien lui ! Et il n'y avait ni haine, ni colère dans ses yeux. Alors je reçus au cœur comme un grand coup et je n'eus plus la force de prononcer un mot. Déjà ma compagne s'adressant à l'Amour, lui désigne une jeune insensible :

Si jamais elle s'éloigne de toi,
Mon enfant, prends tes flèches
Et meurtris-la sans pitié
D'un vil et méprisable amour.

Au lieu de lui répondre je me sauvai de la scène.

— Ah ! fis-je, qu'on ouvre ma jupe, qu'on brise ces liens. J'étouffe !

Et je tombai sur un banc.

Mais, tandis qu'on s'empressait pour me porter secours, des cris terribles remplirent tout le théâtre et je vis accourir les deux jeunes filles avec lesquelles je venais de jouer : elles se tordaient de douleur et hurlaient qu'elles étaient empoisonnées.

En même temps, la salle où j'étais fut envahie par une foule brillante et j'aperçus Fasol qui s'avançait vers moi. Il prit de mes nouvelles, m'adressa mille compliments sur ma beauté, mon talent de comédienne, déclarant qu'il n'avait jamais, à un spectacle, ressenti de plaisir comparable à celui qu'il venait d'éprouver. A ces louanges du grand artiste, adressées en présence d'une si galante assemblée, mon émotion peu à peu se dissipa.

Cependant, sur la scène, le bruit ne cessait pas.

— Allez donc voir ce qui ce passe, dit Fasol à un valet.

L'homme revint un instant après.

— C'est, fit-il, Arrivabene, le moine du cardinal, qui s'est avisé de représenter une farce de son crû après les comédies. Les spectateurs trouvant la bouffonnerie plate et insipide, ont résolu d'en berner l'auteur, mais le moine, après avoir sauté deux ou trois fois en l'air, a joué du derrière, par vengeance, une musique fort incongrue à ses bourreaux. Ceux-ci, furieux, ont saisi les archets des musiciens et l'ont rossé d'importance. Ecoutez le tapage qu'il fait ! Ne croirait-on pas entendre un cochon qu'on égorge?

Fasol sourit et eut cette réflexion :

— Il faut toujours que les plus belles fêtes s'achèvent d'une façon grossière.

Il s'était approché de moi.

— Nichina, dit-il, aujourd'hui vous m'avez apporté la couronne, mais vous pouvez m'accorder une plus haute récompense.

Je le regardai. Il était beau, mais d'une beauté qui laissait mon âme indifférente. Seulement, c'était le héros, l'homme illustre, le dieu de Venise. Tout en n'éprouvant qu'une froide admiration, j'étais heureuse que cette foule d'artistes et de gentilshommes me vissent avec lui. Je me levai en souriant. Il me prit la main et y posa ses lèvres. On criait autour de nous :

— Vive Fasol ! Vive la Nichina !

Et je m'abandonnais au bras du peintre ; mais il me semblait que j'avais les lèvres amères et que tout mon être ressentait une mystérieuse souffrance. L'image de Guido me poursuivait doucement.

Comme nous allions sortir, nous croisâmes deux hommes ; de l'un je ne pus voir la figure, bien qu'il eût l'apparence de monseigneur Benzoni ; l'autre était sûrement l'abbé Coccone. Il parlait sur un ton très animé :

— Je vous ai toujours dit que cela ne pouvait pas réussir.

Au même instant des cris perçants s'élevèrent.

— Ces voix d'enfant me font mal, dit Fasol.

Je me rappelai mes camarades, le vin qu'elles avaient bu avant la dernière scène et j'eus un tremblement d'épouvante.

— Oh ! fis-je, si elles étaient réellement empoisonnées. Courons à leur secours.

Nichina fut interrompue par les éclats de voix d'Arrivabene qui se disputait avec Polissena.

— Mais puisque je vous répète qu'il ne veut rien me donner.

— Alors n'en parlons plus.

— Ah ! c'est un singulier animal que le frère Lorenzo.

— J'aimerais mieux lui faire vingt caresses qu'à toi une seule, mon bonhomme.

— Cela ne m'étonne pas. Vous avez toujours aimé les coquins. Aujourd'hui vous vous intéressez à un homme qui a tué sa maîtresse.

— Il a tué sa maîtresse ? Mais c'est une originalité cela, tu n'as jamais assassiné personne toi ?

— Le ciel m'a accordé cette faveur : je n'en suis pas moins un homme intéressant au plus haut point et dont la compagnie honore les femmes qu'il approche. Pensez que ces lèvres qui vont vous baiser ont prononcé les plus pathétiques sermons, que mes paroles ont tiré des larmes aux yeux infidèles et ramené dans la bonne route des milliers d'âmes égarées. Cependant vous n'avez pas l'air de sentir le grand honneur que je vous fais en entrant dans votre lit.

— Mon cher, une bourse ne se remplit pas avec de l'honneur.

Ils continuèrent leur conversation à voix basse tandis que Nichina, de crainte d'un orage, nous proposait de rentrer. La lune était voilée, le ciel, sombre et de grosses gouttes de pluie commençaient de tomber. Nous nous installâmes dans une vaste salle dont tout le fond était occupé par une volière. Quand on apporta les flambeaux, il y eut des effarements de plumes, des battements d'ailes contre les barreaux. La Nichina considéra un instant ses oiseaux, se rassit et se préparait à reprendre son récit, lorsqu'elle aperçut sa mère qui, ayant déjà recouvert ses genoux d'une chemise à raccommoder, s'était remise à coudre avec une nouvelle ardeur.

— Maman, cria-t-elle, il faudrait pourtant te reposer.

La vieille hocha la tête plusieurs fois, montra son ouvrage et continua de tirer l'aiguille d'un geste large et majestueux.

La Nichina la considérait avec un étonnement mêlé de pitié; puis elle se tourna vers nous :

— Hein ! croyez-vous qu'elle en a, de la constance ?

— Maman, cria-t-elle, à peiner comme tu le fais tu seras canonisée.

— Mais je l'espère bien, ma fille, dit la vieille.

— Et elle travaille toujours comme cela? demanda Betta Pedali.

— Oui, maman fait sa couverture pour le ciel de crainte d'y être mal couchée.

Nichina regarda si son auditoire avait diminué; jeunes filles et vieilles étaient à leur place. Seule, la mère de la Petanera s'était retirée dans sa chambre; et Polissena, donnant le bras à Arrivabene, avait disparu.

Fasol et moi, dit-elle, nous ne pûmes sauver les jeunes comédiennes. Nous arrivâmes pour recueillir leur dernier soupir. Devant cette mort étrange, ces visages, ces corps de grâces que les convulsions de l'empoisonnement avaient rendus hideux, je restais suffoquée de frayeur. Le vin qu'elles avaient pris était encore là.

— Tiens, fis-je, voilà le poison, et j'ai failli le boire.

Fasol qui conservait une sérénité complète, me répondit avec indifférence.

— Bah ! quelque jalousie d'amant; quelque rivalité de femme. Ce ne sont point nos affaires. Laissons tranquilles les morts; et nous qui sommes vivants, occupons-nous d'aimer.

Mais comme il n'y avait plus personne au théâtre, nous allâmes prévenir le bargello et nous rentrâmes ensemble.

Fasol avait les emportements d'une virilité puissante et la grande ivresse de ma beauté. Mais son âme demeurait tranquille près de moi. Il ignorait les caresses, l'enlacement tendre, les petits mots qui fondent sur les lèvres comme des dragées. Avec le plus admirable corps que j'eusse vu, il ne me causait au lit que du dégoût. Parfois je lui disais.

— Tiens! toi, tu n'as jamais pleuré, tu n'as jamais aimé, tu n'as pas de cœur, tu n'es pas un homme!

Il me regardait avec une douceur méprisante et ne me répondait pas.

On racontait pourtant que naguère il avait eu une femme qu'il avait adorée et qu'il ne s'était pas consolé de l'avoir perdue. Mais je ne pouvais pas le croire. Il avait de cette femme un enfant qui vivait avec sa grand'mère à la campagne et dont il ne parlait point.

Un jour, devant moi, il fit à l'un de ses amis cet aveu :

— Nos amours doivent servir à nos instincts de mâle et à nos rêves d'artistes, mais ne pas dominer notre existence. Pour moi, si mon corps ne peut pas rester vierge, mon esprit le sera toujours.

Cette déclaration souleva toute ma haine.

Je ne lui pardonnais pas de différer des autres et de refuser mon joug. J'aurais voulu le souffleter devant son ami et je n'osais pas. Des hommes m'avaient léché les pieds, d'autres me révérèrent accroupie ou malade, d'autres chérirent mes insultes et mes coups. Fasol ne voulait même pas aimer mon esprit. Il ne croyait donc pas que j'en eusse un !

Il me traitait en servante d'amour et en belle statue. Après des nuits passées en d'ardentes étreintes, il me laissait à peine dormir le matin.

— Allons ! paresseuse ! me criait-il de son atelier, viens poser : tu as assez dormi.

Car pour lui, les baisers, loin d'épuiser les forces, illuminaient le génie. Il fallait voir avec quelle fougue il peignait ses Bains de Diane, ces admirables filles nageant en troupe parmi les poissons, les cygnes, les nénuphars, sous les grands feuillages des rives, tandis que de petits amours narquois les poursuivent d'une pluie de fleurs.

— Te rappelles-tu, disait-il, que tu ne voulais pas venir poser quand tu étais page du cardinal ? Tu avais peur de me montrer cette belle gorge (et il en baisait les fleurs). Va ! je ne t'aurais pas trahie, délicieuse fille !

Quand il m'avait annoncé que la Seigneurie lui avait commandé une fresque pour la salle du Grand Conseil et qu'il m'avait choisie pour symboliser Venise, j'en avais d'abord ressenti une grande

joie, mais les attitudes qu'il me forçait à prendre durant des heures m'enlevèrent tout mon plaisir. Parfois je n'en pouvais plus d'impatience, de gêne, de fatigue; j'avais envie de lui cracher à la face, et cependant je contenais ma colère qu'il ne pouvait deviner qu'à mon visage et à mon silence.

Sa maison était comme un monde où se trouvaient réunis les choses et les êtres les plus disparates, des richesses princières et des loques. S'il rencontrait un petit mendiant ou une pauvre fille dont le visage lui plaisait, il l'emmenait chez lui. Les chats, les lévriers se promenaient dans toutes les chambres; des oiseaux apprivoisés volaient dans les tentures; on rencontrait des enfants qui dormaient par terre ou des femmes qui mangeaient sur les lits. Je ne pouvais souffrir ce désordre.

— Moi, disait-il, j'aime toutes les choses de la vie.

Il mêlait si profondément l'amour à son art qu'on ne savait s'il désirait la femme pour inspirer son œuvre ou si l'art n'était pas pour lui un prolongement de l'émotion sensuelle. Souvent, il se jetait sur les filles qui lui servaient de modèles et, hurlant de passion, les renversait au milieu de son travail; d'autres fois il se levait du lit au moment où je croyais qu'il voulait m'enlacer et il allait chercher ses pinceaux parce qu'il avait vu sur mes lèvres une jolie lumière.

Un jour je le surpris avec l'une des Nymphes de Diane; folle de rage, je brandissais un bâton pour leur rompre les jambes à tous deux, mais Fasol se redresse et m'arrête le bras :

— Laisse-nous, dit-il, qu'il te suffise d'être la plus belle et la plus aimée.

Et il me mit assez rudement à la porte. J'allai cacher mes larmes et mon humiliation dans ma chambre d'où je pus entendre leurs rugissements de plaisir.

Il était généreux sans prodigalité. Quand il avait reçu un envoi d'argent d'un prince ou de la Seigneurie :

— Voici ta part, faisait-il en me comptant les ducats.

Mais je devais me contenter de ses cadeaux et ne rien lui réclamer.

Je me demandais quelle étrange fascination j'avais subie pour m'être brusquement décidée à échanger des relations profitables contre un amour qui m'était odieux. L'orgueil nous avait réunis; et maintenant, je restais attachée à Fasol, dans l'espoir de profiter de ses relations avec le cardinal pour revoir Guido, qui était devenu secretaire de Monseigneur. Me souvenant de l'expression d'enthousiasme que j'avais cru remarquer dans sa physionomie le soir de la fête, j'espérais qu'il ne me ferait pas mauvais accueil, mais je ne pouvais aller le trouver au Palais dont l'entree m'était interdite, et où j'avais tout à craindre du cardinal et de Coccone. Je les soupçonnais fort, en effet, d'avoir, au théâtre, empoisonné le vin qui m'était destiné et qu'avaient bu mes malheureuses camarades.

Les nouvelles que me rapportait Fasol désolaient mon amour : elles l'eussent ruiné s'il n'avait été indestructible. Je ne pouvais plus douter de la réalité. Benzoni ne quittait pas Guido. Il semblait même que le cardinal, fier de la beauté de son ami, fût heureux de donner sa passion en spectacle à Venise entière. Ils ne se cachaient point. Au Palais, en gondole, dans les jardins de Murano, on avait vu leurs caresses ardentes. Benzoni couvrait son vice de tant d'élégance et de poésie, que le monde lui pardonnait, mais les barcariols avaient composé une ignoble chanson sur Guido qu'on appelait « la femme du cardinal ». J'étais consternée à de tels récits.

— O abomination ! m'écriais-je.

— Il faut fermer les yeux sur ces bizarreries de la nature, disait Fasol, quand elles se rencontrent chez un aussi galant homme que Monseigneur. Mais je ne pardonne point à ce vaurien de Guido. De telles amours sont seulement excusables dans l'adolescence, alors que les sexes ont encore peur l'un de l'autre et qu'ils ont besoin de se con-

naître eux-mêmes avant de s'unir pour l'œuvre commune. Guido, n'étant ni un enfant ni un grand homme, mérite le bûcher.

— Tais-toi ! Tais-toi ! répliquais-je : c'est le cardinal qui l'entraîne à son horrible passion.

— Avoue donc, continuait Fasol, que tu as aimé Guido. Tu as eu grand tort, car c'est un misérable qui finira sa vie aux galères s'il ne la termine, comme Frère Gennaro, entre les deux colonnes de la Piazzetta.

Ce fut alors que Cecca entreprit de me détacher de Fasol. Je ne la voyais plus depuis que j'avais quitté Morosina. Elle espéra se venger ou me ramener vers elle.

J'avais obtenu de Fasol qu'il consentît à recevoir Michele des Etoiles. Il aimait à disputer avec le philosophe, bien que sa laideur l'exaspérât. Je profitais de cette bienveillance pour obtenir, chaque mois, les quelques scudi qui faisaient vivre le pauvre hère.

Ils avaient de temps à autre des conversations de ce genre :

— Savez-vous pourquoi vous peignez ? disait Michele.

— Je peins parce que cela me rend heureux.

— Je ne vous demande pas cela, je vous demande si vous avez une théorie de la peinture.

— Je n'ai pas d'autre théorie que celle de représenter le mieux que je puis tout ce qui me paraît beau dans l'existence.

— Eh bien, mon pauvre Fasol, j'ai le regret de le constater, vous êtes une brute, une bête brute !

Fasol courait chercher une étude de femme au sourire volupteux, à la chair dorée.

— Est-ce une brute qui a fait cela ! disait-il.

Mais Michele répliquait :

— Où est l'âme de ce corps, où est la pensée de cette œuvre, où est la morale de ces couleurs ? J'ai beau regarder, je ne les vois pas. Je vous le répète, mon pauvre Fasol, vous n'avez aucune intelligence.

Et Michele commençait à expliquer ce que devait être la peinture des idées.

— Tiens ! s'écriait Fasol en se remettant à peindre ses Bains de Diane, tais-toi ou je commence ton portrait : voilà qui serait bête, par exemple !

Jamais Fasol n'aurait, de lui-même, soupçonné Michele : Cecca parvint pourtant à le rendre jaloux à force de perfidies qu'elle se permit d'écrire ou de lui raconter. Si Fasol s'autorisait toutes les fantaisies, il tenait à ma fidélité.

— Tu me trompes ! me dit-il un matin en froissant une lettre qu'on venait de lui apporter.

— Crois-le si cela te plaît, répondis-je en haussant les épaules.

— Je ne souffrirai pas tes trahisons, entends-tu! je vais te battre, je vais te rosser, truie !

— Ah ! tu veux me battre, eh bien ! essaie donc de me frapper, essaie donc !

Ma rage, contenue depuis des mois éclatait enfin. Je me réjouis de lui lancer toutes les insultes que je savais et je lui crachai au visage. Alors, se jetant sur moi il me serra la gorge si fort que je crus qu'il allait me tuer.

— Grâce ! lui criai-je ! grâce !

Mais sans m'écouter il me prit dans ses bras et me précipita dans l'escalier.

— Va-t-en, puits d'infection, va-t-en, ventre à marinier ! répétait-il.

J'en fus quitte pour de légères contusions, mais j'en eusse bien souffert le double pour être délivrée de lui.

J'allai de suite chez Morosina, qui me conservait un enthousiasme mêlé d'étonnement.

— Morosina, lui dis-je, vite, trouve-moi un costume de paysanne !

— Un costume de paysanne, sainte Vierge ! pourquoi faire ?

— Je veux me déguiser et aller au palais Benzoni. Je ne puis plus vivre sans Guido : il faut que je le voie.

— Ah ! ma pauvre fille ! quand l'âge vous aura-t-il rendue raisonnable ?

Une heure après je m'étais noirci le visage, tein et arrangé les cheveux; revêtue du schiavonetto des Chioggiotes, je n'étais pas reconnaissable. Je me rendis aussitôt au palais Benzoni où je demandai à l'intendant de vouloir bien m'accepter comme servante.

— Nous n'avons pas besoin de domestique, me dit-il.

— Ah ! seigneur, m'écriai-je, acceptez-moi, vous ne me donnerez que la nourriture si vous voulez. Je pourrai toujours vous rendre service et vous me sauverez de la misère.

Mon air, ma mise, ma figure lui firent bonne impression. Bien que le déguisement me fût peu avantageux, j'avais encore des attraits. Peut-être l'intendant eut-il sur moi d'amoureux desseins. Quoiqu'il en soit, je fus aussitôt employée dans les cuisines où j'appris que Guido était à Padoue avec le cardinal. Toute une semaine je dus les attendre au milieu des tâches les plus viles, exposée aux soupçons et aux familiarités grossières de la valetaille, tandis qu'il me fallait, sans révolte, écouter les obscénités dont on souillait le nom de Guido.

J'étais à ranger la salle de fête quand on annonça leur arrivée. Comme je fus émue ! Mais au moment où ils passèrent, un valet, qui ne les voyait pas, me prit la taille et me baisa sur la bouche. Le cardinal et Guido, sans me reconnaître, nous aperçurent et échangèrent un sourire.

HUGUES REBELL.

(*A suivre.*)

REVUE DU MOIS

EPILOGUES

Un ami de Baudelaire. — M. Zola et le P. Bourdaloue. — U. P. A. M. — L'alcool.

Un ami de Baudelaire. — Il restera toujours un peu de lumière autour de ce nom, Gustave Levavasseur, puisque Baudelaire l'écrivit en des pages qui ne périront pas. Dans la série des médaillons appelée *Réflexions sur quelques-uns de nos contemporains*, Levavasseur vient le dixième et le dernier, après Leconte de Lisle, et c'est le seul des dix qui soit demeuré presque inconnu. Comme on ne peut supposer que Baudelaire ait crayonné son portrait par pure amitié, il faut admettre qu'il avait plus d'intelligence que de talent et qu'il fit, au temps de sa jeunesse, des promesses pour lui impossibles à tenir. Ou bien fut-il un dédaigneux ? Raté, disaient sans doute, s'ils pouvaient cesser de s'occuper d'eux seuls, un tas de très candides petits poètes, aveugles sur leur propre destinée future. Raté, c'est un mot ingénieux et dont il ne faut pas ridiculiser un être dont la vie fut loyale, — et qui sait s'il n'y a pas, au-delà du présent, une chaîne infinie de possibilités où d'aucuns se réalisent mieux qu'en nos vraiment trop transitoires luttes ? Raté, M. Zola a d'ailleurs émoussé la pointe haineuse de ce mot en voulant le faire entrer, pauvre flèche, dans du bronze. Quand le monde entier, et l'heure est proche, pensera, comme le célèbre Coprophage, que Villiers, Barbey et Verlaine furent des ratés, le mot prendra un singulier aspect de gloire. En prévision des variations lexicographiques, il ne faut pas prostituer les injures ; le souvenir de médiocres hommes nous est parvenu vénérable accolé à celui d'héroïques victimes. Il est des insultes dont il ne faut pas se servir et qu'il faut, soi, accepter avec une certaine modestie.

C'est en 1839 que Levavasseur se lia d'amitié tendre avec Baudelaire, à la pension Bailly, sorte d'abbaye de Thélème, dont le prieur rédigea l'*Univers* jusqu'au temps de Veuillot. Ils collaborèrent ensemble au *Corsaire*, puis, après le voyage forcé de Baudelaire aux Indes, devinrent le noyau de la petite « École Normande ».

qui comprenait aussi un Picard et un Languedocien, Ernest Prarond et Jules Buisson. A cette époque (1843), Baudelaire était très gai, très causeur et très noctambule, récitait assez volontiers ses vers, — et déclamait tragiquement les Satires de Boileau. Baudelaire, Prarond et Levavasseur écrivirent encore ensemble au *Corsaire-Satan*, 1845-1846 ; ils étaient payés un sou et quelquefois six liards la ligne. Gustave Levavasseur est le seul témoin d'un des actes les plus singuliers et les plus inexplicables de la vie de Baudelaire : « Baudelaire prit part, comme insurgé, aux journées de juin 1848. Nous étions restés, Chennevières et moi, à la garde du Louvre... Nous sortîmes, allant à la découverte... Nous vîmes venir à nous deux personnages de différent aspect : l'un nerveux, excité, fébrile, agité ; l'autre calme, presque insouciant. C'étaient Baudelaire et Pierre Dupont.... Je n'avais jamais vu Baudelaire en cet état. Il pérorait, déclamait, se vantait, se démenait pour courir au martyre... » On le calma et on le sauva. Ses mains sentaient la poudre ! Singulière aberration que d'aller prendre parti — et activement ! — dans un conflit politique ! Jusqu'en 1851, Baudelaire après cette fièvre, demeura infecté de socialisme, puis il guérit. Avait-il même été de bonne foi, lui qui écrivait, en 1859, faisant allusion aux coquebins révolutionnaires, ces paroles sataniques et admirables : « Quand on parle révolution *pour de bon*, on les épouvante. Vieilles rosières ! Moi, quand je consens à être républicain, *je fais le mal, le sachant*. Oui ! vive la Révolution ! toujours ! quand même ! Mais moi je ne suis pas dupe ! je n'ai jamais été dupe ! je dis : Vive la Révolution ! comme je dirais : Vive la Destruction ! vive l'Expiation ! vive le Châtiment ! vive la Mort ! Nous avons tous l'esprit républicain dans les veines comme la v... dans les os. Nous sommes démocrates et syphilisés. » Oui, admirable Baudelaire, vrai grand écrivain dernier père de l'Eglise ! On n'a jamais pris la peine de remarquer à quel point Baudelaire est « père de l'Eglise » ; ce mot va donc choquer tous les ignorants.

L'empire fait, Gustave Levavasseur, qui avait alors une trentaine d'années, se retira en Normandie où il mena la vie non d'un grand seigneur, mais d'un seigneur de jadis, oracle, ami et père d'un peuple de paysans qu'il charmait et dominait naturellement par l'ascendant d'une nature heureuse et libre. Il ne fut plus guère question de lui dans les lettres que par la notice de Baudelaire, insérée d'abord, en 1861, dans l'*Anthologie* d'Eu-

gène Crépet. Je n'ai pas connaissance que ses *Notes* sur Baudelaire aient été imprimées, sinon fragmentaires : c'est dommage.

M. Zola et le P. Bourdaloue. — On lit dans le dictionnaire de Richelet, petite édition : « *Bourdaloue.* s.f. Etoffe modeste ainsi nommée du célèbre prédicateur, le P. Bourdaloue. jésuite... On donne aussi ce nom à une tresse... qu'on met au lieu de cordon de chapeau... et à une espèce de linge ouvré... » Il y a une quatrième signification que les dictionnaires mentionnent peu, mais qu'explique très littérairement ce passage du Journal des Goncourt : « Jeudi 1er septembre (1892). Aujourd'hui, à l'Exposition des Arts de la Femme, je suis resté en faction devant la vitrine des bourdaloues. Oh ! les coquets et les galantins receptacles du pipi de nos grandes dames du XVIIIe siècle, ces bourdaloues de Sèvres, ces bourdaloues de Saxe, à la forme de ce coquillage nacelle, qu'on appelle *nautile*, commençant dans les volutes d'un colimaçon... Oh ! les royaux bourdaloues de Sèvres en bleu lapis... mais plus familiers, plus humains, ces bourdaloues de Saxe... bourdaloues d'une forme plus contournée, plus serpentante, plus amoureuse des parties secrètes de la femme. » Il n'est pas du tout sûr que le P. Bourdaloue ait donné son nom à ces objets ; on suivrait pourtant assez facilement le mot à travers les filières analogiques : confesseur, confident, ami secret, ustensile secret. Quoi qu'il en soit, le jésuite va être détrôné par le romancier ; on dit un *Zola* dans les porcelaineries de Tours ou du pays, et le mot est en train de se répandre, colporté par les voyageurs de commerce. Les filières analogiques seraient assez différentes de celles par où passa Bourdaloue, le résultat est le même : la gloire, — une sorte de gloire un peu vulgaire, un peu grossière, mais qui rend bien l'idée que M. Zola a donnée de lui au peuple et qui témoigne de la qualité des émotions esthétiques soulevées par son œuvre.

U. P. A. M. — Un bon philosophe qui étonna le monde universitaire par la hardiesse de ses théories, M. Guyau, avait inventé la morale sans obligation ni sanction ; cela est purement absurde, mais avec un petit air scientifique et alcanesque qui fait tout de même réfléchir. M. Desjardins, plus modeste, inaugure la morale artistique et murale, secondé par l'excellent M. Puvis de Chavannes qui n'y comprend rien, mais s'avoue tout de même bien content de figurer sur les murs, tout comme Chéret. Peinture morale et peinture

immorale, c'est une distinction digne tout au plus d'un frère de la doctrine chrétienne qui donne à ses élèves des bons points où la vertu se voit linographiée et récompensée par les soins de Bouasse jeune. Mais tout a été dit à ce propos et dit inutilement, et, sans louer les intentions de l'U. P. A. M. ni sa philosophie puérile, on peut louer son initiative. Afficher de beaux tableaux sur les murs de Paris, c'est faire acte de très noble charité. Il faudrait davantage : que toutes les affiches et même toutes les annonces illustrées, comme le demande M. Finot, aient du moins un petit air de beauté ou de grâce. Si, laissant la morale dans les catéchismes et dans les manuels, on organisait tout simplement l'Union pour l'Art, U. P. A. à côté de U. P. A. M.?

L'Alcool. — La science se plaint des ravages de l'alcoolisme, — mais qui inventa l'alcool, qui « industrialisa » l'alcool, sinon la science elle-même ? Et pourquoi vient-elle renier son œuvre et ses conséquences inévitables ? Stupide Science qui vient dire à l'homme : voici un verre de joie, ne le bois pas, cela te ferait mal au cœur ! N'écoute pas, peuple, les remords de la Science, bois, saoûle-toi, anéantis dans l'oubli la moitié de tes heures de labeur ; trempe ta soupe à l'eau-de-vie, — en attendant qu'on te vole ce plaisir-là comme on t'a volé tous les autres, peuple triste, peuple sans espoir, chair à mitraille, à fièvre, à grève et à famine. Ah ! sale peuple, quand l'eau-de-vie vaudra un louis la bouteille, tu ne te saoûleras plus et tu pourras te regarder vivre, et on rognera de ton salaire la part de l'ivresse et on la mettra à la caisse d'épargne — pour la Patrie !

REMY DE GOURMONT.

LITTÉRATURE

J. Coucke : *Notes sur l'Evolution littéraire et sa corrélation avec les Phénomènes économiques ; Paul Verlaine*, 2 plaquettes in-8, Bruxelles, Lamertin. — Edmond Deschaumes : *La Banqueroute de l'Amour*, gr. in-18, P.-V. Stock, 3.50.

Sous cette rubrique, alors que les uns et les autres disent ici avec une loyale et probe simplicité quelles émotions leur suscitèrent les poèmes, les romans et les drames, soit toutes les formes organiques de l'art, on aurait l'ambition peut-être présomptueuse de s'occuper de littérature, c'est-à-dire, pour détourner par une volontaire méprise le mot de Verlaine de son sens primitif, de *tout le reste*. Il y faudrait l'intelligence aiguë et ingénieuse, l'érudition élégante, la subtilité jamais en défaut de M. Remy de Gourmont qui me veut bien laisser

le soin de reprendre, chaque mois, une série inaugurée par lui. J'entends que pour avoir quelque prix, les opinions que j'exprimerai ne doivent aucunement prétendre à une banale impartialité. Le devoir préalable de quiconque s'arroge d'apprécier autrui est d'abord de chercher à comprendre et pour cela d'écarter tout préjugé personnel qui nuirait à l'élucidation du texte. Mais rien, une fois ce travail accompli, ne saurait l'obliger à l'indifférence éclectique et à taire son sentiment, si grandes qu'en puissent être l'âpreté et la véhémence et quand il irait jusqu'à offenser les âmes timides par le scandale de la nudité ou de la passion. Seuls quelques humanistes ingénus purent se croire redevables d'enthousiasme envers des œuvres qu'ils traduisaient pour la première fois, fussent les pires rhapsodies; après des siècles peut-être, retrouvé sous les décombres des villes que nous avons habitées les livres de tels contemporains peu estimés de nous exciteront la ferveur des paléographes futurs. Mais n'ayant point encore ce charme étrange des choses abolies, leur pensée vivante, qui voudrait leur survivre dans les mémoires et plus tard déterminer des actes sera poursuivie et traquée avec toute la vigueur de haines intellectuelles qui ne connaissent pas d'accommodement, mais garderont toujours la coquetterie d'une attitude courtoise envers les écrivains eux-mêmes: on n'égorgera que les idées.

§

Les deux brochures de M. J. Coucke : **Paul Verlaine** et **Notes sur l'Evolution littéraire et sa corrélation avec les Phénomènes économiques** dénotent un esprit sagace, qui n'est point encore en pleine possession de ses méthodes et de sa langue. L'auteur aurait surtout à se débarrasser d'une rhétorique qui pour être de mode récente dans le vocabulaire et les tropes n'en est pas moins déjà poncive et haïssable comme toute rhétorique ; il lui advient d'écrire en parlant de l'art contemporain : « Oh ! combien adéquat aux incessantes crises et aux déchaînements convulsifs de notre état social. » Il serait dommage que des épithètes et des adverbes inopportuns gâtassent des thèses fort louables. Certes l'art n'est pas indépendant des phénomènes économiques: tout est lié dans les choses et il n'est pas mauvais de le redire aux esthètes arrogants qui se croient d'une espèce surnaturelle ; mais on aurait peut-être tort de chercher à établir comme M. Coucke, un parallélisme trop rigoureux et d'affirmer par exemple qu'à l'actuelle pourriture sociale en fermentation d'un monde nouveau correspondît strictement une analogue déliquescence littéraire. Que la littérature ne soit point homogène, cela ne va pas à dire qu'elle soit en décomposition : c'est simplement un phénomène précurseur de

l'art prochain et M. J. Coucke aurait pu faire remarquer que cette pleine liberté, cette anarchie, en devançaient d'autres d'un ordre différent. Il n'en eût réfuté que mieux les pronostics fâcheux de M. Nordau prédisant que « d'ici à quelques siècles, l'art et la poésie seront devenus de purs atavismes et ne seront plus cultivés que par la partie la plus émotionnelle de l'humanité : les femmes, la jeunesse, peut-être même l'enfance. » Il aurait même eu lieu d'ajouter que vraiment ce serait, si l'on veut, la bienheureuse enfance reconquise et pour chacun le loisir de chanter à son gré sa chanson grave ou joyeuse, affranchi de la nécessité immédiate et brutale du pain quotidien, qui réduit, sauf de rares aptitudes pour la lutte, les neuf dixièmes des hommes actuels à la condition de bêtes quérant péniblement la pâture et le gîte.

M. Edmond Deschaumes n'est point pour nous éloigner d'études à la fois économiques et éthiques. N'allez croire en lisant au dos du volume : **La Banqueroute de l'Amour**, qu'il s'agisse d'un conte galant dans le goût de Crébillon le Jeune. M. Henry Fouquier à qui est dédié ce recueil d'articles n'aurait pas compromis sa juste réputation de moraliste mondain en acceptant à la légère l'hommage d'un livre suspect ; et sans faire tort au talent reconnu de son filleul de lettres, on peut dire que les grâces frivoles d'autrefois ne sont pas plus son fait que les hardiesses puissantes du Lingon Denis Diderot. M. Edmond Deschaumes fut frappé, voilà six ou sept ans, de la dépopulation de la France ; son cœur de patriote s'émut d'un phénomène si alarmant et il engagea ses concitoyens à croître et multiplier, en poussant la modestie littéraire jusqu'à parler pour être mieux compris la plus pure langue du roman feuilleton et à employer sans vergogne les paralogismes familiers aux esprits libéraux et pondérés ; il écrira par exemple à quelques pages de distance, avec un louable mépris des idées qui s'enchaînent : « Ne nous plaçons pas, je vous prie, sur le terrain de la morale » et « si demain M. le Dr Roux et ses collaborateurs nous inoculaient à tous le choléra ou la tuberculose leur procès serait vite fait ; mais quand il s'agit de troubler la santé morale, il n'y a plus ni attentat ni délit. » Parfois c'est dans la même phrase que se trouve la contradiction : « Le prix du pain et de la boucherie pèse plus lourdement encore sur un peuple que les impôts »; comme si la production même n'était pas soumise aux mille et une formes de l'impôt ; à ces humbles et méritoires inepties, pour se mieux concilier les multiples oreilles du public, M. Edmond Deschaumes ajoute de temps à autre, de petites farces à l'usage des quadragénaires égrillards qui s'effraieraient d'une large et saine obscénité : « Le Dr Guyot indique les sources sacrées de toutes joies et de tous mystères.

Il décrit les creux vallons et les forêts touffues en même temps que les mamelons où l'on trouve, au-dessus de la région des neiges candides et virginales l'orgueilleuse fleur incarnadine. » Mais si l'on néglige cette défroque verbale qu'il revêtit par mesure d'édification, M. E. Deschaumes s'en prend aux diverses espèces de l'amour stérile : uranisme, saphisme, malthusianisme, n'omettant que Narcisse. Je crois inutile d'examiner successivement ces transformations de l'instinct sexuel : l'homme, plus riche d'images que les autres animaux, apte à les combiner et à inventer, peut paraître au premier abord un monstre dans l'exercice de la fonction génitale qui n'est point limitée pour lui à une époque déterminée de rut et aux exigences de la reproduction ; il y joint conscience et plaisir et substitue ou ajoute un élément intellectuel à l'acte fécondateur ; à la nature, il oppose sa nature et l'amour de Pétrarque pour Laure est aussi antiphysique en ce sens que celui de Sappho ou du jeune Lord Douglas ; tout au plus peut-on reprocher à celui-ci une insupportable fatuité très contraire à la décente réserve des éphèbes athéniens élus par Socrate. Telle est en gros la réponse que pourraient faire aux exhortations de M. Edmond Deschaumes les personnes incriminées, et j'avouerai avec l'équité d'un arbitre désintéressé dans la question que leurs arguments ne me semblent point mauvais. Quant aux regrets que lui inspirent l'émiettement de la famille et la ruine du droit romain bafoué et anéanti dans les mœurs avant qu'il disparaisse du code, je ne saurais m'y associer non plus qu'à la comparaison établie entre M. Charles Dupuy et le compagnon Vaillant : on ne peut en effet instituer de parallèle entre eux avant que le premier n'ait été guillotiné à son tour et rien ne fait craindre que l'ancien président de la Chambre hasarde jamais, pour le dangereux plaisir de contrevenir aux lois pénales, sa tête si bien faite et si précieuse au bonheur de l'humanité et particulièrement à la gloire de la nation française.

PIERRE QUILLARD.

THÉATRE

Maurice Pottecher : *Le Diable Marchand de Goutte*, pièce populaire en trois actes, gr. in-8, Ollendorff. — Maurice Pottecher : *Le Théâtre du Peuple*, lettre à M. Ferdinand Brunetière, in-8, Ollendorff, 1 fr.

Tout le monde connaît maintenant M. Maurice Pottecher et le théâtre de Bussang. Les journaux, quotidiens et illustrés, ont — chose extraordinaire — consacré de longues chroniques à une tentative originale et qui, semblait-il, n'avait rien de « bien parisien ». Le **Théâtre du Peuple** est lancé. Je ne doute pas que l'année prochaine on n'y aille, du boulevard,

en partie de pèlerinage. Ce n'était peut-être pas exactement le résultat que rêvait M. Pottecher, mais enfin c'est un résultat.

Théâtre du peuple, et non point théâtre populaire : la différence est notable, et c'est en cela que consiste la nouveauté — d'autres diront l'illusion — de l'intéressante entreprise de Bussang. « L'assemblée sera d'autant plus complète, dit M. Pottecher, qu'elle réunira sur les gradins le premier des philosophes de la nation et le dernier des portefaix de la halle, le financier le plus opulent et le plus dénué des traîne-misère, séparés l'un de l'autre — ou plutôt réunis l'un à l'autre — par la série intermédiaire des êtres qui rattachent l'extrême richesse matérielle ou intellectuelle à l'extrême pauvreté. » Je n'ose me prononcer sur la possibilité d'intéresser à la fois et également, au moyen d'une œuvre de l'esprit, une assemblée composée de la sorte. Tout ce que je puis dire, c'est que je ne connais aucune pièce de théâtre dans aucune littérature qui réponde vraiment à ce vœu. Ni les antiques ni Shakespeare, que cite M. Pottecher — sans toutefois tomber dans la naïveté de vouloir les resservir en pleine démocratie contemporaine — n'ont fait de pièces pour le peuple. Shakespeare dirigeait la scène la plus aristocratique de Londres, faisait payer ses places le plus cher qu'il pouvait et recherchait beaucoup plus les suffrages de la cour et de l'élite lettrée que les applaudissements grossiers du parterre, auquel il ne sacrifiait que dans la mesure nécessaire pour maintenir les recettes. Nous savons d'ailleurs que les vrais succès populaires allaient à ses rivaux, les Francis Beaumont, les John Fletcher, dont les ouvrages frustes et vraiment accessibles à la foule eussent ravi M. Pottecher, qui eût certainement, à l'époque, taxé le divin Will de raffiné. Quant aux chefs-d'œuvre antiques, ils s'adressaient moins encore à la masse. Le peuple d'Athènes, en effet, c'était l'ensemble des citoyens, tous riches, lettrés, cultivés, et dont l'occupation principale consistait à entendre des discours politiques sur l'agora et à se livrer à des exercices variés de sport dans les gymnases. Le vrai peuple, c'étaient les esclaves et les barbares, dont la moitié au moins entendait même fort mal le grec : ce vrai peuple-là n'avait que le droit de se taire.

Je ne crois donc pas que ce que veut M. Pottecher soit d'une réalisation bien facile : j'entends, avec lui, plaire au peuple sans rien sacrifier de l'art. Il y faudrait du génie, et qui plus est un génie d'essence particulière, tel qu'il ne s'en est pas encore présenté. Les œuvres de génie deviennent, mais ne naissent pas populaires. Nous ne tenons pas compte n'est-ce pas, de tout ce qui touche à la religion ; car là entrent en ligne deux nouveaux principes, tout puissants eux

aussi, mais qui ne dépendent plus de l'art : le mystère et la foi ; et il faut admirer sans comprendre.

Je ne connais pas la seconde « pièce pour le peuple » de M. Pottecher, *Morteville*, qui vient d'être représentée à Bussang. La première, le **Diable Marchand de Goutte**, dont le texte a paru en librairie, n'est pas faite pour diminuer ma perplexité. Tout en louant l'habilété avec laquelle l'auteur — un délicat s'il en fut — a réussi à descendre à la portée des masses et à écrire un ouvrage dont la seule valeur n'est pas dans sa moralité *ad usum pecoris*, je crois pouvoir attester que la partie supérieure de son public — qu'il veut atteindre non moins que l'autre, ne l'oublions pas — a dû rester froide, ou ne s'intéresser qu'indirectement, dans la mesure où l'on s'intéresse à quelque chose qui visiblement est destiné à une classe intellectuelle différente de celle à laquelle on appartient. M. Pottecher a voulu descendre, mais vraiment il est trop descendu ; et, qui pis est, sans cette naïveté qui fait qu'une œuvre, à défaut d'être belle, est au moins sincère. Il fallait un simple pour l'écrire, et c'est un compliqué ; un cœur, et c'est un cerveau. Cela sent étrangement l'artifice. J'affirme que pas un instant on n'est ému. *On*, c'est moi, c'est tous ceux qui font partie d'une certaine portion, dangereuse si l'on veut et blasée, mais enfin d'une portion du *peuple*. Pour les paysans et les ouvriers, j'ignore ce qu'ils ont pu ressentir. Mais alors, autant et tout de suite le mélodrame : au moins, c'est charpenté.

Non, ce qui me paraît vraiment intéressant dans l'effort de M. Pottecher, c'est le côté décentralisation. Comme le jeune dramaturge le dit excellemment lui-même : « Il y a dans Paris assez d'efforts perdus pour enrichir la France, sans que Paris s'appauvrisse. Qu'ils méprisent cet appel, ceux à qui suffit le pain quotidien de succès et de renommée promis par le Boulevard, les colonnes d'affichage et la voix des journaux aux écrivains assez obstinés pour amuser un jour leur tyran capricieux... Il reste des artistes dont l'idéal est autre et qui désespèrent de pouvoir le réaliser. Ils se sentent de plus en plus étrangers et isolés, au milieu des conditions modernes de la scène et en face des pratiques du théâtre contemporain. Incapables de sacrifier au désir immédiat de l'argent et de la vanité leurs secrètes espérances, ils ont écrit dans la solitude des œuvres devant lesquelles les directeurs de théâtres reculeront, ou que le public n'acceptera pas, parce qu'elles sont, en effet, incompatibles avec des traditions déjà invétérées, des habitudes désormais toutes puissantes. Trop de talent se perd à enfanter des monstres.

» Et voici pour ces artistes un large champ de liberté et d'action. Ah ! s'ils voulaient franchir le pas qui les en sépare,

qu'ils seraient surpris de voir s'ouvrir devant eux un monde nouveau ! Quelle force leur monterait au cœur de ce contact avec la terre natale ! Et comme débarrassés des mille conventions qui les gênaient, assainis, fortifiés, agrandis, leur rêves s'épanouiraient en œuvres faciles et fécondes !

» Qu'il ait pour fond les sapins de l'Est, les collines du pays d'Arles ou la lande bretonne, c'est dans le sol natal que ce Théâtre puisera sa vie et sa personnalité. Ce que nous avons essayé dans un coin du pays lorrain, tentez-le ailleurs en Auvergne, en Champagne, en Provence... L'artiste qui saura écrire une œuvre destinée à être comprise et applaudie des hommes de la même race que lui et presque du même sang, des hommes dont il connaît l'histoire, les instincts, les passions et les aspirations et parmi lesquels il peut, mieux que partout ailleurs, étudier et fixer cette Réalité de qui toute œuvre d'art tire d'abord son prix, arrivera certainement à parfaire un spectacle capable de contenter les plus difficiles. »

A ce titre, j'applaudis de toutes mes forces à l'entreprise de Bussang, je lui souhaite une féconde prospérité et de nombreux enfants disséminés sur tout le territoire de la vieille Gaule.

LOUIS DUMUR.

PSYCHOLOGIE, SOCIOLOGIE, MORALE

Fr. Paulhan : *Les Types Intellectuels. Esprits Logiques et Esprits Faux*, gr. in-8°, Alcan, 7.50. — L. Marillier : *La Sensibilité et l'Imagination chez George Sand*, gr. in-16, Champion, 2 fr. — Th. Ribot : *La Psychologie des Sentiments*, gr. in-8°, Alcan, 7.50.

Sous ce titre : **Les Types Intellectuels**, M. Fr. Paulhan s'est proposé d'entreprendre une série d'études, sorte de psychologie des intelligences, déduite de la psychologie de l'intelligence. *Esprits Logiques et Esprits Faux* en est le premier volume paru.

L'auteur y examine tout d'abord les rapports de l'intelligence et des sentiments, ou plutôt la constitution de l'intelligence comme partie distincte de l'activité de l'esprit. De l'état primitif, général, de subordination des idées aux désirs, aux tendances, aux habitudes, où l'esprit se trouve étroitement lié aux seules nécessités de la vie pratique, et après avoir franchi une période de transition, l'intelligence s'élève parfois jusqu'à une relative indépendance à l'égard des passions, des désirs, et devient ainsi à elle-même sa fin. A ces trois moments d'une évolution de l'activité mentale correspondent trois types : l'indifférencié, le demi intellectuel l'intellectuel pur.

Mais cette classification n'envisage encore que la matière de l'esprit, l'objet auquel il s'applique et non les divers pro-

cédés dont il use en s'appliquant à cet objet. Aussi M. Paulhan s'efforce-t-il ensuite, ce qui constitue la partie vraiment originale de son travail, de distinguer les types qui dérivent des procédés divers de mise en œuvre et des formes spéciales de l'activité mentale, telle l'association pai contraste, par contiguïté, par ressemblance... En considérant ainsi les individus au point de vue de la logique de l'esprit et, suivant son expression, de la *quantité* relative de la systématisation, il établit une série de types intellectuels, allant des grands équilibrés — Léonard de Vinci, Raphaël, Racine... — et des logiciens — Auguste Comte, St. Mill — jusqu'aux frivoles, jusqu'aux déments en passant par les esprits faux, et avec outes les réserves que le sujet comporte : « Il n'est pas d'esprit sain qui n'ait ses défectuosités, ni d'esprit mal fait qui ne soit capable, à l'occasion, de raisonner juste. »

Cette réserve, que l'on retrouve au cours de tout l'ouvrage, justifiée en partie par l'évidente ampleur et la complexité du sujet, rend parfois cependant les conclusions de l'auteur moins nettes qu'il n'eût été désirable. D'autre part, l'intérêt, et théorique, et pratique, qui s'attache à cette tentative de classification nouvelle demeure considérable et fait souhaiter le prompt développement, par les ouvrages qu'annonce M. Paulhan, de la conception exposée ici, d'ailleurs avec talent.

La Sensibilité et l'Imagination chez George Sand est une étude de M. Marillier, qui pourrait fournir une illustration jolie au livre précédent, si le philosophe y qualifiait d'après les principes de M. Paulhan l'esprit de l'écrivain. Il se contente d'enguirlander de décors tendres une critique toute de sympathie émue et qui s'attache à montrer comment chez George Sand la richesse de sensibilité et d'imagination ont suppléé à une absence presque totale de composition voulue et d'observation préméditée.

Avec la **Psychologie des Sentiments** de M. Th. Ribot, nous rentrons dans le domaine de l'observation et de la méthode.

Se substituant aux données complexes, aux interprétations souvent trop dogmatiques, aux doctrines anciennes, aveuglément idéalistes, de nettes descriptions, de logiques appréciations des faits, de nouvelles conceptions, mieux renseignées, contribuent à mettre au point le vaste sujet et à l'éclairer de telle sorte que le chaos apparent des phénomènes s'organise en un ensemble harmonieux, dont chaque détail garde cependant sa valeur propre.

Cet ordre, cette clarté, en même temps que cette ampleur de vues et cette sûreté de jugement qui appartiennent en propre à l'auteur des *Maladies de la Volonté*, sont ici qualités

d'autant plus précieuses qu'elles s'appliquent à un objet jusqu'à présent demeuré assez confus.

En effet, « il faut reconnaître que, pour ceux qui ont quelque souci de la précision et de la clarté, l'étude des sentiments présente de grandes difficultés. L'observation intérieure... est ici particulièrement suspecte. L'expérimentation a donné quelques résultats, mais bien moins importants et bien moins nombreux que pour les autres parties de la psychologie... Enfin le préjugé dominant qui consiste à assimiler les états affectifs aux états intellectuels... n'est propre qu'à induire en erreur. »

Aussi M. Th. Ribot s'empresse-t-il de prendre nettement position contre la thèse intellectualiste — doctrine d'Herbart et de son école, « pour qui tout état affectif n'existe que par le rapport réciproque des représentations », et adopte-t-il, sans restrictions, la thèse physiologique — théories de Bain, Spencer, Maudsley, etc., — qui « rattache tous les états affectifs à des conditions biologiques et les considère comme l'expression directe et immédiate de la vie végétative ».

Il commence donc par rappeler les origines *motrices* de la sensibilité, qui persistent d'ailleurs jusqu'au terme de son évolution, et montre ensuite les différentes périodes de cette dernière, partant de la *sensibilité protoplasmique,* phénomène vraisemblablement physico-chimique, pour traverser un moment déjà conscient, « période des *besoins* », où la sensibilité se réduit à des tendances d'ordre physiologique accompagnées de plaisirs et de douleurs, puis parvenir au stade des *émotions primitives* — peur, colère, tendresse — partagées encore avec les animaux, et arriver enfin avec l'amour-propre, l'émotion égoïste, l'émotion sexuelle, à des manifestations plus humaines, liées à une conscience de la personnalité, et au-dessus desquelles l'on ne trouve plus que des formes *supérieures* du sentiment, là plus intellectualisé, inaccessible à beaucoup — sentiment esthétique, religieux, etc., — phase dernière, dans laquelle l'état affectif cède presque toute la place au phénomène purement intellectuel.

Des émotions primaires naissent les émotions secondaires, des premières, simples, sortent les secondes, complexes, soit par une évolution, homogène parfois, souvent hétérogène — l'avarice par exemple, provenant de l'instinct de conservation, en arrive dans certains cas à en devenir la négative, — soit par arrêt de développement — la haine, forme avortée de la colère, — soit enfin par mélange — sentiment religieux composé de l'amour et de la peur — ou par combinaison — la mélancolie suppose l'évocation d'états agréables lointains, plus un état de tristesse présente qui les enveloppe et sans lequel elle n'existe plus.

L'ouvrage se divise ainsi en deux parties, l'une de psychologie générale, l'autre de psychologie spéciale.

Dans la première, qui traite de la douleur physique, morale, du plaisir, des plaisirs et douleurs morbides, des états neutres, de l'émotion et des conditions internes et externes, un chapitre est à citer plus particulièrement : la *Mémoire affective*. L'association de ces deux mots est toute une révélation et fut presque une révolution. Le premier, en effet, M. Th. Ribot posa cette question : les images affectives sont-elles, à l'égal des images visuelles, auditives, etc., susceptibles de réviviscence spontanée ou volontaire ?

Or, l'enquête à laquelle il se livra lui permit de répondre, à cet égard, négativement dans certains cas, mais affirmativement dans certains autres. Il en demeura établi que si, chez beaucoup d'individus, la mémoire affective fait défaut, et si chez quelques-uns les éléments émotionnels ne se trouvent ravivés que difficilement, et à l'aide d'états intellectuels, il n'en existe pas moins d'autres chez lesquels la mémoire affective, vraie, complète, se rencontre.

La seconde partie du livre est consacrée à l'étude des sentiments spéciaux et de leur évolution, qui est mise en rapport avec le développement, parfois parallèle, de l'intelligence. C'est ainsi que les sentiments moraux et sociaux, le sentiment religieux, le sentiment esthétique, le sentiment intellectuel, fournissent la matière d'intéressantes monographies, parmi lesquelles il faut distinguer celle qui concerne les caractères normaux. L'on y trouvera non seulement une histoire sommaire des théories sur le caractère, mais une classification très minutieuse, très claire et qui se complète par celle des caractères anormaux et morbides.

Une étude de la dissolution de la vie affective contient une légitime critique de la théorie de la dégénérescence — devenue actuellement d'un emploi si général que sa valeur explicative en est demeurée fort amoindrie, — et termine ce volume qui apparaît et restera comme un admirable monument de précision, de claire science, par lequel se révèle et se fixe un des plus complets, un des plus considérables efforts de la psychologie moderne.

Gaston Danville.

ÉCONOMIE SOCIALE

Adrien Foray : *La Société Idéale*, gr. in-18, Savine, 3.50. — Henri Mazel : *La Synergie Sociale*, gr. in-18, Armand Colin, 4 fr. — Louis Lumet : *Contre ce Temps*, Bibliothèque de l'Association.

N'est-ce une ressource louable (encore que triste) du chroniqueur, — pour échapper à l'ennui soporifique de certains

livres, que d'en donner aux lecteurs l'intégrale impression par la seule extraction d'une phrase, inconsciemment parodiste et d'elle-même et du reste, pitoyablement onanistique d'ironie — Ainsi du moins traiterai-je le livre de M. Adrien Foray, **La Société Idéale,** par la reproduction de ce paysage, pris honnêtement au hasard, selon le mode désinteressé que Brid'oison jugeait norme de l'équité : « C'est vouloir laver la tête d'un Maure ! s'écria avec humeur le Père des Songes. Ces fils de Caïn, accoutumés à progresser vers la vérité à l'aide des seules indications de leurs sens, ne peuvent entendre qu'à la base de notre intelligence il y a une âme muette conservant d'une manière impérissable toutes les abstractions et le géométrique — mais rien autre — comme nos sens ont la connaissance du particulier et du matériel ; que, de ces connaissances de l'âme, nous rapprochons, pour les juger, les choses perçues par les sens ; — et que, sans celles-là, nous ne saurions rien, parce que nous ne pourrions comparer le changeant à l'Immuable, ce qui passe à l'Eternel.

« Le prêtre sourit et reprit ..... »

Laissons-le reprendre son discours, nous montrer successivement la théorie des idées innées, le Dimanche au Village, la Capitale, la Courtisane, le Sage, le Roi, — et ouvrons cependant, avec la joie de lire l'œuvre d'un jeune, d'un vrai jeune, le livre de M. Louis Lumet, **Contre ce Temps.**

Trop jeune même apparaît M. Lumet, par certaines naïvetés déplaisantes. N'est-ce trop d'ambition et faire le nom dépasser la chose que de donner ce titre lapidaire à un livret qui nous narre entre autres le Bachelier et ses parents béatement fiers du grade récent, la monomanie futile du collectionneur de timbres-poste, l'hilarité des découvertes incertaines d'un Congrès d'Antiquaires ? Semblait-il indispensable, en outre, que dans sa préface l'auteur nous révélât les qualités et les défauts de son style : « La facture du Collectionneur, dit-il, est maigre ; la seconde partie du Messie Rouge, déclamatoire, quoique sauvée — insuffisamment — par les dernières phrases d'une assez belle ampleur. » (*Sic.*)

Mais à Dieu ne plaise que je m'arrête à ces légers défauts : plus volontiers m'arrêterai-je à considérer la grâce et la force des tableaux successifs qui composent ce livre et derrière lesquels l'auteur se révèle plein de promesses et noblement épris de vie. — Allais-je oublier de dire le charme de la préface où s'avère la franchise du pur artiste qu'est l' « ouvrier sculpteur » Jean Baffier ? ce me serait impardonnable oubli.

Un bon point au volume de M. Henri Mazel, **La Synergie Sociale :** il est écrit en français de cette belle venue quasi classique, malgré des tours tout modernes qui révèle le fin lettré. Malheureusement, le livre comme l'écriture est d'un

lettré bien plutôt que d'un sociologue : cherchez-y les avis personnels d'un *honnête homme* rompu à toutes les élégances et subtilités, mais de science point. Ce n'est pas que les faits n'abondent, intéressants et bien choisis, dans ce livre d'agréable lecture : mais ce n'est ni un volume de documentation, de statistique, ni une œuvre de généralisations inductives. M. Mazel étudie la force harmonique qui pousse dans un même sens progressif les individus et les collectivités : il accepte cette force presque comme un axiome, la dénomme synergie sociale, et fait de son étude sommaire un thème à diverses considérations sur le passé, le présent, le futur, la famille, la France, le clergé, l'éducation, etc. L'idée pouvait être heureuse de prendre comme thème la force synergique, et les progrès de la science dépendent en majeure partie, comme on sait, du perfectionnement des systèmes de notations en usage (1). Mais qui ne voit quelle étude approfondie de l'exégèse darwinienne ce travail imposait à l'auteur. L'analyse d'une supposée (à tort ou à raison) force de convergence sociale des activités individuelles nécessitait évidemment un long travail concomitant sur la différenciation des unités des systèmes de force : l'analyse de l'hypothèse malthusienne, de la théorie spencérienne, et des beaux ouvrages de Dürckheim s'imposait. Or, rien de tout ceci n'est considéré : la loi de Galilée sur les mutations simultanées étendue par Comte à la sociologie n'intervient même pas. — Or, si l'on se plaçait uniquement au point de vue scientifique, je pense que dans cette matière, si approfondie déjà à l'heure actuelle, un travail est superflu qui ne tient pas compte de ceux des sociologues devanciers.

CHRISTIAN BECK.

ESOTÉRISME ET SPIRITISME

REVUES : *La Curiosité* (15 août), *L'Humanité intégrale* (août), *L'Hyperchimie* (1er août et 1er septembre), *L'Initiation* (août), *Le Lotus Bleu* (août), *Le Journal du Magnétisme* (juillet-août), *La Revue Blanche* (25 août), *La Revista de Estudios psicologicos* (août), *Le Voile d'Isis* (n° 252).

Les deux premiers numéros de l'**Hyperchimie** ont paru. Ils contiennent d'excellents articles de Sédir (*La Méthode des Alchimistes*) et de Marius Decrespe (*Sur l'Hyperphysique*), et, encartées, les premières pages d'une nouvelle édition du magistral *Essai de Chimie synthétique* de F.-Ch. Barlet. En outre, Th. Tiffereau y enseigne comment il a obtenu de l'or et F. Jollivet Castelot y trace, de sa plume hardie et enthousiaste,

(1) Cf. LAPLACE. *Essai sur le Calcul des Probabilités*, p. 62. Notes sur les progrès de l'analyse par la notation cartésienne.

le programme de cette nouvelle revue. Les lignes suivantes disent la place qu'elle veut prendre et garder :

« La chimie actuelle apparaît routinière, insuffisante en ses conclusions, sans réelle portée métaphysique, parce que exclusivement analytique et trop timide : les scientistes tournent sur eux-mêmes et semblent fort étonnés de s'apercevoir qu'après de longs ou de vains tâtonnements, ils n'ont fait que tracer ou suivre un *cercle*. Or, c'est de ce cercle, pour eux encore sans issue, qu'il faut sortir. La chimie doit devenir, s'affirmer : l'*Hyperchimie*. Elle planera au loin, toujours plus haut, plus hardie, plus téméraire, science médiane entre la métaaphysique et la chimie classique, — branche intermédiaire et féconde. »

Cette revue se propose d'amener le public intellectuel à l'idée de l'Unité de la Matière et de prouver la Transmutation des corps. Elle s'élèvera « au-dessus des routines de la science cataloguée et officielle, et c'est pourquoi l'*Hyperchimie* se trouvera toujours tout à la tête du mouvement de la Nouveauté. »La doctrine occultiste sera le fil d'Ariane qui la guidera.

— Les prophètes ont l'heur de plaire beaucoup à M. Saturninus. Il n'est pas de numéro de l'**Initiation** ou du **Voile d'Isis** qui ne contienne le résultat de ses recherches dans les librairies catholiques. Dans l'*Initiation*, il nous entretient de la prophétie d'Orval d'après l'abbé Curicque, dans le *Voile d'Isis* du *Néo-Millénarisme* de l'abbé Bigou. Ces productions livresques ne nous semblent pas mériter toujours toute l'attention qu'il leur prête. Ces *voyants* manquent souvent de savoir et n'ont jamais suivi aucun entraînement psychique.

Dans l'*Initiation* encore, Papus parle des phénomènes dont la *Maison hantée de Valence-en-Brie* a été le théâtre, de l'intervention de la police, de la justice, des médecins et finalement des occultistes (Papus et l'abbé Schnebelin). Comme conclusion, les sorciers sont morts ou blessés et Mme Lebègue est guérie.

Papus donne aussi, en ce même numéro, de précieuses indications pour les chimistes, à propos d'*Arnaud de Villeneuve*. Guymiot y publie des notes originales sur *Tilly-sur-Seulles* (la cause première des phénomènes de Tilly pourrait être due à l'action de l'âme non désintégrée de Vintras : on sait que Vintras habita cette localité) et un profond article sur les *Castes naturelles*, et Hadar y conte la jolie légende de Jacques Cœur.

— Dans le **Lotus Bleu**, Annie Besant nous narre les diverses pérégrinations de l'Ego au-delà de la tombe, Leadbeater nous fait voyager dans le monde astral et nous décrit les relations de ce monde avec le monde physique, et Luxâme

dans un superbe article (*Sous l'arbre Boddhi : Vers l'Insaisissable*) nous parle magnifiquement et avec beaucoup de chaleur des Voies *exotérique* et *ésotérique* et distingue — en traits accusés — l'homme ordinaire du véritable occultiste.

« Le réel occultiste, écrit-il, *n'est pas un homme* !... Il peut avoir le corps d'un homme comme véhicule physique, un mayâ-être (1) comme véhicule mayâvique, mais lui-même, le Hors là (2), il est l'Insaisissable. C'est le Bouddha ou illuminé ; c'est le Nirvâny qui a mis le pied en la Voie Nirvânique ; c'est le Maha-atmâ (3) qui est sur le sentier qui va à Atmâ (4) par Atmâ ; c'est l'Adepte qui voit la Vérité par la Vérité ; c'est l'Initié qui saisit l'Insaisissable par l'Insaisissable ; c'est le Yogui qui va par le « sentier par où l'on ne revient pas » ; c'est le fils du Tao qui est en la Voie qui n'est pas une voie ; c'est le Mage qui accomplit le Grand-Œuvre ; c'est le prêtre d'Hermès qui possède la Pierre Philosophale ; c'est le Grand Alchimiste qui a accompli la transmutation de la Vie et est la sublimation immortelle ; c'est le Christ, fils de Dieu, qui retourne au Père ; c'est le Géant Sublime qui a mis en lui, qui a avalé Karma, la destinée, l'éternel devenir, la transmigration, l'illusion, qui n'est pas possédé par cela et peut aller hors de cela ; c'est la fleur de la soi-conscience qui émane le « Je suis celui qui suis » ; c'est le « Qui est » qui seul peut « Vouloir », qui seul a conscience de ce qu'il peut vouloir !...

Tant qu'on n'est pas celui qui a la soi-conscience, celui qui peut vouloir, celui qui sait où il va, celui qui sait pourquoi il va, celui qui sait se diriger, on n'est pas l'Occultiste. Pourrait-il être Occultiste cet humain, cette incrustation illusoire qui n'a pas conscience de lui-même, qui ne peut vouloir, qui ne sait où il va, qui ne sait pourquoi il va, qui ne sait se diriger, qui est le jouet des lois, la machine des forces occultes, le vibrateur-transmetteur inconscient de vibrations ignorées, le médium du mystère, la girouette qui tourne à tous les vents ?... Pourrait-il être Occultiste cet humain qui est constitué avec de l'illusion, qui n'a pas d'assise réelle sinon le terrain toujours mouvant de la Mayâ ?... Pourrait-il être Occultiste celui qui cherche à se reconnaître, à se ressaisir à la sortie du sommeil du néant et qui, encore somnolent, n'a pas atteint l'état de veille ?... »

(1) Mayà, c'est l'Illusion, l'Univers phénoménal, tout ce qui est *muable* : un mayà-être, c'est un être qui appartient à Mayà, qui est dans l'existence.

(2) Le Hors là ou Hors Mayà, c'est l'être qui a échappé à la chaîne des renaissances, qui *n'existe plus*, mais qui *est*.

(3) Maha-atmà, c'est une « grande àme », un Hors Mayâ.

(4) Atmà, c'est l'Essence, ce qui *est*, l'Etre pur, universel, impersonnel. J. B.

— Avant de terminer, signalons trois bons articles : l'un de Sédir sur et à propos de la danse des tables (**Revue Blanche**); l'autre de J. Camille Chaigneau dans l'**Humanité intégrale** (*Amour de Couple*), et le dernier de Marius Decrespe sur *La Science occulte et le Phénomène psychique* (**Journal du Magnétisme**) ; puis les articles de l'excellente **Revue d'Études psychologiques** de Barcelone, et enfin ceux de la **Curiosité** (entre autres: *Des Fluides*, par L. Noël, et *Végétarisme et Occultisme*, par le Dr Bonnejoy).

JACQUES BRIEU.

PUBLICATIONS RÉCENTES

POÉSIE. — Emmanuel Signoret : *Les Vers dorés*, pet. in-8, Bibliothèque Artistique et Littéraire. — Abel Letalle : *Les Libellules*, gr. in-18, Savine.

ROMAN. — Emile Bruni : *Mémoires d'un Mari*, gr. in-18, Victor-Havard, 3.50.

THÉATRE. — Adolphe Gensse : *Messire Duguesclin*, drame parodie en 5 scènes et en vers, gr. in-18, Société Libre d'Edition des Gens de Lettres, 0.75. — Hippolyte Lencou : *Le Théâtre nouveau*, préface par Eugène Fournière, gr. in-18, Savine, 2 fr.

DIVERS. — Lux : *La Vérité sur Madagascar*, in-18, P.-V. Stock, 1 fr. — Mestre Amabile : *La Question Cubaine et le Conflit Hispano Américain*, gr. in-8, Chaussée d'Antin. N° 6, 2 f. — Édouard Achard : *Histoire de France en mille mots*, dessin de Jean Baffier, in-8, Librairie de la France Scolaire. — Louis-Pilate de Brinn'Gaubast : *La Passion de Notre-Seigneur Emile Zola, ou un Messie devant les « Jeunes »*, in-8, « L'Aube », 0.75. — O. de Bezobrazow : *La Femme nouvelle*, préface de Raoul de la Grasserie, gr. in-18, Société Nouvelle d'Editions. — Juan Enrique Lagarrigue : *Lettre à Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul aux Etats-Unis*, brochure in-18. — Victor Mauroy : *Dieu et les Universaux*, gr. in-18, Savine, 3.50. — L. Garrigue : *Vingt-cinq ans après, études contemporaines*, gr. in-18, Savine, 1 fr. — Charles Felgères : *Essais de Littérature et d'Histoire*, gr. in-18, Savine, 3.50.

LITTERATURE ETRANGÈRE. — Filippo Ermini : *Paolo Verlaine ei Poeti Decadenti*, in-8, Turin, G. B. Paravia. — Emile Legouis : *Quelques Poèmes de William Wordsworth*, traduction en vers, pet. in-18, Léopold Cerf.

JOURNAUX ET REVUES

La Revue Blanche (1er septembre). — *L'Art Jeune* (15 août). — *La Revue des Revues* (15 août). — *La Lyre d'Auvergne*. — *L'Echo de Paris* (14 septembre).

Attaquons les *Questions brûlantes* (**Revue Blanche**, 1er septembre), puisque Rachilde nous y convie avec sa vaillance habituelle et son admirabe optimisme. Car tout en connaissant la laideur obscure de l'humanité, en en ayant senti et rendu, comme Rachilde, mieux que personne, le destin lamentable ou l'instinctivité aveugle, c'est par la croyance à la liberté individuelle, à la puissance de la volonté, à la beauté, à l'efficacité des révoltes corollaires, que se marque le véritable optimiste.

« La question brûlante entre toutes est celle-ci : « Est-il vrai, se chuchote-t-on, que l'*Amour* dépose son bilan ? » Hélas ! il n'y a donc plus d'Amour ? »

Et Rachilde part en guerre contre les prêcheries de nos petits moralisateurs, qu'ils prônent l'amour libre ou pas libre.

« Ils écrivent *Amour* avec une de ces majuscules énormes qu'on ne peut pas soulever, même à deux ; ils lui télégraphient, à cet Amour lointain ! Ils ont un fil spécial, et, à les entendre, il est l'heure, si nous voulons vivre, de nous édicter des lois, françaises, contre les boutades ingénues qui nous viennent d'Angleterre et tendent à démonétiser l'ancien amour gaulois — vous savez ? le coq, le fameux coq !... — Se débattant dans les points d'interrogations avec des gestes comiques de guignols navrés de la pendaison du commissaire, ils se demandent pourquoi les Messieurs vont à Sodome, pourquoi les Dames se promènent à Lesbos, pourquoi les unions libres ne sont pas plus heureuses que les mariages d'argent ou le contraire, pourquoi on ne fait pas d'enfant avec plaisir, et même sans plaisir, enfin pourquoi la Lune est ronde et surtout pourquoi diable on n'en peut jamais voir l'autre moitié, de même qu'ils n'apercevront jamais le véritable visage de l'Amour, de ce bel Amour qui s'obstine, pour l'instant, à leur tourner le dos.

» ... Enfin puisque, grâce à eux, on ne peut ni dormir, ni rêver, on pourrait peut-être se risquer à leur dire, en simple style de femme ordinaire, les seules choses qui soient à dire et autour desquelles les hommes tournent avec des périphrases désopilantes.

» L'Amour, le grand Amour fiche le camp parce que vous l'embêtez !...

» ... Qu'est-ce que c'est que ces demi-mesures, ces demi-libertés, ces demi-permissions, ces anarchismes qui se changent en socialismes et ces socialismes en républicanismes, selon l'éternel usage ? A-t-on besoin de se ganter si haut pour déclarer qu'en amour on a tous les droits, et que quand on ne vous les donne pas, ces droits, on les prend !

» ... L'Amour est. C'est même le seul dieu bien portant qui nous reste. Or, il est toutes les vertus et tous les vices à la fois. Si, un matin, nous le voyons se décider à se montrer franchement l'impossible et l'orgueil, que voulez-vous, on sera les impossibles et les orgueilleux loin de vos parlottes ridicules. On en crèvera ? Eh bien, ça ne regarde que les principaux acteurs du drame, ces sortes de dénouements ! Mourir en amour, c'est toujours un absolu de réalisé !...

» L'amour, le grand amour, le vrai (moi aussi, j'ai un fil spécial !) n'a jamais pu admettre ni la prostitution, ni la trahison, pas plus que le crétinisme. Depuis une éternité, feuilleto-

nistes, chroniqueurs, moralistes et émancipatrices sans emploi direct, tout le bas journalisme qu'on appelle ceux qui vivent de ce qu'ils disent tous les jours et qui, par conséquent, se répètent souvent, vous ne faites que glorifier la vénalité de la femme ou de l'homme.

» ... Certes, toute femme est libre de tromper son mari... à la rigoureuse condition... *qu'elle le lui dise*. On a toujours le droit d'avoir un grand amour, à la seule condition de lui tout sacrifier. Le mari ne sera pas content et vous flanquera dehors ? Eh ! c'est au mieux, vous irez rejoindre votre amant, chère Madame. C'est que... voilà... il y a le costume de soirée donné par l'amant et le costume de ville donné par le mari, ça fait deux jupes que Madame tient essentiellement à porter l'une sur l'autre. Alors ? Vous voyez bien qu'il ne s'agit pas d'*amour*. »

Tout ceci est parfait : c'est la vérité, la vérité profonde, large, appuyée sur la logique toujours morale de la nature, et si Rachilde n'avait fait que relever vertement les prétendues moralisations *sous desjardinistes*, il n'y aurait eu qu'à applaudir.

Malheureusement, elle me permettra de penser qu'elle a compromis, non pas son idée, mais quelque peu la portée de l'article, en ridiculisant l'émancipation des femmes et en félicitant Lors Douglas du manifeste qu'on connaît.

Que nombre d'émancipatrices soient ridicules ou louches, d'accord ! Mme Rachilde connaît certainement trop bien notre histoire littéraire pour savoir que toute émancipation, que toute agitation inopinée, dans quelque sens qu'elle soit, déplace une certaine tourbe qui n'infirme point la nécessité du mouvement ; ses raisons sont autres et fondées principalement sur ce qu'elle croit que la femme a la volonté, la possibilité d'être libre comme elle le veut, sans avoir besoin d'aucun secours légal ou financier.

Or je prie Mme Rachilde de m'excuser de lui dire qu'elle se trompe, mais qu'elle se trompe du tout au tout. A l'heure actuelle, et en particulier en France, une femme ne peut disposer d'elle-même, par conséquent de son amour et de ce qu'elle possède, travail, fortune et enfants, que selon l'homme qu'elle rencontrera. (Consulter *Pauline ou la Liberté de l'Amour*, par M. Louis Dumur). Lorsque la femme dont elle parle aura fait à son mari l'aveu loyal, son mari peut non seulement la « flanquer dehors », mais la réduire à de pires extrémités en ne l'y flanquant pas (*Les Tenailles*). Si elle le quitte quand même, il a tous les moyens légaux de l'empêcher de gagner sa vie, puisque sa vengeance lui offre le domicile conjugal et que le divorce ne lui permettra pas d'épouser son amant, etc., etc. Je touche à peine la question, mais Mme Rachilde peut

voir, par ces indications légères, l'immense effort *administratif* et *politique* que doit faire la femme pour pouvoir disposer d'elle, même au seul point de vue *psychologique*.

Quant au manifeste de Lord Douglas, il faut tout l'optimisme de Mme Rachilde pour y voir un acte de beauté. L'acte d'amour, l'acte d'hèroïsme et de beauté eût été de rester en Angleterre, d'affronter avec son ami les juges anglais, de partager avec lui et pour lui la condamnation et la prison (1), au lieu de venir, à la place même où M. Paul Adam avait, autrement mieux que Lord Douglas, défendu sa cause, se pavaner dans l'illustration stérile de son mour. Mme Rachilde accorde qu'après tout son manifeste était inutile ; il était plus que cela, il était criminel envers cet amour même et, uniquement, fleur monstrueuse *d'amour-propre*, d'amour-propre à rebours.

Et puis, comme dit Vigny :

Seul, le silence est grand...

— Sous forme de *Variations sur un sujet*, le même numéro de la *Revue Blanche* contient, entre autres choses intéressantes, une réponse de M. Stéphane Mallarmé aux diverses attaques périodiques dont son art est l'objet : *Le Mystère dans les lettres*. Il y a à en retenir nombre de choses hautaines, perspicaces et malicieuses.

Et tout d'abord cette analyse du public :

« Il doit y avoir quelque chose d'occulte au fond de tous, je crois décidément à quelque chose d'asbcons, signifiant fermé et caché, qui habite le commun : car sitôt cette masse jetée vers quelque trace que c'est une réalité, existant, par exemple, sur une feuille de papier, dans tel écrit, pas en soi — cela qui est obscur : elle s'agite, ouragan jaloux d'attribuer les ténèbres à quelque chose d'autre, profusément, flagramment.

» Sa crédulité vis-à-vis de plusieurs qui la soulagent, en faisant affaire, bondit à l'infini... »

Puis cette opinion du poète sur les fauteurs de truismes touchant la clarté :

« Or, suivant l'instinct de rythmes qui l'élut, le poète ne se défend de voir un manque de proportion entre le moyen déchaîné et le résultat.

» Les individus, à son avis, ont tort, dans un dessein avéré propre parce qu'ils puisent, certes, à quelque encrier sans Nuit, la terne couche suffisante d'intelligibilité que lui s'oblige, aussi, à maintenir, mais pas seule — ils agissent peu délicate-

(1) Lire à ce sujet les vérirables actes d'amour cités par l'antiquité et rappelés par M. Edward Carpenter dans son article sur *L'Amour homogénique et sa place dans une Société Libre* (*Société Nouvelle*, septembre.)

ment, en précipitant à pareil accès la Foule (où inclus le Génie) que de déverser, dans un chahut, la vaste incompréhension humaine. »

Et cette élucidation :

« Je sais, on veut à la Musique limiter le Mystère ; quand l'écrit y prétend.

» Les déchirures suprêmes instrumentales, conséquences d'enroulements transitoires, éclatent plus véridiques, à même, dans leur argumentation de lumière, qu'aucun raisonnement tenu jamais : un lettré s'interroge, par quels termes du vocabulaire sinon dans l'idée, en écoutant, il les saura traduire, à cause de leur vertu incomparable. La directe adaptation s'exerce avec je ne sais, dans ce contact, le sentiment glissé qu'un mot détonnerait, par intrusion.

» L'écrit, envol d'abstraction ou tacite, prend, néanmoins, ses droits en face de la chute des sons nus : tous deux, Musique et lui, intiment une disjonction, celle de la parole, certainement par horreur de fournir au bavardage. Unique aventure contradictoire, où ceci descend ; dont s'évade cela, mais non sans traîner les gazes de l'origine. »

Il faut citer encore le passage capital par lequel M. Stéphane Mallarmé arrête péremptoirement la critique :

« Quel pivot — j'entends — dans ces contrastes, à l'intelligibilité ? il faut une garantie.

» La Syntaxe.

» — Pas ses tours primesautiers seuls, inclus aux facilités de la conversation ; quoique l'artifice excelle pour convaincre. Un parler, le français, retient une élégance à paraître en négligé et le passé témoigne de cette qualité, qui s'établit d'abord, comme don de race foncièrement exquis : mais une littérature dépasse le genre, correspondance ou mémoires. Les cas abrupts, hauts jeux d'aile, se mireront, aussi : qui les traite, perçoit une extraordinaire appropriation de la structure, limpide, aux primitives foudres de la logique. *Un balbutiement, que semble la phrase, ici refoulé dans l'emploi d'incidentes multiple, se compose et s'enlève en quelque équilibre supérieur, à balancement prévu d'inversions.* »

J'ai tenu à souligner les dernières lignes qui font de M. Mallarmé un écrivain de la vraie tradition classique, de celle qui *construit* une phrase. Remarquez que la plupart de nos jolis écrivains à prétentions classiques et à style fluent n'atteignent la facilité de leur charme qu'en réduisant (non par condensation, mais par appauvrissement) sa construction, et même en *l'uniformisant.*

Aussi, avec hauteur, malgré l'instruction laïque et obligatoire, M. Mallarmé conclut :

« Je préfère, devant l'agression, retorquer que des contemporains ne savent pas lire. »

— M. Henri Van de Putte, dans le numéro d'adieu de l'**Art Jeune** (15 août), a écrit justement *Pour le tombeau de Paul Verlaine* :

« Car quand on aime vraiment on ne sait le dire. »

C'est le numéro d'adieu, car l'*Art Jeune* cesse de paraître pour s'unir au **Coq Rouge**.

« Jusqu'à ce jour, ces deux groupes marchèrent vers le même but, distincts quoique unis, chacun habitant le domaine propre qu'il avait vaillamment conquis. Mais aujourd'hui, ils veulent, en un mot, condenser tous les efforts de *tous* les écrivains belges en une seule forte revue.

» Et ce n'est pas l'absorption de l'*Art Jeune* par le *Coq Rouge* qui s'opérera, ce ne sera pas non plus le contraire, mais bien et simplement les aînés recevant les cadets en égaux dans leurs rangs... »

M. Henri Van de Putte sera désormais le secrétaire du *Coq Rouge*, dont M. Maurice des Ombiaux est le rédacteur en chef.

— Un très remarquable article de la **Revue des Revues** (15 août) sur le *Mouvement littéraire arménien* nous avertit du rapide développement intellectuel de ce peuple martyr, depuis une cinquantaine d'années.

« La littérature arménienne a eu, dans le courant de ce siècle, deux grands centres d'activité, Venise et Tiflis. Pour la forme comme pour les idées pures, cette littérature, nous allons le voir, a fait à l'Europe de nombreux emprunts. Mais par le fond de la conception, l'énergie des passions qu'elle exprime et l'abondance de ses données positives, elle tient intimement du caractère arménien, qu'en deux mots il nous faut définir.

» Un peuple de soldats et de marchands : voilà ce que fit des Arméniens le plateau de l'Ararat. Contre les invasions qui venaient d'Europe et d'Asie, l'escarpement des monts, l'abri des cavernes et les îles émergeant du milieu des lacs leur rendaient la défense aisée. Les mines de fer leur fournissaient des armes... »

Mékhitar fut le restaurateur de l'histoire et de la langue arméniennes. L'erreur des mékhitaristes a été de tenter de remettre à jour la langue des classiques du ve siècle, le Krapar.

A Constantinople, « la langue vulgaire fut bientôt illustrée par Berbérian et Tourian, poètes élégiaques, et par Dzéreuz, auteur de romans qui se déroulent à Byzance, en Cilicie et à Sassoun. Avec Arpiar-Arpiarian, dont le style a toute la force et la clarté de celui de Yéhiché, elle devint une arme de combat à la tribune et dans le journalisme. A son tour, Tchobanian, le poète des *Vibrations* et des *Courts Poèmes*, la ren-

dit susceptible d'exprimer des idées précieuses et désolées. »

A Tifls, qui est le centre arménien le plus ardent, les plus remarquables protagonistes furent Aporian, Nalbandian, Ardzrouni, Raffi et Kamar Katiba.

« Qui étaient ces écrivains ? Comme ceux de Venise et ceux de Constantinople, des fils de marchands. Leurs pères avaient beaucoup médité pendant qu'ils traversaient la mer où les pirates grecs brûlaient les flottes turques ; beaucoup médité dans les steppes et les déserts où leurs caravanes étaient arrêtées par les tribus. Placés entre l'Europe et les monarchies orientales, ils voulurent avoir des fils libres et actifs comme les hommes d'Occident. Sans se douter souvent de ce qu'ils faisaient, ils les firent élever dans les meilleures universités. Beaucoup de ces pères regrettèrent les sacrifices auxquels ils s'étaient résignés en voyant ces fils rentrer d'Europe sans apporter des moyens perfectionnés de gagner de l'argent. Conscients ou inconscients, ces obscurs marchands, plus que tous autres, nous ont rapproché de l'heure de la délivrance : nous leur devons notre liberté intellectuelle, c'est-à-dire nos écoles et les grands écrivains qui nous ont émus et dirigés. »

— **La Lyre d'Auvergne**, est un « organe des littérateurs du centre. »

« *La Lyre d'Auvergne*, fondée en 1894, par un groupe de poètes et de prosateurs habitant Clermont-Ferrand, est une publication exclusivement littéraire, n'ayant aucune philosophie à l'avance déterminée. Elle est accessible à tous les littérateurs, sous la seule condition de respecter la morale et de se conformer aux lois sur la presse. »

On peut y lire de beaux sonnets avec de beaux titres comme : « *Le Lever du soleil* » suivi du « *Coucher du sus-nommé* » ; ou « *Sonnet rotatif* ». ou encore avec la mention « de notre incomparable collohorateur A Sédécias : « *Le vieux canon* », dont voici le premier quatrain :

« *A l'un des bouts d'un pont, vit fixe, en sentinelle,*
Le plus fort élément d'un turbulent canon ;
Usé, la bouche en l'air, plein de rouille, il rappelle
Vaguement le héros qui n'a plus de renom. »

— L'été a été fructueux en polémiques littéraires, et si les journaux n'étaient pas des feuilles si volantes, nous aurions pu rassembler une collection de coupures curieuses. Elles ont été balayées du reste comme les premières feuilles mortes et poussées en tas dans la grande boîte où dort pour l'éternité le pauvre Bibliopole responsable.

Le jour de son enterrement, l'épistolier Pierre, de *l'***Echo de Paris** (14 sept.), écrivait :

« Je crois que Lepelletier a été un peu sévère pour Vanier. On lui a reproché de ne point ou de mal payer les poètes,

comme si ce n'était point là un usage constant. Au fond, il a eu surtout le tort de mourir dix ans trop tôt. Il a raté le bouquet par souscription : « A Léon Vanier, le vers libre reconnaissant ! » et la croix. »

Reconnaissant ? Ah non, certes!...

ROBERT DE SOUZA.

LETTRES ANGLAISES

Edmund Gosse : *Critical Kit-Kats*, in-8°, Londres, William Heinemann, 6 s. — F. Norreys Connell : *The Fool and his Heart,* in-8°, Londres, Léonard Smithers, 6 s. — Julia Cartwright (Mrs Ady) : *G. F. Watts, his Life and Work,* « The Art Journal », in-4°, Londres, J. S. Virtue c and Co, 2 s 6 d. — *The Savoy*, in-4°, Londres Léonard, Smithers, 2 s.

« Pour les basses et confortables salles où l'on dînait au siècle dernier, on inventa les petites et peu embarrassantes peintures appelées Kit-Kat, et quelques-uns de nos plus habiles peintres se sont complus dans cette modeste forme de portrait qui accentue et fait ressortir la tête, sans toutefois exclure tout à fait les mains du modèle. Je me suis hasardé à emprunter à l'art du dessin ce titre pour mon volume, puisque ce sont des portraits condensés pour ainsi dire, moindres que demi-grandeur et convenant à des loisirs limités et à un espace encombré. » Après avoir ainsi expliqué son titre bizarre de **Critical Kit-Kats,** M. Edmund Gosse publie de très intéressantes études, dénotant une grande érudition, un jugement impartial, juste et personnel. Ayant connu dans sa carrière déjà longue tous ceux dont il parle, il apporte souvent de curieux souvenirs, des anecdotes typiques, éclairant d'un jour tout particulier celui qu'il dépeint. Avec une grande liberté et un tranquille courage, M. Edmund Gosse émet toujours une opinion judicieuse et nette ; qu'il parle d'Elisabeth Barret Browning ou de Christina Rossetti ; qu'il rende à Keats, à Beddoes ou à Walter Pater une admiration méritée et tardive ; que son amitié pour Lord de Tabley lui dicte des louanges un peu excessives ; qu'il apporte à la pauvre Torn Dutt un hommage touchant et respectueux ; qu'il trace un délicat portrait du bon vieillard Walt Whitman, du trop modeste Edward Fitz Gerald ; qu'il rappelle avec émotion ses souvenirs personnels de Robert Louis Stevenson ; qu'il analyse justement les seuls travaux littéraires de Tolstoï, ou bien qu'avec une extraordinaire perspicacité il examine le pur talent de M. de Heredia : il reste sans cesse intéressant, évitant toute discussion oiseuse, toute chicane déplacée. Son style admirablement souple est varié avec habileté et entraîne sans fatigue. Jointe à cela, une belle largeur de vues, une sincérité indiscutable, et telle sera mon opinion forcément louangeuse du beau volume de M. Edmund Gosse.

M. Norreys Connel nous avait habitué à plus de maîtrise, à plus d'égalité. En son dernier livre, il nous retrace les aventures parfois incohérentes d'un héros, qui, fait bizarre, reste quand même intéressant. Sa vie très accidentée est certes très possible, mais on est réellement déconcerté à certaines équipées, à certaines décisions qui, semble-t-il, pourraient et devraient êtres tout autres. Néanmoins, comme en les précédents volumes de M. Connell, se retrouvent, en **The Fool and his Heart,** l'observation aiguë et ironique, l'imagination somptueuse, trop parfois, une sûreté tranquille à découvrir la faiblesse cachée, la tare ignorée, et après, une indulgence charitable et bienveillante, comme un pardon. Il y a bien des réserves à faire quant aux détails ; la tâche entreprise était si difficile ! Et si M. Connell a faibli parfois, ou a trop sacrifié à ses sympathies particulières, son style a gardé ses brillantes qualités, et nous pouvons espérer un nouvel effort qui rachètera une faiblesse momentanée mais honorable.

Mrs Julia Cartrwight a édité magnifiquement un numéro de **The Art Journal** consacré au vieux peintre G. F Watts. De fort belles reproductions, un texte clair, très bien renseigné, montrant jusqu'à quel point Mrs Cartrwight a compris l'œuvre du vieux maître. Elle rend aussi un discret et haut hommage à la modestie et à la dignité d'une vie d'artiste entièrement donnée à l'art et rien qu'à l'art.

Le quatrième numéro mensuel du **Savoy** a paru, non moins soigné que les précédents. M. Havelock Ellis a clôturé sa profonde et forte étude sur Nietzsche. M. W. B. Yeats explique les opinions de W. Blake sur Dante, avec des reproductions d'aquarelles inédites. M. Ernest Dowson plus que jamais hanté par la mort l'appelle dans de beaux vers, et dans un dramatique récit, d'une simplicité grandiose, décrit la mort progressive et inévitable d'un médecin, qui, vivant avec la mort, la méditant et l'étudiant, a tout à coup une connaissance secrète, un pressentiment torturant et fatal de sa prochaine mort. Des vers exquis de M. Arthur Symons et un curieux tableau d'une grande foire parisienne. Une singulière et jolie fantaisie de O. Shakespear. Trois beaux sonnets de M. Lionel Johnson ayant l'impeccable beauté des *Trophées*, avec le caractère mystique et celtique qu'affectionne particulièrement le poète.

Enfin M. Osman Edwards a traduit fidèlement et fort bien un poème de M. Emile Verhaeren. Le texte français accompagne la traduction anglaise et permet un jugement plus complet. M. Osman Edwards, qui a déjà publié divers articles sur M. Verhaeren lors de l'apparition de ses divers volumes, annonce la publication d'une longue et sérieuse étude qui

fera connaître encore mieux aux nombreux lecteurs anglais le haut talent du « poète du paroxysme ».

Les illustrations du *Savoy* sont toujours remarquables. Aubrey Beardsley, T. R. Way, William Blake, Charles Conder, Joseph Pennell, W. T. Horton, diversement et merveilleusement, contribuent à la parfaite beauté de la vaillante revue. Et nous attendons les prochains numéros avec confiance et impatience.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Eugenio de Castro : *Salomé et autres Poèmes*, gr. in-16, Coimbre, Augusto d'Oliveira.

Schopenhauer évoluant à travers une âme méridionale, toute acquise, par tempérament, aux séductions de la Vie extérieure, proclamées vaines, illusoires et douloureuses, tel est le curieux phénomène esthétique et philosophique auquel nous fait assister le génial talent d'Eugenio de Castro, le jeune héros de la poésie portugaise contemporaine, révélé naguère à la France par les belles études de L. P. de Brinn'-Gaubast.

Après *Belkiss*, après *Sagramor*, ces œuvres qui chantèrent si intensément l'irrémédiable ennui du désir satisfait et l'écrasante nullité de vivre, voici une suite de poèmes plus achevés peut-être et surtout plus significatifs de la véritable personnalité de leur auteur. Substantielle et ferme, sous la parure sonore des mots rutilants, s'érige l'Idée, belle comme celle d'un Vigny ou d'un Dante, avec les regards fuyants d'une Maya hindoue.

Salomé, c'est l'appétit d'une gloire criminelle subjuguant l'humble et banal attrait d'une juste pitié. *Pan*, c'est l'inconsistance de nos blasphèmes contre la passion. Et pourtant ceux qui s'endorment au pied de l'*Amour* ne s'éveillent qu'au pied du *Regret ! Les Yeux de l'Illusion*, c'est l'orchestration dramatique et allégorique, en un décor athénien, de notre aveuglement devant les prestiges du Désir. *La Nonne et le Rossignol* (traduit en français par L.-P. de Brinn' Gaubast, ainsi, d'ailleurs, que la plupart des pièces du recueil), c'est la vie conférée par la seule illusion d'un songe. *Hermaphrodite*, c'est la lutte, dans une âme, des aspirations contraires. *Le Pèlerin*, c'est le rire de l'Ame-sœur, entrevue dans l'au-delà et qui, elle-même, n'est qu'une apparence cruelle. L'*Ange et la Nymphe*, c'est la réconciliation de la Beauté et de la Bonté dans le rêve du Poète moderne.

On a pu se demander pourquoi les héros des œuvres précédentes n'arrivaient pas jusqu'au suicide ; la réponse est donnée ici : c'est que, pas même les résolutions prises, pas même

les rêves songés, rien ne vaut de l'homme, hormis son illusion d'un instant. — Et l'homme qui sommeille an fond du Poète, par derrière tous les pessimismes et par derrière toutes les désespérances, se rattache à cette illusion, peut-être parce que la foi latente en son âme pressent déjà pouvoir en redevenir la créatrice, au jour suprême du renoncement définitif et de la Rédemption. — Alors Schopenhauer sera devenu Ibsen, et la Vie extérieure sera remontée tout entière vers la Vie intérieure.

Mais combien faible, en attendant, demeure la nature humaine, et comme vous savez, ô Poète, promener sa soif d'impossible à travers les plus prestigieux mirages, sans la contenter jamais !

PHILÉAS LEBESGUE.

ECHOS

Société anonyme du *Mercure de France*. — Une lettre de M. Maurice Le Blond. — Vient de paraître au *Mercure de France*. — Le Théâtre Libre.

Société anonyme du Mercure de France. — Les actions d'apport, entièrement libérées, sont à la disposition des fondateurs.

§

Une lettre de M. Maurice Le Blond :

Monsieur le Directeur,

Après M. Edmond Lepelletier, de l'*Echo de Paris*, voici que M. Francis Vielé-Griffin, dans le dernier *Mercure*, m'accuse à son tour d'injustice. Et le poète, qui est moins catégorique, nous accable même, en passant, d'amabilités et de compliments. Tout cela est délicieux, mais quelle polémique pleine d'équivoques ! Dans mon article : *Le Droit à la Jeunesse*, j'avais exposé fort simplement les revendications de la toute jeune génération littéraire, j'avais opposé leurs tendances aux œuvres, ou, pour être plus juste, aux tentatives de nos aînés, j'avais eu quelques boutades pour ceux-ci, et cité enfin les purs et nobles poètes que nous comptons dans nos rangs. M. Vielé-Griffin nous a répondu par des questions de calendrier. C'est un argument que nous avions omis, puisque quinze ans d'âge nous séparent du poète des *Cygnes* et vingt ans, au moins, de M. Moréas. Mais combien, Monsieur le Directeur, nous eussions préféré à ces futilités, indignes de votre grande revue, une discussion d'art passionnée, une réfutation de nos croyances.

Peut-être y eût-il été embarrassé, car M. Vielé-Griffin nous est, un peu, un précurseur. Il reste, avec Emile Verhaeren et Adolphe Retté, un des rares poètes que nous pouvons admirer. Est-ce donc un grief de l'avoir dépassé, d'avoir approfondi davantage cette religion panthéistique qui est notre foi

magnifique, d'avoir pu instaurer, enfin, notre suave et pompeux *Naturisme*?

Mais M. Griffin se voue de préférence à des questions de personnalité. Il lui plaît de défendre M. Mallarmé contre Retté et moi-même, malgré qu'il n'ait avec ce poète artificiel aucun lien esthétique, aucune communauté intellectuelle. Il agit sans doute, dans sa critique, au petit hasard des sympathies. C'est ainsi qu'il se montra surtout fâché de ce que nous refusons d'estimer M. de Régnier. Je ne veux pas juger ici la prétendue impeccabilité du poète d'*Aréthuse*, mais sa forme glacée et méthodique est totalement étrangère à nos hymnes passionnées. Les rares admirateurs de M. Griffin sont assez peu épris de M. de Régnier, et dans la *Revue des Deux-Mondes*, récemment, parmi les belles louanges fleuries dont on décora Henri de Régnier, se trouvaient des mots peu favorables à l'égard de Francis Vielé-Griffin.

Les sentiments de la vie privée doivent disparaître dans la critique publique. Si dans cet article qu'on m'incrimina quelques personnes furent, par hasard, malmenées, ce fut comme incarnations d'une idée, et je les considérais comme des entités littéraires. Qu'on cesse enfin les ironies à l'égard des plus jeunes poètes. Reconnaissez que Saint-Georges de Bouhélier est un de nos plus grands prosateurs et un penseur énivré, que M. Paul Fort est un prodigieux poète, que Michel Abadie a composé d'admirables strophes. L'injustice n'est pas de notre côté. Cessez enfin votre silence systématique. Reconnaissez que Maurice Magre, Henri Degron, Georges Rency, Ch.-Henry Hirsch, Albert Fleury, Edmond Pilon, Paul Gérardy ont donné de radieuses promesses. Concédez-leur, bien vite, le Droit à la Jeunesse, car demain quelques-uns d'entre eux auront déjà acquis « Le Droit à la Gloire ».

Recevez, etc.

MAURICE LE BLOND.

§

Vient de paraître au *Mercure de France* :

1° Dans la collection gr. in-18, à 3 fr. 50:

PAULINE OU LA LIBERTÉ DE L'AMOUR, roman, par Louis Dumur; — AGLAVAINE ET SÉLYSETTE, drame en cinq actes, par Maurice Maeterlinck ; — SPICILÈGE (*François Villon, Saint Julien l'Hospitalier, Plangôn et Bacchis, Dialogues sur l'Amour, l'Art et l'Anarchie*, etc.), par Marcel Schwob; — POÈMES, nouvelle série (*Les Soirs, Les Débâcles, Les Flambeaux noirs*), par Emile Verhaeren.

2° Dans la série des ouvrages de formats et de prix divers :

BALLADES (*Louis XI, curieux homme*), par Paul Fort ; —

BALLADES (*Les Saisons. Aux Champs,* etc.), par Paul Fort ; — AU LIEU DE VIVRE, poésies, par Charles Vellay.

(V. page 4 des feuilles d'annonces: formats, tirages et prix.)

Notre catalogue n° 11 est en distribution. Envoi franco sur demande.

§

Le Théâtre Libre annonce que les travaux d'aménagement spécial de sa nouvelle salle (50, avenue de Clichy) sont activement menés. M. Larochelle fixera sous peu la date de réouverture. En attendant, toutes communications doivent être adressées 50, avenue de Clichy.

MERCVRE.



Le Gérant . A. VALLETTE.

Paris.—Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE. Lucien Marpon 17, rue Friant



CONSEILS FAMILIERS

A UN JEUNE ÉCRIVAIN

« ... Quiconque raccourcit une route est un bienfaiteur du public et de chaque personne particulière qui a occasion de voyager par là. »
JONATHAN SWIFT, *Lettre d'avis à un jeune poète* (1720).

La mauvaise humeur un peu âpre, je l'avoue, de ma dernière lettre ne vous a pas découragé, et, cette fois, vous me suppliez ; les hochements et les dénis, loin de rebuter vos desseins, les avivent et les précisent ; croyant avoir besoin de moi, vous supportez tout de ma part ; qu'ils soient productifs, et des coups même ne vous feraient pas peur ; vous semblez prêt à adorer la bouche qui, parmi les injures, laisserait couler, comme un miel parfumé, de fructueux conseils : — je l'avoue encore, un tel état d'esprit m'a touché et séduit. J'ai senti sous le pic un bon terrain. J'y mets la bêche, je vais semer. Ouvre-toi, jeune terre, reçois la graine et sois féconde.

I

Ayant déjà fait quelques études préparatoires au noble métier d'écrivain français, vous n'ignorez pas sans doute que le monde dans lequel vous allez entrer est fort méprisé par ceux-là mêmes qui doivent y vivre et qui en font l'ornement. Vous avez entendu dire que ce monde n'est guère qu'une église de truands qui tient à la fois de la maison de prostitution, de l'étable à cochons et de la chambre de rhétorique ; cette opinion est très exagérée,

vous ne tarderez pas à vous en apercevoir, et qu'avec un bon manteau, de solides bottes, d'imperméables gants et un chapeau « qui ne craint rien », ni la pluie, ni les avanies, ni la grêle, ni les mensonges, ni la neige, ni la saburre qui tombe des balcons, on y peut vivre tolérablement; il y a des séjours plus dangereux ; pour un homme intelligent et pratique, il n'en est guère de plus recommandable et où le placement d'une pacotille soit plus rapide et plus rémunérateur.

II

De la pacotille, j'ai peu de chose à vous dire en particulier. Pour se la procurer, il ne faut ni argent, comme dans le commerce ; ni étude, ni talent, comme il était d'usage dans les anciennes sociétés littéraires ; à cette heure, vous n'avez besoin que d'adresse : de l'adresse et encore de l'adresse. Figurez-vous un noyer tout plein de belles noix vertes et que le fermier soit occupé loin de là à sarcler ses betteraves ou à battre son blé : il vous suffit d'une gaule ou d'un bâton court ou même d'un caillou pour faire pleuvoir à vos pieds les belles noix vertes. Ensuite, il ne s'agit que de les éplucher sans se salir les doigts ; des gens prétendent que cela est fort difficile, « qu'il en reste toujours quelque chose » : oui, cela est difficile, mais si vos doigts restaient tachés, vous en seriez quitte pour porter des gants ; un autre motif m'a déjà fait vous recommander cet usage.

Vous trouverez, disséminées dans les paragraphes suivants, quelques autres notions touchant la pacotille, — laquelle, en somme, se composera de tout ce que vous pourrez voler subtilement aux riches et aux pauvres, aux arbres et aux ronces ; — car je ne suppose pas que vous possédiez naturellement autre chose qu'une intelligence pratique et rusée ; en ce cas, vous ne m'auriez pas demandé de conseils et vous n'en auriez pas besoin.

III

Il faut mourir riche, dit-on. Cet aphorisme est

tout au plus digne d'un commerçant modeste. Songez, mon ami, que vous allez entrer dans la haute industrie et prenez une devise plus relevée et plus digne de la corporation qui va s'ouvrir à vous; je vous conseille celle-ci, qui, divisée en deux parties, embrasse également le présent et l'avenir : « Il faut vivre riche. Il faut mourir gras. » Et cette devise, outre ses deux sens bien clairs, bien humains, bien modernes, en renferme un troisième, ésotérique et merveilleux; je ne veux que vous mettre sur la voie en ajoutant : la graisse est le commencement de la gloire. Sans doute, vous n'irez pas jusqu'à la gloire, quoi que puisse faire espérer l'exemple de quelques-uns de nos contemporains qui débutèrent comme vous, sans plus de génie, et avec moins de bonne volonté, — mais, avec un sage régime, vous pouvez prétendre à la graisse : cela n'est pas à dédaigner, à une époque où tant de pauvres braves gens meurent de faim.

Quant à l'argent immédiat qui vous est nécessaire en attendant le placement de votre pacotille, je ne vous conseillerais ni la Bourse, ni le chantage où les risques sont trop grands et qui demandent, pour être maniés fructueusement, une expérience des hommes que vous ne pouvez avoir à dix-sept ans, malgré votre précocité; or, et c'est là un principe dont je vous recommande la méditation, mon cher ami, tout acte dont l'accomplissement comporte, malgré ses avantages, un risque sérieux touchant la santé, la liberté ou la réputation, doit être tenu pour immoral et rejeté hors des possibilités. Gardez soigneusement cette parole dans votre cœur : elle peut vous éviter bien des ennuis et vous sauver du naufrage auquel sont sujets même des gens de votre sorte.

Mais vous n'êtes pas en peine; vous êtes riche comme tous vos jeunes camarades. Fils, comme tout le monde, de parents mariés à la veille de l'impuissance et de la sénilité, vous avez hérité dès le berceau et votre tuteur vient de vous rendre ses comptes. Il est bien évident que, hors de ces circonstances heureuses, vous n'auriez jamais songé à

entrer en littérature; l'état ridicule d'un écrivain réduit à gagner sa vie ne peut plus séduire un homme bien né; et même je ne suis pas éloigné de croire que tous ces poètes pauvres de jadis (histoire ou légende) ne se trouvèrent que par incapacité intellectuelle dans la nécessite de préférer la gloire au coffre et la triste fréquentation des Muses à une solide installation dans la vie. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que tous les jeunes gens que j'ai vus débuter depuis cinq ou six ans ont, de leur propre aveu, choisi la littérature comme on choisit un commerce agréable et lucratif, et nullement par vocation : dénués, ils auraient évité un état qui exige, pour être exercé avantageusement, des capitaux. De ceux qui vivent sur le Parnasse en solitaires ou en libres vagabonds, je ne m'occupe pas; vous n'êtes pas exposé à les rencontrer dans le monde où vous devez évoluer; c'est toute une littérature, l'Autre Littérature, dont il est malséant même de parler.

IV

Quelles doivent être vos lectures? Sérieuses et variées. Vous lirez tous les livres qui ont eu du succès, principalement parmi les modernes, car jadis le mérite et le succès se confondaient souvent; à cette heure, le premier de ces mots n'a plus aucune signification précise : il est encore quelquefois le synonyme de succès dans la bouche des libraires et des critiques, mais toujours prononcé le second, lorsque la dépense en papier a été assez considérable pour justifier une telle hardiesse de pensée et d'appréciation. Lisez donc d'abord les catalogues et marquez d'une croix tous les ouvrages signalés par une mention flatteuse. Au-dessous du quarantième mille, un roman n'a qu'une fort médiocre valeur littéraire — naturellement proportionnelle au chiffre inscrit; — à quinze, on peut lire un volume de vers; à dix, un traité de métaphysique; un pamphlet littéraire qui ne dépasse pas vingt-cinq est à peine digne d'être feuilleté. Il s'agit, bien entendu, de milles soudains et

vertigineux, de vogues immédiates, de livres « enlevés », pile, fièvre et queue, car je ne vous crois pas homme à vous accommoder de ces probes et lentes fortunes qu'un demi-siècle n'épuise pas. Lisez, mais vite, afin de lire beaucoup et d'engrosser rapidement votre mémoire. Au bout déjà de quelques tomes, vous aurez découvert le point commun, le faîte de convergence de tous les livres à succès de notre époque : cette conquête assurée, fermez vos tomes et mettez-vous au travail ; vous avez le diamant, il ne reste plus qu'à le sertir à la dernière mode. Ce point commun, je ne l'ai pas cherché, et l'aurais-je trouvé par hasard que je resterais muet ; il faut que vous entrepreniez vous-même cette chasse dont le résultat vous enrichira non seulement d'un mot de passe, mais aussi d'une méthode.

V

Vos doutes sur le style vous font le plus grand honneur. Non, il ne faut pas « écrire ». Des jeunes gens fort bien doués se sont fermé toutes les portes, ont gâché, par la puérile vanité du style, le plus bel avenir littéraire. Sans doute, l'art d'écrire est aujourd'hui assez répandu (pas tant qu'on le croit), mais l'art de ne pas écrire l'est bien davantage, quoique personne n'en ait encore formulé les principes ; c'est la tendance actuelle et demain ce sera la loi de tous les gens de goût. Le joli traité à rédiger sous ce titre : « Du Style ou de l'Art de ne pas écrire » ! En voici la première règle : « N'employez jamais une image qui ne soit connue, et même, si c'est possible, qui ne soit journellement d'usage dans le langage familier. » Toutes les autres règles découlent de celle-là ; bien observée, elle suffit à préserver de l' « écriture » un homme de bon sens et de bonne grâce.

Mais, si l'on veut jouir d'une réputation intacte et de l'estime totale, il est nécessaire d'arriver du premier coup à la non-écriture. Quelques premiers livres écrits, quelques pages même, déterrée spar un ennemi littéraire, pourraient, après des

vingt ans de labeur et de succès, compromettre tout d'un coup votre popularité. J'ai vu la vente d'un roman sans aucun style coupée net par un article où un journaliste affirmait : « ... livre très beau et d'une « écriture » neuve et hardie... » Rien n'était plus faux, mais ce romancier avait publié dans sa jeunesse un premier livre qui autorisait jusqu'à un certain point de telles plaisanteries. Que votre livre de début soit donc bien franchement un livre sans style ; qu'en ses pages fraîches on cueille aisément, ainsi que dans un pré, toutes les fleurs communes ; que toutes vos descriptions aient cet air de déjà-vu qui ravit le public en lui faisant croire qu'il a lu tous les livres et qu'on ne saurait plus rien inventer. Un roman où tout, jusqu'aux noms des personnages, jusqu'à la nuance des tentures, jusqu'à la forme des fauteuils, où tout, dialogues, paysages, gestes, sourires, cheveux, accidents, scènes d'amour, jalousies, souliers, jupes et consciences, où tout, dis-je, donnerait la sensation de retrouver un chien perdu ou une amante égarée ! Qui nous fera ce roman-là ? Plusieurs écrivains célèbres se vantent, dit-on, d'un tel chef-d'œuvre ; j'avoue qu'ils en approchèrent, mais pas au point que je les admire sans réserve ; il leur manque d'avoir évité la vulgarité. Car vous comprenez sans doute que si je bannis le style, j'exige la distinction ; et davantage encore, je veux que ce livre sans écriture, sans idées, mais distingué, ait « un air de littérature » qui séduise les plus difficiles et les plus délicats.

VI

En vous interdisant les idées, il est bien évident que je ne pense qu'aux idées originales ou assez renouvelées pour paraître nouvelles. Les idées, c'est ce que je vous ai déjà allégué sous le nom de pacotille ; vous n'en avez pas ; le temps vous manque pour réfléchir, et d'ailleurs les idées naissent spontanément de germes promenés dans l'air et qui se posent sur le terrain qui leur plaît et là poussent et se développent et fleurissent naïvement, heureu-

ses d'avoir fleuri. Donc, ne gaspillez pas les heures précieuses à interroger votre crâne vide, à remuer l'inutile sable où le vent n'a déposé que des graines aussitôt sèches et mortes; il vous faut des idées, pourtant : eh bien, soyez brave, volez ! Les écrivains que vous dépouillerez le plus fructueusement, ce sont vos prédécesseurs immédiats. A peine à mi-chemin de la montée, les bras occupés de pioches et de haches, tout au labeur, ils n'auront ni le temps, ni le souci, peut-être, de se défendre; les voix ne sont bien entendues que du sommet ; s'ils crient, leurs cris mourront dans les broussailles : vous pouvez donc opérer avec une heureuse sécurité.

Un autre motif de choisir vos aînés les plus proches, c'est que leurs idées déjà un peu connues seront mieux accueillies du public, qui n'y verra pas l'injure d'imaginations trop neuves et trop fraîches ; elles peuvent, par un coup de succès, se répandre d'un jour à l'autre; c'est de la besogne à moitié faite, profitez-en sans scrupule, car il faut arriver, et celui qui arrive le premier peut se mettre à table pendant que les autres peinent dans la nuit, sous la pluie. Je vous recommanderai même, quand vous serez entré dans l'hôtellerie, de fermer la porte à double tour ; si l'on frappe, si l'on appelle, suggérez que cela pourrait bien être cette troupe de voleurs que vous avez rencontrée en route; et si l'on insiste, n'hésitez pas à armer toute la maison et à tirer par les fenêtres.

Ainsi arrivé du premier coup où d'autres, qui valent mieux que vous, n'arriveront que plus tard ou peut-être jamais, vous prendrez une importance vraiment théâtrale; vous aurez l'air de résumer honnêtement les talents divers que vous aurez dérobés avec adresse et décision, et les vieux pensionnaires de l'hôtellerie vous fêteront comme un miracle. Tous sans doute ne seront pas dupes, mais il suffit que ceux-là le soient qui, les jours de migraine, ont besoin d'un sujet d'article facile et à la portée du peuple. Songez toujours à cela;

soyez, au moins deux ou trois fois dans votre vie, un sujet d'article : le moins qui puisse vous échoir, c'est une productive célébrité.

VII

Mais il faut prévoir le cas où la crainte de manquer de jarret vous arrêterait au bas de la montée ; alors vous choisiriez un maître qui, ayant compris vos signes, viendrait vous chercher, vous prendrait par la main, vous ferait gravir sans fatigue la pente abrupte. C'est la méthode la plus sûre et celle que je vous recommande, sachant que vous préférerez toujours la finesse à la force, et à la violence la ruse.

Les vieux maîtres les plus hirsutes et les plus moroses se laissent prendre à la pipée avec une facilité dont on n'a pas d'exemple dans un âge plus tendre. Comme ils ont beaucoup d'ennemis (il suffit de vivre pour être haï), ils acceptent de tous côtés les secours d'une sympathie même hautaine, et ils sont souvent reconnaissants, car à leur âge ils ne craignent plus rien, et un bon sentiment peut, sans péril, leur faire honneur. Prenez donc un de ces vieillards roules dans la poussière et dans les crachats, et protégez-le hardiment. Prononcez son panégyrique dans une de ces petites revues où votre copie encore humble est bénie entre toutes les pages, et n'hésitez pas à « remettre à sa place, qui est la première, ce grand écrivain, victime des rancunes de toute une génération ». Si vous l'avez élu parmi les plus méprisés et les plus dégradés, le résultat de votre petit travail sera très heureux et très profitable. Dès votre première jeunesse vous partagerez une gloire sans doute équivoque, mais lucrative et en somme honorable, si on s'en rapporte à l'opinion publique. Cependant, comme de telles accointances, le profit bien réalisé, peuvent à la longue devenir dangereuses, comme ce vieil homme de lettres peut, du jour au lendemain, se trouver fort déprécié au jugement de la foule, votre maîtresse, soit par de tristes histoires de mœurs, soit par des lâchetés trop

malpropres, soit même par la stupide complaisance qu'il aura montrée à votre égard, soyez toujours prêt à couper la corde, le jour où votre intérêt l'exigerait impérieusement. Alors vous parlerez, « la mort dans l'âme », mais avec véhémence, et vous verserez sur le vieil hypocrite ce qu'il faut d'injures pour vous laver vous-même d'une intimité trop connue. Tout ce qu'il faut, mais sans excès; et vous saurez garder dans cette exécution la dignité d'un jeune ami à la fois reconnaissant et respectueux. Ainsi vous aurez montré à la fois l'indépendance de votre jugement et la tendresse de votre cœur.

VIII

Répandez sur tous vos camarades, tous vos confrères, tous les hommes de lettres en général, les calomnies les plus turpides et les anecdotes les plus honteuses. Tâchez de les atteindre dans leurs œuvres, dans leur famille, dans leur santé; insinuez le plagiat, le bagne, la syphilis; vous passerez pour un homme bien renseigné, spirituel, un peu mauvaise langue, et votre compagnie sera recherchée par les journalistes, — ce qui est toujours bon, car la célébrité, comme le tonnerre, est faite de petits échos multipliés qui ricochent et redondent les uns sur les autres.

Mais, et voici ce qui donne à ce conseil, assez banal, une véritable valeur : soit que vous parliez à ces mêmes confrères que vous avez si ingénieusement salis par d'adroites paroles, soit que vous leur écriviez, changez de ton, faites volter votre cheval tête en queue, virez lof pour lof, et donnez le change avec tant de candeur que votre mauvaise foi ne puisse être un instant soupçonnée. Cela est important. Le poète qui tiendra, signée de votre main, une lettre où, vaincu par l'évidence, vous confessez son doux génie, refusera toujours de croire aux vilains propos que ses amis vous attribuent; s'ils insistent, il les tiendra pour des menteurs et des envieux, se brouillera avec eux peut-être, et vous aurez toute liberté pour achever

un travail souterrain si utile à vos intérêts. Il n'y a pas très longtemps, un écrivain qu'un vieux maître venait de dépecer devant moi avec une dextérité vraiment répugnante me déclama avec exultation une lettre où cet habile écorcheur lui caressait l'épiderme avec les plumes de paon les plus subtiles et les plus riantes. Cette aventure me fit réfléchir.

Quand vous remerciez de l'envoi d'un livre, que votre réponse soit mesurée non à l'intérêt du livre, mais à l'importance de l'auteur. En principe, le livre que vous venez de recevoir doit toujours être le meilleur de tous ceux de la même main, et l'auteur toujours en progrès sur son œuvre : ceci admis, variez et dosez les compliments selon l'âge, la réputation, l'influence ; vous prendrez votre revanche en causant librement avec vos amis, et le plaisir que vous éprouverez à émietter une œuvre sera d'autant plus grand que cette œuvre aura plus de mérites : large et résistante, elle donne mieux prise aux coups de talon, et on peut danser dessus pendant des nuits entières.

Ne faites jamais de critique littéraire, hormis le cas très particulier exposé dans mon septième paragraphe. Rien n'est plus dangereux que de faire imprimer ses opinions ; on est le maître de celles que l'on garde sous clef, dans sa tête ; on est l'esclave de celles auxquelles on a ouvert la porte. Si par hasard, ce que je ne crois pas, vous teniez à vous mêler à quelque grand débat littéraire, usez de voie détournée et prenez pour prétexte la peinture ; les peintres peuvent supporter les critiques les plus absurdes, car il ne répondent pas et il est facile, en visant un artiste, de blesser grièvement un littérateur qui avoue les mêmes principes que lui. Ce jeu a réussi, mais il est dangereux. Je ne vous conseillerai pas davantage d'obéir sans mûre réflexion à l'insinuation de Jonathan Swift : «... Que votre premier essai soit un coup d'éclat dans le genre du libelle, du pamphlet ou de la satire. Jetez-moi bas une vingtaine de reputations et la vôtre grandira infailliblement... »

Sans doute, si le coup est vraiment un « coup d'éclat », mais qui oserait en répondre ? Démolir vingt réputations, surtout si elles ont été conquises bravement et loyalement, c'est là pour un jeune écrivain un bonheur trop rare pour qu'une telle tentative ne comporte pas des risques graves, et vous savez que je suis inflexible sur la question des risques. On acquiert bien des amis par vingt déboulonnements exécutés avec soin, mais que de haines ! Et si le bronze résiste, si sa chute n'est pas immédiate et foudroyante, il peut s'animer et vous faire de ses mains froides un terrible collier de métal. A mon avis, les plus beaux coups en ce genre seront toujours malheureux, surtout à une époque où l'opinion est si divisée, où il est si facile de se faire condottière, de recruter un parti et une armée. Comme je vous l'ai dit, attaquez plutôt par des paroles, que vous pouvez toujours renier.

La seconde partie du conseil de Swift me semble au contraire très recommandable et franchement je l'approuve de prohiber la louange. Cela est mauvais : ceux que vous louez de votre mieux, en illuminant les parties belles, en ménageant les ombres, se trouvent toujours estimés au-dessous de leur valeur, et quand même vous eussiez monté le ton du panégyrique jusqu'à l'hyperbole et jusqu'au ridicule, ils ne vous pardonneront jamais, à moins d'avoir la candeur du génie où la fraîcheur des âmes généreuses, le signe d'amitié que vous faites à leurs voisins ; quant à ceux que vous auriez tus, il vous rendraient silence pour silence, et votre entreprise ne serait nullement profitable.

IX

Quelles que soient votre force, vos armes et votre insolence, vous aurez besoin de faire partie d'un cénacle ou d'une coterie, comme on a besoin d'un cercle ou d'un café. En cette occurrence, agissez comme les députés qui n'ont d'autre opinion que leur ambition, faites-vous inscrire à tous les groupes, mais fréquentez d'abord le plus redoutable, celui des Arrivistes. Ayant ainsi des re-

lations contradictoires, vous connaîtrez de petits secrets qui ne vous seront pas inutiles pour vous pousser dans le sens de votre véritable intérêt, qui est de capter la confiance des belligérants afin de les mieux trahir, le moment venu. Sachez seulement que les Arrivistes sont fort soupçonneux et fort méchants : je les ai vus, pareils aux loups de Sibérie, manger résolument l'un de leurs amis tombé dans la neige: ils ont un bon appétit et de belles dents. A la moindre imprudence, ils se jetteront sur vous et vous dévoreront en commençant par les parties molles, mais tout y passera jusqu'aux os et jusqu'aux excréments, et on les admirera sur le boulevard, fiers de leurs lèvres encore sanglantes. C'est à vous de demeurer solide sur vos jambes, la main sur votre épée et le visage plat comme une mer hypocrite. Si quelqu'un des vôtres prenait une attitude arrogante, ou seulement si, quand vous passez, le public le regardait avec trop de complaisance, n'hésitez pas à le faire tomber adroitement le nez sur le pavé et à prendre aussitôt la tête du troupeau, pendant que les autres s'arrêteront à le frapper et à le mordre : dans la vie, il faut savoir sacrifier un plaisir immédiat à la réalisation future d'un plus grand bien.

X

Vous aurez à prendre une attitude touchant les choses de l'amour. Si vos goûts vous portent vers les femmes, ne faites pas étalage d'une inclination trop commune pour qu'elle puisse jamais attirer sur vous l'attention du monde ; et tout au contraire, simulez des habitudes, je ne dirai pas solitaires, mais uni-sexuelles, quoique ces deux sortes de dépravations, également tristes, soient de même essence et de même catégorie. Apprenez le langage secret et les gestes maçonniques de la sodomie, efforcez-vous d'acquérir (cela est difficile) cette incroyable voix molle et blanche par quoi un de ces etres se reconnaît infailliblement dans les concerts humains: cela vous sera utile, car, outre que ces

gens forment une secte très unie et assez puissante, la singularité d'un tel cynisme doublera votre réputation, si vous en avez déjà, et, si vous êtes encore inconnu, suffira à vous mettre en bon rang parmi les curiosités littéraires.

Dans le cas où vous auriez vraiment ce goût à la mode, je vous conseillerais au contraire une certaine réserve. Un homme soupçonné de mauvaises mœurs est incontestablement plus estimé qu'un homme convaincu de mauvaises mœurs; la possibilité d'actes très malpropres excite l'imagination d'une quantité de personnes retenues seulement par la prudence ou par la lâcheté; mais. s'il est avéré que les actes ont été perpétrés, les désirs reculent devant une certitude trop brutale. Je crois que tel est le mécanisme de ce singulier revirement, et je vous engage à la prudence. D'ailleurs, il est toujours bon de feindre : ainsi on ménage sa propre nature et on se réserve, en cas d'accident, la suprême ressource de la sincérité.

XI

Soyez sans pitié, mais n'en laissez rien paraître. Un louis donné à propos vous fera passer pour un bon camarade, pour un homme dont il y a profit à être l'ami. Naturellement, en cas de bataille, tous vos obligés passeront à l'ennemi, mais vous en serez quitte pour une dépense modérée, si vous avez besoin de les ramener, car ces gens-là se contentent de peu. Soyez généreux avec les ivrognes : l'homme retrouve quelquefois au fond de son verre, comme une peau de raisin, un lambeau de conscience : en cet état, sa reconnaissance se traduira peut-être par un de ces mots heureux qui ne nuisent pas aux réputations littéraires.

Souscrivez à toutes les œuvres de charité qui présentent une chance de réclame, aux livres de vos confrères pauvres, aux statues de poètes défunts, mais ayez soin, chaque fois que vous pourrez le faire avec décence, de refuser la quittance de recouvrement; en beaucoup de circonstances, car il y a peu d'ordre en ces sortes d'entreprises, cela pas-

sera inaperçu ; dans les autres cas, mettez la faute sur le compte de la poste. J'ai connu un jeune écrivain riche et économe qui, par ce moyen, tout en gardant les apparences, s'épargnait tous les ans plus de cent cinquante francs, avec lesquels il achetait une bague à sa maîtresse.

XII

N'adoptez pas un costume particulier, et si vous laissez reproduire votre portrait, que cela soit d'après un dessin très beau, mais très inexact : il y a dans la vie bien des circonstances où il est agréable de ne pas être reconnu par les imbéciles. Vous aurez encore le plaisir de tromper le public et de duper les physionomistes.

Pas plus que de costume distinct, vous n'avez besoin d'une religion définie. Sur ce point, comme généralement sur tous les autres, à moins que votre intérêt ne vous oblige à choisir, ayez l'opinion moyenne, l'opinion de tout le monde. Si vous étiez Juif, je vous conseillerais de fréquenter les chrétiens et de mépriser votre race, de feindre une conversion imminente afin de profiter des avances et des craintes des deux partis ; aryen, je vous engage au silence et même à l'ignorance : d'ailleurs, rien n'est plus malséant, dans le monde littéraire, que d'avouer une conviction religieuse ou métaphysique ; instruisez-vous plutôt de la question des tirages et des passes, devenez une autorité en cette matière, qui est comme la pierre de touche du véritable écrivain.

La politique vous sera un peu moins indifférente. Soyez socialiste, sans hésitation. C'est aujourd'hui le seul parti qui puisse, sans ironie, promettre à un jeune homme, pour ses vieux jours, un siège de sénateur.

XIII

Ne commettez jamais d'indélicatesse sans être absolument sûr de l'impunité. Si un inconnu vous confie pour le lire un manuscrit où rôde quelque idée, prenez-la en note, mais ne vous en servez

que le jour où vous serez assez fort pour braver toute réclamation. Ce système est utile quand il s'agit d'une pièce de théâtre qui souvent ne repose que sur un mot ou une situation qui feront tout aussi bon effet avec n'importe quel dialogue.

Quand vous démarquerez un confrère, citez son nom, en passant ; ainsi, il ne peut se plaindre et le public croit que tout l'article est de vous, moins une phrase, choisie exprès parmi les plus insignifiantes.

N'usez pas de la lettre anonyme ; mais gardez soigneusement celles qu'on vous adressera ; les écritures sont souvent mal déguisées, un hasard peut vous en faire découvrir l'auteur. Collectionnez de même tous les petits papiers par quoi on peut compromettre quelqu'un et le tenir à sa discrétion. Plusieurs journalistes ne doivent qu'à cette persévérance la situation, inexplicable autrement, qu'il tiennent dans la presse.

Des gens hardis recommandent cette ruse : se faire introduire comme secrétaire chez un homme influent, et là, tout en acceptant les ordinaires obédiences : promener les enfants, sortir le chien à l'heure de son besoin, allumer le feu, aller reporter les parapluies empruntés, et plusieurs autres besognes qui préparent merveilleusement à la vie littéraire ; là, s'offrir, un jour que le maître est malade, à rédiger son article, peu à peu en prendre tout à fait l'habitude, et un jour aller dire la vérité au directeur du journal. J'ai vu tenter l'aventure, qui ne réussit pas, car c'est le nom et non l'œuvre qui a de la valeur pour un journal et pour le public.

Voilà, mon cher ami, les premiers conseils que je vous donne, ou plutôt les idées que je soumets aux méditations de votre esprit précoce. Jeune, ambitieux, intelligent, riche, sans préjugés ni scrupules, vous avez tout ce qu'il faut pour arriver, mais j'espère que cette petite collection de principes ne sera pas la moindre de vos armes.

REMY DE GOURMONT.

SONNETS

Un silence est venu par les grèves pâlies,
— Et la Nuit soucieuse a retenu ses pleurs —
Chuchoteur, il a dit les symboliques leurres
Et fleuri le lis blanc et la rose ancolie.

O silence des mers sur l'heure ensevelie,
Sur tout ce qui résiste et, farouche, demeure
Du crépuscule roux, de l'aube aux yeux rôdeurs,
Dans l'abîme des soirs et des mélancolies !

Une plainte a jailli : Mémoire qui se songe
Et se double au miroir, et lente se prolonge...
Puis le silence doux a baisé pour les clore

Les lèvres de l'Errante assise au seuil nocturne,
Et la nuit souriante emmi son masque d'or
A veillé le sommeil du rêve taciturne.



Enclose au bord des eaux par les fins tamaris,
Dentelles sur l'azur, la cabane du rêve
S'ouvre, béant calice éclaté sur la greve,
Pour les rais d'or venus par les sables fleuris,

Et qui baisent au seuil en entrant les iris,
Eclos dans l'aube et fiers de leur vernale sève,
Tandis qu'au loin la vague en un sanglot s'achève
Et que, des rochers bleus, s'envole un rose ibis,

Porteur de songes doux. En la cabane blanche,
Tu viens au soir, mon âme, aspirant au sommeil ;
Lors, s'éteint le rai d'or sur la mer qui s'épanche,

Dorment dans les chemins étoilés de pervenche,
Iris et tamaris alanguis de soleil...
Mais le rose ibis rit sur la plus haute branche



Tandis que Mai vainqueur baise les roses blanches
Que les nuages clairs comme vols de colombes
Glissent en l'azur pâle et que les vieilles tombes
Se fleurissent de nids jaseurs, entre les branches

Des cyprès noirs, tu viens près du lac sombre et penches
Ton front grave sur l'eau du passé mort : tu tombes
Aux rêves endeuillés, sans voir les vertes combes
Où la vie impudente et rit et chante, en franches

Fêtes d'amour. Ta main, Chère Mélancolique,
Lasse d'agir en vain, par un geste mystique
Se ferme ; ton regard suit dans l'onde tremblante

De nos efforts mortels le reflet symbolique
(Toute chose y pâlit et s'efface, fuyante...)
Et tu hais du printemps le mensonge magique.



Écoute pleurer l'Heure au cristal des fontaines,
Ma Vie, et pleure aussi près des moires d'opale
Où se mire en tremblant ton visage si pâle
D'avoir songé, du soir, les tristesses hautaines.

L'Heure d'aube a souri dans les forêts lointaines,
Glissant, frileuse et douce à face liliale ;
L'Heure rouge a saigné sur la Ville automnale
Et la pourpre crachée ensanglante les plaines ;

Puis l'Heure, au voile mauve, a gémi dans la brise,
Et voici le silence où toute heure agonise.....
Mais au delà du temps, du nombre, des années,

S'éclot l'Heure divine, emmi les Destinées,
Éternellement nue. Au seuil glacé des portes
O Toi, son Ame, viens fleurir les roses mortes.



Venez, ma bien-aimée, et mirez-vous dans l'onde
D'azur comme vos yeux. Voyez : le ciel profond,
Y rêve nonchalant, le cygne vagabond,
Y passe sous le saule à la feuillure blonde,

Le mystère des bois s'y penche... mais quand gronde
Le brutal aquilon, l'eau lascive répond
A son baiser farouche : elle monte du fond
Trouble... et le cygne blanc fuit cet orage immonde.

Mon âme, soyez pure et dorment vos amours
Comme le lac d'argent, ignoré de la bise,
Au creux des rochers roux, loin des tristes labours.

A peine en son miroir tremble une ombre indécise,
Se glissant sous le vol des familiers oiseaux,
Tandis qu'Eros sourit caché dans les roseaux.



La plaine pitoyable à mon cœur douloureux
Se faisait accueillante en sa pâle verdure ;
Le ciel, à l'occident, comme sous la morsure
D'un désir, était rose ; à l'orient brumeux,

Il était gris ou mauve... ou bleu comme des yeux,
Par l'extase alanguis. L'aigrette haute et pure
Du peuplier montait dans l'air, la chevelure
Du blond saule rêvait, deux frênes orgueilleux

Se dressaient et des voix lasses sortaient du chaume ;
Le grillon somnolent marmottait son vieux psaume,
La caille à petits cris savourait la fraîcheur,

Et doux m'était le jour, mourant sous la ramée,
Doux les bruits s'éteignant ainsi que la couleur,
Doux le baiser du soir sur mon âme pâmée.

M.E. DOHERR.

LES MYSTIQUES

DANS LA LITTÉRATURE PRÉSENTE

(*Suite* [1])

SIXIÈME PARTIE

LE JEUNE IDÉALISME

I

Ils sont là quelques chroniqueurs ou critiques, vieux d'esprit, lourds de pédanterie et d'insolence, dont c'est tout le métier d'observer les « jeunes », les idées et la littérature des « jeunes », et de dénoncer la faillite de la jeunesse littéraire. De ce métier ils se font un gagne-pain. Ils passent eux-mêmes, à force de déclarer que les autres ne sont rien, pour des maîtres. Ils ont leur petite gloire, les uns au boulevard où les bourgeois vont s'approvisionner de philosophie et de critique, d'autres en ces salons à l'odeur de moisi où d'antiques dames lisent d'antiques revues. Ils guettent les dîners qui les rapprocheront de quelque académicien influent. Ils attendent l'Académie, et, pour commencer, se contentent des décorations. Ce sont les « bourgeois de lettres » et les « petits critiques ».

Du moins, leur dénigrement acharné a fini par persuader le public qu'il y a, en effet, une jeunesse qui pense, loin du bruit, qui fait œuvre de lettres et d'art, et qui prépare par de vaillants efforts une rénovation profonde des esprits. Cette jeunesse a ses revues, ses livres. Elle écrit, parle, agit. Elle a une vie véritable.

C'est d'art pur qu'elle s'inquiète le plus souvent. Toutefois, une élite, sans se désintéresser de l'art, a franchement, courageusement, abordé les grands problèmes de la vie morale. Je ne voudrais point dire que ceux-là sont des mystiques, au sens où l'on prend vulgairement ce mot, ni même au sens que la littérature de ces dix dernières années lui a imposé. Pourtant, je puis m'en référer à l'avis du plus distingué d'entre eux, M. Maurice Pujo, qui a écrit dans l'*Art et la Vie* : « Il faudrait s'entendre sur le mot de *mysticisme*. On nous l'a souvent jeté. Si l'on appelle mystiques tous ceux qui ne se sont pas contentés des réalités qu'ils

(1) V. *Mercure de France*, n.os 72, 73, 75, 78, 80.

trouvaient autour d'eux, et qui ont cherché derrière elles un sens plus profond et des synthèses supérieures, tous ceux, en un mot, qui ont lutté contre la nature pour dégager toutes les forces de l'âme : l'intelligence, la volonté, l'amour, alors il faut bien reconnaître que non seulement tous les saints, mais tous les grands artistes, tous les inventeurs, tous les réformateurs, tous ces fous en désaccord avec leur milieu, qui ont créé des formes nouvelles de la vie, que tous ceux-là ont été des mystiques, et que c'est par eux que le monde a marché. »

D'un côté donc, les gens à leur aise dans la réalité présente, les satisfaits, les vulgaires à qui suffit la marche routinière des choses, les tenants de traditions vieillottes et de formules courantes ou classiques en littérature, en art, en morale, en sociologie, les faibles que dominent la nature et les circonstances, tous ceux qui arrêtent leur vision, par une médiocre sagesse, à l'horizon borné de ce qui est, sans souci de l'au-delà et du mieux, — les réalistes enfin ; de l'autre, les inquiets, les chercheurs, ceux qui ont le sens du mystère des choses et sans cesse veulent atteindre, par delà les apparences, une grandeur ou une beauté invisible, les rénovateurs aux aspirations puissantes, les poursuivants d'inconnu, de nouveauté, d'idéal, les rêveurs d'un mieux intellectuel et moral, — et, pour faire tenir en une désignation très large des tendances fort diverses, les mystiques. Ceux-là, héritiers du naturalisme matérialiste, du positivisme scientifique, du dilettantisme, sont des « vieux » ; ceux-ci sont des « jeunes », tenants enthousiastes de l'idéalisme mystique.

Un grave débat se poursuit entre eux. Il faut en étudier les éléments et en exposer la suite. Ce sera faire l'histoire de l'effort toujours généreux, quelquefois ingénu, par lequel l'âme d'une génération nouvelle se libère de l'oppression étreignante de formules intellectuelles, littéraires, morales, sociales, désormais reniées.

I

M. Maurice Pujo n'avait guère que ses vingt ans, quand il publia ses premiers articles dans une jeune revue, l'*Art et la Vie*, qui dès lors marqua fortement sa place parmi les plus sages et les plus féconds essais de renouvellement littéraire. Il prétendit, avec la belle foi de sa jeunesse, surmonter et dominer son époque, la juger en la pleine franchise de son âme, en établir la

« liquidation », et, ce travail accompli, dégager son propre esprit pour l'affirmation de « l'idée qui était la sienne ». Une critique de la vie telle qu'elle s'offre à nous, une critique surtout des « limitations » qui nous retiennent loin de l'art véritable ou de la véritable vie morale et sociale ; puis la recherche des conditions de l'art et de la vie, c'est-à-dire de la manière dont nous pouvons, parmi les choses, créer par l'esprit et vivre par l'âme : tel fut sa noble ambition.

Elle parut outrecuidante aux « petits critiques ». Le jeune écrivain réunit ses études en un livre auquel il donna pour titre : *le Règne de la Grâce*. « C'est, disait-il, pour une harmonie où les choses ne seront plus divisées dans leur principe, où elles n'auront plus à lutter les unes contre les autres, mais où elles prendront chacune leur place dans la vie esthétique, morale ou sociale, selon un rythme qui sera à la fois l'absolue justice, l'absolue liberté et l'absolue beauté, c'est pour cette conception que nous avons emprunté au grand Schiller, en lui donnant tout son sens, sa noble expression : *le Règne de la Grâce*. » Et les « petits critiques » de s'exclamer, de trouver qu'ils ne doutent de rien, ces jeunes gens qui sortent de leur classe de philosophie. A leur sens, M. Pujo particulièrement avait toutes les audaces, toutes les fiertés, tous les dédains, toute l'assurance naïve de son âge. Et après cela, quoi ? Après avoir critiqué âprement et condamné les mœurs, les lois, la littérature, l'art, la vie entière de son temps, qu'apportait-il qui fût salutaire à un monde de décadence et qui pût tout régénérer ? Des aspirations obscures, une sentimentalité vague : mais rien de plus. L'humanité ne serait point changée pour si peu.

Il est bien vrai que l'auteur du *Règne de la Grâce*, avec une juvénile indépendance qui s'élève souvent au mépris hautain et indigné, rejette le poids d'un servage humiliant sous lequel il lui avait semblé que des traditions, des coutumes, des préjugés, un code de conventions hypocrites, courbent les générations successives dès leur entrée dans la vie. Sa critique de nos mœurs est, dans son œuvre, d'une rigueur vengeresse. Sur l'éducation de collège, sur les vices et les brutalités de l'internat, sur l'oppression des formes religieuses qui anéantissent la vraie religion, sur la dure et nécessaire lutte contre la nature ou contre l'humanité, sur l'amour, sur la condition faite à la femme, il a écrit des pages impitoyables.

Sa critique sociale n'est pas moins sévère. Les pou-

voirs moraux lui paraissent perdus dans le nombre infini des médiocrités et des faiblesses. L'intelligence, la volonté, la vie, sont soumises aux majorités et subissent la loi fatale du plus fort. Tout l'ordre social est fondé sur la propriété et sur sa transmission par héritage. Mais la propriété n'est que la reconnaissance légale de la conquête de la terre et des instruments de travail, c'est-à-dire des sources mêmes de la vie des hommes, par quelques premiers occupants, les autres se trouvant ainsi « déshérités » et condamnés à devenir les esclaves des premiers. La transmission des biens par héritage est dans le fond immorale, puisque le souci de gagner et de laisser une fortune détourne les parents de la vie de famille, de la tâche éducatrice, et puisque la fortune, laissée par dot, corrompt le mariage en substituant à l'amour qui unit un calcul d'intérêts qui associe, ou bien, laissée par succession, rend inutile pour les enfants, donc impossible, la force morale, en supprimant le travail, l'effort, le développement personnel. A ce vice de son principe et de son organisation s'ajoutent, pour mettre la société en un imminent péril, la loi féroce de concurrence, le déchaînement de toutes les convoitises d'une démocratie terre à terre et l'accaparement capitaliste. Au nom seul de la moralité, notre état social est digne des condamnations les plus violentes.

Et enfin, la littérature, l'art, sont morts, morts « de la lassitude et de l'impuissance des âmes ». Le naturalisme a longtemps régné sur nous, désenchantant du rêve, « cette fleur du romantisme », les meilleurs esprits, et les forçant à dédaigner « ce qui l'avait fait fleurir : la fraîcheur du sentiment et cette jeunesse de l'inspiration qui est la poésie même ». Plus de vie intérieure qui palpite en l'âme de l'artiste. Plus d'aspirations qu'il cherche à realiser dans son œuvre. Plus de sentiments qu'il sente le besoin d'extérioriser, et d'exprimer par une forme visible. Mais seulement la vérité, l'exactitude dans la copie d'un modèle. De la photographie et du reportage où l'on n'abandonne rien de soi-même. Nul ne se souvient que « si la vie ne se confond pas avec l'art, elle en est du moins la condition nécessaire ».

L'art est mort, et la science règne avec ses analyses fragmentantes qui brisent l'unité et l'homogénéité de l'âme, éparpillent le regard sur le détail des choses et rendent impossible la communion avec la nature. « Aux grandes époques, les grandes œuvres s'étaient

trouvées produites spontanément par le génie d'âmes simples avant tout, dont l'unité et l'homogénéité, reflétées dans la production, n'étaient pas dues à la composition artificielle d'éléments divers. La diversité n'existe que dans la matière, dans l'objet ; là où il y a un sujet, une âme vive et profonde, il y a cette simplicité que le mot *synthèse* ne suffit pas à exprimer : l'âme est simple comme l'absolu. L'acte esthétique devant exprimer précisément ce que l'âme a de plus intime et de plus profond, le sentiment est donc un acte plus que synthétique par excellence,et la méthode d'analyse qui est celle de la science est la plus opposée à celle de l'art. » Ceux qui, devant le morcellement de la nature, ont pourtant gardé le culte et la nostalgie de l'art, sont tout juste parvenus à la plastique du parnassisme, à une fabrication byzantine de mosaïques habilement composées des débris de l'observation réelle et des morceaux du grand rêve romantique.

Les Vigny, les Maurice de Guérin, les Barbey d'Aurevilly et les Villiers de l'Isle-Adam, contredits par leur temps et isolés, n'ont point été des maîtres ; ils n'ont point imposé leur large et synthétique vision de l'univers. D'autres, par un pressentiment plus précis de l'évolution actuelle, ont été des indicateurs ou même des précurseurs de la rénovation idéaliste : ce sont les Baudelaire, les Verlaine, les Mallarmé. Mais ceux-là encore, combien n'ont-ils pas été « limités » par d'anciennes formules, d'anciennes méthodes et manières de voir ! Mallarmé lui-même, dont le grand mérite fut d'éprouver l'inquiétude du mystère des choses, de leur au-delà psychique, alors que chacun se complaisait dans leur éclat extérieur, accepte pour point de départ le souci de la forme, des mots, des images, du rythme, et croit qu'on peut s'élever de la forme à l'idée, en remontant pour ainsi dire le sens de la nature.

Que voilà bien, en effet, une critique ou, comme dit M. Maurice Pujo, une « liquidation » vaste et audacieuse. Le premier mouvement d'humeur des « petits critiques » devait être de la réprouver au nom de la modestie. Cette sorte de gens est tellement d'école et sans pensée personnelle. La chose apprise, le passé, la tradition, la formule toute morte, sont l'unique fonds qu'elle possède, incapable par elle-même de créer et d'acquérir. Elle prend le monde tel qu'il est, les idées telles qu'elles sont, et elle prendrait cela autrement, s'il en était autrement. Risquer des tentatives héroïques de rénovation intellectuelle et morale sous le regard des

« petits critiques », c'est déranger leur sagesse moyenne et conservatrice. Un jeune surtout produit sur eux un effet d'ahurissement, si, au lieu de redire servilement l'humble leçon de rhétorique et de philosophie qu'eux-mêmes récitèrent, il se permet de penser avec liberté, dût-il penser quelque peu à l'aventure.

Mais l'intérêt précisément d'une œuvre telle que le *Règne de la Grâce* est que nous y sentions, affranchie de tout préjugé, clairvoyante et courageuse, l'impression d'un jeune écrivain qui sait voir et juger, à son départ pour la vie. Quelle prétention extraordinaire peut-il y avoir, pour celui qui doit traverser le monde intellectuel, à ne point être saisi, enchaîné, dominé du premier coup par la vulgarité des idées répandues, et à défendre son esprit des soumissions trop commodes? Qu'ils se trompent, les jeunes; qu'en reniant le passé ils ne créent point le présent : là n'est point l'affaire. C'est, du moins, par la sincérité de leur jugement et la franchise de leur critique que l'éveil est donné contre une duperie étrange de systèmes philosophiques, sociologiques, littéraires, à laquelle l'humanité aime s'asservir d'âge en âge. C'est par leur révolte que les esprits se délivrent ; c'est par leurs aspirations indépendantes que le progrès est rendu possible.

Certaines vérités essentielles, immuables, eternelles, composent le fond de la raison et de la conscience humaine. Celles-là, il serait téméraire de les ébranler avec précipitation, sans mesure. Mais quelles sont-elles, et quel est leur nombre? A la limite de leur cercle infrangile commencent les vérités relatives à un temps, à un milieu, et que l'esprit des hommes transforme par une évolution constante. On se récria un jour contre tel politicien qui avait parlé de ses « opinions successives ». Dans l'ordre intellectuel et moral, la fidélité passive, purement réceptive, aux idées d'école, d'église, de parti, de classe ou d'académie, c'est l'immobilité et c'est la mort ; les « opinions successives » sont vraiment, pour l'humanité comme pour chaque homme, la condition de la marche au progrès. Une race serait très près de déchoir dans la stérile inertie, si elle n'avait que des sages vieillis et une jeunesse moutonnière, point agitatrice.

Or, on demande a cette jeunesse, dont la présomption fait sourire, de trancher aussitôt, puisque la voila dédaigneuse de toutes les solutions tranquillement admises, les graves problèmes qui sont d'à présent et de toujours. Ce que des générations antérieures ont

cherché pendant des siècles, il faudrait que quelques jeunes gens le trouvent sur l'heure. On ne les tient pas quittes à moins.

D'abord, ils y ont tâché par un effort qui a vite dépassé la philosophie à courte vue dont se contentaient leurs dénigreurs. C'est vers un Christ et un Evangile rajeunis que M. Maurice Pujo s'est tourné, après avoir dénoncé l'impuissance de toute humaine sagesse à nous fournir une raison de vivre et à donner un sens à la vie. « Dieu, s'écrie-t-il en des paroles sorties de son âme, est avant tout le Créateur, c'est-à-dire l'artiste suprême, et c'est à lui qu'il faut remonter aujourd'hui. Voici que les temps sont changés. Ce n'est plus sur l'Acropole que nous irons prier aujourd'hui. Nous t'avons enfin retrouvé, toi que nous avions si longtemps cherché malgré les dogmes des religions et des sciences, malgré les barrières de toutes sortes qui nous séparaient de toi. Tu as vaincu l'oppression des choses, et ta lumière, qui remonte plus pure à nos yeux voilés, les éclaire d'un jour nouveau. Comme nous allons t'aimer, maintenant que nous ne te craignons plus ! »

Au Christ aussi, Tolstoï avait eu recours, mais en le concevant plutôt comme le Dieu de pitié et d'amour, le Dieu des humbles, que comme le créateur et l'artiste. Il y a dans le sentiment religieux de nos jeunes écrivains plus d'aristocratie, et une aristocratie qu'on pourrait dire esthétique.

C'est par une recherche du beau que se dirige, se fortifie, se complète leur recherche du bien. Ils croient à une « aristie de l'âme », à une beauté et à une bonté profondes, que la nature intérieure ou extérieure tend sans cesse à écraser. Eternel conflit de la dualité qui est en notre être, et aussi de l'âme et des choses. Ce fond, cette part la meilleure et la plus réelle de nous-mêmes, cette âme, comme ils disent enfin, il faut l'avoir. Il faut l'avoir bien à nous, la posséder par une maîtrise de notre volonté, en réveiller les énergies intimes, la développer et la façonner en beauté, la créer en quelque manière par un sublime effort. Il faut librement, dans une unité harmonieuse, élever et agrandir toutes nos facultés : intelligence, volonté, amour.

Les intellectuels, les cérébraux, parce qu'ils savent ou croient savoir, ont renié l'art et la vie, les expansions simples du cœur. Les sensuels ont réduit l'émotion et l'amour à l'étroit égoïsme des jouissances. Aux jeunes hommes d'aujourd'hui, aux héros nouveaux, de

rétablir l'harmonie de l'individualité par un développement libre et généreux de toutes les puissances qui la constituent. Par là ils seront « artistes », au plus noble sens du mot. Ils se rapprocheront de Dieu, créateur, artiste, acte pur. Ils feront en eux, au-dessus de la foule et au-dessus des choses qu'ils soumettront à leur volonté, le « règne de la grâce ».

Pour l'accomplissement de cette œuvre de la moralité la plus haute, ils ne compteront plus sur la vertu de tel dogmatisme religieux ou philosophique, de telle formule qui porterait en elle je ne sais quel sortilège, de la « lettre » enfin, mais seulement sur « l'esprit », sur une force du dedans, sur l'élan des aspirations vers un idéal toujours entrevu par qui ne ferme pas les yeux, sur l'amour, et sur le naturel « vouloir vivre » de l'âme. « Il est parfaitement stérile, écrivait un jour M. Maurice Pujo, de se demander si oui ou non nous avons une âme. Nous ne nous en découvrirons jamais en cherchant ainsi. Mais nous la *sentirons* de façon indubitable, le jour où nous aurons eu le courage d'en avoir une. Car l'âme n'est pas une chose donnée à chacun indistinctement. Ceux qui ont livré leur vie au désordre du monde extérieur n'en ont jamais eu, non plus que ceux qui se sont imaginé pouvoir la garder au milieu de convictions reçues qui ne sont que des habitudes, comme une fleur séchée dans un livre de prières. N'ont une âme que ceux qui l'ont conquise eux-mêmes et gardée par un effort incessant. Et cette âme n'est pas une illusion, un fantôme du raisonnement; elle est la vivante, la *seule* réalité.

Quant à la vie sociale, c'est sans utopie qu'on pourrait en prévoir du même coup la réforme. Un plus grand souci de moralité amènerait à supprimer la propriété capitaliste. Dès lors, l'homme qui voudrait vivre n'aurait pas d'autre recours que le travail, l'effort personnel. Le travail serait toujours possible, sur une terre libre, par l'inaliénabilité absolue de ses instruments. Dans la liberté et en dehors de toute réglementation socialiste, les diverses facultés ou aptitudes, essentiellement inégales, auraient leur emploi logique. La loi de concurrence disparaîtrait du jour où les hommes n'auraient plus à s'arracher, par des accaparements injustes et immoraux, les moyens d'existence. S'il devait, malgré tous les rêves humanitaires, rester encore des forts et des faibles, ceux-là animeraient ceux-ci de leur vitalité, au lieu de les vouer à l'écrasement et à la mort. Et, en ce faisant, ils obéiraient à la loi de générosité et d'expan-

sion, qui serait devenue celle de leur nature moralisée. L'Homme libre, à condition qu'il soit moral, sur la Terre libre, c'est-à-dire non accaparée : voilà l'idéal.

La littérature enfin, et l'art. Ah ! comme M. Maurice Pujo fait cette fois, à nos ouvriers de lettres, à nos écrivains et critiques de métier, à nos « truqueurs » bien formés, bien « normalisés », qui traînent tous et partout la même friperie de métaphores, à nos industriels classiques, la plus rude et la plus noble leçon ! L'art est dans le sujet : il est ce sujet lui-même qui s'exprime. On ne fait pas l'art du dehors ; il se fait spontanément et du dedans. Si vous voulez qu'un cri de joie ou de douleur trouve en moi un écho, n'allez pas m'en décrire scrupuleusement les causes physiologiques, psychologiques, métaphysiques ; cela me remuerait autant que si vous m'en comptiez les vibrations. Poussez-le seulement, ce cri, avec toute votre joie, toute votre douleur, toute votre âme : soyez sûr que je l'entendrai. Il me souvient qu'un ancien a dit cela quelque part : *Si vis me flere...* Et ce sentiment, et cette âme, il faut que la sympathie du lecteur la suive dans toutes les sinuosités du style ; car le style, c'est le symbole par excellence, l'expression directe de la *vie intérieure*. Seuls, ceux qui possèdent cette vie possèdent un style ; un style où l'auteur n'est pas tout entier, n'est qu'un jeu d'enfant. Si, pour les grands génies eux-mêmes, il est difficile d'écrire, c'est qu'il est difficile aussi d'être soi-même. Il n'y a de style que lorsqu'une personnalité est enfin créée, et alors, puisque nous sommes avec les classiques, il faut encore répéter un vieux mot : « Le style, c'est l'homme. »

Vie intérieure et personnalité, conditions de l'art. En vérité, quelle rapide transformation s'est faite dans les esprits, si la jeunesse d'à présent peut proclamer une théorie qui est bien la plus radicale protestation contre les errements des naturalistes, des parnassiens et des dilettantes, hier encore maîtres incontestés ! Les « petits critiques » nous font douter d'eux-mêmes, quand ils déclarent cela négligeable.

Et il y a les autres, quelques épais fantaisistes du journalisme, dont tout l'esprit est à rabâcher les gros mots d'un « rapinisme » quinquagénaire. Ceux-là, de temps en temps, demandent, narquois avec application, des nouvelles de l' « Ame » aux « écrivains de l'âme », aux « artistes de l'âme », aux « peintres de l'âme », aux « penseurs de l'âme ». Ils vont s'en prendre au bon M. de Vogüé en personne, le rendant responsable d'idées et de sentiments où le digne académicien n'a

rien à voir. Mais donc, pourquoi, si ce n'est par habitude, ceux-là s'occupent-ils de ce qu'ils ne connaissent pas ? L' « Ame » n'est point leur affaire.

Quelle que soit l'œuvre littéraire à venir de l'auteur du *Règne de la Grâce*, — et le vigoureux, le sévère talent, autant que l'élévation de cœur dont témoigne son livre de début, justifie les plus larges espérances, — le mérite lui sera reconnu par tous d'avoir suscité, parmi la génération qui monte à la vie, le goût de l'idéalisme, de la pensée sérieuse, de l'art pénétré d'humanité et de vie, des problèmes intéressant la conscience, de la volonté réfléchie et de l'effort moral. Il a crié à des âmes fraternelles : « Voilà bientôt un demi-siècle que le monde est en friche ; il y a beau temps que les moissons sont coupées et nos greniers vont s'épuiser. Ne trouvez-vous pas qu'il serait temps d'y retourner pour y semer, afin qu'il se couvre de nouveau et de fleurs et de fruits ? »

Son appel a été entendu, et déjà les semeurs vont aux champs.

II

Il serait aisé, je crois, de marquer à travers la pensée de M. Maurice Pujo l'influence de quelques jeunes maîtres de l'Université, de M. Bergson, par exemple, et surtout de M. Gabriel Séailles. Pourtant, ce « jeune » a célébré en tels termes la « jeunesse libre », qu'on ne saurait lui attribuer un maître véritable.

Et ainsi en est-il autour de lui. Dans ce groupe de l'*Art et la Vie*, qui rédige la revue de ce nom, et dont il est l'âme et le centre, chacun garde l'entière indépendance de son esprit. Des tendances pareilles, toutes spontanées et sans nulle empreinte de servage intellectuel, constituent l'unité et une sorte d'âme commune. L'intéressant est, précisément, que tout ce que tentent pour la rénovation idéaliste les écrivains ou les artistes de l'*Art et la Vie* soit effort libre de jeunesse, et que la liberté paraisse dans la diversité. Firmin Roz, Edouard Fuster, Gabriel Trarieux, Henri de Régnier, André Bellessort, Eugène Hollande, Lucien Le Foyer, Maurice Tissier, Gustave Soulier, Fernand Weyl, Abel Pelletier, affirment des individualités très nettes et des talents forts distincts.

Dans l'ordre des idées morales, quelques autres ont exprimé une conscience nouvelle et profondément observée. M. Pierre Lasserre, en de très pénétrantes pages de son livre sur la *Crise chrétienne*, a indiqué comment

ceux de sa génération, longtemps persuadés de l'antinomie de la pensée et de l'action, de l'intellectualité et de la vie morale, en viennent à croire qu' « il n'est de philosophie forte et profonde, que celle qui sauvegarde le devoir et sanctionne l'effort ». Sans parti pris, il a dégagé les germes et les possibilités de vrai christianisme qui sont impliqués dans la poussée morale de ce temps.

Il s'agit, bien entendu, d'un christianisme moral. Car M. Pierre Lasserre admet une manière de croyance qui tend à l'action et détermine les règles de la raison pratique plus que les règles de la raison pure. « La croyance ne suppose nullement un dogme, une vérité objective. Croire, ce n'est pas adhérer à une évidence logique, mais trouver en soi des raisons désintéressées d'agir. La croyance n'est pas de même nature que l'action. Du jour ou le raisonnement peut s'en emparer, lui donner une formule exacte, argumenter pour ou contre elle, elle est bien près de mourir. »

Il faut vivre : voilà l'impérieuse nécessité qui met aussitôt un terme à toute subtilité dogmatique. Qu'importe, en somme, ce que nous pensons, savons ou croyons par des tourments contradictoires de notre esprit? C'est d'action, de moralité, de vie, que nous devons nous inquiéter.

Et ainsi l'auteur de la *Crise chrétienne* représente bien, encore qu'il fasse souvent ressortir leurs inconséquences, l'état d'âme de ceux qu'on a appelés les « néo-chrétiens », et qui s'élèvent jusqu'à la croyance morale de l'Evangile sans pouvoir se résigner à la croyance dogmatique du christianisme historique ou de l'Église.

M. Louis Tauxier, dans une étude sur les Saints, récemment publiée par l'*Art et la Vie*, disait de même : « La foi, est-ce l'adhésion à la lettre morte, à des vérités qui vous sont indifférentes et que vous ne comprenez pas ? Ou n'est-ce pas plutôt la sincérité de l'effort moral ? N'est-ce pas en effet la confiance en Dieu, c'est-à-dire en la vertu du renoncement, et n'est-ce pas la confiance absolue qu'il y a un Bien-Effort qui vous élève, un Mal-Lâcheté qui vous abaisse, et qu'il faut choisir entre les deux ? » L'œuvre, un peu éparse encore, de M. Louis Tauxier révèle l'un des esprits le plus cultivés, le plus hardiment rénovateurs, le plus sympathiques d'entre cette jeunesse qui fait revivre l'idéalisme moral et en annonce l'évangile. Ses déclarations ont donc la valeur d'une profession de foi en laquelle volontiers, par la grande confiance qu'inspirent son

talent et son cœur, beaucoup d'autres de son groupe reconnaîtraient leurs propres convictions.

Que si cette glorification de l'énergie, de l'effort moral, jusqu'à prétendre soutenir la vie par la seule foi en la volonté, devait paraître à quelques-uns une outrance d'individualisme, il y aurait à citer *Solidaires*, le beau livre de Ch. Recolin. C'est une philosophie de la solidarité, que l'écrivain conçoit comme « une nouvelle adaptation de la morale, bien appropriée à la générosité de jeunes esprits, et seule capable de remplacer les vieilles formules toujours entachées d'utilitarisme, auxquelles ils se plient si difficilement ».

Edouard Schuré, dont nous avons dit le poétique et religieux idéalisme, ainsi que le noble talent, et M. Gabriel Tarde, l'auteur des *Lois de l'Imitation* et de la *Logique sociale*, apportent parfois à l'*Art et à la Vie* le concours d'une pensée vraiment neuve, vraiment transformatrice.

C'est enfin M. Gabriel Sarrazin qui aide ses amis par l'exaltation chantante de son âme invariablement fidèle à l'idéal et à l'art le plus pur, le plus élevé.

Il y a dix ans, alors que tout écrivain s'abaissait à l'étroite discipline du naturalisme ou s'efforçait à la rigueur et à la sécheresse scientifiques, Gabriel Sarrazin ne renonça point sa passion d'idéalité et de rêve. Il s'échappa de notre littérature étouffante. Il se réfugia dans le génie des poètes anglais : des Shelley, des Coleridge, des Tennyson, des Browning, des Rossetti. Il étudia leurs œuvres avec un amour comme prophétique, notant à chaque poème ou sonnet, comme il a dit, « la préoccupation de l'au-delà, le sens du mystère, l'adoration grave de la nature et de Dieu, la mysticité de l'amour : bref, la haute vie intérieure sous toutes ses formes, les joies et douleurs sublimes de l'âme, l'épouvantement sacré de la créature humaine debout en face de la destinée individuelle et universelle, l'effroi de la durée minuscule de chaque être et de chaque âge dans la durée sans fin, le frisson devant l'incompréhensible éternité du monde traversée par l'éclair douloureux des jours ; oui, tout cela qui s'enveloppait d'une mélancolie immense, mais presque toujours vaillante, relevée par le sentiment du devoir pour le devoir et de l'effort pour l'effort ».

Et tout cela passa dans sa critique qui ne fut pas seulement, à la façon de cet âge de science rigide, une œuvre d'analyse et d'intelligence, mais une œuvre d'émotion, d'art, de sensibilité. La *Renaissance de la*

Poésie anglaise, ouvrage contemporain, au reste, des *Essais de Psychologie* de Paul Bourget, contribua puissamment à ranimer dans notre littérature, alourdie d'un matérialisme vulgaire, l'élan du jeune idéalisme, non moins peut-être que les études d'Émile Hennequin et de M. de Vogüé sur les « russes ».

Depuis, M. Gabriel Sarrazin a pu suivre l'évolution idéaliste qu'il prévoyait et annonçait alors, et juger que la littérature nouvelle n'avait pas cru en vain, selon une formule qu'il cite quelque part, à une « progression continue dans le développement de la conscience : ce qui constitue la civilisation ».

A ce réveil de la foi idéaliste et de la conscience il a travaillé lui-même, ayant publié encore la *Montée* et les *Mémoires d'un Centaure*. Ce sont des œuvres d'art écrites avec une poétique splendeur de style, mais qui, toutes pénétrées par la mélancolie douce des rêves panthéistes et par les mystiques ardeurs d'un culte religieux pour l'âme universelle, rendent témoignage d'une inspiration supérieure. L'œuvre de beauté est œuvre de bien ; l'œuvre d'art est œuvre de vie.

Par la multiplicité même de ces tendances et de ces libres recherches, on reconnaît quel large mouvement d'idées peut mener, quelques aînés aidant, sans d'ailleurs prétendre à une direction quelconque, le jeune groupe de l'*Art et la Vie*. L'harmonie plus que la cohésion, l'entente plus que la discipline, l'esprit de bienveillante indépendance plus que l'esprit de coterie, et, pour terme commun, l'idéal tel que chacun l'entend et le sent plus qu'il ne le définit avec une stricte exactitude : voilà sa force.

III

Pourtant, à côté de M. Maurice Pujo et par une belle rivalité de pensée novatrice, un autre « jeune », M. Henry Bérenger, a marqué plus profondément dans la théorie idéaliste de l'*Art et la Vie*, l'influence de sa personnalité intellectuelle.

C'était au temps où M. Lavisse déclarait que « mystérieuse aux autres et à elle-même », la jeunesse intellectuelle était un « objet de curiosité », qu'elle avait « ses observateurs, ses critiques et déjà sa légende ». Car, disait-il, « le bruit se répand qu'elle est quelque peu théosophe, voire même thaumaturge : d'où l'inquiétude des libéraux et des voltairiens ». Et lui-même, ayant voulu savoir ce qu'il en était au juste du secret de la génération de 1890, écrivait : « Il est très vrai, comme

l'a dit récemment M. Anatole France, que la jeunesse n'est plus voltairienne. La raison en est très simple. Les négations et l'ironie ont été naturellement entraînées dans la ruine des affirmations d'autrefois. Même, comme elles ont continué de faire grand bruit, après qu'elles eurent terminé l'œuvre des destructions nécessaires ; comme elles se sont employées à dessécher les sources de la vie morale ; comme elles ont fait gaiement cette besogne triste, elles sont aujourd'hui détestées, au moins autant que sont dédaignées les affirmations, reconnues vides, des doctrinaires en philosophie et en politique. De là vient qu'une partie de la jeunesse, la moindre, il est vrai, et même une minorité petite, se groupe en rangs serrés autour de l'Eglise. Une autre partie, petite encore, demande à l'Eglise de se renouveler, selon le précepte de Confucius que citait M. de Vogüé. Une autre enfin, plus considérable, cherche un « au-delà » dans la science, dans la politique et la démocratie, sans savoir ce qu'il est, sachant seulement qu'il est et qu'il y faut tendre. Si bien qu'une des marques de la jeunesse d'aujourd'hui, (j'entends de celle qui pense, car il se trouve dans chaque génération une masse molle, et le plus grand nombre, toujours et partout, est troupeau), une des marques, disais-je, est la nostalgie du divin. »

Cela était admirablement vu. Or, M. Henry Bérenger, qui fit alors des conférences singulièrement significatives à l'Association des étudiants, récemment fondée, et qui en devint le président, parut représenter le mieux le complexe état d'esprit de la jeunesse des écoles en 1890. L'un de ses premiers articles, que publia l'*Université de Paris* (bulletin de l'Association), sur la *Jeunesse intellectuelle et le Roman français contemporain*, fut signalé par M. Lavisse comme indiquant bien la rupture définitive de la génération nouvelle avec le pessimisme et le dilettantisme, ainsi que son goût pour l'action, pour une œuvre quelconque dont elle serait l'ouvrière. Et aussitôt, dans trois livres pleins d'idées et qui témoignent presque trop visiblement d'une grave réflexion philosophique, *l'Ame moderne*, *l'Effort*, *l'Aristocratie intellectuelle*, il exposa son système moral et social avec une foi passionnée, une volonté de convaincre, ou même un parti pris, par quoi se révéla l'écrivain de tempérament.

« Une génération s'élève, disait-il aux premières pages de l'*Effort*, grandie dans la douleur et dans l'effort, une génération lamartinienne, que le spectacle

des hontes publiques soulève et que la conscience des misères intérieures agite sans l'incliner au désespoir. Elle se fortifie dans la certitude que l'action est inséparable de l'amour. Elle se prépare aux jours où il faudra parler et créer. » L'action inséparable de l'amour et inspirée par l'amour, l'affirmation publique des paroles de vie intérieure, la création d'œuvres de l'esprit et d'œuvres de l'âme, c'est ce que les personnages de son roman, prêcheurs d'une thèse plus qu'acteurs d'un drame, veulent opposer à « cet irrésistible agent de mort psychique qui est spécial à notre époque et qu'il faut se résigner à nommer du nom barbare d'*intellectualisme* ». Notre monde intellectuel s'est perverti par l'abus de l'esprit critique et de l'analyse, par le tourment de savoir, qui annihile les facultés de vouloir et d'aimer, par cette impassibilité farouche, qui dans la vie ne voit que le spectacle de la vie, et dans les sentiments ne cherche que les idées des sentiments. L'effort est le salut contre ce mal étrange, mais l'effort dirigé par le sentiment et les plus pures aspirations de la conscience.

Qu'était-ce à dire ? La formule morale de l'auteur de l'*Effort* sembla bien confuse, bien lâche, à quelques esprits très rangés et précis qui limitent leur sagesse aux courtes clartés de catéchisme ou de manuel philosophique. L'effort pour l'effort, l'action, l'amour : ce n'était guère qu'un naïf mysticisme. M. de Vogüé avait dit : « Croyons, croyons ! » sans nous faire savoir à quoi il fallait croire. M. Henry Bérenger criait à son tour : « Aimons, agissons ! » sans définir ce que nous devions aimer et faire. Point de fondement religieux, philosophique, ou seulement scientifique, à une si fragile théorie du devoir.

Et une fois de plus, la question se posait de la morale sans dogmes, de la morale sans construction métaphysique ou scientifique, de la morale par la seule loi que nous portons en nous et qui brille au fond des cœurs comme le ciel étoilé brille au-dessus de nos têtes, de la morale par les seules aspirations de la conscience et par le seul « vouloir-vivre » de l'âme.

Question insoluble peut-être : car il s'y mêle toujours, dès qu'on la discute, un élément fort complexe de subjectivité. Pour tels esprits de théologiens, de casuistes, de philosophes dogmatiques et de dialecticiens, tout sentiment ou vouloir moral est non avenu, qui ne se motive pas logiquement par un article de credo, par une donnée rationnelle, par un impératif de l'intelligence, par un

argument en forme. Mais d'autres, pour l'avoir senti, pour en avoir eu à de certaines minutes la claire intuition par la conscience, savent qu'il est un amour naturel du bien et que la volonté, mue par son impulsion tout comme elle le serait par les plus solides raisons de la dialectique morale, accomplit un acte moralement bon. Ceux-ci d'ailleurs, s'il s'agit de fixer l'origine et la sanction des principes de moralité dont l'ensemble constitue notre conscience ou notre âme morale, ne rejettent de parti pris, ni l'explication religieuse, ni l'explication du dogmatisme philosophique. Simplement, ayant vu l'humanité anxieuse de vivre et livrée pour l'instant aux incertitudes, aux contradictions intellectuelles, ils lui disent pour suffire à la nécessité présente : « Ecoute la parole intérieure de ton âme : avant de croire ou de savoir, il faut aimer. » Les doctrinaires peuvent appeler cela une morale mystique, sans force d'obligation ni de sanction, et sourire de dédain : ce serait peine perdue de tenter de leur faire sentir ce qui doit se sentir et qu'ils ne sentent pas. Mais l'humanité continue sa marche, vivant de sens moral plus que de doctrines et de raisonnements.

Il y a un danger dans la morale de sentiment. Elle confine à je ne sais quel vague et nonchalant quiétisme. Tel qui se complaît en sa droite et pure conscience, risque souvent de se contenter d'aspirations, de désirs, de velléités, et de demeurer en deçà de l'effort et de l'acte volontaire que l'idée d'obligation lui eût imposés. M. Henry Bérenger a justement prévenu l'objection, quand il a tant insisté, dans ses divers livres, sur la valeur morale de l'effort en lui-même, sur la nécessité de joindre au sentiment l'action réelle, a la pensée l'action. « Ce sera le plus grand honneur de notre génération, écrivait-il récemment, d'avoir protesté contre cet infâme divorce de la pensée et de l'action, et d'avoir osé restaurer, dans le pur diamant de son unité. la religion de la vie intérieure. » Son admiration va aux grands romantiques, à Châteaubriand, à Lamartine surtout, qui proclamèrent « la nécessaire conquête de l'âme sur les choses, la nécessaire révolte de l'être intérieur contre la nature, contre la société et contre le destin. » Il les voit comme des statues de l'homme complet, âme et corps, pensée et action, poésie et politique, et d'eux seuls il se réclamerait, parce que « eux seuls ont eu cette religion héroïque de l'âme, qui nous agite et nous inspire ».

Il devait encore être objecté contre de pareilles théories, qu'elles ne sont que de très distinguées élévations

morales pour une élite, et point une règle suffisante pour le peuple qui n'entend que les préceptes absolus. Dans son dernier livre, l'*Aristocratie intellectuelle*, M. Henry Bérenger a donc expliqué le rôle qui conviendrait à une aristocratie idéale, aux meilleurs d'un pays, de se placer entre la conscience supérieure et l'âme de la multitude, et, à la lumière de cette conscience, de diriger cette multitude vers le terme de ses destinées. Des lettrés, des artistes, des savants, des représentants de l'Université et de l'Eglise, formeraient l'aristocratie intellectuelle qui aurait à susciter un grand mouvement d'idéalisme social. « Subordonner dans l'action comme dans l'art les faits aux idées et les idées aux sentiments, substituer l'émotion au sens critique, se pénétrer des grands mouvements de notre société pour les concilier dans l'action d'abord et les magnifier ensuite par la beauté, imprimer enfin à toutes les formes de la vie un caractère esthétique, ne sont-ce pas là les tendances directrices de cet idéalisme ? » Le sentiment religieux n'en serait pas exclu, en tant qu'il est « la conscience du mystère de la vie et de la misère de l'homme ». Et le jeune écrivain, après beaucoup d'autres, demande à l'Eglise de se modifier, de ployer son enseignement autoritaire et rigoureux, de l'adapter a des besoins nouveaux, d'être enfin la grande missionnaire de la solidarité religieuse entre les humains.

Je sais bien que pour force gens d'esprit rassis, qui ne sauraient concevoir le monde autrement que soutenu par l'armature hiérarchique, administrative, conventionnelle, tout cela est pures chimères et littérature. Ils s'enquièrent tout de suite, ceux-là, du vote par lequel serait élue cette aristocratie, de la façon dont elle paraderait, et de ce qui pourrait la faire distinguer d'une académie. Renan n'avait-il pas déjà fait cette originale trouvaille ?

Mais M. Henry Bérenger nous parle tout simplement de ce qui existe. Une aristocratie intellectuelle se constitue toujours d'elle-même, par la sélection des aptitudes et des forces morales, dans un pays de liberté. Plus ou moins active, plus ou moins apparente, son influence s'exerce toujours à travers les démocraties. Elle ne se désigne pas par un vote, et ne traîne pas ostensiblement les insignes d'un mandarinat quelconque. Elle agit à l'intérieur, sur des esprits qu'elle éduque peu à peu, et par la seule vertu de ce qu'on appellerait les « idées-forces ». Il reste à grouper mieux, à fortifier les éléments qui la composent, a leur donner une plus nette cons-

cience de leur rôle et de leurs devoirs, et à les pousser à une action plus intense. Ce serait, en somme, rappeler aux dirigeants intellectuels la mission sociale qu'ils ont délaissée par dégoût de la basse démocratie, et que n'ont pas manqué d'usurper, de tourner à leur profit, les politiciens et les financiers. Ce serait, aux aristocraties instituées et qui s'immobilisent, se pétrifient dans des traditions inutiles, signifier que des générations nouvelles réclament un enseignement nouveau. Voilà, certes, des soucis dont Renan et ses sages se fussent bien gardés.

On voit maintenant comment se complète, en s'élargissant, la théorie morale de M. Henry Bérenger. L'effort ne doit pas être limité à l'individu et tendre au seul accroissement de notre personnalité, mais promouvoir le développement moral de l'humanité tout entière, devenir social.

Et c'est une jeunesse intellectuelle qui prêche cette parole de vie, créant ainsi l'avenir ! Où veillent donc les vieux consuls ?

VICTOR CHARBONNEL.

(*A suivre.*)



LES FEMMES AU VOILE

Les deux femmes étaient debout près du métier,
Avec le grand réseau du canevas entre elles;
Et piquant tour à tour leur aiguille d'acier
Dans la trame où les fils de leur laine se mêlent,
En silence, sous le soleil tombant d'aplomb,
Chacune avec le fil de sa vague pensée,
D'un même geste plein de résignation,
Elles tiraient la laine à longues aiguillées.
Et la vieille au bras sec, et la jeune au bras blanc,
Sans penser au prochain usage de ce voile,
Dans la lourdeur de l'heure en silence brûlant,
Se mirent à chanter tout en tissant leur toile.
O mystérieux sens du langage étranger!
La plainte que leur voix gutturale module,
Sans doute, c'est quelque refrain d'amour léger,
Et non ta propre songerie, âme crédule!...
Elles semblaient pleurer sur l'œuvre de leurs mains,
Et le voile, à travers la triste mélopée,
Flottait avec les plis funèbres de demain,
En sa blancheur, de sang et de larmes trempée.
Cette voix qui chantait peut-être le printemps,
C'était pour moi comme une plainte mortuaire,
Le deuil en plein soleil des linges éclatants,
Qui frissonnent sur nous des langes au suaire.

VICTOR MARGUERITTE.

LA VIE SENTIMENTALE

TROIS ACTES EN PROSE

—

FABIEN, 30 ans.
MARGUERITE, 16 ans.
UN JEUNE HOMME INCONNU (rôle muet).

MADAME DOUGAL, mère de Fabien, environ 60 ans.
JEAN VALBON, 40 ans, } amis de Fabien et père et
MADELEINE, 35 ans, } mère de Marguerite.

FÉLICIE, jeune bonne.

L'action se passe dans quelque village sans cesse printanier du littoral méditerranéen.

PREMIER ACTE

Un jardin fleuri. A gauche, la maison sous ses rosiers grimpants. A droite, un bel arbre ; à son ombre, un banc de bois, des chaises et un fauteuil d'osier. Au fond, peinte en jaune, la barrière, sur le chemin. De l'autre côté du chemin, des orangers espacés ; entre eux, on aperçoit la mer, très bleue, très calme, jusqu'à l'horizon. Le ciel est sans nuage, très bleu, très calme, comme la mer.

I

(*Mme Dougal, un ouvrage en mains, est assise sur le banc de bois. Félicie, chargée de provisions, passe dans le chemin, ouvre la porte de la barrière, traverse l'angle du jardin et se dirige vers la maison.*)

MME DOUGAL. — Félicie?

FÉLICIE. — Madame?

MME DOUGAL. — N'avez-vous vu personne en passant devant la maison de nos voisins?... Je n'entends pas chanter Marguerite.

FÉLICIE. — J'ai aperçu Monsieur Valbon, Madame. Je crois même, comme je venais de passer, l'avoir entendu ouvrir sa grille. (*Elle entre dans la maison.*)

II

JEAN VALBON (*derrière la barrière*). — Bonjour, Madame Dougal.

MME DOUGAL. — Bonjour, Monsieur Jean... On n'entend rien de chez vous, ce matin, — quel calme! Le petit oiseau dort encore?

JEAN. — Non, Marguerite est levée, mais elle est aujourd'hui de triste humeur, — silencieuse, toute en larmes et en méditations. Nous avons eu ensemble une petite querelle, — elle boude... Fabien est déjà descendu vers la mer?

MME DOUGAL. — Il est parti au lever du jour.

JEAN. — Au revoir, Madame Dougal, à tantôt.

MME DOUGAL. — Vous n'entrez pas?

JEAN. — Je crains de vous importuner, — mais j'entrerais volontiers.

MME DOUGAL. — Entrez, entrez...

JEAN (*ayant franchi la porte de la barrière*). — Mes hommages, Madame.

MME DOUGAL. — Asseyez-vous-là, j'ai quelque chose à vous dire, — et vous me répondrez.

JEAN. — La conversation du matin est la meilleure, elle est fraîche et lucide.

(*Un temps.*)

MME DOUGAL. — Vous êtes depuis longtemps l'ami de mon fils?

JEAN. — Longtemps, oui... Voilà dix ans qu'une sympathie toute spontanée, et cependant intelligente, nous a liés d'une amitié solide. J'avais trente ans, lui, vingt; il faisait l'apprentissage de la vie.

MME DOUGAL. — Le pauvre enfant! il m'avait quittée pour s'aguerrir, disait-il. Nous habitions alors une province reculée et notre ville n'offrait pas un champ assez vaste à sa jeune imagination. Ce me fut un chagrin — après d'autres! — de le voir s'en aller, mais je compris son désir et je n'ai résisté que le temps de bien me convaincre que la fantaisie ne le déterminait pas à s'éloigner de moi, ni la perspective d'une liberté sans frein, ni le goût du plaisir, ni rien d'une pernicieuse tendance au gaspillage de sa jeunesse. Sous son enveloppe juvénile, je devinais en lui des ambitions et une volonté chauffées par un enthousiasme qu'une mère eût été criminelle d'éteindre. Il avait rêvé, — il voulait voir et savoir... Il partit!... Quelles mères abusées, celles qui ignorent que nous ne faisons des enfants qu'afin de les offrir à la Vie. Quand le fruit est mûr, on le cueille à l'arbre qui l'a nourri : la Vie me cueillait mon fils. Je restai seule!... (*Avec résignation.*) Que nos enfants se détachent de nous, c'est la loi naturelle et il faut s'y soumettre. (*Pensive un moment, elle s'absorbe, la tête inclinée, comme vaincue devant les choses auxquelles elle songe. Puis, elle reprend son attitude de vieille femme supérieurement sage*). Il a retrouvé chez vous une famille,

vous avez été très bon, très fraternel pour lui... (*Sans geste, mais d'une voix profonde.*) Merci !...

JEAN. — Nous l'avions aimé tout de suite et il fut de la maison.

MME DOUGAL. — Aviez-vous vu jusqu'au fond de son cœur ?

JEAN. — Plusieurs fois, dans des circonstances apparemment peu importantes, mais où l'amitié se reconnaît, il nous en prouva l'étendue. Quant à Marguerite, il l'aimait comme aime un grand frère, avec douceur, obéissance et précaution.

MME DOUGAL. — Oui, il vous aimait, à cause de votre vie simple, à cause de l'exemple que vous donniez à la fois du désintéressement et de la dignité. Il m'écrivait : « Je ne reçois près d'eux que de beaux avis : lorsqu'on a le bonheur de posséder des amis comme ceux-là, on doit rêver de les contenter ou bien l'on est un misérable. Mais vois ma peine, mère ! Ils m'aiment et ne me connaissent pas, car il m'est étranger le grand enfant frivole qu'ils affectionnent en moi. Et je ne sais pas, et je ne puis pas me faire connaître ! » Est-ce vrai, Monsieur Jean?

JEAN. — Oui, nous l'avons considéré longtemps comme un enfant ; nous l'avions aimé de confiance, sur son visage. Ah ! les jeunes âmes sont difficiles à saisir.

MME DOUGAL. — Je vous comprends. Moi, sa mère, je l'ai seulement connu quand il fut loin de moi. La jeunesse est mystérieuse. Mais l'absence oblige à se livrer afin de ne pas se séparer tout à fait ; et ses lettres, alors, m'ont instruite. Son esprit et son cœur me furent dévoilés.

JEAN. — Quelquefois, il nous est apparu furtivement dans la lumière d'un mot, d'un geste ou d'un regard.

MME DOUGAL. — A-t-il souffert ?

JEAN. — Peut-être,... sans doute. Mais il n'en disait rien.

MME DOUGAL. — Voyez-vous à présent jusqu'au fond de son cœur ?

JEAN. — Oui, Madame.

MME DOUGAL. — Tout au fond ?

JEAN. — Tout au fond.

MME DOUGAL. — Il vous a dit son secret?

JEAN. — Non... Il a craint de le mal dire.

MME DOUGAL. — Eh bien ?

JEAN. — J'ai vu, j'ai touché son secret des yeux.

MME DOUGAL. — Vous pouviez vous tromper. Etait-ce rien de plus qu'un dévouement amical à l'enfant qu'il

avait connue toute petite, qu'il avait amusée sur ses genoux à lui conter des histoires, — quelque chose comme la tutelle d'un parrain affectueux. Qui est-ce qui vous dit, aujourd'hui, Monsieur Jean, que Fabien aime votre fille au delà d'une amitié quasi-fraternelle?

JEAN. — Comment me tromper, Madame Dougal?.., J'ai connu Fabien attentif aux jeunes filles à l'époque où sa pensée et son sentiment, s'étant définis, l'amenèrent librement auprès de celles dont la grâce ou le charme autorisât l'espoir d'étancher la grande soif de son cœur altéré par une amère jeunesse, toute rêveuse, et déçue tant de fois dans la poursuite de la belle Chimère qu'on n'atteint pas. Plus d'une eut ses regards. Mais trop disposé par de mélancoliques souvenirs à se jeter à cœur perdu dans quelque périlleuse conquête d'amour, il s'arrêtait en plein élan et, comme le promeneur en marche qui s'assied sur la borne du chemin et se demande si sa promenade ne va l'égarer sans retour, là-bas, dans la forêt qui tremble, dans la nuit qui descend, il se posait de douloureuses questions ; souvent, c'était un obstacle imprévu, jeté par une volonté étrangère, qui lui barrait la route. Combien de fois, j'ai vu son cœur l'emporter à mi-côte des montagnes bleues, puis redescendre fatigué ou boiteux selon qu'il avait réfléchi ou qu'on l'avait blessé!,.. J'ai su — j'ai oublié depuis — des noms de jeunes filles qu'il me disait et redisait à ses heures de confidences. Celle-ci, qui avait passé près de lui sans même le voir, lui laissait le regret attendri du rêve qu'on n'a pas eu le temps d'ébaucher; celle-là qu'il avait aimée de toutes les forces de son âme, l'avait déçu et, dans sa mémoire, avait déposé un souvenir qui s'éveillait quelquefois dans une vision désolante et nostalgique de paradis perdu ; cette autre, sublime dans sa douceur et sa faiblesse, innocente victime désignée aux lâchetés des hommes, lui semblait avoir un tel besoin de secourable adoration que. sans presque la connaître, il lui eût donné tout son amour avec l'agenouillement d'un riche implorant un pauvre d'accepter tout ce qu'il possède... Un jour, j'ai cessé d'être son confident. Pourquoi? Les fantômes qui vivaient en lui s'étaient-ils effacés? Ce cœur riche et vaillant était-il mort d'un suprême malaise?... Son silence m'étonna... Alors, Madame, je m'aperçus que Fabien regardait Marguerite autrement que naguère, qu'il lui parlait autrement, qu'il respirait même autrement près d'elle; et je constatai plein de surprise, que

ma fille n'était plus une enfant, qu'une petite femme venait de jaillir d'elle.

Mme Dougal. — Ainsi, vous savez.

Jean. — Je sais... Et Fabien n'ignore pas qu'il n'a rien à m'apprendre. A quoi bon d'inutiles paroles?

Mme Dougal. — Qu'avez-vous décidé, vous et Madame Valbon, quand vous avez vu que mon fils aimait votre fille?

Jean. — Nous avons eu peur d'abord, — elle était si jeune. Nous avons réfléchi ensuite... Ne faut-il pas considérer les événements comme ils se présentent et les accepter, dans le concours qu'ils se prêtent, comme un avertissement de l'impérieuse fatalité? Notre amitié pour Fabien, plus jeune que nous, et Marguerite se révélant une femme au moment où celui-ci cherchait partout un visage afin de donner une signification à son idéal, — il y avait dans ces coïncidences mystérieuses quelque chose de providentiel contre quoi nous ne devions pas faire obstacle. La rencontre à la fois de l'amitié d'un homme pour nous et de son amour pour notre fille, le fleurissement de la beauté chez l'une et la possession de la conscience chez l'autre, la jeunesse à tous les deux : qu'est-ce que notre faible raison, Madame, pouvait inventer de plus sûr?... Voilà. Vous a-t-il parlé à vous qui êtes sa mère?

Mme Dougal. — Oui, récemment. Je lui disais : « Tu aimes Marguerite? » Il me répondit : « Ce n'est pas assez de dire que je l'aime. » Et ses yeux s'en étant allés rêver sur la mer, je me suis tue.

Jean. — Que leur destinée s'accomplisse!... (*Silence méditatif de part et d'autre. Jean se lève.*) A tantôt Madame Dougal.

Mme Dougal (*se levant pour accompagner Jean à la barrière*). — Je ne comprends plus l'agitation mal dissimulée de Fabien. De l'impatience, peut-être. (*Vivement.*) Monsieur Jean, hésiteriez-vous à lui accorder votre fille tout de suite, s'il vous la demandait?

(*Madeleine passe dans le chemin et ouvre la barrière.*)

Jean. — Nous allons être deux pour vous repondre, Madame.

III

Madeleine. — Quelle matinée radieuse, — bonjour! Il fait bon de vivre par ce beau temps. (*Les deux femmes s'embrassent. A Jean.*) Je te croyais à la mer avec Fabien.

Jean. — Nous parlions de lui. Madame Dougal m'entretenait de choses dont nous causons souvent ensemble.

Madeleine. — Marguerite ?...

Mme Dougal. — Oui, et Monsieur Jean vient de me donner la plus touchante preuve de votre amitié pour mon fils. Je suis une vieille femme bien lasse et si mon vieux cœur avait encore la force de me pousser aux lèvres l'expression de sa joie, celle que vous venez d'y verser en devrait jaillir abondamment. Les grands mouvements ne sont plus de mon âge, les bras des vieillards sont lents, leur voix s'éteint, — mais vous savez bien que je vous aime.

Madeleine. — Jean n'a pas manqué de vous dire toute notre pensée.

Jean. — Tu arrives heureusement pour répondre avec moi à une question de Madame Dougal.

Mme Dougal. — Marguerite a déjà l'aspect d'une femme, mais son cœur est encore celui d'une enfant, — et Fabien, chez qui, depuis quelques jours, je sens comme une crainte, comme un souci, appréhende sans doute de votre part un refus de la marier dès maintenant.

Madeleine (*à Jean*). — Réponds...

Jean. — Nous ne le refusons pas, Madame... Je vous ai dit comment j'ai vu — comment nous avons vu — se métamorphoser l'affection de notre ami pour notre fille au moment même où celle-ci se transformait. L'amour de l'un date des jupes longues de l'autre. C'est l'an dernier, quand elle eût quinze ans, qu'il devint moins joueur avec elle et plus tendre. Ils parlèrent entre eux, gravement. Nous avons saisi à observer l'attitude de leurs colloques qu'il désirait, lui, participer à l'éducation de la petite femme naissante. C'est là que nous avons eu peur d'abord... Il y a chez une mère et chez un père des habitudes d'autorité susceptibles et faciles à émouvoir ; et l'on n'avait pas songé qu'un moment viendrait où il faudrait dénouer un à un tous les liens qui nous attachent à ces précieux êtres. Nous avons voulu, refoulant notre sang, agir avec sagesse et justice... Devant l'évidence des projets de Fabien, ne devions-nous pas accepter comme légitime que l'homme qui aimait Marguerite, l'ayant vue grandir, et qui tentait prudemment de se faire aimer d'elle, prétendît à la mission d'éveiller toutes les forces vives d'une âme qui, probablement, allait se fondre avec la sienne?... Aujourd'hui, si Marguerite aime Fabien, si elle se sent

portée vers lui sur ces vagues fraîches, enveloppantes et invincibles qui déposent aux pieds de l'amant fort la jeune amante inspirée, il suffira qu'elle l'aime et se sente portée vers lui, — et que nous le connaissions, nous. Certes, Marguerite a l'âme jeune et elle obéira plutôt à une émotion qu'à un jugement. Qu'importe! Plus tard, sous l'influence de son rôle précoce de femme, quand il lui sera permis d'assister sciemment à la vie qui lui sera échue, ses sentiments puiseront une vertu nouvelle dans la certitude de posséder la plus grande somme de bonheur accordée à un vivant. C'est à Fabien — qui le peut s'il l'aime de tout l'amour et de tout le savoir qu'il accumula depuis l'âge des rêves jusqu'à l'âge de la conscience — c'est à Fabien de satisfaire un à un tous les désirs qui palpiteront en elle.

Madeleine. — Nous ne voudrions pas ravir à notre enfant la joie d'être — toute jeune, toute curieuse et toute pure — adorée librement par un homme qui saura l'adorer.

Mme Dougal. — Je vous admire dans votre abnégation et dans votre justice.

Jean. — Plus que tout, nous craignons pour Marguerite la contrainte qui étouffe et épuise les cœurs ou, à aimer sans démonstration, l'hypocrisie et la peur de mal faire qui les corrompent. De quel étrange privilège nous viendrait le droit d'anéantir la plus salutaire des forces cachées au fond d'une âme jeune?... Oui, Madame, nous avons essayé d'être justes, et nous sommes contents de nous.

Madeleine. — Un jour, le souvenir des années délicieuses d'une jeunesse avide d'aimer et heureuse de vivre lui rendra infiniment doux l'accomplissement de ses devoirs. Cela me vieillira d'avoir une fille mariée, un gendre... Mais non!... Qui croira que Fabien est mon fils? Je serai sa sœur, son amie, l'amie de ma fille et (*entourant de ses bras le cou de Mme Dougal*) votre fille à vous.

Mme Dougal (*très émue*). — Ma fille!... Moi qui ne possédais qu'un fils unique et qui ai vécu en tremblant chaque jour depuis qu'il respire, — comme je vais être entourée soudain de beaucoup d'enfants! Mon vieux cœur muet s'élargit, il est tout prêt à recevoir et à contenir cette nombreuse famille.

Madeleine. — Ce sera tous les jours fête... (*A Jean.*) J'ai besoin dans la ville, tu m'accompagnes?

Mme Dougal. — Un mot encore!... Vous avez interrogé Marguerite?

JEAN. — Non, mais nous avons surpris au fond de ses yeux de quoi apaiser l'impatience de Fabien. A tout instant, elle trahit son trouble, son frémissement léger de jeune fille amoureuse.

MADELEINE. — Elle est irritable, elle pleure ou s'emporte. En ce moment, pour un rien qui naguère n'eût point changé son humeur, elle se tient enfermée dans sa chambre, boudeuse et chagrine.

JEAN. — L'amour ne naît pas sans malaise.

MADELEINE (*en se retirant avec Jean*). — Vous la verrez tout à l'heure, elle ne passera pas la matinée sans venir vous embrasser.

MME DOUGAL (*les accompagnant à la barrière*). — J'envoie Félicie la chercher. Elle restera une partie de la journée près de nous ; il ne faut pas la laisser seule, ici sa bouderie s'évanouira.

MADELEINE. — Que Fabien soit son grand docteur.

JEAN. — Notre rôle finit, que le sien commence... A tantôt, Madame Dougal.

MME DOUGAL. — Au revoir... Allez, je suis votre mère à tous maintenant.

(*Jean et Madeleine disparaissent.*)

IV

MME DOUGAL (*seule*). — Si je n'étais vieille, je croirais que je rêve. Les hommes ne m'ont pas habituée à ce langage. (*Un silence pendant lequel il semble qu'elle remercie Dieu; puis, elle entr'ouvre la porte de la maison.* Félicie ! (*Et elle va reprendre sa place sous l'arbre.*)

FÉLICIE (*après un moment d'attente*). — Madame ?

MME DOUGAL. — Allez prier Mademoiselle Marguerite d'accepter à déjeuner avec ses voisins. Dites-lui que ses parents le lui permettent.

(*Félicie sort. Fabien, au seuil de la barrière, s'arrête et regarde dans la direction prise par Jean et Madeleine.*)

V

MME DOUGAL. — Eh bien ! mon fils, tu as fait une belle promenade ?

FABIEN. — Jean et Madeleine, qui s'éloignent là-bas, sont venus te souhaiter un bonjour ?

MME DOUGAL. — Nous avons passé ensemble une matinée d'affectueuse causerie... Nous avons parlé longuement.

FABIEN. — Ta voix, mère, m'en dit plus que des

phrases. Cette causerie avait une grande importance ? (*Vivement.*) Ne réponds pas, j'ai compris.

Félicie (*traversant l'angle du jardin, de la barrière à la maison*). — Mademoiselle Marguerite vous remercie, Madame ; elle semblait triste, mais votre invitation l'a aussitôt changée ; elle accourt. (*Elle entre dans la maison.*)

Fabien (*à sa mère*). — Triste, pourquoi ?

Mme Dougal. — Il paraît qu'elle est chagrine ce matin. Ne sois pas inquiet, ce n'est qu'un nuage passager. Tu pourras sans doute la distraire, ses parents et moi nous l'avons supposé.

Fabien. — La distraire !... Je demande à la distraire toute la vie : dissiper devant elle tous les nuages ! applanir tous les chemins ! lui apporter toutes les lumières ! Et, pour récompense, la voir toujours sourire !

Mme Dougal. — Ne vois-tu pas comme un rajeunissement dans mon visage de vieille femme ? Ne devines-tu pas que ta mère a de bonnes choses à t'apprendre ?... Fabien, tu n'as plus qu'à décider l'époque de ton mariage ; tes amis — et quels amis ! — n'y mettent aucun obstacle.

Fabien. — En me donnant Marguerite me donnent-ils son cœur, tout son cœur ?

Mme Dougal. — N'a-t-elle pas pour toi une affection qui te tranquillise ?

Fabien. — Les affections familières sont celles dont nous connaissons le moins la profondeur et l'étendue. Si j'ai gravé ma trace dans ce petit cœur chéri, je l'ai fait moi-même sans le vouloir, et rien ne me dit qu'elle s'en soit aperçu. N'ignorais-je pas jusqu'où plongeait mon affection, il y a quelques mois, alors que la jeune fille se préparait seulement à naître et que j'aimais Margot comme on aime une enfant ? Quelle révolution en moi quand m'apparut la petite femme, un être charmant à la fois nouveau et depuis longtemps aimé !... Moi, j'ai vécu près d'elle sans me transformer pour elle. J'ai toujours eu l'aspect d'un homme à son regard et je reste son ami, son grand frère, malgré mes paroles et tout ce que je sens près d'elle et qu'elle n'a pas vu... Elle m'aime et ne le sait pas, et c'est une cruelle espérance... Si elle ne le savait que trop tard, après avoir manqué sa vie et ruiné la mienne. Mère, j'ai peur des projets que l'Inconnu dérange. Il y a au fond des âmes de ceux qui nous aiment comme au fond de nos propres

âmes de petits lutins invisibles qui sont les ennemis de notre bonheur.

Mme Dougal. — Chasse ces appréhensions. Son humeur chagrine, son silence, ses larmes, — Fabien ! ne te désole pas, cette métamorphose est sans mystère. Tes amis m'ont dit des paroles de bon augure.

Fabien. — Oui, Marguerite m'aime et je veux bien vous croire tous, puisque je le crois moi-même et que je fais des rêves comme si j'avais encore vingt ans. (*Baissant la voix.*) Et cependant je vis sans repos. Est-il possible de ne pas trembler quand on aime ?... Mais je n'ai vécu que parce que j'ai aimé, je veux aimer pour vivre encore.

Mme Dougal. — Vis, vis, mon fils ! Je ne t'ai mis au monde que pour vivre. Cours là-bas aux confins du bonheur, emporte dans tes bras ta jolie fiancée, que ton visage rayonne enfin ! — et la nuit descendra sereinement sur ta vieille mère, pensive et peureuse depuis ton berceau.

Fabien. — C'est ta sollicitude, mère ! qui, en me pénétrant jusqu'au fond du cœur, y a déposé tout ce levain d'amour ; et si, en même temps que toi, j'aime une autre que toi, je ne suis pas cruel puisqu'en dépensant ces richesses, je te prouve que j'accepte avec joie ce dont tu m'as si largement doté.

Mme Dougal (*l'attirant à elle*). — Penche-toi... (*Elle l'embrasse.*)

Fabien (*exalté*). — Inconsciemment, j'ai vu grandir Marguerite sous mes yeux et dans mon âme comme une pensée qui se développe et se forme chaque jour , elle est la pensée fondamentale sur laquelle repose ma vie. Si elle ne m'aimait pas, tout s'écroulerait et je reprendrais le chemin nu de cet ermitage étouffant qui est, au milieu du plus aride désert, l'asile de l'homme seul... De tous mes rêves édifiés, j'ai apporté à la construction de celui-ci, sans moins de tendresse, plus de joie, de force et de sagesse. Mon édifice d'aujourd'hui ne ressemble pas aux petites maisons d'autrefois, aux chaumières trop vite bâties pour une compagne pâle et frêle, à l'ombre d'un bouquet d'arbres, dans une vallée tranquille sans horizon, près d'un ruisseau timide glissant sous les herbes, parmi les insectes imperceptibles et les fleurs courtes que le passant piétine. Cette fois, plus vigoureux architecte, je l'ai dressé sur un plateau, en plein ciel, avec de hautes fenêtres ouvertes sur ses quatre coins pour dominer, au nord, la forêt, au midi, la ville, à l'orient, les montagnes lointaines, à

l'occident, la mer et le fleuve qui s'y jette et l'horizon infini ; tout autour, dans un vaste rayon, la plaine pour galoper... Je veux respirer, courir, naviguer, escalader, voir tous les aspects de la Terre, la posséder toute et embrasser la Vie entière : je veux vivre, oui, je veux vivre, mère !... Et Marguerite, avec son éclat de fleur robuste, avec sa beauté et son charme fait d'intelligence, d'audace et de caressant abandon, n'est-elle pas à la fois la courageuse et douce conquérante blonde dont la splendeur rayonnera sur tous les spectacles et dont la présence rehaussera ma bravoure aux heures des glorieux combats ? Marguerite est la fille des éléments.

Mme Dougal. — Poète !... Tu chantes maintenant.

Fabien. — Oui, que ma jeunesse soit un poème, afin qu'un jour, dans le crépuscule du déclin, j'aperçoive ces vérités lointaines que, seuls, ont entrevu ceux dont l'âme vaillante s'est épanouie au soleil, dans la belle saison ; et que plus tard il ne me reste qu'à mourir, ayant accompli ma mission. (*Marguerite apparaît en courant, dans le chemin.*) Regarde, la voici.

VI

Fabien (*il se précipite à la porte de la barrière et, embrassant la jeune fille, il l'accueille d'une voix à l'inflexion chaude, tendre, caressante*). — Bonjour, fleur !

Marguerite. — Du haut de ma fenêtre, tout à l'heure, je t'ai vu sur la grève, en bas... (*A Mme Dougal qu'elle embrasse.*) Bonjour, Madame !... (*A Fabien.*) Tu marchais lentement, souvent tu t'arrêtais, tu regardais autour de toi de tous les côtés, tu avais l'air de chercher quelqu'un. J'ai désiré descendre et te rejoindre en courant, mais... (*A Mme Dougal.*) Je vous aurais embrassée au passage, vite... (*A Fabien.*) Mais...

Fabien. — Mais quoi ?

Mme Dougal. — Tu sais que tu fais plaisir à la vieille quand tu lui apportes, comme une rosée, ton baiser du matin... Qu'avais-tu donc, petite solitaire ?

Marguerite (*vaguement*). — Rien... (*Vivement.*) Non, je mens ; j'avais pleuré. Et comme mon père m'en avait demandé la cause, je m'étais fâchée. (*Contrite.*) Maintenant, nous sommes brouillés.

Mme Dougal (*en souriant*). — Quel gros drame !... (*Elle se lève.*) Je vais voir à la cuisine si Félicie n'a pas oublié de nous préparer un de ces desserts que tu aimes, gourmande ! (*Elle embrasse Marguerite.*) Dépêche-toi de sourire, petite enfant ! tu perdis à pleurer quel-

ques heures de ta jeunesse. J'ai eu des cheveux blonds comme les tiens — tu en doutes? c'est vrai pourtant — et mes yeux que tu vois tout brouillés ont été bleus et limpides, mais tout cela qui s'en est allé je le retrouve en toi; dans ton sourire, rends-moi le mien de jadis, — ne fais pas de peine à la vieille, souris!... (*En s'éloignant.*) Demande à Fabien de te raconter une jolie histoire. (*A Fabien.*) Mon fils, raconte à ton amie chagrine une jolie histoire. (*Elle disparaît après les avoir un instant contemplés du seuil de la maison.*)

VII

MARGUERITE. — Quelle histoire vas-tu me raconter?... J'ai besoin d'une histoire.

FABIEN. — Tout à l'heure, sois patiente... Ne songes-tu pas au pardon que tu vas demander à ton père? Dès que tu l'auras embrassé, un bel arc-en-ciel se déploiera dans ton âme pleureuse pendant un matin et, alors, je pourrai te raconter... une histoire.

MARGUERITE. — Demande lui pardon pour moi, — et je n'aurai plus qu'à l'embrasser. Nous faisions ainsi autrefois, quand tu m'appelais la petite Fée Caprice, parce que je n'étais pas aimable tous les jours et qu'il m'arrivait d'être méchante avec toi après avoir été gentille la veille.

FABIEN. — Plus d'une fois, tu m'as attristé, — l'as-tu jamais su?

MARGUERITE. — C'est vrai?... Pardonne-moi. (*Elle lui tend sa joue à baiser.*)

FABIEN (*après l'avoir longuement embrassée*). — Vois comme il est facile de demander pardon et comme on est vite pardonné. Autrefois, tu n'étais qu'une enfant, je parlais pour toi et ta caresse de fillette suffisait à tes parents qui te savaient charmante sous ta petite humeur fantasque. Aujourd'hui, sois caressante encore, rien n'égale pour ceux qu'on a mécontentés la douceur et la chaleur de deux bras autour du cou; mais apprends de plus à être sévère envers toi-même, à réparer le mal de tes injustices légères, satisfais ta conscience, ne sois plus l'enfant silencieuse enchaînée dans son mutisme; ton cœur restera captif si la parole ne lui rend pas la liberté. Parle, parle, et ne crois pas t'humilier parce que tu seras courageuse... Tes torts de ce matin sont à peine considérables, qu'importe! jette vite hors de toi-même tout sujet de mécontentement de toi-même, le plus futile comme le plus grave, — allège ton cœur. Sinon, ton sourire s'effacerait peu à peu sur ta bouche

et dans tes yeux, et il est si beau ton sourire, Marguerite !

MARGUERITE. — Tu as raison, — je demanderai pardon...

FABIEN. — J'avais surtout autre chose à te dire, à quoi je pense depuis des jours, en me promenant seul sur la plage à l'heure où tu dors encore... Ah ! la belle histoire !...

MARGUERITE (*très doucement, en s'approchant de Fabien*). — J'écoute...

FABIEN. — Je désirerais que ton âme fût joyeuse pour m'entendre, que tu n'eusses point versé de larmes, que tu te fusses éveillée toute splendide après un rêve, plein de fleurs et de lumières, que tu serais accourue me raconter.

MARGUERITE. — Je pleure si souvent !... Alors, tu ne me la diras jamais ton histoire... (*Comme si son attention venait d'être subitement détournée.*) Tu vois une voile blanche, là-bas !

FABIEN. — Au large, près de l'horizon ?

MARGUERITE. — Un bateau... Où va-t-il ?

FABIEN. — Curieuse...

MARGUERITE. — Oui, je deviens curieuse, je voudrais tout savoir.

FABIEN. — Il va... je ne sais où, là-bas, vers la pleine mer, vers d'autres rives, vers un monde nouveau.

MARGUERITE (*rêveuse*). — Comme la mer est bleue !... J'aime la mer !... (*Se tournant vers Fabien.*) Aimes-tu la mer ?...

FABIEN (*il enveloppe d'un bras la taille de Marguerite et regarde la jeune fille au fond des yeux, avec douceur*). — J'ai toujours aimé la mer, — et je l'aime davantage ce matin.

MARGUERITE (*de nouveau son attention est subitement distraite*). — Et ces oiseaux, ces grands oiseaux blancs, où vont-ils ?

FABIEN. — Ils volent, ils ont des ailes, ils vont là-bas... je ne sais où, là-bas.

MARGUERITE (*comme en se parlant à elle-même*). — Des ailes !... (*Elle se penche vers Fabien.*) J'ai des ailes, moi aussi, là, dans ma poitrine et qui battent.

FABIEN. — Ouvre-les toutes grandes tes belles ailes blanches.

MARGUERITE. — Je tremble... J'aime la mer et je ne la comprends pas. Je voudrais... promets-moi de ne pas rire.

FABIEN. — Les paroles qui rendent heureux ne font pas rire.

Marguerite. — Je voudrais... (*elle hésite*) embrasser la mer.

Fabien (*qui a saisi le sens de ce désir, la serre avec effusion dans ses bras et la baise au front*). — Petite fleur ! Petite femme ! Petit monde !...

Marguerite. — Ces oiseaux s'en vont-ils où le bateau s'en est allé ?... Où ça ? Je veux savoir, je veux savoir, car il me semble que mon cœur les suive, Fabien ! — et... je ne sais pas où va mon cœur... J'ai mal, j'ai mal, là, et je souffre, et je ne chante plus, et je ne ris plus, et je ne parle plus.

Fabien. — Regarde au fond de mes yeux... Tu hésites ?... N'y vois-tu rien ?

Marguerite. — Je t'aime bien, tu es mon ami, je respire mieux près de toi, mais quand je te quitterai, quand je serai seule dans ma chambre, où donc m'emportera ma pensée ?

Fabien. — Marguerite ! allons ensemble là-bas... Là-bas, c'est le bonheur peut-être. Pourquoi interroger vainement et douloureusement les oiseaux qui volent et les bateaux qui naviguent ? Ni le bateau, ni l'oiseau ne nous mènerons là-bas, — volons-y de nos propres ailes. Ne sentais-tu pas que des ailes battaient dans ta poitrine ?

Marguerite. — Elles battent plus fort.

Fabien. — Tu veux embrasser la mer, mais vois combien tes bras sont courts et faibles. Dis-moi, comment vas-tu faire pour étreindre toute cette étendue, pour posséder la mer, le ciel et la nature entière, — pour calmer ton cœur ? Il le faut pourtant.

Marguerite (*désolée*). — Je vais mourir si je ne puis embrasser la mer...

Fabien. — Rassure-toi, rassure-toi... (*Il la contemple.*) Tes yeux sont profonds comme l'horizon et vastes comme le ciel et la mer (*il la baise longuement sur les yeux*) et je viens de posséder tout cela. (*Il recule d'un pas.*) Marguerite ! livre-moi le monde entier en te jetant dans mes bras et viens l'y conquérir toi-même, petite fiancée !

(*A ce moment, l'Inconnu, marchant à pas lents, passe dans le chemin. C'est un jeune homme. Il regarde à droite, à gauche, s'arrête, reprend sa marche lente. Marguerite, en l'apercevant, tourne vers lui la tête à mesure qu'il avance et le suit des yeux Quand il a disparu, elle court à la barrière*

et se penche pour le suivre encore du regard. Fabien, les bras ouverts, est immobile.)

MARGUERITE (*se retournant et voyant Fabien dans son attitude pétrifiée, se précipite vers lui et, pleurant, pose la tête sur son épaule*). — Je n'ai pas changé, je suis toujours la petite Caprice.

FABIEN (*atterré, les bras tombés*). — Tu n'es donc pas ma petite fiancée ?

(*Silence.*)

VIII

MME DOUGAL (*au seuil de la maison*). — Mes enfants ! la vieille vous attend.

(*Ils se dirigent vers la maison, tandis que le rideau tombe.*)

DEUXIÈME ACTE

Une vérandah. Vue sur la mer par une large baie ouverte du haut en bas ; à l'extérieur, balcon de bois. Des deux côtés de la baie, sur le vitrage, pendent, pour obstruer la lumière et la chaleur, des nattes indiennes. Ameublement de bambou. Fleurs et plantes. A gauche, au premier plan, petite table carrée ; à droite, piano ; au milieu, second plan, grande table. Porte à droite et à gauche.

I

(*Sur la petite table de gauche, Jean feuillette un album. Madeleine est au piano. Sur la grande table, dans un plateau, service à café préparé pour deux personnes. Silence.*)

MADELEINE (*pivotant sur son tabouret*). — Comme la maison est vide !

JEAN (*après un soupir*). — ... vide !... (*Madeleine va au balcon, elle regarde vers la gauche.*)... Sont-ils au jardin ?

MADELEINE (*du balcon*). — Félicie sert le café... Ah ! les voilà... Madame Dougal s'assied sous l'arbre, à sa place habituelle...

JEAN. — Et Marguerite ?

MADELEINE. — Marguerite met du sucre dans les tasses. Fabien s'accoude à la barrière.

JEAN. — Se parlent-ils ?

MADELEINE. — Non... Mais Fabien se rapproche, il prend le bras de Marguerite, ils marchent l'un près de l'autre... Oui, ils se parlent à présent. Madame Dougal les suit des yeux. Fabien est grave, il est pâle, — mon Dieu ! qu'il est pâle !... Marguerite l'écoute, dirait-on.

(*Madeleine rentre en scène.*) Vois-tu, je crois qu'il s'agit d'un aveu décisif.

JEAN. — Le moment en était venu.

MADELEINE (*en versant le café dans les tasses*). — Penses-tu vraiment que Margot soit d'âge à se marier?

JEAN (*se levant*). — Il n'y a pas d'âge, il n'y a que des circonstances et des sentiments.

MADELEINE. — C'est une enfant.

JEAN. — A qui la douce voix du cœur a déjà murmuré bien des choses... Le cœur est précoce, tu le sais, Madeleine ! et ceux qui, étant adolescents, n'ont pas aimé, n'aimeront jamais.

(*Un temps. Ils prennent place chacun à un bout de la grande table.*)

MADELEINE. — Tu es profondément sûr que nous n'avons pas à regretter nos paroles à Madame Dougal? Ta conscience est-elle tranquille?... En mariant Marguerite tout de suite lui donnons-nous le bonheur?

JEAN. — Peut-être... Préfères-tu la voir pleurer?... Passer les plus belles années de sa jeunesse dans les larmes, dans la contrainte, dans le désir, — songe à cela, Madeleine !

MADELEINE (*pensive*). — J'ai peur...

JEAN. — Tranquillise-toi. En ne mettant pas d'obstacle à l'expansion de ses sentiments, nous agissons en parents dévoués et raisonnables. Dévoués, parce qu'en nous séparant d'elle si tôt, nous avançons, au lieu de le retarder, l'instant du sacrifice, — et tu sens aujourd'hui toute l'importance du sacrifice puisqu'à la seule idée des mots probables qu'ils échangent entre eux, à deux pas de nous... et loin de nous, tu hésites et que tu serais prête à ne plus écouter que ton maternel amour; raisonnables, parce que nous préférons qu'elle obéisse à un élan que, plus tard, à un calcul.

MADELEINE. — Elle ne sait pas ce qu'elle fait.

JEAN. — On ne le sait jamais... Que de joies compromises ou perdues, souvent, pour la tardive conquête d'une sécurité illusoire que rien n'assure, dans l'attente vaine d'une prétendue sagesse qui ne vient jamais... On aime ou l'on n'aime pas et, si l'on ne sait rien de plus à trente ans qu'à quinze, c'est qu'il n'y a rien de plus à apprendre, — ou bien ce n'est pas de l'amour.

MADELEINE. — Et si elle n'est pas heureuse, un jour..?

JEAN. — Nous ne le serons pas non plus, sans être cependant moins innocents qu'elle.

(*Silence.*)

MADELEINE. — Cette table est trop grande ! Quelle dis-

tance de toi à moi, chacun à un bout ! Ce sont pourtant nos places habituelles depuis que nous habitons cette maison.

Jean. — L'enfant était ent e nous !... Rapprochons nos chaises, maintenant. (*Il vient s'asseoir près de sa femme et lui parle d'un accent persuasif.*) Si nous accordions notre fille à un étranger, à un inconnu, nous pourrions trembler, — doutes-tu de Fabien ?

Madeleine. — Les marier, oui, — mais plus tard.

Jean. — Pourquoi imposer un délai douloureux à un homme qui guette les beaux jours d'un cœur impatient ? Pourquoi contrarier l'amour d'une jeune fille, si jeune soit-elle ? Laisons-les s'aimer dans l'enthousiasme de leurs sentiments, sans distraire leur joie, — la durée et la solidité de leur bonheur en dépend.

Madeleine. — Fabien est notre plus cher ami et nous l'aimons jusqu'au dévouement, Jean ! mais songeons à notre fille d'abord, à notre fille... seulement.

Jean. — Non, ma bonne Madeleine ! nous ne pouvons plus les séparer, vouloir le bonheur de l'un sans vouloir le bonheur de l'autre ; il nous faut songer à tous les deux, les unir tous les deux dans notre pensée comme leurs cœurs se sont unis déjà, — songer que ce sont deux êtres qui se réfléchissent et dont les forces s'entretiennent mutuellement. Ne pas nous soucier de l'un, c'est négliger l'autre... Demain, ils ne s'aimeront pas plus qu'aujourd'hui, — mais si, demain, pour s'être exténués dans le gaspillage de l'attente, ils allaient s'aimer moins qu'aujourd'hui ? Ah ! prenons garde... (*Avec insistance.*) Souviens-toi des luttes de nos désolantes fiançailles. A tout propos blessés, irrités, affolés, nous nous épuisions en de belles resistances. Souviens-toi, Madeleine ! de notre lassitude, de notre anéantissement, de notre désespoir pendant les premières semaines de notre mariage, troublés tout à coup par un bonheur et une paix si durement conquis, allant jusqu'à croire que nous ne nous aimions plus parce que nous avions dilapidé nos forces à affirmer notre amour devant les autres et trop rarement devant nous-mêmes. Tes larmes et mes larmes, ma chérie !... Combien d'autres, déçus et désenchantés, eussent succombé à cette fatigue que nous devions à des parents moins despostes encore qu'ignorants... Ne jouons pas avec le cœur de ces deux êtres à qui nous devons une égale tendresse. La justice est dans l'abnégation et dans l'obéissance aux silencieux avertissements des choses : oublions que nous sommes père et

mère et considérons que Marguerite et Fabien appartiennent à la Vie, à la Nature, à Dieu. Que ce qui est beau s'accomplisse, — quoi qu'il arrive !...

MADELEINE (*sans cesser d'être pensive*). — Tu as raison, Jean ! (*Un silence, puis elle reprend, comme si tout à coup une révélation venait de lui être faite.*) Notre fille est donc une femme ! Ce matin encore, avec Madame Dougal, il me semblait que nous parlions d'une enfant — et j'étais gaie, et je riais, et je jouais déjà à la grand'-mère, presque sans émotion, comme au pensionnat, quand nous mariions nos « filles » — nos filles de porcelaine — avec des maris imaginaires. Alors, je suis vieille, n'est-ce pas ? Penser que je suis la mère d'une femme, d'une véritable petite femme !... (*Elle se passe les mains sur le visage.*) Oui je suis vieille, je le sens. Et toi ?... Embrassons-nous tout de même, mon vieux Jean ! (*Ils s'embrassent.*)

JEAN. — Vieux ? pas trop, ni toi non plus.

MADELEINE. — Mais nous n'avons pourtant pas vieilli en un seul jour. Pourquoi l'illusion se dissipe-t-elle aujourd'hui ?

JEAN. — Les enfants sont de petites horloges vivantes qui marquent nos heures à notre insu. Habitués au tic-tac de leur va-et-vient, nous ne songeons pas, quand l'heure sonne, aux heures qui sont sonnées. Mais dès que la petite horloge a disparu, que son bruit cesse, la vie s'arrête, le présent s'évanouit et, dans le silence, montent les souvenirs, lumineux et mélancoliques, comme les étoiles dans la nuit...

MADELEINE. — Quoi ! déjà le soir ?

JEAN. — C'est un moment de repos, une halte au bord du fossé, — demain nous nous remettrons en route.

MADELEINE. — Nous nous remettrons en route... à la suite des autres, — nous ne marcherons plus en tête. Quand Margot eut sept ans, te rappelles-tu que nous disions : « Si elle pouvait, par un miracle des fées, garder toujours le charme de cet âge, ne point grandir, rester l'enfant jolie à l'intelligence nouvellement éveillée, la petite créature naïve et rieuse, la fillette aux boucles blondes, aux grâces innocentes... » Ah ! que ne disions-nous pas ?... Jean ! c'était nous qui ne voulions pas vieillir, voilà le secret. Nos belles années se sont enfuies !

JEAN (*se levant*). — Chut ! j'entends crier le gravier du jardin.

MADELEINE (*qui a couru au balcon*). — C'est elle.

JEAN. — Son visage est-il radieux ?

MADELEINE (*rentrant en scène*). — Non.

JEAN. — Je ne comprends plus. (*Un temps.*) Madeleine ! il faut ce soir que notre fille s'endorme le sourire au cœur... Silence, — ses pas dans l'escalier.

(*Jean et Madeleine reprennent leurs places et attendent.*)

II

(*Marguerite entre silencieusement. Elle va à son père, l'embrasse, à sa mère et l'embrasse aussi. Puis, elle ôte son chapeau, lentement, le pose sur le piano et, lentement, se dirige vers le balcon. Elle en est à mi-chemin quand son père lui adresse la parole.*)

JEAN. — Tu as passé de bonnes heures près de nos amis?

MARGUERITE (*se tournant vers Jean*). — Oui père.

MADELEINE (*à Marguerite*). — Tu n'as rien à nous raconter ?

MARGUERITE. — Non, mère.

(*Marguerite reprend sa marche lente vers le balcon. Ses parents la suivent des yeux. Debout contre la balustrade, elle se penche et regarde à droite.*)

JEAN (*bas*). — Cœur muet ! (*A Madeleine.*) Avant de s'épancher, les jeunes cœurs ont tout un langage à apprendre, comme les enfants.

MADELEINE. — Vois, elle ne dirige pas ses regards vers le jardin des Dougal où elle pourrait apercevoir Fabien, mais du côté opposé où rien ne l'intéresse.

JEAN. — Tactique ou réserve, elle ne veut pas se trahir. (*Il se lève, va à Marguerite et la ramène en scène par la main.*) Toujours la même vie à l'écart, toujours cette inattention à ceux qui t'entourent !... Tu n'es donc pas heureuse dès que tu remets le pied ici ?

MARGUERITE. — Je le suis autant qu'on peut l'être, — c'est difficile d'être heureux.

MADELEINE. — Nous aimerions que tu nous parles de tout ce qui t'occupe. Que fais-tu là, à ce balcon, comme ce matin à la fenêtre de ta chambre ?

MARGUERITE. — Je regarde passer le monde.

JEAN. — Et c'est tout?... Ma fille ! tu nous affliges.

MARGUERITE (*avec douceur*). — Je vous en prie, épargnez-moi vos reproches.

JEAN. — Si tu as quelque grave sujet d'émotion, si ton âme n'est pas tout à fait calme, si une brise en souf-

flant sur elle en a dérangé les ondulations tranquilles, ignores-tu que ton père et ta mère sont tes premiers amis, que leur affection naturelle les obligent a te comprendre?

MADELEINE. — As-tu besoin d'une aide, d'un secours, — que désires-tu pour être heureuse?... Tu crains sans doute notre autorité : elle te fut toujours si douce.

JEAN. — Est-ce qu'une enfant, comme toi, au bord de la Vie, a jamais vu se dérouler devant soi un avenir plus lumineux? Allons, fais un effort, parle, nous t'écouterons, — et sois sûre que ta mère et ton père trouveront aisément les paroles qui doivent te rendre le sourire, un nouveau sourire, non plus celui de la petite fille, mais... Allons, parle, parle, belle jeune fille!

MARGUERITE. — Je n'ai rien à dire... Je ne puis rien dire.

JEAN (*découragé*). — Tu nous étonnes.

MADELEINE. — Après ces heures chez nos amis, nous ne t'interrogions, ingrate enfant! qu'afin de hâter le bonheur dont l'approche t'a troublée.

MARGUERITE (*confuse et désolée*). — Ce matin, je vous ai fait de la peine, pardonnnez-moi... Ce soir, je vous fais de la peine, pardonnez-moi encore... Si je vous en fais demain, pardonnez-moi une fois de plus... Pardonnez-moi toujours, toute la vie.

JEAN (*ému*). — Bientôt, nous n'aurons plus rien à te pardonner, car, sous la poussée du printemps qui fleurit en toi, bientôt ton cœur va s'épanouir et le malaise indicible qui l'enveloppe se dissipera comme ces brumes légères du matin que déjà le soleil irise... Mais nous sommes, hélas! impuissants à en faciliter la floraison qui s'accomplira toute seule!... (*Il embrasse sa fille.*) Et nous l'attendrons patiemment, ta mère et moi, en faisant le silence autour de ton cœur comme auprès du berceau d'un nouveau-né. Mais ne reste pas ainsi soucieuse, — chante-nous quelque chose. (*Il mène Marguerite au piano.*)

MARGUERITE (*tristement et avec la volonté d'obéir quoiqu'il lui en coûte*). — Que voulez-vous que je chante?

MADELEINE. — La chanson qui plaît le mieux à ton cœur.

JEAN. — Chante, chante, ma fille! (*Il s'asseoit non loin de Marguerite et près de Madeleine, assise déjà.*)

(*Marguerite prélude, chante* (1); *puis sa voix défaille et s'arrête dans un sanglot.*)

1) *La Jeune Princesse*, musique d'Edvard Grieg sur un poème de

Madeleine (*se précipitant vers Marguerite*). — Quelles paroles seraient plus éloquentes que le simble accent de ta voix toute mouillée? (*A Jean qui s'est levé et approché.*) Regarde, allons-nous la laisser pleurer?

Jean (*à Marguerite*). — Devant ton malaise indécis, nous hésitions encore, — comment nous méprendre a présent sur le sens de tes larmes?

Madeleine. — Tu aimes, petite?

Marguerite. — Grâce!...

Madeleine. — Pourquoi t'en défendre?

Marguerite (*debout*). — Je vous en supplie!...

Jean (*avec toutes sortes de précautions et prenant Marguerite très tendrement dans ses bras*). — Margot!... Écoute-moi, ma belle petite Margot! (*Il l'embrasse.*) Margot!... — je te rends ton nom d'enfant — Margot! puisque dans les minutes d'émotion les souvenirs se rassemblent plus vite, souviens-toi de ton enfance, souviens-toi du temps — ce sera le plus court de ta vie — que tu vécus entre ta mère et moi. Gardes-tu la mémoire d'un seul mauvais jour?... Nos enfants sont nos juges, — juge-nous.

Marguerite (*un peu apaisée*). — Je me souviens d'avoir été par vous beaucoup aimée, — je ne me souviens pas d'un seul désir qui n'ait été comblé... Quelquefois, j'ai souffert, mais par ma faute.

Madeleine. — De grosses souffrances?

Bjœrnstjerne Bjœrnson, traduit en français et adapté à la mélodie par William Molard et Julien Leclercq :

LA JEUNE PRINCESSE

Là-haut, la Princesse soupire en sa tour :
En bas, le Berger passe et sonne du cor :
— Enfant! va plus loin, lui dit-elle, ou tais-toi,
Tu troubles mes rêves qui vont loin d'ici
Au soleil couchant.

Encore, la Princesse soupire en sa tour,
Pourtant le Berger à présent est muet :
— Berger! lui dit-elle, pourquoi cesses-tu?
Tes chants emportaient mes pensers loin d'ici
Au soleil couchant.

Toujours, la Princesse soupire en sa tour,
L'enfant de nouveau a repris l'instrument.
Alors, dans le soir, elle éclate en sanglots :
— Mon Dieu! dites-moi ce dont souffre mon cœur
Lorsque vient la nuit.

Pour les besoins de la scène, la personne qui tient le rôle de Marguerite chante et s'arrête où bon lui semble, même dès les premiers vers.

(Note de l'auteur.)

MARGUERITE. — Je ne sais plus, — j'oubliais le lendemain mes chagrins de la veille. Vous étiez indulgents. Et puis, ai-je souffert? Non... Je vous aime bien, mais ce n'est pas assez, comment payer ma dette, que dois-je accomplir pour vous plaire?

JEAN. — Tu n'as pas de dette envers nous, — nous te devions cela... Notre tâche exquise est terminée, Margot! Cessant ici d'être heureuse, que ton bonheur se fasse loin de nous. Cette maison serait encore la tienne si tu t'y trouvais bien, si tout n'avait pour toi changé d'aspect. Il n'est rien jusqu'au jardin, lieu de tes heures légères et de tes derniers jeux... et de tes premières rêveries peut-être... qui n'ait pris un air d'inimitié. Ton âme, près de nous et parmi tous ces objets, n'est plus à l'aise. — Jeune fille! nous ne serons pas tes geôliers, tu ne rêveras pas tristement aux barreaux du jardin où tu jouas enfant, tu ne pleureras plus sur le clavier du piano et ta chambre, durant des soirs peu nombreux, ne va t'abriter que pour la douce et un peu impatiente occupation d'y décompter, en songeant à l'avenir proche, les jours qui te séparent d'une existence nouvelle... Margot! nous déposons notre autorité, nous t'offrons à la puissance qui t'appelle, — à l'Amour, qui, tu le sais bien, t'attend tout près d'ici.

MADELEINE. — Rejoins, dans la maison voisine, ton ami. Lui seul peut ce que nous ne pouvons plus. Il t'aime et tu l'aimes : ton bonheur futur, c'est tout ce que tu nous dois en récompense de ton bonheur passé.

MARGUERITE (*très troublée*). — Vous êtes bons... et... Mais, voyez, j'étouffe et ne puis parler. (*Sa mère la soutient.*)

(*Fabien entre. Son premier regard est pour Marguerite. Scène muette : il semble interroger des yeux Jean et Madeleine sur ce qui vient d'avoir lieu.*)

III

FABIEN (*à Jean et à Madeleine*). — Elle souffre?... (*A Marguerite, très doucement.*) Tu souffres?...

JEAN. — Pour mieux sourire bientôt.

MADELEINE (*à Marguerite lui prenant une main*). — Margot!

(*Marguerite se cache le visage dans l'épaule de sa mère. Jean, qui a pris la main de Fabien s'approche d'elles.*)

JEAN (*à Fabien*). — Ouvre-lui tes bras. (*A Marguerite.*)

Ne pleure plus, le voilà. (*Aux deux.*) Qu'un long tête à tête inaugure vos fiançailles.

MADELEINE (*embrassant sa fille*). — Ne nous oublie pas trop.

(*Fabien passe son bras libre autour de la taille de Marguerite dont la tête va de l'épaule de Madeleine à la sienne.*)

JEAN (*à Fabien*). — Que faut-il dire à ta mère ?

FABIEN. — Que tu m'as vu heureux pour la première fois de ma vie.

(*Jean et Madeleine sortent.*)

IV

FABIEN (*portant à ses lèvres, avec respect, la main de Marguerite*). — Petite main chérie !... Tu me la donnes tout de même alors ?... sans regret ?... de tout ton cœur ?

MARGUERITE (*désolée*). — Ils ne savent pas, ils ne comprennent pas, ils ne devinent pas ce que j'éprouve.

FABIEN. — Illusion sans durée !... (*Il abandonne la main de Marguerite et laisse retomber le bras qui l'enlaçait ; puis il recule.*)

MARGUERITE. — Non, garde-moi encore près de toi, comme ça, et prends-moi la main.

FABIEN. — Quel affreux délice, Marguerite ! de t'étreindre quand tu m'en pries, si l'étreinte est passagère !

MARGUERITE (*s'écartant un peu*). — Tu as raison...

FABIEN (*se rapprochant vivement d'elle*). — Tu ne veux pas rester ainsi toujours, ta jolie tête rose et blonde sur mon épaule et tes yeux bleus tournés vers les miens ?

MARGUERITE. — Je ne sais pas vouloir... Des voix confuses m'appellent de tous les côtés, — comme au printemps dernier, t'en souviens-tu, quand je me suis égarée dans le bois à la poursuite des fleurs dans les fourrés et que vous me cherchiez en criant mon nom. J'entendais bien vos voix, mais l'écho les multiplait et l'une s'approchait, l'autre s'éloignait, sans que je pusse distinguer la distance qui me séparait d'elle. Comment me diriger ?... Le soir tombait. Je me suis assise et j'ai pleuré. Et pourtant, tu n'étais pas loin de moi puisque bientôt tu me retrouvais et que nous reprenions ensemble le bon chemin... Des voix m'appellent je ne sais d'ou !...

FABIEN. — Veux-tu que je sois encore ton guide ? Je connais des sentiers, de belles routes, où tu marcheras comme sur un tapis.

MARGUERITE. — Des larmes aux bords de tes paupières, — pourquoi ? Est-il vrai que tu pleures ?... Les hommes ne doivent pas pleurer.

FABIEN. — Il ne pousse rien dans le cœur stérile de ceux qui ne pleurent pas quelquefois.

MARGUERITE. — Tu es trop grand ; et je suis trop petite pour être la cause de tes larmes... En voici une tombée sur ma joue... Tiens, reprends-la... (*Elle offre sa joue aux baisers de Fabien.*) C'est à moi de dire maintenant : Ne pleure plus. (*Elle le regarde avec un étonnement mêlé d'émotion.*) Tu m'aimes ? tu m'aimes donc beaucoup ?

FABIEN. — Je t'aime ! Et... Mais cela dit tout.

MARGUERITE (*rêveuse, se dégage doucement des bras de Fabien, puis va s'asseoir et se tourne vers lui*). — Viens près de moi. Mais sois sage et ne me dis pas trop que tu m'aimes, — j'aurais des remords et je suis assez malheureuse déjà.

FABIEN. — Et moi qui n'ai rien d'autre à te dire !

MARGUERITE. — Pourquoi m'aimes-tu ?

FABIEN. —... Parce qu'une affection qui remonte à ton enfance a plongé en moi de profondes et nombreuses racines ; parce que j'ai médité tandis que tu grandissais et que ma pensée trouve en toi une sœur fleurie d'un éclat pareil, d'une même fraîcheur, épanouie comme elle... Je t'aime parce que tu es la lumière blonde sans laquelle je me perdrais dans ce monde noir, parce que j'ai besoin d'être fort et que seul, sans attache, sans devoir, sans responsabilité, je suis faible comme un nouveau-né ou indifférent comme un moribond... Je t'aime parce que tu es adorable, ayant fait fleurir en moi ce que j'ai de meilleur, et que j'obéis à ma destinée. Et ma destinée me semble belle lorsque je l'entrevois dans tout un long avenir de ce dévouement qui allège, soulage et calme les âmes qui se dévorent elles-mêmes dans la solitude... Je t'aime parce que je cherche le bonheur et que je ne peux plus le concevoir ailleurs que dans le cercle où tu respires.

MARGUERITE. — C'est moi qui serais capable de te le donner ? D'où te vient cette croyance ?

FABIEN. — De te contempler !

(*Silence.*)

MARGUERITE (*se levant et se tournant vers la mer*). — Le bonheur, ce n'est donc pas une chose lointaine !

FABIEN. — Oui, puisqu'on ne le trouve qu'au fond d'une âme chère !

MARGUERITE (*sans plus oser regarder Fabien, elle lui tend la main*). — Va, je ne suis pas méchante, mais je ne comprends pas sans doute.

FABIEN. — Ce matin, quand je t'ai ouvert mes bras

restés vides à cause d'un passant qui emportait tes regards, j'ai vu l'horizon s'obscurcir et mon cœur s'est fermé dans un battement brusque comme celui d'une porte qu'une imprudente main a poussée. Tout bruit cessait en moi, toute lumière s'éteignait, je ne te voyais plus... Mon âme s'en allait, je n'avais plus d'âme! Ce doit être ainsi quand on meurt.

Marguerite. — Je t'ai fait mal ?

Fabien. — Qu'importe ! si l'espérance a rallumé ses phares sur les rivages de l'avenir. En te quittant, des larmes, comme une pluie dans une terre sèche, m'ont rendu la pensée et tu t'es levée de nouveau, devant moi, comme une aurore... J'allai sous les orangers, le long des villas et je me ranimai aux parfums de la mer, de la verdure et des roses. Ah ! Marguerite, lorsque toute la nature chantait, comment renoncer à des joies si sagement conçues ? Et des paroles qui me semblaient persuasives me montaient aux lèvres, prêtes à se répandre autour de toi, à te caresser, à s'agenouiller, à t'enfermer dans un cercle infranchissable d'adoration. Tu ignorais encore comment je t'aimais, — j'ai désiré te le dire... Hélas ! une illusion, une courte surprise, qui me fit oublier que j'avais distingué sur le sable de l'avenue les pas de l'étranger, m'attendait ici... Dis-moi le mot de cette énigme. A ton retour, qu'est-il donc arrivé en présence de ton père et de ta mère?

Marguerite. — Ils ont voulu me voir sourire... comme tu le veux toi-même, — et ils m'ont mis la main dans la tienne afin que je ne sois plus ni silencieuse, ni pleureuse.

Fabien. — Ils ont cru que tu m'aimais ! Tant de fois, tu m'avais offert ta joue et tant de fois tu avais posé ta tête câline sur mon épaule.

Marguerite. — Cela veut-il dire que l'on aime ?

Fabien. — Quelquefois... Mais tu as laissé mettre ta main dans la mienne.

Marguerite. — Toute parole eût été un mensonge. — Je souffre et voilà tout. Il me semble que je suis emportée vers un but qui recule et qu'on n'atteint pas.

Fabien. — Petit cœur qui bats des ailes dans l'infini, prends garde, l'espace est sans bornes et tes forces sont mesurées... Hâte-toi d'élire une branche pour t'y reposer.

Marguerite. — Je ne sais pas qui j'aime.

Fabien. — Lui, sans doute ?

Marguerite (*hésitante*). — Toi, peut-être?... Pourtant, que je sois près de toi ou que je pense à toi, je

reste calme et j'ai envie de sourire. Mais que je l'aperçoive ou que je pense à lui, j'éclate en sanglots, je veux fuir, et, de ne pouvoir le rejoindre, j'appelle la mort. Puis, tout passe, je réfléchis et je m'avoue que j'ai été un peu folle.

Fabien. — Et, en effet, tu fus un peu folle.

Marguerite. — N'est-ce pas de l'amour cette folie ?

Fabien. — T'a-t-il parlé ?

Marguerite. — Jamais.

Fabien. — As-tu vu ses yeux?

Marguerite. — Non.

Fabien. — Qui est-il ?

Marguerite. — Un promeneur, un habitant de l'avenue, je crois. Un jour, en passant, il m'a jeté une fleur : c'est tout.

Fabien. — Et tu aimes un inconnu !... Marguerite, sache jouir de ton imagination, demande-lui de répandre ses couleurs et ses merveilles sur les choses qui t'entourent, mais guide-la, impose-lui les conditions de ton cœur, ne la livre pas à elle-même, — elle te tromperait. Ce jeune homme, tu l'as paré de toutes les beautés, de tous les charmes, de toutes les vertus — il n'est presque plus un homme de la Terre. Crains de te laisser séduire par un mirage, crains que la fleur qu'il t'a jetée ne soit l'emblème d'un amour trop vite effeuillé, — car l'amour sans racines est comme ces plantes légères qui poussent au ras du sol et ne durent qu'une demi-saison... Margot ! il en est, parmi les gens de ce monde, qui méritent encore d'être aimé. Je ne suis qu'un homme de la Terre, un vivant imparfait, et je t'offre, en échange de toutes les vertus, de toutes les charmes divins que l'étranger de l'avenue ne possède pas plus que moi, je t'offre tout ce qui m'appartient et dont je dispose : ma vie et ma pensée — ma pensée qui devient meilleure près de toi, ma vie qui s'épanouit plus grandement quand je te sens dans mes bras. Te chérir pour aimer vivre, me dévouer, te défendre, te consoler par un amour magnifique de n'être toi-même, malgré ta jeunesse, ta fraîcheur et ta grâce, qu'une imparfaite enfant de la Terre, ah ! ne comprends-tu pas combien cela nous élève de vouloir être nécessaire à l'existence d'un être faible de la Terre? Soutiens-moi, je te soutiendrai. Près de moi, disais-tu, ton cœur est bien aise et tu souris paisiblement : que désires-tu donc?... L'amour n'est pas la folie passagère dont tu souffres, et qui t'épuisera... Regarde cette mer tranquille, toujours belle ; elle est monotone et grande. Parfois, t'es-tu lassée de la contempler ?

MARGUERITE. — Non, — et tu sais bien que j'aime la mer.

FABIEN. — L'amour est monotone et grand comme la mer.

MARGUERITE. — Mais la tempête ?

FABIEN. — La Nature dompterait ses tempêtes si elle possédait une volonté; et la mer garderait caché sous sa nappe tranquille, comme un génie mystérieux, le trésor de ses passions. Les caprices de la nature sont les ennemis de notre paix, — c'est sa vertu, ce n'est pas la nôtre.

MARGURITE. — Je suis capricieuse comme elle.

FABIEN. — Sois une héroïne... Oui, la chose simple que je te propose est un prodige. Marguerite, que restera-t-il de nous si nous n'accomplissons pas un prodige ? Les héros seuls ne meurent pas tout à fait. Vois, je t'ai choisie pour ce rôle exemplaire. Margot ! tu as de beaux cheveux blonds. Margot ! tu as de beaux yeux bleus. Tu es belle, Margot ! Mais je t'aime moins encore pour ta jeunesse et ta beauté que pour ces choses profondes qui dorment sous ton front... Vas-tu me désespérer ?...

MARGUERITE. — Après comme avant tes paroles, j'hésite... J'aime, puisque je ne suis plus insouciante et que je pleure. Attends. Un jour que je serai trop malheureuse, qui sait si je ne m'apercevrai pas que je t'aime ! Mais comment s'apercevoir que l'on aime un ami que l'on voit tous les jours ! Et tu as presque deux fois mon âge. Me feras-tu oublier, près de toi, que je ne suis plus une petite fille ? Pour t'aimer, il faut que je me sente une femme.

FABIEN. — Deux fois ton âge, moi qui me tourne vers l'avenir ! moi qui rêve ! moi qui pleure !

MARGUERITE. — Cache-moi tes larmes.

FABIEN. — Tu aurais pitié de moi... La pitié, c'est la raison qui s'éveille; elle nous commande d'être justes, d'être bons; elle nous oblige à nous secourir... Que pourrais-je préférer à ta pitié ?

MARGUERITE. — Tais-toi, il ne faut pas me convaincre.

FABIEN. — Marguerite ! n'écoute pas la voix qui te mène au néant par les chemins sans fin de l'illusion... Sois sage.

MARGUERITE. — Sois sage aussi. Tu ne l'es pas si tu souffres. Les sages ne souffrent pas.

FABIEN. — Les vieillards disent cela, mais ils sont des vieillards et non des sages. La sagesse ne tue pas les cœurs

MARGUERITE. — Aime une autre.

FABIEN. — Demande-moi de mourir, ce me sera plus facile, — ou, si l'offrande de mon amour te fait peur, laisse-moi pleurer,... mais ne dis pas de ces paroles qui blessent mon âme fidèle à sa religion. J'ai sondé les horizons par-dessus ton épaule, et mes regards, montant vers le soleil, ont filtré à travers tes cheveux d'or. Si tu n'es que l'image de mon rêve, daigne être cette image, Marguerite! et permets-moi de prier à tes genoux.

MARGUERITE. — Tu m'enchaînes et je veux être libre.

FABIEN. — L'es-tu, si le Caprice t'emporte? En t'implorant d'être sage, je t'implore d'être libre.

MARGUERITE. — Tu me parles de sagesse, tu ne me la donne pas, — et je t'écoute sans la voir venir. (*Silence. Fabien, vaincu par les dernières paroles de Marguerite se laisse tomber sur un siège. La jeune fille, apparemment calme, s'approche de lui et pose la main sur son épaule.*) Fabien! j'ai besoin de respirer l'air des routes.

FABIEN (*se tournant vers elle, toujours assis*). — Que diras-tu à ton père, à ta mère qui t'avaient abandonnée dans mes bras.

MARGUERITE. — Rien.

FABIEN. — S'ils t'interrogent?

MARGUERITE. — Rien.

FABIEN. — Mais...

MARGUERITE. — Rien... Attends ici leur retour. (*Elle prend un châle et met son chapeau.*)

FABIEN. — Que leur dirai-je? que dirai-je à ma vieillle mère?

MARGUERITE. — Que je suis folle et qu'ils me pardonnent... (*Elle s'approche de Fabien.*) Voudrais-tu que je te suive sans la certitude de t'aimer?

FABIEN. — Non, choisis... J'ai souffert jusqu'aujourd'hui, je puis souffrir encore : j'accepte ma destinée. (*Il se tourne vers elle et la voit en chapeau, le châle jeté sur ses épaules.*) Où vas-tu?

MARGUERITE. — Promener... (*En s'éloignant.*) Errer... (*Près de la porte et à voix basse.*) Loin, peut-être!

(*Elle sort.*)

FABIEN (*seul, regardant le ciel et la mer*). — Triste printemps! Comme tu dois sembler beau, grand ciel bleu! à ceux qui sont aimés. (*Il s'accoude.*)

(*Long silence.*)

V

MME DOUGAL (*qui entre suivie de Madeleine et de Jean*).

— Mon cher enfant! que ta mère te bénisse... Ton bonheur... (*Elle cherche des yeux autour d'elle.*) Où est ta jolie fiancée?

FABIEN (*se levant*). — Je n'ai pas de fiancée.

MME DOUGAL (*à Madeleine et à Jean*). — Que m'annonciez-vous?

JEAN (*à Fabien*). — Où est Marguerite?

FABIEN. — Elle n'est restée qu'un instant dans mes bras.

MADELEINE (*au balcon*). — Marguerite! Marguerite!... (*Revenant en scène.*) Elle ne répond pas.

JEAN (*à la porte de droite qu'il ouvre*). — Marguerite!... (*Un temps.*) Marguerite!...

(*Il sort.*)

FABIEN (*à Madeleine*). — Ne l'interrogez plus. Respectez l'innocence de son cœur.

MADELEINE. — Nous la voulions heureuse. Nous croyions...

FABIEN. — Je le croyais aussi, bonne Madeleine!...

MME DOUGAL. — Mon fils, que vas-tu devenir?

FABIEN. — Le mélancolique esclave du temps, maître des choses, — du temps qui fait des ruines ou fait fleurir le grain qu'on a semé... Esperer, si la force m'en reste!

(*Jean reparaît.*)

MADELEINE (*à Jean*). — Elle est dans sa chambre?

JEAN. — Non.

MADELEINE. — Au jardin?

JEAN. — Non plus.

FABIEN. — N'est-elle pas dans l'avenue?

JEAN. — Ni dans sa chambre, ni au jardin, ni dans l'avenue, — où est-elle?

FABIEN. — Elle craignait vos questions. Elle m'a dit: « Je vais promener. (*Avec inquétude.*) Elle m'a dit aussi: « Tu leur diras que je suis folle et qu'ils me pardonnent. » (*Plus inquiet. A Jean qu'il entraîne.*) Viens... Je descends la chercher du côté de la mer, — toi, prends la grand'route.

(*Jean et Fabien sortent précipitamment. Madeleine s'abandonne en pleurant aux bras de Mme Dougal.*)

MME DOUGAL (*à Madeleine*). — Il n'existe pas de mères heureuses.

TROISIÈME ACTE

Le jardin du premier acte, la nuit, sous un ciel de lune et d'étoiles.

I

(*Au lever du rideau, on voit Jean morne et harassé, assis sur le banc de bois. Fabien, venant du dehors, ouvre la barrière, pénètre dans le jardin et se dirige vers la maison. Au bruit de cette entrée, Jean s'est levé et approché de Fabien, qui hésite à franchir le seuil de la maison.*)

JEAN (*à voix presque basse*). — Fabien !

FABIEN (*qui s'est retourné*). — Toi !... Et Marguerite?

JEAN. — J'espérais que ta rentrée serait plus heureuse que la mienne. (*Ils ont gagné le milieu de la scène et vont vers l'arbre.*) Voilà plus d'une heure que je suis ici àt'attendre. En arrivant, j'ai vu à travers les carreaux de la fenêtre que ta mère et Madeleine étaient seules et je n'ai pas osé entrer dans la maison.

FABIEN. — J'ai, moi-même, hésité... Allons, courage, Jean !

(*A ce moment, Mme Dougal et Madeleine apparaissent sur le seuil de la maison.*)

II

MME DOUGAL. — On vient d'ouvrir la barrière, qui est là ?

(*Hésitation et silence de Jean et de Fabien.*)

MADELEINE. — On a parlé, — répondez.

(*Les deux femmes descendent au jardin.*)

MME DOUGAL (*d'une voix plus insistante*). — Est-ce toi, Fabien?

FABIEN. — Oui, mère !

JEAN. — C'est moi aussi, Madeleine !

MME DOUGAL et MADELEINE (*l'une après l'autre*). — Seuls ?

FABIEN. — Hélas ! seuls !...

JEAN (*en recevant Madeleine dans ses bras*). — J'ai exploré les routes aux alentours, mais il y en a une dizaine qui se croisent et s'entrecroisent, — laquelle a-t-elle suivie ?

FABIEN. — Je suis resté sur la côte, épiant et suivant les mouvements de rares ombres aperçues.

MME DOUGAL (*à voix basse*). — Craignais-tu qu'un sinistre projet... ?

FABIEN (*à sa mère, cependant que Jean semble rendre un peu de courage à Madeleine*). — On a vu jusqu'à des enfants las de vivre, avant d'avoir vécu. Sa fuite imprévue — et silencieuse, car elle est partie calme comme

pour une promenade, sans qu'une scène violente ou un danger d'oppression expliquât son audace impromptue, — cette fuite me laissait tout craindre. Quelle tentation de l'inconnu et de l'espace avait pu, par un beau soir, l'attirer hors de chez elle, au loin, elle, l'enfant choyée de naguère, la jeune fille aimée d'aujourd'hui? (*Très bas.*) L'inconnu, était-ce la mort, et l'espace, l'éternité? J'ai tremblé!... (A *Madeleine et à Jean.*) Marguerite n'est pas descendue vers la mer et, eût-elle accompli le sinistre projet que je redoutais — que vous redoutez — c'est à la mer qu'elle serait allée, à la mer où la voix lointaine et chantante des sirènes invisibles, au clair de lune, appelle doucement, sans les effrayer, les petites âmes prises de vertige.

Mme Dougal. — Que les routes aient pitié d'elle!...

Madeleine. — Pourquoi cette fuite, — pourquoi, Fabien?

Jean. — Parle, toi qui le sais peut-être.

Fabien. — Les innocents ont des secrets impénétrables... Ne pleurez pas, Madeleine, au matin nous reprendrons l'exploration des routes et ceux qui l'auront vue passer nous indiquerons sa trace; je mourrais si elle ne revenait pas! Et comment pourrais-je envisager la mort sans larmes, moi qui désire tant vivre!... Elle est égarée, elle n'est pas perdue. Son esprit rôde autour de nous.

Jean (*entraînant Madeleine*). — Attendons le matin, puisqu'il a confiance et qu'il l'aime.

(*Mme Dougal et Fabien accompagnent Jean et Madeleine à la barrière; échange d'adieux muets; Mme Dougal embrasse Madeleine.*)

III

Mme Dougal (*tandis que Jean et Madeleine s'éloignent*). — Attentifs et dociles à tous ses désirs, ils la voulaient heureuse, sans autre but désormais à leur existence... Et elle les abandonne!... (*Se tournant vers Fabien.*) Et elle t'abandonne!... (*Elle regagne le milieu de la scène.*) Seigneur! nous ne pouvons donc rien pour le bonheur de nos enfants! Leur destinée les emporte et nous pleurons sans comprendre.

Fabien. — Et quand un amoureux, fol ou sage, croit faire en l'adorant le bonheur de celle qu'il aime, c'est aussi son amour qui l'abuse. Qu'importe d'être aimée à la femme qui n'aime pas! Tendresse, oubli de soi-même, frénésie du dévouement, grandeur du rôle que vous lui offrez, — rien ne la touche. Elle vous regarde

et ses yeux disent : « Je ne veux pas connaître le prix de votre amour ! »... Pourquoi lui imposer d'indifférents présents ? C'est accepter sans joie qu'accepter sans rien à rendre, — et nous rêvions sa joie ! Vraiment, que nous doit-elle, si elle ne nous aime pas ? Rien... Qu'elle passe, qu'elle aille où son rêve l'appelle !... Mais un amant, mère, concédera-t-il que son amour ne lui mérite pas un privilège ? Quoi, il a inventé pour elle toute une vie radieuse, et elle la refuse. Ingrate ! dit le plus tendre. Sotte ! insinue en ricanant le plus vain. Vengeance ! crie le plus lâche... Je ne suis pas l'ignorant furieux dont les dents grincent, ni le fat qui bave en souriant, — et je ne suis plus l'adolescent qui s'étonne ; je suis encore celui qui souffre.

MME DOUGAL. — Et qui espère... Tout à l'heure n'espérais-tu pas ?

FABIEN. — Les morts seuls n'espèrent plus. Espérer ou mourir ! Tout à l'heure j'espérais, et j'espérerai demain, car je suis un homme, — mais, à présent, je suis épuisé... (*Il s'asseoit.*) Mère ! je n'ai plus de forces.

MME DOUGAL. — Va te reposer.

FABIEN. — Par cette nuit apaisante, sous les étoiles, je me sens mieux que dans la chambre étroite où j'étoufferais. Restons ici — et parlons d'elle. Parlons d'elle, afin que ma pensée la suive et que quelque chose de moi d'intime et de profond, et d'assez subtil pour voler dans l'espace, l'accompagne et la protège. (*Sa fatigue est extrême. Il renverse la tête sur le dossier de son fauteuil.*)

(*Un temps.*)

MME DOUGAL (*se penchant sur lui*). — Aie pitié de toi-même, dors, le sommeil met un voile sur la douleur. Ne laisse pas la nuit s'échapper sans t'avoir secouru. Elle est silencieuse pour que tu dormes.

FABIEN. — Je n'ose pas dormir, j'ai peur des songes... Les malheureux ont peur des songes et je suis malheureux, comme jadis, quand j'aimais pour la première fois et que j'ignorais tout. Cette nuit, ma jeunesse repasse devant moi et les pauvres belles fleurs qu'elle effeuille ne sont pas encore toutes fanées. Je me retrouve dans ma faiblesse, je revois les mirages audevant desquels je m'aventurais. (*Il se lève.*) Mère ! écoute... N'entends-tu pas des sanglots ?

MME DOUGAL. — Une brise souffle sur la mer.

FABIEN (*en se rasseyant*). — Il m'a semblé que j'entendais Marguerite sangloter. Et pourtant elle est loin

d'ici, loin, là-bas, sur les routes, au bras de l'inconnu peut-être.

MME DOUGAL. — Quel inconnu, mon fils?

FABIEN. — Un jeune homme dont la vue l'a troublée, un passant qu'elle s'imagine aimer et qu'elle a tenté sans doute de rejoindre. Personne n'a remarqué la présence de cet étranger. Il allait et venait dans l'avenue, devant chez elle, devant notre maison même, comme vont et viennent les promeneurs que nous coudoyons avec indifférence. Un jour, d'un seul regard, il lui a cueilli son cœur, sans difficulté, comme on cueille en tendant la main les fleurs de ces orangers; et vous tous et moi-même, en voyant sa rêverie amoureuse, nous nous sommes mépris. Elle m'aime amicalement, mais elle en aime un autre et mon rival est un inconnu pour elle. Qui donc la ferait mieux rêver qu'un inconnu? Avais-je tort de trembler et ne t'apparaît-il pas aujourd'hui que je pressentais l'obstacle imprévu! A l'évidence du danger, ma surprise fut moins grande que ma peine. C'est l'histoire éternelle des jeunes cœurs qui s'abandonnent au gré de la Vision qui les emmène. N'ai-je pas aimé ainsi, autrefois, le fantôme fuyant dont la poursuite vaine me fit tant pleurer?... Et voilà comment Marguerite a délaissé pour un inconnu, pour une ombre, l'ami quotidien et sûr qui la chérissait!...

MME DOUGAL. — Mais alors, mon cher enfant, elle est tout à fait perdue pour toi!... Pourquoi t'ai-je parlé d'espérance?

FABIEN. — Parce que tu le devais, mère! Tu m'as donné la vie, saurais-tu me la reprendre?

MME DOUGAL. — Comme tu es calme soudain, — ne viens-tu pas de sourire? Tu m'effrayes. C'est quand ton malheur, dont j'ignorais l'étendue, se montre irréparable, que je vois la confiance te resaisir et t'abuser.

FABIEN (*qui se lève*). — Me suis-je vraiment trompé en croyant entendre sangloter Marguerite? N'est-il pas certain qu'elle pleure?... Elle aimait un rêve et n'a trouvé qu'un homme, un homme à qui rien ne l'attache. L'étranger l'a déçue. Elle va revenir, triste et découragée, et il faudra la consoler, lui rouvrir les portes de la vie... Oui, mère! elle reviendra — et qu'importe que ce soit d'une âme blessée si je sais le secret de la guérir! Elle pleure, je t'assure que je l'entends qui pleure... (*Doucement.*) Quand pleure celle qu'on aime, l'espoir, qui tardait, reparaît aussitôt; je le sens qui combat ma langueur et répare ma fatigue.

MME DOUGAL. — Tu lui pardonnerais?

Fabien. — Si cela se nomme pardonner de retrouver avec joie ce que l'on tremblait d'avoir perdu.

Mme Dougal. — Prends garde. Celle que tu appelais déjà ta petite fiancée, sera-t-elle encore digne de ce nom? Sois prudent, ne remets pas ta destinée entre des mains légères qui la briseront.

Fabien. — Ce n'est pas trop de racheter d'un sacrifice le bonheur compromis. Vais-je follement courir le monde pour chercher une autre fiancée? Laquelle serait plus pure que cette blanche enfant, éprise d'infini et partie à la chasse de je ne sais quelle chimère?... S'il vient de quelque part une voix supérieure qui ordonne, j'implore seulement d'elle le retour de Marguerite, — le reste, je l'oublierai comme on oublie, aux jours de beau temps, la tempête, le torrent, l'avalanche et tout ce qui met l'homme en péril d'être anéanti sans que sa main frêle le puisse défendre. Un cœur est-il moins chaste parce qu'il a rêvé?... Ah! mère il est bon d'être sage; il est surtout bon d'être jeune et sage. Comme l'empereur Marc-Aurèle je pourrais, en empruntant ses paroles, « rendre grâce aux dieux d'avoir conserve intacte la fleur de ma jeunesse et de ne m'être pas fait homme avant l'âge. » Mon âme ne s'est point décomposée dans l'amertume. Mais, dans la cendre parfumée de mes splendides illusions, que d'autres auraient imprudemment jetée au vent, j'ai découvert la vie et ses devoirs et ses lois. Croyant à l'amour comme on croit au soleil, parce qu'il remplit le monde, le réchauffe et l'anime, j'ai marché en pleine lumière; aveuglé parfois et meurtri de brûlures souvent, j'ai cependant senti toujours battre mes veines d'un sang d'or qui m'enrichissait. Après avoir aimé, n'est-il pas sage d'aimer encore, d'aimer davantage, d'aimer plus virilement? Pour moi, le temps n'est plus des mélancolies juvéniles où le cœur s'alanguit en prières constantes, dites trop bas pour être entendues. Je suis sage puisque je sais qu'aimer et vivre est incertain, qu'il faut s'armer de vertu fortes, afin de ne pas succomber, et ne pas attendre le bonheur avant de s'être préparé à le recevoir. Le bonheur est un étranger qui court le monde, il frappe à cette porte et à cette autre, entre quelquefois et rarement s'attarde; il craint de pénétrer dans le logis des ignorants qui ne le reconnaîtraient pas, qui joueraient avec lui et le fatigueraient; il ne reste pas chez ceux qui l'accueillent comme un familier et le traitent en visiteur qu'on retient facilement; il passe sans même un regard devant la maison des hommes qui n'ont ni rêvé, ni pleuré; en vérité, il

trouve peu de gens à sa convenance. Je connais cet étranger, mère! je l'ai rencontré partout et, de loin, je le voyais venir à travers mes larmes. Les larmes, jamais, n'ont brouillé la vue. C'est un marcheur robuste, au front uni, aux yeux pensifs, cheveux au vent et bouche souriante; n'osant pas l'interroger, j'ai deviné que c'était lui. Ensemble, nous avons parlé. Quand il me quittait, il me tendait la main et je le laissais partir sans le rappeler, sans l'implorer de m'accompagner dans ma demeure. Le prier eût été vain. Mais tout en poursuivant són chemin il se retournait vers moi avec un geste d'amitié. Toutefois, son regard et son geste étaient sans promesses décisives; sa main, après le salut amical qui me disait : « A bientôt! » s'étendait vers la mer ou se levait vers le ciel et semblait ajouter : « ... s'il ne vient pas d'obstacles de là-bas ou de là-haut. » J'ai attendu qu'il me jugeât digne d'être son hôte, — et je le suis peut-être, maintenant. N'ai-je pas conquis la sagesse qui lui plaît? (*Un court temps.*) Marguerite emporte au loin le souvenir de mes paroles, j'ai versé toute mon âme dans la sienne... Tu vois bien que je suis un sage.

Mme Dougal. — Tu aimes.

Fabien. — Ne crains rien, l'amour est la nourriture des cœurs sains, il ne tue que les cœurs débiles... Mais pourquoi cet air de tristesse, ce sourire presque douloureux? Tu me regardes comme on regarde un malade qui va mourir et qui fait des projets.

Mme Dougal. — J'ai peur pour toi, le matin s'est levé comme sur un beau jour et tout s'est effondré depuis que le soleil est couché.

Fabien. — Tout va renaitre avec le soleil levant-

Mme Dougal. — Ma vue s'affaiblit-elle? Est-ce moi qui ne vois plus la lumière où elle rayonne, ou toi qui en vois où tout n'est qu'ombre?

Fabien. — Quoi! ce serait aussi une illusion de choisir et un leurre de pénétrer dans l'âme de la fiancée! Est-ce ma destinée qui m'impose d'aimer Marguerite? Tout à l'espoir de la conquérir, de la reprendre à sa chimère, serait-elle ma chimère et m'aurait-elle entraîné dans le sillage de son vol? Depuis des mois, serais-je captif de sa grâce et de son charme précoces? J'ai voulu me faire aimer d'elle, mais elle, sans le vouloir, ne m'a-t-elle pas pris mon cœur, que je croyais lui avoir donné? (*Avec insistance et supplication.*) O mère! toi qui es femme, dis-moi comme l'on se fait aimer d'un être fragile et blond, dis-moi comme on se l'attache et comme on

dispose de son sourire, dis-moi ce qu'il faut faire pour lui plaire.

MME DOUGAL. — Les vieilles femmes ont oublié ces choses-là.

FABIEN. — Si l'hésitation m'entrave, ma vie devient grise comme ces régions glacées dont la terre morte est stérile. (*Se dressant et avec révolte.*) Et quel avenir ! ce perpétuel hivernage de l'homme enfermé dans son doute, fenêtres et portes closes, sans lumière, sans mouvement, paralysé, craintif, effaré d'habiter ce baraquement de hasard qui, trop souvent, sombre tout entier dans le tourbillon des vents ! (*Plus calme.*) Le danger est moins grand de vivre en plein air, parmi les beaux accidents de la nature, et la souffrance moins certaine. J'aime et c'est ma sagesse de m'enivrer d'amour. Mère ! ne souffle pas sur la flamme qui m'anime : j'aime,... je veux aimer. (*Silence pendant lequel il se rasseoit d'un air de lassitude, puis presque aussitôt, se relève.*) Mais j'ai besoin de forces... Voici l'aube et son crépuscule... Je descends vers la mer, me retremper dans ses flots ; c'est elle, la régénératrice... Ne crains rien, les sirènes n'attirent que les âmes faibles, je vais te revenir plein de vigueur et de courage, et, si Marguerite tarde à rentrer, j'irai au devant d'elle, je la retrouverai et tu me verras la ramener ici pour mon bonheur et pour le sien. (*Il embrasse sa mère.*) Au revoir.

MME DOUGAL. — Je t'attends sous la lampe. (*Fabien sort ; seule, elle parle, le regard tourné dans la direction qu'il a prise.*) Ah ! si, pas mieux qu'un autre, tu ne découvres le secret d'être heureux, cher enfant ! tu es brave au moins et tu sais combatre... (*Revenant en scène.*) Mais les mères ne sont pas tranquilles de voir leurs fils partir ardents pour les batailles. Hélas ! les héros sont voués a la mort...

(*D'un pas lent, elle rentre dans la maison.*)

IV

MARGUERITE (*défaite, lasse, enveloppée dans son châle*). — Oserai-je frapper à sa porte ? (*Elle s'approche de la maison.*) Une lumière !... Il y avait aussi de la lumière aux fenêtres de notre maison. Ils ne dorment pas : je leur ai enlevé le sommeil... (*Près de la porte, à voix presque basse.*) Fabien !... Fabien !... Ouvre-moi... C'est moi... C'est Marguerite... (*Désolée.*) Il ne vient pas... (*Sur le point de s'éloigner.*) Du bruit... (*Elle s'écarte un peu.*)

MME DOUGAL (*sur le seuil*). — Une mendiante à cette heure ?

MARGUERITE. — Oui, Madame, une mendiante.

MME DOUGAL (*s'étant avancée vers la jeune fille*). — Toi? Marguerite?... Quelle nuit tu nous a fait passer! Tu es bien coupable...

MARGUERITE, — Moi, coupable, Madame, le croyez-vous?... Coupable, alors que j'étais malheureuse?

MME DOUGAL. — Malheureuse, toi, lorsque tous ceux qui t'entouraient, — ton père, ta mère et... lui, — s'ingéniaient à prévoir tes désirs et se dévouaient à t'aimer ?

MARGUERITE. — Ne peut-on être malheureux pour des causes que les autres ne comprennent pas? Oh ! ne m'accablez pas...

MME DOUGAL. — D'où viens-tu ?

MARGUERITE. — Je ne sais pas, — j'ai marché.

MME DOUGAL. — Si tu ne sais pas d'où tu viens, tu ne savais donc où tu allais.

MARGUERITE. — Devant moi.

MME DOUGAL. — Enfant folle!

MARGUERITE. — Me voilà sage.

MME DOUGAL. — Cours te montrer a tes parents que tu as désolés.

MARGUERITE. — Pas seule... Où est Fabien?

MME DOUGAL. — Près de la mer...

MARGUERITE. — Madame, permettez-moi de l'attendre ici.

MME DOUGAL. — Que lui diras-tu?

MARGUERITE. — Laissez-moi garder toutes neuves les paroles que je lui rapporte d'une nuit de liberté et de solitude... (*Avec hésitation.*) Mais... vous ne m'avez pas embrassée, soyez bonne, pardonnez-moi.

MME DOUGAL. — Il m'est bien difficile de reconnaître dans la vagabonde qui me parle la jeune fille dont j'attendais la paix de ma vieillesse.

MARGUERITE. — Soyez bonne, pardonnez-moi.

V

FABIEN (*qui a assisté à la fin de cette scène*). — Mère! embrasse-la.

MARGUERITE (*dans les bras de Fabien*). — M'aimes-tu toujours?

FABIEN (*à sa mère*). — Ne sois pas sévère.

MME DOUGAL (*à Marguerite*). — Petite, en faisant souffrir ceux qui t'aiment, tu as commis une grande faute.

FABIEN (*laissant Marguerite à l'écart et s'approchant de sa mère*). — L'absolution rassure, le pardon purifie, pense que c'est seulement en lui rendant le calme qu'on

lui arrachera jusqu'au souvenir de cette nuit. Je t'en prie, ne prolonge pas son repentir, de peur... qu'elle ne s'en lasse. (*Ramenant Marguerite près de sa mère.*) Embrasse-la sans reproches.

MME DOUGAL (*embrassant Marguerite*). — Pour Fabien...

FABIEN. — Non, pas ainsi, — oublie que j'existe et embrasse-la quand même.

MME DOUGAL (*embrassant Marguerite de nouveau*). — Pour toi, ce baiser-ci, petite enfant; mais ne sois plus folle.

MARGUERITE. — Merci, Madame.

MME DOUGAL (*à Fabien*). — Et tes amis qui veillent dans l'inquiétude. (*A Marguerite.*) Et toi dont la pâleur et la fatigue ont besoin d'être réparées.

MARGUERITE. — Tout à l'heure.

(*Fabien, peu disposé lui-même à sacrifier les délices spontanées de ce retour, a pour sa mere un regard suppliant qu'elle comprend.*)

MME DOUGAL. — Allons, c'est la vieille qui ira les tranquilliser. Restez ensemble. (*A part près de la barrière.*) Chers égoïstes !

(*Elle sort.*)

VI

MARGUERITE. — Je t'aime et je suis ta fiancée, si tu ne me repousses pas... M'aimes-tu toujours de tout ton cœur ?

FABIEN. — Je t'aurais aimée peu si la première brise avait emporté mon amour. Le vent soulève et arrache les feuilles mortes; il agite les feuilles vertes, mais elles résistent.

MARGUERITE. — Tu as pleuré, — pardonne-moi : j'étais une ignorante. C'est toi qui m'a appris à demander pardon, c'était pour me pardonner sans doute.

FABIEN. — Tu n'es pas coupable des larmes que j'ai versées et il n'est pas encore de place entre nous pour la mélancolie du pardon. Hier, tu étais libre... Mais ne sois pas surprise de me revoir paisible : je t'attendais. A travers tous les mouvements d'un cœur bouleversé, une arrière-confiance vigilante n'a cessé de m'arrêter au bord du désespoir. Je tremblais, mais une voix lointaine et insistante me criait d'espérer. Maintenant, tu es près de moi, tu me parles, tu me dis de bonnes choses et je ne sais quoi de tiède et d'embaumé m'enveloppe, pas un bruit ne dérange les harmonies sereines qui chantent en moi, et il me semble que ce devait être ainsi.

MARGUERITE. — Tu es heureux ?

FABIEN. — Déjà peut-être.., Mais le bonheur, comme ce qu'on respire, est invisible et insaisissable et il suffit de le posséder pour ne plus savoir s'il commence ou s'il a commencé. Il me semble aussi que je sois l'objet d'une métamorphose, qu'il ne me reste rien de ce que je fus à cette heure... J'aperçois vaguement, au fond de ma mémoire, d'abord un adolescent triste, puis un jeune homme méditatif et passionné, et si l'un et l'autre me confiaient à présent leurs peines et leurs espoirs, je les écouterais avec indifference. Ma destinée ne vacille plus au-dessus des gouffres. — Toi, Marguerite, sens-tu la volupté du calme, la fraîcheur de l'âme libérée du désir, le bien-aise du cœur guéri de sa fièvre et qui bat sans précipitation et sans secousse, la lucidité de la souveraine imagination, clairvoyante lorsqu'on l'interroge et qu'elle ne commande plus ?

MARGUERITE. — A peine, osais-je poser ici le pied, j'avais peur de te retrouver découragé ou inexorable et, dans l'incertitude de rentrer dans ton affection, mille pensées hésitantes ralentissaient mes pas. Qu'allais-je devenir si tu me repoussais ?... Mais, d'un instant à l'autre, tout change : j'entre, tu arrives et... tu m'ouvres tes bras. Comme toi, je suis heureuse tout a coup... Me reconnais-tu bien ?

FABIEN. — La fatigue a un peu pâli ta joue ; mais tes yeux sont aussi bleus, ta chevelure aussi blonde, aussi souple, ta voix aussi caressante, et ta bouche... Ne parlons pas encore de ta bouche, — donne-moi seulement ton front, ma belle Margot ! par ce matin de fiançailles. (*Il la baise au front, chastement.*)

MARGUERITE. — Mon visage est le même, mais je ne suis plus la petite Caprice. Fabien, tu peux maintenant m'aimer sans crainte. (*Un temps.*) Pourquoi ne m'interroges-tu pas ? C'est à toi seul que j'ai des choses à dire.

FABIEN. — Ta présence et ton aveu, qui m'enchantent, me racontent tout ce que je pouvais désirer savoir.

MARGUERITE. — Non, il faut que tu m'entendes.

FABIEN. — Demain, plus tard...

MARGUERITE. — Demain, plus tard, je veux n'avoir plus qu'à t'aimer. Ecoute... D'abord, quand je suis partie, j'ignorais où j'allais ; je vous quittais tous à l'aventure, sans but, sans ressources, comme d'autres, moins bien inspirés que moi, se tuent avant même d'avoir pensé à la mort. Je succombais à un malaise que maintenant même il m'est difficile d'expliquer. Etait-ce de désirer ou était-ce d'avoir peur ? Les deux, peut-être... Sur la

route, j'ai couru, j'ai couru comme on dit que courent les soldats fuyards, comme courent les folles, comme les enfants effrayés, comme les animaux poursuivis, sans me retourner, — j'ai couru jusqu'à ce qu'une voix étrangère m'arrêtât. La nuit descendait, j'aperçus dans l'ombre une silhouette qui venait à moi. C'était, oui, c'était... lui, le promeneur de l'avenue. Je m'étonnai de ne pas tressaillir le plus légèrement à son approche; sa voix était creuse comme ses yeux étaient vides. Mon rêve me trahissait. Ce jeune homme, qui m'avait semblé si beau, était bien réellement un étranger. Je reculais quand il avancait d'un pas. A-t-il compris? Sans doute, car après quelques phrases que le vent balaya autour de moi il continua son chemin. Et moi, je m'assis au bord du fossé, non seulement muette parce que je n'avais à mon côté personne à qui parler, mais muette vis-à-vis de moi-même... Peu à peu, lentement, je reconquis mes sens et j'éprouvai, comme au réveil d'un songe, — de la surprise. A ce moment j'ai pleuré, parce qu'on pleure quand la surprise vous secoue brusquement, — et lorsque je soulevai ma tête d'entre mes mains inondées, le ciel brillait des yeux d'or de toutes ses étoiles : je l'ai contemplé longtemps... Alors, ton souvenir s'approcha, tes paroles se promenèrent dans ma mémoire, et sur ma joue encore humide et chaude de mes larmes je sentis la place où la tienne est tombée, ineffaçable comme l'eau du baptême : tu m'avais baptisée à ta religion, à ta foi... L'âme toute lucide et le cœur fort, j'ai refait, en méditant, la route que j'avais parcourue follement. Je t'ai confié mes appréhensions au seuil de ta maison : tu sais tout... (*Avec douceur et abandon.*) Ami! l'inconnu n'est plus rien qu'une ombre dissipée, et réellement je n'ai jamais aimé que toi, puisque lui ne fut qu'une apparence, une illusion...

FABIEN. — Tu es jeune et belle et je suis jeune encore et tu m'apportes la force et la vie; par les plus mauvais temps, par les soirs les plus sombres, tu auras toujours dans tes yeux, un petit coin du ciel à me découvrir.

MARGUERITE. — Maintenant, je puis contempler la mer paisiblement. (*En souriant.*) Je suis une grande personne.

FABIEN. — Soyons deux enfants... Allons jouer gravement, le monde est un grand et merveilleux jardin. Vois, le soleil se lève pour éclairer nos yeux.

(*Mme Dougal, Jean, Madeleine entrent, les surprennent enlacés et les entourent sans toutefois être vus d'eux.*)

VII

Mme Dougal (*bas, à Madeleine et à Jean*). — Chut ! ne les réveillons pas.

Fabien (*à Marguerite*). — Viens bavarder sur la plage, la mer et le matin ont des choses à nous dire.

(*Fabien et Marguerite, s'étant retournés, sont en présence de leurs parents.*)

Jean et Madeleine. — Marguerite !

Fabien (*la menant vers eux par la main*). — Ma fiancée. Embrassez-la.

Jean (*à Marguerite*). — D'où viens-tu ?

Madeleine. — Qu'as-tu fait ?

Fabien. — Pardonnez et que ceci soit notre secret. (*Jean et Madeleine embrassent leur fille et Fabien les embrasse.*) Merci. (*A Marguerite.*) Viens-tu ? (*A sa mère.*) Comme c'est bon de vivre ! (*Il l'embrasse.*)

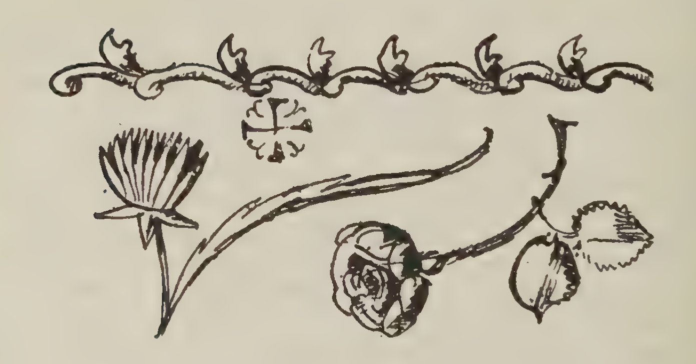
Mme Dougal (*à Marguerite et à Fabien qui s'éloignent*). — Prenez garde.

Fabien. — Nous serons prudents.

(*Marguerite et Fabien disparaissent.*)

Mme Dougal (*à Jean et à Madeleine*). — Ils ne nous appartiennent plus. Prions pour eux.

Julien Leclercq.



MA VIE

A Pierre Quillard.

I

Un soir, pour raviver mes belles convoitises,
ton âme m'a chanté les poèmes divins
qui grisent d'un encens nostalgique de vins
cueillis aux vignes que fleurissent les cytises.

Tu sus jouer pour moi des airs légers et vains
comme ceux des bergers de qui le souffle attise
à la flûte d'avril une ivresse de brise
lointaine, rumorant parmi l'eau du ravin.

Ta voix disait : je sais un bleu coteau de vignes
sur la lisière de grands pins aux sombres lignes
emplissant l'horizon de la lande et des bois !

l'avril y serait doux — et l'automne amoureuse
et, l'hiver, les sanglots de la biche aux abois
monteraient jusqu'à nous, des gorges ténèbreuses,

II

— Alors prenant le Cor sonore et mon épieu,
vers la forêt , dès l'aube errante où je chevauche,
j'ouïrais, du levant vermeil, à mon approche,
les trompes d'or sonner l'aurore jusqu'aux cieux !

Tout le jour, chasseur grave, en la lande ou les roches
dont le cheval cabré ferait jaillir du feu,
mon rêve taciturne évoquerait les preux
dont la fanfare éclate, écho ! de proche en proche.

Mais, à l'occident d'ombre et de flamme, le soir,
je verrais, sur la route où tu irais t'asseoir
pour une attente heureuse et fière d'épousée,

ton écharpe nouée aux ceps des vignes d'or
flotter, pourpre du sang du soleil arrosée,
— et nos chevaux hennir longtemps, au chant des cors.

EMMANUEL DELBOUSQUET.

WILLIAM MORRIS [1]

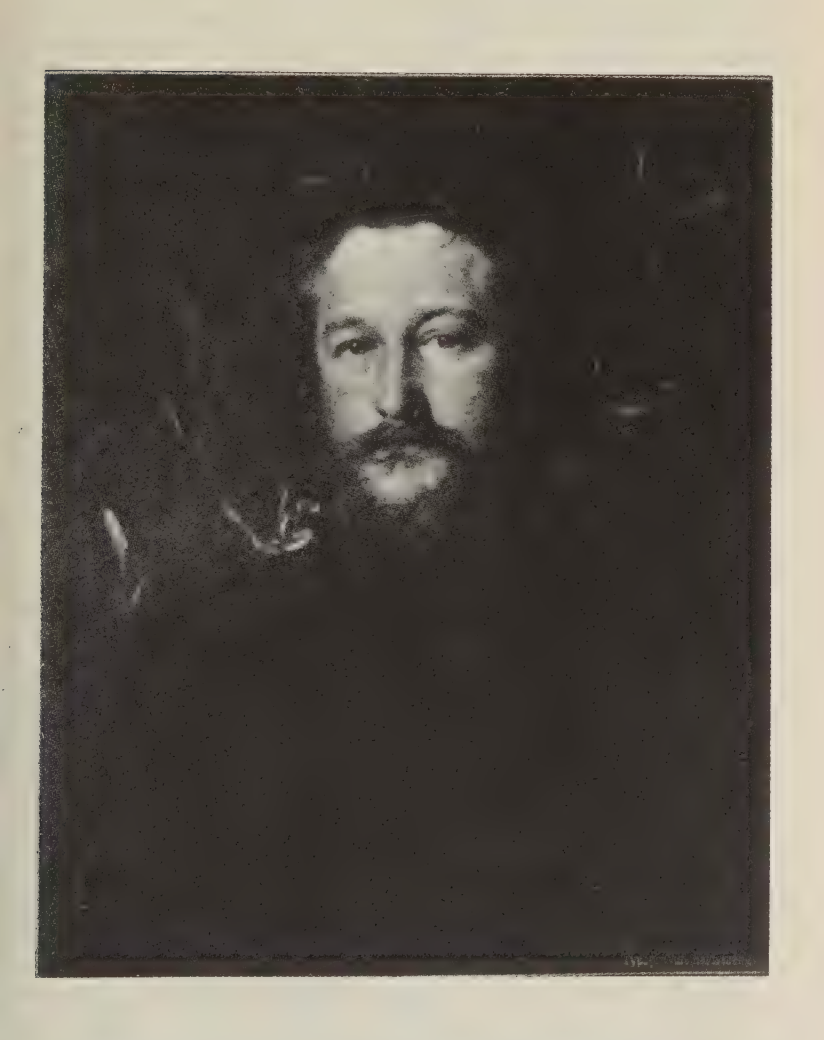
Le poète charmant à l'imagination inépuisable, le captivant conteur des *Poèmes du Paradis Terrestre*, l'ingénieux arrangeur de ces romans séduisants décrivant soit des contes de fées, soit des sociétés futures et idéales, l'original et précieux conseiller des *Lectures sur l'Art*, l'infatigable travailleur qui consacrait ses loisirs aux traductions d'Homère, de Virgile, et des naïves chroniques du XIIIe siècle, l'enthousiaste idéaliste, collaborateur des journaux socialistes anglais — l'artiste incomparable, créateur de ces vitraux, de ces papiers peints, de toutes ces œuvres d'art qui ont amené cette Renaissance des Arts Décoratifs dont nous sommes tous à bénéficier aujourd'hui, l'auteur de cette œuvre dont la fécondité et la variété confondent — William Morris, vient de mourir à Londres, à l'âge de soixante-deux ans.

Universellement admirée en Angleterre, l'œuvre de William Morris est en France encore peu connue. Ni ses poèmes, ni ses romans, ni ses causeries sur l'art n'ont été traduits en français (2), ni même analysés,

(1) ŒUVRE LITTÉRAIRE. POÈMES. *The Defence of Guenevere*, 1858; *Life and Death of Jason*, 1867; *The Earthly Paradise*, 4 vol., 1868-70; *Love is Enough*, 1873; *The Story of Sigurd the Volsung*, 1877; *Poems by the Way*, 1891. — ROMANS. *A Dream of John Ball*, 1888; *News from Nowhere*, 1891 *Under the Roots of the Mountains*; *A tale of the House of the Wolfings*; *The Story of the Glittering Plain*; *The Wood beyond the World*, 1894; *Child Christopher*, 1895; *The Well at the World's End*, 1896. Devant paraître prochainement : *The Water of the Wondrous Isles*; *The Sundering flood*. — CRITIQUE D'ART. *Signs of Change*; *Hopes and Fears for Art*, 1889. — TRADUCTIONS EN VERS. *The Œneids of Virgil*, 1876, *The Odyssey of Homer*, 1887; *Beowulf* (en collaboration avec M. J. Wyat). — TRADUCTIONS EN PROSE. *King Florus*; *The Friendship of Amys and Amyle*; *The Story of the Emperor Constance*. Puis, en collaboration avec M. Magnusson : *The Story of Grettir the Strong*; *The Volsunga Saga*; *Three northern Love Stories*.

ŒUVRE ARTISTIQUE. VITRAUX. Plus de 500 vitraux exécutés en collaboration avec sir Edward Burne Jones, et décorant en majeure partie les églises anglaises.—TAPISSERIES. *La Nativité*, exécutée en collaboration avec Sir Edward Burne Jones, et décorant la chapelle du collège d'Exeter; la série des tapisseries du Saint-Graal, en collaboration avec sir Edward Burne Jones, et décorant Stanmore Hall; *Les Saisons*, et *La Primavera*, tapisserie d'Arras exécutée d'après le tableau de Botticelli. — IMPRIMERIE. Une cinquantaine de volumes, imprimés aux presses fondées par Morris (Kelmscott press). — Plus les modèles de quantité de papiers peints, cretonnes, tentures et velours imprimés, exécutés aux ateliers fondés par lui à Merton Abbey.

(2) A l'exception du roman *News from Nowhere* et d'une lecture sur l'art, qui furent traduits et publiés naguère dans la *Société Nouvelle*.



WILLIAM MORRIS

d'après le portrait de G. F. Watts

que je sache. Quant à l'autre moitié de son œuvre, elle est, en raison même de sa nature, plus difficile encore à connaître. Dispersée comme elle l'est à présent en Angleterre, et en partie aux Etats-Unis, il faudrait pour l'étudier parcourir tout au moins l'Angleterre et y visiter les églises, les édifices publics et les maisons privilégiées qui contiennent des décorations venues des ateliers de Merton Abbey. Le pèlerinage, tout intéressant qu'il soit, n'est pas à la portée de tous : c'est pourquoi il serait à désirer que, pour le compte de tous ceux que cette œuvre intéresse, un artiste entreprît ce pèlerinage artistique et rapportât de son voyage un catalogue complet pourvu d'illustrations assez nombreuses pour donner, à ceux qui ne peuvent la voir, une idée au moins approximative de l'œuvre artistique du poète décorateur. En attendant ce livre, je voudrais dès à présent payer mon tribut à la mémoire chère et vénérée de William Morris, et je pense ne pouvoir mieux m'en acquitter qu'en essayant de donner une idée d'ensemble de son œuvre : car la faire connaître, c'est faire admirer et aimer celui qui l'a produite.

§

Quand des hommes ont produit une œuvre aussi vaste que celle de William Morris, les détails de leur biographie ne peuvent offrir que peu d'intérêt pour le public. La vie de pareils hommes n'est qu'un travail incessant, et c'est dans les résultats de ce travail qu'il faut chercher les caractères de leur personnalité. Aussi parlerai-je brièvement de la vie de celui qu'on appelait à Londres le poète artisan.

Fils d'un marchand aisé, il naquit en 1834 à Walthamstow, près de Londres. Envoyé par son père au collège de Marlborough, à Oxford, il passa de là au collège d'Exeter de la même ville. C'est là, c'est dans cette charmante et poétique vieille ville universitaire d'Oxford, qu'il connut celui qui devait être l'ami dévoué de sa vie entière, et le collaborateur assidu de presque tous ses travaux décoratifs. L'admirable artiste que devint Edward Burne Jones était alors, lui aussi, étudiant à Oxford, et songeait alors à entrer dans l'église anglicane. D'après des articles que je lisais ces jours derniers dans les journaux anglais, il paraîtrait que Morris, étudiant, était à cette époque animé, lui aussi, du même désir, et qu'il n'en fut détourné que par l'hostilité que rencontrait alors la doctrine puseyiste, dont il était partisan, et qui tendait, comme l'on sait, a rap-

procher l'église anglicane de l'église catholique (1). Quoi qu'il en soit, il est certain que Morris, ses examens passés, et Burne Jones avant même d'avoir fini ses études, avaient renoncé tous deux à leurs projets antérieurs de vie religieuse. Sans doute, l'œuvre pour laquelle ils avaient été doués les appelait déjà, et il ne fallait qu'une occasion pour leur dévoiler la voie nouvelle dans laquelle ils allaient tous deux s'engager. Cette occasion se présenta sous la forme d'un séjour momentané de Rossetti à Oxford. J'ai signalé déjà (2) les circonstances de cette visite de Rossetti dans le petit livre que j'ai consacré naguère aux Préraphaélites. Je n'y reviens donc que pour rappeler l'influence décisive qu'elle eut sur la carrière des deux amis. C'est à la suite de ce séjour de Rossetti que Burne Jones vint se fixer à Londres, et se donna définitivement à la peinture ; c'est à la suite de ce séjour également que nous voyons Morris publier, en 1858, son premier recueil de vers — *The Defence of Guenevere and other poems.* — Quand il publia ce premier volume, Morris avait vingt-quatre ans, et la plupart de ces poèmes avaient paru déjà, pendant qu'il était encore à l'Université, dans une revue qu'il avait fondée à Oxford et qui avait pour titre : *The Oxford and Cambridge Magazine* — revue que je ne signale d'ailleurs que pour les bibliophiles, car elle ne survécut pas au départ pour Londres de son fondateur. Quant aux poèmes de ce premier volume de Morris, s'ils révèlent l'influence peu déguisée des poèmes de Tennyson et de Rossetti, ils révèlent aussi déjà le tempérament du poète et les qualités que nous trouverons bientôt dans des œuvres plus décisives. C'était la première forme du talent de Morris que ces poèmes révélaient. Mais ce n'était qu'une forme de l'activité d'un esprit doué de dons multiples, et Morris, décidé déjà à faire de l'art en même temps que de la littérature, cherchait encore sa voie pour ce qui concernait sa carrière artistique. Les remarquables lectures sur l'art (3) que donna vers cette époque M. John

(1) Les chefs de ce mouvement puseyiste, entre autres Newman, Wilberforce et Manning, finirent par se convertir au catholicisme. Ces noms, devenus populaires en Angleterre, sont en particulière vénération à Oxford, et la tendance qu'ils représentaient au temps de Morris semble s'être sensiblement précisée.

(2) *Les Préraphaélites. Notes sur l'Art décoratif et la Peinture en Angleterre* (Bruxelles, Dietrich et Cie).— On trouvera des détails plus complets encore sur ce séjour de Rossetti et l'influence qu'il eut sur Burne Jones et Morris dans le très intéressant volume consacré par M. Macolm Bell à Burne Jones (Londres, Bell and Sons).

(3) Les *Lectures on Art* de M. Ruskin ont été publiées en 1859 à

Ruskin à l'Université d'Oxford furent suivies avec intérêt par le jeune poète, et il écouta avec un particulier enthousiasme les lectures dans lesquelles M. Ruskin parlait des arts décoratifs. Cet enthousiasme de Morris était d'ailleurs amplement motivé, car c'était, je crois, la première fois en ce siècle que l'on parlait avec autant de justesse et d'éloquence de ces arts tenus alors pour inférieurs par le public, et même par la grande majorité des artistes. Les conférences de M. Ruskin prouvèrent combien ce préjugé était injuste et peu fondé; elles établirent, ce qui paraît évident maintenant, mais ce qui ne l'était pas autant à l'époque où il parlait, que les distinctions entre arts majeurs et arts mineurs n'avaient pas de raison d'être — et que ce qu'il fallait estimer quand on voulait juger une œuvre d'art c'était sa qualité comme œuvre d'art et non sa destination. M. Ruskin ajoutait, néanmoins, que les œuvres d'art les plus remarquables produites par le génie grec et le génie italien avaient toujours eu une destination, et qu'il n'existait pas d'art élevé qui ne fût décoratif. C'était peut-être aller un peu loin, et proclamer une vérité d'une façon trop absolue, car je ne vois pas par exemple ce qu'un tableau comme la Joconde a de spécialement décoratif. Mais à part cette légère critique, à laquelle M. Ruskin aurait probablement répondu d'ailleurs que la Cène et le fameux cheval de bronze de Léonard étaient des œuvres autrement importantes que la Joconde, la théorie de M. Ruskin me semble juste en principe, et les exemples qu'il citait à son appui, le Fronton du Parthénon, les Stances et les Loges de Raphaël, le plafond de Michel-Ange à la Sixtine, paraissent concluants.

Dans tous les cas, cette préférence que le critique des *Lectures on Art* accordait aux œuvres décoratives était entièrement partagée par William Morris, et l'on peut s'en convaincre aisément en constatant que dans l'œuvre artistique considérable qu'il laisse, il n'y a que des dessins pouvant servir soit à des vitraux, soit à des tapisseries, soit à d'autres œuvres d'art décoratif, et pas un seul tableau ; et cela bien qu'il pût en faire tout comme d'autres et même mieux que beaucoup d'autres, car il suffit d'avoir vu soit un vitrail, soit une tapisserie de Morris pour reconnaître en lui un coloriste de premier ordre.

Oxford, en des éditions aujourd'hui rarissimes. On en a fait une réédition en 2 volumes. Le premier intitulé *Lectures on Art*, le second *The two Paths*, chez George Allen (Orpington, 1887-1890).

Morris était donc dès lors décidé à consacrer au moins une moitié de son temps à la pratique de ces arts décoratifs, et c'est animé de cette intention que nous le voyons entrer en apprentissage chez l'un des architectes les plus distingués de Londres, M. Edmund Street. Mais il ne pouvait convenir à son esprit indépendant et original de travailler longtemps en sous-ordre. Aussi, dès 1863, ayant pu s'assurer le concours d'artistes tels que Rossetti, Burne Jones et Ford Madox Brown, entreprend-il d'ouvrir, à Red Lion-Square, ses premiers ateliers d'art, en fondant la firme Morris, Marshall et Faulkner. Bientôt après agrandis, ces ateliers, qui d'abord ne fabriquèrent que des vitraux, sont transférés à Merton Abbey, et dès lors Morris les dirige seul ; et ces ateliers fournissent, en même temps que de nouveaux vitraux, ces tapisseries, ces cretonnes et ces velours artistiques, ces papiers peints, qui vont opérer une transformation de jour en jour plus heureuse dans la fabrication anglaise et étrangère de ces produits des arts industriels.

A partir de son installation comme « artisan » (j'emploie en la désignant ainsi la qualification qui lui plaisait le plus), la double vie poétique et artistique de Morris commence, et s'écoule si régulière que les seuls évènements qui la marquent sont l'apparition d'un volume de vers, d'un roman, ou d'une œuvre décorative d'une importance spéciale. Quand j'aurai donc ajouté à ces quelques détails biographiques que Morris, amené par le milieu dans lequel il passait la moitié de son temps à s'intéresser au sort des ouvriers, soutint leurs « revendications », s'associa au parti socialiste, sans y jouer jamais cependant un rôle actif, et plutôt en poète amoureux de justice qu'en politicien désireux de telle ou telle réforme, quand j'aurai rappelé qu'à la mort de Tennyson la renommée de Morris poète ayant grandi, et la voix publique le désignant pour remplir la charge enviée de Poète Lauréat, il refusa ce poste que lui offrait officieusement M. Gladstone, — autant en raison de ses convictions socialistes qui ne lui permettaient pas de célébrer les naissances, mariages et décès de la Maison Royale, que parce qu'il était opposé à toute consécration officielle d'un talent quelconque, — ces quelques faits rappelés, j'aurai épuisé, je crois, les détails biographiques qui peuvent intéresser le public à la personnalité de William Morris.

Et je chercherai dorénavant dans son œuvre une con-

naissance plus approfondie de son talent, de son caractère et de ses idées.

§

C'est comme écrivain, comme poète, romancier et critique d'art que nous pouvons le mieux juger William Morris, ses livres étant à notre disposition. Mais, bien que partielle, cette œuvre est cependant de beaucoup trop vaste pour que je puisse l'examiner ici dans ses détails. Ce que je m'efforcerai donc de faire ressortir, c'est ce qu'il y a de caractéristique dans les poèmes, les romans et les écrits artistiques de Morris, c'est l'ensemble de qualités qui constituent sa personnalité littéraire.

Né dans le siècle qui est pour l'Angleterre le siècle le plus fécond en poètes et en artistes illustres, venant après Landor, Coleridge, Wordsworth, Byron, Shelley, Moore, Scott, Campbell, Keats, Hood, Lamb, Tennyson, Matthew Arnold, Browning et Rossetti, il semble difficile que le poète-artisan ait pu se faire une personnalité littéraire bien marquée, et toute indépendante de celle de ses illustres devanciers. Il y est arrivé cependant, et tout naturellement, par la nature même de sa poésie, et par les sources auxquelles il s'est inspiré. Par la nature même de sa poésie, il se différencie en effet des poètes venus avant lui en ceci que presque tous les poètes anglais du commencement de ce siècle ont été des lyriques, et par conséquent des poètes subjectifs, tandis que Morris au contraire est avant tout un poète objectif. Il ne chantera donc pas, comme il le dit dans l'un des poèmes, « les lourdes peines, les soucis affolants qui pèsent sur nos vies », — il ne chantera pas ses joies, ses souffrances et ses aspirations personnelles, mais, « frivole chanteur d'un jour désœuvré », ainsi qu'il se désigne modestement lui-même, il s'efforcera seulement de nous transporter dans les asiles charmants inventés par ses vers, et de nous y faire vivre une heure, dans l'oubli des soucis et des ennuis de notre vie. Voici d'ailleurs, à travers le voile d'une traduction littérale, un passage du prologue de ses poèmes du *Paradis Terrestre*, dans lequel le poète nous renseigne lui-même sur ses intentions :

Rêveur de rêves, né loin du temps qui me convenait, pourquoi m'efforcerais-je de redresser ce qui est de travers ? Qu'il suffise que mon vers murmurant frappe d'une aile légère contre la porte d'ivoire, contant un conte qui ne soit pas trop importun à ceux qui vivent dans le pays des rêves, bercés par le chanteur d'un jour desœuvré.

On raconte qu'à certain roi du nord un devin montra, un jour de Noël des choses si merveilleuses, qu'à travers une fenêtre on contemplait le printemps, à travers une autre on voyait briller l'été, à travers une troisième se voyaient des rangées de vignes chargées de fruits, tandis que continuait de chanter, comme d'habitude, mais sans être alors entendu, le triste vent de ce jour de décembre.

Il en sera ainsi de ce Paradis terrestre, si vous le lisez bien, et êtes indulgent pour celui qui s'efforça de bâtir une île ombreuse, asile de bonheur au milieu des battements de cette mer d'acier, en laquelle tous les cœurs des hommes doivent être ballottés, et dont les monstres avides pourront tuer plus d'un homme puissant, mais non le pauvre chanteur d'un jour désœuvré.

« Conter des contes », faire passer devant les yeux de son lecteur des tableaux aussi changeants et séduisants que ceux d'une féerie, le tranporter pour une heure dans le pays des rêves,et y faire revivre ces héros légendaires « dont le souvenir et le nom ne peuvent mourir », voilà quel est le désir de Morris, et nul en Angleterre n'est mieux doué que lui pour atteindre ce but. Une imagination inépuisable, une facilité extrême d'arrangement et de mise en scene, ce mélange de naturel et de grâce qui fait le charme d'un récit, toutes ces qualités du conteur, Morris les possède, et il possède en plus une science étonnante de son métier. Et si l'on veut savoir où il a pu acquérir cette science, que l'on consulte les titres suffisamment révélateurs de ses meilleurs poèmes, que l'on consulte surtout la liste des livres qu'il a traduits et qui ont dû par conséquent constituer ses lectures favorites. On trouve dans cette liste de traductions l'Odyssée, d'abord, et l'Enéide — puis une suite de récits des Eddas et de la mythologie scandinave, — enfin, dans un troisième ordre d'idées, des traductions de romans de chevalerie, et de naïves et charmantes chroniques françaises du XIII[e] siècle.

Ces traductions et les titres de ces poèmes nous révèlent donc chez le chantre des poèmes du *Paradis Terrestre* une triple source d'inspiration — l'inspiration classique, l'inspiration scandinave, et l'inspiration moyen-âgeuse. Mais en examinant de plus près les poèmes eux-mêmes, on s'aperçoit bien vite que ces lectures classiques n'ont exercé sur Morris qu'une influence beaucoup moindre que celle qu'on aurait pu supposer tout d'abord. La lecture de ces classiques lui fournit de nombreux sujets de poèmes, mais ce qui déterminera

le point de savoir s'il a vraiment subi leur influence, c'est le traitement qu'il va donner à ces sujets, c'est la forme sous laquelle il va les représenter. Or, comme un critique anglais (1) l'a fort justement déjà fait remarquer, « Morris ne voit ces sujets classiques qu'à travers une atmosphère moyen-âgeuse, et s'il parle des héros et des héroïnes de la mythologie grecque et de la fable, c'est comme un poète du temps de Chaucer (en tenant compte des différences de la langue) eût pu le faire ». C'est qu'en effet, et c'est là une dualité intéressante à signaler, si pour ce qui regarde les questions sociales et politiques Morris est essentiellement un homme de son siècle — artistiquement et poétiquement il est essentiellement aussi un homme du moyen-âge. Le moyen-âge, ces poèmes et ces œuvres d'art, ont été, depuis les années d'université et pendant toute sa vie, l'objet de son culte et de ses constantes études. C'est au moyen-âge qu'il pense quand il dit dans ce passage du poème que nous citions tantôt « qu'il est né loin du temps qui lui convenait ». C'est à la fin du moyen-âge aussi qu'il pensait quand il écrivait ces jolis vers qui servent de préface au premier des poèmes du *Paradis Terrestre :*

Oubliez six comtés (2) surchargés de fumée, oubliez les vapeurs qui s'échappent en sifflant et les coups de pistons, oubliez l'envahissement de cette ville hideuse. Pensez plutôt au cheval paissant dans la prairie, et rêvez à un Londres petit, tout propre et blanc, et à la claire Tamise, bordant ses jardins verts. Pensez que sous le pont les vertes vagues lèchent et battent les quilles de quelques vaisseaux porteurs de douves levantines, taillées dans le bois des ifs sur des collines brûlées, de jarres pointues que des mains grecques travaillèrent à remplir, de rares épices, trésor ramené de quelque mer lointaine, de drap d'or de Florence, de linge d'Ypres, de drap de Bruges et de muids de Guyenne, tandis que là auprès, dans l'entrepôt encombré, la plume de Geoffroy Chaucer court sur des connaissements de navire : c'est en des temps pareils que vivront les vaines poupées de mes vers.

Je pourrais multiplier les exemples à prouver que cette passion de Morris pour le moyen-âge fut constante et se manifeste à chaque instant dans son œuvre ; mais il n'en est pas de même, semble-t-il, pour l'amour que lui inspirèrent les poèmes de la mythologie scandinave, et si je me réjouis de ce qu'il ait eu cette passion,

(1) M. Francis Hueffer, dans un intéressant mémoire placé en tête d'une sélection des poèmes de Morris publiée par Tauchnitz.

(2) L'agglomération de Londres couvre de nos jours six comtés.

parce qu'elle nous a valu d'intéressantes traductions des Sagas, et parce qu'elle nous a donné surtout le beau poème épique de *Sigurd le Volsung*, il me paraît néanmoins que cette passion n'a été que momentanée : aussi, malgré toute l'estime que j'ai pour cette version brillante et imagée de la légende de Sigurd, n'est-ce pas dans ce poeme que je trouve le Morris que j'aime et qui me semble être le véritable Morris. C'est dans deux autres recueils qu'il me paraît s'être donné tout entier, et ces deux recueils — le poème de *La vie et la mort de Jason* et les poèmes du *Paradis Terrestre* — sont d'ailleurs ceux qui lui ont valu ses plus grands succès et qui ont établi sa réputation. Si imparfaites que soient les traductions littérales, elles font pourtant, selon moi, mieux connaître un poète que l'analyse la plus détaillée qu'on puise faire de son œuvre. Je vais donc traduire ici un fragment de ce poème de *Jason* : il permettra, je l'espère, au lecteur, de se rendre compte par lui-même des qualités personnelles de Morris, en même temps qu'il lui donnera l'occasion d'apprécier ce que nous disions plus haut sur la compréhension et le traitement particulier des sujets classiques par le poète décorateur.

Le fragment choisi est tiré du quatorzième livre du poème. Les Argonautes, conduits par Jason, sont à la veille de leur retour en Grèce. Mais avant d'avoir atteint le port, ils doivent encore passer près du rivage où les attendent les Sirènes. Jason, averti par Médée du danger qu'ils courent, saisit lui-même le gouvernail et conjure Orphée de prendre sa lyre et de chanter la joie du retour pour empêcher les marins d'être séduits par les promesses doucereuses des Sirènes. Et une sorte de duo s'engage alors entre Orphée et les Sirènes, le premier chantant les bonheurs de la terre, les secondes essayant d'entraîner les marins fatigués de leur course par la promesse d'une vie oisive et pleine de charmes sous les eaux de la mer. C'est Orphée qui l'emporte, et les Argonautes, échappant à ce danger, parviennent ensuite au Jardin des Hespérides — dont on trouvera le tableau charmant dans les deux fragments qui suivent le duo d'Orphée et des Sirènes.

Les Sirènes. — Si vous êtes assez hardis pour nous accompagner, vos yeux naguère pesants contempleront en nos palais d'or des choses telles qu'en peuvent montrer les rêves les plus heureux. Là, les eaux coulent sous les eaux, et par dessus nos têtes un inoffensif soleil brille à travers des bois de chrysolithe. Là, des jardins plus beaux que ceux du

roi de Phæacie s'offriront à votre vue : et, vous émerveillant, vous contemplerez les fleurs et les fruits de la mer et les berceaux inaltérables et dépourvus d'épines où jamais ne cesse la saison de Mai.

Ainsi conduites à la maison aux mille piliers, vous ne serez point laissées seules, ô pauvres âmes; mais sur le sol pavé de pierre pâle et bleue, tout le jour des pieds aussi beaux que les nôtres passeront : et à travers les murailles de verre étincelant, vous pourrez contempler des corps guirlandés d'or aussi beaux, aussi languissants que les nôtres, en oubliant les trahisons de la terre changeante et de la mer houleuse.

Orphée. — Oh! la douce vallée au luxuriant gazon que traverse, en une longue suite de bas-fonds et d'étangs, la rivière d'été depuis le matin brumeux jusqu'au soir rafraîchissant. Là, le lierre noir escalade et enlace les pins au rouge tronc, les pins à l'armure sombre où le pigeon se tient assis, couvant ses minces œufs, et d'où il s'enfuit à grand bruit, où le mauvis remplit des échos de son chant toute cavité des montagnes. Là, près de la rivière, la bergère se tiendra seule et sans effroi, à la première des heures frappées par le Soleil : auprès d'elle, sur les fleurs emperlées de rosée, sa rustique tunique laineuse sera jetée, et ses membres blancs, ses yeux doux et gris brilleront par dessus le calme du vert et profond étang, tandis qu'autour d'elle s'élanceront en criant les hirondelles. Et plût à Dieu que, comme elles, nous eussions atterri, ayant enfin laissé la mer.

Les Sirènes. — Ne monterons-nous pas ensemble, à la nuit, à travers cette verte et brillante pénombre qui rend notre jour inaltérable ? N'irons-nous pas alors sous le gris clair de lune nous asseoir sur les sables pour y songer aux pays tourmentés que vous aurez depuis longtemps laissés derrière vous, au temps où chaque jour ne vous apportait que crainte et changement ? Là, dans nos bras blancs enlacés, frémissant à ce vent que vous vous réjouissiez jadis de rencontrer, vous serez heureux, tandis que d'anciennes et douces histoires, à demi comprises, flotteront à vos oreilles, et rempliront vos yeux de larmes bienheureuses. Ah! lorsque pour vous nous chanterons, comme nous chantons maintenant, nos cheveux blonds épandus sur nos membres de perle, tandis que sous le ciel gris flotteront dans les vagues les claires conques marines, tandis qu'à notre chant, des cavernes que la mer emplit un harmonieux écho montera en grondant, ah! n'aimerez-vous pas alors la mer paisible ?

Orphée. — Près des collines vertes, recouvertes de vignes, n'ai-je pas vu jadis les vierges amoureuses vêtues de robes brunes, sous les treillis de roses décorant la maison, danser au son plaintif et grêle du chalumeau, lorsque les

ombres grises, du haut de la colline, s'allongeaient à la fin du jour? Celles-là n'étaient ni pâles, ni semblables à des ombres, mais formées comme celles qui entre les arbres suivent la fuite rapide des Déesses. Elles étaient, il est vrai, hâlées par le soleil depuis l'endroit où la rude et brune toison laineuse était tendue en travers de leur douce poitrine, comme aussi là où elle était éloignée de leurs pieds dansants. Pourtant les étoiles et le gris clair de lune, les eaux pâles et l'aurore du jour, peuvent encore voir leurs corps blancs et beaux comme celui de Celle qui pour la joie des hommes, avant que le monde ne vieillît et ne s'endurcît, parut sur l'amertume de la froide mer. Et, sûrement, celles qu'ainsi je rencontrai étaient ses suivantes et ses sujettes; car la pudeur et un désir à demi réprimé avaient allumé dans leurs yeux glorieux ce feu qui affole le cœur ardent des hommes. Ah! combien je voudrais pouvoir être près d'elles, lorsque la lune à son lever rassemble sa lumière, quand les fenêtres brillent toutes jaunes dans les blanches maisons. Et vraiment tout ceci nous attend au-delà d'une mer devenue étroite.

Les Sirènes. — Venez donc au pays où nul ne devient vieux, où nul n'est imprudent ni téméraire, où jamais il n'y a ni bruit, ni guerre, ni rumeur de sauvages et lointains pays; où il n'y a ni fléaux, ni naissances ni morts de rois : là où le vain désir de choses inconnues ne vous tourmentera plus, ni crainte aucune, ni nul espoir de choses qu'on ne peut jamais atteindre. Mais, dans ce pays adorable, vous pourrez évoquer ce que vous souhaiterez vous rappeler, et ce que vous voudrez oublier, vous l'oublierez à jamais. Ainsi, tandis que passeront les royaumes, vous jadis les travailleurs endurcis et battus des vagues, vous jadis toujours peinant, assoiffés d'une vaine renommée, vous vivrez désormais en paix et pour toujours, le cœur rempli d'un savoir divin et d'un calme, divin, inaltérable amour. Là, des siècles après que votre Toison d'Or aura été oubliée, lorsque la Grèce elle-même aura cessé d'être réputée glorieuse, seuls avec nous, avec nous seules, seuls avec nous vous vivrez heureux, sous le toit tremblant de notre mer.

Orphée. — Ah! êtes-vous donc las de la lutte, et désirez-vous changer cette vie ardente pour un désespoir sombre et plein d'ombre, ne pouvant rien d'autre gagner, que d'être couchés loin de cette lumière grise, de mourir et de ne pas mourir, d'être comme si vous n'aviez jamais existé et pourtant de garder vifs et frais vos souvenirs; de n'avoir nulle pensée du bien et du mal, et d'avoir pourtant votre part de plaisir? O rêve vain! vraiment, vraiment, s'il m'est jamais arrivé de penser à quelque chose, lorsque l'oiseau de mer chantera par dessus mes os, lorsque je serai mort et couché, com-

bien alors je regretterai les fraîches joies qui jadis furent miennes en cette source de toute joie, de tout bonheur, la terre toujours jeune et toujours glorieuse : alors, vainement je repasserai en mon esprit les pensées du vent parfumé par les fleurs, de la rosée, des douces pluies tombant la nuit, de la neige blanche et merveilleuse, le chant des oiseaux, la chute des eaux, le soleil qui fait de toutes ces choses une bénédiction, et ceci même, notre travail et notre victoire, la mer tyrannique et cependant conquise.

Les Sirènes. — Ah ! vous en irez-vous ? vous en irez-vous loin de nous, appelés à une mort prochaine, et pour remplir vos années peu nombreuses de misères infinies et sans nom ? Et ce qui sera pire que tout, c'est que sur vos yeux solitaires, quand tombera la dernière langueur, nous vous ferons souvenir de nos pleurs.

Revenez, avant que, devenus vieux, vous cherchiez en vain nos chants à travers les mers. Revenez, revenez, revenez-nous encore. Revenez, ô craintifs Minyens.

Orphée. — Une fois encore, une fois encore, la noire proue plonge à travers la mer. Tout notre travail n'aura pas été vain et n'a pas été oublié par vous, ô Minyens.

Ainsi chanta le chantre de Thrace, ainsi jaillirent les mortelles mélodies des Sirènes, mais longtemps avant que leur chant mêlé ne s'achevât, l'un après l'autre, les Minyens s'étaient échappés, et s'en étaient revenus en silence aux avirons. Mais plus d'un soupira amèrement, tandis que ses doigts vigoureux pressaient de nouveau les rames et que de sa poitrine s'échappait une respiration laborieuse. Et tandis qu'ils peinaient, quelques-uns par honte baissaient la tête, et d'autres regardaient encore l'endroit d'où le doux chant était venu ; mais, autour des avirons et des flancs protégés d'Argo, la mer devint blanche, et rapide la nef glissa de nouveau à travers les eaux de cette baie mortelle.



Vers le sud à présent ils inclinaient leur marche, et quelque temps encore ils voguèrent sur la mer infinie. Mais le troisième jour ils découvrirent à l'aurore une terre nouvelle, et vers elle se dirigèrent. Et comme les vents soufflaient légèrement du rivage, ils ne craignirent pas de pousser les avirons à travers les bas-fonds verts de cette mer, qui baignait le plus beau pays qu'ils eussent vu. Semée de coquillages, la plage à marée haute était peu large, entre la mer et les rives fleuries. Et non loin de la mer un mur s'élevait, tout en marbre, habilement travaillé, rose et blanc, décoré d'une profusion de figures, et surmonté d'arbres chargés de fruits ; ce mur courait tout le long du rivage, suivant la courbe de la

baie, et n'offrait à leurs yeux ni fin, ni brèche, ni porte aucune. Regardant par delà, ils découvrirent un endroit qui semblait peu fait pour le bonheur terrestre et les yeux des hommes mortels : car là grandissaient les pommes dorées et les poires peintes, les sphères bien remplies des oranges pendaient dans des avenues de cyprès pointus ; et sur des pentes herbeuses les sarments tordus de la vigne croissaient, tandis qu'entre des montagnes bleues se dressaient les blanchâtres oliviers, et que mainte fleur colorée revêtait d'un tendre nuage les rugueuses falaises exposées au midi. Maint oiseau au col vert chantait pour sa compagne dans les massifs épineux des grenadiers aux feuilles minces, qui sur le vert gazon laissaient tomber les rubis détachés de leurs tiges. Et lentement le vent passait sur ce jardin chargé des parfums variés qu'il emportait, des collines semées de thym, jusqu'au rivage battu des vagues : et s'il n'est ailleurs nulle fleur qui toute l'année fleurit du printemps à l'automne, dans ce jardin il n'en était pas ainsi, et c'est pourquoi non seulement les fruits resplendissaient là, sous les feuilles vertes et sous les branches, mais là aussi chaque arbre était toujours en fleurs.



Au milieu du jardin était une pelouse quelque peu exhaussée par dessus cette place fleurie, sur des murs de marbre travaillés comme un rêve ; tout autour coulait un clair et bleu cours d'eau, ponté ça et là de degrés de marbre, et, au milieu de la pelouse, un arbre vert grandissait, dont les rameaux lisses et gris portaient des fruits tels que jamais homme n'en vit ailleurs. Car entre le soleil et l'ombre verte brillaient de belles pommes d'un rouge étincelant comme l'or. Et, de plus, autour de l'arbre, en maint repli, était enroulé un dragon qui certes resplendissait à l'égal de ce qu'il était à jamais chargé de garder. Il n'était pas seul, car sur ce gazon jonché de paquerettes, des tuniques dorées brillaient, drapant deux belles damoiselles : sur l'escalier de marbre une autre peignait ses cheveux, et, comme dans un songe, chantait, les yeux fermés, à demi voix. Une autre enfin se tenait nue dans le froid et bleu cours d'eau, tandis que sa tunique l'attendait sur la rive. Mais en ce midi d'un jour tremblant, elle seule, entendant le cri des marins, tourna vers eux son adorable tête aux cheveux d'or, et, voyant leur blanche voile s'abattre de l'autre côté de la muraille, en se retournant elle laissa se dérouler ses cheveux, que l'eau mince, se creusant autour de ses genoux, entraîna loin d'elle vers la mer toujours agitée. Et elle ne resta pas longtemps ainsi, mais, regardant de nouveau vers la mer, elle se hâta de sortir de l'eau ; et, saisissant sa tunique en toute hâte, elle gravit l'escalier de marbre et s'écria : Éveil-

lez-vous, mes sœurs, éveillez-vous, voici que sont venus à notre paisible demeure les larrons d'*Æa*. Alors, à sa voix, elles bondirent sur leurs pieds, et quand sa tunique eut de nouveau caché tout son corps charmant, les mains jointes aux mains, les quatre sœurs se tinrent près des pommes sacrées, tandis que le dragon, serrant de plus près l'arbre, dressait au-dessus d'elles sa tête menaçante.

Les palais sous-marins que chantent les Sirènes, les paysages décrits par Orphée, ce beau jardin plein de fleurs, de fruits, de parfums et de chants d'oiseaux, ce jardin que borde un mur de marbre ouvragé courant tout le long de la mer, et cette pelouse verte avec son arbre sacré que gardent un menaçant dragon et quatre belles jeunes filles aux cheveux d'or — tout cela n'offre-t-il pas une suite de charmants tableaux? Et ces descriptions poétiques du peintre-poète ne vous évoquent-elles pas, comme pour moi, d'autres tableaux, ceux de ces préraphaélites anglais qui furent tous les amis de Morris, et qu'il louangeait déja dans sa revue universitaire *The Oxford and Cambridge Magazine* ? Il y a eu entre eux, et tout particulièrement entre celui qui fut pour lui comme un frère et qui fut, comme je l'ai dit déjà, le collaborateur de toute son œuvre artistique, il y a eu entre Sir Edward Burne Jones et William Morris une influence réciproque, qui s'est exercée pour leur plus grand bien à tous deux, et pour le plus grand plaisir de ceux qui admirent leurs œuvres. Nombre de vers de Morris sont inscrits sous les tableaux de Burne Jones, et plus nombreux encore sont les tableaux de Burne Jones qu'on retrouve dans les vers de Morris. J'en voudrais montrer, mais j'ai déjà dépassé, je le crains, l'espace réservé par la revue à cet article, et il me faut encore dire un mot des romans, ainsi que des livres d'art, et indiquer brièvement ce que fut l'œuvre artistique de Morris. Je me contenterai donc de signaler au lecteur quelques poèmes dans lesquels il trouvera de ces Burne Jones, et dans lesquels il trouvera en même temps les plus captivants récits et les plus gracieux vers du poète; et j'indiquerai en tout premier lieu l'exquis poème d'*Ogier le Danois*, un autre poème sur le Jardin des Hespérides intitulé: *The Golden Apples*, un conte tiré des Sagas Islandaises : *The Lovers of Gudrun*, ces trois poèmes dans le recueil du *Paradis Terrestre*, et tout le poème de *Jason*, dont les lecteurs ont pu juger par les fragments que j'en ai donnés.

§

William Morris n'a pas écrit que des poèmes. Ses romans sont aussi nombreux que ses recueils de vers, et l'on retrouve en eux les mêmes qualités descriptives, cette aisance du récit, ce naturel et cette grâce, cette richesse d'invention, qui nous ont fait aimer le conteur en vers. La plupart de ces romans appartiennent d'ailleurs à la même classe de sujets que Morris a particulièrement réussi à chanter dans ses poèmes rimés. Ce sont des féeries, et leurs titres : *L'Histoire de la Plaine étincelante, Le Bois au-delà du monde, La Fontaine aux confins du monde,* indiquent d'avance que le lecteur va s'y trouver en plein pays merveilleux, et permettent de conjecturer que Morris y donnera libre carrière à son inépuisable imagination. C'est cette dernière qualité qui fait en effet le charme principal de ses contes, et qui lui a permis de séduire et de captiver les esprits les plus rebelles à pareille lecture en écrivant deux romans sociologiques : *Le Rêve de John Ball* et les *Nouvelles de nulle part* (1). Sans doute Morris n'était pas seul en ce siècle à pouvoir concevoir pareils rêves de sociétés futures et idéales, mais il était certes seul à pouvoir les concevoir et les décrire aussi poétiquement, aussi idéalement qu'il l'a fait, et s'ils n'ont pas convaincu bon nombre de leurs lecteurs, au moins n'en est-il pas, je pense, que ces romans n'aient charmés, et dont ils n'aient ouvert le cœur à des idées bienfaisantes et généreuses.

§

Il me reste à parler, pour terminer ce sommaire examen des écrits de Morris, de ses écrits sur l'art. A proprement parler, ces écrits ne sont point de véritables écrits. Ce sont des conférences qui ont été données par Morris un peu par toute l'Angleterre, et spécialement dans des écoles de dessin et devant des sociétés artistiques. Ces conférences, sténographiées par les journaux, revues ensuite et quelque peu retouchées par leur auteur, ont été publiées et livrées au public dans le but de redresser des opinions erronées, de relever le goût général, et tout particulierement de remettre en honneur les arts décoratifs et industriels. « Faire prendre plaisir aux gens dans les choses qu'ils sont forcés *d'employer* »,

(1) Ce sont les seuls romans de Morris qui traitent pareil sujet. J'ai omis dans le sommaire de son œuvre littéraire de mentionner quelques poèmes et chants socialistes, parce que ces poèmes sont peu nombreux, et surtout parce qu'ils n'ont pas été rassemblés en volume.

répète à chaque instant Morris dans ces conférences, « faire prendre plaisir à d'autres gens dans les choses qu'ils sont forcés de *fabriquer* ». Voilà quel doit être le but constant de ces arts, et nous allons voir, en donnant un aperçu de son œuvre décorative, que mieux que personne en son pays, et je crois en ce siècle, il est parvenu a réaliser ce but, et tout au moins les plus chères de ses « espérances pour l'art ».

§

J'ai dit au commencement de cette étude combien il était difficile de pouvoir, à l'heure actuelle, se faire une idée exacte de l'œuvre artistique de Morris. Aussi ne peut-il entrer dans mon esprit de vouloir ou la décrire ou l'analyser dans ses détails. Simplement, je veux dire à ceux qui ne l'ont point vue en quoi elle consiste, en quoi elle diffère d'œuvres du même genre, en quoi enfin elle a été éminemment bienfaisante.

En quoi elle consiste — je l'ai déjà dit : en vitraux, tapisseries, papiers peints, cretonnes, soies et velours artistiques fabriqués aux ateliers de Merton Abbey, et en livres, imprimés aux presses de Kelmscott. Mais il est bon que j'ajoute quelques explications en ce qui concerne tout au moins les plus importantes des œuvres produites, et notamment en ce qui concerne les vitraux et les tapisseries exécutés à Merton Abbey. Un certain nombre de ces vitraux et de ces tapisseries, qui décorent soit des maisons, soit des églises d'Angleterre, ont été exécutés d'après les dessins de Morris, et le mérite de leur création lui appartient exclusivement — comme lui revient exclusivement le mérite de la création de ces papiers peints, de ces cretonnes et de ces velours, exécutés à ses ateliers, et qui tous ont été exécutés d'après ses dessins. Mais pour la plus grande partie de ces vitraux et de ces tapisseries, qui égalent en beauté ce qu'on a fait de plus beau dans les Ecoles où les industries d'art étaient florissantes, leur création est due à la collaboration fraternelle et constante de Sir Edward Burne Jones et de William Morris. Pour les cinq cents vitraux qu'ils ont exécutés ensemble, le dessin ou carton a généralement été remis non colorié par Sir Edward Burne Jones aux artisans de Merton Abbey. Là ou dans l'atelier de Burne Jones il était examiné par Morris, qui en déterminait les couleurs, et précisait ses instructions en donnant pour les plus importants de ces vitraux un croquis colorié. Celui qui connaît l'art du vitrail sait que cette détermi-

nation des couleurs n'est pas de peu d'importance dans la beauté de l'œuvre qui en résulte, et trouvera sans doute, comme moi, qu'il est juste de restituer à la collaboration des deux artistes le mérite de ces vitraux, dont Sir Edward Burne Jones est généralement regardé comme le seul auteur, ce dont le grand artiste est d'ailleurs le premier à se défendre.

Pour ce qui regarde l'exécution des tapisseries, la collaboration de Morris était plus importante encore, car il était non seulement chargé de déterminer les couleurs, mais, de plus, en ce qui concerne le carton même, l'avant-plan et les fonds étaient souvent dessinés par lui, étant donné la science admirable qu'il avait des fleurs, des plantes et des arbres, comme aussi le désir qu'il avait de laisser son illustre ami se livrer à des travaux jugés plus importants.

Ces quelques éclaircissements fournis au sujet des principales œuvres décoratives de Morris, il me reste à expliquer au lecteur en quoi ces travaux diffèrent de travaux analogues entrepris en Angleterre ou ailleurs, et l'influence bienfaisante qu'ont eue les procédés spéciaux employés par ce génial décorateur.

J'ai dit tantôt que, poétiquement et artistiquement, Morris était un homme du moyen-âge. J'ai montré le poète nourri de la lecture des romans de chevalerie et des poèmes du XIIIe siècle, les étudiant sans cesse, les traduisant, leur donnant une vie nouvelle en en faisant le sujet de ses propres poèmes. Le moyen-âge artistique n'a pas exercé sur le Morris artisan une moindre influence que le moyen-âge littéraire n'en avait exercé sur le Morris poète. Les cathédrales gothiques, et, naturellement, tout spécialement les cathédrales françaises, l'enthousiasmaient, et, mis sur leur sujet, il ne cessait de louer leur architecture et leur décoration, ces vitraux incomparables des XIIIe et XIVe siècles, et ces tentures et ces tapisseries d'Arras et de Beauvais qui les décoraient jadis. Il est donc tout naturel qu'ayant toujours préféré cette architecture et ces décorations à toutes autres, il ait été amené à étudier les procédés de fabrication des décorateurs de cette époque quand il créa ses ateliers d'art. Les procédés qu'il étudia, et qui dataient d'un âge où la fabrication mécanique était encore inconnue, le ravirent par leur simplicité, et lui firent reconnaître en ces procédés une cause indiscutable de la supériorité des œuvres analogues du moyen-âge. Autant que possible, il les appliqua donc en ses ateliers, reprenant par exemple les métiers à tisser, l'ancien mode d'impression des

livres et des étoffes, remplaçant partout le travail mecanique par le travail manuel, se fiant à l'initiative de ses artisans, en même temps qu'il l'excitait par cette confiance. Evidemment le but était louable, mais il fallait pour l'atteindre un entraînement qui manquait aux artisans ordinaires. Morris le comprit : admirablement doué personnellement, il s'entraîna le premier à tous ces artistes métiers qu'il allait exercer, et, quand il ouvrit ses ateliers de Merton Abbey, il était devenu aussi habile artisan que ceux dont il avait admiré les œuvres dans les villes du nord de la France. Et alors il forma lui-même les artisans qu'il employait, les instruisant, les éduquant, ouvrant leurs yeux aux ressources de leurs divers métiers et s'efforçant, comme il le disait dans cette lecture sur l'art que je citais tantôt, « de leur faire prendre plaisir dans les choses qu'ils étaient forcés de fabriquer ».

Le succès des œuvres artistiques de Morris fut prodigieux ; il dure encore, et longtemps encore exercera, je l'espère, son heureuse influence sur les produits des arts décoratifs. Aussi partout on chercha à l'imiter, et pour l'imiter on fut naturellement obligé de recourir aux mêmes procédés que Morris avait employés. Ces émules de William Morris réussiront-ils, en employant ses procédés, à l'égaler en son talent? C'est là une question à laquelle il ne nous est pas encore permis de répondre. Mais ce que l'on peut constater dès à présent, c'est que les procédés introduits par lui, en élevant dans toute l'Angleterre la qualité des produits de ces industries d'art, ont élevé et ennobli en même temps la vie des milliers d'artisans qu'elles occupent, en faisant de leur travail une œuvre personnelle et attrayante. Et s'il convient d'être reconnaissant à la mémoire de William Morris pour les poèmes et les œuvres d'art qu'il nous a donnés, il convient aussi que nous lui sachions gré pour ces milliers de vies qu'il a rendues ainsi plus dignes et plus heureuses.

§

Qui laborat orat. Si l'adage latin est vrai, comme je le crois, qui donc en votre patrie a mieux prié que vous, William Morris ! « En plus heureux pays », en ce jardin du Paradis que vous avez chanté si souvent, on peut donc espérer que vous trouverez place en ce « coin des poètes » que l'on n'a pas songé à vous offrir dans le Panthéon national Westminster Abbey. Vous aviez refusé toute consécration officielle pendant votre vie :

vous n'en aviez que faire après la mort, et votre vie, qui ne fut que travail, amour incessant de la beauté et du bien, est assez éloquente par elle-même. Dans votre cœur généreux — en même temps que vous souhaitiez charmer les hommes par vos poèmes et vos œuvres d'art — vous songiez au moyen de rendre la vie plus heureuse à tous ceux qui ne pouvaient ni lire ni admirer vos œuvres, et, pour les plus obscurs et les plus dénués des travailleurs, vous rêviez, ô poète, la vie heureuse des heureux artisans de vos ateliers.

Votre œuvre assure à votre nom une gloire immortelle parmi les poètes et les artistes les plus illustres de ce siècle, mais ce qui me parait aussi beau, aussi digne d'envie, c'est l'amour que la bonté de votre cœur vous a gagné dans le cœur des hommes. Aussi fais-je le vœu que pour vous qui alliez prêchant partout la charité universelle, la charité universelle vous donne à présent une preuve de son amour — et que, sans tarder, par souscription publique, un monument s'élève dans votre pays, attestant en même temps que la gloire du poète et de l'artisan, la beauté et la générosité de sa vie tout entière.

OLIVIER-GEORGES DESTRÉE.



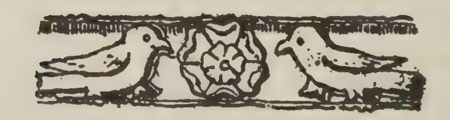
LE PÊCHEUR ROUGE

C'était une aragne d'homme, en somme : aux antennes d'un crabe,
A la tignasse rouge — la peau râclée par la gouge de soixante-dix hivers.
Qui donc l'a vu sur nos rochers vidés, où la mer tonne ?
Personne.
Les petits des goëlands sur la grève s'en moquent — est-ce une vision de rêves ?
Know I ? Knows he ? Woe is me !
D'un long cheveu qu'il lui a pris... (oh ! j'en ai le frisson !)
D'un long cheveu blond,
Il fit une ligne, au bout de laquelle (faites le signe !), comme une étincelle,
Brille une goutte de sang — un rouge diamant.
Sa canne à pêche est un long roseau — une fusée d'eau —
Si haut qu'il touche au ciel — percé de trous comme un chalumeau,
Ce fou de roseau,
Ce fou de bambou,
Coupé je ne sais où,
Dans quelque pays fou,
Par quelque fou.
Ce qu'y disait le vent — ce vent si chaud — venant
Du cimetière d'en haut — le vent si chaud — du cimetière de la sapinière,
Du cimetière sur la falaise — qui brûle comme une braise,
Au soleil couchant,
Ce vent... ce vent...
Qui grise, venant
Des blanches tombes — les caves de la lune, où la mort, sous la dune,
Garde son noir pressoir.
Des ifs sur la falaise — que le vent baise, la nuit, tout doucement,
Le vent, est-ce bien le vent ?
Know I ? Knows he ? Woe is me !

Tremblait de tout son corps le vieux pêcheur — pleurait alors — pleurait beaucoup.
Sait-on pourquoi ? Je le sais, moi, et j'en frissonne...
Mais ne dirai à personne,
Car Dieu pardonne :
Dieu reprend ce qu'Il donne. — Ce fut horrible, ma mignonne,
Ma douce amie,
Aïe de ti — Aïe de mi :
Nina mia, Ninita,
Aïe de mi, almita,
De mi pobrecita !
Tout en pleurant, le pêcheur roux, tout en pleurant comme un enfant,
Lançait sa ligne au loin, au loin, — là où il n'y a plus rien qui soit béni,
Qui aime le Bien.
Au loin — où il n'y a plus rien — qu'un point.
Fou de pêcheur, que pêchiez-vous dans cette mer étrange ?
Qui l'a su ou qui le dira ? – Tra-deri, tra-dera.
Que pêche-t-on dans cette mer étrange,
De cette façon,
Avec cet hameçon ?
Prend-on le diable ou prend-on l'ange ?
Qui le sait ou qui le dira ? Tra-deri, tra-dera.
Avec un grand effort — suivi d'un grand soupir, las ! hélas !...
Il tire à terre, il tire au bord, horreur ! un corps !
Le corps d'une femme, plus belle, plus blanche qu'une
Statue d'argent vêtue de lune.
Ah ! bad luck, he ! Woe is me !
« Veux-tu m'aimer — me ranimer — malgré tes mains, malgré tes ans ?
« Je viens de la Nuit sombre — où toute âme sombre — qui habita l'Ombre aux murs de fer ;
« Oui, de l'Enfer. Suis-je assez belle ? »
Il se détourne. Au fond de l'eau les cloches résonnent
Des Villes noyées. Les âmes perdues rappellent cette âme et carillonnent.
Le vent murmure :
« Dieu te pardonne !
« Au nom de Jésus, Marie, Joseph, moi je t'adjure
« Me dire ton nom — ce que tu veux. » Les cloches résonnent.
« Es-tu ma femme, mon Ivonne ?

« Je t'ai tuée, ma douce Ivonne.
« Dieu te pardonne !
« Dieu me pardonne !
« Es-tu ma femme, mon Ivonne ? »
— « N' ai plus de nom — mais je suis belle — veux-tu m'aimer ?
« Ton drap de lit est un linceul
« Tu ne seras plus seul. »
— « Oui tu es belle. Elle me trompa, ma douce Ivonne. »
Les vagues sonnent et carillonnent. « Tu n'es pas elle, quoique aussi belle.
« Es-tu sa sœur — es-tu son ombre ?
« La tombe est sombre
« Et tout y sombre. »
Et le pêcheur coupa la ligne et fit le signe — La belle morte,
La vague l'emporte
Into the deepest Sea — Woe is me !
Le pêcheur rouge — plus ne bouge — sans cesse il pleure
Sur les rochers où il demeure,
Sur ces rochers brumeux.
Lorsque la lune
Surgit de la dune,
Ses frêles doigts bleus
Ferment la porte
Sur chaque morte
Sous l'Océan.
Fauchent l'ombre dense,
Ouvrent la porte
Des grands silences
Au Pénitent.
La nuit il pêche l'étoile d'or — l'étoile d'argent.
La brise qui vient — ne vient pas du Nord — ni de l'Occident ;
Ni du Sud ni de l'Orient — pourtant, ce vent...
Voyez-vous — tous deux nous rendra fous.

H. O'Shea.



LA NICHINA

HISTOIRE D'UNE COURTISANE VÉNITIENNE

(*Suite* [1])

—

DEUXIÈME PARTIE

LA PASSION DE LA NICHINA

Ce baiser que j'avais dû souffrir d'un domestique devant le cardinal, devant l'homme que j'aimais, m'accablait de honte. Sans doute, j'étais assez bien déguisée pour un œil indifférent, mais Guido, s'il me regardait avec attention, pouvait découvrir qui j'étais : comme alors je serais humiliée ! en quels inutiles périls se trouverait, je ne dis pas ma vie, car je n'y pensais point, mais mon amour ! Guido ne croirait point que la passion seule m'avait rendue sa servante et il allait me mépriser de mon abaissement. Je résolus de ne pas rester plus longtemps livrée à de pareils outrages; puis, il m'était impossible de m'en aller sans le voir.

— Je lui parlerai ce soir même, dis-je.

Aussitôt je monte à l'ancienne cellule de Frère Gennaro, qui était abandonnée. M'y enfermant, je m'occupe de me laver le visage, de me recoiffer et de donner une tournure élégante à mes simples vêtements de campagne. Il ne me fallut que quelques instants pour redevenir Nichina.

Dès que la nuit fut arrivée, je descendis dans la chambre de Guido et me cachai derrière une tenture. Le cardinal ne tarda pas à rentrer avec lui. Monseigneur le tenait embrassé et appuyait la tête contre la sienne. Frémissant et brutal, il l'entraîna.

Ce fut un scène horrible de fureur et de violence amoureuse. Sous un extérieur calme et élégant, Benzoni déguisait les plus ardentes, les plus odieu-

(1) V. *Mercure de France*, N° 80, 81, 82

ses passions. Ses désirs, impitoyables jusqu'à la cruauté, semblaient contraindre Guido, qui ne s'y abandonnait qu'avec lassitude. J'aurais voulu échapper à cet immonde spectacle, et je ne sais quel vertige me forçait à regarder ce qui m'était si exécrable. Je subissais la torture d'un prêtre qui voit insulter son Dieu, et je ne pouvais m'arracher à cette profanation.

Un coup, qui retentit à la porte, fit tressaillir le cardinal. Comme on s'obstinait à frapper, il se leva, entr'ouvrit et, d'un ton de colère :

— Enfin, qu'y a-t-il ?

— Un message de Sa Sainteté.

Je reconnus la voix de l'abbé Coccone.

— Ce vieux matou ne peut jamais nous laisser tranquilles, grommela le cardinal.

Puis il revint vers Guido, lui donna un baiser et sortit de la chambre.

Je ne pouvais plus me contenir ; j'avais besoin de crier mon indignation et mon dégoût ; je sortis de ma cachette. Guido pâlit en m'apercevant.

— C'est toi, Nichina ?

— C'est moi.

— Comment ! tu viens encore ici... après tout ce qui s'est passé ! Tu ne sais donc pas tous les dangers que tu cours ! Le cardinal veut t'assassiner !

— Cela m'est égal. Je viens t'arracher à tes abominations. Guido ! Guido ! tu oublies donc qui tu es pour te souiller ainsi !

— Ah ! voyons, qui es-tu, toi-même, pour venir me prêcher la morale ?

— Je suis une femme qui t'aime et qui a grand pitié de toi.

— Tu n'es qu'une immonde putain, qui couche avec tous les hommes.

— Guido ! Guido ! m'écriai-je les larmes aux yeux, si je suis putain, c'est toi qui en es cause, toi qui méprisas mon amour ! En tout cas, mes amours, si elles ne sont point chastes, ne vont point contre la loi de nature. Mais les tiennes sont horribles à Dieu et à tous les êtres.

— Sais-tu que je puis appeler et te faire jeter en prison ?

— Et moi, je puis te faire condamner au feu !

— Tu l'oserais, misérable !

Je m'étais jetée à ses genoux.

— Oh ! Guido, je t'aime trop pour cela : tu sais bien que je ne veux que ton bien. Si tu savais quelle joie j'ai ressentie le jour du couronnement, à voir que tu ne me regardais pas avec haine, que peut-être tu pourrais m'aimer encore.

— Oui, je m'en souviens : tu étais belle, ce soir-là, et puis quelle passion il y avait dans tes gestes et dans ta voix ! Tu es une grande comédienne, Nichina. Et je t'ai admirée.

J'étais déja redevenue toute riante, toute joyeuse.

— Je t'ai admirée, reprit-il, mais comme n'importe quel spectateur. Car, vois-tu, si je n'ai point conservé pour toi mes haines de jadis, mes haines d'enfant, je n'ai point non plus d'amour. Tu m'es indifférente.

— Guido ! Guido ! ne dis pas cela : je mourrais de chagrin.

— C'est la vérité. Je ne t'aime pas et je n'aime rien. Il y a entre moi et le monde comme un voile noir tendu sur toutes choses. Il y a une amertume dans l'air ; il y a une douleur dans toute action et je souffre sans cesse !

— D'où te vient ta souffrance, mon Guido ?

— Je l'ignore ; je sais seulement, hélas ! qu'elle n'est point imaginaire. Peut-être ma souffrance vient-elle de ne plus pouvoir rien souhaiter.

— Oh ! Guido, j'aimais mieux ta haine ; car, autrefois, avec cette haine tu avais un grand amour. Te souviens-tu que tu restais des journées à prier avec le pauvre frère Gennaro ?

— Oui, il était fou, et à vivre avec lui, je l'étais devenu moi-même.

— Guido, je le sens, tu es bien malade, puisque tu détestes jusqu'à ton passé, mais je te guérirai, va ! je te guérirai, sois sûr !

— Je ne puis pas être guéri, car la maladie qui me ronge, c'est l'existence. Je respire et je porte en

moi le dégoût. Pourtant j'ai encore un désir; et c'est ce désir qui m'empêche de me donner un coup de poignard et d'en finir avec la vie.

— Quel est ce désir, dis-le, dis-le vite!

— Je voudrais la richesse, une grande richesse pour être à mon tour le maître des hommes.

— Et si j'avais beaucoup d'or, Guido, si je te donnais tout l'or que je possède, voudrais-tu de moi pour ta servante?

En ce moment j'entendis un pas résonner dans le corridor.

— Au nom du Christ, me dit Guido à voix basse mais avec des gestes pressants, va-t'en : le cardinal revient! De grâce, va-t'en !

Je lui baisai la main et je me sauvai par une petite porte qu'il m'ouvrit lui-même.

En sortant, j'étais comme enivrée de la joie de l'avoir vu. Son accueil ne m'enlevait pas tout courage, me laissait même un espoir incertain qui suffisait à m'enchanter. Si j'étais riche, me disais-je, il viendrait à moi. Et je songeais à tout l'or qui était passé dans mes mains, que j'avais gaspillé en fêtes et en toilettes. Alors, à cause de Guido, je voulus être avare.

Michele des Etoiles, un jour que nous nous promenions ensemble au Ghetto, m'avait montré la maison d'un alchimiste qui vivait seul, disait-on, au milieu d'immenses trésors. J'avais ressenti un grand trouble à l'idée de ces richesses inutiles, et souvent j'eus le désir de pénétrer dans cette mystérieuse demeure. Cette fois je me décidai.

— Qu'il veuille bien m'enrichir, me dis-je, et je m'abandonne à lui, si vieux et si répugnant qu'il soit. Pour Guido, je suis prête à tous les sacrifices.

Avec cette ardeur qui ne me laisse pas un moment de repos quand j'ai formé un dessein, je cours au Ghetto avant que le couvre-feu soit sonné. Je frappe à la porte de l'étrange maison. Un vieux petit homme, en haillons sordides, vient m'ouvrir,

qui n'avait pas un cheveu sur le crâne, mais dont la longue barbe tombait presque jusqu'à terre. Ses paupières formaient deux poches rouges et plissées.

— Que voulez-vous, me demanda-t-il ?

— Est-ce vous, l'alchimiste ?

— Oui.

— Eh bien, j'ai quelque chose à vous dire.

Le vieillard parut très étonné. Il m'apprit que, depuis plus de vingt ans, personne n'avait eu rien à lui dire, et que j'étais sa première visiteuse. C'est pourquoi il me fit entrer, avec grand respect, dans une salle immense, encombrée, poudreuse, et qui me parut plus sale encore que ses vêtements. Comme il me demandait ce qui m'amenait chez lui :

— Qu'est-ce que vient faire une jeune femme chez un monsieur à cette heure ?

Il se récria.

— Oh ! ma pauvre enfant, vous ne m'avez donc pas regardé ? Ces badinages ne sont plus de mon âge.

J'allai m'asseoir sur ses genoux et, lui caressant sa barbe blanche :

— C'est vrai que vous êtes vieux, mais vous tenez encore bien sur vos jambes.

Il parut flatté du compliment et il eut pour moi un sourire de reconnaissance.

Je devins plus audacieuse.

— Voyons, suis-je une belle fille, oui ou non ?

— Vous n'êtes pas une belle fille, vous êtes l'une des Grâces.

— Si vous me trouvez belle, c'est excellent ; je m'engage, — et cela je le jure sur le Christ, — je m'engage à vous faire éprouver plus de plaisir que vous n'en avez encore jamais eu tout en prolongeant votre existence d'au moins vingt années.

Il me regardait avec stupeur, cherchant si je n'avais pas, sur le front, quelque signe infernal.

— Oui, je vous promets de vous rendre très heureux, seulement il faut que vous me donniez de l'or, beaucoup d'or.

Il voulut prendre sur sa tête des cheveux pour se les arracher, mais, n'en trouvant pas, il se contenta de me repousser, et puis, se levant, il se mit à trépigner en hurlant de colère :

— Voilà ce que j'attendais : on me demande de l'or, de l'or, toujours de l'or, mais est-ce que j'en ai, est-ce que j'en tiens, moi, de ce gibier infernal, de ce cochon maudit, de cet or damné !

— N'êtes-vous pas alchimiste ?

— Je suis un alchimiste, c'est vrai, mais un alchimiste honnête, et, quoique vivant au Ghetto, bon chrétien. C'est vous dire que je n'ai jamais usé de la Pierre qu'avec discrétion. Il y a des gens qui, de paroles, méprisent la fortune et, de fait, oublient de vivre pour la rechercher. Je me contente de ne point l'estimer plus que ne veut le Seigneur. Et je gagne mon existence à tourner des pieds de table.

— Mais vous ne faites donc pas d'or ?

— J'en ai fait autrefois, mais cela coûte trop cher; d'ailleurs le métier est perdu aujourd'hui : on ne nous en demande plus. Tenez, regardez ces cornues, ces alambics, ces in-quarto : j'ai mis ma fortune à les acheter. Un jour, je rencontre chez un brocanteur de Vicence un manuscrit arabe, fort précieux, que je payai dix mille ducats. Je ne savais pas la langue; je m'occupai aussitôt de l'apprendre, et au bout de vingt ans j'arrivai à lire le livre couramment et à connaître toutes les combinaisons pour se procurer de l'or. Malheureusement, un ver avait rongé les feuillets à l'endroit où l'on indiquait les matières à combiner. J'ai bien essayé de les découvrir à l'aide de mes propres lumières, mais mes expériences n'ont pas abouti. Il y a des alchimistes qui pretendent que le sang est l'élément générateur et qui, pour en avoir, égorgent de petits enfants. Moi, j'ai des principes et j'ai craint de me brouiller avec le bargello.

Il s'était apaisé peu à peu et, de ses vieilles mains osseuses, me caressait les seins, me pressait les fesses.

— Voilà pour faire de l'or, dit-il, qui vaut bien toute l'alchimie,

— Mais si vous croyez que ça ne les fatigue pas! m'écriai-je.

— En tout cas, les expériences sont moins longues et moins pénibles. Je voudrais pouvoir vous remplacer, ma jeune amie. Et puis, si j'étais femme, je n'aurais pas besoin d'être honnête.

Là-dessus, il me mit poliment à la porte.

Je me dirigeai vers la maison de Morosina, à laquelle j'allais de nouveau demander l'hospitalité. En chemin, je réfléchis aux conseils que venait de me donner le vieillard. Comme tous les sages, il s'était contenté de me dire mes propres pensées, en leur prêtant ce qui restait encore de force à son âge. Désormais, je savais, à n'en plus douter, que je portais en moi la richesse et qu'il était inutile de la chercher ailleurs.

Il y avait alors à Venise un juif nommé Moïse Buonvicino qui possédait une fortune considérable. C'était lui qui dirigeait la Banque de la Foi. Il ne portait point le chapeau jaune, la rouelle, ni aucune marque d'infamie. Au lieu de demeurer au Ghetto, il habitait, sur le grand Canal, un des plus splendide palais de Venise, où les plus hauts gentishommes de la République se flattaient d'être reçus. J'appris avec étonnement que ma sœur Costanza l'avait épousé. Ah! fis-je, ma sœur est bien capable d'épouser un homme riche, parce qu'elle ne manque pas de beauté, mais il lui est impossible de s'en faire aimer, car elle a l'humeur acariâtre et l'esprit stupide. J'entrepris donc d'avoir Moïse pour amant. Cela n'était point facile, car beaucoup de femmes l'avaient sollicité en vain. J'envoyai cette fine mouche de Morosina déposer de l'argent à sa banque. Tout en causant de l'état du commerce à Venise et du tort que causaient aux banques les monts-de-piété qui prêtaient de l'or à un intérêt dérisoire, Morosina lui dit :

— Vous vivez plus chastement qu'un moine,

avec toutes vos richesses. Enfin, vous êtes un jeune homme !

— Oh ! oh ! fit-il, j'ai passé la cinquantaine.

— Je vous aurais donné trente-deux ans à peine. Vous voyez que vous ne portez pas votre âge... Je serais à votre place, moi, je voudrais connaître les femmes de Venise : il y en a de si belles.

— Comment les appelez-vous ?

— Mais il y a la Nichina, on ne parle que d'elle : c'est une fille superbe ; seulement, je serais homme, je ne la prendrais pas, car il y en a d'aussi jolies et de moins chères. Parce qu'elles sont moins connues, elles n'en sont pas moins agréables ; par exemple : Marietta Vespa, Lugrezia Barcariola...

— Comment avez-vous nommé la première ?

— La Nichina.

— La Nichina. Et c'est la plus célèbre ?

— Oui, mais la célébrité, dans l'espèce, ne joue pas un grand rôle. A votre place, j'irais voir cette jolie Margherita, par exemple.

— Enfin, on ne parle que de la Nichina ?

— Assurément, mais il y a dans de petites maisons écartées au fond de ruelles sombres....

— Nichina a de riches amants ?

— Je vous crois ! Le Doge vient chez elle.

— Vous en êtes sûre ? demanda-t-il.

Et il la regarda d'un œil de peseur d'or, qui eût fait trembler des femmes d'une vertu plus incertaine et d'une âme moins bien assise. Morosina répondit d'un ton tranquille :

— Certainement, cela est connu de Venise tout entière : il n'y a que vous qui l'ignoriez.

Moïse demeura quelques instants silencieux, puis, éclatant de rire et se frottant les mains :

— Ah ! ah ! s'écria-t-il, le Doge vient chez elle ! Le Doge vient chez elle. Eh bien ! il n'y viendra plus, je vous le promets !

— Comment cela ?

— Je veux la Nichina, moi. Je vais la prendre pour maîtresse.

— Je ne vous le conseille pas. C'est, paraît-il, une femme ruineuse.

— Ruineuse! est-ce qu'on me ruine, moi? Est-ce que je n'ai pas la Banque de la Foi? la plus riche banque d'Italie! Ah! le Doge vient chez elle. Eh bien, je voudrais voir qu'il vînt chez elle la semaine prochaine, oui! je voudrais voir ça, moi!

Dès le lendemain, Moïse Buonvicino se rendit à la maison de Morosina. Il ressemblait à un vieux marinier qui se serait déguisé en gentilhomme. Dans son visage, d'une laideur singulère, le nez seul trahissait la race. Il me fit ses propositions. Il était disposé à me couvrir d'or et à me meubler un palais. Seulement, je ne devais y recevoir que lui et ses amis. Naturellement j'acceptai, mais une fois qu'il m'eut installée dans ma nouvelle demeure, il osa m'avouer sa passion.

— Ah! bien! dis-je, en voilà un goût! Et que me donnerez-vous pour vous satisfaire?

Il me promit des trésors. Il s'agissait de me trousser le derrière et de l'exposer à ses coups. C'était son plaisir de crier en me fouettant: « Chienne de chrétienne! Chienne de chrétienne! » Entre ses repas, il était fort poli.

Une fois, je lui avouai discrètement l'ennui qu'il me causait.

— Mon cher ami, vous avez beau être l'homme le plus riche de Venise, vous comprendrez que votre passion est insupportable. Regardez dans quel état vous m'avez mis.

Et je lui exposai le tableau de ses supplices, ces belles chairs qui étaient le délice de mes anciens amis et qu'il ne savait que lacérer.

— Cela ne peut pas durer, repris-je, vous m'enlaidissez.

— On ne vous voit pas.

— Mais je me vois, et surtout je me sens bien.

— Si vous ne voulez pas m'accorder cette jouissance, je serai forcé de diminuer mes cadeaux.

— Ne faites pas cela! m'écriai-je, ne faites pas cela! Ou aussi vrai que j'ai été baptisée par ma mère, je vous flanque à la porte de chez moi et vous n'y rentrerez jamais.

— C'est bien, dit-il, en courbant l'échine.

Depuis, il n'exigea plus d'aussi barbares jouissances. Il venait tous les jours chez moi, me donnait un petit baiser du bout des lèvres et du nez.

— Tu vas bien, mignonne ? faisait-il.

— Oui, mon beau chéri.

— Allons, c'est excellent !

Il s'installait à ma table, et se mettait à écrire des lettres d'affaires.

De temps à autre, il me donnait une petite tape sur la joue, ou bien il me disait sur un ton affectueux :

— Prépare-moi mon omelette au cumin, ma chérie, il n'y a que toi qui sache la faire.

Pour toutes ces complaisances, il me remettait chaque mois vingt mille ducats.

S'il me répugnait plus que tout homme au monde, je tenais cependant, en mon âme et conscience, à remplir mon devoir. Puis il y allait de ma fortune de me l'attacher. Qu'une femme passe à Venise pour être plus belle que moi, me disais-je, et aussitôt mon galant me laisse dans mon palais au milieu de mes domestiques sans un bagattino devant moi. Un jour qu'il n'avait pas ouvert la bouche et que je le voyais plus absorbé que de coutume, je jugeai la situation pleine de périls. Alors, lente, sinueuse, avec une jolie façon d'étirer les bras et, en tordant mon corps, d'offrir la croupe et les seins, je m'approche bien doucement ; puis je lui prends le menton, je le câline et je lui chuchote à l'oreille :

— Est-ce qu'on n'aime plus sa petite fa-femme, qu'on ne la regarde plus ?

— Comment, je ne te regarde pas ? C'est vrai ! aujourd'hui, je ne t'ai pas demandé mon omelette au cumin. Ah ! ma pauvre enfant, ne m'en veux pas : je suis si occupé !

— Il ne s'agit pas de ton omelette, lui dis-je, je ne suis pas une servante, mais une femme en chair, en bonne chair ; je suis ta petite amie. Tiens, tâte !

Et, lui saisissant la main, je la promenais du haut

en bas de mon corps. Il avait des saccades de petits rires qui ressemblaient à des quintes de toux.

— Allons, repris-je, déshabille-toi.

— Mais les lettres ?

— Tu les écriras tout à l'heure.

Il me laissait lui enlever ses habits. Je débraguettais le bonhomme comme une mère son enfant, et, avec la hâte d'une fiévreuse, je jetais ses nippes par les places, anxieuse de connaître l'état de son amour.

— Ne jette pas mes vêtements ainsi, s'écria-t-il, tu vas faire tomber l'or !

— Ne t'occupe pas de ça, répliquai-je.

Prompte comme l'éclair, je sors de ma robe, j'enlève ma chemise, je l'entraîne au lit. Après avoir fatigué mes doigts de mille jeux et m'être tournée de toutes manières, j'observai que Michele Buonvicino restait calme.

— C'est drôle, dis-je en lui regardant le dessus de la tête, tu as pourtant encore cinq cheveux noirs.

Croisant les bras dans une attitude de résignation, il poussa un soupir.

— Ah ! les affaires absorbent un homme, vois-tu !

J'eus soudain une illumination. Je me lève à la hâte et lui prépare un bain.

— Va le prendre ; c'est excellent pour ta situation.

Il revint quelques instants après :

— Eh bien ? demandai-je.

— Oh ! dit-il, l'eau n'était pas assez chaude.

J'étais lasse et furieuse de voir ainsi avorter mes projets.

— Vieille guenille ! vieille limace ! m'écriai-je, j'y renonce.

Et je lui tournai le derrière. Mais lui, avec les yeux d'un homme qui vient de gagner à la loterie, me caressait à la façon d'un grand'père.

— Fais-moi ma petite omelette, Nina, veux-tu ?

Je lui fis sa petite omelette. De plus, je consentis à me laisser fouetter de temps en temps. Je lui

défendis seulement de m'appeler : Chienne de chrétienne, parce que cela m'humiliait.

— Si vous me faites mal, dis-je, c'est moi qui vous fouetterai.

— De vous, chère amie, tout ne peut m'être qu'agréable.

— Eh bien, repliquai-je, changeons de rôle. Je préfère cela, si vous y avez le même plaisir.

Costanza apprit ma liaison avec son mari. Elle vint me trouver toute frémissante de colère.

— Ah ! s'écria-t-elle, quand Moïse se plaignait de ne pouvoir rester avec moi, quand il prétendait que ses affaires l'appelaient au dehors, c'était toi, ses affaires. Et il ne me donnait plus rien, ni argent, ni baisers. Canaille ! tu n'as donc pas de cœur pour prendre tes amants dans ta famille ?

Je n'eus pas l'air d'avoir entendu ses injures et je lui répondis avec calme :

— Ne faut-il pas que tout le monde vive ? Je ne tiens pas à ta chiffe d'homme, tu peux le reprendre, mais je veux aussi, moi, tâter de sa fortune ; tu as assez mangé du gâteau comme cela : laisse-m'en une part.

Comme elle se préparait à s'élancer sur moi, je craignis de ne pas être assez forte, j'appelai à mon aide quelques domestiques qui, après avoir reçu insultes, crachats, égratignures, coups de pieds, parvinrent à la jeter dehors. Mais la colère de Costanza était redoutable. Il s'agissait d'en prévenir les effets. Je connaissais l'âme de ma chère sœur ; je la savais pourrie d'orgueil, de ressentiment ; animée d'une fureur toujours tiède, toujours prête à se dégorger au premier feu ; et plus capable d'écouter les conseils de son derrière que les reproches de sa conscience. Je fis venir mon intendant, lui ordonnai de quitter ses vêtements, de s'habiller en gentilhomme et de se rendre chez elle.

— Tu ne seras pas à plaindre, dis-je ; sans me valoir, elle n'est pas indigne d'être ma sœur.

Le soir n'était pas venu, que je vois arriver mon Moïse tout éploré. Il avait vieilli de dix ans. Ses traits étaient tirés et les cinq cheveux noirs qui lui restaient étaient devenus blancs.

— Tu as fait une perte d'argent? demandai-je en feignant une vive surprise.

— C'est moins grave, dit-il, mais c'est horrible tout de même; oui, horrible! Mon pauvre cœur en est malade.

— Allons, pleure un peu, cela te soulagera. Veux-tu ta petite omelette?

— Non, plus tard. Ma femme, ta sœur! car il paraît que c'est ta sœur, ma femme?

— Ah! m'écriai-je, je ne sais pas, je ne m'occupe pas de tes affaires et je suis brouillée avec ma famille.

— Eh bien, par un hasard extraordinaire, j'ai surpris ta sœur, tu ne devinerais jamais avec qui? avec ton intendant!

J'eus l'air de revenir de l'autre monde.

— Oui! avec ton intendant! Ah! mais je lui en ai donné, au galant, du bâton sur la tête! Je pense qu'il n'en reviendra pas.

— C'est un beau coup que tu as fait là! Comment, maintenant, vais-je me passer d'intendant?

— Je t'en trouverai un autre. Quant à ma gueuse de femme, elle s'est sauvée, et sais-tu ce qu'elle m'a dit en partant?

— Comment veux-tu que je le sache?

— Elle m'a dit : « Va retrouver ma salope, ma coquine, ma putain de sœur, celle qui t'appelle une chiffe, une limace. Est-ce que je suis une chiffe, voyons? est-ce que tu m'as traité de la sorte devant elle.

— Vas-tu à présent écouter cette menteuse? Mon cher petit mari, je sais bien que tu es le plus vaillant amoureux du monde et que, si tu n'avais pas à t'occuper de ta banque, tu me rendrais malade, je n'en pourrais plus.

— Ah! s'écria-t-il en me donnant un baiser sur la joue, je savais bien, petite Nina, je savais bien que tu m'aimais. Parmi les canailles qui composent

le monde, tu es la seule en qui j'aie confiance.

Malgré tout l'argent que je recevais de Moïse, j'avais peine à mettre de côté quelques ducats. Le juif, en effet, tenait à éblouir Venise de sa magnificence, et ma maison devait être la première de la ville. Fréquemment, il recevait à sa table les plus fameux gentilshommes. Il fallait alors que dans ma toilette, la livrée, le festin, il y eût un luxe inouï, une nouveauté surprenante, sans quoi Moïse me témoignait sa mauvaise humeur.

Au milieu de ces fêtes fastueuses, d'où je retirais d'assez maigres bénéfices, mon existence était d'une écœurante monotonie. Ces seigneurs et ces marchands, réunis par intérêts, négligaient d'être aimables, et les entretiens étaient froids et cérémonieux. De mes anciennes connaissances, Morosina, qui avait de l'argent à la Banque de la Foi, Cecca, qui passait pour la mère de la comtesse, Michele, à cause de sa grande laideur et de ses bouffonneries, étaient seuls admis à me voir. Encore ne devaient-ils point venir trop souvent chez moi, car leurs visites excitaient les soupçons du juif. Il n'avait pas idée de la passion de Cecca, mais il craignait que mes amis pussent me servir de messagers, si la fantaisie me venait de lui planter des cornes. Ainsi enfermée dans mon palais comme dans une prison, n'ayant que de loin en loin des nouvelles du dehors, je ne savais rien de l'homme pour qui je travaillais à m'enrichir et dont la vie était ma seule préoccupation. Parfois, à table, j'entendais parler des disputes et des rixes qui avaient lieu au palais Benzoni, et je me demandais si Guido n'était pas mort. Malgré mes angoisses, il me fallait avoir l'air calme et souriant, répondre aux plaisanteries des amis de Moïse, m'intéresser à leurs conversations. C'était un supplice que je ne pouvais plus souffrir. Je résolus de m'enrichir et de me délivrer au plus vite. Grâce au ciel, l'occasion que j'attendais ne tarda pas à se présenter.

Morosina, dont la piété semblait croître avec le

temps, vint me chercher un soir pour me conduire à Saint-Bartholomé, où un franciscain, le frère Martino de Calabre, attirait la foule par ses prédications violentes. Cette fois, il tonna contre la richesse, l'usure, la banque, et menaça Venise de la colère de Dieu, si elle ne se hâtait pas de chasser les juifs qui l'infestaient. Le moine fit le tableau d'une véritable cité chrétienne et il parla si éloquemment que tous, à l'entendre, versèrent des larmes : les pauvres rêvaient au partage et à la communauté des biens, tandis que les riches, séduits par l'image de cette société admirable, consentaient de grand cœur à se dépouiller d'une fortune dont, — commodément assis sur leurs carreaux de satin, — ils ne se sentaient plus, en ce moment, le besoin. Je sortais de l'église, lorsque je rencontrai Michele des Etoiles qui m'offrit de l'eau bénite. Nous rentrâmes ensemble, et, chemin faisant, je lui demandai s'il appréciait les sermons de frère Martino.

— J'admire, me répondit-il, comment les moines, seuls parmi les hommes, peuvent se passer de femme pour fabriquer des enfants. Il n'est pas d'épouse plus féconde que leur robe. Frère Girolamo de Ferrare a eu pour fils Frère Gennaro de Florence et Frère Gennaro engendre à son tour Frère Martino. A moins que ces trois moines ne soient les incarnations d'un même être qui, comme le phénix, renaît de ses cendres.

Puis il reprit :

— Ils ont une façon bien originale d'adorer le bon Dieu ; c'est de dire tout le mal possible de sa création. Ils imaginent un Seigneur tout-puissant qui, pour ne pas priver l'homme de sa liberté, se laisse du matin au soir cracher à la face, se réservant de faire griller plus tard ses insulteurs. Tel ce bon père de famille qui permet à son enfant de lui assourdir les oreilles d'un tambourin, dans l'espoir de lui administrer ensuite une vigoureuse correction. Pourtant, Nichina, c'est à ces rêveries de barbare que l'humanité tient le plus, c'est pour n'en avoir pas senti le charme que tant d'hommes sont

morts au milieu des flammes. Et les victimes, qui se proposaient de rendre les hommes heureux sur la terre, étaient encore moins intéressantes que leurs bourreaux, qui avaient le bon esprit de ne songer qu'aux félicités du ciel ! Car les moines, quand ils viennent à nous parler du ciel et de l'enfer, nous donnent l'impression de riches gentilshommes qui nous entretiennent de leurs propriétés où ils ont passé l'automne; nous pouvons les écouter avec intérêt et confiance, mais je me défie des prédicateurs qui s'occupent de ce monde méprisable qu'ils ont appris à connaître au fond de leur couvent, en lisant un traité de théologie. Ils ont une habitude de sacrifier les hommes à l'humanité et de chercher la jouissance des personnes en torturant leurs membres, ce qui serait d'un comique irrésitible; si nous ne devions tant nous-mêmes en souffrir.

L'homme, en réalité, n'a qu'une supériorité sur les autres animaux; c'est d'avoir choisi une pièce d'or pour représenter tous ses instincts et, par là même, simplifier la guerre qu'il livre à l'homme, se permettre une trêve dans ses batailles, sauvegarder, embellir, diviniser ses fonctions. Il faut croire, pourtant, que ce symbole dépasse l'intelligence commune, puisque, sans cesse, des êtres comme Frère Girolamo ou Martino de Calabre s'élèvent contre cet or souverain qui concentre sur lui toutes les fureurs et toutes les haines, en laissant l'amour et la faim se rassasier presque en paix.

— Vous tenez des discours effrayants, dis-je, mais vous n'eussiez point parlé de la sorte autrefois.

— Ah ! fit Michele, depuis que je vous ai connue, j'ai usé plusieurs philosophies. J'ai été avec l'Aristote de l'Ecole, puis avec l'Aristote de Pomponazzi; j'ai été platonicien; je ne suis plus maintenant que moi-même, du moins en ai-je le désir. Ne faites pas attention à mes systèmes. Les philosophes, comme les autres hommes, sont enclins au changement.

— Savez-vous que, si l'on vous entendait, vous seriez brûlé ?

— Ma chère amie, je ne dévoile mes pensées, comme vous ne levez vos robes, qu'en secret.

— Et si je vous dénonçais?

— Oh ! s'écria-t-il, je n'ai pas à craindre ce malheur : il faudrait que vous m'eussiez aimé.

— Enfin, Michele, ne trouvez-vous pas qu'à notre époque, plus qu'autrefois, les crimes se multiplient; que l'avarice, par exemple, est fréquente et excessive ! Ces prédicateurs ont leur utilité.

— Ils jouent le rôle, répondit le philosophe, de ces chansons de nourrice dont on berce les marmots pour les endormir, mais les enfants dorment bien sans elles, quand ils sont fatigués; les peuples aussi ont besoin, de temps à autre, de reposer leurs membres; seulement, — les moralistes l'oublient volontiers, — c'est pour reprendre ensuite, plus dispos leurs luttes et leurs plaisirs.

Je m'amusais, quand je n'avais rien à faire, à écouter le bavardage de Michele. S'il me fatiguait, je le congédiais après lui avoir remis quelques ducats; et je ne le voyais plus durant des semaines. A son retour, il me disait qu'il sortait d'un grand travail, mais il ne se contentait pas, semblait-il, d'étudier dans les livres, car on le rencontrait en de bizarres compagnies.

Cette fois, je voulus retenir Michele à dîner. Ses réflexions, d'ordinaire, divertissaient Moïse. Mais, j'étais en retard pour le souper et, quand nous arrivâmes, je vis la table occupée par plusieurs marchands du Ghetto.

— Seigneur Michele des Etoiles, dit le juif en s'avançant vers lui avec une extrême politesse, vous voyez : les places sont prises par nos amis. Si vous voulez revenir demain, nous vous verrons avec plaisir. Ayez seulement une mise plus décente, mon ami.

Michele était devenu pâle de colère. Il s'écria :

— On ne gagne une mise décente que lorsqu'on touche à l'or des autres !

Moïse haussa les épaules et alla s'asseoir.

Alors, je dis à voix basse à Michele :

— Va dans ma chambre; on t'y servira et j'irai te retrouver tout à l'heure.

Je ne m'ennuyai jamais autant à la table du juif que ce soir-là. Tous ces marchands causaient de leur industrie, sans m'adresser une parole, et Moïse, en leur société, ne daignait pas faire attention à moi. Je mangeais en silence, furieuse du mépris qu'on me témoignait, ne songeant qu'à me venger de Moïse et à lui faire payer son insolence grossière à l'égard de mon pauvre ami. Dès la fin du repas, je le laissai avec ses invités et je me retirai dans ma chambre. Quelle ne fut pas ma surprise en trouvant Michele des Etoiles transporté de joie.

— Allons! Nichina, dit-il, sois sincère: est-ce que tu l'aimes, ton juif?

— Grand Dieu! Comment peux-tu m'adresser une pareille question!

— As-tu quelque chose contre lui?

Je lui répondis d'un soupir.

— Je vois que tu serais heureuse de te venger. L'important est de le bien faire. Or, existe-t-il une vengeance plus savoureuse et plus profitable que de prendre à un ennemi sa fortune?

— Que veux-tu dire? demandai-je.

— Il dépend de toi d'avoir toutes les richeses de cet homme. Tu n'as qu'à suivre mes prescriptions. Peux-tu me prêter cent ducats?

Je songeai au petit trésor que j'amassais pour Guido, à cet or qui devait me conquérir son amour, et je répondis que je ne possédais rien. Mais Michele, sans se déconcerter, insista.

— Eh bien! va les demander à Moïse.

Sa parole était si pressante, que je n'eus pas une hésitation. Et, un instant après, je lui rapportais l'argent.

— Mais que veux-tu en faire?

— Tu le sauras bientôt, dit-il en ricanant. Ah! ah! voilà qui est divertissant de se venger du juif avec son or. Pour une fois, les prédications de Frère Martino de Calabre n'auront pas été inutiles!

Et il disparut.

Les jours se passèrent. J'avais déjà oublié Michele et sa vengeance, lorsqu'un soir, au dîner, j'aperçus Moïse dont j'avais, depuis quelque temps, remarqué le visage triste et soucieux, qui pleurait en silence. La pitié qu'il crut trouver dans mes regards l'encouragea ; il laissa éclater sa douleur :

— J'ai mis toute mon existence, dit-il, à édifier la Banque de la Foi. Mes jours se sont écoules dans un continuel labeur : avant de te connaître, je n'ai eu ni amour, ni plaisir. C'était mon rêve, en enrichissant Venise, d'acquérir, pour moi et ceux de ma race, le droit de jouir de la vie comme les autres hommes ; et je pensais qu'ayant rendu tant de services, je verrais, avant de mourir, se réaliser mes espérances. Et tout d'un coup, par l'ouvrage de quelques insensés, ma grande œuvre est détruite !

— Mais, dis-je, en cherchant à dissimuler ma frayeur, qu'y a-t-il ?

— Il y a qu'il paraît, depuis quelque temps, d'abominables écrits, de venimeuses satires contre moi, contre ma Banque, contre mes coreligionnaires. Ne reproche-t-on pas à la Seigneurie de tolérer, dans une ville chrétienne, des agissements qui, selon l'auteur, sont criminels ? Un moine, nommé Martino de Calabre, déjà m'avait attaqué du haut de la chaire ; on reprend ses accusations ; on s'indigne des bénéfices que j'ai retirés de mes grandes entreprises ; sans songer à ce que j'y ai dépensé d'esprit, d'ardeur, de patience ; sans voir que j'y ai risqué plus que ma liberté, ma tête ! Et on demande à la Seigneurie la fermeture de ma Banque et la création des Monts de Piété à l'imitation de ceux de Florence et de Bologne, sous prétexte que la Banque prête de l'argent à des intérêts trop élevés, comme si la Banque, qui avance des sommes considérables à l'industrie des hommes, pouvait être comparée à ces associations de pauvres, qui n'ont pour but que de maintenir sur terre les fainéants, les lépreux et les pestiférés.

— Oh ! fis-je, vous vous alarmez trop tôt : tout n'est pas perdu !

— Ces livres et ces sermons, continua-t-il, ont excité Venise contre moi. Venise n'est plus la ville qui a triomphé de la mer, qui l'a forcée à se retirer devant elle et à la porter à travers le monde ! Venise est à la merci d'une bande de frocards et de gueux. Maintenant, la République se demande si ma Banque ne doit pas être fermée. On va consulter les Pregadi et le Grand Conseil ; et je ne sais s'ils seront avec moi : je ne respire plus.

A ces paroles, j'entrevis, penchée sur cette ruine menaçante, l'ombre railleuse et vengeresse de Michele des Etoiles, et je frissonnai. Cependant, Moïse me racontait la naissance difficile de sa banque, les résistances, les haines, les préjugés qu'il avait dû vaincre pour la créer, son lent et pénible développement, puis enfin, pour récompenser son immense effort, le succès éclatant, la richesse et la toute puissance. Le juif ne me paraissait plus le vieillard ridicule, inhabile à la joie d'amour, mais quelque adversaire formidable d'énergie, de souplesse et de ruse, qui, sans doute, ne céderait que devant la force des choses et après une lutte acharnée. J'eus peur, j'eus honte de le trahir ; et je mis toutes mes caresses, tout mon esprit à le consoler et à lui rendre un espoir qui, je le savais bien, renaîtrait de lui-même, mais dont je voulais lui paraître l'artisan.

Michele vint me voir dans la soirée et je lui retraçai la douleur de Moïse, en lui laissant voir que je n'étais pas indifférente. Je m'étonnais que le banquier fût devenu si différent de l'amoureux.

— Les hommes, me dit-il, sont intéressants lorsqu'ils suivent leur destin, et qu'ils accomplissent la fonction pour laquelle ils sont nés ; ils deviennent, au contraire, stupides toutes les fois qu'ils prétendent y échapper. Dans le plaisir, seuls les artistes et les philosophes ne sont pas ridicules, parce que le plaisir n'est point pour eux un repos,

mais une forme nouvelle d'activité. N'exagérons pas toutefois la beauté de ton juif.

Et comme je baissais la tête, que je paraissais humble et hésitante, il me demanda, en prenant un air impitoyable :

— Nichina veux-tu te venger ?

— Certainement, répondis-je.

— Nichina veux-tu être riche ?

— Mais oui ! repris-je.

— Eh bien ! Nichina, tu n'as qu'à m'écouter :

Et il me souffla ma conduite. J'eus le courage ou la lâcheté de lui obéir.

J'avais, entre autres adorateurs malheureux qui devaient se contenter de me suivre à la promenade ou à l'église, un gentilhomme nommé Farfetti. Il me poursuivait depuis longtemps, mais je ne lui avais jamais accordé un sourire, car son visage me répugnait. Membre du Conseil des Dix, il était à la tête d'un parti puissant et possédait une grande influence, aussi bien au Sénat qu'au Grand Conseil. Je dépêchai vers lui Morosina, pour l'encourager sans lui rien promettre. Elle le pria de venir dans sa maison un jour que j'avais l'habitude d'aller lui rendre visite. Le jour convenu, j'étais déjà chez la comtesse, quand je vis arriver mon homme, d'une allure légère et les yeux brillants de joie amoureuse.

Il fut ravi de mon accueil. Je fus aimable, tendre, caressante pour lui. Je lui fis mille avances. Il n'y comprenait rien, lorsque tout à coup, profitant d'un moment où nous étions seuls, je m'approche de lui et, d'une voix tremblante d'émotion jouée :

— Seigneur, dis-je en lui mettant les mains sur le bras comme un grappin, seigneur, vous m'avez écrit que vous m'aimiez : est-ce vrai ?

— Comment pouvez-vous en douter, s'écria-t-il.

— Eh bien, continuai-je, le jour est venu de me montrer que vous m'aimez, autrement qu'en paroles. J'ai fait des dettes imprudentes et je suis perdue si je ne les paie pas ces jours-ci.

— Combien vous faut-il ?

— Cinquante mille ducats ?

Farfetti baissa la tête et la secoua plusieurs fois, en répétant d'un ton désolé :

— Cinquante mille ducats !

— La somme est importante, repris-je, mais je sais un moyen de vous la procurer. Soutiendrez-vous la Banque de la Foi devant le Conseil ?

— Certainement, je la soutiendrai. C'est la richesse de Venise.

— Soutenez-la : vous avez raison. Seulement, laissez croire, si cela est possible, à Moïse Buonvicino que votre décision n'est pas encore prise, que vous tenez à examiner la chose.

— Et pourquoi cela ? demanda Farfetti.

— Parce que Moïse, répondis-je en souriant, vous donnera un petit encouragement, cela est certain, pour vous décider en sa faveur.

Farfetti se leva très pâle.

— Nichina, s'écria-t-il avec colère, tu oublies que je suis un gentilhomme. Sois sûre que si tu n'étais pas une femme, je te rappellerais ma naissance.

Je pris aussitôt mon voile et je me disposai à sortir; puis, d'un ton sec :

— Allons ! c'est bien, je m'en vais.

Mais je n'avais pas ouvert la porte, qu'il me suppliait de revenir.

— Nichina ! reste, je t'en prie. Je t'aime ! Je suis prêt, pour te le prouver, à tous les sacrifices, mais je ne puis pourtant pas me déshonorer !

Je revins vers lui pleine d'indulgence.

— Voyons, est-ce un déshonneur d'accepter un cadeau pour sa maîtresse. D'ailleurs, tu ne le demanderas pas : je te prie seulement de le recevoir.

Comme il hésitait encore :

— Je ne suis pas assez jolie pour vous, sans doute ?

Et tout en marchaut d'un pas furieux dans la chambre, j'avais soin, comme par mégarde, de le frôler au passage. Ses yeux brillaient de désir, mais il demeurait toujours irrésolu.

— Si cela pouvait rester secret, dit-il enfin !

Je le regardai.

— Mais certainement, imbécile ! cela restera secret, à moins que tu ne te plaises toi-même à le crier sur les toits.

Il consentit enfin ; et Michele des Etoiles dépêcha vers Moïse un de ses amis avec une fausse lettre de Farfetti. Le juif se crut obligé de verser les cinquante mille ducats et les envoya, non sans regret, à mon adorateur qui, dès qu'il les eut reçus, s'empressa de me les faire remettre. Le soir même, ayant dit à Moïse que j'allais à une fête avec Morosina, je me rendis chez Farfetti, toute nue sous mon manteau, lui donner sa récompense ; mes lèvres, mes mains, mes jambes eurent des mouvements assez vifs et assez heureux pour lui laisser croire que je l'adorais. Après une nuit de caresses, je le quittai, épuisé de jouissance, mais gardant sur les lèvres et dans les yeux le souvenir de mon corps comme une chaîne indestructible qui devait toujours le lier à moi. Dès lors, je profitai de son crédit persistant pour extorquer encore à Moïse des sommes considérables.

La superbe confiance qui, jusqu'alors, avait soutenu le juif, commençait à l'abandonner. Des pasquins ridiculisant ses amours, des écrits où on l'accusait de voler la République, l'abandon de ses hautes relations, les violences des prédicateurs aussi bien que les insultes des facchini, tout conspirait à l'accabler. Il espérait encore, à force d'argent, triompher du ressentiment public, et, tel qu'un fou, gaspillait ses richesses, comptant que sa ruse et son génie les lui rendraient plus tard. Je m'arrangeai pour que tout l'or qui sortait de ses coffres rentrât dans les miens, et j'eus la chance de trouver plus d'un Farfetti.

Cependant il vint un jour où, las de ces distributions inutiles, Moïse se décida à ne plus rien donner.

— Ces gueux de chrétiens me réclament toujours de l'argent, disait-il, mais c'est fini. Je préfère quitter Venise plutôt que de leur payer seulement un bagattino.

Je compris que le moment était venu de jouer le dernier acte de ma comédie. Comme Moïse rentrait un soir, il fut assailli par des cestaruoli que Michele avait engagés sur l'Arsenal. Ils avaient reçu l'ordre de ne point le frapper, mais seulement de lui faire grand'peur en le menaçant de le tuer. Ils devaient fuir à l'approche d'une autre troupe qui, après avoir rempli la rue de clameurs, proférerait des insultes et des menaces sous les fenêtres de mon palais.

Tout réussit à merveille. Moïse rentra haletant et à demi-mort de terreur :

— Imagine-toi, me dit-il, quand il fut revenu de son émotion, que des brigands m'ont attaqué sur le seuil de ma porte !

— Ah ! mon cher Moïse, répliquai-je en pleurant, c'est horrible ce que je vais te dire et, pourtant, c'est la vérité : on veut t'assassiner.

— M'assassiner ! répéta-t-il, m'assassiner ! Et pourquoi voudrait-on m'assassiner ? Quel mal ai-je fait ?

— Le frère Martino de Calabre te hait, tu le sais bien. Il espérait que la Seigneurie se déciderait à fermer la Banque de la Foi et à t'expulser. Voyant qu'elle hésite encore, il a décidé de te tuer lui-même. Tiens, lis !

Et je lui montrai une lettre, écrite par Cecca sous la dictée de Michele, où une amie, qui ne voulait pas dire son nom, m'avertissait du grand complot tramé contre les juifs par le frère Martino de Calabre, et que lui avait, par hasard, révélé son amoureux. Il devait y avoir prochainement des massacres à Venise et l'inconnue me pressait de fuir.

Moïse n'avait pas achevé la lecture, qu'un grand bruit, des vociférations éclatèrent au dehors. Aussitôt, je me jette aux pieds de Moïse, j'embrasse ses genoux et tout en sanglotant :

— Au nom de Dieu ! m'écriai-je, mon cher Moïse, pars, sauve-toi, ils vont te tuer si tu restes ici.

Moïse était dans un trouble extrême ; mais l'inquiétude paralysait sa résolution.

— Je ne puis pas abandonner ma banque, finit-il

par dire. Si Venise veut se ruiner, c'est son affaire, mais moi, je ne veux pas perdre toutes mes richesses : j'attends de grandes rentrées ces jours-ci.

Je lui parlai de la sorte :

— As-tu confiance en moi ? Oui ! alors pourquoi ne pourrais-je pas avec tes associés toucher moi-même les sommes que tu attends ? Je n'ai besoin que de ta procuration. Sauve ta vie, je sauverai ta fortune, et laisse tes ennemis se ruiner eux-mêmes. Je réglerai toutes les affaires pendant que tu t'éloigneras de Venise. On répandra le bruit de ta maladie. Et, dès que je le pourrai, j'irai te rejoindre dans la ville où tu te seras retiré.

— Mais ils n'en veulent pas qu'à mon existence; ils en veulent à ma fortune, à la fortune des juifs !

— Si l'on te croit très malade, Martino de Calabre abandonnera sans doute ses horribles projets, car c'est toi surtout que l'on hait à Venise, et, — tu connais la sottise de ces moines, — il pensera que Dieu lui-même a pris soin de te punir. En t'éloignant tu sauves ta vie, ta fortune et celles de tes frères.

Comme je parlais, j'entendis frapper à la porte du Palais qui donnait sur le canal. Les domestiques, déjà couchés, n'allaient point ouvrir, et l'on ébranlait la porte de coups violents.

— Il faut aller voir ce qu'il y a, dit Moïse, et nous descendîmes tous les deux.

— Qui est là? s'écria Moïse à travers la porte, tandis que les coups redoublaient de force.

— C'est moi, l'abbé Coccone ! répliqua une voix.

Nous nous décidâmes à ouvrir la porte et l'abbé, la tête enveloppée d'un grand voile, de crainte de l'humidité du soir, se glissa dans le vestibule. Il baissait la tête, et promenait ses yeux de droite à gauche. Il remarqua notre étonnement.

— Je pars demain matin pour un petit voyage, fit-il, et je tenais à reprendre l'argent que j'ai placé chez vous.

—Mais la banque est fermée, les employés dorment à cette heure, seigneur abbé.

— Cela ne fait rien, répondit-il, je les réveillerai.

Je voulus profiter de l'aventure.

— Tu vois, dis-je à Moïse à voix basse, on l'a prévenu lui aussi de la conspiration.

— Allons ! me dit-il, puisqu'il le faut, je vais partir.

Il écrivit à la hâte une lettre qu'il tendit à Coccone ; l'abbé la lut deux fois, s'inclina très vite et disparut.

Dans une autre lettre, Moïse me conférait de pleins pouvoirs sur sa banque.

Nous passâmes toute la nuit à préparer son départ. Aux premières lueurs de l'aube, il me quitta.

— Adieu ! s'écria-t-il en m'étreignant avec force, tu es la seule chrétienne que j'aie aimée. Ceux de ta race désirent me briser, mais ils verront si je suis un homme à ne me point relever d'une défaite. Que ce soit à Ancône ou à Florence, je triompherai, car j'ai encore du courage ! Mais reviens vite près de moi. Il me semble que ta présence est un talisman.

Et, le voyant pleurer, je pleurai moi-même de vraies larmes.

Dès le lendemain, munie de la procuration du juif, je me hâtai de réunir tout l'or qu'il me fut possible de toucher. Comme, dans l'attente de catastrophes possibles, je craignais de perdre mes richesses, j'allai les enfouir dans cette Villa Gloriosa que Moïse m'avait achetée quelques jours auparavant et où je n'étais pas encore allée.

Sur la route de Padoue, je rencontrai Michele des Etoiles, qui se promenait avec un jeune garçon qu'il avait l'air d'éduquer avec beaucoup de tendresse.

— Eh bien ! fit-il, je sais les nouvelles : le succès est complet.

Bien qu'il m'ennuyât de rien distraire d'une fortune qui était pour moi celle de Guido, j'offris quelque argent au pauvre diable.

— Ma vengeance serait gâtée, dit-il simplement.

Et je dus m'éloigner au galop de mon cheval, pour le laisser converser avec son compagnon qui absorbait tous ses soins.

Après trois jours passés à la campagne, je retournai à Venise. La ville était consternée du départ de Moïse, de la fermeture de la Banque, et de la ruine des plus grandes fortunes. Farfetti, les associés de Moïse, plusieurs employés étaient arrêtés ; et, comme je m'approchais de ma demeure, Morosina vint au-devant de moi m'avertir que l'on me cherchait partout et qu'elle croyait déjà que j'étais en prison.

— Vous ne m'avez pas regardée, lui répondis-je, est-ce qu'on met une femme comme moi en prison !

Cependant, pour plus de sûreté, je songeai à me réfugier chez Fasol. On m'avait dit qu'il parlait souvent de moi et regrettait sa violence. Peut-être me recevrait-il avec plaisir. Il était si populaire à Venise, qu'au besoin sa protection pouvait m'être utile. J'attendrais chez lui que l'on m'eût oubliée, pour essayer de revoir Guido. Le peintre fut étonné et ravi de mon retour.

— Je ne t'en veux plus, lui dis-je, je reviens.

Il me prit dans ses bras et me couvrit de larmes.

— Il fallait donc partir pour être aimée ! m'écriai-je.

— Je t'ai toujours aimée ; mais l'amour des femmes se pose sur nous comme une abeille qui s'envole dès qu'elle nous a fait sa piqûre. Chaque jour j'ai senti croître ma passion tandis que, de ton amour, je ne vois même pas les cendres.

— Je t'aime pourtant. Serais-je venue si je ne t'aimais pas ? Je suis riche à présent.

— C'est vrai, fit-il avec tout l'élan crédule de la passion. J'ai tort de ne pas te croire.

Et il m'embrassa. Mais indifférente :

— Voyons, dis-je, montre-moi ce que tu as peint depuis que je ne t'ai vu.

Alors il me conduisit vers un portrait qui était

voilé et qu'il découvrit en tremblant. Et j'aperçus mon image plus belle que je ne l'eusse rêvée bien que ressemblante. J'aimai l'expression d'ardeur et d'orgueil qu'il m'avait donnée. Mon corps sans draperie était resplendissant de lumière. J'allai vers Fasol, je lui entourai le cou et m'unis à lui dans une étreinte où je me donnai toute.

— Je t'aime ! je t'aime ! m'écriai-je.

Mais aussitôt j'eus honte d'avoir renié Guido.

— Comment, dis-je, t'a-t-il été possible de me peindre sans me voir ?

— Oh ! tu étais toujours présente à mon esprit. Il n'y a que mon pauvre corps qui se désespérait de ne point te posséder, car vois-tu, Nichina, le corps, cela aime aussi.

— Et qu'est-ce que tu as fait de plus ?

Il eut un coup d'œil vers le portrait et baissa la tête tristement.

— J'ai pensé à toi, dit-il.

Nous nous assîmes l'un contre l'autre, et il me fallut souffrir ses baisers. Il était si enivré de m'avoir près de lui, le malheureux ! qu'il ne sentait pas combien mon âme était loin de la sienne. A un moment, je n'y tins plus ; la question qui brûlait mes lèvres sortit enfin :

— Et Guido ?

Il ne revenait pas de son étonnement.

— Oui, repris-je, Guido, le Cardinal, l'abbé Coccone ? tu ne vas donc plus au Palais, maintenant ?

— Si ! toujours. Ils se portent à merveille. Mais que peut te faire leur bonne ou leur mauvaise santé !

— Oh ! rien ; je voulais simplement savoir de leurs nouvelles : ils mènent une vie si étrange !

Il m'avait prise et son puissant désir me pénénétrait, m'enveloppait toute, me gagnait enfin à sa jouissance, chassait de mon esprit l'image adorée. Je me relevai, défaillante de plaisir, mais gardant une secrète haine pour cette passion qui s'imposait à moi et que je subissais en dépit de ma volonté.

Tout à coup, dans la nuit qui montait lente-

ment sur les choses, une tempête de féroces clameurs s'éleva jusqu'à notre chambre silencieuse. Et nous entendîmes la foule à pleine voix répéter mon nom en l'accompagnant de menaces ignobles. La place de Sainte-Marie-la-Belle, où donnait notre chambre, grouillait d'ombres mouvantes, de torches et de têtes en feu. Des hommes cherchaient à ébranler la petite porte de notre maison. qui craquait déjà sous leurs efforts.

Fasol se mit à la fenêtre.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

Des cris partirent de la multitude :

— La putain ! La putain du juif !

— Pour lui écorcher la peau !

— Et la décrotter dans le Canal !

Je tendis l'oreille, immobile de terreur, écrasée sous les outrages.

— Voyons, mes amis, dit le peintre, vous ne me connaissez donc point : je n'ai pas de relations avec les juifs. Je suis Paolo Fasol !

Il y eut dans la foule comme un long murmure d'étonnement. Quelqu'un m'avait bien vue entrer dans la maison, mais le peuple croyait trop en Fasol pour s'imaginer qu'il cachait chez lui la maîtresse d'un juif.

— Je suis dans cette maison avec une jeune femme souffrante et qui a peur de vos cris. Ayez donc pitié d'elle !

Puis, à voix basse, il me demanda de me montrer au peuple.

— N'aie pas peur, ajouta-t-il, la plupart de ces gens ne t'ont jamais vue et les autres, ne pourront dans cette pénombre te reconnaître. Notre salut est dans notre audace.

Alors, je m'approchai en tremblant de la fenêtre et, comme naguère, à la fête du couronnement, les cris « Belle ! Belle ! Belle ! » retentirent, lancés par mille voix.

— Mes amis, reprit Fasol, ne soyez pas cruels envers cette pauvre femme et retirez-vous.

Des protestations et des vivats lui répondirent, tandis que la foule se dispersait lentement.

— Vous avez tort de raconter ces aventures devant des jeunes filles, dit la Petanera qui rentrait de coucher sa mère.

— Comment! s'écria Nichina, n'ai-je pas bien fait de reprendre au juif l'argent qu'il avait volé aux chrétiens?

— Nous ne vous blâmons pas, Nichina; seulement vous donnez à ces jeunes personnes l'envie de vous imiter, et votre exemple serait périlleux à suivre, aujourd'hui que les juifs sont les maîtres : pour un scudo dont nous dégrossirions leurs poches, ils nous feraient supplicier.

— Ah! reprit Betta Pedali, les pauvres femmes ne sont pas heureuses à notre époque. Ne voilà-t il pas à présent qu'on nous défend de porter des dentelles et des bijoux!

— Ces gueux d'hommes, dit la Petanera, ne savent qu'inventer pour nous dérober l'argent que nous gagnâmes à faire leurs cochonneries. Pour moi, ils peuvent me condamner! je porterai mon collier jusqu'au jour du jugement : je veux qu'on me couche avec lui dans la bière.

— Et s'ils vous mettent à l'amende?

— Les femmes ne paient point les amendes.

— Et s'ils se paient sur votre corps?

— Je voudrais voir cela! Je saurais pour eux devenir une planche et changer ma chair en morceau de glace!

J'allais me coucher avec Fasol, continua la Nichina, quand nous aperçumes le ciel en flammes. L'incendie devait être immense. Des tourbillons d'étincelles montaient sans cesse et de toutes parts, comme de vingt cratères embrasés; une fumée rouge se répandait, en nuages énormes, au-dessus des toits et une pluie de feu remplissait la place de débris ardents. Fasol sortit et demanda des informations aux passants. On lui apprit que le peuple avait incendié le palais Buonvicino, la Banque de la Foi, le palais de la Nichina et tout un quartier du Ghetto. On craignait des massacres de juifs et la

République, disait-on, se hâtait de réunir ses troupes de mercenaires.

Fasol revint tout ému du désastre. Pour moi, je ne songeais qu'à la ruine de ce palais magnifique que m'avait donné Moïse et où j'espérais un jour recevoir Guido. Il me sembla que c'était le premier coup porte à ma fortune.

Des meurtres et de nouveaux incendies eurent lieu les jours suivants. Au milieu de ces troubles, Fasol, tout à sa passion, gardait une tranquillité d'âme qui m'était odieuse. Je pensais aux dangers qu'en ce déchaînement de la fureur populaire pouvait courir Guido dans le palais Benzoni, et je ne réussissais pas à calmer mon inquiétude.

Farfetti, appliqué à la question, m'avait dénoncée au milieu de son supplice. Ses paroles avaient produit peu d'effet sur les juges qui redoutaient mes aveux. On s'était contenté de lancer un mandat d'arrêt contre moi, sans s'occuper de le mettre à exécution. Seulement, la Seigneurerie m'avait fait avertir en secret, pour me défendre de me montrer en public jusqu'à nouvel ordre. En effet, si l'on venait à me reconnaître, le peuple exigerait mon emprisonnement, et il faudrait m'arrêter afin d'éviter un plus grand scandale. Depuis ma liaison avec le juif, il est vrai, j'avais toujous vécu dans la retraite, on m'avait perdue de vue, et l'on ne me connaissait que de nom; mais il suffisait d'un seul homme pour me perdre, et je n'osais plus sortir.

Les émeutes succédaient aux émeutes sans que le frère Martino de Calabre interrompît ses prédications. Il était devenu le prophète et l'apôtre de la cité. On s'empressait à Saint-Bartholomé pour l'entendre dénoncer les crimes et prédire les châtiments. Un soir que Fasol avait du se rendre à une fête intime que donnait le cardinal, j'étais si désireuse de son retour, si avide de nouvelles, que je ne pus rester à la maison. Pour endormir mon impatience, j'eus l'idée de sortir, et le hasard de la promenade m'amena devant Saint-Bartholomé, où la foule m'entraîna. J'avais déjà assisté aux sermons de Martino, mais je n'avais pas eu encore l'occasion

de le voir, tant l'affluence du peuple était considérable chaque fois qu'il prêchait. Mais, ce jour-là, il me fut permis de le contempler à loisir, car, à l'entrée de l'église, je trouvai un de mes anciens amis qui voulut bien me céder la place qu'on lui gardait devant la chaire. Un jeune prêtre me conduisit à travers la multitude et les ténèbres. A peine m'étais-je assise sur le carreau de velours que l'on me fit apporter, la porte de la sacristie s'ouvrit au milieu d'un bruit de cloche; deux lueurs étoilèrent l'ombre, et un grand frisson de terreur agita la foule, comme si Notre-Seigneur lui-même était venu sur la terre. Le moine approchait, précédé de deux prêtres tenant des cierges allumés, et l'on s'écartait sur son passage. Court, ventru, large d'épaules, il s'avançait très vite, les poings serrés et la tête basse, pareil à un lutteur qui s'élance sur son adversaire. Il avait un nez d'aigle, la mâchoire puissante et ses yeux sombres, ardents, sous leurs épais sourcils noirs, lançaient des regards de côté. Je ne sais comment la dentelle de mon voile se prit à son manteau ; mais, sans y faire attention, il se dirigea vers la chaire, emportant mon voile à ses vêtements. Toute décoiffée je courus le lui reprendre. Alors il s'arrêta, me considéra un instant d'un œil furieux, puis, levant sa grosse main rude d'ouvrier, il me souffleta par deux fois.

— Je t'apprendrai, dit-il, gourgandine ! à venir étaler tes guenilles jusque dans la maison du Seigneur.

Dominée par la terreur qu'il inspirait à tous, je n'osai lui répliquer, et, honteuse, les joues brûlantes de ses coups, je me mis à pleurer. A la vue de mes larmes, le moine eut un geste autoritaire.

— Qui a laissé entrer cette fille ? demanda-t-il aux prêtres qui l'accompagnaient.

Et, comme personne ne lui répondait :

— Vous allez, sans tarder, me la flanquer dehors s'écria-t-il en me tournant le dos pour monter en chaire.

Les prêtres me saisirent par les épaules pour

exécuter les ordres du frère Martino, mais au même moment, trois jeunes gentilshommes s'élancèrent sur eux et les contraignaient à me lâcher. Des murmures s'élevaient déjà de l'assistance, et je ne sais ce qui se serait passé, quand Martino de Calabre, appuyant une main sur le rebord de la chaire, de l'autre, se signa lentement et d'une voix importante prononça l'invocation :

— In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti.

Les prêtres, craignant d'interrompre le sermon et de causer un scandale, me laissèrent enfin, après avoir tenté de m'épouvanter par des gestes et des regards menaçants. Je remerciai mes protecteurs et je m'assis toute tremblante.

J'ignore si c'est moi qui, sans le vouloir inspirai ce frère. Mais il prêcha sur le luxe des femmes et se servit, pour nous mieux salir, des termes qu'emploient les mariniers ou les balayeuses de rues, quand le vin ou la colère les échauffe.

— Tu prétends, toi, faisait-il en s'adressant à une interlocutrice imaginaire, tu prétends que tu es une honnête femme, et tu déguises ta crasse sous le fard, et tu t'en vas chez le Seigneur avec des robes si ajustées et d'un drap si fin, qu'il n'a l'air d'avoir été tissé que pour montrer tes tripes et ton cul aux chalands. En vérité, tu fais de l'église ta ruffiane, et quand tu t'habilles pour la messe, ton mari peut se dire : Voilà une gouge qui se dispose à infecter mon lit de sa fornication !

Puis il s'attachait à nous peindre la vieillesse, la maladie et la mort ravageant cette chair trop aimée ; il allait jusque dans les cimetières lever les pierres sépulcrales pour nous montrer ce que recèlent les tombeaux.

— Diriez-vous que cette carcasse puante soit le corps de cette Impéria, dont Rome entière fut amoureuse? Il n'en sera pas plus de votre Nichina. Vous l'admirez aujourd'hui ; demain peut-être elle vous forcera à vous boucher le nez... Femmes impudiques! Femmes impudiques! criait-il, vous ne travaillez que pour les vers, et, cependant, avec tout ce que vous vous collez sur la peau, vous

auriez de quoi remplir le ventre de tous les malheureux !

Je ne sais s'il m'avait reconnue ou s'il voulait, en parlant de moi, frapper toutes les courtisanes de Venise, dont j'étais la plus célèbre, mais, me supposant morte, il se plut à décrire mon agonie, à étaler mon cadavre et à le faire respirer à tout son auditoire.

— Madame, me dit à voix basse un de mes jeunes défenseurs en s'approchant de moi, de telles indécences ne doivent pas souiller vos oreilles. Voulez-vous sortir de cette église ?

— Bien volontiers, seigneur, répliquai-je, ce moine me rend malade.

Et me prenant le bras, il me fit traverser l'église, envoyant, quand cela était nécessaire, un coup de poing aux personnes qui étaient trop absorbées par le sermon ou le sommeil pour se déranger d'elles-mêmes. Nous parvînmes enfin à la porte ; sur la place Saint-Bartholomé, il me baisa la main et s'éloigna.

Je revins à la maison toute troublée. Sans attendre Fasol, je me couchai et essayai de dormir, mais les fantômes ridicules ou terribles dont le moine m'avait rempli l'imagination me poursuivaient jusque dans mon sommeil. Je me vis morte, ensevelie, le corps pourri et dévoré par les vers, essayant de soulever la pierre énorme sous laquelle on m'avait enterrée. Je m'éveillai en poussant des cris de terreur ; et comme Fasol voulait me prendre dans ses bras, je le repoussai avec violence. Plus tard, quand je me fus levée et que j'eus dit la cause de ma frayeur, Fasol me mena devant un squelette qui se trouvait dans son atelier et auquel je n'avais jamais fait attention.

— Regarde donc, me dit-il, si cette belle charpente a rien d'effrayant et si tu ne dois pas plutôt admirer l'esprit divin qui l'a formée. Chère ! comme tu es née, comme tu as grandi, tu mourras, mais ce mot de mort ne doit pas plus t'attrister que la disparition d'un désir lorsque tu l'as satisfait.

Comme tu souhaites le sommeil à la fin d'une journée de jouissance, ainsi, en ses dernières heures, le corps usé réclame le suprême repos. L'instinct vital, il est vrai, essaie de nous effrayer, en nous avertissant du péril que court notre existence, mais la raison et la profonde lassitude de notre être doivent triompher de ces vaines alarmes.

— Oh ! m'écriais-je, ce n'est pas la mort qui m'effraie, c'est la vie qui me répugne; le moine m'a fait honte de mon corps.

— Douce, me répondit-il, ne crois pas ce fou ; ton corps est admirable, beau comme les fleurs et les fruits. Et toutes ses facultés, entends-tu, sont divines, aussi bien ce pouvoir de jouir de toutes choses que cette économie merveilleuse qui emprunte des forces aux aliments et chasse du corps les substances inutiles. Parce qu'une rose se flétrit, ce n'est pas une raison pour qu'elle ne soit pas, toute fraîche de la rosée qui l'a fait éclore, une fleur magnifique. Il ne faut aimer d'ailleurs que ce qui est éternel.

— Et qui est éternel? demandais-je.

— Les Formes ! Les Formes selon lesquelles les êtres se perpétuent et qui, par des lois immuables, renouvellent le monde.

En ce moment, la porte de l'atelier s'entr'ouvrit et une dame âgée, habillée de vêtements de campagne, entra, conduisant par la main un petit garçon aux longs cheveux. Fasol courut vers elle et l'embrassa longuement.

— C'est ma mère, me dit Fasol, et voilà mon fils; comment le trouves-tu? Quand il sera grand, il viendra demeurer avec son papa, n'est-ce pas, Pepp?

Et il prit l'enfant dans ses bras et lui approcha le visage de sa joue barbue. Pepp, alors, se mit à chuchoter quelque chose à l'oreille de Fasol, écarquillant les yeux, remuant les lèvres lentement et avec grand mystère.

— Ah ! tu vois, s'écria Fasol en s'adressant à sa mère, tu contraries Pepp. Il vient de m'avouer que

grand'maman ne veut jamais lui laisser prendre un pinceau quand je ne suis pas là.

— Mais, mon enfant, répondit la vieille dame, j'ai peur qu'il ne te gâte tes tableaux...

En effet, Pepp avait glissé des bras de son père et, profitant de la permission, s'amusait à couvrir de pourpre une esquisse de bacchante.

— Malheureux enfant ! s'écria la grand'mère en lui arrêtant le bras.

— Laisse-le ! Laisse-le ! dit Fasol. Il y a, dans mes doigts, assez de formes belles pour que je puisse lui abandonner une ébauche !

Et comme je restais étonnée d'une pareille indulgence, sachant le prix que Fasol attachait à ses moindres œuvres :

— Ah ! madame, dit la grand'mère, vous allez trouver que nous le gâtons ; mais c'est si difficile d'être sévère quand on aime !

Puis, avec une simple rudesse de campagnarde :

— Et vous, madame, quand nous en donnerez-vous un pareil ? Une maison est triste sans enfant ! et celui-là, puisqu'il n'a plus sa pauvre mère, je le garde avec moi. N'est-ce pas, mon mignon, que tu ne veux point me quitter ?

Je rougissais de fureur et je ne pouvais m'empêcher de laisser voir le désagrément que me causait un pareil entretien, mais Fasol ne s'apercevait de rien, et, quand la vieille femme fut partie avec le petit garçon, il s'approcha de moi doucement :

— Eh bien ! ma Nichina, tu as entendu ce qu'a dit maman ?

— Ah ! laisse moi, fis-je avec colère, laisse-moi : tu es stupide.

Jamais Fasol ne m'avait ainsi exprimé sa volonté. Je savais son désir viril, désir combattu, jusque là, par son égoïsme d'artiste, heureux que je fusse stérile. Le mâle aujourd'hui était le plus fort. Il voulait s'assurer une race aux dépens de ma beauté. Plutôt mourir, me disais-je, si je ne puis sauver ma vie qu'en l'humiliant à jamais. Paraître devant Guido avec l'enfant de Fasol, cela me semblait le plus atroce supplice.

— Le médecin, fis-je, m'a dit que j'en mourrais.
— Toi! Par Bacchus! une fille aussi saine et forte que tu l'es... Vois-tu, Nichina, tu me trompes : tu aimes un homme.
— Eh bien oui! j'aime un homme, es-tu content?
— Veux-tu que je te dise qui tu aimes, continuait Fasol, le veux-tu?
— Je te défends de t'occuper de mon amour, pourceau! je t'ai donné mon corps : tu n'as rien à réclamer de plus.

Fasol reprit avec fureur :
— Tu aimes Guido, ce sodomite infâme!
— Oui, je l'aime, m'écriai-je, tandis que toi je te hais; c'est pourquoi je ne veux plus te voir.

Et là-dessus, je descendis sur la Place Sainte-Marie-la-Belle.
— Nichina! appela Fasol d'une voix désespérée.

Au bas de l'escalier, je levai la tête.
— Je ne reviendrai jamais! jamais!

Alors j'entendis éclater ses sanglots. Je pressai le pas, car je me suis toujours sentie faible devant un homme qui pleure.

Je voulais revoir Guido coûte que coûte; sans crainte de la haine du cardinal, du scandale de ma présence au Palais. Maintenant que j'étais riche, j'étais sûre de le conquérir. Oui, il viendrait à moi, d'abord par cupidité; puis, je saurais bien, ensuite, réveiller, avec les vieux souvenirs, le charme du premier amour. Mais je tremblai de tous mes membres quand j'aperçus le palais Benzoni fermé. Il n'y avait même pas de gardes à la porte. Comme j'allais et venais, sur la Place Saint-Eustache, dévorée d'inquiétude, ne pouvant pas me décider à m'éloigner, un barcariol me demanda ce que je cherchais. Lorsque je l'en eus informé :
— Le Saint-Père, me dit-il, a rappelé Monseigneur pour lui donner le commandement de ses troupes. On pense qu'il va s'unir au duc d'Urbin, le généralissime de la République.
— Grand Dieu! fis-je, il y a donc la guerre?
— Comment! vous ne le saviez pas?

Non, je ne le savais pas, car Fasol, dans l'égoïsme de sa passion, oubliait le monde et ne me parlait que d'amour. A l'idée que Guido accompagnait le cardinal et courait à de grands périls, je m'assis sur les marches comme une pauvresse et je me mis à pleurer. Oh ! m'écriais-je, il faut que je sache où il est, que je le suive à l'armée !

Quand il était à Venise, j'avais l'impression de le posséder ; indifférent ou ennemi, je ne le sentais point séparé de moi. Mais l'éloignement me causait toutes les angoisses. Pour la première fois, j'éprouvais son absence.

— Et savez-vous pourquoi on se bat ? demandai-je.

— Je n'en sais trop rien, me répondit le barcariol. Je crois que c'est à cause de l'Empereur qui veut faire la pluie et le beau temps dans le Milanais, et ailleurs aussi, dit-on.

J'errais du Rialto à Saint-Marc, interrogeant tout le monde et ne sachant qui croire, car toutes les nouvelles se contredisaient. Les rues étaient pleines d'hommes d'armes allemands, espagnols, français, à la solde de la République. J'appris qu'un régiment seul était déjà en marche sur Milan. Le gros des troupes ne partait que le lendemain pour rejoindre l'armée pontificale dans le Plaisantin.

Comme j'allais rentrer chez Morosina, deux soldats allemands, très ivres, m'entourèrent et, me prenant le bras, voulurent m'emmener dans une ostérie. Malgré les coups de pieds dont je les accablais, ces brutes, qui avaient la peau dure comme le fer, n'en continuaient pas moins à m'entraîner, me barbouillant, m'infectant le visage de leurs baisers sordides. Un capitaine florentin, qui passait, me vit me débattre sous leurs caresses et leur ordonna de me laisser tranquille. Ils lui répondirent qu'ils se moquaient de ses commandements et qu'ils n'en feraient qu'à leur tête. Alors le capitaine, mettant l'épée au clair, se précipita sur eux. L'un prit la fuite, l'autre, qui voulut se défendre, se sentant effleuré par la pointe de l'épée, chancela et alla rouler à dix pas.

— Seigneur officier, dis-je au capitaine, je n'oublierai jamais que vous m'avez délivrée de ces brigands. Acceptez cette bague en preuve de ma reconnaissance. C'est un anneau de Saint-Georges : il vous protégera pendant la bataille.

— Madame, répondit le capitaine, je suis assez récompensé si j'ai une place dans votre souvenir. Cependant je veux mettre cette bague à mon doigt, non pas que je révère beaucoup les saints ; mais parce que vous l'avez portée.

— Ah ! seigneur, on voit bien que vous venez de Florence où il n'y a que des impies et où l'on ne croit à rien.

— On y croit à la beauté, madame, n'est-ce point assez ?

De galanteries en compliments, nous en vînmes à causer d'une façon plus sérieuse. Il me dit qu'aimant les aventures et le danger, il n'était pas fâché de partir pour la guerre; il regrettait seulement l'entretien et les caresses des jeunes femmes. Mais la fatigue des étapes et les chances des combats lui donneraient d'autres soucis. Tout en écoutant ses paroles, je venais de former un projet.

— Et si je vous demandais de vous accompagner ? fis-je, y consentiriez-vous ?

Il me regarda longtemps, ne sachant à quoi il devait attribuer sa bonne fortune.

— Je ne vous cacherai pas, dit-il, que vous exposez votre vie et que vous n'allez point à une partie de plaisir.

— Regardez-moi, repris-je, ai-je l'air d'une femmelette ?

Il me considérait toujours avec étonnement.

— C'est bien, dit-il enfin, vous êtes prévenue ; si vous ne craignez rien, venez avec moi ; votre présence me comblera de joie, mais, je vous le répète : vous devez réfléchir avant de prendre une décision aussi grave et vous n'avez pas de temps à perdre : nous partons demain.

— Ma décision est prise, mes préparatifs seront vite faits ; attendez-moi à l'osterie de la Noix. Je vous y rejoins tout à l'heure.

J'allai chez Morosina, où je me revêtis d'un costume d'homme, d'un drap souple et solide, que j'avais commandé en prévision d'un voyage; je m'armai d'un poignard, remplis mes poches d'or et j'allai retrouver le capitaine.

— Oh ! s'écria-t-il, que je vous aime ainsi : vous réunissez la beauté des deux sexes. Le cardinal, s'il vous voit, est capable de s'éprendre de vous.

— Ne me parlez de cet homme, répliquai-je; je ne croyais pas qu'on pût faire de ce muscadin un général.

— Vous ne connaissez pas ses mérites : il est admirable de courage, de clairvoyance et de décision ; il l'a montré dans la dernière guerre; malheureusement, le bruit court qu'il est amoureux; et l'amour ne s'accorde guère avec la stratégie.

Nous passâmes la nuit ensemble, mais lorsqu'il voulut m'enlacer, je me défendis avec colère.

— Ceci n'est point dans nos conventions, m'écriai-je.

Et nous dormîmes l'un près de l'autre comme des frères.

Dès l'aube, les cornets et les tambourins nous réveillèrent. Le capitaine m'amena le cheval noir que je devais monter et sauta lui même en selle, tandis que ses hommes se mettaient en marche. Quand je vis derrière moi, devant moi, s'ébranler cette forêt de piques et de hallebardes, je fus comme emportée par un élan de joie aventureuse et guerrière. A une fenêtre, je reconnus un jeune homme qui m'avait aimée une nuit de toute la force de ses vingt ans. Il me sourit et me jeta des fleurs. Je pensai qu'il gardait de moi un souvenir doux et tranquille comme d'un beau soir d'été; je fus heureuse d'être aimée ainsi et je lui envoyai un baiser.

Nous fîmes un voyage lent et pénible avec des vivres insuffisants, par des routes mauvaises, sous des pluies incessantes. Le capitaine, occupé de ses hommes, devait me délaisser souvent et je m'ennuyais, je m'effrayais de rester seule, durant des heures, au milieu de ces soudards dont chaque

coup d'œil trahissait la convoitise. Enfin, après des journées de marche, non loin de Laudes, dans une région de prairies, nous aperçûmes les fossés qui entouraient le camp pontifical. J'eus la joie d'apprendre que monseigneur Benzoni s'y trouvait avec son secrétaire. Mais tandis qu'au milieu de l'encombrement et du désordre d'un établissement hâtif, je m'occupais de chercher Guido, la nouvelle courut dans les troupes de l'approche des Impériaux et d'une bataille prochaine. Les officiers, déjà, rassemblaient les soldats dans leurs campements et leur prescrivaient de ne point s'en écarter. Vers le soir, comme je me retirais sous la tente, après avoir essayé vainement de trouver Guido, j'aperçus le capitaine, étendu parmi les couvertures, qui me regardait avec tristesse.

— A quoi songes-tu ? lui demandai-je.

— Je songe que demain je puis mourir.

Je compris son souhait. Alors, ne voulant pas le priver d'une joie qui pouvait être la dernière de son existence :

— Viens ! lui dis-je.

Et je m'étendis avec résignation, gardant seulement la main sur les lèvres, pour ne pas lui donner mon âme.

Au petit jour, des éclaireurs annoncèrent que la cavalerie ennemie allait tenter de surprendre le camp : la bataille était décidée et l'on s'y prépara en toute hâte. J'étais dévorée d'impatience. La Victoire, la Mort, la Honte agitaient tour à tour mon âme d'enthousiasme et de crainte. Je pensai que peut-être le lendemain je serais une prisonnière ou un cadavre. Puis l'image de Guido vint dominer toutes les autres et j'eus plus que le désir de le voir.

Ayant dit adieu au capitaine, qui allait se mettre à la tête de sa compagnie, j'errai dans le camp, où j'eus la surprise de rencontrer Arrivabene, qui avait remplacé son froc par un costume plus martial. Ses mouvements étaient embarrassés par une cuirasse et une épée, dont la poignée atteignait le haut de sa poitrine. Il marchait à petits pas, la tête

penchée, en regardant ses pieds. J'observai qu'il avait beaucoup maigri. Il n'en revint pas de m'apercevoir dans le camp. Après les premières paroles de bienvenue :

— Oh ! fis-je, comme tu es pâle ! Tu trembles, Arrivabene ?

— Oui, Nichina, mais de froid.

— On dirait que tu es malade ?

— Non ; la mauvaise nourriture que je prends depuis le commencement de la campagne m'a seulement dérangé le corps.

— Arrivabene, il faut que tu me rendes un service : dis-moi où se trouve Guido ?

— Ce porc d'encroupé !... attends ! je reviens tout à l'heure. Je souffre trop du ventre !

Il s'éloigna un moment, puis reparut avec un visage moins accablé. D'un haussement d'épaules et d'un coup d'œil de pitié, il me désigna une grande femme, habillée, comme moi, de chausses et d'un pourpoint d'homme, qui eût peut-être été belle, avec ses yeux passionnés et le dessin énergique de son visage, si la fatigue et la maladie n'avaient défiguré ses traits. Elle passait devant nous, triste et dédaigneuse.

— Voilà une mijaurée, dit le frère, qui a failli me déranger dans mon opération. Est-ce que les moniches devraient aller à la guerre ?

— Tu es bien heureux de les trouver quand tu te sens d'humeur gaillarde, répliquai-je ; mais quelle est cette dame ? Sa peine, qui est sans doute une peine d'amour, m'intéresse.

— C'est la maîtresse du duc d'Urbin, me répondit-il. Elle s'appelle Giulia Brandolini. Elle a quitté Venise, ses richesses, son vieux père, pour suivre le duc qui, d'après ce qu'on prétend, ne la paie pas de retour. Ah ! si j'avais été à sa place ! comme je serais restée tranquille dans mon palais, sainte Vierge !

Et il ajouta :

— Je comprends la guerre, je comprends qu'on ait besoin de se tuer de temps à autre, mais pourquoi s'en aller si loin ? ne peut-on pas se tuer

chez soi ? J'ai mes pieds dans un état ! Je vais te les montrer.

— Oh ! c'est inutile : je les vois en imagination... Mais tu ne prends point part au combat?

— Non, seulement j'occupe le poste le plus périlleux qui soit : je garde les vivres.

Il finit par me conduire devant la tente du cardinal. Guido se tenait à l'entrée. Jamais son visage ne m'avait paru si beau et si douloureux en même temps. Il y avait une si profonde tristesse dans ses regards que j'en eus les larmes aux yeux. Le cardinal était agenouillé aux pieds de Guido, et, déjà revêtu de son armure, le suppliait de prendre la sienne.

— Mon adoré, disait-il, mais tu veux donc mourir? Tu ne songes pas à toute la perfidie des batailles.

— Cette armure me gêne, répondait Guido, et d'ailleurs, que m'importe !

Folle d'inquiétude, je me précipitai pour unir mes supplications à celles de Benzoni, mais déjà ils avaient tous deux sauté en selle.

Au même instant, j'entendis le sol résonner sous un galop de cheval et, dans un éblouissement de crinière et de plumes blanches, l'épée nue, la cuirasse brillante, j'aperçus un cavalier qui s'en allait à bride abattue.

— Le duc d'Urbin ! me dit Arrivabene.

Je voulus regarder l'homme qui portait la fortune de Venise, mais il était déjà loin sur la route de Laudes, et je ne vis plus qu'une forme indécise dans un nuage de poussière.

Je fus alors comme étourdie par le bruit et l'agitation qui se firent autour de moi. Le camp, plein d'un frémissement de départ, retentissait du piétinement des bataillons en marche, du trot lourd de la cavalerie, des « Hoch ! Hoch ! » des Allemands et des longs vivats de nos Italiens. Les soldats d'infanterie s'avançaient d'un mouvement de machine, le visage impassible, les yeux sans regard, observant une discipline et un ordre admirable, tandis que des reîtres, qui traversaient le camp de toute la

vitesse de leurs cheveaux, l'estoc et l'épée attachés aux arçons, battant les flancs de leur monture, s'élançaient avec une ivresse sauvage et s'excitaient par de grands cris. Un corps d'arquebusiers passa :

— Ces gens-là, dit Arrivabene, ont des armes non pas d'hommes, mais de diables, dont les chrétiens, entre eux, ne devraient point faire usage, mais plutôt réserver pour combattre les infidèles.

Cependant il y eut un mouvement tournant des troupes et, sur la petite route qui longeait le camp, je pus enfin apercevoir, sous le casque, le nez droit, les yeux calmes, le menton noble et fort du duc d'Urbin, comme une image d'audace fière et tranquille. Le cardinal, qui l'accompagnait, en cherchant à paraître impassible, s'était fait une expression dure, presque féroce. Il portait une magnifique cuirasse, dont le plastron était décoré d'une tête de Méduse, en or, aux cheveux d'aspics se tordant et s'enlaçant jusqu'aux épaulières. Guido passa au galop, si vite qu'il me fut impossible de lui regarder le visage, et j'en ressentis une grande angoisse ainsi que d'un mauvais présage. Comme je me lamentais, quelqu'un s'élança entre nous, et je reconnus Giulia Brandolini qui tenait une brassée de fleurs. Elle courut au duc d'Urbin et, lui présentant une couronne :

— Francesco ! fit-elle, en mettant dans son cri tout son amour.

Mais le duc n'eut pas l'air d'y faire attention et piqua des deux, tandis que son aide de camp, pour ne pas écraser la jeune femme, arrêta court son cheval qui se cabra et faillit le renverser. Toute la cavalerie suivait derrière au galop. L'officier, furieux, frappa brutalement Giulia en travers du visage. Elle eut un hurlement de douleur et se sauva, la figure déchirée, la joue sanglante.

Les Allemands arrivaient par rangs de douze, couverts de leur armure sombre, la visière du casque baissée, énormes et gigantesques, tours de fer formidables d'où allait sortir la mort et qu'il paraissait impossible de renverser. Dans ces escadrons noirs, seuls brillaient les glaives nus et l'é-

charpe blanche que le duc avait fait prendre à ses soldats pour se reconnaître dans la mêlée.

— Ah! s'écria une voix, il va mourir! il va mourir! je le sais!

Giulia était près de nous, qui pleurait; de grosses gouttes de sang coulaient de sa joue meurtrie et se mêlaient à ses larmes. Je déchirai la doublure de mon pourpoint, qui était d'étoffe fine, et je lui enveloppai la tête. Elle s'abandonnait comme un enfant à mes soins, tout en répétant :

— Il va mourir!

— Madame, lui dis-je, ayez bon espoir : Dieu ne peut frapper un homme aussi utile à la République que monseigneur le Duc.

Elle leva les yeux sur moi. Ce n'était plus la femme à l'air méprisant que j'avais entrevue d'abord, mais une douce, tendre et misérable amoureuse. J'essayai de la consoler le mieux que je pus, et, tandis que les troupes s'éloignaient, je la ramenai au camp, où Arrivabene allait prendre son poste.

— Il vaudrait mieux qu'il mourût, fit-elle, puisqu'il ne m'aime pas.

— Oh! pourquoi dites-vous cela? repris-je.

— Vous avez vu que tout à l'heure il ne m'a même pas regardée!

— Il craignait de penser à vous alors, qu'il ne lui est permis de penser qu'à son armée.

Elle eut le sourire douloureux d'une femme éprise, qui veut espérer, qui espère toujours.

— Vous avez peut-être raison. Et je dois lui pardonner sa cruauté envers moi, puisque c'est à sa gloire qu'il me sacrifie. Mais vous, ajouta-t-elle, vous aimez aussi, n'est ce pas?

— Ah! madame, je suis bien malheureuse, car l'homme que j'aime ne le sait ou ne s'en préoccupe pas : il ignore même que je suis au camp.

Ce fut à son tour de compatir à ma peine, et nous pleurions toutes deux, confondant nos chagrins.

— Les pauvres femmes sont à plaindre, dit-elle, la vie de ceux que nous aimons se joue en ce mo-

ment, et nous devons demeurer loin d'eux dans l'inquiétude.

Comme elle parlait encore, Arrivabene s'approcha de nous et nous offrit de nous montrer la bataille. Il nous conduisit à une tour ruinée, qui se trouvait à quelque distance du camp, et d'où nous eûmes une vue immense sur la campagne. Au milieu des prairies, couvertes çà et là de bouquets de saules, et où l'Adda déroule son ruban clair, nous aperçûmes les clochers de Laudes et le château qui domine la ville. De petits points noirs, sans cesse plus nombreux, s'avançaient à travers les pâturages comme une bande de corbeaux. Soudain, notre armée déboucha d'un bois de chênes. Les grosses masses serrées de l'infanterie se tendirent, semblables à des anneaux de serpents, pour enlacer l'ennemi, pendant que galopaient de petits chevaux qui, du point de vue, avaient l'air de jouets d'enfant. D'un autre côté, tout près de nous, sur la route de Laudes, la bataille venait de s'engager. Les arbalétriers commencèrent l'attaque, en lançant une pluie de traits sur la cavalerie impériale, qui chargea, soulevant derrière elle des tourbillons de poussière. Un épais voile enveloppa un instant les combattants; lorsque enfin il s'abattit sur la plaine, les deux armées étaient jointes et l'ennemi cherchait à rompre les lignes de nos piquiers, dont les lances unies formaient, au soleil, un miroir éblouissant de lumière. Cependant les hallebardiers de notre arrière-garde, voyant les Impériaux arrêtés par l'infanterie, essayaient de leur couper la retraite. Ce fut un corps à corps effroyable. Sous les haches brandies à bout de bras, les têtes volèrent, tandis que les lourdes cuirasses s'effondraient, et que les chevaux écrasaient les soldats de leurs flancs bardés de fer. Pareils à un monstre énorme qui palpite, s'étend, se retourne sur place, les régiments embrassés avançaient puis reculaient, pour s'avancer encore, sans accomplir de mouvement appréciable. Mais au loin, vers l'Adda, des bataillons entiers fuyaient à la débandade; nous vîmes des soldats se jeter à la rivière, d'autres tomber sous la

lance des cavaliers qui les poursuivaient, et nous nous demandions avec angoisse quels étaient les vaincus. Une immense rumeur, faite du choc des lances et des rugissements sauvages des combattants, grandissait, puis mourait, pour éclater ensuite plus furieuse, comme le bruit de l'ouragan dans les hautes cimes. Je ne pouvais plus en supporter davantage.

— Madame, dis-je à Giulia Brandolini, nous ferions peut-être mieux d'aller prier pour ceux que nous aimons.

Et je lui montrai un petit ermitage qui se trouvait en arrière du champ de bataille, où nous devions être plus en sûreté. Nous descendîmes et nous allions entrer dans le camp, lorsque nous aperçûmes, du côté du magasin des vivres, une troupe de cavaliers au milieu desquels courait Arrivabene, la tête dans les épaules, les yeux à demi-fermés, brandissant un fléau dont il donnait à droite et à gauche de grands coups qui n'atteignaient que le poitrail des chevaux. Soudain, je poussai un cri : il venait de tomber et les chevaux arrivaient sur nous ventre à terre. Giulia m'étreignit de toute sa force comme pour mourir avec moi.

— Sainte Vierge ! m'écriai-je, sauvez-nous !

Et me débarrassant de son étreinte, d'un mouvement instinctif, je sautai à la tête du premier cheval qui venait sur moi et je me cramponnai à la crinière. Il m'emporta un instant, jusqu'à ce qu'un gantelet de fer vînt, d'un coup violent, me faire lâcher prise et me rejeter sur le sol. J'allai rouler dans un fossé profond et rempli de feuillage d'où, le cœur palpitant et la bouche sèche, j'entendis passer au-dessus de moi toute une cavalerie.

Je restai là des heures comme anéantie, sans penser, sans désirer rien, les oreilles bourdonnantes des deux battements rauques et légers de sabots qui galopent sur la terre sonore.

A la tombée du soir, le froid que je ressentis me réveilla de ma torpeur. Le silence s'était fait autour de moi; je me décidai à sortir de ma cachette. D'abord j'eus beaucoup de peine à grimper dans

cette terre molle et sans résistance qui fuyait sous mon pied. J'arrivai enfin sur le bord du fossé; mais rendue là, je faillis tomber à nouveau, reprise de terreur en entendant du bruit derrière moi. Par bonheur, ce n'était qu'un lièvre que je vis détaler, les deux pattes en l'air et haussant à chaque bond son petit cul blanc.

A mes premiers pas, je glissai dans une boue gluante et, me baissant, je reconnus que je foulais le cadavre d'un soldat écrasé; je reculai d'horreur, mais, en reculant, j'allai heurter la bouche d'un moribond qui poussa un affreux gémissement.

J'avançais, semblable à une insensée, au milieu de ces corps dont les uns étaient immobiles, les autres tressaillaient d'un dernier souffle d'existence.

Aux abords du camp, un paysan et une jeune fille erraient avec une petite lanterne. La jeune fille portait un grand panier et, de temps à autre, elle s'arrêtait, dirigeait la lumière sur un cadavre : ils se penchaient tous deux ; les joues roses, les yeux doux et indifférents tout près du regard sombre et des dents avides. Je leur demandai ce qu'ils faisaient là.

Alors, dans un patois rude et nasillard :

— Il y a de grands seigneurs ici, s'écria l'homme qui était vieux et courbé ; je vois s'ils n'ont rien sur eux pour le pauvre monde.

— Vous n'avez pas honte, lui dis-je, de dépouiller ainsi les morts ?

— Ah ! fit-il, ces messieurs dépouillent bien assez les gens quand ils sont en vie ; on peut leur reprendre, quand ils ne sont plus à craindre, ce qu'ils ont volé.

— Tiens, continua-t-il en s'adressant à sa fille, pige-moi cette cuirasse d'or !

Mais le possesseur n'était que blessé; il essaya de se relever et lança un horrible blasphème.

— Giuseppina, dit le vieillard, étouffe-moi ce sale citoyen, qu'il ne nous étourdisse plus de ses cris de canard !

Docile à l'ordre de son père, la jeune fille,

tranquillement, posa le pied sur la bouche du blessé, tandis que le paysan, un genou sur la poitrine du malheureux, le serrait à la gorge. Je m'enfuis avec épouvante, puis le besoin de savoir le résultat de la bataille me ramena vers ces misérables. La pensée que Guido pouvait être parmi les morts me terrifiait.

— Savez-vous, leur demandai-je, qui a remporté la victoire?

— Bien sûr que non, nous ne le savons point. Qu'est-ce que ça peut nous faire ? Que ce soient les uns ou les autres, ça ne nous mettra pas sur notre pain de meilleur fromage.

— Vous n'avez donc rien vu de la bataille ?

— J'ai vu des cavaliers qui s'en allaient à Laudes; ils avaient une écharpe blanche sur l'estomac. Mais je ne sais pas à qui ils étaient, pour sûr!

Je retournai vers le camp qui était désert. Comme je passais devant le magasin de vivres, quelque chose remua contre la palissade.

— Grâce! grâce ! criait-on, ayez pitié!

Reconnaissant la voix d'Arrivabene, je m'approchai pour le secourir. Il était étendu à plat ventre.

— C'est toi ! mon pauvre Arrivabene.

— C'est moi, Nichina, mais il faut se hâter de le dire, car je n'en ai pas pour longtemps à rester sur la terre.

Et il se mit à pleurer et à geindre bruyamment.

— Mon pauvre ami ! tu es blessé ?

— Je te crois ! Je suis blessé mortellement. J'ai lutté seul contre la cavalerie ennemie, enfin j'ai succombé, et je ne sais par quel miracle je parle encore à l'heure qu'il est.

— Voyons, où es-tu blessé ?

— Je ne pourrais pas te dire exactement l'endroit. Je suis blessé par tout le corps.

Là-desus, il se leva et se mit à marcher comme vous et moi, mais chacun de ses mouvents soulevait une odeur infecte qui me montait aux narines.

— Sainte Vierge ! mon pauvre Arrivabene ! que tu sens mauvais !

— Ah ! Nichina, on n'assiste pas à de pareilles batailles sans éprouver quelques émotions !

Cependant nous entendîmes sonner les cornets de ralliement; des cavaliers, au grand trot, passèrent à la file, comme des ombres, et je n'eus que le temps de me jeter de côté; la nuit s'emplit tout à coup de flammes; des torches brillèrent sur des fronts dégouttants de sueur, sur des yeux ivres ou lassés, sur des armes ébréchées et sanglantes. Le duc d'Urbin apparut à cheval, sans casque, la tête enveloppée d'un bandeau et le bras en écharpe, toujours calme et fier. Ce ne fut qu'un cri sur toute la ligne des troupes

— Vive Monseigneur !

Il s'inclina et eut un triste sourire, puis, rendu devant sa tente, il descendit de cheval avec peine, en s'aidant d'un officier accouru pour le soutenir. A ce moment, je rencontrai l'ordonnance de mon capitaine florentin ; je l'arrêtai pour avoir des nouvelles.

— Ah ! fit-il, la journée a été dure, mais la victoire nous reste. Les Impériaux sont en pleine déroute. Le marquis de Guast, qui était venu au secours du capitaine Fabrice, se replie sur Milan. Enfin, voyant le succès des troupes de Venise, les bourgeois de Laudes ont envoyé une députation à Monseigneur, lui offrant de livrer la ville s'il voulait bien leur promettre de la sauver du pillage. Le duc a accepté, de sorte qu'une partie des troupes campe à Laudes cette nuit. Seulement, dans l'action, notre pauvre capitaine, qui s'est battu avec un courage admirable, a été tué.

Je pensai à ses pressentiments de la veille, mais aussitôt je repris :

— Et Guido ?

— Guido ? répéta le soldat avec étonnement.

— Je veux parler du cardinal Benzoni, de son aide de camp.

— On ne sait ce qu'ils sont devenus.

Mes jambes plièrent et je suffoquai d'émotion.

— Pasquale, fis-je sur un ton de commandement, tu vas venir avec moi à leur recherche.

— Ah ! répondit-il, c'est que je suis bien fatigué.

— Cela ne fait rien ; il faut venir. Je te donnerai de l'or, je te donnerai tout ce que tu voudras. Allons, prends une torche !

Nous nous dirigeâmes vers Laudes et traversâmes le champ de bataille, où se croisaient de petites lueurs. Nous avancions avec peine au milieu des morts. Le sang frais, coulant en ruisseaux parmi les corps écrasés, formait des marécages. De temps à autre, un hennissement, un cri sortait des monceaux de cadavres et nous voyions frémir une croupe de cheval ou le bras d'un soldat se soulever lentement. Une troupe hurlante d'hommes d'armes nous aborda, parmi lesquels j'aperçus le paysan et la jeune fille que j'avais rencontrés en sortant du fossé. Liés dos à dos et tout nus, avec leurs vêtements roulés comme des cordes, ils avançaient sous le fouet d'un cavalier allemand, fort amusé du contraste de ces épaules voûtées avec cette chair blanche et grasse d'où le sang commençait à couler. Le paysan tremblait et claquait des dents ; la fille, les yeux fermés, poussait une plainte sourde à chaque coup. Un vieux soldat aux yeux égarés nous dit :

— Comprenez-vous que ces brigands dépouillaient mon bon maître, lui enlevaient jusqu'à la médaille où se trouve l'image de sa mère !

Et il essuya ses yeux d'un revers de main.

Cependant, une ferocité de barbares animait les hommes d'armes.

Le paysan, qui refusait d'avancer, reçut un coup violent en travers du visage ; alors, de fureur il lança son crachat à la face du cavalier.

— Faut casser la tête au cochon ! cria le soudard en le souffletant.

— Si vous voulez donner le trente-et-un à cette garse, j'en suis ! reprit un autre.

Et toute la troupe approuva :

— C'est ça ! c'est ça ! le trente-et-un !

— Devant le gueux !

— Sur le croupion du gueux !

— Qu'il sente qu'on lui remue comme il faut sa progéniture !

— Attachez-la ! Attachez-la !

Nous nous sauvâmes, poursuivis par des rugissements et des plaintes.

— Elle m'a mordu, la gaupe ! Tiens, truie !

— Achevez-la ! nous ne voulons pas d'elle.

— Oui, qu'on la tue, cette coquine !

La terre enfin redevenait libre; nous errions dans des prés déserts, essayant de retrouver la route de Laudes, que Pasquale prétendait toute proche. Soudain une voix de détresse s'éleva.

— A l'aide ! A l'aide ! faisait-elle.

— Entends-tu ? demandai-je à Pasquale.

— Oh ! me répondit-il, nous n'avons pas à nous préoccuper de tous les appels.

Mais la voix qui, faible comme elle l'était, nous paraissait très éloignée, devint, dans un suprême effort, retentissante et éclata tout près de nous. Me tournant aussitôt vers l'endroit d'où elle venait de partir, j'aperçus un homme aux yeux vagues et dont le visage rouge, traversé d'une balafre, semblait fondre en sueurs de sang. Il fléchissait sous la charge qu'il avait sur le dos et soutenait de ses deux bras.

— A l'aide ! A l'aide ! répétait-il d'une voix éteinte.

Je reconnus Benzoni. Sans casque, sans épée, sans cuirasse, en loques, il n'avait plus l'air du chef de l'armée pontificale, mais d'un pauvre. Une grande angoisse m'étreignit ; et, m'élançant :

— Guido ! m'écriai-je, mon chéri ! mon adoré ! où es-tu ?

Hélas ! C'était lui que le cardinal portait. Ses pauvres jambes, sa poitrine n'étaient plus que des lambeaux de chair sanglante, et quand je vis sa face écrasée, ses yeux sans regard, sa lèvre déchirée qui pendait, mon amour fut humilié jusqu'à la mort. Dans l'excès de mon désespoir, je tirai mon poignard pour me tuer. Pasquale me retint le bras.

— Aidez-moi, disait le cardinal, aidez-moi! Je ne puis plus le porter!

Et il tomba à genoux, sans lâcher le cher fardeau.

Je me précipitai pour soutenir mon ami, puis Pasquale jeta son manteau sur l'herbe, où nous l'étendîmes tous deux. Sa respiration était pénible et douloureuse comme un râle.

— Oh ! fis-je, il va mourir!

Et je me penchais sur lui, dans l'espoir qu'il pût me reconnaître.

Cependant le cardinal s'était relevé. Me voyant étreindre Guido, il me reconnut et, se jetant sur moi, il me frappait du pied.

— Chienne! criait-il, horrible catin! exécrable gueuse ! je te défends de souiller le divin visage de mon enfant.

Sans m'occuper de ses insultes et de ses coups, j'enlaçais mon cher adoré. Oh! comme j'eusse voulu que cet homme m'eût tuée sur Guido! Mais me prenant par les épaules de ses mains fortes et brutales, il me fit tomber en arrière. Je me redressai presque aussitôt.

— C'est mon ami! entends-tu! mon ami! et je veux préserver ses derniers moments de ton contact infâme!

— Fumier! continuait-il, je vais te casser ton abominable face, si tu oses seulement effleurer Guido!

— Assassin! c'est toi qui l'as amené ici pour le tuer!

— C'est toi, putain! ce sont tes baisers de salope qui l'ont dégoûté de mon grand amour.

— Non, c'est toi, encroupé, qui lui as rendu la vie si odieuse qu'il a voulu mourir.

Et comme il levait la main sur moi, je lui sautai à la figure et la déchirai de mes ongles; mais lui, de ses deux poings, m'envoya rouler toute meurtrie.

Alors, levant mon poignard :

— Je vais te tuer, pourceau ! m'écriai-je.

Il était sans armes, mais au moment où j'allais frapper, il me saisit les bras et m'écrasa les pieds

sous ses lourdes bottes. Pasquale intervint et nous sépara, les poings levés, la bouche écumeuse.

— Il n'est plus temps, fit-il, de vous disputer son amour.

Nous courûmes à Guido. Sa respiration devenait plus haletante. Sa bouche grande ouverte, ses yeux ternes nous effrayèrent.

— Il faut absolument l'emporter à Laudes, dit le cardinal qui retenait avec peine ses pleurs, puis me prenant la main :

— Nichina, nous l'aimons tous deux, ne pensons qu'à le sauver.

Notre fureur s'était évanouie ; nous n'étions plus que de pauvres êtres prêts à s'anéantir dans leur commune passion.

— Oh ! monseigneur, fis-je, s'il pouvait ne pas mourir !

Le manteau de Pasquale nous servit de civière. Le cardinal et moi, nous soutenions Guido par les épaules, l'ordonnance lui tenait les pieds. A chaque instant il me fallait répéter les mêmes paroles :

— Pasquale ! fais attention, ta marche est trop précipitée ; aie soin de ne pas lui causer de secousses !

J'éprouvais une grande peine à le porter et à marcher au milieu de prairies marécageuses, mais je me réjouissais de souffrir pour Guido.

Et puis, je l'aimais tant que je ne pouvais encore désespérer. La pensée qu'il échapperait à la mort soutenait ma lassitude.

Nous parvînmes enfin à la route de Laudes et, dès lors, notre trajet s'effectua facilement. Aux portes de la ville, comme des gardes essayaient de nous arrêter, Benzoni se nomma et menaça de faire passer, le lendemain, ces hommes par les armes, s'ils ne nous laissaient pas entrer aussitôt. Nu-tête, les vêtements en lambeaux et le fourreau sans épée, il avait repris ses allures hautaines et magnifiques de généralissime, et, à ses paroles, les soldats s'écartèrent.

Guido ressentait une profonde douleur de ses

blessures et chaque mouvement trop vif lui arrachait un cri. Aussi le cardinal, devant la première maison qui lui parut convenable, s'arrêta et me dit d'aller y demander l'hospitalité. Après une longue attente et des pourparlers infinis tenus sur le seuil de la porte, on nous accepta.

— Donnez-nous votre plus belle chambre, fis-je à la vieille femme qui s'était décidée à nous ouvrir. C'est pour le général de Sa Sainteté.

Tandis que Pasquale courait chercher à la hâte le médecin de la ville, que le cardinal et moi nous nous occupions de coucher Guido et de lui donner les premiers soins, la rue s'emplit de tumulte et de chansons d'ivrogne. De toute leur voix, les soudards criaient :

De l'argent ! De l'argent !
Aux soldats qui ont fait la guerre.
De l'argent ! De l'argent !
Pour remplir nos panses vides
Et trousser les chambrières.
De l'argent ! De l'argent !
Pour fermer nos blessures.
De l'argent pour avoir
Le sourire de Monnina
Et du Trebbiano à pleine tonne !

Pasquale, qui rentrait, nous apprit que les mercenaires à la solde de Venise, n'ayant pas été payés, étaient décidés à piller la ville, si le duc d'Urbin ne leur faisait distribuer de l'argent le soir même. Dans leur terreur, les seigneurs de Laudes allaient de nouveau envoyer au duc des députés pour le supplier de tenir sa promesse. Le cardinal, plein d'épouvante à l'idée du péril que courrait Guido si la ville était mise à sac, voulut lui-même écrire au duc. Espérant qu'il maintiendrait l'ordre dans Laudes, il mettait ses propres trésors à la disposition de la République.

— Nichina, me dit-il, il faut porter cette lettre.

— Oh ! m'écriai-je, laissez moi près de Guido ! Que Pasquale aille à ma place !

— Pasquale peut m'être plus utile que vous, Ni-

china, sachez-le : en ce moment, le salut de Guido dépend peut-être de vous.

Je n'hésitai plus, mais comme j'allais partir, une bande fit irruption dans la chambre. A travers mon pourpoint déchiré, mes seins pointaient sous la chemise.

— Ohé ! la belle fille ! dit un soldat, tu vas venir avec nous.

— J'y consens volontiers, mais vous allez laisser cette maison tranquille. Il y a un homme qui a été blessé dans la bataille.

Le cardinal me remercia d'un regard.

— C'est bien ! C'est bien ! en route! crièrent les soldats en m'entraînant.

L'un de mes compagnons, qui finit par me garder avec lui, me raconta ce qui se passait à Laudes. Les mercenaires n'avaient pas attendu la réponse de Francesco della Rovera pour commencer le sac de la ville. Dans les faubourgs, les habitants effrayés, préférant encore l'existence à leur pauvre fortune, s'étaient laissés dépouiller sans murmure. Des femmes et des jeunes filles, attablées avec la soldatesque, avaient déjà payé de leur honneur le repos du père, du mari, de la famille. Mais les riches, barricadant leurs maisons, armaient leurs serviteurs et s'étaient résolus à défendre leurs biens. Déjà l'on se battait dans les rues, et l'on essayait de nous pousser au combat, mais mon compagnon, dont la poche était bien garnie, évitait l'émeute, cherchant un quartier calme et une osterie où il pût se divertir avec moi. Nous vîmes des hommes enduire les portes de résine pour les incendier, tandis que les habitants affolés jetaient par les fenêtres des bancs, des coffres, des cabinets de bois prcéieux. Des nonnes en grand émoi, qui avaient voulu se sauver de leur couvent, avaient été arrêtées dans leur fuite, et les soldats, malgré les pleurs et les cris des religieuses, les promenaient sur leurs épaules, la jupe par-dessus la tête, salissant et frappant leur corps. Sur la place de la Seigneurie, il y avait une telle afluence de peuple que mon compagnon me lâcha le bras. Je réussis à le perdre

dans la foule, et j'arrivai devant la Maison de Ville, toute blanche, au milieu des ténèbres qui l'environnaient, de la lueur des torches qui brûlaient sous les fenêtres. Les principaux habitants de Laudes s'étaient réunis là en armes. J'appris que les députés envoyés au duc d'Urbin allaient partir et j'obtins de me joindre à eux.

Le voyage fut triste dans la nuit. Les députés marchaient en silence, anxieux de l'accueil qui leur était réservé, anxieux aussi de ce qu'ils laissaient dans la cité. On prétendait que le duc avait été blessé grièvement et ils craignaient de ne pas être reçus. Enfin nous arrivâmes au camp. Quoique souffrant, le duc veillait encore, occupé à écrire. On nous introduisit dans sa tente.

— Et que voulez-vous ? demanda-t-il en se levant avec diffculté.

Le plus âgé des envoyés répondit d'une voix ferme :

— Nous venons, monseigneur, vous rappeler votre promesse, Vos mercenaires, au mépris de la foi jurée, ont commencé à piller la ville.

A ces paroles le visage de Francesco della Rovera prit une expression de colère.

— Ah ! s'écria-t-il, on n'arrête pas, comme on veut, des soldats le soir d'une victoire !

Les députés se regardaient d'un air désespéré. Alors, m'avançant à mon tour, je m'agenouillai devant le duc et lui présentai la lettre du cardinal.

— Voilà bien une épître de prêtre, s'écria-t-il !

— Le cardinal ne l'est point, dit un officier.

— Il s'occupe des affaires de l'Eglise et il en a l'esprit. Cela se vaut. Pourquoi d'abord n'est-il pas au camp avec son armée ? Ne m'offre-t-il pas à présent ses trésors ! Mais si ce sont les trésors de Sa Sainteté, il n'a pas le droit d'en disposer. Si ce sont les siens, je crains qu'il ne se fasse des illusions sur sa fortune. Et puis, où sont-ils, ses trésors ?

— Mais enfin, monseigneur, fit un député, vous n'allez pas laisser saccager Laudes par vos mercenaires !

Le duc répondit :

— Ces soldats m'ont donné la victoire et je leur devais au moins de remplir les engagements que la République a contractés avec eux. Or, Venise, ruinée par la faillite de la Banque de la Foi, n'a pas d'argent à leur distribuer, et il m'a fallu, jusqu'ici, les payer de mes deniers; mais je ne peux plus y suffire.

— Monseigneur, continua le député, vous ne souffrirez pas qu'un pareil crime se commette! Votre présence dans notre ville, celle, au besoin, des troupes pontificales suffiront pour ramener à l'ordre vos soldats.

— Je leur dois un dédommagement, reprit le duc d'Urbin inflexible. Si j'empêchais le pillage, ils passeraient à l'ennemi ; et j'ai toujours besoin de leurs services. La fortune de la République de Venise, qui m'est confiée, est d'un plus haut prix que les biens et l'existence même de quelque milliers de citoyens. J'ai déjà sacrifié à cette grande cause mes amours, mon repos; je suis prêt à y sacrifier ma vie. C'est pourquoi je n'interviendrai point aujourd'hui entre la ville et mes mercenaires qui m'ont servi loyalement et que je ne puis payer comme je l'aurais voulu.

— Je vous admire, monseigneur ! s'écria le député.

— Vous pouvez ou non m'admirer ; ma conduite est celle de tous les hommes qui ont une œuvre à faire et pour qui il n'est pas d'autre devoir que de l'accomplir.

Les députés se retirèrent en proférant à voix basse des malédictions. Plusieurs, pensant à leur femme, à leurs enfants qui étaient à Laudes, ne pouvaient se retenir de pleurer. Pour moi, je songeais à Guido, et devant l'insuccès de l'ambassade, je regrettais de l'avoir abandonné. Peut-être ne vivait-il plus, et, s'il vivait, à quels dangers n'était-il pas exposé au milieu de cette dévastation ! En toute hâte, je retournais à Laudes avec les députés, lorsqu'un homme, qui venait de la ville, nous dit que personne n'y pouvait plus rentrer, qu'on avait fermé les portes. En même temps, nous aperçûmes le ciel embrasé

par quelque formidable incendie et je m'imaginai qu'une partie de Laudes devait être en flammes. Je rentrai au camp accablée de douleur. Je tombais de fatigue; et le sommeil vint me surprendre au milieu de mes larmes.

Au petit jour, après quelques heures de repos, je partis et traversai encore une fois le champ de bataille. J'y rencontrai un homme debout et immobile qui contemplait un cadavre. C'était le duc d'Urbin. Devant lui était étendu le corps de Giulia Brandolini, défiguré, couvert de blessures. Seul le visage conservait dans la mort sa sereine noblesse.

— Et elle n'a pu savoir combien je l'aimais! répétait-il.

— Monseigneur, fis-je en m'approchant, j'étais hier avec celle que vous pleurez; elle me confessait son grand amour; vous avez eu sa dernière pensée.

En m'entendant parler de Giulia, il laissa éclater ses sanglots et s'agenouilla devant la morte.

Alors m'agenouillant aussi, je priai et je pleurai avec lui, car je pensais à Guido.

Quand je me relevai, le duc me prit la main.

— Merci, me dit-il.

Je m'éloignai, le laissant regretter les beaux jours qu'il n'avait point vécu et toutes les joies dont il avait eu peur.

A l'ouverture des portes, je voulus rentrer dans Laudes, mais les gardiens essayèrent de m'en empêcher. L'un d'eux, auquel j'offris une pièce d'or, eut l'air d'accepter, me saisit les bras, m'entraîna dans une cabane qui lui servait de logement et essaya de m'y violenter. Je me défendis si bien des pieds et des mains, qu'il dut renoncer à me retenir. Aussitôt délivrée, je cours à la maison où j'avais laissé Guido. Là, un soldat m'apprit que, le matin même, le cardinal avait reçu un message de Sa Sainteté et qu'il venait de partir. Il n'en savait pas davantage. Pour comble de malheur, je m'aperçus que l'on m'avait volé ma bourse. Sans espoir de retrouver Guido, sans argent pour ma subsistance, je n'avais plus de courage. Les rues

ajoutaient encore à mon désespoir, avec leurs ruines fumantes, le craquement, les gerbes de flammes des incendies allumés depuis la veille et que personne n'osait éteindre. En travers du chemin, des cadavres de femmes nues, qu'on avait égorgées après le viol, étaient jetés comme d'inutiles débris au milieu de fiasques et d'assiettes brisées. Elles m'épouvantaient de leur corps verdâtre, par places meurtri et souillé de boue, de leurs yeux grands ouverts où il y avait la terreur et la honte des suprêmes instants, de leurs cheveux dénoués et épars, qui traînaient comme des bêtes encore vivantes attachées à la mort. A côté dormaient des lansquenets ivres, tandis que des chiens maigres et sordides venaient flairer les vivants et se disputer cette pourriture. Les rares maisons épargnées demeuraient fermées. Partout on sentait le deuil, la peur, l'épuisement d'une féroce débauche.

Ayant quitté Laudes, je marchai longtemps devant moi, comme au hasard, affolée par ma douleur et les affreux spectacles auxquels je venais d'assister. Enfin, n'en pouvant plus, j'allai frapper à une auberge que je trouvai sur la route. On m'y fit bon accueil, mais le lendemain, au moment de payer mon écot, lorsque j'avouai que l'on m'avait volé ma bourse, l'hôte voulut me battre. Pour l'apaiser, je m'offris d'entrer à son service. Il y consentit et je dus aider sa femme, attendant que la générosité des voyageurs me permit de retourner à Venise. Je pensais que le cardinal y avait ramené Guido ou, du moins, que je pourrais m'y mettre à sa recherche, car seule, sans argent, dans un pays parcouru par des bandes d'aventuriers et où j'avais beaucoup de mal à me faire entendre, il ne fallait pas espérer de les rejoindre.

Je ne sais si la pensée de Guido m'enlevait tous les autres soucis, mais je ne sentais ni les peines, ni les hontes de ma nouvelle condition. Une fois, après m'avoir adressé mille reproches, l'hôtesse, croyant m'avoir blessée, me fit des excuses.

— J'ai parfois la parole rude comme la main,

dit-elle, mais il ne faut pas m'en vouloir : je ne suis pas une méchante bête.

— Oh ! madame, repris-je, tranquillisez-vous. Je ne vous avais pas entendue.

Mon visage, paraît-il, inspirait la crainte et les galants n'osaient point me courtiser. Aux soirs de fête, pourtant, il me fallut plus d'une fois me défendre d'un ivrogne trop décidé. Je n'hésitais pas alors à mettre à profit ces précieuses connaissances du poignard que le capitaine florentin m'avait inculquées, durant mon expédition à Laudes. Il y eut, dans l'auberge, du sang versé. L'hôtelier m'approuva et même se permit de me féliciter. Seule, sa femme en conçut de la jalousie. Enfin, je rencontrai un marchand dont j'agréai les offres amoureuses et qui se montra libéral envers moi ; mais n'ayant pas la somme nécessaire pour acheter un cheval, je résolus d'entreprendre à pied mon voyage ; et, un matin, je dis adieu à mes maîtres.

J'étais partie depuis plusieurs jours, lorsque j'appris, dans une petite auberge où je m'arrêtai, que Sa Sainteté avait licencié ses troupes, laissant la République continuer seule la guerre. L'hôtelier tenait cette nouvelle d'officiers qu'il avait logés le mois précédent. Il se vantait d'avoir hébergé le chef de l'armée pontificale et, tout en me servant à déjeuner, il me disait :

— Un domestique m'a montré l'une de ses cuirasses, seigneur Jésus ! y en avait-il des dorures ! On en eût bâti une église. Et celle de son aide de camp était plus belle encore ! mais, il ne l'avait jamais portée ; pour son malheur ! car elle l'eût sans doute garanti du terrible coup de lance qu'il avait reçu dans le côté.

Je ne doutai plus qu'il ne parlât de Guido et, tremblante d'inquiétude :

— Vous l'avez vu, demandai-je ; souffrait-il beaucoup ?

— Pour sûr, il souffrait ! Le général, il faut le reconnaître, le soignait comme son fils.

— Et que disait le pauvre blessé ?

— Ah ! je ne causais pas avec lui. Le général ne

quittait pas sa chambre et ne permettait pas que personne y entrât. Cependant je l'ai entendu s'écrier : « Oh ! laissez-moi mourir en paix, laissez-moi mourir ! »

A ces paroles, je sanglotai ; et l'hôtelier étonné, s'approchant de moi, voulut me prodiguer toutes les marques de sympathie qu'un homme peut accorder aux jeunes femmes dans le malheur.

— Vous le connaissiez donc ? me demandait-il.

Et ses yeux brillants m'exprimaient une pitié singulière.

J'eus peine à repousser les consolations dont il me poursuivait. Heureusement, l'hôtesse vint dans la salle, et je profitai de son retour pour payer ma dépense ; mais, comme elle avait le dos tourné, tendant la joue à cet homme compatissant :

— Tenez, dis-je. je vous permets d'y mettre un baiser, si vous voulez m'indiquer où ils sont allés.

Il eut un sourire et, avidement, il m'embrassa.

— Je ne puis rien vous affirmer, fit-il. Je crois pourtant leur avoir entendu dire qu'ils s'en allaient là-bas, là-bas, à Venise !

Je sortis au moment où l'hôtesse, qui avait vu son mari me caresser, courut vers moi en me lançant des injures ; mais elle ne réussit pas à me joindre.

Comme je marchais ! Comme j'avais hâte d'arriver, maintenant que je le savais à Venise ! C'est à peine si, à la fin du jour, je me décidais à m'arrêter pour un court repos ; et, dès l'aube, j'étais sur les chemins.

Par une journée chaude, pour gagner une route qui devait abréger mon voyage, je pris les bois, au risque de m'égarer. Je descendis le long de roches abruptes ; je traversai des fourrés, des carrières pleines d'eau, des marais où je faillis rester embourbée. Après toutes sortes d'angoisses et d'efforts, j'atteignis la route, mais je ne pouvais plus avancer. J'avais les pieds gonflés à éclater ; les chevilles coupées par mes souliers. Chaque pas était pour moi un supplice. Je m'assis contre un arbre, désespérée.

Il n'y avait pas un instant que j'étais là, quand un cavalier vint à passer. Je l'appelai à grands cris. Il arrêta sa monture.

— Mon bon seigneur, dis-je, accordez-moi une grâce. Je ne puis plus marcher. Voulez-vous me prendre jusqu'à la ville voisine? Dieu vous bénira!

— Ah! répliqua-t-il, mon cheval a une trop longue route à faire; je ne tiens pas à le fatiguer.

Mais moi, avec l'audace de celles qui n'ont rien à perdre, je me lève, et découvrant les seins, l'appelant des doigts :

— Vous aurez votre récompense, dis-je.

Il me regarda un instant, sauta de cheval et m'enlaça de toute sa force. Je regrettai de lui avoir fait signe. Il portait des habits immondes et son visage était pourri d'ulcères.

— Je la veux, ma récompense, et de suite, répétait-il en me salissant le visage de ses baisers.

Et il me renversa sous lui. Je compris que le brigand ne me donnerait même pas le prix de ma complaisance; alors je me décidai à le lui arracher moi-même. Tandis qu'il m'embrasse, je porte, sans qu'il s'en aperçoive, la main à mon poignard, et, soudain, d'une brusque secousse, je le jette de côté, le saisis à la gorge, et lui enfonce, par deux fois, ma lame dans le cœur. Son désir, son étonnement, la promptitude et la sûreté de mon agression ne lui permirent pas de se défendre. Il eut un blasphème, un rugissement étranglé, une convulsion; puis tout son corps devint immobile.

— Meurs donc! chien! fis-je en montant sur son cheval.

Et je m'éloignai au galop.

Le misérable avait bien choisi sa monture. En deux jours, je fus à Venise, où j'arrivai presque aussi fourbue que mon cheval. Je sus bientôt que Guido était très malade et souffrait beaucoup de ses blessures, mais qu'on espérait le sauver. Je voulus le voir. Couverte encore de mes vêtements de voyage pleins de boue et de poussière, je me présentai au palais Benzoni d'où l'on me jeta dehors. Comme les gardes me déposaient sur les

marches, toute frémissante de colère, sans s'occuper des crachats que je leur lançais au visage, j'allais tirer mon couteau et passer malgré eux, lorsque je vis sortir Michele des Etoiles. Je saisis le philosophe par sa collerette qui, par hasard, se trouvait neuve, et je la lui déchirai.

— Canaille ! m'écriai-je, tu oses venir ici?

— Mais toi-même, Nichina ?

— Je viens pour arracher mon amant de ce bouge.

— Et moi, pour y vendre mes vers.

Son dernier mot fut pour mon esprit une lumière inattendue. J'entraînai Michele à quelques pas ; puis, sans lui commander rien, je lui dis les paroles qui devaient, mieux qu'un ordre, me valoir son obéissance.

— Michele, commencai-je, tu aimes le cardinal ?

— J'estime, répliqua-t-il, que c'est un homme de goût et d'esprit.

— Parce qu'il admire tes poèmes ?

— En effet, il les admire ; mais mon sentiment ne dépend pas de l'opinion bonne ou mauvaise qu'il en peut avoir.

— Alors, veux-tu savoir le jugement qu'un jour de sincérité, il portait sur toi devant ses hôtes, devant Fasol qui me l'a répété ?

— Oui, j'en serais heureux.

— Benzoni disait : « Ce pauvre Michele ferait un excellent maître d'école, mais je ne vois qu'un endroit où ses vers ne puissent être déplacés, c'est à côté d'une chaise de retrait.»

Le cardinal n'a jamais parlé, que je sache, en bien ni en mal de Michele des Etoiles, mais je prevoyais l'effet de ce mensonge. Mon philosophe pâlit, baissa les yeux, crispa les poings, atteint au vif de son orgueil. Il voulut pourtant garder bonne contenance.

— Ce n'est pas, fit-il, le jugement qui m'afflige : je suis au-dessus des blâmes et des louanges d'un Benzoni, c'est l'hypocrisie de l'homme. Ne trouvait-il pas, tout à l'heure, que, dans la poésie élé-

giaque, j'étais un fils de Pétrarque et, dans la satire, un petit cousin de Dante Alighieri !

— Ah ! repris-je, si c'était seulement un fourbe, un athée, un sodomite, une crapule, passe encore ! mais c'est un meurtrier !

Et comme Michele restait muet de stupeur, je lui appris les attentats du cardinal. Lorsque j'eus fini.

— Voilà qui est excellent ! Voilà qui est admirable ! répétait-il. Benzoni, mon ami, tu verras si je suis un maître d'école : peut-être meme pourras-tu apprécier à tes dépens mon génie satirique.

— Que vas-tu faire ? demandai-je.

— Pour mes ennemis, dit-il, j'ai une plume à défaut d'un poignard.

Ses yeux brillaient de haine et ses lèvres s'entr'ouvraient sur des dents féroces. Il me parut transfiguré, presque beau ; et je lui pris les joues dans une caresse.

— C'est cela ! m'écriai-je en souriant de plaisir, venge-moi ! je t'aimerai bien.

Et, pour attendre les événements, j'allai m'installer chez Morosina, qui m'accueillit avec une grande joie.

Quelques jours après, parurent les révélations de Michele des Etoiles. Elles étaient précédées d'une adresse à la Seigneurie et terminées par une prière à Sa Sainteté, où l'auteur, qui gardait l'anonyme, réclamait prompte justice. Michele n'y montrait point son esprit habituel de froid sarcasme et d'indifférente raillerie, mais une ardeur, une persévérance, vraiment terrible, d'indignation et de colère. Ne trouvant pas mes accusations suffisantes, il avait déterré des cadavres inconnus et les avait amoncelés autour du cardinal comme pour l'écraser sous ses crimes. Et l'on sentait que l'écrivain ne calomniait pas. Les insultes étaient si violentes, qu'elles semblaient s'élever du tombeau des victimes.

Le scandale à Venise fut immense. De tout temps, on s'était chuchoté à l'oreille les tragiques

amours de Benzoni, mais l'effet que pouvaient produire ces paroles était presque détruit par ce qu'on savait de sa douceur, de sa courtoisie, de sa bonté. C'est à peine si, à la suite de ces manœuvres et de ces rumeurs souvent contradictoires, un léger voile était venu couvrir la réputation du cardinal, et, du mystère de sa vie, il lui demeurait comme une ombre attirante. Le livre, au contraire, allait partout illuminer cette existence secrète et permettre au plus vil barcariol d'insulter le légat.

Cependant, au palais Benzoni, tout paraissait calme et l'on n'avait pas l'air de s'inquiéter de cette sanglante satire qui effrayait toute la ville. Le cardinal venait de réunir à dîner plusieurs peintres que Fasol avait formés, et il s'était montré, pour ses hôtes, débordant de verve et de joie. Le soir même, il donnait encore une grande fête, à laquelle étaient conviés le Doge et les plus hauts gentilshommes de Venise. La foule se demandait si les ordres de Rome n'étaient pas arrivés ou si l'audace du cardinal imposait à la justice.

J'allai rôder, le soir, aux abords du Palais, et je vis, du côté du Canal, allumer les lanternes de la grande porte et les domestiques effeuiller des roses sur les marches de l'escalier. La salle des triomphes d'Alexandre déjà resplendissait de lumière, et les gondoles se suivaient, amenant les invités dont je voyais étinceler les riches costumes sous les manteaux sombres. Je reconnus Messeigneurs Gradenigo, Pellicuoli et plusieurs autres gentilshommes.

Je rentrai chez Morosina et je me couchai, très anxieuse, craignant que ma vengeance ne retombât sur Guido. Je commençais à m'assoupir, lorsqu'on entra dans ma chambre. Découvrant la lampe qui veillait près de moi, j'aperçus Michele des Etoiles, dont toute la face respirait une atroce volupté.

— Oh ! dis-je, en me couvrant le visage de mes mains, vous me faites peur.

— Rassurez-vous, me répliqua-t-il, c'est pour vous que j'ai travaillé. Je viens d'assister à la re-

présentation d'une pièce que j'ai composée, dont je n'ai pas eu besoin d'apprendre les rôles aux acteurs.

Il me dit qu'il arrivait de la fête et me raconta ce qui s'y était passé.

Après avoir reçu les invités, au milieu du concert et dans le bourdonnement des causeries, l'abbé Coccone, avec le regard sombre et la lèvre tirée des mauvais jours, traversa la grande salle et, abordant le cardinal, lui parla quelque temps à voix basse. Il l'entraîna ensuite dans une chambre éloignée, où Michele, qui voulait savourer sa vengeance, réussit à les suivre. D'un cabinet voisin, il put assister à leur entretien.

— Monseigneur, dit l'abbé, je viens de recevoir un message de Rome : vous n'avez nulle grâce à espérer. Je ne vois plus qu'une solution à cette affaire.

— Et quelle est cette solution ? demanda Benzoni.

— Votre mort.

Le cardinal, qui conservait son sourire, devint pâle. Pourtant il domina promptement son émotion.

— Comme vous allez vite en besogne, mon cher abbé, reprit-il. Quoi ! parce qu'un drôle s'est permis de me reprocher tous les forfaits du monde, je n'ai plus qu'à prendre congé de l'existence ? Vraiment ! j'ai gagné des batailles plus désespérées.

— Vous vous croyez toujours au temps du pape Léon, monseigneur ! Mais imaginez-vous donc que Sa Sainteté actuelle n'a aucun esprit, que c'est même, entre nous, (et l'abbé regarda tout autour de lui), une vieille bête. Elle ne doit être préoccupée, en ce moment, que de faire justice, sans s'occuper du déshonneur dont votre mise en accusation va couvrir toute l'Eglise. Le pape Léon se serait contenté d'un sévère avertissement, d'un rappel peut-être, mais Sa Sainteté va vous jeter en prison.

— Qu'on me jette en prison ! j'en sortirai ! je saurai me défendre ! On verra si, sur la dénonciation d'un misérable, on arrête un homme comme moi ! Je nierai tout.

— Et comment vous justifierez-vous du meurtre du petit batelier ?

— On ne m'a pas vu.

— Et de la disparition de Frère Eusebio ?

— Il n'y a pas de preuves.

— Et de la tentative d'assassinat sur Francesca et son enfant ?

— C'est si vieux ! et puis on ne peut m'accuser d'un crime que je n'ai pas commis.

— Et de l'empoisonnement des deux comédiennes. La femme n'est point morte, à laquelle vous avez donné le poison. La fortune ou seulement un peu d'argent la fera parler.

— Il serait si facile de l'en empêcher.

— Non, monseigneur, ce ne serait pas si facile que vous le croyez, et puis cela ne servirait à rien ; vous avez beau vous en défendre : il y a trop de personnes qui furent témoins de vos crimes pour que vous puissiez prévenir leur déposition.

— Si ma cause est perdue, je puis me sauver.

— Avez-vous de l'argent ?

Benzoni eut un léger frisson.

— Mais c'est vous qui l'avez, mon argent !

— Il reste juste quatre-vingt ducats dans votre cassette. Cette somme vous suffit-elle pour entreprendre un voyage ?

— J'ai des dépôts dans les banques.

— Vous n'avez pas l'espoir de recouvrer aussitôt l'argent que vous ont emprunté le mois dernier l'armateur Rizzo et les Pellicuoli ?

— Il est assez d'usuriers à Venise pour me prêter sur mes domaines de Toscane.

— Vous en auriez trouvé mille, il y a quinze jours, vous n'en découvririez pas un aujourd'hui.

Le cardinal avait perdu son calme ordinaire, et ce fut avec une angoisse dans le regard et d'une voix sifflante qu'il dit à Coccone :

— Mais vous, seigneur abbé votre cassette n'est point vide, je suppose ?

Coccone ne se troubla point et répondit doucement :

— Grâce au ciel, monseigneur, ma cassette est loin d'être vide, mais si j'ai couru des risques considérables depuis que je suis avec vous, ce n'était point pour vous abandonner une fortune qui m'a coûté tant de peine à ramasser, hélas !

Il n'achevait pas, que Benzoni l'avait saisi à la gorge et la lui serrait à l'étrangler en disant :

— Vous allez me donner la clef de votre cassette, vous allez me la donner tout de suite, vous entendez ! ou je vous tue !

— Oui ! oui ! oui ! j'y consens ! fit Coccone.

Mais une fois que le Cardinal l'eut lâché, il rajusta son camail, releva sa ceinture sur son ventre effacé, puis tranquillement :

— Je ne vous la donne pas.

Et comme le cardinal le menaçait de nouvelles violences :

— Restez tranquille, continua-t-il, ou j'apelle au secours. J'ai encore de la force dans la voix et l'on m'entendra.

Il ajouta sur un ton de confidence :

— Vous êtes un homme trop intelligent, monseigneur, pour ne pas me comprendre. Ma perte ou ma ruine vous serait inutile. Je sais, il est vrai, que vous seriez heureux de ne point partir seul pour l'autre monde, mais ma courtoisie, si grande qu'elle soit, se refuse à vous y accompagner.

Le cardinal ne répondit rien ; il allait et venait dans la chambre, tandis que la voix des chanteurs, réunis dans la salle d'Alexandre, leur arrivait en phrases voluptueuses.

— Ah ! faisait-il, quitter mon cher enfant Guido ! et ce palais, ces fresques, cette statue d'Antinoüs, la Leda, toutes ces choses charmantes et divines qui ont enchanté mon âme si longtemps ! ah ! je n'en ai pas la force.

— En vérité ! s'écria Coccone impatienté, je ne vous comprends pas de manquer ainsi de courage :

je ne pensais pas vous trouver une âme si pusillanime.

— Seigneur abbé, je voudrais vous voir à ma place; vous sauriez s'il est facile d'abandonner l'existence.

— Moi, moi, ce n'est pas la même chose.

— En effet, vous ne tenez à rien en ce monde.

— Je ne dis pas cela! Seulement je suis un chrétien, et notre sainte religion nous défend d'attenter à notre propre vie ; mais vous, un admirateur des Romains et de leur morale, vous m'étonnez de reculer ainsi devant la mort : votre conduite ne s'accorde pas avec vos principes.

Cependant le cardinal, sans prononcer un mot, était sorti de la pièce et se dirigeait vers la chambre de Guido, qui dormait doucement. L'abbé Coccone le suivait comme son geôlier.

— Doux ami, dit Benzoni en s'agenouillant devant le lit, tu m'as donné les plus belles joies de mon existence.

Il passa ses mains tremblantes sur les cheveux de Guido et l'étreignit longuement sans qu'il se réveillât.

— Adieu ! adieu ! fit-il d'une voix que les sanglots étouffaient et, se relevant, il marcha d'un pas ferme jusqu'à sa chambre, prit un flacon de liqueur, puis, s'étendant sur son lit, remplit une coupe et la vida d'un trait.

— Vous êtes heureux à présent, dit-il à Coccone qui demeurait immobile devant lui, et il rendit le dernier souffle.

Quand l'abbé eut constaté qu'il était bien mort :

— Je viens de sauver l'honneur de la chrétienté toute entière, marmotta-t-il.

Il se dirigea vers la salle de fête, où il annonça que Monseigneur, par suite d'une légère indisposition, avait dû se retirer dans ses appartements. Il présida lui-même au départ des invités, qui sortaient du Palais sans dissimuler leur étonnement, les uns croyant à la fuite, les autres à l'arrestation du cardinal.

Dès que Michele eut terminé son récit, je sautai de mon lit.

— Il n'y a pas un instant à perdre, lui dis-je, il faut sauver Guido de cette maison maudite. On ne sait pas le danger qu'il y peut courir. N'as-tu pas eu la sottise de parler de lui dans ta satire !

Michele demeurait confus et pareil à un esclave qu'aurait grondé son maître.

— Allons ! repris-je, viens avec moi, et dépêche-toi:

Nous allâmes réveiller Morosina. Elle fit, à la lumière, une grimace qui sillonna de plis son visage, puis, étendant les bras pour repousser ma lampe dont la lueur l'éblouissait :

— Ma chère enfant, fit-elle, soyez plus attentionnée une autre fois : vous troublez mes songes.

— Ah ! par exemple ! m'écriai-je, voilà qui m'est égal ! Ce que je les ai dans le cul vos songes !

— Oh ! oh ! continuait-elle, monsieur Michele des Etoiles est là, lui aussi. De grâce ! messer, ne me regardez pas. Ce n'est pas l'heure pour visiter les dames : je n'ai pas mon fard.

— Il ne s'agit pas de vous farder, mais plutôt de vous lever de suite, d'aller chercher le jardinier et son fils pour qu'ils viennent avec nous au palais Benzoni, tandis que vous préparerez avec les servantes la chambre de Guido.

Mes paroles l'avaient tout à fait réveillée. Devenue docile à ma voix, elle se disposait à se lever. Lorsque nous entendîmes le lit craquer sous son corps et vîmes son gros ventre remuer sous les draps, nous partîmes, la laissant à sa toilette. Tout en s'habillant elle murmurait :

— Si elle amène ici son Guido, sûrement la fin du monde est bien proche !

Je partis avec Michele et les deux jardiniers. Le Palais était fermé, mais heureusement, je retrouvai, dissimulée sous une fenêtre en trompe-l'œil, la porte secrète par où Guido m'avait fait sortir lors de notre entrevue. Elle demeurait ouverte toutes les nuits, afin de favoriser les amours du cardinal. Ainsi nous parvînmes sans encombre à la chambre

du pauvre blessé. Il reposait doucement sur son lit, et comme une faible plainte s'échappait de sa bouche :

— Ah ! mon Guido adoré ! le voilà ! il est là ! je l'ai enfin ! m'écriai-je.

Comme nous entrions, j'entendis un petit trot de souris dans la chambre voisine et j'aperçus, par la tenture soulevée, l'abbe Coccone qui sortait avec précaution de la chambre du cardinal, portant une brassée de papiers. Il était si preoccupé qu'il ne nous vit point.

Nous enveloppâmes Guido de nos manteaux et nous le descendîmes dans la gondole. Il se réveilla, nous regarda d'un œil fixe et terrifié.

Je m'approchai de lui pour le rassurer.

— Nous te sauvons, dis-je en lui baisant le front.

Alors, tout frissonnant, il ramena jusqu'à son visage l'un des manteaux dont nous l'avions couvert et, avec la résignation tranquille des malades, il s'assoupit de nouveau.

Hugues Rebell.

(*A suivre.*)



REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

France et Russie. — Le Knout. — Les Palladistes Lucifériens. — Les Fracas de Fracasse. — Augier à Valence. — Nuance. — Militarisme.

France et Russie. — Par nos yeux corporels et à l'aide de journaux rédigés partie en russe, partie en patois, nous vîmes, ce mois, un spectacle de cosaques, guirlandes, cuirassiers, lanternes, femmes, amour, peuple, sueur, poussière et hystérie, pendant que, symboliquement, par les multicolores pétales de papier découpé dont s'ornèrent les arbres, déshonorés de tant de bêtise, la France, se souvenant de Hadaly, andréïde comme elle et comme elle simulant la vie à s'y méprendre, offrait au Tsar, qui l'agréa, la fausse fleur de sa virginité.

Cependant, Tyrtée officiait.

La poésie patriotique est sans doute un genre difficile, car les meilleurs poètes y atteignent difficilement la maîtrise de M. Déroulède. Ni la Patrie, ni l'Armée n'inspirèrent jamais à nul porte-lyre autre chose que de pompeuses calembredaines. Alors M. de Heredia bâtit d'élégantes strophes sur des rimes comme *fraternel* et *paternel*, *espérance* et *France*, ayant dit, en préface : Ça, Tsar, c'est la langue des Dieux ! L'auteur des *Trophées* est assez glorieux, peut-être, pour se permettre de telles plaisanteries ; pourtant, j'estime qu'il a eu tort de se laisser, même une seule fois, confondre avec Aicard, Barbier ou Borelli.

A côté de Heredia majestueusement vide on entendit Coppée au ton patelin. Celui-là avait l'air d'opérer dans une sacristie : « Votre *chère* présence, les mères, les petits enfants, cette belle fête, tous les cœurs, le mot « amitié » (avec des colombes, sur papier de riz), atmosphère sereine. » Et d'autres s'avancèrent, coiffés à l'oiseau ou accablés sous la lourde perruque à tire-bouchons : Claretie, Sully-Prudhomme et tous ces anonymes que le bruit de la rue fait vibrer comme des vitres.

La Patrie ! Hypocrites seigneurs, priez, vous qui tenez à l'estime publique, qu'on ne mesure pas votre amour à la beauté de vos œuvres !

Le Knout. — On a lu, en un pieux petit journal de province, ce vœu :

« Nous avons, en France, une quantité de vagabonds, de filous, d'escrocs, de filles perdues, de souteneurs ; et grâce au gouvernement maçonnique, à l'instruction laïque, à la morale civique et autres belles choses en *ique* dont nous jouissons, leur nombre ne fait qu'augmenter tous les jours. Nos lois n'ont à opposer à ce flot envahissant que des condamnations à l'emprisonnement. Aussi nos prisons sont encombrées.

» Ah ! si nous avions le knout ! »

Espérons que cet état d'esprit n'est celui que de la plus basse cléricanaille.

Les Palladistes Lucifériens. — L'exhibition de cette fabuleuse secte maçonnique, apres avoir rapporté beaucoup de deniers au turpide Léo Taxil, vient d'être reprise au Congrès de Trente par un abbé crédule et entêté, jadis célèbre en un petit coin de Normandie, M. Mustel. Cette fois, parmi les parodistes assis sur les paillassons où se décrottèrent les pieds des six cents évêques du plus illustre des Conciles, il s'agit de savoir si la ténébreuse princesse Diana Vaughan existe autrement qu'en les livraisons illustrées du Dr Bataille, qui égayèrent tant la rue de l'Abbaye. Grande-Maîtresse des Palladistes adorateurs de Lucifer, elle se serait récemment convertie, réfugiée à cette heure en un couvent, — mais de son existence même, aucune preuve. N'est-il pas amusant de voir un congrès approuvé par le Pape enquêter sur la réalité ou l'irréalité d'une héroïne de roman ? Mais à l'admettre vraie, cette créature au nom si doux, que pourrait-elle être, sinon une pauvre malade hystérisée par des exploiteurs ?

Les Fracas de Fracasse. — M. Bergerat existe, lui, et même trop depuis quelques semaines que sa vanité de gendre et de rimeur encombre tous les journaux. On dirait vraiment que Théophile Gautier lui a légué son talent par contrat !

— Rat, répond aussitôt M. Bergerat. puis il se tait, médusé par la gueule du four, et songe que Castagnary n'est plus là pour défendre « qu'on manque de respect au etc. » Ah ! Monsieur Gendre, la singuliere idée d'avoir voulu être le Thomas Corneille du château de la Misère.

Augier à Valence. — La Valence de France. Ses habitants, honorables et intelligents, se refusent à inaugurer la statue figurant les traits bonasses de cet exé-

crable auteur. Pour cela, les Valençais sont conspués par M. Claretie; il faut réconforter ce bon peuple et le supplier de jeter dans le Rhône, si ce noble fleuve la veut recevoir, l'effigie de ce triste voleur de gloire.

Nuance. — M. André Maurel n'est pas de ces journalistes qui dédaignent le style ; il nuance le sien à l'infini : «... Mais c'était Sainte-Beuve, c'est-à-dire l'homme le plus intelligent de son temps, l'esprit le plus étendu de son époque, l'âme, sinon la plus *élevée*, du moins la plus *haute* de ses contemporains. »

Voilà qui s'appelle écrire, — mais c'est un peu fin pour mes yeux.

Militarisme. — Epiloguer, vraiment à quoi bon, puisqu'il y a des journaux et des ciseaux ? « *Une Innovation militaire.* — Jusqu'à présent les éclaireurs risquaient leur vie pour voir, mais ce qu'ils voyaient ne renseignait pas le général, sinon après beaucoup de temps ; il fallait que l'éclaireur revînt, abandonnant son poste d'observation au bon moment.

» L'introduction du cycliste-télégraphe transportera maintenant le général aux avant-postes les plus avancés, et si l'on tue l'éclaireur, *cela ne fera plus rien...* »

REMY DE GOURMONT.

POÈMES

Albert Dautel : *Les Avrils*, gr. in-18, Ollendorf, 3 fr. — Abel Letalle : *Les Libellules*, gr. in-18, Savine.

J'aurais quelque scrupule à remplacer ici M. Vielé-Griffin, si je n'avais l'espoir que sa retraite me donnera le plaisir de parler de quelques-uns des beaux poèmes qu'il termine en ce moment.

C'est au soin de les parfaire, en paix et à l'écart, que je dois de suppléer momentanément l'auteur prochain de *Phocas le Jardinier* et de *En Arcadie*, qui, j'espère, reprendra un jour à cette place les appréciations succinctes, compétentes et sincères qui firent de sa critique une des plus suivies de l'heure présente. J'ignore si l'année me sera favorable. Si elle l'est, j'en remercierai ceux qui m'apporteront la joie d'admirer leurs œuvres. Je souhaite que M. Émile Verhaeren produise quelque beau livre, haletant de sa verve puissante et de la grandiose beauté qu'il imprime à ses visions. La jeune école belge suivra, sans doute, l'exemple de son maître admiré. Pourquoi M. Mockel ne sortirait-il pas de son long silence ? M. Pierre Louys nous doit ses précieux poèmes. M. Kahn et M. Retté savent écrire de belles choses. M. de Souza aussi. M. Francis Jammes et M. Henry Bataille sont là. M. André

Lebey travaille, M. Stuart Merrill a travaillé. M. Herold et M. Fontainas n'ont-ils rien? M. Signoret prophétisera : c'est un grand lyrique; et les phalanges disciplinées de l'École romane lèveront leur thyrse aux pampres un peu desséchés, mais d'une noble forme païenne. M. du Plessys est délicat, M. de la Tailhède coloré, et M. Moréas est un Ronsard de l'Eurotas.

« Notre suave et pompeux Naturisme » ne manquera pas de fournir lui aussi sa contribution. M. Saint-Georges de Bouhélier est le porte-sceptre de la nouvelle école. M. Maurice Le Blond en est le porte-voix. Il prend la parole quand il s'agit de réclamer pour ses amis le « droit à la Jeunesse » qu'on ne leur conteste pas, et le « droit à la Gloire » qu'on leur accorde bien volontiers. J'aime M. Le Blond ; il a raison de vouloir pour ceux qu'il admire l'admiration universelle. Ses préférences sont judicieuses. M. Maurice Magre est un poète de grand talent ; ses vers révèlent une nature charmante et un génie harmonieux et doux ; M. Degron a écrit un délicieux livre; Charles-Henry Hirsch, Rency, Gérardy sont appréciés et méritent de l'être; M. Edmond Pilon a publié des vers d'une complication ingénieuse et d'une belle arabesque décorative et sentimentale ; M. Abadie étonne et retient.

Les belles œuvres ne sont pas une question d'âge. Malheureusement, la précocité du talent n'est pas toujours d'accord avec la rapidité du renom. Parmi nous, je ne connais guère que M. Pierre Louys qui ait vu se hâter l'heure. M. Gide attend patiemment la sienne. Je ne crois pas que M. Paul Valéry s'en montre pressé. Les années d'attente ont leur beauté, et cela peut manquer un jour de ne pas les avoir subies. Leconte de Lisle fut connu vers cinquante ans. Mais l'adolescence est impatiente. M. Émile Verhaeren a quarante ans. Il sut attendre, et avec quelle dignité et quelle haute réserve !

Je ne voudrais pas que Messieurs les Naturistes prissent ceci en mauvaise part. Ma sympathie leur reste vraiment acquise puisqu'ils tentent quelque chose, et je me trouve d'autant plus à l'aise pour la leur exprimer qu'ils me refusent leur estime. Je ne voulais, en prenant la charge de cette chronique mensuelle, que les assurer d'une impartialité à laquelle, j'espère, ils me faisaient l'honneur de s'attendre.

Mais je préjuge. M. Le Blond reprocha à M. Vielé-Griffin d'agir en critique « au petit hasard des sympathies » ; j'encourrai sans doute le même reproche, et je me sentirai heureux si je ne le mérite pas plus.

§

M. Albert Dautel n'est pas naturiste. Ses **Avrils** ne sont

pas d'un « penseur enivré » et sa préface n'est pas d'un penseur du tout. Elle semble touchante Il y avoue quelques concessions au symbolisme : je les ai cherchées à travers le fatras qui compose le volume. Elles existent certainement dans une pièce appelée l'*Inutile Révolte*, et dediée, je ne sais pourquoi, à M. Paul Fort. Je parlerai dans ma prochaine chronique des curieuses *Ballades* de M. Fort, tant de *Louis XI, curieux homme*, que du nouveau recueil que nous a donné l'auteur.

M. Abel Letalle, dans ses **Libellules,** a beaucoup rimé : il ne lui sera pas pardonné.

Henri de Régnier.

ROMAN

Louis Dumur : *Pauline ou la Liberté de l'Amour*, gr. in-18, « Mercure de France », 3.50. — Emile Bruni : *Mémoire d'un Mari*, gr. in-18, Victor-Havard, 3.50. — M. Reepmaker : *N'importe !*, gr. in-18, P.-V. Stock, 3.50.

Il est toujours désagréable d'écrire le contraire de ce que l'on a dit, mais quand, par hasard, c'est un homme de talent qui vous y force, on peut se consoler en se persuadant que, seul, son art est coupable, et qu'il suffira du premier imbécile venu pour remettre l'ordre dans vos convictions les plus chères. Certes, après la lecture de **Pauline,** de Louis Dumur, la *liberté de l'amour* ne me semble pas du tout démontrée : cependant, je finis par conclure qu'il y a l'adultère sympathique, et je veux bien admettre cet adultère-là, au moins en littérature.

M. Robert de Souza, dont les critiques de sévère philosophe sont très goûtées ici, où l'on ne se pique point d'indulgence, m'ayant priée de feuilleter *Pauline* à seule fin de m'apercevoir que je me trompais en disant que la femme était toujours libre, j'ai lu *Pauline* avec la religion de celui qui découvre, enfin, le vrai rituel, et je n'ai fichtre pas été déçue. Je ne sais pas si je me trompe, mais mon plaisir tient principalement dans l'idée que je me fais de l'esclavage épouvantable de la malheureuse Pauline. « A l'heure actuelle, dit M. de Souza, et en particulier en France, une femme ne peut disposer d'elle-même, par conséquent de son amour, de ce qu'elle possède, travail, fortune et enfants, que selon l'homme qu'elle rencontrera. » Et il ajoute : « Consultez *Pauline ou la Liberté de l'Amour.* »

Louis Dumur a raison et M. Robert de Souza aussi, parce qu'ils ont du talent tous les deux ; mais celle qui a tort, c'est Mme Facial, devant le héros du livre. Non, il est trop médiocre, et je me refuse absolument à croire que dans la vie véritable on pourrait, femme intelligente, demeurer

trente-cinq minutes en la possession légale de ce monsieur-là. Il n'est pas bête, c'est bien pire : il explique la bêtise et la raisonne comme un commis voyageur placerait l'article pour lequel il parcourt le monde. Vivant dans une société sur laquelle s'appesantit le lourd ennui de la frivolité, il ne réagit ni par la sottise naïve qui est quelquefois drôle, ni par la bonté qui est quelquefois utile, ni par... le vice qui devient souvent l'intelligence. Il est donc nul de tous les points, et il est correct par-dessus le marché. Au bout de deux mois d'existence conjugale, on peut donc le mettre à la porte, ou le rendre assez fat pour qu'il ne soit jamais encombrant. Or, Pauline, si libre dans sa théorie du droit à l'amour, se fait précisément son esclave en ne lui révélant pas son premier adultère, car toujours quelque mensonge précède le grand crime chez les jeunes femmes inexpérimentées. Pauline a un enfant d'un monsieur très effacé, et pour l'enfant, bien plus que pour la situation, elle dissimule. Voilà sa seule méprise. Il fallait partir carrément pour le pays de la prostitution avec le gamin, et on redevenait libre ; et le jour où l'on rencontrait l'élu, on lui disait que la prostitution légale est encore moins propre que l'autre. Je suis certaine qu'Odon, le second amant de Pauline, aurait, sur ce sujet, mis tous les pouces qu'on aurait voulu. Tant que les femmes auront l'idée qu'être entretenue de considération par un, ce n'est pas la même chose qu'être entretenue d'argent par plusieurs, elles ne seront pas libres, c'est évident. Pour les jeunes femmes qui n'ont pas la possibilité d'exister par elles-mêmes, il est clair, je le confesse, qu'en France, on ne leur laisse que la perspective de la prostitution : alors, que ne peuvent-elles choisir entre les deux genres ? Mais il n'y a pas de cérébralité féminine qui soit libre, parce qu'elles ne veulent admettre la liberté que pour l'amour ou pour le dévergondage, et elles ne pensent jamais à l'admettre pour tout autre acte individuel. D'ailleurs, les hommes non plus ne sont pas libres, et c'est encore ce qui doit consoler le mieux le faible sexe.

Il demeure, du livre de Louis Dumur, que la femme la plus intelligente ne parle pas toujours à propos, et que l'avocat, quand il est habile, peut toujours gagner sa cause, dans l'un ou l'autre sens, du moment qu'il lui reste supérieur comme raisonnement froid. (Ah ! les femmes froides, voilà vraiment une denrée qui nous manque !) Les comparses de ce drame sont méticuleusement créés : le collégien trop savant qui fait ses entrées dans le monde et dans les jupes, le mondain léger, toujours plein de petites actrices, les mondaines creuses comme des grelots d'argent, les vieilles dames pourries de haines et d'amours jaunes pour ceux qui les fuient, les médisants, les calomniateurs, les *tapisseries* regardant valser

avec le regret de ne pas pouvoir empêcher de danser en rond : toutes ces marionnettes sont à leur poste de parade dans un alignement guerrier qui donne confiance pour la chaleur de la bataille. Odon de Rocrange, tirant, le long de la vie, ce boulet du forçat conjugal qu'on appelle une femme dévote, est un homme très sympathique, et s'il raisonne un peu pour un héros de premier plan, il n'en aime pas moins fougueusement, le moment venu. La scène d'amour très... adultère entre Pauline et Odon est trop bellement littéraire pour être vécue, mais Louis Dumur est un philosophe, et il n'admet pas le fait sans l'explication des causes ! Vers la fin du livre, je n'aime point énormément une certaine apparition astrale d'Odon mort, car le pauvre cher amant meurt, abandonnant l'amante au souci de se croire bien coupable, puisqu'elle est punie; cependant, j'avoue trouver cette scène curieuse, révélant chez l'auteur des préoccupations d'au-delà au moins bizarres de la part de celui qui écrivit *Albert*. Et puis, une simple question d'huissier : pourquoi, lorsque Pauline revendique le droit à une faute longuement préméditée vis-à-vis de son mari, ne sait-elle pas d'avance que le divorce prononcé contre la femme lui interdit absolument le droit à l'enfant ?... Il me semble qu'Odon pouvait l'avertir, sinon son flair de femme intelligente ayant, de temps en temps, trop chaud à la tête.

Tout ce livre est écrit avec soin, sans tableau, dans la manière des auteurs qui font prédominer l'idée, comme Jean-Jacques. Les conversations entre gens du monde sont beaucoup trop bien parlées et les femmes ne font aucune faute de français (elles en commettent tant d'un autre genre !), ce qui me paraît excessif. Autant que possible, j'évite de causer avec des mondaines ; mais quand cela m'arrive, j'enregistre toujours une demi-douzaine de locutions vicieuses qui représentent, à mon humble avis, le véritable piment de leur raison sociale. Il m'aurait semblé préférable d'être moins bon grammairien à leur sujet. Enfin, *Pauline* n'est pas du tout *la liberté de l'amour*, et c'est encore moins celle du langage, ce dont je félicite l'auteur.

Ajoutons, pour donner des nerfs à tous les faux stylistes, que cela n'empêche point le volume d'être le succès de la saison.

Et voici **Les Mémoires d'un Mari** (pour ma pauvre petite satisfaction personnelle, on voudra bien constater que je n'ai pas de chance : je n'aime pas l'adultère on en met partout !) d'Emile Bruni, qui sont les plus navrants mémoires du monde, car... ils m'ont encore une fois attendrie sur les malheurs d'un monsieur pas beaucoup spirituel. Il écrit lui-même qu'il est naïf ; je ne le démentirai pas ; cependant, je

l'aime mieux que Facial. Il est si doux, si bon, et il écrit tellement comme quelqu'un qui ne veut rien savoir!... je le trouve tout à fait charmant. Et puis, il aime sa femme, il l'aime jusqu'à laisser les comptes de caisse pour régler un arriéré d'alcôve, et il mérite vraiment des félicitations.

Seulement, c'est lui qui relate ; je me méfie de ces éclairs de chaleur *pour mémoires*. Où il ne fait plus sourire, c'est dans la scène capitale, lorsque le pauvre mari découvre le monsieur et sa femme très occupés. La seule pensée qui lui vienne, après avoir ouvert lui-même la porte sur son déshonneur, c'est de la refermer *sans faire de bruit*. Or, il aime profondément sa femme, et il a vingt-huit ans, je crois, et il avoue, le long du livre, son tempérament robuste. Il est de toute évidence qu'à force de lire des histoires pareilles, je vais finir par perdre le peu de notion que j'ai sur la psychologie, mais ceci me dépasse! Littérairement parlant, j'admire ces pages où sont décrites, avec une douleur très intense dans sa naïveté, les sensations de ce mari très brave qui a peur de *faire du bruit ;* pourtant, je ne comprends pas! Qu'un vieillard, un trop jeune, un imbécile pur, ou un lâche ordinaire, cherche comment on refermera la porte après l'avoir ouverte, je l'accepte, mais il s'agit d'un homme qui a la prétention d'être un homme et qui est d'une cérébralité normale, d'un physique sain.

Alors? Le mouvement d'inconscience devait fatalement le faire crier ou bondir, quitte à s'en repentir cinq secondes après.

D'ailleurs, c'eût été dommage, puisque nous aurions été privés des plus remarquables pages du roman.

C'est égal, je conseille au prochain... numéro ce clou : le mari ne se souciant plus de refermer la porte, et disant au monsieur : « Ne trouvez-vous pas, mon cher, que Fernande a la hanche droite légèrement déviée? » On m'objectera les convenances! Eh bien, qu'il vienne un peu avant l'acte irréparable pour huiler les ferrures, ce sera d'un joli ton sobre. Sérieusement, les *Mémoires de ce Mari* sont à lire : ils ont une très spéciale saveur.

Et puis, **N'importe!** comme dirait M. Reepmaker sur la couverture d'un volume exotique où l'on prépare l'adultère, et où il rate, parce que la jeune fille n'épouse pas (pour cela seul, vous m'entendez?) J'étais dans les transes ; tout marchait si bien! Portrait de jeune personne amoureuse de fortune et d'indépendance, silhouette de bon jeune homme qui a fait des bêtises et veut se ranger, déclarations de soumission de part et d'autre à enrhumer des banquises, parents légers qui ne songent qu'à coller les deux pages pour n'en plus faire qu'une, recto et verso. J'en avais la sueur aux tempes, ma

disant, plus je coupais (les autres pages) : « Je n'y échapperai pas ; c'est décidément un sort... » Mais voici que la jeune fille, apprenant la première idiotie du fiancé, se refuse formellement à lui laisser exécuter la seconde. Je lui aurais volontiers sauté dans les bras ! Enfin, une qui a du cœur ! Vous vous imaginez peut-être que l'auteur la félicite ? pas du tout ! Il l'accable de tous les reproches, et puis, brusquement, la quitte pour s'occuper d'une jeune créole se mourant du mal du pays, laquelle créole demeurait très effacée dans les premiers plans. Il y a, du reste, de jolies descriptions hollandaises et de souvenirs javanais. Un peu trop de fleurs de *Mélati* en italique, ça sent l'herbier de naturaliste, les fleurs rares dont on se sert en expliquant d'où elles viennent et quel rôle elles jouent au point de vue du classement latin... Oh ! les fleurs vénéneuses et charmantes, les orchidées, les *Cypripedium*, les *Oncidium*, les *Hibiscus*, si vous saviez, Monsieur, les migraines que ça donne quand on en abuse !...

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Marcel Schwob : *Spicilège*, gr. in-18, « Mercure de France » 3.50. — A. Lang. *Mythes, Cultes et Religion*, traduit par Léon Marillier et A. Dirr, introduction par Léon Marillier, in-8, Félix Alcan, 10 fr. — Robert Kirk : *La République mystérieuse des Elfes, Faunes, Fées et autres semblables*, traduit de l'anglais par Rémy Salvator, in-8 écu, Bibliothèque de la Haute-Science, 2.50.

Ce n'est point apparemment par hasard et sans une ironique et perverse modestie que M. Marcel Schwob intitule **Spicilège** un recueil d'études et de dialogues littéraires et psychologiques, qui rappelle par cette étiquette seulement les notes éparses de quelque poudreux érudit, bénédictin ou laïque. Non certes que l'érudition, parfois la plus curieuse du menu détail, soit absente d'un essai comme *François Villon*, qui constitue la biographie la mieux informée du sieur de Montcorbier, ou qu'elle n'apparaisse pas nécessairement dans cette préface pour *Saint Julien l'Hospitalier*, où l'admirable conte de Flaubert est rapproché des éléments du folklore que le poète anima de la vie esthétique un peu à la façon de Jahveh pétrissant l'argile primordiale. Mais l'érudition n'est que l'accessoire, et, au moment qu'il semble uniquement préoccupé d'aider à l'interprétation des ballades en jargon par des exemples empruntés aux interrogatoires des Ecorcheurs Dijonnais, M. Marcel Schwob songe bien plutôt à nous imposer en la personne de François Villon un exemplaire d'humanité spéciale chez qui l'art de la fiction verbale, du mensonge ingénieux prime la force, dans un siècle de brutalité et d'héroïsme ; et les réticences ne servent peut-être qu'à laisser sur-

prendre davantage la sympathie qu'il éprouve pour le mauvais garçon subtil à éluder toute loi autre que sa fantaisie, frère spirituel d'Odysseus et de Panurge.

C'est qu'en effet, le souci non exprimé, mais évident pour qui sait lire, de M. Marcel Schwob est de mériter que les lèvres des hommes l'appellent un bon écrivain, souci plus rare qu'on ne feint de le penser et beaucoup plus honorable que ne le croient les innombrables Basques outrecuidés jusqu'à bafouiller l'espagnol. Pour avoir beaucoup fréquenté M. Taine au livre *de l'Intelligence*, il croit que le vaste monde, toute la fantasmogorie des formes, des émotions et des pensées, se résout en signes, en signes de signes, et que les mots encore, pâlis ou enluminés selon la bouche qui les profère, ne sont que les signes par quoi chacun, conventionnellement, essaie de manifester à autrui ce que lui suggère ce spectacle de fantômes où nous assistons tout en jouant notre rôle dans la pièce mystérieuse et contradictoire. Ainsi pour M. Marcel Schwob le respect quasi craintif de la parole écrite est-il très différent d'une vaine attitude de rhéteur : il équivaut au respect de la vie ou mieux de l'idée, plus ou moins illusoire, qu'il s'en est faite.

De là, parce qu'il est très avisé et très inquiet, une sorte de répugnance à conclure. Apte à examiner les choses et les hommes sous une multitude d'aspects, et n'étant point de ceux en qui domine exclusivement une pensée décisive, il lui arriva d'hésiter, de ne pas pouvoir choisir entre les contraires. J'en verrais une preuve jusque dans l'affection où il tient le dialogue, si propre à exposer en bonne lumière les effigies diverses que prennent les actes et les idées d'après les diverses âmes qui les reflètent. Sans doute, Platon usa de cette forme pour exprimer des opinions dogmatiques, en reproduisant par l'alternance des objections et des réponses attribuées à des personnes différentes le jeu même d'une pensée qui se cherche... Mais rien de tel ici. Chacun des acteurs dit bien ce qu'il doit dire ; aucun ne prononce le mot qui les départagerait tous. Et que l'on ne se croie pas quitte en qualifiant « scepticisme » cette conduite intellectuelle : elle semble n'être qu'une affirmation tacite de la plus parfaite indépendance mentale, trop jalouse de soi pour se livrer sans ambages. Il faut donc prendre son parti de ce charme parfois déconcertant et goûter, en communion avec le secret vouloir de celui qui l'écrivit, un morceau aussi achevé par exemple que le *Dialogue sur l'Art*. Cela est d'une étrange complexité qui se donne la couleur de paraître simple. Les poètes et les peintres contemporains de Dante et de Cimabuë s'entretiennent, après leur mort, de l'art qui fut leur vie, et discutent si les femmes en furent ou non les réelles inspiratrices. Et tous, Guido Caval-

canti et le mélancolique amant de la Selvaggia, Guittoncino de Sinibuldi que nous nommons Cino da Pistoïa, et Cimabuë « arrogant et dédaigneux », et Cecco Angiolieri qui aima comme Villon « les femmes, les tavernes et les dés », et les autres encore, parlent ainsi qu'ils parlèrent, croyons-nous, au temps des luttes gibelines. Mais leurs propos n'ont pas qu'un intérêt rétrospectif; ce sont des pensées contemporaines de nous-mêmes qu'ils expriment à peu près comme Dante Gabriel Rossetti traduisant Cino da Pistora ressuscita peut-être ses propres émotions endormies depuis cinq cents ans. Là est le miracle, et il sied d'en rendre grâces à M. Marcel Schwob, qui nous offrit libéralement une si parfaite liesse esthétique.

MM. Léon Marillier et A. Dirr ont droit aussi à la gratitude des lettrés qui aiment à s'informer sûrement de mythologie et de folklore. M. A. Lang a acquis en ces questions une autorité considérable, et le livre que l'on vient de traduire : **Mythes, Cultes et Religion,** répertoire opulent de faits précis, a le mérite ou le défaut de présenter sous la forme d'une polémique assez vive les arguments très sérieux qui réduisirent au silence presque absolu les théories de l'école philologique. Il semble bien établi maintenant que la célèbre explication du polythéïsme par une espèce de maladie du langage promouvant au rang des dieux de simples épithètes est tout à fait insuffisante, même avec la manie de trouver partout des mythes solaires. En outre, Max Müller et les linguistes qui adoptèrent ses doctrines eurent le double tort d'admettre *a priori* que l'homme était « un animal religieux » (1) et de restreindre leurs études au domainde indo-européen, malgré tel travail isolé sur le Popol-Vuh ou les contes zoulous. Leurs adversaires trouvèrent ainsi beau jeu et s'égayèrent sans peine à relever les contradictions d'étymologistes qui reconnaissaient en Hermès, par exemple, aussi bien un dieu du crépuscule qu'un dieu de la nuit, et la comparaison des mythes grecs avec les légendes des Hottentots, des Tlinkiths ou des Mélanésiens, permit de voir dans l'élément irrationnel des mythes une survivance de la pensée sauvage. Mais l'explication anthropologique, comme toute théorie trop exclusive, n'est pas toujours valable, et il reste des cas où le *Nomina numina* demeure vrai, ne fût-ce que dans la riche légende de sainte Catherine d'Alexandrie, née tout entière d'une confu-

(1) Max Muller : *Essai sur l'histoire des religions*, traduction G. Harris, p. 475, Perrin et Didier. « Ce qui distingue l'homme des autres créatures, ce qui non seulement l'élève au-dessus du règne animal, mais le place complètement en dehors de la sphère des existences purement naturelles, c'est le sentiment qui se trouve au fond de toute conscience et qui atteste à l'homme qu'il y a eu une cause de son existence, qu'il est fils d'un père plus puissant que lui. »

sion entre une vierge pure (καθαρά), mentionnée dans une chronique religieuse, et celle que les anges auraient après sa mort emportée au tombeau du Sinaï. De plus, cette explication est en somme purement négative et ne montre pas pourquoi le sauvage est amené par ses conditions même d'existence à former de telles conceptions.

Dans la très remarquable préface que M. Léon Marillier a mise en tête de sa traduction, il indique à juste titre en quoi pêche par omission l'œuvre de M. A. Lang, et montre « que les problèmes que les études de mythologie comparée amènent en dernière analyse à se poser, sont des problèmes de psychologie ». Pour lui, les mythes représentent d'abord la théologie, la métaphysique, la science et la religion, en dehors de toute idée éthique ; puis peu à peu la science, après la philosophie, se détache de la mythologie, et la morale, postérieure à la religion et indépendante de celle-ci, s'en sépare à son tour.

Cependant, selon M. L. Marillier, l'émotion religieuse subsiste néanmoins et peut même alors seulement et pour la première fois « être goûtée dans toute sa pureté » ainsi que le sentiment de l'étroite communion avec le divin, et la mythologie renaît à son tour parce que « ce Dieu que l'homme vraiment pieux sent en lui, il faut qu'il le pense... et il ne peut plus le penser que symboliquement... et les symboles, les allégories qui s'offrent le plus naturellement à lui sont ceux que fournissent les vieux mythes d'autrefois ou les mythes nouveaux qu'ils ont enfantés. » Je crains que ces conclusions dernières ne soient pas aussi évidentes qu'elles le paraissent à M. L. Marillier ou ne prêtent à d'étranges équivoques. Nés de la peur primitive et d'un sentiment analogue à celui de l'enfant qui redoute et déteste le mur où il se heurte, et à qui il attribue une pensée et une volonté, les dieux, par une évolution lente, œuvre à la fois des foules et des grands créateurs de religion, ont cessé d'être pour l'homme devenu conscient les démiurges organisateurs des choses et les suprêmes justiciers. A mesure que la lumière se faisait en quelques pensées, ils ont reculé vers l'ombre, vers les ténèbres définitives, mais pour ces pensées seulement; et Dieu, mot ambigu, exprime l'inconnu équivalent à ce qui n'est pas aussi bien que le grand lièvre Michabous. Ce serait même une quasi revanche du *Nomina numina* que le vocable entraînât après soi, lourd des sens dont il s'est chargé au cours des âges, uniquement pour l'avoir écrit ou prononcé, ceux-là mêmes qui en dévoilèrent la misère et le néant originel. Il en est de lui comme de ces silex taillés dont parle Robert Kirk en sa **République mystérieuse des Elfes, Faunes, Fées et autres semblables** : « J'ai possédé des pointes de flèche de silex jaune, que ces hommes, malgré tout leur art, n'auraient pu

ailler aussi finement et aussi proprement dans une subs-ance si fragile » ; et l'honnête pasteur d'Alberfoyle qui écri-vait à la fin du XVIIe siècle met au compte des esprits 'œuvre de nos humbles ancêtres. Son traité, republié précisé-ment par M. A. Lang dans la *Bibliothèque de Carabas* et tra-duit par M. R. Salvator, semblera sans doute puéril et extra-vagant à première lecture ; mais il sera sage de se dire que l'on est toujours le sauvage de quelqu'un, et que tôt ou tard la science actuelle fera hausser les épaules à ceux qui viendront après nous, et qui continueront à prendre de pauvres cailloux pour des merveilles surnaturelles.

PIERRE QUILLARD.

THÉATRE

Maurice Maeterlinck : *Aglavaine et Sélysette*, gr. in-18, « Mercure de France », 3.50. — Jean Richepin : *Théâtre Chimérique*, vingt-sept actes de pantomime, à-propos, sotie, proverbe, pastorale, comédie, intermède, dialogue, drame, parade, ballet, mimodrame, moralité, féerie, mystère, don juanerie, saynète, fausterie, séance académique, farce, conférence-mime, en prose et en vers, gr. in-18, Bibliothèque Charpentier, 3.50. — Richard Ledent : *Les Entraves*, drame en 3 actes, in-16, Bruxelles, Lacomblez. — Hippolyte Lencou : *Le Théâtre Nouveau*, préface par Eugène Fournière, gr. in-18, Savine, 2 fr.

L'œuvre nouvelle de M. Maurice Maeterlinck est le corollaire direct de ses études sur les mystiques, dont la « somme » nous a été donnée dans ce merveilleux *Trésor des Humbles* qu'on ne se lasse pas de relire. S'il fallait définir l'évolution de M. Maeterlinck — car à se reporter à la *Princesse Maleine*, à l'*Intruse*, aux *Aveugles*, on ne saurait qu'être frappé du « tour d'idées » qu'a accompli en peu d'années ce génie à la fois si simple et si profond qu'on a souvent accusé, bien à tort vraiment, de rester par trop semblable à lui-même — s'il fallait donc préciser cette évolution, on la trouverait, je crois, tout entière dans l'espace — l'abîme — qui sépare ces deux mots, dressés comme des phares, l'un rouge, l'autre blanc, au-dessus de l'océan de l'existence : — Terreur — Amour.

L'objet des méditations de l'auteur d'**Aglavaine et Sélysette** n'a cependant pas varié. C'est toujours le mystère, le mystère de la vie et de la mort, le mystère de l'âme humaine, le mystère du désir, de la foi, de la douleur, le mystère de l'être, le Mystère, en un mot, qu'il cherche à dominer d'une conscience unique, qu'il voudrait enfermer dans la compréhension d'une pensée adéquate, devant lequel enfin, pour laisser les termes philosophiques, il s'efforce de déterminer l'attitude qu'il convient d'avoir. Rien de plus noble que cette préoccupation. Elle fut celle des plus hauts esprits. Mais M. Maeterlinck, plus que tout autre — au moins dans le domaine de la littérature — paraît s'être donné pour spécialité de ne s'en

laisser distraire par rien de relatif. Tout y tend, tout en dérive. Les moindres incidents de la vie, semble-t-il, quotidienne en sont imprégnés, prennent sa signification et participent, en conséquence, de son absolu.

Or, et c'est là ce qu'il y a de remarquable dans l'évolution dont je parle, l'attitude de M. Maeterlinck devant le mystère s'est modifiée complètement. Autrefois, c'était la terreur qui l'envahissait, et nous à sa suite, en face du noumène inconnu palpitant en nous et autour de nous, et dont, à de certaines minutes solennelles, nous sentons battre dans les ténèbres l'aile fantastique et monitoire. On s'en souvient, et l'on en tremble encore : tout ce qu'il y avait d'épouvante dans le silence, dans l'ombre, dans le passage du vent à travers les arbres, dans le bruit d'une porte qui bat, dans les regards des aïeules et dans les cheveux des jeunes filles, tout était abondamment évoqué avec des frisonnements de peur et des pâleurs d'angoisse. Le phénomène visible qui traduisait à nos yeux affolés le mystère, c'était la mort : la mort, qui prenait alors le sens du symbole suprême.

Aujourd'hui, tout est changé. M. Maeterlinck, à force de contempler le mystère, a fini par l'aimer. Ses yeux se sont-ils habitués à ce milieu, impropre et insupportable au commun des hommes — et même aux autres : on sait que Pascal en contracta des hallucinations qui n'ont rien d'enviable, — ou a-t-il réussi, en compagnie de ses mystiques favoris, à être admis à une communion supérieure, révélatrice de joies inattendues et dispensatrice de grâce? Mystère aussi. Le fait est que M. Maeterlinck n'a plus peur. Il a découvert que dans le silence, les regards, les cheveux et les bruits divers de la nature, bref, dans tout ce qui, paraît-il, constitue le mystère, il y a une beauté contenue, imperceptible aux êtres épris d'apparences, évidente comme la lumière à ceux qui sont doués de ces fines antennes spirituelles par lesquelles les âmes se tâtent, s'aperçoivent et se reconnaissent. Cette beauté ne se prouve pas, elle se montre. M. Maeterlinck, par la vertu d'une admirable synthèse, nous la montre, aussi vivante, aussi agissante, aussi complète que s'il s'agissait d'une chose réelle, sensible à tous les yeux, même aux plus charnels. Il a créé, pour nous la manifester, ces figures inoubliables : Sélysette, Aglavaine, Méléandre. Et après avoir assisté au drame qu'elles jouent, nous comprenons que le monde mystérieux où se débat leur destinée, loin d'être un monde redoutable, est une source pure de sacrifice, de dévouement, d'amour, et qu'il est suprêmement beau, trop beau même pour que la nature humaine ne soit pas impuissante à y séjourner, et ne retombe pas brisée après l'avoir un instant entrevu.

Est-ce un mot de consolation ou un mot de désespoir que

M. Maeterlinck a voulu prononcer? Quel qu'il soit, c'est un mot d'une élévation telle, qu'on ne saurait qu'être régénéré de l'entendre.

Le **Théâtre chimérique** de M. Jean Richepin offre, en une série de numéros aussi divers que bien réussis, une représentation complète où triomphe le talent-protée de l'auteur. Le lyrisme y coudoie la farce; la satire, la polissonnerie; la jonglerie, l'argument philosophique. Ce n'est peut-être point un régal littéraire, mais c'est un ragoût très appréciable. Parmi ces improvisations d'une verve facile, un petit chef-d'œuvre : *L'Honnête Gendarme.*

Prenez une comédie de Dumas fils, découpez-la en scenes du dernier symbolisme et mettez-la en vers libres, vous aurez les **Entraves**, drame de M. Richard Ledent. Ce n'était peut-être pas la peine. M. Richard Ledent, qui a du talent, aura peut-être mieux à faire de nous donner soit une bonne pièce en prose, soit de beaux poèmes simplement lyriques.

La petite enquête à laquelle s'est livré M. Hyppolyte Lencou, et dont il a réuni les termes sous ce titre : **Le Théâtre nouveau**, ne nous apprend rien de très intéressant. Il semble que les hommes à la mode commencent à se lasser de la gloire d'être interviewés : ils ne répondent guère que des balivernes.

LOUIS DUMUR.

SCIENCES BIOLOGIQUES

F. Le Dantec : *Théorie nouvelle de la Vie*, in-8, Félix Alcan, 6 fr.

— Il semble qu'aujourd'hui l'indifférence des « Littérateurs » pour les choses de sciences se fait un peu moins sereine. Ce sont des curiosités. Je crois que M. G.-Albert Aurier, s'il était encore des nôtres, n'écrirait plus : « Il serait temps de réagir, de chasser l'intruse de la maison, la science, « l'assassin de l'oraison », et de renfermer, si c'est possible encore, les savants envahissants dans leur laboratoire. » La « science » est devenue, au contraire, l'*oraison* de beaucoup d'entre nous. (Même M. Signoret écrit : « Plus récemment Golberg nous fit entrevoir ce que les sciences biologiques devront bientôt au Génie de ces Sarmates qui accueillirent Ovide exilé et l'abreuvèrent du lait des cavales farouches », et cette phrase, pour être drôlement boursouflée, n'en est pas moins caractéristique...)

C'est pour répondre à ces curiosités que je voudrais indiquer chaque mois à cette place — un peu sèchement et avec des terminologies ardues : je m'en excuse — le livre, l'article ou la communication dont l'intérêt se sera récemment imposé.

§

Il semble qu'il y ait lieu de dénoncer un peu aujourd'hui

l'ancienne division systématique de la matière en *matière brute* et en *matière vivante*. Les anciens critères de la *Vie* ont été successivement amoindris par des progrès de raisonnement et d'expérience. Les derniers travaux de chimie synthétique, par exemple, ont réalisé, contrairement aux prévisions d'excellents esprits, « la production de corps dysymétriques à l'aide de composés qui ne le sont pas », et cela donne fort à penser. L'*Hypothèse mécanique* englobe toutes les manifestations phénoménales dans un monisme grandiose — et commode.

Ces chroniques traiteront surtout de la biologie des *êtres organisés* (et ce mot devra se définir). Elles en traîteront selon les hypothèses actuelles suivantes : 1° l'*Evolution* considérée comme loi unique de causalité, et représentant une métaphysique réduite à sa plus simple expression; 2° Une théorie générale *transformiste* de l'origine des êtres organisés (Lamarckisme); 3° des théories particulières de *Sélection* par hérédité et adaptation (Darwinisme).

Je m'attacherai beaucoup plus à résumer des livres et des études qu'à essayer, avec le peu de moyens dont je dispose, de les discuter, et j'épigraphierais volontiers ces Chroniques de cette phrase simple de M. le professeur Giard : « Les explications ont une valeur manifestement provisoire, aucune d'elles ne pouvant dépasser légitimement les connaissances scientifiques de l'époque où elles sont tentées. »

§

« Men fear the death as children to go in the dark » (Bacon). Les hommes craignent la mort comme les enfants craignent l'obscurité. Et toujours le problème de la mort — qui est le même que le problème de la vie — a semblé mystérieux et tentant, a provoqué des amplifications innombrables... et il est résulté de tant de poésies et de tant de philosophies une parfaite confusion, des extensions de termes désastreuses, des habitudes d'analogie que rien ne motive, tout cela rendu plus inextricable encore par la conviction générale que les mots *vie* et *mort* « sont très clairs ». « Il n'y a pas à définir la vie en physiologie », a écrit Claude Bernard. Cependant ces dernières années ont vu paraître de nombreuses tentatives : les travaux (et les polémiques) de Weissmann et de Gœthe, les considérations de Bütschli et de Cholodkowsky, les études que M. Delbœuf vivifiait de sa fantaisie féconde, les curieuses propositions de M. Sabatier, etc., nous ont habitués à nous intéresser à ces questions — et l'on a peut-être été séduit, autant que par leur importance théorique, par leur côté paradoxal, par leur promesse de sensation générale et de « poésie » nouvelle...

Le livre de M. Le Dantec — **Théorie nouvelle de la Vie**

— est plus *sec*. Avant tout, M. Le Dantec s'est méfié du plus dangereux des écueils scientifiques : l'*anthropomorphisme*. Il a voulu s'abstenir dès le début (ce qui rend, entre parenthèses, son livre fort long à lire) de toute définition non justifiée, et la première distinction que son souci de précision l'ait amené à faire, celle qui donne à son livre son *intérêt d'équation*, est celle d'une *vie élémentaire*, pour les *monoplastides*, qu'il ne voit aucune raison, sauf l'anthropomorphisme, d'assimiler à l'activité d'un être *polyplastidaire*.

Les pages de l'*Introduction*, où M. Le Dantec n'éprouve pas le besoin de *douer de conscience* (Haeckel) les plastides, me semblent caractéristiques de sa manière de raisonner, prudente et élégante, et il y a parmi les scientistes assez peu d'esprits scientifiques pour que l'on soit heureux d'en applaudir un.

M. Le Dantec commence donc par l'étude de la *Vie chez les êtres monoplastidaires*. Il l'examine selon des approximations successives. 1° Si l'on recherche l'existence de caractères communs aux plastides vivants (1) et à *eux seuls* pendant une *observation de courte durée* — (Phénomènes de mouvement (lumière chaleur, chimiotaxie). Phénomènes d'addition (2). Phénomènes de mérotomie) — l'on conclut que « parmi les phénomènes observés *à un moment donné* dans un plastide il n'y en a aucun qui ne se rapporte à la physique et à la chimie des corps bruts. »

2° Par une *observation prolongée* (supérieure à la durée d'une ou plusieurs générations de plastides), par l'étude des phénomènes consécutifs à l'addition, des phénomènes de mérotomie considérés dans leurs conséquences (cicatrisation, régénération), on est amené à prendre pour caractère distinctif (3) des êtres vivants *la propriété d'assimilation* du plastide, c'est-à-dire la susceptibilité, dans des conditions déterminées (température, substance *nécessaires* (4), de *donner lieu à une série de réactions* dont la résultante est l'augmentation en quantité de chacune des substances plastiques du plastide. — On est amené à définir *vie élémentaire* d'un plastide l'accomplissement de ces réactions, *c'est-à-dire la proprieté d'être un plastide*, et l'on définira : 1° *vie élémentaire latente* l'état d'indifférence chimique, 2° *vie élémentaire manifestée* l'état d'activité *dans les conditions*... Ceci posé,

(1) Un plastide est vivant *par définition*. Il faut faire abstraction de l'anthithétisme habituel des mots *vie* et *mort*. Ce que l'on appelle un *plastide mort* n'est plus un plastide. Pour la même raison il faudrait dire le *cadavre d'un homme* au lieu d'*un homme mort*.

(2) M. Le Dantec emploie le mot *addition* pour désigner, en somme, *l'acte qui précède l'assimilation*, au lieu du mot *nutrition* pour éviter, toujours, le danger anthropomorphique des conceptions vitalistes.

(3) « Caractère » — capable de se manifester à nous naturellement.

(4) Ainsi l'*oxygène* est une substance toujours nécessaire, mais nous pouvons concevoir un *état de vie* où la substance nécessaire serait un autre corps connu... ou inconnu.

toute réaction que le plastide subira en dehors de celles qui constituent sa vie élémentaire manifestée amèneront : 3° la *destruction* de ce plastide. (La vie latente sera un cas particulier, un cas ralenti, de la destruction).

Considérons maintenant *l'évolution* du plastide, dans le cas le plus simple (évolution d'une bactérie qui se bipartit en deux autres semblables lorsqu'elle a atteint son maximum de dimension): la forme d'équilibre de la vie manifestée ne change pas (*immortalité potentielle* et mort considérée comme *adaptation* de Weissmann). La « *mort* » *n'est donc pas une conséquence* NÉCESSAIRE *de la vie élémentaire manifestée*, et il faut éviter d'introduire ici, en l'appliquant aux plastides, une notion d'*individualité* qui ne devrait avoir aucun rapport avec le mot *individu* appliqué à un métazoaire et ne servirait qu'à nuire à la clarté du langage. — Les *observations de très longue durée* (évolution des espèces monoplastidaires) présentent à étudier des phénomènes d'*adaptation*. Quant à ce qui est de l'*apparition de la vie élémentaire*, on peut seulement affirmer une chose : c'est qu'elle est apparue. Tout ceci est assez satisfaisant.

Si nous passons maintenant à l'étude des êtres polyplastidiens, nous aurons à considérer : 1° les phénomènes de *vie élémentaire* de chacun des plastides; 2° les phénomènes de *vie d'ensemble*. Le premier genre de vie dépendra de plus en plus du second, à mesure que l'on s'élèvera dans la série; entre le milieu intérieur et les éléments pathologiques se feront des échanges qui permettront la vie élémentaire de ces éléments, l' « *assimilation fonctionnelle* » (1) déterminera la coordination des activités des diverses parties de l'adulte qu'*elle construit*. La destruction de cette coordination est la *mort*. La mort dans ce cas est *fatale*; elle peut être ou *accidentelle* (par le milieu intérieur : *inanition*, *empoisonnement*; par discontinuité nerveuse) — ou *naturelle* (accumulation de subtances non éliminables dans un organe ainsi empêché de fonctionner).

... Elle sera suivie, plus ou moins rapidement et plus ou moins complètement, de la destruction des plastides, et M. Le Dantec me semble médiocrement emballé sur les questions d' « immortalité de germe » sur lesquelles M. Weissmann, puis M. Delage, et d'autres ont écrit de belles choses lyriques et un peu confuses.

Mais je me suis proposé seulement de résumer, d'après

(1) Par l'action de « l'assimilation fonctionnelle », le renouvellement 1° des produits de réserve; 2° des produits dont la formation accompagne la vie élémentaire manifestée des éléments anatomiques, se produit selon un équilibre. La vie est *sans cesse manifestée*; par opposition à la classification adoptée pour les plastides, un métazoaire, un vertébré, par exemple, est toujours *en train de vivre*.

M. Le Dantec, la distinction qu'il fait entre la *vie élémentaire* et la *vie*. Ces définitions admises — et pour les fortifier — M. Le Dantec est amené à des raisonnements remarquables sur les rapports de l'influx nerveux aux plastides, sur les phénomènes psychiques accompagnant les phénomènes physiologiques. Il y aura lieu de revenir sur ces raisonnements, lorsque ces points de biologie se présenteront à « l'actualité ».

JEAN DE TINAN.

MOYEN AGE, FOLK-LORE

Jacques Rocafort : *Un Type Gallo romain : Paulin de Pella, sa vie, son poème ; essai de psychologie historique, suivi de la traduction française du Poème*, in-8°, A. Picard, 2 fr. — Dom B. Plaine : *Le Vénérable Bède, docteur de l'Eglise* (N° 36, août 1896, de la *Revue Anglo-Romaine*), in-8°, 17, rue Cassette, 0.50.

L'*Eucharisticon Deo sub ephemeridis meae textu* a un intérêt d'histoire et de littérature ; c'est le récit d'une vie désabusée par un vieillard heureux de ne bientôt plus vivre. Il n'écrit que pour le soin de bons conseils, pour remercier Dieu de ses ennuis et de ses plaisirs ; il écrit pour lui-même, car il rougirait de montrer aux beaux esprits de son temps ce *carmen incultum*, — moins mauvais pourtant que le juge Paulin avec une modestie qui rappelle le premier vers des *Enigmes* :

Haec quoque Symposius de carmine lusit inepto.

Né à Pella, élevé à Carthage, puis à Bordeaux, fils d'un proconsul et petit-fils d'un consul, Paulin est assez bien le type du jeune patricien du ve siècle, mi-chrétien et mi-païen, moitié grec, moitié romain, sans attaches à une cité, indécis, peu passionné, avide seulement d'une vie large et d'une grande paix. Sa mère étant grecque, il apprit à lire dans l'Iliade, et ce n'est que plus tard que le latin, langue de son père, lui devint tout à fait familier. Sa santé fit qu'à quinze ans ses études furent suspendues ; les médecins le condamnaient aux seuls exercices du corps, la chasse au faucon, le jeu de la balle, les chevaux.

Ni adultère, ni libertin, il se contenta des amours ancillaires, trouvant en sa maison même un harem de dociles esclaves ; c'était l'usage, et ces petites aventures, il les avoue avec un certain dédain :

Contentus domus illecebris famulantibus uti.

Il avait trente ans quand Athaulf et ses Goths envahirent l'Aquitaine ; presque ruiné, il inclina vers les idées religieuses, se fit baptiser (il était chrétien de naissance et d'habitudes, mais hérétique, peut-être pélagien) et admettre à la communion catholique ; puis, ayant perdu toute sa famille, il se retira à Marseille, vivre de la vie religieuse, dans la solitude d'une petite maison, à l'ombre sans doute du monastère de Saint-Victor, où Cassien faisait régner la règle monacale de saint

Basile. C'est là qu'il mourut après avoir, l'an 465, écrit l'*Eucharisticon*. C'est la date donnée par Ebert. On propose également 460 ou 466, soit que Paulin ait été victime de l'invasion de 406 ou de celle de 412. Ebert semble avoir raison à un an près ; mais il est en contradiction avec Paulin lui-même quand il le fait revenir à Bordeaux. « Je me déterminai à reprendre le chemin de Bordeaux. Toutefois ma résolution avorta... » (Trad. de J. Rocafort).

L'*Eucharisticon* est une confession, un peu trouble, un peu froide, mais singulièrement sincère et parfois éloquente, quoiqu'elle émane d'un cœur médiocre, peureux, triste et pauvre. On se sent près d'un faible, d'un résigné, — si candide qu'il amène le lecteur à une sympathie véritable. C'est la psychologie d'un être évoluant dans les limbes, pris entre l'étau de deux civilisations au moment où les mâchoires se heurtent et broient. Sans doute les Barbares furent moins durs qu'on ne l'enseigne communément, et surtout les Goths déjà chrétiens et même les Vandales ; ils s'installèrent dans l'empire en vainqueurs plutôt qu'en brigands, et Paulin nous apprend qu'ils payaient ce qu'ils auraient pu voler. La Gaule romaine ne tarda pas d'ailleurs à s'accommoder des Barbares ; les mariages mixtes furent nombreux et en quelques générations une autre race fut créée, qui n'était plus barbare que de nom et romaine que de tradition.

L'étude de M. Rocafort est intéressante, très complète, et ne manque pour plaire tout à fait que d'un style plus personnel ; on peut dire également de sa traduction, renouvelée d'après celle de Corpet, qu'elle est exacte et consciencieuse, mais un peu terne, moins lumineuse encore et plus froide que le poeme de Paulin. Enfin ce petit ouvrage aurait dû s'augmenter d'une bonne récension du texte de l'*Eucharisticon*, qu'on ne trouve bien établi que dans le *Corpus* de Vienne (1888, vol. XVI). Nous reparlerons de cette littérature gallo-romaine quand paraîtra l'*Ausone* de M. Ducoté.

Bède eut sur tout le moyen âge une très grande influence par ses écrits historiques ou didactiques, influence égale à celle d'un saint Augustin ou d'un Isidore de Séville, comme hagiographe (les Vies des Saints étaient alors la véritable forme de la fiction) ; bien inférieur à par exemple Grégoire de Tours, i est intéressant par un certain souci de véracité ; poète, autant qu'on en peut juger par ce qui demeure de ses hymnes rythmiques ou ambroisiennes, il apparaît presque médiocre venant après Aldhelme l'initiateur et l'un des maîtres de la poésie anglo-latine. Sur les mérites littéraires de Bède, on trouvera peu de renseignements dans l'étude de Dom Plaine ; on y trouvera tout le reste, avec assez de notes et de références pour satisfaire toutes les curiosités et tous les scrupules. Dans

un des meilleurs chapitres de cette notice remarquable, le xie, il y a des vues neuves et justes sur l'influence, l'ascendant que Bède eut en Allemagne et en France par Boniface, Lull, Alcuin, Raban Maur et tous les grands esprits du viiie siècle. Il fut pendant près de quatre cents ans l'un des auteurs les plus lus, les plus cités et les plus écoutés.

J. Drexelius

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

L. P. de Brinn' Gaubast : *La Passion de Notre-Seigneur Emile Zola, ou un Messie devant les « Jeunes »*, brochure in-8, « L'Aube ». — *Cyclo-Guide Miran illustré des Environs de Paris (Ouest)*, in-16, Didot.

La Passion de Notre-Seigneur Emile Zola. — « Nous ne pardonnerons jamais à M. Zola d'avoir empoisonné toute notre adolescence en faussant d'abord nos idées. » — « Eh ! mon Dieu », dit Emile Zola dans le *Journal des Goncourt*, phonographe fidèle s'il en fût, « je me moque comme vous de ce mot *Naturalisme*. » Cet aveu, ce cri du cœur, loin de rabaisser l'écrivain, le rehausse à nos yeux. Ainsi donc, au fond et en général, Emile Zola n'écrivait pas ses livres en vertu d'une gageure pourpensée et froide... mais, sous cette étiquette, il était rempli de l'immense inconscience et de la bonne foi éperdue et hagarde de la vie même. En conséquence, il n'y a pas lieu de s'irriter outre mesure touchant les influences que l'on peut avoir reçues d'un écrivain qui fut authentiquement ce que nous sommes tous, et qui se sentit solidaire, avec un émoi aussi sincère que le nôtre propre, de l'obscure aventure humaine. — Par exemple, ce n'est pas au même degré de connaissance que nous qu'il sentit cette solidarité. Il chercha ces liens, ces entrelacements profonds, là ou nous nous sommes dépris de les chercher, là ou nous savons pertinemment, nous, ne pas devoir trouver les racines du jardin inculte de la Vie. Il voulut remplacer, en vertu d'un discutable procédé d'occasion, d'une hâtive technologie de circonstance, l'homme métaphysique par l'homme physique; il eût dû bien plutôt s'appliquer à *compléter* celui-ci par celui-là ; car, dit irréfutablement Descartes, l'homme agit physiquement, il pense métaphysiquement. C'est ce manque apparent (« apparent » parce qu'il résulte surtout de l'application du procédé) d'équilibre entre la pensée et l'acte, l'acte systématiquement poussé chez M. Zola à son maximum de brutalité *et jusqu'à tels excès qu'on ne saurait esthétiquement admettre*, qui, dans une génération littéraire plus réfléchie, produit ce malaise à l'égard de l'écrivain des *Rougon-Macquart*. Mais ce alaise, il faut le vaincre, en tant que chose superficielle et

d'occasion lui-même ; il faut percer le procédé, et arriver jusqu'à M. Zola, dans les cas, fort nombreux au fond, où il invente en contradiction avec ses propres théories, et... d'accord avec nous-mêmes. Tels sont les aperçus que développe l'intéressante brochure de M. L. P. de Brinn' Gaubast, ou qui en ressortent à demi-mots. L'auteur, en compagnie de M. Pierre Quillard et de quelques autres, aura eu le mérite d'avoir posément, avec beaucoup de conscience critique, « sorti ses raisons », à l'heure où il est devenu de bon ton, en cette question, de se tirer d'affaire, simplement, avec des insolences d'esthète ou des cuistreries de normalien.

Edmond Barthélemy.

Cyclo-guide Miran illustré. — Comme on apprend que les figures géométriques, leurs lignes étant extérieurement prolongées, construisent d'autres figures de propriétés semblables et de plus grandes dimensions, l'homme s'est aperçu assez tard que ses muscles pouvaient mouvoir, par pression et non plus par traction, un squelette extérieur à lui-même et préférable locomoteur parce qu'il n'a pas besoin de l'évolution des siècles pour se transformer selon la direction du plus de force utilisée. Les Rosny ont déjà appelé le cycle un nouvel *organe ;* c'est surtout un prolongement minéral de notre système osseux, et presque indéfiniment perfectible, étant né de la géométrie.

Dans ce Guide, MM. Miran et E. Cousturier se sont adressés aux cyclistes moins *voyageurs* que *promeneurs*, à qui ils signalent une série d'excursions « praticables en une demi-journée, une journée au plus, soit à proximité de Paris, soit, avec le recours du chemin de fer, dans les environs de villes réputées pour leur agrément ou leur beauté. » Quoique nous préférions à ce tourisme des sites et monuments, sans comparaison, l'émotion esthétique de la vitesse dans le soleil et la lumière, les impressions visuelles se succédant avec assez de rapidité pour qu'on n'en retienne que la résultante et surtout qu'on vive et ne pense pas, nous ne pouvons que glorifier ce livre, série d'itinéraires pratiques avec une profusion de très bonnes photographies de tous les sites, depuis la porte de Suresnes jusqu'à la cathédrale de Chartres. Il a l'avantage d'indiquer le confortable des hôtels et restaurants non d'après leur affiliation à l'U. V. F. ou au T. C. F., mais d'après l'expérience personnelle des auteurs. Par suite de ce système (et c'est notre seule critique), ceux-ci n'expliquent les traversées que de villes ou villages qu'ils ont parcourus, et ignoraient, par exemple, au moment de la publication du Guide, la traversée de Rueil d'après M. A.-F. Herold, où l'on évite tous les pavés que laisse l'itinéraire précieux pourtant du Touring-Club.

Alfred Jarry.

PUBLICATIONS RÉCENTES

POÉSIE. — Edouard Ned : *Poèmes Catholiques*, in-16, Arlon, E. Coffinet.

DIVERS. — Joseph Caraguel : *La Raison passionnée, petites études*, gr. in-18, P.-V. Stock, 3.50. — W. Tcherkesoff : *Pages d'Histoire socialiste, Doctrines et Actes de la Social-démocratie*, broch., « Les Temps Nouveaux », 0.25. — Dr Javal : *Contre et Pour le Néo-Malthusianisme*; Paul Robin : *La Communication de M. le Dr Javal à l'Académie de Médecine, et Réponse par M. Paul Robin*, broch., P.-V. Stock, 1 fr. — J. Bouvéry : *Le Spiritisme et l'Anarchie devant la Science et la Philosophie*, in-8, Chamuel, 3 fr. — Gustave Nercy : *La future Débâcle*, gr. in-18, P.-V. Stock, 3.50. — Paul de Régla : *Les Mystères de Constantinople*, gr. in-18, P.-V. Stock, 3.50. — Léon Riotor : *Essai sur Puvis de Chavannes*, avec un portrait et deux planches en héliogravure, gr. in-18, « L'Artiste ».

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. — Elisabeth Eleanor : *Eine Liebe*, pet. in-16, Florence et Leipzig, Eugen Diederichs.

JOURNAUX ET REVUES

La Nouvelle Revue (15 Septembre). — *La Revue de Paris* (1er Oot.). — *La Revue des Revues* (15 Septembre). — *La Société Nouvelle* (Sept. et Oct.). — *La Revue Blanche* (1er Oct.) — *Le Magazine International* (Sept.). — *L'Aube* (Sept.). — *La Normandie* (Sept.). — *Ecrits mortuaires* (Sept.).

Décidément, les gros périodiques quinquennaux se respectent de plus en plus : ils s'ouvrent, et largement, à la poésie, à la plus grande et à la neuve.

Ce n'est plus seulement la *Revue des Deux-Mondes*, hospitalière à Henri de Régnier, qui publie des huit et dix pages de vers, voici la **Nouvelle Revue** du 15 Septembre qui a imprimé neuf pages de libres poèmes (je dis neuf) d'Emile Verhaeren : *Les Heures claires*. Ce sont les « heures » d'un Verhaeren tendre et doux, d'un nouveau Verhaeren qu'on connaît encore trop peu pour que je ne transcrive pas de cette suite de onze petits poèmes quelques copieux fragments.

Le poète et son aimée goûtent la joie de leur jardin :

. . . .

O la splendeur de notre joie et de nous-mêmes,
En ce jardin, où nous vivons de nos emblèmes.

. . . .

Sont-ce tes seins, sont-ce tes yeux,
Ces deux fleurs d'or harmonieux ?

Et ces herbes qu'on dirait des plumages
Mouillés dans la source qu'ils plissent,
Sont-ce tes cheveux frais et lisses ?

Dans le second poème, cette fois :

Je méritais si peu la merveilleuse joie
De voir tes pieds illuminer ma voie

Que j'en reste tremblant encor et presque en pleurs
Et humble, à tout jamais, en face du bonheur.

Le troisième débute ainsi :

Viens lentement t'asseoir
Près du parterre dont le soir
Ferme les fleurs de tranquille lumière;
Laisse filtrer la grande nuit en toi :
Nous sommes trop heureux pour que sa mer d'effroi
Trouble notre prière.

Puis, dans un des suivants, ceci :

Ton front si clair et pur et blanc de certitude,
Tes simples mains d'enfant en paix sur tes genoux,
Tes seins se soulevant au rythme de ton pouls
Qui bat comme ton cœur immense et ingénu,
Oh ! comme tout, hormis l'élan de ta prière,
Oh ! comme tout est pauvre et vain, hors la lumière
Qui me regarde et qui m'accueille en tes yeux nus !

Et ceci :

Vois-tu, l'aurore naît sur la terre effacée :
Des brins d'ombre semblent glisser
Et s'en aller avec mélancolie.
L'eau des étangs s'écoule et tamise son bruit,
L'herbe s'éclaire et les corolles se déplient,
Et les bois d'or se désenlacent de la nuit.

Ah, je ne puis pas me retenir de citer ! Voici encore ce petit poème :

Dis-moi, ma simple et ma tranquille amie,
Ah combien l'absence, même d'un jour,
Attriste et attise l'amour
En ses brûlures endormies.

Je m'en vais au-devant de ceux
Qui reviennent des lointains merveilleux.
Où, dès l'aube, vous êtes allée.
Je m'assieds sur un banc, au détour de l'allée,
Et, sur la route, épiant leur venue,
Je regarde et regarde, avec ferveur, leurs yeux
Encore clairs de t'avoir vue.

Et je voudrais baiser leurs doigts qui t'ont touchée
Et leur crier des mots qu'ils ne comprendraient pas;
Et j'écoute se cadencer leur pas
Vers l'ombre où les grands soirs tiennent la nuit penchée.

Et dire que quand paraîtront un jour en volume ces vers, les critiques universitaires ne souffleront mot ! que MM. Brunetière, Lemaître, Doumic, Faguet, Deschamps, Larroumet, Pellissier, Spronck, etc., etc.. se contenteront d'épaissir encore le paravent qu'ils ont l'air d'écarter et qu'ils dressent avec obstination entre les vrais poètes et le public ! Si ce n'est pas à faire pleurer ! Pendant ce temps-là, ils applaudiront les jeunesses qui cabriolent. Vraiment, c'est à pouffer plutôt devant une si grotesque misère ! Mais on dirait que j'oublie le bon haussement d'épaule, seul philosophique ?

— La **Revue de Paris** du 1[er] Octobre vient de publier aussi onze pages de vers (je dis onze) de M. Fernand Gregh, pages extraites d'un volume prochain : *La Maison de l'Enfance.*

Bien que d'un art encore timide, un art qui sait et qui n'ose, les poésies insérées sont d'un sentiment ouvré et d'une pénétrante délicatesse. Cette fin d'un sonnet :

Et nous sentant soudain captifs dans la Maison
Tandis qu'autour de nous montaient de l'horizon
Les cloches et ces bruits de grands chars sur les routes,

Nous pleurions seuls, perdus dans l'ombre des feuillées,
Et nos pleurs sur nos mains tombaient à tièdes gouttes
Et nous nous caressions avec nos mains mouillées.

Et ces notations d'un vrai poète :

Sur l'eau pâle et plate où luit le ciel gris...
. . . .
Les arbres te faisaient un toit
D'azur entrecroisé de branches...
. . . .
Des bruits traînants sur l'eau dans le matin sonore,
Et des parfums bercés par le vent endormi.

Je termine sur cette belle strophe d'un poème où se sont glissés quelques vers un peu faciles :

Quand sur le pont aux bruits alternatifs des voiles
Où le vent tour à tour meurt et renaît, — au ciel
Nous regardions sans fin osciller les étoiles,
Selon le bercement du roulis éternel.

— La **Revue des Revues** (15 sept.) ne laisse pas non plus la poésie à l'écart. A la suite d'une quatrième série de M. Remy de Gourmont sur les *Nouveaux venus* et qui comprend de fines notices sur MM. Jean Moréas, Stuart Merrill, Saint-Pol-Roux, Robert de Montesquiou, Gustave Kahn, elle

publie un large et planant poeme de Merrill : *Conseil d'amour.*

... Quelque matin, quand tu te sentiras l'âme plus forte,
Tu baiseras sur ses yeux clos ton amante qui dort,
Et, refermant sur elle et sur ton bonheur la porte,
Tu reprendras le chemin où tu sèmes la mort.

Et cette fois, sans épée ni cuirasse, tu iras vers les villes,
Ouvrant large les bras comme celui qui sème,
Bénir les hommes mauvais et les femmes viles
Que tu appris à aimer par pitié pour toi-même...

— Les articles sur l'amour, étudié en particulier sous sa forme uraniste, continuent.

Nous avons noté, le mois dernier, celui de M. Edward Carpenter : *L'Amour homogénique et sa place dans une société libre*; la **Société Nouvelle** d'octobre donne la seconde partie.

Je ne crois pas que le sujet ait jamais été traité avec plus de tact, de science, de pénétration que par M. Edw. Carpenter. La sereine indépendance et la hauteur de vue apportée à la composition de cette étude rejette loin les petits gestes de nos sadiques.

« Il n'existe, écrit M. Carpenter, aucune obscurité dans les principes de la saine moralité; qu'ici il n'y a point d'exception à cette loi : *la sensualité séparée de l'amour est dégradante et moins qu'humaine*; ou à cette autre : l'amour — le véritable amour — ne recherche rien qui ne corresponde avec le bien-être de la personne aimée. »

C'est qu'en effet les Douglas et Cie et leurs candides défenseurs ont une tendance véritablement abusive à confondre la question sexuelle avec la question passionnelle. S'il est vrai que la seconde n'existe guère sans la première, la première n'existe que trop sans la seconde. Aussi M. Carpenter lui-même nous semble-t-il d'un optimisme exagéré lorsqu'il dit : « Que la passion homosexuelle puisse *exceptionnellement* s'adonner à des abus publics, qu'elle puisse conduire, aussi bien que la passion hétérosexuelle, à méconnaître la décence, nous ne le nions point... » La vérité nous apparaît au contraire que les « abus publics », que le vice en un mot, la « sensualité dégradante » et la prostitution homogénique qu'elle entraîne, sont la fréquence même, tandis que les hautes passions d'un Platon, d'un Michel-Ange, d'un Walt Whitman restent rares comme toute élévation et toute grandeur. La grossière humanité ne recherche d'une façon générale que la jouissance *sans passion*. Et peu importe dans ce cas l'instinct physiologique qui la pousse, cela ne présente plus artistiquement aucun intérêt.

Si l'on veut connaître ce qu'est la passion, il faut lire dans

le même numéro de la *Société Nouvelle* un conte foudroyant de M. Eekhoud : *Le sublime escarpe*. La furieuse volupté charnelle y éclate épurée et dominée par toutes les abnégations du plus héroïque sacrifice.

— Dans l'*Amour sélectif*, M. Charles Kains Jackson nous développe des choses intéressantes (**Revue Blanche**, 1er oct.) :

« Au lieu de regarder, dit-il, l'individualiste comme le produit illégitime de l'évolution, comme l'exception qui confirme la règle, il faut voir en lui le fils aîné et l'héritier du monde évolué.

» Consultons les faits. Le plus bas organisme est aussi le plus prolifique. Le bacille se propage par milliards ; le hareng par millions ; les bêtes inférieures, par dizaines ; d'autres, par portées de deux à dix petits. L'animal supérieur, l'homme, en a rarement plus d'un à la fois. La période de gestation oppose d'autant plus d'obstacles à la fécondité que les types sont plus évolués. Elle est de vingt-quatre heures pour les bacilles, de vingt-quatre jours environ pour les oiseaux ; elle dure des semaines chez les mammifères et de quarante à quarante-cinq semaines chez l'animal humain. Ainsi une décroissante fécondité est un signe de progrès physique et intellectuel. »

Partant de ce point de vue, M. Kains Jackson aboutit à une conclusion vraiment téméraire. M. Carpenter s'était contente de démontrer que l'uranisme n'était pas forcément une chose honteuse et pouvait être ennobli comme toute affectivité humaine. M. Jackson veut nous prouver que si l'amour hétérosexuel peut être sélectif, il ne peut pas l'être au même degré que l'homosexuel, à cause des pièges que la nature nous tend dans le premier. Ça, c'est un bon sophisme, par exemple ! — Mais en voilà assez ! car je commence à retrouver nos petits cas adultérins des plus intéressants.

— C'est sans doute le pont léger qui relie l'uranisme au narcissisme qui a poussé M. Léon Bazalgette, le directeur de l'intéressante revue le **Magazine international** (septembre), à publier un article sur l'*Onanisme considéré comme principe créateur en art*. Quel dommage !

M. Bazalgette nous avait donné dans la *Société Nouvelle* de septembre de très nobles et remarquables pages : *L'Internationale des poètes*. J'attendais la seconde partie pour en parler. Mais bien que dans son article du *Magazine* nous soient présentées des idées similaires, M. Bazalgette les fausse en accolant des habitudes physiques et des mentales qui non seulement ne sont point nécessairement corrélatives, mais qu'on pourrait lui démontrer scientifiquement sans rapport entre elles.

L'erreur provient encore d'une insuffisante compréhension

de la poésie et de son rôle, et d'une interprétation tout à fait arbitraire de ce qu'on est convenu d'appeler « le rêve » et la solitude de l'artiste.

« Je sais bien, dit en terminant M. Bazalgette, que l'effort international, de liberté, de vie nouvelle, de sensualité païenne et d'action, écrase et submerge ces produits sans avenir et sans couleur, mais il a suffi que plusieurs jeunes écrivains, déjà connus, appartiennent à la conception de l' « Onanisme considéré comme principe créateur », pour que je consacre ces quelques pages à juger leurs caractères. Si je ne cite pas de noms, c'est que je n'aime pas cette critique de dénigrement et de découragement, presque d'outrage, et aussi parce qu'il y a chez les hommes les plus médiocres et les esprits les plus faussés une part ou une minute de vérité ou de beauté, que j'admire et que je défends. Mais j'espère bien que tous ceux que je ne désigne pas pourront facilement se reconnaître eux-mêmes et être reconnus. »

(? ? ? ?)

— M. Pierre Guédy, directeur de l'**Aube**, revue qui, bien qu'à son sixième numéro seulement, s'est déjà affirmée comme une des plus vivantes, propose d'ériger le *Temple de l'Art* :

« ... La foule, abusée, et ne trouvant une éducation que dans des œuvres commerciales qui flattent, entretiennent sa bestialité, se détourne de plus en plus de toute innovation ou création originale, parce que personne ne l'instruit, parce qu'aucune légion n'intervient entre elle et le mercantilisme du vendeur. J'ai dit *légion*, car si l'individu doit se détacher de toute influence, évoluer selon ses aspirations, être *soi* en dehors d'une société toujours asservissante, avoir la force de la solitude pour créer une œuvre : dans cette société, pour l'intelligence future de laquelle elle est faite, il faut qu'une légion se forme, vulgarise la religon de cette œuvre, évangélise au nom de sa beauté, la mette, d'un geste tranquille et puissant, au-dessus des productions nauséeuses pour maisons et gens particuliers. Je ne parle pas d'Ecole et je ne veux rien bâtir sur le terrain d'Académus. Je rêve tout simplement une Eglise d'art, merveilleuse, où toute beauté serait adorée. Je rêve ! Si j'étais curé de village, je pourrais avoir une certitude. »

Il est probable que nous reviendrons plus longuement sur cette idée la prochaine fois. A la fin de son article, M. Guédy ajoute :

« Un numéro spécial de *L'Aube* sera consacré aux chroniques qu'on voudra nous envoyer, favorables à l'érection d'un « TEMPLE DE L'ART » et développant quelques parties du projet.

» Nous serons reconnaissants aux Revues, Journaux, artistes, lecteurs, lectrices, qui, acceptant notre idée et voulant nous

aider, par n'importe quel moyen (offert ou confié à notre décision, sous réserve), voudraient nous envoyer un simple acquiescement avec leur nom et leur adresse. Une brochure avec les articles *pour* et *contre*, les noms des adhérents, les moyens d'action, paraîtra dans la collection de *L'Aube* dès que certains concours indispensables, en dehors de ceux pécuniaires, nous serons assurés. »

— Nouveaux confrères :

1° — **La Normandie artistique et littéraire**, se publiant à Lisieux sous la direction de M. Charles Thierry, — mensuelle.

A signaler ces premières lignes de la rédaction :

« C'est une observation facile à noter que de découvrir dans la Littérature d'aujourd'hui un caractère officiel. Malgré bien des contorsions, malgré des révolutions prosodiques qui ne peuvent rien changer à l'essence du rythme, supérieur à tous les enseignements, il est flagrant que poètes et prosateurs, loin d'aborder leur œuvre avec une âme neuve, écrivent hynoptisés par une attitude unique, un idéal étalonné. Du poète à vieilles dames qui chante les fleurs et la mélancolie à perpétuité au romancier à scandale, la distance n'est pas i grande : ils sont tous deux immoraux dans leur mesure; tous deux manquent de valeur et de sincérité; ni l'un ni l'autre n'ont inventé leurs genres, qui, pour être fort à la mode, n'en prennent pas moins date à l'origine de l'Histoire. »

2° — **Ecrits mortuaires** (septembre), « Publication d'études de la nouvelle humanité ».

« A la *Nouvelle Humanité* nous affirmant gaîment Libertaires — dans toute l'étendue que comporte ce mot — conséquemment éclectiques, écrits qu'ici nous publions, sont d'auteurs différemment libertaires, soit les nuances ici représentées : Libertaire Eclectique : H. Zisly (Dennerhac-Arzelbès). Libertaire Communiste Naturien : H. Beaulieu. Universelliste : M. de Saint-Remy. Libertaire Communiste : René Chaughi, Prost. Individualiste : Léo Brissac. Parti Ouvrier Anti parlementaire : Soussengeas. Fusionisme, Spiritisme, Indépendants : J. Barriol, Louis Martin, L. K., Albert. C'est-à-dire un léger essai de libertarisme absolu qu'ici avons voulu esquisser, et, en même temps de l'ignoble sectarisme, en proclamer la Mort. »

ROBERT DE SOUZA.

LETTRES ITALIENNES

Filippo Ermini : *Paolo Verlaine e i poeti decadenti*, broch. in-8°, Turin, G.-B. Paravia. — Vittorio Pica : *Paul Verlaine*, broch. in-4°, Bergame, Extrait de l'*Emporium*.

Cette étude pleine de bonne volonté instruira les Italiens,

s'il est instructif de s'assimiler un agréable mélange de notions fausses et d'appréciations fantaisistes. Il est difficile de rédiger de bons chapitres d'histoire littéraire, et qui pourrait nous empêcher de sourire à ouïr Verlaine dénommé « le chef de l'Ecole décadente ». Qu'est-ce que cela, décadent, — et en quoi Verlaine est-il le décadent de Villon et A. Kempis le décadent de Sénèque? Parce qu'ils écrivent d'une langue différente leurs amours ou leurs pensées? Primitif, classique, décadent, ces trois mots ont un sens purement chronologique ; ils suggèrent l'idée de succession et rien de plus. Mais le Temps n'est qu'une des illusions de la conscience, et, sans les précautions que nous prenons pour le mesurer, il passerait toujours identique à lui-même, comme un fleuve ironique.

Enfin, sans autre souci que de se vouloir bien informé, M. Ermini nous affirme que Verlaine reçut des mains de M. Baju le sceptre, afin de mener plus autoritairement à la bataille « une inclyte phalange de subtils écrivains, tels que MM. du Plessys, Tailhade, d'Arkaï, Aurier, Renard et Mallarmé ». S'il est possible de se figurer à Turin, Milan, Florence, Rome ou Naples, à quel point, vue de la rue de l'Echaudé, cette phalange apparaît ridicule, je supplie M. Ermini de se transporter en l'une ou l'autre de ces illustres cités et de méditer longuement.

Il y a dans cet opuscule dix autres absurdités, mais on peut en recommander la partie où est analysée l'œuvre de Verlaine et loué son génie. Là, on n'aurait à reprendre qu'un peu de timidité dans l'éloge et quelques distractions, comme cette phrase incompréhensible : « è una poesia fatta di polveri *cochet*, di profumi di violetta... »

A la Notice de M. Pica, il n'y a, au contraire, aucune objection à faire. Il connaît Verlaine, l'aime et le juge comme il faut. Ces pages excellentes sont illustrées des plus curieux dessins et croquis représentant le poète selon toutes les attitudes. Le Verlaine à 26 ans est singulier, avec son air d'un dur anglais; le Verlaine a 4 ans exhibe déjà des yeux pleins de mystère.

ZANONI.

LES THÉATRES

THÉATRE DE L'ODÉON : *Le Capitaine Fracasse*, comédie héroïque en cinq actes et sept tableaux, en vers, de M. Emile Bergerat, d'après le roman de Théophile Gautier ; — *Don Carlos*, drame en cinq actes et onze tableaux, de M. Charles Raymond, d'après Schiller.

On pouvait, nous semble-t-il, s'y prendre de deux manières pour tirer une pièce du **Capitaine Fracasse** : ou il fallait garder tous les épisodes dont Gautier a agrémenté son roman

et faire une sorte de comédie à spectacle, dont les nombreux tableaux, mouvementés et chatoyants, gais ou tristes tour à tour, auraient toujours été pittoresques et variés ; — ou il fallait ne conserver que l'épisode principal, en simplifier même l'intrigue, et écrire un drame intime, et qui aurait pu être émouvant.

M. Émile Bergerat n'a su prendre aucun de ces deux partis. Il a voulu garder le plus possible des épisodes du *Capitaine Fracasse*, mais pour éviter, sans doute, des changements de décors, il en a, sans cesse, modifié le temps et le lieu. Et il est des moments où l'action se précipite, aux dépens de la clarté, tandis que, l'instant d'après, elle se ralentit à l'excès ; puis, comme, pourtant, M. Bergerat ne pouvait pas tout mettre dans les sept décors qu'il avait choisis, comme il ne pouvait pas surcharger sa pièce de récits, il est de nombreuses scènes qui restent inexpliquées, et dont la raison demeurera toujours inconnue à ceux qui n'ont pas lu le roman de Gautier : puisse le besoin de savoir le pourquoi de ces scènes faire lire à ceux-là le livre parfait du poète, qui « reste sur la hauteur ». (L'expression est de M. Émile Bergerat.)

Et puis, quelles que soient les excuses qu'il en donne, M. Bergerat est impardonnable d'avoir substitué à la merveilleuse prose de Gautier des vers lourds et ternes, et que ne suffit pas à rendre fantaisistes la trop constante richesse des rimes.

Il y a, dans le *Capitaine Fracasse*, quelques bons décors, et certaines scènes sont fort bien réglées. L'interprétation en est suffisante, dans l'ensemble, et M. Janvier a joué d'une manière parfaite le rôle de Lampourde.

§

L'esthétique du drame historique, telle que semble l'avoir conçue Schiller, est intéressante, et de celle qu'on pourrait avoir aujourd'hui elle est plus proche que l'esthétique des dramaturges français de la période romantique. **Don Carlos** ou *Wallenstein* ont, avec les *Deux Patries*, de M. Hennique, plus de rapports que *Marie Tudor* ou la *Reine Margot*.

Il est certain que nous ne voyons plus Philippe II et ses contemporains tout à fait comme les voyait Schiller ; et le Marquis de Posa, pour un Espagnol du XVI[e] siècle, a un peu trop lu certains écrivains français du XVIII[e]. Mais, quand on songe que son *Don Carlos* a été publié en 1787, on est surpris du soin que mit Schiller à documenter historiquement son drame, et on admire le sérieux avec lequel il le composa et l'écrivit.

Puis, Schiller savait faire vivre ses personnages et trouver des situations émouvantes. Il a, en Philippe II, créé un type

curieux d'homme froidement passionné, de roi inquiet et tourmenté, de tyran que tyrannise l'esprit religieux, et que domine la terrible puissance de l'Eglise romaine. Il montre en Domingo un moine politique et rusé, fort intéressant ; et, si le Marquis de Posa raisonne à l'excès, la juvénile et généreuse ardeur de Carlos est bien faite pour séduire.

Dans *Don Carlos* abondent les scènes vraiment dramatiques. Quelques-unes sont des plus belles et des plus puissantes, et celle-là est terrible et grande où l'Inquisiteur, domptant pour jamais Philippe II, perd Don Carlos et reconquiert les Flandres à l'Eglise catholique.

L'œuvre originale de Schiller — qu'il intitula, d'ailleurs, *poème dramatique* — a plus de cinq mille vers, et la représentation intégrale en serait matériellement impossible. Comme elle est, pourtant, très scénique, on la joue, souvent, en Allemagne, mais avec de nombreuses coupures, et parfois assez maladroitement faites. La tâche de M. Charles Raymond était délicate : il nous semble l'avoir fort bien accomplie. Son adaptation est habile ; elle garde très exactement toutes les belles scènes de Schiller, et la marche du drame n'est modifiée en rien. Quelques longueurs ont disparu, et la pièce est rapide et claire, solide et émouvante.

Elle a été montée avec le plus grand soin. Les décors sont bons, et l'un d'eux, le cabinet du Roi, est excellent ; les costumes sont d'un goût parfait, et il y a des détails de mise en scène merveilleusement réglés. Pour la première fois, peut-être, on a, ailleurs que dans un théâtre de musique, entendu un tocsin d'une bonne sonorité et bien sonné.

Don Carlos est très bien joué. M. Gémier est un Philippe II tel qu'on n'en pourrait trouver de meilleur ; M. Taillade joue le grand Inquisiteur avec toute l'autorité qu'on lui connaît, et il faut louer encore MM. de Max (don Carlos) et Rameau (le Marquis de Posa), Mlles Page (la Reine) et Lestat (la Princesse d'Eboli), et beaucoup d'autres qui tiennent de moindres rôles.

A.-Ferdinand Herold.

ECHOS

Une lettre de M. George Vanor. — Vient de paraître au *Mercure de France*. — Notre prochain roman. — L'Ymagier. — Théâtre de l'Œuvre. — En vente aux *Temps Nouveaux*.— Monument Carnot.

Une lettre de M. George Vanor.

Munich, 20 septembre.

Mon cher confrère,

Je lis dans le *Mercure de France* une réplique, à moi destinée, de M. Barthélemy, que je n'ai jamais attaqué.

M. Barthélemy y affirme que mon bon camarade Alfred Ernst a corrigé mot par note et ligne par mesure une traduc

tion qu'il publia, de complicité avec M. de Brinn'Gaubast.

Je n'ai jamais nié la générosité d'Ernst envers les aspirants wagnérographes qui le sollicitent d'éclairer leur religion récente et de réparer leurs barbarismes.

Il était bien inutile à M. Barthélemy de me révéler par voie de presse des mystères de collaboration ou des évidences de rectification constante; cela m'a gâté ses belles anciennes pages sur le mythe de Sigurd.

Bien à vous, mon cher confrère,

GEORGE VANOR.

§

Vient de paraître au *Mercure de France* :

1° Dans la collection gr. in-18, à 3 fr. 50 le volume :

LE LIVRE DES MASQUES, *Portraits Symbolistes*, par Remy de Gourmont (les masques, au nombre de trente, dessinés par F. Vallotton); — LA TRAGÉDIE DE L'HOMME, par Emerich Madach, traduit du hongrois par Ch. de Bigault de Casanove.

2° Dans la série des ouvrages de formats et de prix divers :

L'HIVER EN MÉDITATION OU LES PASSE-TEMPS DE CLARISSE, SUIVI D'UN OPUSCULE SUR HUGO, RICHARD WAGNER, ZOLA ET LA POÉSIE NATIONALE, par Saint-Georges de Bouhélier; — SYLVIE OU LES ÉMOIS PASSIONNÉS, par Eugène Montfort, préface de Saint-Georges de Bouhélier; — HISTOIRES VERTIGINEUSES, *Contes symboliques*, par Laurent Montésiste.

(V. page 4 des feuilles d'annonces : formats, tirages et prix.)

§

Notre prochain roman. — Nous commencerons dans notre prochain numéro la publication d'un roman de Rachilde : *Les Hors-nature* (*Mœurs contemporaines*). Première partie : *Les Enfants d'Irminsul* (*Le rêve de l'action*); deuxième partie : *L'Elémental* (*L'action du rêve*).

§

L'Ymagier. — Le fascicule VIII de l'*Ymagier* est sous presse pour paraître prochainement. Il contiendra les titre, table, couverture du tome II.

§

Théâtre de l'Œuvre. — Voici la liste des pièces que doit monter M. Lugné-Poe :

Peer Gynt, d'Ibsen; *Ubu roi*, d'Alfred Jarry; *Un Jour*, de Francis Jammes; *Aglavaine et Sélysette*, de Maurice Maeterlinck; *Madame de Lapommeraye*, d'après Diderot, par Victor Barrucand; *Ton Sang*, d'Henry Bataille; *Révisor*, de Mérimée, d'après Gogol; *Un Gage*, de Frantz Jourdain; *Au-dessus des forces humaines* (premiere et deuxième parties), de Bjœrnstjerne Bjœrn-

son; *La Chose filiale,* d'André Veidaux; *Cæsar,* d'Ernest Lajeunesse; *Les Aubes,* d'Emile Verhaeren; *Edouard II,* de Marlowe, traduit par Georges Eekhoud; *Mary Stuart,* de Swinburne; enfin une pièce de M. Edmond Sée, dont on ne connaît pas encore le titre.

§

En vente aux *Temps Nouveaux*, 140, rue Mouffetard, les quatre lithographies suivantes, format in-plano carré : *L'Incendiaire,* de Luce : 1 fr. 15 franco; *Femme portant du bois,* de Pissarro père : 1 f. 15 franco; *L'Errant,* par un anonyme : 1 fr. 65 franco; *Le Démolisseur,* de Signac : 1 fr. 40 franco. — Edition d'amateur, sur chine, à 3 fr. (*L'Incendiaire,* dans cette édition, est épuisé).

§

Monument Carnot. — A l'occasion de l'inauguration, à Beaune, le 27 septembre, du monument élevé à la mémoire de M. Carnot :

Il était noble et bon et surtout charitable.
Maudit, cent fois maudit soit donc le misérable,
L'atroce criminel qui le frappa soudain.
Rien ne faisait prévoir un semblable destin ! !
De son illustre aïeul il marcha sur la trace,
Qu'au Panthéon jamais sa gloire ne s'efface ! !

Ta mort, Sadi-Carnot, a plongé dans le deuil
La France et là Russie ; elle frappe l'Europe :
Car ton âme était grande et ton cœur philanthrope,
Tous les peuples unis pleurent sur ton cercueil ! !

Lyon qui, t'adorant, t'avait fait bon accueil,
Ne pouvait entrevoir un pareil horoscope :
Qu'un cruel assassin cachât dans l'enveloppe
D'un placet son poignard pour égarer notre œil ! !

Nous pleurons sur ta tombe, et ton nom dans l'Histoire
Rayonnera toujours triomphant plein de gloire
Pour enseigner la paix à la postérité :

Car c'est au champ d'honneur, pour l'amour de la France,
Que tu tombas, Martyr : nous gardons l'espérance
De te revoir un jour dans l'immortalité ! !

ADRIEN BLANDIGNÈRE
Poète national franco-russe.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Paris. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Lucien Marpon
17, rue Friant



LES FACTICES

MŒURS CONTEMPORAINES

—

> Alors tu entreras en religion, et tu proclameras ton art par elle et en elle. Car la religion est le terme de l'amour, soit que la conductrice nous tienne par la main pour gravir l'escalier sacré, soit qu'elle nous abandonne devant la première marche.
>
> MARCEL SCHWOB : *Spicilège.*

PREMIÈRE PARTIE

LES ENFANTS D'IRMINSUL

(Le Rêve de l'Action)

I

Devant l'immense glace qui, dressée d'un bout à l'autre de la muraille, paraissait envahir la pièce comme un fleuve silencieux et y noyer à jamais la réalité des choses, Paul-Eric de Fertzen s'habillait. Des réflecteurs d'argent rabattaient sur son beau visage les rayons aveuglants de corolles électriques toutes blanches, gerbe de lis glorieux, dont la lumière cruellement froide le magnifiait d'une pure apothéose. Svelte, souple, le très jeune homme se contemplait, de profil, dans une féline torsion de buste faisant saillir sa hanche, et avec des gestes lents, des étirements calculés de bras, il allait à la rencontre de son double. La tête renversée, les yeux mi-clos et frémis-

sants d'un voluptueux clappement de paupières, se buvant, s'enivrant de lui-même, il élevait, haut, en arrière, sa face pâlie d'orgueil, où les deux taches noires formées par l'ombre des narines, petites palmes de velours funèbre, se posaient sur l'éblouissement de son teint, comme un macabre rappel au mépris du corps.

— Le drap de cet habit n'est pas du tout ce que je croyais, Jorgon, déclara le jeune homme d'un ton tranchant, pendant que le valet de chambre, un colosse respectueusement incliné, lui présentait l'ouverture de ses manches.

— Monsieur sait bien que son tailleur n'a rien trouvé de mieux.

— Oui, je sais. Réaliser quoi que ce soit en fait d'absolu, serait-ce un absolu de gravure de mode, est decidément impossible. Et le muguet rose ? l'as-tu trouvé, toi ?

— Ah ! Monsieur Paul, il n'existe pas de muguet rose ! J'ai couru tous les fleuristes du boulevard, et ils m'ont regardé comme un idiot, sauf le respect que je vous dois. Chez Hortense, on m'a expliqué qu'en croisant un certain plant dit *des Alpes* avec une espèce cultivée, et en les arrosant d'une mixture dont je n'ai pu retenir le nom, mais que Monsieur votre frère connaîtrait bien, lui, on obtiendrait peut-être la nuance ; seulement, la fantaisie coûterait plus cher qu'elle ne vaudrait.

Paul fronça légèrement ses sourcils bruns, semblables à deux déliés de calame.

— La fantaisie, Jorgon, il n'y a que cela qui vaille, tu m'entends ?

— Oui, Monsieur Paul.

Le jeune homme passa l'habit, secoua ses cheveux blond-clair qui se séparaient, à la Stuart, en deux naturelles ondulations, couronnaient son front de deux fluides croissants d'ambre, puis dit d'un impérieux accent enfantin :

— Mes perles.

Jorgon tendit un écrin où dormait la candeur de trois énormes perles fines. Paul les posa sur sa chemise, méthodiquement, en s'approchant de la

gerbe lumineuse, et à cet instant il eût été difficile de distinguer l'éclat de ses ongles polis du brillant des perles qu'il touchait.

— Quel temps fait-il, Jorgon? interrogea le jeune homme.

— Pas fameux, Monsieur Paul. De la boue comme s'il en pleuvait. J'ai commande le coupé pour dix heures.

— C'est bon, va me chercher mon frère. Tu l'habilleras ici.

Jorgon se retira.

Seul, Paul se tourna vers le centre de la pièce. Du regard, il cherchait quelque chose, anxieusement, et ses yeux, redevenus obscurs, communiquèrent, tout à coup, à son visage orgueilleux une singulière dureté.

Le cabinet de toilette de Paul-Eric de Fertzen, somptueux comme un boudoir de reine, était ouaté de portières égyptiennes, où rutilaient, sur un fond d'azur assombri, un ciel reflété par le Nil au crépuscule, les lourds scarabées d'or. Il se meublait d'un grand lavabo de marbre vert et d'une vaste armoire, en bois de cèdre, travaillée à jour, ornée de volutes de nacre dont les pâleurs translucides donnaient l'illusion de la voir peu à peu s'envelopper d'un rayon lunaire. De chaque côté de l'armoire s'appuyait un fantoche de la hauteur d'un homme, monstrueux joujou de collégien trop riche, peut-être bizarrerie de fol adolescent point encore guéri de ses anciens caprices d'enfant gâté. A droite, Polichinelle, mi-partie rose et jaune, élégant, fade à lever le cœur, le visage enluminé de sa traditionnelle lie de vin, bossu à souhait, coiffé de son gigantesque chapeau dont les grelots de vermeil tintinnabulaient quand on fermait les portes. A gauche, un scaphandrier, muni de sa lanterne, harnaché de ses nombreux fils de cuivre et tuyaux de caoutchouc, sa hachette de combat au flanc et sa phénoménale tête creuse masquée de ses loupes de cristal, effrayantes parce qu'elles scellaient le mystère d'un intérieur vide.

Au faîte d'une étagère d'ivoire, dominant les

fantoches, un vase de verre vénitien, léger, glacial comme le souvenir d'un matin de gelée blanche, épandait, au-dessus de la complication des odeurs artificielles et des gestes de comédie, l'exquise simplicité d'une branche de mimosa.

Paul cherchait toujours, tournant autour du lavabo et de l'armoire. Ses pieds étroits, engaînés dans des souliers vernis, très pointus, prenaient un aspect de griffes rôdeuses et leurs glissements luisants étaient inquiétants à suivre le long des tapis d'une neigeuse douceur. Il vit l'objet dont il avait besoin, en s'arrêtant devant le scaphandrier. Il détacha la petite masse d'armes qui pendait à la ceinture du mannequin, puis, ployant le genou, coucha la toison d'ours d'un revers de mains et fixa, du bout de ses ongles, sur la surface plane, la troisième perle qu'il n'avait pas encore mise. Alors, levant sa hachette, il frappa. La perle s'enfonça dans le tapis mais ne s'écrasa point.

— Très bien, murmura le jeune homme (et il ajouta d'un ton de gouaille) : Pas d'erreur, c'en est une!

Il se leva pour mieux examiner la perle qu'il avait reprise et ses yeux eurent un éclair, sous leur extraordinaire frange de cils.

— La fourrure l'a préservée. Recommençons l'expérience.

Rapidement, comme s'il avait peur de lui faire grâce, Paul alla frapper le bijou sur le bord de son lavabo; au second coup, maladroit, le marbre se fendit, au troisième la perle éclata avec un bruit sec, un petit bruit de ressort se détendant. Cette fois, elle était morte.

— Voilà, soupira Paul en lâchant le marteau. Ce qui différencie les vraies des... autres, c'est qu'il faut trois coups pour les broyer. Encore un absolu de fichu !

Mélancolique, Paul de Fertzen revint à son miroir, sa seule beauté lui paraissant, désormais, cet absolu de rêve. Malheureusement, à force de se regarder de face et de profil, d'étudier le réseau de ses veines, de compter les poils du duvet de ses

lèvres, il se trouva une ride aux coins de la bouche, une minuscule ride, trace persistante de son rire de gamin méchant, sinon vicieux, virgule ponctuant ses sourires les plus affectueux d'une nervosité perverse.

— C'est le rictus maladif de mon aîné ou que le diable m'emporte ! Cela se gagne donc, les rictus ? Je préférerais vraiment tenir autre chose de lui.

Il se saisit d'une houppe à poudrer, l'employa sans aucune expérience et s'enfarina les joues.

— Je manque de métier, s'avoua-t-il, boudant. Nous implorerons une dernière leçon de la comtesse Geneviève.

Il jeta la houppe.

— Des rides, à dix-huit ans, reprit-il de très mauvaise humeur, non, c'est trop bête ! Des rides de vieux penseur, moi qui voudrais tant ne penser à rien !

Des draperies s'écartèrent; Jorgon, rentrant, s'effaça pour laisser passer un homme d'une trentaine d'années, encore plus grand que lui.

Cet homme était vêtu d'une redingote fermée, sorte de soutane courte, qui l'enveloppait hermétiquement, faisant sa silhouette austère. Il paraissait souffrant, malgré son attitude calme ; son visage était blême et sa bouche frissonnait nerveusement sur ses dents serrées. Il avait des yeux d'eau noire, des yeux sans regard direct, mais, si larges, sous leur sourcil, placé haut dans le front, qu'il semblait voir par tout son visage et non par des prunelles fixées à un endroit précis.

Il s'arrêta une seconde sur le seuil du cabinet de toilette ; il élevait devant lui sa main ouverte comme pour protéger une flamme.

— Éric, dit-il, d'une voix grave, un peu sourde, c'est ridicule de t'adoniser ainsi.

Et découvrant ce qu'il portait, il lui montra un brin de muguet dont les clochettes tremblotantes étaient, par miracle, d'un rose idéalement tendre.

Eric poussa un véritable miaulement de joie, sauta sur la fleur.

— Où l'as-tu trouvée? Jorgon disait que ça n'existait pas.

— Je ne l'ai pas trouvée, je l'ai créée, si je puis me permettre cette expression ambitieuse. Mais l'air chaud, la lumière... Enfin, pourvu que cela dure une heure, c'est, sans doute, tout ce que tu demandes.

— Reutler, tu es un dieu.

— Merci bien. Etant dieu, j'empêcherais, d'abord, les hommes de changer la couleur de mes plantes. A propos : où alllons-nous, ce soir ?

— Chez la comtesse de Crossac pour la rupture. Et après... petite noce... voir des filles... sais encore pas... au hasard !

Paul, en parlant, flairait la fleur avec un froncement de narines voluptueux.

— Et ce muguet sent le muguet, ma parole ! Jorgon, grand paresseux, dépêche-toi donc d'habiller mon frère.

Ce fut vite fait. L'aîné se débarrassa lui-même de sa redingote et prit, n'examinant rien, un habit de soirée de drap fort ordinaire. Jorgon administra un coup de brosse à ses cheveux bruns, poussant drus, du geste négligent d'un qui sait que celui-là n'y met pas la moindre coquetterie.

Toute la face de Jacques Reutler de Fertzen aurait témoigné de l'harmonie d'une âme vraiment noble, n'eût été le tourment douloureux de sa bouche que crispait un tic nerveux, suite d'une abominable fièvre d'enfance. Il ne riait presque jamais, craignant d'accentuer ce tic et de déformer son visage jusqu'à le rendre hideux. Imberbe, il en était réduit à caresser ses lèvres d'un mouvement machinal qui semblait ciseler peu à peu sur sa bouche de grand taciturne un sourire de gaieté inexplicable. Sa tête puissante se cintrait, des deux côtés des tempes, de deux lignes elliptiques pour laisser naître une pointe de cheveux au centre du front et ses yeux larges s'auréolaient, comme de deux halos sous leur double courbe de poils noirs.

Sa toilette terminée, Reutler vint se poster contre

la glace, tournant le dos à son image, qu'il jugeait hostile, et contempla vaguement, au-dessus de son frère, le vase vénitien rempli de mimosa.

— Jorgon, demanda Paul, cherche-moi trois boutons de rubis.

— Monsieur renonce à ses perles ?

— J'en ai brisé une... par mégarde, répondit dédaigneusement le jeune homme.

— Ou... sous un coup de marteau, fit l'aîné dont le regard vague scrutait, cependant, les plus minimes détails.

Paul se mit à rire.

— On ne peut rien te cacher. Soit, je l'ai brisée volontairement. Je voulais savoir si c'était solide.

— Une jolie sensation, pas ?

— Charmante. Comme un petit craquement d'œil de poisson frit sous la dent, mon cher.

— Des yeux de poisson frit à mille francs la paire ! Un peu ruineuses, les sensations de mon cadet !

Paul de Fertzen eut une moue.

— Le défaut de ton système d'éducation, Reutler. Tout approfondir d'un seul coup, fût-ce d'un coup qui broie, pour aller plus vite à la sagesse.

— Passe encore de broyer des perles, mais des cœurs de femmes, Eric, tu devrais y réfléchir.

Reutler grondait d'une voix lente, basse, où l'on sentait vibrer d'intenses émotions, pourtant, demeurait sans geste.

— Voyons, reprit-il après un silence, où en es-tu avec la comtesse de Crossac ?

— J'en suis... que j'en ai plein le dos, déclara le jeune homme spontanément trivial.

Ce disant, Paul s'empara d'un flacon que lui tendait son valet de chambre et, comme s'il accomplissait un rite, il en versa le contenu autour de lui, traçant un cercle parfait et ayant bien soin qu'aucune goutte de l'essence ne rejaillît sur ses vêtements.

— Quoi, cela, Jorgon ? dit-il, humant le parfum.

— Violettes russes et ambre royal, répondit Jorgon d'un ton déférent.

— Allons donc, espèce de païen ! Tu t'offres des libations, maintenant ! s'écria Reutler dans un léger mouvement de révolte.

— Pas du tout. Tu m'avoueras que rien n'est plus vulgaire qu'un homme qui se parfume *directement*. Moi, je respire l'odeur en question et la fais respirer à mes habits. Cela suffit pour que certaines délicates fragrances s'attachent à ma personne sans incommoder mes voisins. Seulement, cette méthode en dépense pas mal. Il faut sacrifier une grande quantité d'essence pour obtenir un bon dégagement d'effluves, tu comprends ? Avec un vaporisateur, le résultat est nul et on n'est jamais sûr de ne pas être atteint...

— En effet, une excellente méthode... que doivent apprécier surtout Messieurs les parfumeurs. Revenons à la comtesse, Eric. As-tu bien refléchi ?

— Je ne réfléchis pas, je me décide.

— Et le motif ?

— Je connais Geneviève de Crossac depuis trois ans et elle a ton âge. Ça deviendrait une union légitime. C'est déjà une habitude. Au mien d'âge, tu ne voudrais pas ? Ensuite, quelle impudeur de demeurer le féal d'une dame qui vous a déniaisé ! C'est un peu comme si, majeur, on couchait toujours avec sa nourrice. Jorgon, bouche-toi les oreilles !

Jorgon fit entendre un petit rire courtisanesque, indiquant qu'il était blasé sur les intempérances de langage de son jeune maître.

— Madame de Crossac est encore belle, de relations... sûres. Elle n'a pas mon âge, tu exagères, Eric, appuya Reutler.

— Elle est plus âgée que toi, car elle est sentimentale. J'imagine que les femmes deviennent sentimentales lorsqu'elles sont fatiguées.

Reutler éclata de rire. Sa bouche se tordit, laissant fuser un rire violent qui avait plutôt l'air d'une explosion de souffrance.

— Tu es vraiment très fort, Monsieur mon cadet.

— Non, je t'assure, il m'est impossible de continuer à tourner les pages de ses romances. Par patriotisme, elle réprouve la musique allemande, que j'aime, et ça nous induit en discussions. Je ne saurais discuter davantage!... Dis voir, grand Reutler, cet habit me va, hein? Mais l'étoffe, ce n'est pas ça, je voulais autre chose.

— Que désirait son altesse?

— Un noir plus profond, plus *suie* et de la soie dans la trame du drap. De la soie qui m'aurait donné par ses discrets jeux de lumière un incendie couvant sous une nuit épaisse, un brasillement de soie fluide sous une laine molle et sombre comme une fumée. Je voulais aussi le grain de l'étoffe comme un grain de peau, onctueux, huileux, une espèce de drap imitant l'épiderme du nègre. Par exemple, coupe irréprochable. Hum!... Malgré que le pantalon fasse un pli, là, sur la cheville au lieu de tomber absolument droit. Vexant, ce petit pli, qui devient énorme parce que je suis seul à l'apercevoir. Tiens... juge toi-même.

— Et la jolie Marguerite Florane, pourquoi l'as-tu lâchée, celle-là? Toujours par pudeur? questionna l'aîné sans regarder l'endroit du pantalon qu'on lui désignait.

— Marguerite? Elle s'était mise à m'aimer pour de bon et me faisait brûler sous le nez un encens qui fleurait vraiment un peu trop la pastille du sérail.

— Je sais qu'elle a eu beaucoup de chagrin, Eric!

— Préférerais-tu que ce fût moi qui l'eût, le chagrin?

— Peut-être. Cela t'occuperait sérieusement.

— Cela pourrait-il me faire oublier que mes derniers vers n'ont rien d'original, grommela Paul de Fertzen, dont les prunelles étincelantes s'assombrirent de nouveau.

— Tiens! Tiens! Alors la chimère finit par te prendre aux moelles? En ce cas, je t'absous. Soit, nous irons chez la comtesse.

Paul, qu'on entourait d'une pelisse d'astrakan,

posa la main sur l'épaule de son frère aîné et le regarda, dans les yeux, affectueusement.

— Je disais que ton système d'éducation était déplorable : je m'explique. Ton contact me rend difficile. Je cherche, en tous et en tout, la parité du lien intellectuel qui nous unit, sans arriver à en découvrir même l'illusion. Je demande aux femmes de m'être apaisantes et elles m'énervent : je supplie l'art de m'exalter et il m'humilie. Toi, tu ne m'as jamais ni impatienté ni blessé. Je vais bien, ma foi, jusqu'à vouloir, dans les objets, l'inébranlable solidité de ta poigne ! Non, je ne peux m'unir entièrement à rien et je suis fou de penser que c'est toi, mon frère, qui es cause de mes multiples déconvenues. C'est le moment critique où, manquant de point de comparaison, on se sent l'envie basse de reprocher à son initiateur d'être trop haut, de planter là le bonhomme trop parfait pour aller courir après un absolu plus bourgeois. Fuir ! j'ai envie de fuir, mon grand !

— Seul ? interrogea l'aîné dont la voix monta, très grave. Si telle est ta volonté, tu es libre. Je te l'ai déjà dit : je t'ouvre, d'avance, toutes les portes.

— Non ! Non ! Est-ce qu'on peut se fuir soi-même ? murmura Paul secouant la tête. Allons-nous en tous les deux, puisque nous sommes le monde à nous deux. Allons-nous-en, et pas pour des voyages, car la terre est si mesquinement ronde qu'on ne doit pas garder longtemps le désir de tourner autour. J'ai assez des voyages, comme j'ai assez de ces dames ! Ah ! les nouveaux printemps des anciennes contrées sont toujours de vieux printemps ! Puis, l'approche de l'*Exposition* (1) me donne la nausée. Tous ces peuples qui vont venir nous voir dans notre cage et qui nous jetteront du pain à travers nos barreaux (à moins qu'ils ne nous arrachent quelques plumes) me poussent vers la nudité libre des campagnes... Je t'entends ! Je n'aime pas la campagne. Eh ! je ne sais plus ce que j'aime ! Cependant, Reutler,

(1) 1889

je te jure que je me sens attiré par la solitude. Je devine, dans la nature, une bouche terriblement muette dont je voudrais les baisers, sans autre explication. Allons à Rocheuse. Ce sera drôle. Hein ? Jorgon, en plein hiver !... Créons-nous un exil d'héroïque travail où la femme ne sera plus qu'une question d'hygiène. Oh ! je nous vois, mon cher grand, fourrageant, à des époques fixes, les mêmes dessous rustiques de la même paysanne complaisante qui nous dirait, en se retirant, sans rougir : « Ces Messieurs ont bien de la bonté ! »... Et quelle furie de vie intime, de causeries scientifiques, d'expériences à propos de la neige ou de la foudre, que de livres dévorés en commun et quel silence, tout à coup, entre nous deux, qui, décidément, ici, n'avons pas le temps de nous recueillir. Toutes les bibliothèques sens dessus dessous, et, levant nos fronts, après une journée de labeurs féroces, tous les nuages escortés, par nos yeux ravis, jusqu'au bout de l'horizon !... Reutler, mon grand, est-ce que tu as une idée bien nette de cette vie-là ? Réponds un peu ?

L'enthousiaste jeune homme se dressait sur ses pointes comme une danseuse au milieu d'un décor. Il oubliait Jorgon, demeuré debout, devant lui, offrant les gants de la main droite pendant que sa main gauche présentait respectueusement le claque doublé de satin blanc. Tourbillonnant dans ses idées tumultueuses de poète capricieux, comme une fille qui froisse des dentelles sans pouvoir en choisir aucune, il semblait prier son frère de l'admirer sous ce passager travestisement d'une pure pensée d'exil. Reutler haussa les épaules.

— Divagation littéraire ! Tu aurais vite assez de la retraite, mon petit. Voyons, partons-nous ?

Plus blême, plus nerveux, il ajouta :

— Et c'est pour suivre les nuages que tu quittes la comtesse ? Tu mériterais le fouet !

Reutler boutonnait son manteau ; ses doiglts agites d'un frisson convulsif, déchirèrent l'ange, de son col de fourrure.

— Jorgon, mes agrafes ne tiennent pas. Tu es si occupé à pomponner mon cher frère que tu ne visites pas mes agrafes ! Vieux Jorgon, je ne suis pas content. Allons ! Dépêchons-nous... L'odeur de cet ambre royal est vraiment intolérable ! On se croirait chez une catin, ma parole !

Aussi pâle que son plastron de chemise, Reutler eut une sorte d'éblouissement. Il fit un pas, chancela, et on le vit frémir, de tout son corps élancé, comme un arbre aux prises avec un vent brutal, puis, il releva la tête, aspira l'air péniblement, mit son chapeau.

— Reutler, mon Dieu, qu'est-ce que tu as ? s'écria Paul de Fertzen en se précipitant vers son aîné, la physionomie très inquiète.

— Rien du tout. Ma névralgie qui me relance. Voici une heure que je suis asphyxié par tes sacrés parfums. Tu sais que je ne peux pas supporter les odeurs fortes et tu en inondes les tapis ! Quand je serai dehors, j'irai mieux. Es-tu prêt ?

Jorgon, confus, murmura :

— Monsieur le baron ne devrait pas sortir, si c'est sa névralgie, il fait très froid, un froid humide...

— Veux-tu que nous restions ? demanda Paul hésitant.

— Non, mon petit, répondit Reutler, affectant un ton d'ironique gaieté que démentait la profonde mélancolie de ses yeux, sortons, au contraire ! Inutile de réfléchir, nous ne pouvons plus que nous décider, selon ta formule !

Jorgon écarta les portières égyptiennes, où rutilaient, dans une ombre bleue, de métalliques scarabées et les deux frères sortirent.

II

Le salon de Mme Geneviève de Crossac était officiellement banal. Aux murs, jaunes et or, sans draperie et sans bibelot, quelques tableaux de l'école sévère, manière bitume, faisaient des trous sombres, soupiraux de cave ouverts sur des paysages historiques datant de 1789, dans lesquels

tous les arbres se donnaient l'allure de peupliers de la liberté. Une splendide cheminée, formant l'accoudoir naturel des diseurs de poèmes, vous réfrigérait la vue, dès le seuil, par la masse imposante de son marbre blanc et son petit feu de bûches symétriques. Sur ses consoles, pesait un lourd Vercingétorix de bronze, à qui le sculpteur, un naïf travaillant pour antichambres ministérielles, avait infligé le sourire bête d'un récent agitateur du peuple. Les meubles, rares, exhibaient d'antiques modes romaines. Lits-canapés pompéïens, *x* de centurions, chaises curules, banquettes de casernes agrémentées de housses à crépines, se groupaient au hasard comme tout étonnés de se rencontrer là. Face au petit feu de bûches symétriques, dans une ancienne alcove montrant encore, sous ses successives couches de stuc et de dorures, les gonds ouvragés de ses portes absentes, la maîtresse du lieu avait organisé un théâtre, beaucoup trop exigu, sur lequel cette charmante femme aimait à jouer des rôles sentimentaux. Dans la même alcove, durant l'ère du premier Napoléon, une autre comtesse de Crossac était morte d'une mort violente, racontait la légende, en jouant un rôle bien moins innocent que les drames de Geneviève, et il était piquant d'entendre la troisième Crossac prédire, à cet endroit fatal, les malheurs des femmes incomprises.

Le mari de ce bas-bleu politique, personnage coté dans les sciences, fauteur d'un traité remarquable sur les atomes, expliquait, en ses jours de bonne humeur, qu'une tache brune, *du sang*, se voyait sur la tenture de l'alcove. A la vérité, il n'en était pas très certain, mais cette relique de famille lui tenait au cœur, comme le brevet de vertu de toutes les Crossac passées, présentes et futures. Bon, affable, portant spirituellement une tête chauve de vieil employé de bureau, il essayait de se dissimuler le plus possible parmi les adorateurs de Geneviève, et considérait sa femme comme une créature privilégiée, destinée à rendre des services d'ordre public, une gloire française enfin.

Pouvait-il ignorer les frasques de la comtesse ? C'était difficile ! Cependant, le couple, aux cérémonies parisiennes, grands dîners, premières, inauguration de statues ou d'expositions, faisait son effet de dignité, immanquablement, selon les lois obscures qui régissent l'apparition des vieilles comètes, et, malgré les bruits scandaleux circulant sur Madame, les journaux sérieux n'oubliaient jamais de s'extasier, en les flatteuses épithètes d'usage, au sujet de la touchante solidarité qui unissait les deux époux.

Saint-Simon prétend que, seules, les femmes de cour ont le droit de tromper leur mari. Les bas-bleus, ayant remplacé, en France, les femmes de cour, semblent conserver pieusement la tradition du... coupe-file matrimonial. Pour Geneviève de Crossac, ses nombreux amants étaient même le meilleur de son bagage littéraire, car elle faisait encore plus de romanciers et d'attachés d'ambassades que de bons livres. Son influence, émanant d'une ancienne liaison avec un célèbre tribun républicain, se propageait efficacement jusqu'aux pires ennemis de cette défunte puissance, pourvu qu'ils fussent jeunes et de volontés souples. Le mari, d'origine bonapartiste, en bénéficiait de temps en temps. Cela n'ahurissait plus personne ; on en avait pris l'habitude, comme on prend l'habitude, dans les sociétés officielles, des choses absurdes qui se répètent souvent.

Geneviève incarnait à merveille le type de la Gauloise. Grande, active, se mêlant de tout ce qui ne regarde pas les femmes, son visage ovale, diadémé d'une belle chevelure châtain, dominait altièrement les occultes conseils de guerre ; elle possédait des yeux bleu-pervenche très doux, un peu hagards, une bouche sensuelle très rouge, et commençait à s'épanouir en un embonpoint de matrone qui attend le retour du fils tué par les barbares, les pieds solidement attachés au sol glorieux de la patrie. D'ailleurs, sans enfant, elle jouait volontiers à la poupée avec les destinées de la France. Mignarde, cruelle, sotte, impérieuse, le cerveau fleuri de myosotis,

elle se croyait une mission, tâchait de ne pas y faillir et chaque matin constatait, le long des colonnes de ses journaux préférés, qu'elle élevait, de plus en plus, l'adultère à la hauteur d'une institution nationale. Elle ne se sentait pas *aussi* coupable que d'autres, parce qu'elle raccolait des hommes pour l'amour de son pays. Elle leur inculquait, entre deux caresses, de dignes pensées de revanche, le respect du pantalon garance et celui de la république.

Son cercle de dames d'honneur était restreint; elle les choisissait mûres et on trouvait, chez elle, un lot de vieilles Messalines baveuses, dont les lointaines culbutes diplomatiques et les joues tombantes pouvaient, à la rigueur, lui servir de repoussoirs. Vis-à-vis de ces reines déchues, la comtesse Geneviève faisait son Agnès, quêtant leurs approbations avec une déférence candide, se croyant redevenue chaste à leur répugnant contact. Mais, toutes devaient ajouter un reflet aux lambris dorés du salon jaune, et si, elle, Madame de Crossac, née Briffault, sortait de la plèbe, elle n'admettait, autour de sa chaise-longue *Récamier*, que des blasons datant de plusieurs siècles. Façon originale d'honorer le système démocratique.

Bien au contraire, le comte de Crossac — éternelle querelle entre les deux associés — avait la manie de favoriser le rastaquouérisme. Tandis que, tour à tour, la duchesse de Grandval, la princesse de Rienzi, la marquise de Beauffrat, ornaient de leur précieuse cariatide émaillée le meilleur coin de la belle cheminee blanche, l'incorrigible savant, directeur d'une revue de découvertes internationales, non moins qu'inutiles, leur opposait les noms fabuleusement étrangers des grands écumeurs de mers antarctiques. Et les jeunes colonels, égarés sur ce terrain de fausses manœuvres, disaient même tout bas que, certains soirs, à l'abri du manteau de la cheminée virginale, on se serait cru au corps de garde... avec cette différence, pourtant, que l'avancement y était plus rapide.

Le baron Jacques-Reutler de Fertzen, dont le

nom devait mal sonner aux oreilles de la Gauloise, avait été reçu, par l'époux, d'abord dans la rédaction de la revue scientifique, ensuite *toléré* par l'épouse *directrice* du salon jaune. En réalité, Reutler, le taciturne Reutler, désireux de fournir quelques distractions mondaines à un jeune frère hors de pages, s'était laissé piloter, sous prétexte d'un article concernant les fouilles de Memphis, mais il maintenait ses distances, car les manières félines de Geneviève le dégoûtaient profondément. La comtesse, de son côté, qui publiait des poésies printanières au milieu des citations archéologiques de Crossac, ne lui pardonnait pas ses oublis d'assidu lecteur de la revue. Ce grand Monsieur froid, vivant à l'écart des odes myosotico-patriotiques, l'exaspérait, tout en l'intrigant, elle, l'intrigue faite femme. Il ne lui parlait guère de revendications sentimentales, et elle devinait que la seule revanche qu'il aspirât à prendre était de se tirer, au plus tôt, de ce guépier intellectuel. Du reste, sans qu'ils se le fussent avoué, ils couvaient tous les deux leur drame, et, sans jamais s'être heurtés ostensiblement, ils se méprisaient l'un l'autre, quoique pour de tout différents motifs.

Ce soir-là, Reutler, pénétrant chez Geneviève, eut l'intuition que leur drame allait se dénouer.

Madame de Crossac, vêtue d'un peplum blanc serti d'une grecque de turquoises, très en beauté, préparait ses invités à l'audition d'une œuvre inédite. Ses doux yeux gardaient une singulière humidité, traces de pleurs ou joie de vivre, et son bras superbe se posait, familièrement, sur les épaules de ses plus vieux spectateurs, en tressaillant, par instant, d'un nerveux repliement de couleuvre. Elle faisait *sa presse* d'avance, assurant que l'auteur n'en était pas à son coup d'essai, bien qu'il désirât conserver l'anonymat, sa situation de personnage politique lui permettant la modestie. On savait ce que cela voulait dire, d'autant qu'elle ponctuait ses discours de petits sourires minaudeurs, comédie-prologue à laquelle nul ne se méprenait

et dont elle était seule dupe, se supposant dans un rôle à la fois spirituel et délicat.

Elle semblait, pourtant, perdre un peu de sa belle assurance de princesse grecque devant l'aréopage, quand elle regardait les portes. Manifestement elle attendait quelqu'un. Les frères de Fertzen arrivés, elle respira, et, avec une perfidie toute calculée, elle se trouva, justement, en face de Paul-Eric, tournant le dos à Jacques-Reutler.

— Comme vous êtes en retard, Messieurs, dit-elle, ne s'adressant qu'au plus jeune homme. On va lever le rideau. Le principal acteur est sur le point d'aller s'habiller.

Le principal acteur, c'était elle. Paul répondit, d'un ton d'emphase persifleuse :

— Nous le déplorons, chère Madame, car mon frère et moi nous ne venions ici que pour saluer l'interprète.

— Prenez garde, cher Monsieur, l'auteur pourrait vous entendre.

Des rires discrets s'élevèrent dans l'entourage.

— S'agit-il d'un jeune ou d'un... *maître*? questionna Paul effrontément.

— Mais non, ni jeune, ni vieux... un anonyme.

Paul lui coupa la parole avec un infernal aplomb :

— Un auteur anonyme doit être sourd, sinon il manque à tous ses devoirs.

Les rires s'accentuèrent. Le terrible garçon ajouta, offrant péremptoirement son bras :

— Oserais-je, Madame, vous prier de m'introduire dans les coulisses? je brûle du désir de lui être présenté. De notre temps, ce sont les anonymes qui font la réputation de ceux qui tiennent à signer !

— Quel mauvais sujet vous devenez, Monsieur de Fertzen, répliqua la comtesse, posant son bras tremblant sur celui qu'on lui offrait. Si vous n'étiez pas encore un enfant, je me fâcherais tout rouge. Allons ! je vais vous confier le nom de l'auteur, pour vous épargner de pires étourderies, sous le sceau du secret, par exemple... (D'un geste vif qui

essayait de nier la quarantaine, elle ouvrit son éventail et se pencha.) *Paul*, prononça-t-elle à voix basse, *dans ma chambre, par le chemin que tu connais. Tu gratteras deux fois, selon l'habitude. Jane t'ouvrira et nous nous expliquerons, pendant que je passerai mon costume. Moi, je suis obligée de faire ma ronde.*

Paul hocha la tête d'un air convaincu.

— Oh ! déclara-t-il, tout haut, voilà un pseudonyme transparent ! Je vous remercie, Madame, de me mettre sur la bonne piste.

Et s'inclinant, il abandonna la place, faisant se mblant d'aller rejoindre le comte de Crossac qui causait avec son frère.

Le mari estimait fort le baron Reutler, ce grand grave dont les périphrases lentes avaient l'air de prendre des précautions oratoires pour la calvitie de son interlocuteur. On causait chimie des heures entières, front à front, hors du monde ; et pour le récompenser de son attention, de Crossac volait quelques idées à de Fertzen, de ces idées qui vous amènent souvent à une bonne petite invention industrielle, sans qu'on y songe plus que de raison. D'ailleurs, ce grand-là, d'origine autrichienne, n'avait pas la mine d'un qui désire follement enrichir la France de nouvelles découvertes. Il s'exprimait en amateur, comme un dépaysé qu'aucune gloire n'intéresse.

Paul, passant derrière son frère, le poussa du coude, tout en saluant très gracieusement le comte de Crossac.

— Je vais où tu sais, glissa-t-il à Reutler. Serai pas long. Nous partirons dès le rideau levé, j'y tiens.

Et le jeune homme s'éclipsa par le corridor dit *des coulisses*, pendant que son aîné ressaisissait le fil d'une anecdote relative à la dernière fouille du sarcophage.

Dans le corridor, Paul de Fertzen se retourna ; il aperçut, au bout de ce couloir obscur, la claire perspective du champ des têtes, ondulant sous les rutilances du salon jaune. La plupart de ces

crânes d'hommes étaient chauves comme celui du mari, et, de loin, cela rappelait un parterre de gros pavots blanchâtres, encore en boutons. Se détachant de cet arrière-plan ridicule, la silhouette sombre de son frère paraissait grandir prodigieusement. Il le voyait ciseler son éternel sourire énigmatique avec son index, comme quelqu'un qui, de là-bas, lui aurait recommandé le silence.

— Ou je suis halluciné, ou l'on jurerait que Reutler n'a plus sa névralgie ! Ah ! mon mystérieux frère, soupira Paul, vous me cachez des choses... Son amant? Et pourquoi pas ! Il l'a peut-être aimée. Peut-être endure-t-il le fameux martyre de la jalousie à la seule fin de me complaire ! Oui, oui, c'est un beau cavalier, le beau ténébreux ! je m'étonne qu'une sentimentale m'ait donné la préférence. Il a tout ce qu'il faut pour séduire une romanesque. Oh ! Très chic, le genre fatal !

Paul gagnait la porte où il devait gratter. Il gratta, bougonnant :

— ... Malheureusement, ce n'est pas le mien. Quelles corvées, ces ruptures !

Tout aussitôt, une jeune fille vint ouvrir.

— Bonsoir, Monsieur de Fertzen, fit-elle gaiement. Tiens ?... vous arborez le muguet rose?... Il n'y a que vous pour dénicher des fleurs impossibles ! Vos boutonnières font mon admiration !

Elle referma la porte, retendit des draperies.

— Madame va venir, ne vous impatientez pas, Monsieur de Fertzen, et tenez vous tranquille, pendant que je prépare le costume.

Paul se trouvait dans le sanctuaire : une chambre à coucher, ornée simplement de quatorze portraits, grandeur nature, représentant l'idole en ses multiples rôles de comédienne pour théâtre intime. Il y avait une *pauvresse aux yeux timides* (littérature Coppée), *une aventurière conspiratrice* (feuilleton Alexandre Dumas), *des mondaines froufroutantes* (style Bourget), *une Jeanne d'Arc salvatrice* (drame anonyme). On se serait cru dans un musée de cires. Le lit, très pensionnaire, se voilait de mousselines, et, sur la cheminée, on voyait se

dresser, tel un menaçant sommet d'avalanche, le buste en plâtre de l'époux, toujours nu-crâne.

Mademoiselle Jane Monvel, petite lectrice doublée d'une femme de chambre, créature sans sexe défini, alignait des pots de fards, déployait des jupes. Elle avait les mouvements pleins de grâce d'un joli singe apprivoisé.

— Mais sacrebleu, Mademoiselle Jane, s'écria le jeune homme, toujours à son aise au milieu des chiffons, c'est là une défroque de bal public ?

Jane leva hypocritement les yeux au ciel.

— Pouvez-vous dire, Monsieur Paul ! Un si beau costume de cantinière de mobiles !

Ils se regardèrent une minute, elle, se mordant les lèvres, lui, pinçant la bouche. Alors, elle vint à lui, toute haletante de curiosité.

— Est-ce vrai que vous voulez rompre avec Madame ?

Paul fronça les sourcils.

— Ah ! On vous a déjà fait des confidences !

— Madame a pleuré toute la nuit. Je lui ai lu *Phèdre*... comme dès que *ça ne va plus*. C'est le critérium, voyez-vous. Quand Madame demande à ce qu'on lui lise *Phèdre*, je pressens que quelqu'un va l'abandonner.

— Vous devez savoir *Phèdre* par cœur, ma pauvre amie ! Sérieusement, Jane, je ne peux plus me laisser mener en lisières. J'ai bientôt dix-neuf ans. Elle me gronde, elle m'adore, elle me bat, il faut que je corrige ses vers, elle prétend corriger les miens, elle veut tuer mon frère, se tuer, me tuer, elle m'a fait changer quatre fois de garçonnière depuis que j'ai l'honneur de la recevoir chez moi, persuadée que Reutler est au courant... Enfin, vous êtes charmante, Jane, et je vous dois de bonnes heures, mais, je peux pas y tenir... même pour vous !

Bien moulée dans un modeste costume de soie noire, à peine éclairé de tulle blanc au col, Jane avait l'allure contrite d'une institutrice renvoyée, quoique ses jolis yeux fins eussent l'air de plaider une cause qui n'était pas la sienne.

— C'est pas pour dire, fit-elle secouant sa tête ébouriffée de frisons bruns, vous ne connaissez pas votre chance! Une des grandes femmes françaises! (Elle ajouta, le ton sentencieux): Et vous la trompez... comme dans un bois! A sa place, j'aurais pris les devants.

Elle lui montra ses très petits poings fermés.

— M'en irai bien tout seul, Jane! Vous êtes féroce, ce soir. (Il lui prit les poignets.) Je vous en prie, pas d'égratignures supplémentaires.

Paul aimait beaucoup ces escarmouches de ruelles avant de plus sérieux assauts. Jane Monvel lui plaisait, parce qu'elle lui donnait l'impression d'un animal noir, soyeux, aboyant pour défendre sa protectrice, tout en se frottant timidement à lui comme pour mendier du sucre.

— Elle vous aime tant, soupira Jane, et elle vous aurait sacré grand homme français, un jour!

— Vous aussi, Jane, vous bottelez le myosotis patriotique?

— Je suis tellement habituée à vous. Quel est celui qui viendra, maintenant, gratter derrière la porte?

— Pauvre Janette! Vous me navrez, car vous êtes une spirituelle créature. Je me rappellerai toujours un certain raccord, que vous fîtes dans une pièce de notre maîtresse, un raccord si plein d'à propos... Hein? Vous en souvient-il?

— Monsieur Paul, taisez-vous, par respect pour Madame.

Elle cherchait vainement à dégager ses mains. Paul l'attira plus près.

— Il était minuit, Janette, commença l'impitoyable garçon, l'heure des crimes. Madame, avec des intonations à la Sarah, me lisait sa dernière œuvre; ça débutait par un barde gaulois et ça finissait par un hussard de la mort. Entre temps, c'est-à-dire le long de l'époque des Capétiens, je m'endormis. Horreur! Madame était assise en peignoir bleu-azur sur le sofa *Récamier*, moi, juché sur le pied du lit. J'étais fatigué... Je ne me rappelle plus pourquoi, mais, les bardes gaulois me produisent toujours

un drôle d'effet... après certains exercices... Où diable étiez-vous, Jane? Ah! vous étiez debout près du lit.

— J'écoutais, moi, Monsieur Paul, interjeta la jeune fille, baissant les yeux.

— Heureuse nature! Je dormais si bien que ma tête allait exécuter un irrespectueux plongeon dans la courte pointe, lorsque je sentis une bouche, oh! un effleurement de plume de colombe,— me souffler ceci, dans un baiser : *Cheval de bataille*! On en était là de l'histoire, je me levai d'un bond. *Cheval de bataille*! criai-je enthousiasmé. La belle rime! Ah! Janette vous m'avez presque sauvé la vie, cette nuit-là, et si j'osais vous rendre ce que je vous dois...

Paul se pencha, tenté par les paupières closes de la jeune fille. Certes, elle n'était pas jolie, jolie; pourtant, quand son teint s'animait, comme en ce moment de trouble pudique, elle devenait, ma foi, fort appétisante.

— Madame! Voici Madame, balbutia Jane se révoltant. Lâchez-moi donc! Monsieur Paul, il faut être prudent, réfléchissez, elle se vengera si vous la quittez, elle a tellement d'influence. Surtout, un conseil, ne lui rendez pas ses lettres, en supposant que vous teniez à entrer dans la littérature.

— La littérature entrera en moi, petite, sans que personne ait à se mêler de la question, dit Paul maussade parce qu'il entendait du bruit du côté de la porte. Non, je suis las d'être le joujou de ta maîtresse et je te conseille d'en avoir moins peur... tu es ridicule!

La porte se rouvrit brusquement et Madame se précipita.

— Vite, Jane, mon costume. J'ai été retenue par la plantation du décor. Monsieur de Fertzen, toutes mes excuses.

Elle s'assit sur un pouff, tendit ses jambes à Jane qui, passivement, redevenue la muette complaisante, se mit en devoir de les chausser de mignonnes bottes molles.

— Madame, fit Paul cérémonieux, vous avez perdu ces papiers dans les coulisses. Le manuscrit d'un rôle, probablement, et je vous le rapporte.

Il lui offrait un paquet de lettres qu'il venait de tirer de sa poche.

— Mes lettres ! Vous êtes sinistre, Paul ! Est-ce que je vous les redemande ? (Elle saisit le paquet, le lança dans une boîte à fards.) Mais vous avez juré de m'affoler. (Elle se releva, s'appuya contre une psyché et se laissa dévêtir par sa lectrice qui, du reste, le fit avec un art exquis. Ses épaules émergèrent hors du peplum, les seins apparurent encore très fermes.) Ecoute, mon enfant, déclara-t-elle, d'un ton maternel qui jurait un peu avec sa pose d'Aspasie attendant Périclès, je sais bien des choses que je n'ai pas dites... ni reprochées. Une femme comme moi a sa police, elle est renseignée qu'elle le veuille ou non. Tu as eu Marguerite Florane et je ne t'ai pas fait d'observation. Après la grande mondaine, la grande demi-mondaine, c'était presque de rigueur. Mon sourire te fut toujours miséricordieux, mais à cette heure, je m'insurge. Tu as lâché Marguerite et tu veux me fuir. Ce n'est pas naturel. Tu en aimes une autre. Je ne me tolère pas de rivale au point de vue du cœur. Confesse-toi donc franchement, je verrai ce que je dois penser.

— Vous n'avez pas de rivale, Madame, ni vous... ni Marguerite ! Je me retire de votre soleil parce que je suis trop ébloui, je ne peux plus travailler.

La comtesse eut un geste de rage.

— Travailler ? Tu es libre, riche et tu veux travailler ? Il me semble que j'entends la voix de ton frère : occupations graves contre passions frivoles... Jane, mes pantalons, dépêche-toi !

Elle enfila des pantalons de drap noir à bandes rouges et eut toutes les peines du monde à boutonner la ceinture, où ses charmes opulents s'entassaient.

Paul refronça les sourcils.

— Geneviève, dit-il vivement, ceci ne vous va pas du tout, je vous préviens.

— Tu n'as pas qualité pour juger ceci. C'est un costume de véritable cantinière de mobiles. Tu sauras bientôt de quoi il s'agit. Je crois que mon drame est ce que j'ai écrit de mieux. N'est-ce pas, Jane ? Un acte nerveux, violent, sobre, très pathétique; il leur portera à la tête...

— Comme une migraine, interrompit Paul clignant de l'œil du côté de la jeune fille impassible.

— Soit ! Comme une douleur, un cri de la chair, et j'espère qu'en l'écoutant, Monsieur le baron de Fertzen, ton frère, Paul, saura pourquoi j'ai voulu te ravir à sa domination. Il n'est pas poète, lui, il est la lourde science que j'exècre, d'abord en la personne de mon mari, ensuite dans cet homme froid, cet homme fermé, austère, qui se mêle d'écrire *en français* des résumés scientifiques dignes... d'un esprit allemand.

— Toujours mon frère ! Parole d'honneur, c'est insupportable, Madame !

On fardait maintenant la figure de la comtesse.

— Oui, cria-t-elle, les lèvres dans un pot de rouge comme si elle buvait du sang, il est ton mauvais génie, celui-là !

— Ce soir, encore, il me faisait votre éloge, ma chère comtesse.

— Allons donc ! Le fourbe. Il me méprise, il méprise tout le monde. Toi aussi, peut-être, par-dessus le marché !

Paul bondit et vint se camper devant la psyché, ses yeux d'un bleu de mer houleuse brillèrent terriblement.

— Geneviève, taisez-vous !

Jane lui jetait des regards de chien battu.

— Oh ! Monsieur Paul, je vous en supplie ! Vous allez surexciter Madame qui manquera son entrée.

— Bonne petite Janette, murmura Geneviève, caressant les joues pâlies de sa lectrice, elle est si dévouée. Voyons, Paul, l'heure s'avance : oui ou non, dois-je me rendre rue de Verneuil, demain,

pour notre dernière explication? J'ai des choses à te dire sans temoin, des choses graves...

— Non, Madame, gronda Paul fouettant la psyché de ses deux gants. Non! Non! Non! Ce que je termine est bien fini. Je garderai à jamais le souvenir de vos bontés pour moi, mais je n'oublierai pas plus votre animosité contre mon frère, animosité qui ne peut résulter que d'une de ces injures dont sont coutumiers les hommes de science : l'austérité des mœurs.

La comtesse éclata d'un rire exaspéré.

— L'austérité de ses mœurs! Ah! bien, si j'avais voulu!

— Tu mens! rugit Paul hors de lui.

— Monsieur de Fertzen, bégaya la lectrice, il ne faut pas vous emporter ainsi. Regardez dans quel état vous mettez Madame.

De grosses larmes coulaient sur les joues de Geneviève, mêlant le rouge au blanc, et ses lèvres tremblaient.

— Jane, balbutia-t-elle, va faire une annonce. Arrange quelque chose, toi si adroite. Dis que le feu a pris dans un rideau, dis ce que tu voudras et fais servir des coupes de champagne. Va vite. Je vais essayer de me calmer, je te le promets, ma pauvre enfan .

Les deux femmes s'embrassèrent passionnément, comme on doit s'embrasser sur le pont d'un navire qui sombre, puis Jane s'éclipsa.

Alors, Geneviève se jeta au cou de Paul et la grande scène eut lieu. Scène déchirante, car la comtesse adorait le jeune homme. La resplendissante beauté de Paul était devenue son vice. Elle ne pouvait plus se passer de lui et, elle qui n'avait jamais été qu'honnêtement dépravée, se surprenait en des fougues d'érotisme capables de confondre même l'imagination de cette Diane, demeurée sentimentale jusqu'aux antres les plus obscurs de la forêt du rut.

Paul reçut le choc malicieusement. D'un geste gamin il lui montra leur silhouette, s'enlaçant dans la glace.

— Tu n'a pas honte? Tu as l'air d'un homme gras!

— C'est ma foi vrai... qui serait plus petit, un peu plus petit que toi. (Elle rit et s'essuya les joues.) Va, je suis très belle, je te forcerai à m'applaudir, enfant terrible! Voyons! Là... Pour qui as-tu un caprice, avoue... je te le passerai, je te le jure!

— Pas de caprice, aucun caprice, sinon de te voir endosser un autre costume. Effroyable, cette mascarade! Quand on pense que c'est pour séduire mon frère!

Les yeux de Madame de Crossac étincelèrent de fureur.

— Je te répète, Paul, que celui-là est ton mauvais génie.

— Nous allons nous séparer sur des gros mots? Geneviève, entre gens bien élevés, ça ne se fait pas.

— Je mourrais de notre rupture, Paul.

— Mais non, tu exagères. Tu as écrit déjà quatorze drames, tu en écriras un quinzième. Je t'assure qu'un acte chasse l'autre dans la vie. Adieu, ma belle et vos lèvres, sans rancune.

— Je dois recevoir un coup de feu à la fin de ma pièce, je ferai charger l'arme!...

— ... Si tu y tiens, seulement, remets le costume grec, je te défends de mourir pour moi en cantinière.

A ce moment de leur dispute, on entendit, derrière la porte, la rumeur d'un long applaudissement. L'annonce de Mademoiselle Monvel produisait une détente; aussi, sans doute, les coupes de champagne.

— Promets-moi de revenir à mes jeudis, au moins?

— Non, ce serait trop douloureux pour nos nerfs, je préfère *nous fuir* de toutes mes forces.

Elle boutonna militairement sa tunique, posa sur sa hanche plantureuse un barillet cerclé de cuivre et se coiffa fièrement d'un képi galonné.

— Soit, Monsieur de Fertzen. Vous êtes un lâche! s'exclama-t-elle d'une voix vibrante.

— Hélas ! Chère Madame, soupira Paul se reculant de bonne grâce et reprenant, peu à peu, la tenue correcte de l'homme du monde que l'on prie à un dîner qu'il ne veut en aucune manière orner de sa présence, que voulez-vous que fassent devant vos héroïsmes les pauvres diables de mon espèce? Vous portez culotte et, dans un temps prochain, j'imagine que vous irez en guerre, tandis que nous resterons tranquillement à fanfrelucher à la maison.

— Vous, surtout, Monsieur Paul-Eric de Fertzen, car vous n'aurez pas le droit de défendre le sol français.

— Plaît-il, chère Madame? Quel vice rédhibitoire m'empêche, à vos yeux, de servir mon pays?

Très intrigué, Paul la toisa, la trouvant de plus en plus grotesque. Se préparait-elle simplement à entrer en scène ou allait-elle dire des choses solennelles ?

Madame de Crossac lui jeta ces mots d'une voix dure :

— *Mais vous êtes Prussien*, mon petit ! Est-ce que votre estimable frère aurait oublié de vous en instruire...

Paul crispa ses deux mains sur sa poitrine avec un geste fou. Il lui sembla que le fameux revolver chargé venait de l'atteindre en plein cœur. Il pâlit, s'accrocha désespérément aux hampes de la psyché pour ne pas tomber et murmura :

— Enfin ! Cela s'éclaire ! Et votre police est toujours bien informée, chère Madame ? Vous êtes sûre que vos agents ne se sont pas trompés, pour vous faire plaisir ?

Il essayait de railler, n'y arrivait pas et sentait son front se mouiller de sueur.

— Ma police est la meilleure police de France, Monsieur ! Je sais, depuis longtemps, que vous et votre cher frère vous êtes les fils d'un officier d'état-major allemand tué par *nous* (elle souligna)à la bataille de Villersexel et vous, vous êtes né durant cette même bataille. Votre mère, paraît-il, pouvait, de son lit d'accouchée, entendre tonner le canon.

— Ma mère, râla le jeune homme frissonnant

d'une angoisse affreuse, elle était donc française, elle ? Pour Dieu, Madame, achevez-moi !

— Oui, c'était une Française... de piètre race puisque, douze ans avant 70, ses entrailles n'ont pas frémi de dégoût à l'approche d'un uniforme prussien !...

Orgueilleux, libertin, déja blasé, Paul-Eric de Fertzen n'avait qu'une faiblesse : se laisser toujours glisser jusqu'au fond de ses sensations. Sans trop savoir pourquoi, il poussa un cri de femme qu'on égorge, chercha vaguement un couteau, afin d'égorger à son tour, et tomba tout de son long dans une épouvantable crise de nerfs.

Satisfaite du résultat, la forcenée patriote fit un signe à sa lectrice qui rentrait, sur les pointes.

— Le voilà, ce garçon si fringant ! Il est maté. Tu vas lui faire respirer des sels comme à une jolie personne, et quand il sera revenu, tu le morigéneras. Au besoin, enferme-le à clef !... Est-ce que mes acteurs sont prêts ? Et le souffleur ?...

— Tout va bien, Madame, répliqua Jane que la terreur étranglait.

La comtesse de Crossac, bombant le torse, l'œil tragique, la lèvre impertinente, sortit, à la fois captivante et majestueuse, *selon les indications de l'auteur.*

III

Paul s'ébrouait comme un jeune cheval dont on cherche à entraver les pieds. Jane le suppliait de se calmer et il se roulait de plus belle, brisait les meubles, déchirait des tentures. Elle jugea qu'il fallait user des grands moyens ou on finirait par tout entendre. Elle le prit à plein bras, le baisa sur les oreilles pour mieux l'étourdir.

— Mon pauvre petit prince Charmant !

Il se redressa, un peu plus maître de ses nerfs, eut envie de pleurer et pleura, le front caché dans la robe de la jeune fille.

— Je suis bien malheureux, Jane, hoqueta-t-il, elle m'a traité de Prussien ! Comprends-tu ?

— La vilaine femme ! Après tout, ce n'est pas de votre faute.

Du moment qu'on n'ignorait pas ses nouveaux titres, il lui parut important de les proclamer :

— Eh ! Je m'en moque ! Je me pensais Français, voilà que je suis Allemand. Tant pis ! Me faire naturaliser, ça m'occupera. D'ailleurs, le premier qui m'insulte, après elle, je lui envoie mon épée dans la poitrine, c'est une affaire réglée. Sans me vanter, petite, j'en joue pas mal, moi, de l'épée, grâce à mon frère *le Prussien*... Dis donc ? Tu veux bien qu'on t'embrasse, maintenant ? Tu n'as pas horreur de *l'ennemi* ?

Jane recula, un peu confuse.

— Oh ! Monsieur Paul, quand vous seriez chinois est-ce que ça vous empêcherait d'être joli garçon ?

Paul parut réfléchir profondément à la justesse de cette observation et contempla la jeune fille.

— J'ai une idée : si je t'enlevais ?

Jane poussa un cri de frayeur joyeuse.

— Vous m'enlèveriez, vous ? Bien vrai, Monsieur de Fertzen ? Moi qui rêve de ça depuis que je suis toute petite !

— Oui, Janette, nous allons faire notre acte à notre tour. Donne vite de quoi écrire.

— Il est devenu fou ! songeait la jeune fille en présentant docilement plume et papier,

— Ecoute un peu, reprit Paul, ce sera de plus en plus selon les us de son théâtre (et il lut, en écrivant) : « Chère Madame, votre rivale : c'était Mademoiselle Jane Monvel qui ne s'en doutait guère... » — ni moi, ajouta le jeune homme souriant de côté — « ... Je l'enlève, histoire de vous prouver que je suis Français, car un homme qui enlève une femme, c'est toujours un Français, vous l'avez victorieusement déclaré dans le tome cinq de vos œuvres complètes. Votre respectueux serviteur, Paul-Eric de Fertzen. » Là... posons cette missive en évidence, sous le buste du mari ! Toi, mets dans un petit sac tes choses précieuses et va m'attendre rue de Verneuil. Tu connais l'entresol ? Il est gentil, je te le donne. Nous aimons la lecture,

tous les deux. Nous lirons dans le même livre... Excellente, mon idée, excellente! (Il se planta anxieusement devant-elle) : Est-ce que ça se voit que j'ai pleuré?

— Non, ça ne se voit pas!... Mais, vous plaisantez, Monsieur Paul. Je connais trop ses secrets; elle se vengera, si je vous suis.

— Je te défendrai. On peut avoir des attaques de nerfs et être brave... tu doute de moi?

Saisie d'un vertige délicieux, Jane se jeta dans ses bras.

— Je vous adore! Et puisque l'occasion se présente de vous le prouver... Seulement, laissez-moi lui reprendre ses lettres.

— Je t'interdis ce genre de littérature... point fait pour les jeunes filles. Allons-nous-en comme de bons petits enfants sages. (Paul s'inclina.) Mademoiselle voudra-t-elle bien accepter ma voiture et me recevoir, là-bas, chez elle, passé minuit?

— Ah! Je crois que je deviens folle! Je descendrai par l'escalier de service. Je n'emporterai rien, pas même les robes qu'elle m'a données, je ne veux rien garder d'elle. Au revoir, prince Chérubin!... nous sommes fous!

— Au revoir, Janette.

Paul, en sortant de la chambre à coucher, rencontra son frère, debout, pensif sous l'un des globes-veilleuses du corridor. Sa haute taille semblait toujours plus haute, et ses yeux profonds encore plus sombres.

— J'avais justement besoin de te parler, Monsieur mon aîné, gronda le jeune homme. Je suis obligé de te déclarer que je sais tout, comme au dernier acte. Aussi bien, nous sommes ici dans des coulisses!...

Le regard trouble et lourd de Reutler se concentra sur le revers de l'habit de son cadet.

— Et la boutonnière de muguet rose e t devenue noire. Réaction prévue.

Paul abattit sa main volontaire sur la fleur, l'écrasa.

— Pas l'heure de railler, je t'assure. Pourquoi en

m'avoir jamais mis au courant des sottes complications de la famille? Est-ce que tu me prends pour un collégien ?

— La peur de te faire de la peine avant le temps. Je savais que tu souffrirais : tu es *tellement femme.* Demain nous causerons. Ici, taisons-nous... pas devant des fantoches !

— Je suis *femme* ? Eh bien, cette nuit j'enlève Jane Monvel, sa lectrice ! Ce qu'elle va enrager ! Qu'on prévienne la voiture, la petite doit sortir par l'escalier de service de l'hôtel et aller rue de Verneuil.

— Mademoiselle Jane Monvel est une vraie... jeune fille ?

— N'en sais rien. M'en fiche totalement. D'ailleurs (Paul tira sa montre), m'en rendrai compte dans trente-cinq minutes.

— Eric, fit Reutler, ralentissant le pas, Mademoiselle Monvel est mineure. C'est une orpheline, la fille d'un capitaine d'artillerie, mort en 70, je crois.

— Du feuilleton ?... Tu m'ennuies ! Laisse-moi passer ! Tu vas me faire manquer mon effet.

Avant que Reutler eût conçu la pensée de le retenir, Paul se précipitait au milieu du salon jaune, et grimpait sur un des sièges de forme antique en sifflant. L'auditoire fut médusé. La belle cantinière de mobiles, tombée sous les balles de l'ennemi, venait de se relever pour saluer les frénétiques applaudissements habituels, et ce coup de sifflet solitaire, d'autant plus aigu, lui transperça le cœur. Elle hésita, resalua, s'approcha de la rampe, finit par apercevoir le siffleur, dominant l'assemblée de sa frêle stature de page en révolte.

— Monsieur de Fertzen, dit-elle les lèvres subitement retroussées, prêtes à mordre la chair vive, je reconnais bien là vos *vrais* sentiments patriotiques !

Paul ne lui permit pas de l'achever, cette fois.

— Madame, répondit-il avec une parfaite courtoisie, je ne siffle ni l'auteur ni l'actrice, mais seule-

ment le costume qui est abominable et qui nous cache les plus ravissantes épaules du monde.

On crut qu'il s'agissait d'un *numéro* prévu. On réapplaudit. Les vieilles dames se pâmaient. Les hommes riaient. Il fallait bien tolérer quelques incartades au grand favori du jour. Cela ne durerait pas. L'enfant n'avait aucune pitié; en tous les cas, il s'en sortait spirituellement. Quelle mouche avait donc piqué ce jeune étalon pour qu'il se mît à se cabrer de la sorte ? Le rideau tomba.

— Vous m'avez fait jubiler, vous ! dit le mari, serrant la main de Paul, pendant que sa femme s'évanouissait dans les coulisses. Je n'osais pas protester contre ce déguisement, parce qu'on m'accuse toujours de mauvais goût, mais je suis bien aise que quelqu'un soit de mon avis ! Bien aise !

Paul prit congé.

Dehors, les de Fertzen jugèrent inutile de demander leur voiture, partie depuis quelques minutes en emportant une très jeune femme vêtue de noir.

— Tu me reconduis, n'est-ce pas ? fit Paul impérieusement.

— Volontiers, répondit Reutler, et, j'espère que tu ne remettras plus les pieds dans la maison où tu viens d'entasser toutes ces sottises ? Mes félicitations ! Tu es gentil quand tu romps avec une femme, toi ! Si c'est là ta manière de t'exiler de la vie mondaine...

Philosophiquement, l'aîné alluma un cigare. Il ajouta :

— Nous marchons, n'est-ce pas ? Cela te fera du bien.

Sa voix demeurait calme, il ne reprochait rien, il constatait.

— Non ! Je ne reverrai pas ces gens ridicules ! Je suis outré ! cria Paul ivre de colère. Cette Geneviève est difforme ! C'est une créature abjecte. Elle saura ce que cela coûte d'humilier un garçon de ma trempe !

En ayant l'air de l'envelopper de sa pelisse pour le protéger contre le froid, Reutler lui passa le bras

autour de la taille et l'entraîna doucement dans les rues désertes. Il s'attendait à l'explosion, la croyait salutaire.

— Mon cher enfant, dit-il, lorsque le jeune homme se fut un peu détendu les muscles par la marche, il est convenu que nous ne reparlerons des choses graves que demain... Tiens, si tu veux, après ta leçon d'escrime, car il ne faut pas négliger ce sport, mon petit, quand on froisse de trop près les belles haineuses. Mais pour l'instant, laisse-moi te répéter que tu es libre, *libre* ! Tu opteras ou tu n'opteras pas, selon ta fantaisie, j'allais dire selon ta morale, seulement le mot est un peu gros pour toi. Eric, loge ceci dans ta mémoire : tu seras toujours libre.

— J'opterai ! hurla Paul crispant les poings.

— Soit, ne t'emballe pas. Je n'ai pas l'intention de t'en empêcher... Occupons-nous plutôt de Mademoiselle Jane Monvel.

— Ah ! oui, murmura Paul agacé, encore une femme qui va me cramponner. Elle est charmante, cependant c'est bien excessif de sa part de s'être abandonnée aussi rapidement. Qu'en penses-tu !

— Moi, je ne pense rien. Je t'admire !

— Tu te fiches de moi, hein ! Reutler, Reutler, je t'ai déjà averti : je n'aime pas qu'on le prenne de trop haut...

— Du calme, Don Juan !

Imperturbable, Reutler fumait.

— J'ai peur de ce qui monte en moi contre toi, gronda sourdement le jeune homme, se raidissant sous la pression affectueuse du bras de son aîné.

— Cela doit venir... comme le reste !

— Elle a peut-être raison, Madame de Crossac, tu me méprises, Reutler !

— On ne méprise jamais son sang.

Alors, l'infernale idée du cadet se fit jour.

— Ton sang ? s'exclama-t-il. Tu es un caractère allemand et moi je suis un caractère français. Entends-tu ! Nous avons beau être frères...

— Nous n'en sommes pas moins ennemis,

acheva le baron de Fertzen, dont la voix mesurée devint très basse.

Paul se tordit pour échapper au bras puissant de son aîné. Il lui sembla que cela serait normal d'aller se jeter dans la Seine qu'ils traversaient tous les deux en ce moment.

— Mon Dieu ! J'ai la fièvre ! Et qui me sortira de cette fournaise où le caprice d'une femme stupide me plonge tout vif ?

— Une autre femme plus stupide, sans doute, ricana Reutler l'entraînant de force du côté de la rue de Verneuil. Ah ! Don Juan ! Don Juan ! Marche et gravis le joli calvaire de tes passions ! Tu es fou, Don Juan, mais, tu t'es levé de bonne heure pour aller voir les filles et ta folie ne durera pas jusqu'à la nuit de ton âme, heureusement. Veux-tu un cigare ?...

— Merci.

Paul respira péniblement. On le faisait marcher trop vite. Sa tête se renversa en arrière, ses yeux, ou pleins de larmes, ou pleins de fureur, scintillèrent dans l'obscurité du quai, ses cheveux blonds, légers et fins comme des cheveux d'enfants, baignèrent l'épaule de Reutler de leur dorure fluide.

— Non, je ne sais plus où je vais, dit-il exténué, je voudrais m'étendre n'importe où, sous les ponts, dormir d'un sommeil de brute, ne plus vivre, enfin. Et toi, toi, tu es là, m'écoutant, la raillerie à la bouche, aussi nerveux que moi, mais toujours maître de tes nerfs, me conseillant le bien ou le mal avec la même grimace apitoyée. Ah ! j'en suis sûr, demain, ce sera le terrible règlement de nos comptes intellectuels. Il vaudrait mieux en finir tout de suite et nous flanquer à l'eau sans plus d'explication !

— Je te ferai remarquer, objecta Reutler, que je n'ai aucune envie de me jeter à l'eau, moi. Il n'y a rien de changé. Nous sommes encore des gens libres, riches. A notre place, des imbéciles seraient très heureux !

—Oui, seulement, nous, nous pensons. On n'est pas libre quand on pense !

— Pauvre gamin !

Reutler se courba sur le front de son jeune frère et le contempla, puis, il eut un soupir, comme à regret, relâcha peu à peu son étreinte.

— Allons, dit-il, Jane Monvel t'attend. Celle-là... les autres... toutes ! Il le faut, paraît-il, car la débauche est une chose saine qui empêche de penser. Va la rejoindre. Tu es son Messie. Ce serait cruel de lui donner des doutes. Va ! Le droit à l'amour est imprescriptible, Don Juan !

Ils s'étaient arrêtés devant l'entresol de la rue de Verneuil. Paul boudait, se détournant de la porte.

— Reutler, un dernier mot, implora-t-il subitement câlin, m'aimes-tu ?

L'aîné, se tenant immobile, à côté du cadet, paraissait l'envelopper de toute son ombre. Il le dominait et se taisait. On ne voyait rien de son visage que sa bouche torturée de son éternel rictus. Il se taisait... et son silence était effrayant pour Paul qui haletait, songeant qu'à l'extrême rigueur, demain, on pourrait devenir *ennemis*, se séparer éternellement sur des injures.

Paul ne se décidait pas à rentrer chez lui ; il frappait le trottoir du pied et toutes ses volontés se diluaient dans une extraordinaire lâcheté cérébrale. Il ne désirait plus, sincèrement, que la réponse de son frère, fût-elle n'importe quel mensonge. Etait-ce bien son frère, cet homme sombre comme le bon prêtre... ou le mauvais ange ? Comme il était plus grand que lui ! Comme il était implacablement plus haut !

— Réponds-moi donc, cria Paul angoissé. Pourquoi me regardes-tu ainsi, derrière ta main ? Je suis dans la lumière, moi, je ne te cache pas mes yeux ! Reutler, je te dis que la comtesse a raison : tu me méprises, voilà la vérité !

Alors le grand Reutler, d'un lent geste d'ironie — oh ! atrocement ironique par cela même qu'il était respectueux — se découvrit, et sa face livide éclaira toute son ombre. On vit palpiter, plus intense, le frisson de sa bouche douloureuse, mais il ne prononça pas une syllabe.

Ayant salué, il s'éloigna.

Stupéfait, Paul n'eut point le courage de lui demander la raison de cette étrange plaisanterie. Il pénétra chez lui, l'imagination comme endeuillée d'un souvenir funèbre, du souvenir de son frère ayant salué, passé et... n'étant déjà plus qu'un *autre homme* là-bas, très loin, au fond du brouillard.

Le lendemain, vers midi, Paul réintégrait son domicile légal, une maison sévère située au fond d'une cour dallée de granit gris, dans la rue de Belle-Chasse. En l'apercevant, la livrée eut un discret sourire, mais Jorgon bouscula tous les domestiques pour commander le bain plus chaud, le déjeuner plus substantiel et des fleurs dans toutes les jardinières. Il avait l'air furibond, le brave colosse, trouvait, probablement, que ce n'était pas l'heure de sourire.

— Vous arrangerez des touffes de roses de Nice sur les dressoirs. Vous en mettrez de tous les côtés. Et dans l'antichambre, qu'on renouvelle tous les capillaires, les palmiers nains. Dépêchez-vous. Voici Monsieur Paul, et la maison à l'air d'un pénitencier. Vous savez bien qu'il aime les fleurs, Monsieur Paul !

— Presque autant que mon ancienne patronne, la cocotte, marmotta Françoise, déliant les bottes de roses, et il les lui faut rares... pas de saison, surtout! Dites donc, Jorgon, est-ce vrai qu'on n'ira plus chez la Crossac ? Le groom prétend que ça va encore changer, les amours !

— Faites vos bouquets, Françoise, et priez Dieu, si vous y croyez, que son meilleur tonnerre tombe sur la Crossac, c'est tout ce que je peux vous dire.

Monsieur Paul prit son bain, sa douche, se fit masser et nettoyer les cheveux à la poudre, déjeuna dans son cabinet de toilette, ensuite, très dispos, escalada, en courant, l'étage qui le séparait de son frère.

Paul sentait, vaguement, qu'il allait à l'audition d'un tout autre drame que celui de la veille, et sa

fièvre apaisée par une orageuse nuit d'amour,il se croyait calme.

Le cabinet de travail de Reutler de Fertzen, cellule de moine dont les murs, simplement blanchis à la chaux, n'étaient ornés que de livres, prenait le jour d'une grande verrière à croisillons plombés et tristes. Selon les ordres de cet homme jeune,cependant maniaque comme plusieurs vieux, on ne devait jamais ouvrir la fenêtre. Il redoutait la poussière de la rue pour ses parchemins, ses menus outils de laboratoire, peut-être aussi la lumière du soleil pour ses propres pensées.

Paul le trouva assis, lisant devant un immense bureau où s'empilaient journaux et revues scientifiques, vêtu de son éternelle robe de chambre de bure, tigrée de taches multicolores provenant d'éclaboussures de tous les acides connus. Près de lui reposait, comme un gros chat endormi, une large toque de fourrure ; quand ses névralgies le relançaient,il s'en couvrait la tête frileusement jusqu'aux oreilles, s'enlaidissait. Reutler habitait le second étage de leur hôtel, ayant abandonné le premier au frère mondain qui n'aimait pas les taches d'acides sur les tentures; mais, en philosophe respectueux de tous les goûts, il avait distrait du luxe effrené d'en bas, un canapé pour le cas probable où le frère mondain refuserait de s'asseoir dans les opérations chimiques. Ce canapé, un pompadour, gracieusement convulsé sous des coussins de brocard d'un rose éteint, faisait, en face du bureau noir, le plus bizarre effet. Au-dessus du bureau, derrière le fauteuil de Reutler, se dressait, digne pendant à l'élégance du meuble pompadour, le portrait d'une jeune femme, en robes bouffantes datant d'un bal du troisième empire, qui ressemblait d'une façon merveilleuse au plus *français* des de Fertzen.

Paul dit un bonjour sec.

— Tu es bien, ce matin ? questionna doucement le liseur en marquant sa page et en fermant son livre.

— Tout à fait bien. Je suis venu pour ce que tu sais.

— Bon ! Bon ! Cela ne presse pas. Nous avons... la vie ! Et la petite femme ?

Paul, dédaigneux, haussa les épaules.

— Du picrate, mon cher, elle m'adore ! Vierge ou grue, c'est décidément la même chanson !

Il tourna un instant dans la pièce, essayant de ne rien déranger des piles de livres ou des fioles, atterré, au fond, par le sang-froid de son frère ; il finit par se jeter sur le canapé, tassa les coussins d'un mouvement rageur et s'accota, les yeux fixes.

— Telle est vraiment ta volonté ? murmura Reutler.

— Ah ! Oui ! Oui ! Je veux tout savoir... je le veux.

— Ne crains-tu pas qu'à remuer ces choses du passé, il se dégage une odeur de pourriture qui empoisonne ta belle insouciance ?

— Je ne comprends même pas, fit Paul, les dents serrées, que tu te soies permis d'attendre ! Tu m'as raconté que nous portions un nom d'origine autrichienne, qu'on nous avait baptisés, moi *Éric*, toi *Reutler*, en souvenir de je ne sais plus quel grand ancêtre ; que nous étions nés tous les deux en Franche-Comté, à Rocheuse... tu m'as menti. Or, Reutler mentant, c'est pour moi un tel effondrement, une telle déception, que tu peux bien y ajouter les pires tortures morales, je ne crains plus rien.

Un sourire amer s'extravasa dans le visage blême de Reutler ; il eut un geste résigné et ouvrit un des tiroirs de son bureau. Il en tira des papiers jaunis, constellés de larges timbres, et les tendit à Paul qui se leva brusquement. Ses doigts, agités de petits frissons, déroulèrent les papiers.

A l'aube de ce jour néfaste, en s'éveillant sous les ardentes caresses de Jane Monvel, Paul avait eu très peur, parce qu'il lui avait semblé qu'un vague fantôme se profilait sur les draperies soyeuses de la chambre d'amour ; il s'agissait seulement de sa grande pelisse d'astrakan, pendue à son chevet. Non ! Il n'y avait pas de fantôme. Tout est toujours naturel. D'ailleurs, la famille, pour lui,

c'était son frère. En somme, au milieu de ces révélations, il n'était frappé que du mensonge de son frère.

Et voici que peu à peu ses yeux se gonflaient sous une nouvelle poussée des larmes. Ce qu'il tenait là, au bout de ses jolies mains libertines, c'était l'identité d'un homme très bon, qui, s'il ne l'avait jamais vu, passait, dans le souvenir de son aîné et du vieux Jorgon, pour un être d'élite.

— Ainsi, fit-il très bas, je suis réellement le second enfant du baron de Fertzen, officier d'état-major de l'empereur Guillaume. Il n'y a aucun doute.

Il se laissa tomber sur le canapé, feuilletant les papiers. Il examina un extrait mortuaire. bref et fauchant en trois lignes la vie de ce père mystérieux.

— Tué à l'ennemi, lut-il tout haut... *à l'ennemi*... c'est-à-dire par des Français, durant le combat de Villersexel ? Reutler, s'écria-il avec un involontaire mouvement d'horreur , et Madame de Crossac m'a dit que j'étais né le jour même de cette bataille, à Rocheuse, à quelques lieues de Villersexel !

— Si elle a dit cela, Madame de Crossac a dit la vérité. La vie est faite de ces ironies, on ne s'en aperçoit bien que lorsqu'on en parle.

Paul s'affaissa dans les coussins, repoussant les papiers.

— Je suis né en France, mon père a été tué par des Français... toi, tu es Allemand, né en Allemagne ; il me reste le droit d'opter pour rétablir l'équilibre. Ah ! non, c'est trop fort ! Reutler, qu'est-ce que ce cauchemar ?

IV

Il y eut un moment de silence glacial entre les deux jeunes gens. Puis, pendant que Paul se cachait les yeux de ses poings crispés comme un enfant qui ne veut pas voir le fouet dont on le menace, Reutler murmura :

— J'attendais, pour parler, que tu eusses atteint l'âge où l'on réfléchit, mais, toi, tu ne réfléchis pas,

tu te décides ! Tu m'as dit, hier : je veux opter. Soit. Tu as deux ans devant toi pour t'accoutumer à cette idée, ce n'est pas trop. Pour moi, mon seul but a été de te créer homme libre et rien ne me fera influencer tes résolutions. Cependant, je te dois encore un commentaire : je ne crois point aux devoirs sociaux, je ne m'occupe que des devoirs humains. Je n'ai pas calculé si je demeurais Allemand ou Français en m'abstenant de choisir un pays. Sortant du séminaire, je me suis vu aux prises avec la vie qui me mettait dans les bras un enfant capricieux, traître comme une petite fille, un être inconscient... Alors, j'ai désiré l'élever pour en faire un homme, non selon mes lois ou celles des autres, mais selon les lois de la propre nature de cet homme, pour en faire *un poète*. J'ai rêvé, en son nom, des choses grandes, et, du fatras de cette cervelle, minuscule résumé d'une période de fermentation, que les sots appellent période de décadences, j'ai revé de voir surgir les miraculeuses fleurs du Verbe. Les uns sont au monde pour donner des fruits, les autres pour secouer de ces petites choses éblouissantes et éphémères dont l'odeur est souvent un poison. Cependant, certains cerveaux, plus brumeux, ont besoin de ces poisons pour supporter une vie monotone. Tu aurais été leur médecin... ou leur bourreau, comme il te plaira. Donc, je n'ai pas opté. Il paraît que je reste Allemand. Je continue à te nommer *Eric* quand les voisins te nomment Paul. C'est grave. En tous les cas, je crois qu'avant deux ans, tu t'apercevras que les fameux vocables berceurs de *patrie*, de *drapeau*, de *revanche*, sont autant de pompons littéraires qu'aiment à employer les plus piètres littérateurs d'aujourd'hui. Moi, je ne fais pas de littérature, et dans les livres de science que je lis, je ne les rencontre jamais. Certes, il faut une force peu commune pour en délivrer son souvenir quand on les a appris par cœur. Ne prétend-on pas qu'à trop balancer leur nourrisson, des nourrices les rendent épileptiques ?... Ce prêtre qui renie son dieu, lorsque ce n'est pas pour le vain plaisir du blas-

phème, mais parce qu'il a reconnu que ce dieu était toujours absent de son tabernacle, est un esprit délivré de toutes souffrances... tellement il a souffert pour en arriver là. Je ne m'attends à rien de pareil de ta part, car tu as horreur de la moindre contrariété. Tu resteras donc souffrant toute ta vie. Je te souhaite de te croire heureux. L'imagination supplée à beaucoup de détail. Je te voulais citoyen de l'univers : si tu préfères être roi dans ton village, à ton aise !

Reutler se leva ; s'étant adossé au large cadre du portrait qui se trouvait derrière lui, il se croisa les bras, en apparence très indifférent. Pas une fois sa voix n'avait tremblé ni n'était sortie de son diapason normal. Paul, couché sur le canapé, enfonçait sa belle tête dans les coussins dont il déchirait le brocard à pleines dents pour étouffer ses sanglots.

C'était fini de ses bravoures. Il n'avait vraiment qu'une manière de prouver sa virilité, lui, et peut-être que ce ne devait pas être la bonne. Oui, enlever des femmes ! Raisonner froidement d'homme à homme ce lui était impossible. Une seconde, il confondit son père, son frère et Mme de Crossac dans la même malédiction. Enfin, il se redressa et vit au-dessus de la sombre silhouette de son frère, *le Prussien*, le radieux portrait d'une femme qui souriait en jouant avec un collier de perles.

— Et ma mère, notre mère ? Tu ne m'en dis rien ?

Reutler hocha la tête.

— Il n'y a rien à en dire : elle nous a fait ce que nous sommes.

— Donne-moi donc un conseil, un pauvre conseil, Reutler !... Tu es dur pour elle et pour moi ! cria Eric de Fertzen, se tordant les bras dans un de ces accès de sensibilité qui le laissaient quelquefois comme expirant sur la place.

— Non, répondit Reutler, je crois à la théorie de la *lumière avant l'œil* : l'homme, aveugle-né. la tête instinctivement tournée vers la lumière, parce qu'elle est chaude et qu'il est nu, demeure

inerte ; mais le rayon, fût-ce au bout d'un siècle d'attente, le perce enfin de sa flèche brûlante et il voit, et il marche... je laisserai faire le temps. Si ce n'est toi, ce seront tes fils qui verront...

Paul, sanglotant, lui montra les poings, s'écria, désespéré :

— Reutler, Reutler, méchant homme et mauvais compagnon, tu n'es plus mon frère, tu ne m'as jamais aimé ! Oui, c'est bien le mystère dont tu t'enveloppes, c'est pourquoi quand je songe à toi je me sens effrayé. Tu tiens à mon respect et tu dissimules ! Tu tiens à rester le chef, le dominateur, mais, tu ne m'aimes pas... Je te gêne, je ne suis plus, pour toi, qu'une opération chimique avortée et, peut-être, me hais-tu, car nous sommes destinés à nous haïr, c'est d'ailleurs naturel !

Reutler éclata d'un rire terrible.

— Je te hais, moi ? Ceci est le comble ! Ceci manquait à mon enfer. En vérité, j'ai prouvé ma haine depuis que tu es au monde ! (Ses prunelles troubles fulgurèrent, tout à coup, dans l'eau noire de son regard imprécis, et de cette eau noire, subitement éclairée, elles jaillirent comme deux pistils rougeoyants d'une corolle ténébreuse. Sa voix s'étrangla, se fit plus sourde et plus mordante ; il parlait *en dedans*.) Ah ! je te hais !... Les enfants d'Irminsul en présence, hein ? Tu as eu l'habileté de les y mettre, toi ? Fils de la même mère, nous allons nous dévorer pour une idole remplie de paille ! Le fatal incendie se rallume aux pieds de cette énorme statue creuse érigée par l'hystérie des prêtres, car les époques de terreur et de calamités publiques sont toujours des époques d'offrandes ! Le monstre s'embrase ! Il est hors-nature et il illumine la nature ! A sa clarté brutale on devient fou. Les uns sont frappés d'épouvante jusqu'en les parties les plus mystérieuses de leur être, conçoivent le sadisme et toutes les déviations sexuelles. Les autres, moins puissants ou plus fous encore, se bornent à s'anéantir. Débauches et crimes, tout fermente à travers l'osier qui flambe et tout finira par sombrer en un monceau de cendres où, si on

se penchait avec des loupes, on retrouverait des crânes de très petits enfants. La haine ? et pourquoi pas ! Nous haïr, c'est si simple ! Tu es faible, je suis fort. Je suis toujours à peu près maître de moi, tu es la perpétuelle victime de tes nerfs. Tu es beau, je me sens effroyable. Et, de toute la pesanteur de ces différences, je t'opprime. C'est naturel, en effet !... Ma conduite entière est là pour témoigner hautement de mon dévouement pour toi, mais cela ne signifie plus rien. Nous sommes faits pour nous haïr, donc il faut que nous nous haïssions ! Ah !... Eric ! Eric !... Monsieur Paul de Fertzen, comme vous êtes perspicace !...

Humilié, désorienté, Paul pleurait toujours ; cependant presque consolé par cette fougueuse colère, il objecta, d'un ton timide :

— N'est-ce pas, mon grand, ce serait l'impossible ? Moi, j'avoue que j'y renonce. Je veux opter parce que je ne sais quelle volonté noble semble m'entraîner... te haïr, non, je n'ai pas la force ! Ensuite je veux opter pour te faire bien sentir que je ne suis pas un lâche, un efféminé, comme tu as l'air de le supposer... et puis, et puis... si je n'optais pas, tu me traiterais de girouette, je ne peux plus me dédire : je l'ai juré, hier !

Reutler s'était rassis, la tête dans ses mains, il ne pleurait pas, il s'isolait. Paul le devina tout à coup si loin qu'il alla le chercher. D'un geste tendre, il saisit le front de son aîné et le baisa pieusement. Reutler eut un tressaillement douloureux.

— Je ne doute pas de ton amitié pour moi, dit-il, reprenant sa voix calme, aux inflexions un peu gutturales. Ce que je disais, je ne le disais pas pour le frère qui est là, c'était pour un inconscient qui vit en ce frère... *comme un étranger* ! Eric, souviens-toi de ne jamais chercher à glisser la haine entre nous ! Il ne faut, entre nous, aucun mouvement de violence... de quelque nature que soit ce mouvement... (Il s'interrompit, rêveur, pour caresser les cheveux du jeune homme.) Ah ! j'avais bien prévu que cette satanée femelle gâterait les choses !... Comment a-t-elle fait pour sa-

voir nos secrets? J'avais enveloppé ton enfance de tant de précaution, t'élevant moi-même, loin de toutes les intimités bavardes. Allons! Ne te chagrine pas avant l'heure. Sois égoïste à ton aise. Si je t'ai désiré libre, ce n'est pas pour ma propre satisfaction, et tu choisiras la nation qui te plaira, comme tu choisis le drap de tes habits de bal. Je m'arrangerai de façon à ce que ça ne te coûte pas plus cher! Toi, si frivole, cela m'amuse de te voir hésitant comme *l'Autre*! Quelle est la valeur de la force mystérieuse qui vous pousse aux volontés nobles! Il faudrait s'en rendre compte. L'atavisme? Germains ou Francs, nous sommes frères. L'idée de tirer vengeance d'une terrible humiliation? Il aurait peut-être fallu s'y prendre plus tôt. Peu à peu le sang et l'argent ayant de nouveau circulé, la joie de vivre élimine le poison. Déjà le vainqueur, *celui qui a massacré davantage*, c'est-à-dire le plus à plaindre, nous a imbu, j'allais risqué le mot: *rénové* de ses rêves artistiques. Vous subissez le joug des mœurs après celui de la guerre. Penseurs, poètes, musiciens s'orientent du côté de l'ennemi, et ce qui était *le crime* il y a encore un lustre devient *la mode* aujourd'hui. Restent, parmi un peuple occupé de plus réelles émancipations, quelques braillards vaniteux qui protestent pour l'amour du bruit, éléments chimiques non assimilables et qui empêchent le mélange de se précipiter. Tu as vu, hier, à l'œuvre, une de leurs Egeries. Intelligente, superficiellement instruite, faiseuse d'intrigues comme on serait faiseuse d'anges, se dupant elle-même et dupant les autres, jusqu'à leur faire croire que c'est en vue de *l'option* et de l'honneur du drapeau qu'elle s'offre des amants, alors qu'il serait si simple de coucher avec eux au nom de ses seuls instincts. (Reutler rêva encore une minute, les yeux mi-fermés.) N'est-il pas bien plus contre la nature de résister désespérément à ses instincts... et même d'essayer de les transmuer en nobles résultats! Qui trompe-t-on? Et tôt ou tard cela n'engendre-t-il pas des crimes moraux plus gra-

ves, selon l'éternité, que les crimes physiques, selon l'époque? Combien de lois sont basées sur le désir secret d'honorer un vice de légiste... Je crois que nos volontés nobles nous font à tous bien du mal! (Il reprit, plus vivement) : Oui, cette femme est une goule! N'a-t-elle pas assassiné moralement cinq ou six beaux jeunes gens sous le spécieux prétexte de l'espionnage, elle, la grande espionne diplomatique? Elle représente une jolie réduction de la colossale statue carnivore. Toujours Irminsul à qui l'on jette des petits enfants pour attiser son feu flambant en l'honneur du dieu des guerres. Une jolie réduction... hum!... les jambes puissantes d'un soldat et la toute petite tête d'une Sapho! Chez elle ça commence par du sirop de myosotis et ça finit par les menstrues...

Paul s'était essuyé les joues. D'un geste résolu, il avait tout envoyé au diable. Il partit d'un franc éclat de rire.

— Tu l'arranges bien! Quand on songe que tu me la vantais, l'autre soir.

— Je te ferai toujours l'éloge de la femme que tu auras l'air d'aimer... pour le plaisir, Eric.

— Avoue que tu serais désolé de m'en voir aimer une sincèrement?

— Le véritable amour n'est pas de ton âge.

Paul ajouta, du haut de toute la morgue de ses dix-neuf ans :

— Je suis de ton avis. Un poète, c'est créé pour être aimé des femmes et non pour en devenir l'esclave. Sans exagération, je ne vois pas de femmes qui puissent me valoir... sous aucun rapport!

Reutler contemplait le jeune homme. Son regard était *rentré*, et l'on sentait tout au fond de l'eau noire de ses larges yeux, comme l'admiration ironique d'un Satan aux aguets. Il se taisait, laissant Paul rôder autour de son bureau. Celui-ci, le buste cambré, se comparait au portrait de sa mère, se mirant dans ce miroir de toile peinte.

— Elle était très belle, hein? murmura-t-il, je suis fier de lui ressembler. Elle a quelque chose d'une princesse byzantine. Je t'en prie, parle-moi

d'elle. (Dans une subite explosion de tendresse, où tout le cynisme naïf de sa nature de poète resplendissait, il déclara) : Vois-tu, Reutler, c'est la seule dont je sois amoureux, car elle est morte et elle est *l'impossible* !

Reutler tenait un couteau d'ébène avec lequel il traçait des signes, la main nonchalante. Le couteau se brisa entre son pouce et son index.

— J'espère, dit-il, que ce n'est pas là le sujet du poème que tu intitules ainsi ?

— Mon *Impossible* ? Oh ! le poème que j'intitule ainsi est encore à l'état confus. C'est le chaos dans ma cervelle, cette œuvre-là.

— Je m'en doute bien ... ! Allons, je vais donc te parler de notre mère, reprit Reutler de sa voix sourde, ne daignant plus se révolter... Oui, vous vous ressemblez étrangement, tous les deux !... Ce fut une exquise femme, un peu l'esprit à l'aventure, une romanesque, j'ai su qu'on l'appelait *l'abeille du manteau royal* à la cour de l'impératrice Eugénie où il était d'usage de surnommer les plus jolies de noms qui n'avaient pas toujours un aussi honnête parfum. Elle était spirituelle, fine, plus emportée que méchante, cependant gardait, dans le fond de son petit cerveau d'oiseau mouche, un entêtement de brute. Du Nord, lui vint l'hercule qu'il fallait à sa primesautière nature d'enfant gâtée. Un des jeunes officiers, accompagnant l'ambassade allemande, le baron de Fertzen, notre père, lui plut ; elle voulut l'épouser, valsa trois fois avec lui, l'épousa. Il était riche, noble ; elle était riche, noble. Des années d'enchantements s'écoulèrent, tantôt à Rocheuse, notre résidence française, et tantôt en le château blanc — oh ! si blanc sur son horizon de bois de sapins — d'une petite ville de la Souabe. Elle me mit au monde dans ce château, là-bas, très loin... Douze ans après, lorsque des bruits de guerre se répandirent, sur un coup de tête héroïque, elle revint en France pour *l'éternité*. Ses parents l'accueillirent... comme une héroïne. Moi, je pleurais. Mon père n'avait rien dit. Il ne disait presque jamais

rien, mon père, bien qu'il parlât purement le français. Il s'était incliné devant cette volonté dénaturée et, devenu *l'ennemi* de celle dont la poitrine lui servait d'oreiller chaque soir, il s'était redressé, l'œil froid. Je ne vois plus, dans mes souvenirs troubles, que la haute silhouette d'un homme debout, les bras croisés, sur un perron de marbre et regardant partir la voiture qui nous emmenait. Cela, c'était déjà la guerre, la préface du grand illogisme, et parce que c'était absurde, cela s'accomplit sans difficulté.

Je me rappelle les jours ténébreux de l'invasion comme je me rappelle les scènes d'hier soir. J'avais treize ans, mais les enfants de ce temps-là étaient moins blasés que ceux d'aujourd'hui. Je pouvais déjà souffrir en analysant mes souffrances et celles de mes voisins. Il s'opérait une bizarre réaction dans le cœur d'oiseau de ma mère. Eloignée de son vrai foyer, vagabonde suivie d'un enfant dont on n'osait plus nommer le père, elle se sentait à la fois inutile et sacrifiée, un peu sotte ! Quand on parlait de nos succès, elle pleurait; quand on disait : leur succès, elle avait une espèce de joie sauvage. Et, cependant, l'heure venue du fameux affolement au sujet des espions, elle interrompit net sa correspondance avec son mari. Alors, dans la nuit de l'absence, l'époux abandonné grandit d'une coudée d'ombre de plus !... Celle qui avait pensé *pardonner* à un *ennemi* se demanda si l'ennemi n'avait point à lui pardonner. Elle sanglota, d'abord tout bas, puis plus haut, comme la France, demandant grâce, car elle se voyait vaincue. Nos parents, c'étaient une belle-mère un peu ridicule, vivant de flons-flons d'operette et s'occupant des destinées des deux nations en piquant les cartes de petits drapeaux roses pour les Français, noirs pour les Prussiens, un sous-préfet, notre oncle, très solennel qui essayait des carabines à tir perfectionné sur des effigies de uhlans, dans la salle de billard, et, j'ajoute, Jorgon, un paysan rude et simple qui, ayant été, jadis, le compagnon de jeu de notre mère, s'était volontaire-

ment démis l'épaule pour se faire réformer et demeurer son domestique... Ne fais pas ce geste de mépris, Eric, Jorgon est une créature surnaturelle, (interrompit Reutler avec son sourire inexplicable). Jorgon a aimé *d'amour* la princesse byzantine et moi seul au monde je l'ai pu deviner. Va ! Va ! Don Juan, tu seras toujours dépassé, dans tes hardiesses cérébrales, par les bons et les chastes ! Il n'est pas de dévouement merveilleux qu'on ne puisse bien étayer sur une mauvaise passion. La vertu n'est que l'art de dissimuler son âme. Un mot l'explique encore mieux : elle n'est que du silence. La suprême vertu, c'est la mort.

Un jour, il y eut une scène de famille à Rocheuse. Les victoires remportées par nous... par la Prusse, je veux dire, illuminaient ces pauvres cerveaux faibles de leur reflet d'incendie : « Si ton mari entrait ici, cria la belle-mère, je le massacrerais de mes propres mains ! » Et le sous-préfet aprouva. Je bondis, me mordant les lèvres pour ne pas leur hurler des injures... j'étais jeune !... « Toi, le louveteau, à la porte ! » dit cet homme qui était mon oncle, mon tuteur en l'absence de mon père ! Mais avant qu'on m'eût touché, la princesse byzantine s'était révoltée, rappelée au véritable sentiment de la femelle : l'amour du mâle en la défense du petit.

C'est à eux qu'elle montra la porte. Se souvenant qu'elle était chez elle à Rocheuse, une propriété représentant sa dot, elle en chassa nos parents. Restée seule, elle put pleurer seule et leur cacher aussi — les femmes ont de ces pudeurs bizarres — qu'elle allait mettre bas un nouveau louveteau, le gage d'un adieu trop prolongé fait, en Souabe, à l'ennemi légitime. (Reutler, ému, s'efforçait de ricaner.) Et l'armée prussienne (reprit-il d'une voix plus dure), avançait lentement, comme la marée montante, avec, de loin en loin, des sifflements de lourd reptile qui fauche des herbes sur son passage. Ma mère logeait dans le belvedère de Rocheuse, l'endroit dont nous avons fait notre observatoire. A cent pieds au-dessus des forêts

environnantes, dans une chambre très froide malgré le feu violent qu'y entretenait Jorgon, son unique domestique, elle attendait... quoi? Mélusine de la légende guettant le retour du guerrier et n'osant ni le bénir ni le maudire du haut de ce donjon moderne! Notre maison avait l'air posée sur un hérissement de fagots, tant les bois, cet hiver-là, étaient dépouillés. Ce silence régnait perpétuellement à travers les airs blanchis de neige, et sur la cime de ce bûcher, tout préparé pour la torche, une femme pleurait. Aucune communication de la vie publique. Mon précepteur était parti, indigné, avec nos estimables parents. J'errais, le long des corridors déserts, demandant à Dieu — j'y croyais alors — ce que nous lui avions fait pour qu'il nous réprouvât ainsi. Et elle l'attendait, vainqueur, vaincu, blessé, bien portant, elle l'attendait, il devait venir, cela seul était nécessaire, désormais, à ses pauvres yeux ravagés par les larmes. Ce ne fut pas notre père qui vint, ce fut toi, fleur de sang éclose du plus horrible dualisme humain qui puisse exister! (Un frisson nerveux convulsa la bouche de Reutler et il fut obligé de s'arrêter. Eric, renversé dans les coussins du canapé pompadour, envoya un chaleureux baiser au beau portrait qui était sa mère.) Je crois, soupira Reutler, haussant imperceptiblement les épaules, que le premier né d'une femme est toujours le fruit de l'amour du père et qu'il est d'essence mâle... quel que soit son sexe. Le second n'est, sans doute, que le produit du plaisir partagé ou de l'habitude, et la facticité même de sa conception le rend plus léger, plus *fille*. Si, moi, je dois prendre trop au sérieux mes devoirs vis-à-vis de toi, je m'imagine que tu n'es pas obligé de te rendre compte des tiens avec une gravité exceptionnelle. Carnassier sans le savoir, puisqu'il a dévoré en naissant et son père, cérébralement, et sa mère, physiquement, le second louveteau des de Fertzen finira par me dévorer moi-même, toujours le plus innocemment du monde... et en

s'aiguisant les ongles sur des perles, comme la Française qui est derrière mon fauteuil !

Eric souriait.

— Cela signifie, en style de tuteur bienveillant, que je suis capable de nous ruiner, jeta le jeune homme d'un ton convaincu. Allons, je profiterai de cet avis, Monsieur mon cher aîné !

Reutler poursuivit, dédaignant de s'expliquer davantage :

— ... Ce jour-là, Eric, il faisait bien froid. Notre mère n'ayant pas eu la force de se traîner à la fenêtre, était couchée, grelottant sous ses draps, et moi, debout, contre les vitres, je devais lui dire ce que je voyais afin de la distraire de ses premières douleurs. Jorgon était parti à la recherche d'une sage-femme qu'il savait, d'avance, ne pas pouvoir trouver, en ces temps de folie peureuse où les paysannes enterraient leurs vieilles hardes. Ma mère ne pleurait plus, elle avait les paupières rouges comme de la flamme et elle répétait des phrases puériles, demandant son Reutler et les servantes. J'arrivais tout transi, supposant qu'elle m'appelait puisque je porte le nom de notre père. Et elle m'expliquait qu'un petit garçon ne doit pas savoir comment naissent ses frères ou ses sœurs, oubliant que je n'étais plus un petit garçon, moi, déjà grand et développé comme un homme. Elle me contait que l'enfant arriverait par la croisée ouverte, imitant le petit Jésus à Noël. Je regardais mélancoliquement les plaines blanches, les bois noirs, et tout à coup je vis — oh ! très loin, tellement loin que je crus à un éclair d'orage, malgré l'hiver, — une lueur, puis une fumée et j'entendis retentir une détonation sourde qui fit vibrer la toiture de zinc du belvédère : « Voici Jorgon, criai-je, mère ne vous impatientez pas ! C'est lui qui rentre en refermant la porte cochère un peu fort. » Elle se leva poussant un cri, l'écho de ce coup sourd, toujours vibrant par la chambre : « C'est le canon ! » râla-t-elle.

Et la louve de France ne s'était pas trompée. On se battait à Villersexel. Je perdis la tête. Effaré, je me blottis près de son lit en me bouchant les oreil-

les. Je n'étais pas peureux, mais je devinais bien que ce bruit allait l'assassiner et, très égoïstement, je pensais qu'une guerre est surtout une chose abominable parce qu'elle peut, par mégarde, écraser une pauvre femme en couches dans une chambre trop sonore. Un nouveau coup retentit, puis un troisième, puis les mitrailleuses. Ce fut bientôt un bruit si formidable, qu'elle voulut se précipiter par la fenêtre. « Mère, suppliai-je tenez-vous tranquille ! Cela résonne beaucoup, ici, parce que nous sommes très haut. Ils ne viendront jamais jusqu'ici, rassurez-vous ! » « Je veux qu'ils viennent, rugissait-elle, je veux le revoir. Il est là, ton père. Il y est sûrement. C'est une grande bataille et tout l'état-major doit y être. *Il m'a promis qu'il se laisserait tuer sans combattre* ! Il l'a juré ! Et on va me le tuer ! Je ne veux pas qu'on me le tue. Il faut qu'il voie notre enfant !... » Ces hurlements de femme déchirée à la fois par l'irruption de la vie et l'approche de la mort, qui pourrait les oublier ! J'appelais Jorgon ; Jorgon ne revenait pas.

Ma mère était retombée sur son lit ; elle se tordait, s'entrait les ongles dans les flancs et semblait vouloir en extirper son fardeau de chair pour aller au secours de celui qu'elle avait condamné là-bas, à l'inaction devant l'ennemi. Cela dura je ne sais plus combien d'heures, puis elle eut un dernier cri affreux, un cri comme jamais je ne veux en ouïr par ma faute, et ne bougea plus. Est-ce qu'elle eut, vraiment, cette odieuse hallucination ? Le vit-elle quand elle dit, d'un accent prophétique : « On va me le tuer ! » Je ne suis pas assez superstitieux pour le croire, mais la volonté *noble* de cette Française l'avait déjà tué, sur le champ de bataille de son cerveau, lorsqu'elle lui fit jurer de ne pas *combattre* ses ennemis, et c'est depuis la nuit où elle te conçut, Eric, qu'*elle voyait* le baron de Fertzen à l'état de cadavre ! Elle mourut d'avoir tué cérébralement un homme ! Toi, tu es né de ces deux morts, la fleur de sang ! Et ce fut moi qui te cueillis pour te porter tout rouge dans ton berceau pâle.

Jorgon m'avait expliqué, comme un paysan sait dire ces choses, que si, par hasard, *le petit* venait durant son absence, il faudrait le séparer de la mère, sans hésiter. Je fis religieusement tout ce qu'il avait recommandé. J'embrassai la pauvre patiente : « Du courage chère maman, murmurai-je, vous voici enfin délivrée et il vous faut dormir ! Vous avez un beau petit garçon ! » Jorgon arriva, il ne ramenait personne, après avoir parcouru quelques lieues, et il était fou de colère à cause du canon. « Elle dort, lui dis-je. Ne fais pas de tapage. Seulement, je me sens tout malade. J'ai le cœur qui bat, la tête qui tourne... je ne sais pas ce que j'ai. » Jorgon examinait notre mère, pétrifié ; de grosses larmes lui sautaient hors des prunelles, comme les gouttelettes d'une source bouillante. « Oui, fit-il, elle dort, elle est délivrée de tout, elle est morte ! » Je m'évanouis en m'imaginant que la toiture du belvédère s'effondrait sur moi.

Comment Jorgon, ce lourdaud demeuré seul, entre un adolescent délirant de fièvre, et un nouveau-né, put-il s'en tirer, je n'en sais rien. Il fallut un souvenir bien puissant, presque le remords d'une passion mauvaise, pour lui permettre tous ces tours de force ! Du village il vint quelques matrones récriminer et on le laissa dès qu'on le sentit bien décider à protéger les louveteaux. On ne nous a jamais beaucoup aimés dans les environs de Rocheuse, c'est justice, nous portons notre nom ! Jorgon dut chercher la nourrice. Il en dénicha une, je ne sais où, du côté de Lure, derrière Villersexel. Une aliénée, nous nous en aperçûmes tout de suite, mais on n'avait pas le choix ! Elle bredouillait des choses étranges en te berçant, elle disait que son mari avait mis du poison dans une salade, qu'on l'avait fusillé et qu'elle on l'avait violée pendant qu'on écrasait son petit enfant sous une barrique de vin ! De temps à autre, elle interrompait sa litanie d'horreur en chantant des refrains obscènes. Ce n'était pas drôle, quand je l'écoutais, la nuit, ne pouvant dormir à cause de ma fièvre. Elle te soignait admirablement ; pourtant, Jorgon et moi, nous ne la

quittions pas de l'œil. Je me la rappelle encore. Elle avait été belle : une paysanne brune, de type bohémien, seulement l'expression de sa bouche, tordue par on ne savait quelle suprême crise de douleur, restait hideuse, et je crois que je lui ai volé cette expression à force de la regarder. Nous pensions toujours qu'elle voulait te mordre ! Un matin, elle nous déclara qu'on la trompait, que *tu* n'étais décidément pas son enfant et qu'elle allait en avoir un autre, chez le diable ; elle se sauva. On ne la revit plus. Bravement, Jorgon le colosse, Jorgon dont les mains feraient le tour d'un col de bœuf, Jorgon acheta un biberon et sut s'en servir... Quand la guerre fut terminée, notre oncle, le sous-préfet, vint visiter les louveteaux pour mettre un peu d'ordre dans leur existence. Il m'envoya d'abord au séminaire, sans s'inquiéter le moins du monde de mes penchants naturels, puis, congédia notre pauvre Jorgon. Celui-ci se fit pleutre, rampa, inventa des histoires extraordinaires et se ménagea une rentrée comme jardinier de Rocheuse. En leur défendant de te parler de notre père, on confia le soin de ton éducation aux domestiques de la sous-préfecture. Ce qu'ils t'apprirent ? tu dois le savoir mieux que moi !... Mais, lorsqu'à vingt et un an, l'oncle mort, je m'échappai du séminaire où je m'obstinais à ne pas vouloir expier ma criminelle origine, je me retrouvai en présence d'un petit monstre froidement cruel, qui tuait les oiseaux en leur enfonçant des épingles dans le corps, fouettait les chiens jusqu'à leur briser l'échine et poursuivait les poules pour les plumer vivantes... Te souviens-tu, Eric ? Tu étais d'ailleurs irrésistiblement séduisant, jouant de tes yeux langoureux comme une demoiselle du trottoir et mentant... oh !... mentant d'une voix de soprano tout à fait exquise !... Je fus séduit...

Paul était venu s'agenouiller devant son frère.

— Avoue, balbutia-t-il tendrement, qu'il y avait de quoi ! J'étais si malheureux ! Ne fais pas l'ogre ! Je vais achever ton récit : tu me passas tous mes

caprices et tu fus tellement bon, au retour du long voyage que tu dus accomplir pour recouvrer la fortune de notre père, tu fus tellement bon, que je me suis corrigé ; je ne mens plus et je ne toucherais pas à un chien, même avec une fleur !

Reutler ne put s'empêcher de rire, de son rire muet

Spontanément très sérieux, un peu théâtral, Paul se releva et, serrant les mains puissantes de son aîné, il dit :

— Mon père, mon frère et mon ami chéri, est-ce ta volonté que nous retournions tous les deux à Rocheuse pour... y réfléchir ?

Reutler frémit de la tête aux pieds.

— Non, répondit-il d'un ton rauque, ne me tente pas ! Je n'ai pas le droit de t'imposer mes goûts de vieux moine. Ah ! Je te veux libre, je te veux libre ! Et puis, ne me donne pas ce titre de père, je ne le mérite pas. Tu peux juger mes actes, mais mon cœur, est-ce que tu le connais ? Mon cœur est lâche, si mes actes sont honnêtes. Sous aucun prétexte je ne veux usurper ton estime. Tu as désiré entendre parler de la famille, je t'en ai parlé, mais que n'ai-je pu effacer mon nom de tout cela ! Je te le répète : j'ai un cœur lâche... un cœur lâche, comme celui de tous les hommes !

Paul, pensif, posa son index sur la poitrine de Reutler.

— L'impossible, fit-il machinalement !

Et, respectant l'émotion de son aîné, il évita de le regarder en face.

Il y avait donc encore quelque chose qu'il ne saurait pas, qu'il ne saurait peut-être jamais !...

RACHILDE.

(*A suivre.*)

VOUS ÊTES MA SŒUR...

—

Vous êtes ma sœur grave de l'automne,
Comme vous fûtes
Ma sœur joyeuse du printemps
Et ma sœur glorieuse de l'été ,
Et quand la neige de ses laineuses chutes
Blanchira l'air enfloconné,
Vous serez (oh, si paisible et bonne)
Ma sœur pensive de l'hiver.

Vous êtes venue au printemps,
Ma sœur, et vos cheveux clairs
Etaient parfumés de violettes ;
Vous aviez mis à votre cou
Un collier d'anémones ;
Et vous avez couru gaiement
Par les prés et les champs,
Et de leurs chansons vagabondes
Des oiseaux répondaient au rire de vos chants.

Les soirs d'été, dans le jardin des lueurs blondes,
Vous avez dit de votre voix sonore et douce
De grands hymnes victorieux ;
Les roses pures étaient d'or en vos cheveux
Que baisait longuement la lumière ;
Là-bas chantait clair une source,
Toutes les fleurs exaltaient leurs baumes vers le ciel :
Et c'étaient des soirs bienheureux,
C'étaient des soirs de parfums, de musique et de lumière.

Et maintenant que voici l'automne,
Vous errez, ô sœur lente, par les sentiers du bois ;
Il n'y chante aucune voix,
Et sur les feuilles qu'ont brûlées les soleils morts

Des gouttelettes frissonnent :
C'est un silence morne que, parfois,
Trouble seul le vent qui passe et crie à la mort.
Voyez, voyez, ma sœur, le ciel est blême,
Et, pour parure de votre grande chevelure,
Vous n'avez plus trouvé qu'un pâle chrysanthème.

L'hiver va venir, ô ma sœur :
Il faudra rester dans la chambre,
Et nous vivrons du souvenir des mois enfuis,
Du souvenir des chansons et des fleurs.
Oh, regardez le jour descendre.
Le soir triste annonce la froide nuit,
La longue, la dolente nuit.

Soyez-moi toute belle et toute bonne,
O ma sœur du printemps, ô ma sœur de l'automne.

A.-FERDINAND HEROLD.



RÉFLEXIONS

SUR M. MARCEL SCHWOB

Il y a une chose agréable, avec M. Marcel Schwob, et je veux la dire tout de suite : quand survient un volume signé de son nom, on a un sentiment de sécurité absolue. Les doigts soulèvent le premier feuillet, paisiblement, et l'on songe en soi-même : « Voilà un homme qui va parler, et il va parler trop posément pour être jamais capable de dire une sottise. »

M. Marcel Schwob peut bien aborder n'importe quel sujet, on est rassuré d'avance : on sait que son discours sera extrêmement intelligent, souple et sage. On apprendra probablement quelque chose, on comprendra peut-être mieux un point qu'on élucidait mal, et sûrement on ne perdra pas sa lecture. Je ne puis dire quel plaisir spécial de tranquillité cela me fait de me promettre ce résultat devant un livre moderne. C'est très rare, en somme : et si rien n'est plus savoureux que de se laisser saisir par un génie, rien n'est plus inquiétant que de sentir un auteur audacieux ou bizarre vous sauter à la gorge. Les livres actuels, et les tout récents en particulier, sauf quelques-uns, font toujours un peu ce désagréable effet de vouloir violenter et étourdir le lecteur. L'auteur lui court sus, s'impose par tous les grappins de ses métaphores et de ses petits moyens. Au lieu que le spectacle d'un esprit lucide et calme fait du bien comme un paysage : on tourne autour, on y entre, on s'y repose, on y a le temps, on y reste soi-même et on s'y confronte. L'esprit de M. Marcel Schwob est ainsi, et c'est pour cela que je l'aime.

Je l'aime parce qu'il a une méthode, et elle est si naturellement modelée sur sa nature, il l'a choisie avec un discernement si mesuré, qu'elle communique à ses écrits, et même à sa personne, comme un magnétisme de confiance intellectuelle. M. Marcel Schwob est un homme, et il a beau être plus « homme de lettres » que la majorité des gens de son temps, il reste

un homme, un vrai : on peut s'y fier, il existe, il n'est pas une ombre vaine, l'inconscient serviteur d'un démon. On va vers lui comme vers un être réel et personnel, qui tient jugement sur la vie et sur lui-même selon le droit de ses facultés et la conscience de leur exercice. C'est un des écrivains d'aujourd'hui qui savent le plus, et c'est assurément celui qui nous en humilie le moins. C'est que sa méthode ne va pas contre la sensibilité, et que sa connaissance du plan mental de l'humanité ne s'interpose pas entre le plan passionnel et nous-mêmes : il n'a pas lu pour pouvoir parler de choses peu connues, mais pour nous montrer que les curiosités de l'héritage intellectuel des races ne font qu'en confirmer les traditions. Il sait à quoi servent les livres, et quand j'entends dire que M. Marcel Schwob est érudit, cela m'agace, parce que je sens que sur ce mot il y a aujourd'hui méprise, et que cet éloge implique quelque chose de mort qui n'est pas en ce rare auteur : M. Marcel Schwob sait, mais cela ne sert qu'à orienter son sentiment vers de plus rapides et plus sûres acquisitions. J'y songe en voyant sur ma table *Spicilège*. C'est un recueil d'études critiques calmes et sérieuses, mais j'y retrouve autant la nervosité et les marques individuelles et intimes de l'écrivain qu'en ses recueils de contes ou en sa façon de parler. Il n'y a rien en cet esprit que les livres aient pu alourdir : mais ce n'est pas non plus un esprit qui puisse se passer des livres. Il est fait pour vivre avec eux, et il vit très naturellement ; or, je sais à peine quelques personnes, parmi les gens que j'estime sérieusement, qui puissent ne pas se perdre de vue elles-mêmes en s'assimilant la pensée des autres. Les livres de confidences sentimentales sont déjà dangereux, les documents intellectuels le sont plus encore, et quant à la philosophie, il est bien rare qu'elle ne tue pas la littérature. Mais il y a pour M. Marcel Schwob une grâce d'état. C'est peut-être qu'il ne s'en est pas tenu à « toucher à tout » comme nous faisons : il a été au fond de quelques constructions de l'esprit, et au fond on retrouve toujours la vie, le simple, le patrimoine commun des êtres vivants. Je crois que c'est à cause de cela qu'il n'y a rien de figé dans M. Marcel Schwob : et comme il s'est tiré de ce péril, comme il n'a jamais oublié de regarder autour de lui et de relier ses documents aux plus quotidiennes manifestations de l'existence, il est devenu très sain, assez sain et assez fort par exemple pour écrire cet étonnant morceau sur la

différence et la ressemblance, qui tenait lieu de préface au *Roi au Masque d'or*.

J'aime donc M. Marcel Schwob parce qu'il sait, et qu'il a eu assez de bon sens, étant enclin à l'étude, pour comprendre que « science, sans conscience, est la ruine de l'âme ». C'est tout de même bien agréable d'être sûr, en ouvrant un de ses livres, qu'on a affaire à un homme qui est incapable de songer à nous imposer. Cela délasse. Je répète que M. Marcel Schwob donne confiance, et j'en vois une marque infaillible en ceci : c'est un des très rares écrivains chez qui une citation ne donne pas l'insupportable impression d'avoir été mise là parce que « ça fait bien ». C'est une misérable manie des gens qui ne savent pas que de recourir à la citation au bas de laquelle un nom curieux ou obscur donnera le change ; rien ne s'évente plus vite, et cela ferait sourire chez des débutants si l'enfantillage du début ne devenait plus tard un vice véritable. M. Marcel Schwob n'en est pas là et il ne se jette pas non plus au nez des lecteurs. Il donne la sensation reposante d'un intelligent qui parle, avec politesse et gravité, d'âmes et de consciences précieuses que nous négligions parce quelles étaient lointaines, et il nous montre toujours avec soin qu'aucune âme ou conscience ne peut être éloignée des nôtres. L'érudition est pour lui le souvenir d'une vie : le décor, à ses yeux attentifs sans badauderie, n'est que l'éternel fond de caverne où se reflètent les ombres, et ce qui le passionne, ce ne sont même pas les ombres, c'est la loi de leur vacillement.

« Tout n'est que signes, et signes de signes, » écrit-il, Je me souviens que dans le *Metzengerstein* de Poe, Baudelaire, en traduisant, s'étonne d'une phrase citée : « L'âme, prétendent certains théoriciens de la métempsycose, ne demeure qu'une fois dans un corps sensible. Ainsi un cheval, un chien, un homme, ne sont que la ressemblance illusoire de ces êtres. » Je me suis étonné de l'étonnement de Baudelaire, et j'imagine que M. Marcel Schwob aussi a dû en demeurer surpris. Il est symboliste en toute la mesure de sa puissance de volonté, et comme tous les vrais symbolistes, il parle en homme avant de parler en littérateur ou en érudit — car il sait bien que les formes les plus dissemblables que nous récapitule l'étude de l'univers inventif ne sont que « des signes de signes » de la conscience, et que c'est elle qui importe.

C'est un symboliste, et un essentiellement convaincu, qui a su tirer de son goût natif pour les anecdotes cu-

ricuses cette théorie de la biographie qui inspire les *Vies imaginaires*. Je suis rassuré quand je vois M. Marcel Schwob se délecter à lire la vie de Johnson par Boswell, ou les mémoires d'Aubrey, tandis que j'eusse été effrayé et horripilé si j'avais vu ces recueils entre les mains de M. de Goncourt. Et s'il prenait fantaisie à M. Marcel Schwob d'écrire un commentaire sur les vues du Fousiyama ou les albums de grimaces d'Hokusaï, je suis sûr qu'on ne songerait pas un instant au « bibelot », pas plus qu'on ne songe au « plaqué » en lisant les *Mimes*, ou les pages sur les coquillards dans l'étude sur Villon de *Spicilège* ; c'est que, là comme n'importe où, M. Marcel Schwob serait incapable de s'amuser à faire prédominer le pittoresque. Il n'est ni romantique ni impressionniste, et cependant il adore le détail archéologique et le détail étrange : mais pour lui tout ceci est formes, formes d'une même chose immuable qui demeure tout au fond de la vie et qui est le sentiment du simple. C'est pourquoi il s'est plu à faire parler des enfants. Et personne n'a fait apparaître dans la littérature des enfants plus extraordinaires que la petite Allys de la *Croisade des enfants*, ou la vendeuse de lampes, Ilsée, Cice ou Maïe dans le *Livre de Monelle*, ou Bargette ou Blanche la Sanglante dans le *Roi au Masque d'or* ; et ces enfants sont en même temps très naturelles, comme le sont Mélisande, Alladine, Astolaine ou Aglavaine dans les pièces de M. Maeterlinck que M. Schwob a une façon si intelligente d'aimer.

Car sous la philosophie et l'étude, sous l'ornement logique et méthodique d'un esprit fortement armé, on discerne que la conscience du singulier conteur est traversée de frissons indéfinissables, qu'il n'est pas plus calme que nous tous, et qu'il est profondément moderne et vivant, allié à nous par une douleur purifiée de gravité : et il n'y aura que les sots pour ne voir en M. Marcel Schwob qu'un excellent homme de lettres. Et c'est très appréciable, tout ce que j'ai loué de sa méthode, de sa tenue littéraire, de la substance de ses écrits, mais cela me serait indifférent et je trouverais peut-être bien aussi étonnant ailleurs, s'il n'y avait pas sous tout cela une âme qui, pour s'avouer avec tact, avec pudeur, sans provocation, ne se décèle pas moins profondément affectée de l'étrange et du tragique. Ce style serré, très clair et très plastique, tient à distance ceux qui voudraient voir de trop près, et M. Marcel Schwob semble perpétuellement leur signifier que son âme ne les regarde pas ; mais il sort de ses contes une

force d'horreur et de perversité qui dépasse ses précautions, quelque chose de doucereux et de terrible. (Je renonce à donner ici de la perversité une autre explication que celle qu'en donnent Edgar Poe et M. Schwob lui-même, cela me mènerait trop loin et d'ailleurs celle-là suffit.) Il y a dans le clair-obscur de ces images violentes une saturation empoisonnée, la lumière y tombe sur des monstres, elle est sulfureuse ou sanglante. Ce philosophe érudit a de singuliers jeux, en vérité. Il me donne du modernisme une perception bien frappante, et qui me montre une fois de plus combien Baudelaire est resté notre intime conseiller par delà deux générations : dehors, c'est le calme, la conversation nourrie et subtile, le respect constant des lettres, la déférence envers les morts et les formes, tout un ensemble de sentiments stricts et nobles. Et si un coin de ce voile se soulève sur l'âme, un bouleversement cruel se révèle, l'épouvante et le désespoir fugitivement miroitent. Doucereux et terrible, ai-je dit : ce sont les termes mêmes qui me viennent en évoquant la figure de Baudelaire, ce sourire et ce regard, les fiertés esthétiques de l'*Art romantique* ou de la préface à Edgar Poe et le sinistre : « A moins que méditant sur la géométrie... » des *Petites vieilles!*

C'est avec la même pensée que, si je consens à goûter les raisonnements séduisants et extrêmement souples de *Spicilège*, je ne pourrai cependant oublier les faces de lèpre et de sang et les enfants mauvaises qui se lèvent sournoisement des contes de M. Marcel Schwob. Et si l'on vient me dire qu'il ne ressent pas le mal moderne parce qu'il s'occupe beaucoup des choses anciennes, je sourirai sans rien répondre, car je sais trop à quoi m'en tenir. Celui-là est de notre temps, et il en est bien. Seulement, au-dessus de son âme peu encline déjà à déverser ostensiblement dans la littérature ses confessions personnelles, il y a un esprit averti, assez fortifié dans la philosophie pour savoir qu'il y a pour la sauvegarde de soi-même un droit à une ruse supérieure, qu'on ne dit pas tout à tout le monde, et que la littérature n'est même qu'une façon de se présenter et de se reprendre alternativement. M. Marcel Schwob a trouvé sa ruse, et l'érudition ne lui est qu'un moyen de dire parfois à la faveur des morts ce qu'il lui répugnerait de faire connaître directement. Ce n'est pas un simple goût pour le fantastique ou le subtil qui le fait parler avec tant de passion des routiers du moyen-âge, de Moll Flanders la voleuse, des personnages de Stevenson ou de l'*Egoïste*

de Meredith, ce n'est pas la philologie seule qui l'excite lorsqu'il recherche le jargon des coquillards, feuillette les archives au criminel, évoque la rude parole de Mérigot Marchès ou ce qui se disait au sabbat de Moflaines, ou restitue l'argot de Cartouche et des galères du XVIIIe siècle. Il y a là-dessous autre chose qu'un divertissement de lettré et d'artiste, il y a la nervosité d'une conscience qui se cherche dans le passé comme dans le présent, et en qui balbutient d'étranges voix qui ne sont pas toujours pures et dont se souviendra le sommeil...

Mais tout cela est discret, hautain et difficile. Et M. Marcel Schwob, qui n'est pas simple du tout, remplit simplement son devoir d'artiste et de penseur dans la vie moderne, et c'est encore là qu'il faut l'aimer sans aller en lui plus loin qu'il ne nous y engage. C'est un très considérable écrivain : je crois bien qu'il y a plusieurs chefs-d'œuvre dans ses volumes de contes. Et tout ce qu'il signe est d'un homme qui sait qu'on ne doit pas écrire sans raison sérieuse ; c'est un des quatre ou cinq esprits capables d'idées générales que l'on ait vus paraître depuis dix ans. Quand ses récits paraissent dans des gazettes, on a bien l'impression d'une belle page égarée dédaigneusement parmi « de la copie ». C'est ce qu'on se dit aussi quand le nom de M. Paul Adam se trouve au bas d'une colonne du *Journal*. Et à part ces deux hommes, c'est bien à peu près tout ce qui fait plaisir dans tout ce papier.

M. Marcel Schwob est une figure une, en lui tout se tient, l'œuvre critique, l'œuvre imaginative, et l'auteur même : le causeur, avec ses yeux vifs, son sourire sarcastique et consentant, son geste rare, et sa voix sourde et insistante tout ensemble, révèle un usage de la parole et de la lecture qui conquiert. Il y a de mauvaises heures où l'on aimerait voir certains hommes tout de suite, où on sent qu'il les faudrait là, que la présence de leur âme éveillée serait le gage d'un affermissement de la vie, le signe que l'intellectuel moderne est vraiment un beau mécanisme consolant. Il y a ainsi M. Maeterlinck, avec ses remarques soigneuses et tendres, M. Paul Adam, avec sa conversation spirituelle, débordante de lyrisme et d'idées, M. Elémir Bourges, qui sait presque tout, et qui est simple, et à part d'eux M. Stéphane Mallarmé, qui d'un mot déplace le présent et entr'ouvre l'imaginaire. M. Marcel Schwob est de ceux-là, d'ailleurs il les aime, ils sont

siens. En une heure découragée où le travail ne récompense pas, on se hâterait vers sa table et sa lampe pour trouver le refuge d'un homme qui pense et qui parle. J'indique cette dernière raison de s'attacher à lui, s'il ne suffisait pas qu'il ait beaucoup de talent et l'attrait d'une âme double, comprenant les morts et alternant la logique avec d'étranges rêves. Et il est tout à fait spécial.
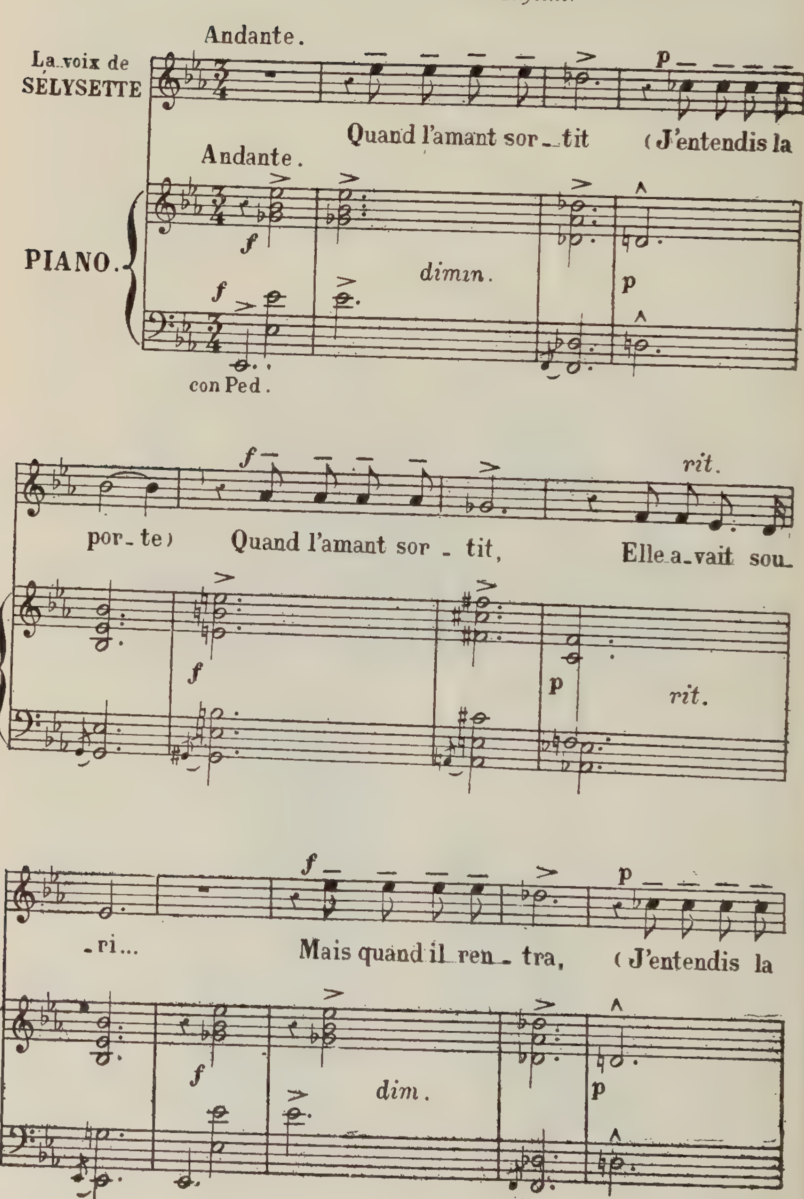
CAMILLE MAUCLAIR.
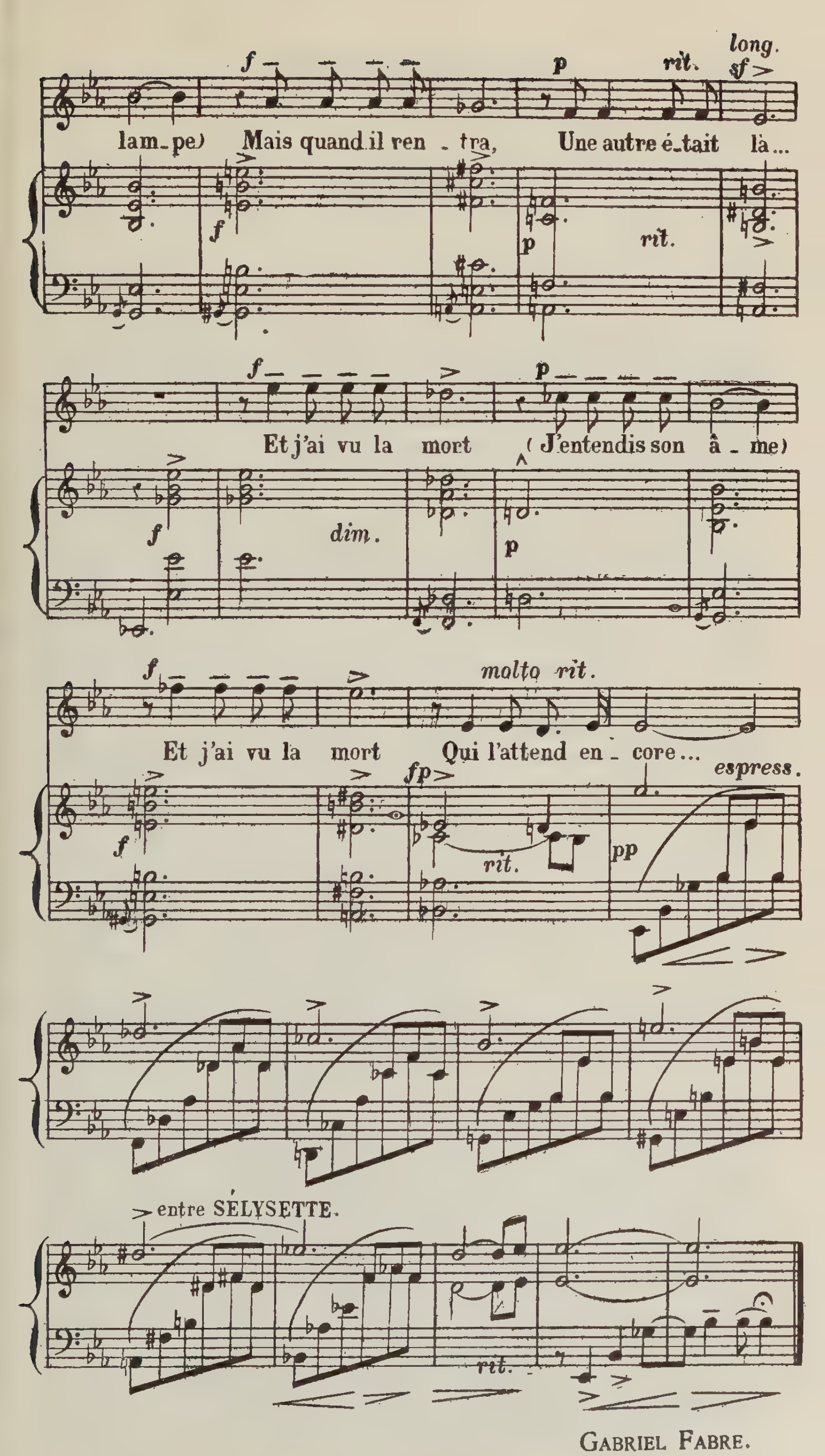


LA VOIX DE SÉLYSETTE

—

Sort MÉLÉANDRE. Un silence, puis on entend la voix de SÉLYSETTE qui se rapproche graduellement.
MAURICE MAETERLINCK : *Aglavaine et Sélysette.*





long.
rit.
lam_pe) Mais quand il ren _ tra, Une autre é_tait là...
rit.
Et j'ai vu la mort (J'entendis son â _ me)
dim.
Et j'ai vu la mort Qui l'attend en _ core...
molto rit.
rit.
espress.
entre SÉLYSETTE.
rit.
GABRIEL FABRE.
Août 1896

L'HEURE

Avant de se retirer dans un authentique ermitage, Sigismond de Vere réunit dans un banquet plusieurs morts dont l'amitié lui avait été chère, non pas de ces défunts vaniteux et superbes, arborant des monuments, ces décorations des trépassés, mais des morts obscurs et oubliés, à la parole sincère, aux gestes simples et au sourire discret.

Le repas fut excellent, et, au dessert, Sigismond but à la satisfaction de ses hôtes, vantant leur sort présent et se plaignant du peu d'intérêt de l'existence qui le décidait à se retirer de la vie active pour attendre patiemment la visite de la Moire, le jour inévitable où l'eau du Styx remplace dans les coupes le vin de Champagne glacé. Puis il se tut, tandis qu'un murmure bienveillant l'assurait de l'assentiment de ses invités.

Après lui se leva le vénérable assyrien Istar-Muballit. Il fit remarquer que les convives étaient au nombre de quinze, le nombre sacré d'Istar, proposa une libation à la vaillante déesse, archère des cieux, et, le rite accompli, fit sa bouche et parla avec des intonations un peu séniles :

« La mort est le grand repos et il est bon de pouvoir dire : j'ai vécu. Lorsque j'étais dans la vie, la terre était pleine de terreurs; la crainte reposait sur nos épaules comme un manteau et nous passions des journées mélancoliques sous l'œil redoutable du roi fort, du roi puissant, du roi des pays, sar des armées, sar des quatre régions.

» Nous tremblions devant la multitude sans nombre des Dieux du ciel et de l'abîme, et pour venger leurs offenses, on arrachait avec des tenailles la langue des blasphémateurs ; on écorchait vivants les impies et de leurs peaux on couvrait les murailles des forteresses.

» Mais, malgré notre piété, chaque soir à nouveau les Sept volaient dans la brume et rongeaient les entrailles des vivants. Des sorciers conjuraient et aussi des sorcières immondes, accroupies dans l'ombre des murs de brique, modelant des effigies, préparant d'abominables envoûtements.

» Dans les ténèbres, des ekims mauvais s'en allaient

par les rues, se glissant par les carrefours, se tournant en avant et en arrière, volant leurs fruits aux mères et aux mâles leur amour. Des gardiens veillaient à ma porte ; quelle que fût leur vigilance, j'entendais le Dieu et la Déesse crier dans mon corps contre ces goules dont j'ignorais la demeure, ces goules dont j'ignorais la ville, ces goules dont j'ignorais le nom.

» Combien de fois, pour me défendre, n'ai-je pas troublé la Nuit, la femme voilée ! J'ai crié le soir, le minuit, le matin, parce que des sorciers m'avaient ensorcelé ! Mais il est tant de Dieux, de Déesses, d'Esprits méchants dont les vouloirs m'étaient inconnus. Dans ce lambeau de connaissance qui est notre partage sous le soleil, que trouver pour lutter avec avantage contre ces formidables errants?

» J'ai vécu et je le déclare : je suis heureux d'habiter le pays sans retour, parce que la mort m'a donné la paix ».

Du lit de repos sur lequel il était accoudé, le vieillard Athénodore répondit à Istar-Muballit :

« Il était vain, mon ami, d'espérer le bonheur au milieu de peuples barbares, loin de l'Hellade parfumée aux nobles chevaux et aux robustes oliviers. Quant à moi, les Dieux me furent propices et je me souviens avec plaisir de l'Attique natale, des jours passés dans le palestre, des entretiens des philosophes qui m'apprirent à raisonner avec élégance et certitude.

» J'ai rempli d'orgueil le cœur de mon vieux père, en gagnant aux jeux olympiques le prix de la course des chars ; une statue me fut élevée par la suite, et les poètes me chantèrent en odes harmonieuses. J'ai combattu les étrangers avec courage et j'ai rapporté dans la grande Athènes des coupes d'or acquises par ma bravoure, des vierges Cariennes que je vendis un bon prix.

» Les honneurs me vinrent dans les années aux cheveux blancs, et je les obtins, sans les avoir demandés, de la faveur du peuple libre ; car j'eus toujours la haine des tyrans et, comme Harmodius et Aristogiton, j'aurais su couvrir mon glaive d'une couronne de myrte.

» Je suis mort très vieux dans un festin où, couronné de roses, je chantais la joie de mes jours écoulés. Je suis mort sans douleur, et pourtant, je regrette la vie ; car Thanatos n'a pas les réveils d'Hypnos, et, en vérité, je me sens un étranger parmi les morts. »

Le feu marquis de la Quarantaine avait écouté les deux doyens de l'assemblée en réprimant un bâillement

respectueux. Dès qu'ils eurent terminé, il se hâta de pépier avec la vivacité d'un moineau :

« Comment, vénérable Istar-Muballit, et vous, digne Athénodore, avez-vous pu oublier de citer les plus chères délices du genre humain ?

» Vous savez, sans doute, messieurs, combien mes contemporaines furent d'exquises créatures, et je ne peux me rappeler sans attendrissement leurs charmes accomplis. Je me vois à vingt ans, à Versailles, arrivant de Saint-Domingue, la taille élancée, la démarche légère, ayant en poche le prix de quelques milliers de nègres. Les yeux bleus de la comtesse de B. dévorèrent la moitié de mon bien ; les yeux noirs de la petite Olive de l'Opéra durent s'accommoder du reste ; et, pendant trois ans, les plus belles du monde répétèrent mon nom avec sentiment. Toute la cour ne jurait que par moi. L'illustre M. de Chabanon me dédia un menuet et ne pouvait se résoudre a me quitter un seul instant. Je lui inspirai sa fameuse épigramme :

Aglaure, auprès de moi, plus d'un amour se plaint
Que, chaque jour de la semaine,
Vous repoussiez leur jeune essaim
Et n'aimiez que la quarantaine.

» Mais j'aurais donné toute la gloire de M. de Chabanon pour les jambes de la marchande de dentelles de la rue Caumartin. Il ne leur manquait que les pieds sautillants de la duchesse de Cramaille. Le marquis de Pezay me dit un jour à ce propos je ne sais plus quel aimable mot. C'était un charmant compagnon que ce Pezay et la postérité est encore aux genoux de sa Rosière de Salency.

» Je fus, permettez-moi cette anecdote, guillotiné le même jour que la baronne de Salency, et j'ai eu l'honneur d'être le dernier gentilhomme qui baisa ses blanches mains. Elle était en cet instant parée de toutes les grâces ; les lys de la mort n'avaient su triompher de son teint incomparable. Sur la charrette incommode et grossière qui nous menait au trépas, je ne voyais que sa beauté, je ne rêvais qu'à ses appâts, et je fus très surpris, messieurs, de recevoir un choc sur la nuque et de me trouver décapité. Engagé déjà sur le chemin du Cocyte, j'improvisai à la hâte un couplet dont vous excuserez la fadeur. L'air est celui du *Prêcheur incompris ;*

Quand on m'a guillotiné,
J'avais perdu la tête;

Mais Samson qui n'est pas bête
A bien su la retrouver,
La mettre dans la lunette
Et sans tarder la couper.
Saint Antoine n'est plus bon ;
Célébrons l'ami Samson ! »

Le bavardage du marquis semblait jaillir d'une source intarissable ; mais on profita du couplet pour l'interrompre par de bruyants applaudissements, et comme il s'inclinait pour remercier, le conseiller privé professeur docteur Holzkragen se hâta de saisir la parole et commença d'une voix significative :

« Dans la bien française légèreté du marquis de la Quarantaine, on peut reconnaître pourtant la superficielle constatation d'un fait véritable, l'importance de l'amour dans notre vie.

» Cette colossale vérité a dirigé toute ma conduite d'autrefois. J'ai employé mes trente premières années à l'étude approfondie de la logique, à la nécessaire création d'une base dialectique suffisante. Mes économies étaient consacrées à l'acquisition des meilleures éditions de tous ceux qui écrivirent sur l'amour, et plus tard, j'ai travaillé moi-même à en fixer le texte exact.

» Après la publication de mes commentaires sur le traité perdu de Caïus Opilianus, intitulé selon moi « *de amore* » ou plus exactement « *de amoribus* », la munificence de mon auguste maître, le grand duc de Westphalie, me permit de donner à mes travaux la plus considérable étendue.

» Je crois avoir établi les prolégomènes définitifs à toute érotologie future ! J'ai creusé jusque dans leur être intime les sentiments les plus ténus ; cela est prouvé par mon traité « de la minauderie en soi », aucune perversité ne me fut étrangère, et l'on a goûté mon excursion « sur un usage peu connu des lupanars de Cappadoce ». On peut au surplus consulter les volumes publiés par mes élèves sur la bibliographie de mes œuvres.

» Je crois, en outre, avoir été le seul homme possédant un quantum de culture suffisant pour épuiser la question amoureuse. A tous les autres a manqué cette essentielle base de tout état de la science résolument progressive, que, sans elle, on parcourt des chemins peut-être fleuris, agréables à fouler par une matinée de printemps, aimables à fréquenter en tenant en main une critique édition de cet Aristophane, moins intéressant à

compulser pour pénétrer dans le véritable érotisme des Hellènes à l'époque classique que telles inscriptions de Corinthe, essentielles à consulter, mais trop négligées par une érudition de surface, qui veut tirer des fruits prématurés d'un trop rapide voyage à travers une contrée dont certains districts semblent devoir nous être fermés à jamais, je veux dire, une stricte et sévère méthode. »

Le professeur reprit son siège d'un air satisfait, tandis que bondissait le père Austin, plein de courroux :

« Je suis honteux, oui, honteux, de tout ce que je viens d'entendre. Quels pécheurs êtes-vous donc que la mort ne vous ait rien appris ! Je connais tout le poids de mes iniquités ; je suis le dernier des serviteurs du Christ, mais sa grâce fut assez grande pour que j'aie compris, dès ma jeunesse, qu'il n'est d'autre amour que l'amour divin.

» Vous n'avez donc rien vu dans la vie que la chair et sa duplicité, et, maintenant que vous êtes morts, vous osez encore évoquer des visions de paillardise et de fornication. Dieu était bien absent de vos pensées, qu'en expirant, vous ne l'ayez pas même aperçu, et qu'en attendant le jour terrible de la résurrection, vous ayez encore aux lèvres les sophismes dont vous avez couvert vos égarements. Vous n'avez donc pas entendu la parole amère des vers de la tombe qui rongeaient votre pourriture en murmurant qu'il ne faut pas tenter Dieu. »

Mais le chevalier de Boulingue, autrefois respecté pour sa vaillance, interrompit le père Austin en étendant la dextre :

« Voilà bien de la moinerie et des patenôtres, et, sans le respect que je conserve pour la noble assemblée, je renverrais le frocard à sa chapelle à coups de botte ferrée. Ecoute, moine, quand tu seras dans ta chaire, parle ; et quand tu en seras descendu, tais-toi. Je te donne là un bon avis. Reste couché dans ton cloître et laisse-nous avoir vécu comme nous le devions, fidèles à nos dames et pleins de loyauté, comme des seigneurs et non comme des manants. »

Puis, surpris d'avoir tant parlé, le chevalier de Boulingue vida coup sur coup trois hanaps pleins de vin de Malvoisie. Son exemple ayant été suivi à la ronde, la plupart des convives se mirent à parler abondamment, sans que l'on pût décider au juste ce qu'ils avaient l'intention d'approuver.

Seule, la voix de Montevarchi résonnait comme un

gong et dominait le bruit tumultueux des affirmations diverses :

« Il faut s'en tenir aux faits, criait-il, marcher dans la vie avec prudence et décision. La patience est la clef qui ouvre toutes les portes.

» L'homme sage est celui qui sait attendre son heure, il sait que les astres sont mobiles, et qu'à l'instant fixé dès sa naissance, son étoile triomphale montera au zénith. »

Et Lewis, le marin anglais, continua le discours de Montevarchi :

« Ce qui est, doit-être, et rien de plus.

» Quand je partis sur la mer au lever de mes années, je consultai les étoiles pour assurer ma direction. Elles brillaient d'un éclat amical et doux ; chaque fois que je levais la tête, elles scintillaient vivement et semblaient prononcer un encouragement que je ne comprenais pas.

» J'ai vu des océans sombres et magnifiques où des oiseaux gigantesques planaient en poussant des cris ; les phares avaient depuis longtemps disparu et la houle se dressait, convulsive et tordue dans sa robe de mariée. Alors, les étoiles bienveillantes m'indiquaient la route et me conduisaient à des havres embaumés que la destinée m'obligeait à quitter presque aussitôt.

» Je repartais le lendemain, en contemplant la dignité des astres et la majesté des constellations qui me guidèrent ainsi par bien des chemins jusqu'à l'heure où je péris étouffé par les vagues, en un minuit sinistre et sans regard, où l'ouragan à noire chevelure avait balayé mon étoile du ciel. »

Lewis se tut et un convié étrange dont le corps sans âme végétait toujours dans les cercles des vivants, et que l'on appelait pour cette cause, *l'Homme qui n'est pas mort tout entier,* haussa les épaules et rugit :

« Qu'importe l'étoile au surhumain ? le destin est l'œuvre de l'homme, et l'homme est quelque chose qui doit être surmonté. »

Déjà Moïse Clarke, le défunt banquier, donnait son assentiment en paroles multiples :

« L'Homme qui n'est pas mort tout entier a bien raison ; l'homme doit être surmonté par la force et la force est le véritable sens de la vie. Elle se condense dans l'or qui est puissance et dans le dollar qui est énergie. Pour l'acquérir, il faut savoir s'humilier, et j'ai entassé plus de métal jaune qu'il n'en fut entassé avant moi, parce que j'avais compris la parole de mon Dieu, du Dieu des changeurs et des banquiers : ceux qui s'élèvent

seront abaissés et ceux qui s'abaissent seront élevés. »

Mais l'Homme qui n'était pas mort tout entier releva violemment sa moustache, grommela et ne trouva rien à répondre.

Le repas était terminé depuis longtemps ; dans une pièce voisine, un orchestre joua une musique facile de danse, sans que les morts en fussent irrités, car les notes joyeuses sont un bon accompagnement à tous les ordres de pensées.

Dans la bibliothèque de Sigismond ou les convives s'étaient retirés pour fumer, ils s'étaient assis en des fauteuils larges et commodes, et, dans le repos d'une digestion régulière, ils oubliaient leurs ridicules enterrés et se laissaient aller à juger leurs pensées d'autrefois, leurs projets avortés, ce fonds de soi-même qu'il est si rare de pouvoir dévoiler sans amertume. Leur hôte les écoutait avec une amitié profonde, les consolant et leur donnant des conseils graves et tristes. Des moments calmes s'écoulèrent, au son des quadrilles et des valses, pour ces défunts un peu fatigués, renseignés sur le fond de toutes choses et que ne pouvait plus émouvoir sérieusement le souvenir des contingences endormies.

On frappa faiblement à la porte et les morts devinrent anxieux, et lorsqu'on eut frappé une seconde fois, leurs faces se décomposèrent.

« Entrez ! » fit Sigismond avec un soupir.

Un laquais se présenta et, d'une voix très basse, il apprit à son maître que l'on s'impatientait dans l'antichambre ; les hommes de peine étaient arrivés depuis longtemps et les fourgons funèbres attendaient dans la rue.

Les morts se levèrent avec chagrin et sur leurs faces miroitaient les taches glauques de la corruption. La porte s'ouvrit d'elle-même à deux battants et l'on aperçut les portefaix debout auprès d'une rangée de cercueils. Ces gens saluèrent d'une mine basse et obséquieuse, tandis que, sans mot dire, les trépassés s'étendaient dans leurs bières qui furent fermées et enlevées aussitôt.

Le convoi descendit l'escalier du péristyle qu'éclairait à flots la lumière étincelante d'énormes lampadaires, et les porteurs déposèrent leur fardeau sur de lugubres voitures que des chevaux noirs entraînèrent au galop.

« C'est l'heure », dit un vieux domestique.

« C'est bien l'heure », répéta Sigismond en remontant l'escalier. « c'est l'heure où l'on envoie coucher les morts. »

Raoul Minhar.

DÉDICACES

—

Pour le monument de
Leconte de Lisle.

Qui que tu sois, passant, qui t'en vas le chemin
Où ta douleur un jour doit flétrir ton espoir,
Laisse cette douleur te prendre par la main
Déjà, malgré ton vœu d'être sans désespoir.

Jette un fardeau trop lourd, et, sûr de ton destin,
Fais que l'illusion meure dans quelque soir
Pour te laisser, plus fort, saluer le matin
Où ton rêve nouveau cherche un ciel où surseoir.

Et si, las du combat auquel tu t'es élu,
Tu te sens le désir de t'avouer vaincu,
Redis-toi sur ton luth les poèmes sereins

Du poète qu'ici le marbre a consacré,
Et vers lequel la Muse, au fond de ces jardins,
Lève le rameau d'or de l'immortalité.



Pour le tombeau de
Paul Verlaine.

Au fond du parc d'automne où pleurent les jets d'eau,
Les amants fatigués rappellent leurs tendresses,
Et, soucieux déjà de quelque amour nouveau,
Rêvent à l'imprévu des nouvelles caresses.

Mais l'âme triste encor d'éteindre le flambeau,
Avant de s'embarquer au flot d'une autre ivresse,
Les yeux vagues vers les feuilles au fil de l'eau,
Ils répètent tout bas les vœux de leur jeunesse.

Et, sans souci des jours qui peuvent suivre ensuite,
Chercheurs des falbalas dont le bruit doux s'ébruite
A s'approcher discrets sous la charmille jaune,

Ils écoutent, et il leur semble entendre et voir,
Aux frôlements de la brise à travers le soir.
La flûte s'éveiller entre les mains du faune.



A Stéphane Mallarmé.

A l'horizon fané du temps qui s'abolit
Perdu vers l'au-delà d'une ombre trop obscure,
La dernière lune éclaire dans la nuit
L'attente du rêveur de la vieille aventure.

Mais loin du vil troupeau qui raille son génie,
Calme par l'avenir où son cœur se voit pur,
Il chante la douleur que son espoir renie,
Apre à vouloir déjà le songe du futur.

Et l'immobilité du ciel tout à coup vibre
A l'orgueil proclamé de rester enfin libre
Dans l'éternel mépris de sa sérénité,

Tandis que l'astre au loin qui décline vers lui,
Comme un regard d'en haut tombé sur son ennui,
Etoile de rayons l'or de sa royauté.

ANDRÉ LEBEY.



SARTOR RESARTUS

VIE ET OPINIONS DE HERR TEUFELSDRŒCKH

(*Suite* [1])

—

LIVRE II

CHAPITRE X

PAUSE

Sommaire. — La Conversion : un progrès spirituel propre à l'Ere moderne. Teufelsdrœckh accepte la profession d'Auteur comme sa divine vocation. But du commandement : *Le Bien d'autrui tu ne prendras.* — L'Editeur commence à suspecter l'authenticité des documents biographiques ; il les abandonne pour le grand ouvrage sur les Habits. Résultat des dix chapitres précédents : Connaissance approfondie du caractère de Teufelsdrœckh : Ses croyances fondamentales, et comment il fut poussé à les chercher et à les trouver.

Ainsi donc, nous avons, aussi exactement et peut-être d'une manière aussi satisfaisante qu'il était possible, dans de telles circonstances, suivi Teufelsdrœckh à travers ses divers états et stages successifs, à travers son Développement, ses Erreurs, son Incroyance, sa Réprobation presque, pour arriver enfin à certain état moins troublé, où lui-même semble voir une conversion. « Ne critiquons pas le mot », dit-il ; « réjouissons-» nous plutôt de ce qu'un tel mot, signifiant une telle » chose, soit venu à la lumière dans notre Ere moderne, » alors qu'il demeura caché aux Anciens les plus sages. » L'Ancien Monde ne connut en rien la Conversion ; au » lieu d'un *Ecce Homo*, ils eurent seulement une espèce » de *Choix d'Hercule*. Ce fut, dans le Développement » Moral de l'homme, un nouveau progrès réalisé : Dieu, » par ainsi, s'est fait présent dans le cœur du plus » borné ; ce qui pour Platon n'était qu'une hallucination, » et pour Socrate qu'une chimère, est maintenant clair

(1) V. *Mercure de France*, N° 71, 72, 74, 76, 77, 78, 79, 81, 82.

» et certain pour les Zinzendorf, les Wesley (1), et le » plus humble de leurs Piétistes et de leurs Méthodistes. »

C'est donc ici que commence la majorité spirituelle de Teufelsdrœckh : nous allons désormais le voir « s'appliquer à bien faire », avec l'esprit et les nets desseins d'un Homme, il a découvert que l'Idéal Atelier où il a tant désiré entrer n'est autre que cet Atelier de l'Actuel si mal pourvu, où il s'est si longtemps trouvé empêtré. Il peut se dire : « Des Outils ? Tu n'as point d'Outils ? » Sache qu'il n'est pas un Homme, ou une créature, en » ce moment en vie, qui n'ait pas d'Outils. Le plus vil » des animalcules créés, l'Araignée elle-même, a dans » sa tête métier à filer, métier à tisser, ourdissoir : la » plus inerte des Huîtres possède un Digesteur, avec une » maison de calcaire pour le loger : tout être qui peut » vivre peut faire quelque chose : qu'il le *fasse*. — Des » Outils ? N'as tu pas un Cerveau, pourvu, ou qu'on » peut pourvoir, de quelques étincelles de Lumière ; et » en même temps trois doigts pour tenir une Plume ? » Jamais, depuis que la Verge d'Aaron ne sert plus, ou » même avant, il n'y eut un tel Outil faiseur de Mi- » racles : des choses plus grandes que tous les miracles » connus ont été accomplies par la Plume. Car il est » étrangement arrêté que, dans ce Monde si solide en » apparence, mais qui n'en est pas moins en un flux » continuel, sans repit, le *Son*, la plus fugitive des » choses semble-t-il, en soit la plus permanente. C'est » avec raison que l'on dit que le MOT est tout puissant » dans ce monde ; l'homme, par là divin, peut créer » comme d'un *Fiat*. Réveille-toi, lève-toi ! Exprime ce » qui est en toi ; ce que Dieu t'a donné, ce que le Diable » ne peut pas t'enlever. Il n'a pas été départi à l'homme » de plus haute tâche que celle de ce Sacerdoce : ne » fusses-tu que le dernier dans cette sacrée Hiérarchie, » n'est-ce pas assez d'honneur que de t'y rendre utile ?

« Je suis donc désormais », ajoute Teufelsdrœckh, » resté fidèle à cet Art, que le premier venu peut, s'il le » veut, sacrilègement avilir en un métier. Des écrits de » moi, non connus à vrai dire comme miens (car que » suis-*Je* ?), sont tombés, pas tout à fait stériles peut- » être, dans le vaste champ d'ensemencement de l'Opi- » nion ; je rencontre çà et là les fruits flatteurs de mes

(1) ZINZENDORF (Nicolas Louis), 1700-1760. Né à Dresde: Protecteur et Propagateur de la Secte des Frères Moraves (*Herrnhuter*). — — WESLEY (John), 1703-1791. Né à Epworth (Lincoln). Fondateur de la Secte des Méthodistes, organisée, comme on sait, sur le modèle es congrégations moraves.

» semailles inaperçues. Je remercie les Cieux d'avoir » enfin trouvé ma Vocation ; avec ou sans résultat appréciable, je suis résolu à y persévérer de mon mieux.

« Mais », s'écrie-t-il, « comment pouvez-vous savoir » seulement si tel et tel Dessein fécond, qui a pris corps » maintenant et promet de devenir une Institution à la » renommée universelle, à l'action vaste, pareil à un » bon grain de senevé jadis jeté dans un bon sol, et qui » maintenant pousse aux quatre vents de vigoureuses » branches où s'abritent les oiseaux du ciel, — comment » pouvez-vous savoir si ce Dessein ne tire pas de moi, » proprement, son origine ? Assurément il a appartenu » à quelqu'un ; il est issu tout d'abord de quelque Idée, » dans quelque Tête particulière : pourquoi pas de » quelque Idée dans la mienne ? » Teufelsdrœckh fait-il ici allusion à cette « SOCIÉTÉ POUR LA CONSERVATION DE LA PROPRIÉTÉ (*Eigenthums-conservirende Gesellschaft*) », concernant quoi mille notices ambiguës se glissent, comme spectres, dans ces inexprimables Enveloppes ? « Une Institution », donne-t-il à entendre, « qui n'est » pas sans correspondre aux besoins de l'époque, comme » d'ailleurs le prouve son extension soudaine : car déjà » la Société peut compter, parmi ses officiers ou ses » membres correspondants, les plus grands Noms, si» non les plus grands Personnages, d'Allemagne, d'An» gleterre, de France ; et des collaborations, et finan» cières et intellectuelles, lui viennent de tous les côtés, » dans le but d'enrôler, si c'est possible, tout ce qui » reste de sain dans le monde, et de le grouper, sur la » défensive, en une pensée de prévoyance, autour de » ce Palladium. » Teufelsdrœckh entend-il donc se donner lui-même comme l'initiateur de cette tant importante *Eigenthums-conservirende* (« Conservation de ce qu'on a à soi ») *Gesellschaft* ; et s'il en est ainsi, qu'est-ce que peut bien être, de par le Diable, cette Société ? Il insinue encore : « En des temps où ce di» vin Commandement : *Le Bien d'autrui tu ne prendras*, » Commandement où, s'il est bien compris, tient à coup » sûr tout le Décalogue Hébreu, avec les Constitutions » de Solon et de Lycurgue, les Pandectes de Justinien, » le Code Napoléon, et tous les Codes, Catéchismes, » Théologies, Morales possibles, que l'homme ait jus» qu'ici inventés (et renforcés du feu des Autels et de la » corde des Gibets) pour sa gouverne sociale ; en des » temps, dis-je, où ce divin Commandement s'est à peu » près effacé de la plupart des mémoires, et où, à peine dé» guisé, un nouveau Commandement contraire : *Le Bien*

» *d'autrui tu prendras*, est partout promulgué, — peut-
» être, dans cette extravagance et ce délire universels,
» appartenait-il à la partie saine du genre humain d'agir,
» de se rallier pour la résistance. Lorsque les plus éten-
» dues et les plus brutales violations de ce droit divin
» de la Propriété, l'unique droit divin maintenant exis-
» tant ou concevable, sont sanctionnées et recomman-
» dées par une Presse subversive, et que le monde se
» trouve avoir vécu pour entendre affirmer que *nos*
» *Corps mêmes ne sont pas pour nous une Propriété, mais*
» *seulement une Possession accidentelle et une Rente via-*
» *gère*, à quelle issue peut-on bien s'attendre? Pendeurs
» et Recors peuvent bien, avec leurs cordes et leurs
» planches-à-bascule, avoir raison de la menue ver-
» mine : mais, hors peut-être une Association Uni-
» verselle comme celle dont nous venons de parler,
» quelle protection avons-nous contre des hordes en-
» tières, carnivores et anthropophages, de Boa-constric-
» tors ? Si donc quelque Penseur solitaire s'est demandé,
» en son particulier, de quelle main pouvait bien pro-
» venir, dans les Feuilles publiques, tel *Programme*
» point mal rédigé peut-être, avec ses importantes
» *Questions de Concours* et ses *Prix* si généreux, qu'il
» cesse d'être intrigué ; et que, faisant appel à toutes ses
» facultés, il prenne part à la *Concurrenz* (Concours) »(1).

Ce fameux « *Programme* point mal rédigé peut-être », ou quelque autre Mémoire authentique de cette Société pour la conservation de la Propriété, est-il tombé sous les yeux du Lecteur anglais, dans quelque Journal étranger ou local ? Voilà ce que nous demandons. Dans l'affirmative, quelles sont ces *Questions de Concours*; quelles sont les conditions de ce Concours ; où, quand aura-t-il lieu? Pas la moindre coupure de journal, aucune autre espèce d'éclaircissement à espérer trouver dans ces Enveloppes ! Tout cela ne serait-il pas encore une de ces lubies, une de ces énigmes malicieuses, avec quoi Herr Teufelsdrœckh, qu'il veuille dire beaucoup ou rien, se plaît si souvent à jouer à cache-cache avec nous ?

(1) La Propriété que Carlyle défend, dans ce passage, avec cette emphase humoristiquement prudhommesque, n'est point la Propriété qu'on pourrait croire... Il n'y faut pas voir non plus, par antiphrase, une pensée voisine du fameux axiome que Proudhon devait bientôt proférer : « La Propriété c'est le vol ». Carlyle exprime ici les revendications de l'individualisme intellectuel, lequel constitue la plus sacrée des « propriétés ». Trop souvent, effectivement, l'Idée, mère des Faits, est méconnue, persécutée par ces Faits mêmes. Telle est ***l'intonation*** réelle de ces lignes.

Ici, d'ailleurs, il faut, à la fin, que l'Editeur formule un pénible soupçon, qui, dans les derniers Chapitres, a commencé de le hanter, paralysant le peu d'enthousiasme qui avait pu lui faire aimer encore son rebutant labeur biographique. C'est un soupçon fondé peut-être sur des riens, et pourtant confirmé presque en une certitude par la tendance humoristico-satirique, toujours plus discernible, de Teufelsdrœckh, dont les humeurs souterraines, les malices sardoniques et compliquées, roues dans des roues, défient toute analyse : un soupçon, en un mot, que ces Documents Autobiographiques constituent en partie une mystification ! Supposons que maint soi-disant Fait biographique ne soit guère mieux qu'une Fiction; que nous ayons ici non l'histoire publique du Professeur directement projetée en un tableau de chambre-obscure ; mais uniquement quelque ébauche plus ou moins fantastique, exprimant symboliquement, et d'une manière assez significative peut-être, cette histoire-là ! Nous commençons à avoir pour thèse que, en recevant comme littéralement authentique ce qui n'était que hiéroglyphiquement, symboliquement tel, le Conseiller aulique Heuschrecke, que nous n'avons point de scrupule à appeler, dans cette circonstance, le Conseiller Nez-bouché (1), a été mystifié, et commis, sans qu'il s'en doutât, pour mystifier les autres. Pouvait-on espérer, du reste, qu'un homme aussi connu pour ses impénétrables réticences que Teufelsdrœckh, ouvrirait franchement tout d'un coup la citadelle de son for interieur à un Editeur anglais et à un Conseiller aulique allemand ; ne devait-on pas plutôt s'attendre à ce qu'il *en*fermerait par surprise dans les tortuosités de labyrinthe et les chemins couverts de ladite citadelle Editeur et Conseiller attirés là, pour voir, à sa façon mi-diabolique, quelle figure feraient les attrapés ?

Mais il se pourrait bien que l'un des deux attrapés échappât au Herr Professor. Sur un bout de papier, tout d'abord rejeté parce que nous le croyions sans écriture, l'encre y étant presque invisible, nous avons dernièrement remarqué, et péniblement déchiffré, ce qui suit :
« Que sont les Faits historiques; plus encore, les Faits
» biographiques ? Prétend-on connaître un Homme, et
» surtout l'Humanité, en enfilant les grains de chapelet
» de ce que l'on appelle les Faits ? Ce qui constitue
» l'Homme, c'est l'esprit dans lequel il a agi. L'homme
» est non ce qu'il a fait, mais ce qu'il s'est fait. Les Faits

(1) Littéralement : Nez-de-Cire, Nose-of-Wax, par opposition à Nez-creux.

» sont des Hiérogrammes engravés dont bien peu ont la
» clef. Là-dessus, les imbéciles (*Dummkopf*) d'étudier
» non leur signification ; mais simplement s'ils sont
» bien ou mal intaillés, ce qui pour eux constitue la
» Morale ou l'Immoralité! Avec les maladroits(*Pfuscher*)
» c'est encore mieux : j'ai vu de ces gens lire des auteurs
» comme Rousseau, avec des prétentions à interpréter,
» et qui prenaient pour un vulgaire reptile vénéneux le
» Serpent, mal intaillé, de l'Eternité (1) ». Le Professeur appréhendait-il qu'un Editeur, choisi comme celui de ces feuillets se flatte de l'être, ne fît la même méprise à l'égard du Serpent-d'Eternité de Teufesldrœckh (2)? Est-ce pour cette raison qu'il crut devoir le changer, non sans raillerie sourde, en un symbole plus clair? Ou bien est-ce là tout simplement un de ses demi-sophismes, demi-lieux-communs, qu'il se contente de mettre à cheval sur une Image, sans se soucier de savoir où il galope? Nous ne pouvons rien dire de certain ; et vraiment, tant étrange est le Professeur, nous ne pouvons jamais rien dire. Si notre soupçon n'est pas du tout fondé, que ses procédés discutables, à lui, et non notre circonspection nécessaire, en portent le blâme.

Quoi qu'il en soit, l'Editeur quelque peu exaspéré et d'ailleurs à bout, se décide ici à fermer pour le moment ces Enveloppes. Qu'il nous suffise de savoir, à présent, relativement à Teufelsdrœckh, « sinon ce qu'il a fait, du moins ce qu'il est devenu » : d'autant plus que son caractère a pris désormais sa tournure définitive, et qu'aucune révolution importante n'est à prévoir. La Chrysalide emprisonnée est maintenant une Psychée ailée : et, où que son vol s'en aille, elle restera telle. Retracer à la suite de quelles girations complexes (vols ou involontaires impulsions), à travers le simple élément de la Vie extérieure, courante, Teufelsdrœckh atteint sa chaire universitaire, à la suite de quelles vicissitudes la Psychée s'habille de titres civils, sans altérer

(1) « ... The ill-cut Serpent-of-Eternity. » On connaît le sens idéographique du Serpent-de-l'Eternité. Le Serpent qui se mord la queue est, dans les cosmogonies, soit le symbole de l'intelligence universelle (Eschmoun et Esculape chez les Phéniciens et chez les Grecs), soit le symbole du monde (le Serpent Midgôrd chez les Scandinaves). Touchant le texte même de Carlyle, ce Serpent-de-l'Eternité, hiérogramme exprimant l'Affirmation, et qu'on pourrait confondre, à n'en voir qu'une *portion*, avec le vénéneux Serpent de la Genèse, hiérogramme exprimant la Négation, — ce Serpent-de-l'Eternité n'est évidemment, pour Carlyle, qu'une image savante pour montrer l'aveuglement des lecteurs dont il parle, et, par généralisation, des hommes mêmes.

(2) « ... the Teufelsdrœckh Serpent-of-Eternity. »

sa nature désormais fixée, — serait comparativement un travail inutile, fussions-nous même sans soupçon quant à cette existence de Teufelsdrœckh, laquelle, pour nous du moins, est une existence arrangée, impossible. Sa Biographie extérieure, que nous avons vue, à la chute que fut cet amour pour Blumine, se fondre tout entière en vapeur d'embrun, peut bien, pour ce que nous avons à en faire ici, continuer à flotter de la sorte. Il suffit que, par l'examen de certaines « mares et flaques », nous ayons reconnu sa direction générale ; ne savons-nous pas déjà que, par diverses voies, elle a depuis longtemps recommencé de s'épandre en un courant ; et qu'en ce moment même, à Weissnichtwo, elle flue profonde et silencieuse, grossie de la *Philosophie-des-Habits*, et visible pour qui veut ? Il se peut que nous ayons l'occasion de jeter un coup d'œil sur bien des choses rares, qui gisent perdues, comme des lingots précieux parmi des déblais de carrière, dans ces Catacombes de paperasses, et que, le moment venu, nous demandions la permission d'en insérer quelques extraits : en attendant, interrompons-y nos fouilles exténuantes.

Si, maintenant, avant de rouvrir le grand *Ouvrage sur les Habits,* nous nous demandons quels progrès, durant ces dix Chapitres, nous avons effectués dans l'exacte compréhension de la *Philosophie-des-Habits*, que notre découragement ne soit point total. Pour en revenir à cette image du Pont qui part des portes de l'Enfer pour traverser le Chaos, disons que peut-être bien quelques pontons volants se trouvent à présent rassemblés, encore que jusqu'à présent le Flot, rompant l'alignement, les entraîne à la dérive ; jusqu'où ils atteindront, une fois les chaînes tendues et fixées, voilà qui, pour le moment, ne peut donner lieu qu'à des conjectures.

Voici tout ce que nous pouvons dès maintenant déduire : A travers mainte furtive échappée, nous avons eu des lueurs du monde intérieur de Teufelsdrœckh ; son étrange, mystique, presque magique Diagramme de l'Univers, et comme il fut graduellement tracé, ceci n'est plus désormais tout à fait obscur pour nous. Ces mystérieuses idées sur le TEMPS, qui méritent considération,, et qui, avec cet effort, ne sont point absolument inintelligibles peuvent d'ici peu se trouver pleines de sens. Plus encore, son idée quelque peu spéciale de la Nature, la décisive Unité qu'il attribue à la Nature. Que toute la Nature et toute la Vie ne sont qu'un Vêtement, un « Vêtement Animé », tissé et toujours à tisser sur le « Métier du Temps » ; n'est-ce pas

là, vraiment, l'esquisse de toute une *Philosophie des Habits;* du moins, le cadre d un tel effort intellectuel ? Remarquez aussi que le Caractère de l'Homme, qui a bien sa signification dans une telle affaire, devient moins énigmatique : de toute cette obscurité tumultueuse qui semble presque de la folie délayée, ne semble-t-il pas qu'il se dégage comme un indomptable Défi et pourtant comme une Vénération sans bornes, pareils à deux sommets de montagne, sur les strates rocheuses de qui tout le reste serait basé ou bâti?

Bien plus, ne pouvons-nous dire que la Biographie de Teufelsdrœckh, même ne comportant, comme nous nous en doutions, qu'un sens hieroglyphique, montre un homme pour ainsi dire destiné d'avance à la Philosophie des Habits ? Tout l'amène, le pousse à regarder à travers les Apparences des choses dans les Choses mêmes. La « Passivité » qu'il a de naissance est entretenue par toutes les tournures de sa fortune. Partout exclu, comme sur l'eau flotte l'huile, de toute participation à un Emploi quelconque, à une Communauté publique quelconque, il n'a de partage que la Solitude, et qu'une Vie de Méditation. Toute l'énergie de son existence s'applique, de longues années durant, à une seule tâche : endurer le mal, s'il ne peut le guérir. Partout donc les Apparences des choses l'oppressent, lui font obstacle, le menacent de la plus terrible destruction : ce n'est qu'en pénétrant victorieusement dans les Choses mêmes qu'il peut trouver paix et force. Mais ce regard jeté au travers des Apparences, des Vêtements, dans les Choses mêmes, ne constitue-t-il point précisément l'indispensable préambule d'une *Philosophie des Habits* ? N'y-a-il rien pour nous, dans tout ceci, qui nous attire vers le vrai but supérieur d'une telle Philosophie ; et qui nous fasse discerner de quelle façon cette Philosophie doit se formuler, avec un tel homme, dans une telle époque?

En entrant dans le Livre Troisième, peut-être le bienveillant Lecteur n'est-il pas tout à fait sans soupçonner où il s'engage : aussi bien, espérons-le, malgré les fantastiques Grottes-aux-Songes où, comme c'est notre lot avec Teufelsdrœckh, il lui faut errer, n'y manquera-t-il point, par intervalles, la scintillation d'une immuable Etoile Polaire.

LIVRE III

CHAPITRE Ier

UN ÉVÉNEMENT DE L'HISTOIRE MODERNE

Sommaire. — Histoire de George Fox le Quaker; son perpétuel habit de Cuir. Un homme possédé de Dieu, attestant les droits spirituels de l'homme.

Dès une première partie préparatoire de cet Ouvrage sur les Habits, Teufelsdrœckh s'est, toujours plus, montré homme épris, chercheur du prodige des choses. C'était frappant, parmi toutes ses difformes nébulosités, avec quelle force de vision et de cœur il perçait jusqu'au mystère du Monde ; ne reconnaissant dans le plus grand phénomène sensible, aussi loin que la Sensation poussât, qu'un Vêtement frais ou fané ; mais découvrant toujours, sous celui-ci, une céleste Essence par lui rendue visible : et, tandis que d'un côté il poussait du pied au bourbier les vieux oripeaux de la Matière, avec tout leur clinquant, d'un autre côté, il exaltait partout l'Esprit au-dessus de toutes les souverainetés et pouvoirs terrestres, et l'adorait, même sous les formes les plus inférieures, avec un vrai mysticisme platonicien. Ce que cet homme se proposait définitivement en jetant ainsi son feu grégeois dans la Garderobe entière de l'Univers ; ce que, plus ou moins complètes, une telle lacération et une telle flambaison d'Habits, dans tout le champ de la Vie civilisée et de la Pensée, entraîneraient, puisqu'aussi bien le Professeur n'était pas un Adamite, en aucun sens, et ne pouvait point, comme Rousseau, préconiser la Nudité, soit corporelle, soit intellectuelle, et un retour à l'état sauvage : voila ce que désormais nos lecteurs ont à découvrir ; voilà, en fait, le but, le fin mot de la Philosophie des Habits du professeur Teufelsdrœckh.

Rappelons, du reste, que ce sujet est ici non point tant developpé, qu'exposé, disposé pour des développements. Nous avons à guider nos Amis anglais vers un nouveau pays de l'or, et à leur signaler les mines ; nous n'avons nullement à extraire et à épuiser ses trésors, qui demeurent pour toujours inépuisables. Une fois là, que chacun fouille pour son propre profit, et s'enrichisse.

De même, notre marche, dans un Ouvrage aussi capricieux et indescriptible que celui du Professeur, ne saurait à présent plus que précédemment s'avancer ré-

» nous l'avons dit, était un Homme ; et le Temple de gulière, pas à pas ; tout au plus peut-elle procéder par sauts. Des Indications caractéristiques çà et là se dégagent, qui, pour l'œil critique, regardant à la fois l'ensemble et le détail, se coordonnent en un certain schéma fondamental d'un Tout : choisir à propos ces Indications, de façon à pouvoir sauter d'un point à un autre, et (pour revenir à notre métaphore) établir un Pont praticable, en les reliant toutes : telle est, pour l'avenir, comme pour le Passé, notre unique méthode. Entre ces points lumineux, le suivant, flottant parmi forces choses confuses sur la *Perfectibilité*, nous a paru valoir d'être dégagé :

« Le plus remarquable événement de l'Histoire Moderne », dit Teufelsdrœckh, « n'est peut-être pas la » Diète de Worms, encore moins la Bataille d'Austerlitz, » ou de Waterloo, ou de Peterloo, ou toute autre Ba- » taille ; mais bien un incident passé inaperçu de la » plupart des Historiens, et quelque peu ridiculisé par » les autres : je veux dire l'idée qui vint à George Fox » de se faire un habit complet de Cuir. Cet homme, le » premier des Quakers, et Cordonnier de son état, était » un de ceux-là à qui, sous une forme plus ou » moins pure, la Divine Idée de l'Univers daigne se » manifester, brillant sur leur âme, au travers de » toutes les enveloppes de l'Ignorance et de la Dé- » chéance terrestre, en une inexprimable Beauté ; un » de ceux-là donc que l'on considère justement comme » des Prophètes, comme des possédés-de-Dieu ; cu » même comme des Dieux, ainsi que cela est arrivé à » des périodes. Assis dans son échoppe ; travaillant » sur les cuirs tannés, parmi pinces, ligneul, poix, » alènes, et tout un indescriptible fouillis de rebuts, ce » jeune homme avait néanmoins, en propre, un Vivant » Esprit ; puis un Antique Livre Inspiré, à travers qui, » comme à travers une fenêtre, il pouvait voir en haut, » et distinguer sa Demeure céleste. La tâche d'une » quotidienne paire de chaussures, même jointe à » quelque perspective de bien-être, à une honorable » Maîtrise dans la Cordonnerie, et peut-être à la di- » gnité de Constable dans son Canton, comme cou- » ronnement de ses longues et consciencieuses cou- » tures, — n'était nullement une satisfaction suffi- » sante pour un tel esprit : mais toujours, parmi l'alé- » sage et le martelage, des harmonies arrivaient de » cette lointaine contrée, des Splendeurs et des Ter- » reurs arrivaient ; car ce pauvre Cordonnier, comme

» l'Immensité, où comme Homme il avait été envoyé
» pour officier, était plein d'un saint mystère pour
» lui.

« Le Clergé du voisinage, les Gardiens et Interprètes
» ordonnés de ce même saint mystère, écoutaient
» avec un ennui non déguisé ses consultations, et lui
» conseillaient, comme solution à de tels doutes, « de
» boire de la bière et de danser avec les filles. » Aveu-
» gles conducteurs de l'aveugle ! A quoi bon prélever
» et manger des dîmes ; à quoi bon se poser sur la tête
» des chapeaux de clergyman, et se ceindre autour des
» reins des surplis et des soutanes ; et à quoi bon tous
» ces frais d'église, ces mômeries, ces orgues, et autres
» caquetages, là, sur ce point de la divine Terre, — si
» l'Homme n'était qu'une Machine à digérer patentée,
» et le Ventre avec ses accessoires la grande Réalité ?
» Fox les quittait, avec des larmes et un dédain sacré,
» pour revenir à ses rognures de cuir et à sa Bible. Des
» montagnes d'obstacles, plus hautes que l'Etna, avaient
» été entassées sur cet Esprit : mais c'était un Esprit,
» et il ne resterait pas enseveli là. Durant de longs
» jours et de longues nuits de silencieuse agonie, il
» lutta, corps à corps, avec une force d'homme, pour
» être libre : ah ! comme les montagnes qui l'emprison-
» naient se soulevaient et penchaient tumultueuse-
» ment, à mesure que le géant esprit les secouait d'un
» côté et d'autre, et qu'il émergeait vers la lumière du
» Ciel ! Cette échoppe du Leicester, si les hommes
» l'avaient connue, était un lieu plus saint que tous
» les Vaticans et toutes les Châsses-de-Lorette du
» monde (1). — « Que puis-je faire », gémissait-il,
« avec ces yeux bandés, pris comme me voici, empê-
» tré dans mille réquisitions, obligations, liens, loques
» et guenilles. Je ne puis ni voir, ni bouger : je ne m'ap-
» partiens pas, je suis à tout le monde ; et le Temps
» fuit, et le Ciel est haut, et l'Enfer est profond :
» Homme ! recueille-toi, si tu as le pouvoir de Penser !
» Pourquoi non ; qu'est-ce qui m'attache ici ? Le besoin,
» le besoin ! — Ha, de quoi ? Est-ce que le salaire de
» toutes les chaussures du monde me pourra transpor-
» ter vers cette lointaine Patrie de Lumière ? Seule la
» Méditation le peut, et une fervente prière à Dieu. Je
» m'en irai dans les forêts : le creux d'un arbre me
» logera, les baies sauvages me nourriront ; et quant
» aux Vêtements, ne puis-je me coudre un habit de cuir
» pour toute la vie ! »

(1) Il s'agit de la *Santa-Casa*, la Maison de la Vierge, à Lorette.

« La peinture d'histoire », continue Teufelsdrœckh,
» est un Art que je n'ai jamais pratiqué ; je ne décide-
» rai donc pas si ce sujet pourrait être traité par le
» pinceau. Mais il m'a souvent paru que ce premier
» éclat d'une Volonté d'homme, refoulant sous une
» lumière toujours grandissante la chaotique Nuit qui
» menaçait d'engloutir cet homme dans ses entraves et
» dans ses horreurs, était proprement la seule grandeur
» qu'il y eût dans l'Histoire. Que quelque vivant
» Michel-Ange ou Salvator Rosa peigne, d'un œil
» voyant et d'un cœur pénétré, George Fox par ce
» matin où pour la dernière fois il étale sa planche à cou-
» per, coupe des peaux tannées sur un patron inaccou-
» tumé, et les coud ensemble en un Fourreau continu,
» tenant tout le corps, dernier service de son alène !
» Couds toujours, noble Fox : chaque piqûre de ton
» alène est une piqûre au cœur de l'Esclavage, de la
» Vanité humaine et du Culte de Mammon. Les se-
» cousses de tes coudes semblent de vigoureuses bras-
» sées de nageur, des brassées dont chacune te porte, à
» travers le fossé d'eau de la prison où la Vanité a son
» Usine et sa foire-aux-Guenilles, vers la patrie de la
» vraie liberté ; que ton travail s'accomplisse, et il y
» a dans toute l'Europe un Homme Libre, et c'est toi !
« Ainsi il est un sentier qui mène des bas-fonds les
» plus sombres aux hauteurs les plus sereines ; et il a
» été publié un Evangile pour le Pauvre aussi. Sûre-
» ment, si, comme d'Alembert l'affirme, mon illustre
» homonyme, Diogène, fut le plus grand homme de
» l'Antiquité, uniquement parce qu'il cherchait un
» Homme, George Fox est, à plus forte raison, le plus
» grand des Modernes, et plus grand que Diogène lui-
» même : car il s'appuie, lui aussi, sur la base adaman-
» tine de sa Virilité, rejetant toutes les tutelles, tous
» les étais ; mais non, dans un Orgueil demi-sauvage,
» en dépréciant la Terre ; l'appréciant au contraire,
» comme le lieu où il peut trouver chaleur et nourri-
» ture, il regarde de cette Terre vers les Cieux, et ha-
» bite dans un élément de Miséricorde et d'Adoration,
» avec une silencieuse Force que le Tonneau du Cyni-
» que n'abrita jamais. Grand, certes, était ce Tonneau ;
» un temple d'où la divinité et la dignité de l'homme
» étaient dédaigneusement prêchées par le monde :
» mais plus grand est l'habit de Cuir, car celui qui le
» portait prêchait le même sermon, non avec Dédain,
» mais avec Amour. »

Il y a près de deux siècles que le « perpétuel habit complet » de George Fox, avec tout ce qu'il contenait, est tout entier tombé en poussière : pourquoi, dans une discussion sur la *Perfectibilité de la Société*, ressusciter cela ? Ceci n'est pas aveuglement de sectaire : Teufelsdrœckh, lui, n'est pas un Quaker ; avec toutes ses tendances pacifiques, ne l'avons-nous pas vu, dans cette scène du Cap Nord, avec le Contrebandier Russe, exhiber des armes à feu ?

Pour nous, instruit de son profond Sans-culottisme, il y a plus de signification dans ce passage que l'oreille n'en perçoit. En même temps, qui pourrait s'empêcher de sourire, au sérieux et à la béotienne simplicité (lesquels peuvent bien en somme dissimuler un sarcasme), avec quoi cet « Événement » est ici mis en avant, et, à la façon ambiguë du Professeur, aussi explicitement peut-être qu'il pouvait l'oser à Weissnichtwo, recommandé à l'imitation ! Teufelsdrœckh compte-t-il que, dans cet âge de raffinement, aucune classe considérable de la Communauté aille, en guise de protestation contre le « culte de Mammon », et pour s'évader de ce qu'il appelle « l'Usine et la Foire-aux-Guenilles de la Vanité », où, sans doute, certains de ses membres sont quelque peu surmenés, tarabustés et bernés, — aille s'engaîner dans des étuis de cuir ? L'idée est ridicule à l'extrême. Est-ce que Sa Majesté laissera ses robes de cérémonie, et les Belles leurs falbalas et leurs robes à traîne, pour un second épiderme de peau tannée ? Du coup, Huddersfield, Manchester, Coventry, Paisley et le « Fancy-Bazaar » (1) ne seraient plus que de stériles solitudes. Seul le commerce des cuirs et pelleteries pourrait y trouver profit (2). Car même de cette façon la rêverie folle de Teufelsdrœckh, laquelle, présumons-nous, cache ici le but réel du Professeur, ce rêve éveillé de niveler la Société (*nivellement* à outrance, il faut le dire, qui en ferait un vaste marais noyé !), et d'obtenir ainsi les effets politiques de la Nudité sans ses conséquences frigorifiques ou autres, — ne serait point réalisée. Est-ce que le riche ne s'achèterait pas un complet imperméable en cuir de Russie ; est-ce que les belles du grand monde n'iraient pas en maroquin rouge ou azur, doublé de chamois : tandis que la peau de Vache noire serait laissée aux Gueux et Gibéo-

(1) Huddersfield, etc., villes renommées pour leurs soies, dentelles velours. Le « Fancy-Bazaar » équivaut à notre « Bazar Fantaisie ».

(2) Il y a dans le texte : « Day and Martin ». Day et Martin étaient de grands fabricants de Londres (Cirages, Cuirs, etc.).

nites de ce monde; est-ce que, par conséquent, toutes les vieilles Distinctions ne seraient pas rétablies?

Ou bien si le Professeur a son idée à lui ; et s'il ne rit pas dans sa barbe de nos observations et de nos gloses, dont nous ne donnons d'ailleurs qu'une partie?

CHAPITRE II

HABITS ECCLÉSIASTIQUES

Sommaire. — Les Habits ecclésiastiques définis ; les Formes où le Principe religieux est temporairement incorporé. La Religion extérieure provient de la Société : la Société devient possible par la Religon. Etat des Habits ecclésiastiques à notre époque.

Non moins discutable est son Chapitre sur les *Habits ecclésiastiques*, chapitre qui, remarque-t-on aussi, est le plus court de l'Ouvrage. Nous le traduisons ici en entier :

« Par Habits ecclésiastiques, il n'est pas besoin de » prévenir le lecteur que je veux dire toute autre chose » que Soutanes et Surplis ; et que je n'entends nulle- » ment les simples Habits endimanchés avec quoi l'on » va à l'Eglise. Loin de là ! Les Habits ecclésiastiques » sont, dans notre vocabulaire, les Formes, les *Vête-* » *ments*, où les hommes ont à diverses périodes incor- » pore et se sont représenté le Principe religieux ; c'est- » à-dire, dont ils ont revêtu, comme d'un Corps sensible » et pratiquement actif, la divine Idée du Monde, pour » qu'elle pût résider au milieu d'eux ainsi qu'un VERBE » vivant et vivifiant.

« Ce sont là, au delà de toute expression, les plus » importants de tous les vêtements et ajustements de » l'Existence Humaine. Ils sont pour la première fois » comme qui dirait filés et tissés par cette merveille des » merveilles, la SOCIÉTÉ ; ce n'est que lorsque « deux ou » trois êtres se trouvent réunis », que la Religion, spi- » rituellement existante, et d'ailleurs indestructible, » mais latente, dans chacun d'eux, pour la première fois » se manifeste extérieurement (comme par « des lan- » gues de feu fourchues ») (1), et cherche à prendre » corps en une Communion visible et en une Eglise » Militante. Mystique, plus que magique, est cette Com- » munion de l'Ame avec l'Ame, alors que l'une et l'au- » tre regardent vers le ciel : c'est alors exactement que » l'Ame pour la première fois converse avec l'Ame ;

(1) Allusion à la Pentecôte, où, dans la *réunion* apostolique, le Saint-Esprit se manifeste.

» car ce n'est qu'en regardant vers le ciel (prenez » cela dans le sens que vous pourrez), non en regardant » vers la terre, que commence à devenir possible ce que » nous pouvons appeler Union, mutuel Amour, So- » ciété. Combien sont vraies ces paroles de Novalis : » « Il est certain que ma Croyance gagne à l'*infini*. » lorsque je peux en convaincre un autre esprit ! » » Contemple-toi dans la face de ton Frère, soit que » dans ces yeux se joue le léger feu de la Bienveillance, » ou que s'y exaspère la sinistre conflagration de la Fu- » reur ; sens comme ton Ame, à toi, si paisible, aussitôt » brûle involontairement du même feu, et comme vous » vous reverbérez l'un sur l'autre, jusqu'à ce qu'il » n'y ait plus qu'une seule et vaste flamme confluente » d'enveloppant Amour, ou de Haine étreignant à mort ; » et dis alors quelle miraculeuse vertu se propage de » l'homme à l'homme. Et s'il en est ainsi, au travers » de toutes les épaisses enveloppes pressées de notre » Vie terrestre, que dire lorsque c'est au travers de cette » Vie divine dont nous parlons, et lorsque le saint-des- » saints de notre Moi est comme mis en contact avec » le saint-des-saints d'un autre Moi !

« C'est dans ce sens que je disais que c'est la Société » qui est la première à filer et à tisser les Habits ecclé- » siastiques ; la Religion extérieure provient de la Sô- » ciété, la Société devient possible par la Religion. » Peut-être même peut-on se figurer toute Société con- » venable, passée et présente, comme exactement et » entièrement une Eglise, appartenant à l'un ou à l'au- » tre de ces trois prédicaments : une Eglise prêchant et » prophétisant intelligiblement, l'idéale Eglise ; deuxiè- » mement, une Eglise qui s'efforce de prêcher et de pro- » phétiser, mais sans pouvoir encore, jusqu'à ce que » soit venue sa Pentecôte ; enfin, la pire Eglise, une » Eglise devenue muette de vieilllesse, ou qui marmotte » seulement les mots du délire précédant la dissolution. » Et maintenant », dit l'oraculaire Professeur, « libre à » quiconque s'imagine que par Eglise l'on veut dire ici » Chapitres et Cathédrales, ou, par prêche et prophétie, » simple prône et plain-chant, de continuer à lire d'un » cœur léger (*getrosten Muthes*).

« Mais en ce qui concerne ce que nous appelons, » nous, Eglise, et les Habits ecclésiastiques spéciale- » ment reconnus comme Habits ecclésiatiques, je re- » marque, ce qui me laisse assez calme que, sans ces » Vêtements et ces sacrés Tissus, jamais Société n'a » existé, et n'existera. Car si le Gouvernement est, pour

» ainsi dire, le DERME extérieur du Corps Social, maintenant le tout ensemble et le protégeant ; si les Guildes » de métiers, les Coopérations manuelles ou intellectuelles, sont les Habits charnels, les Tissus osseux et » musculaires (placés *sous* ce DERME), grâce à qui la » Société se soutient et travaille ; — la Religion en est » dès lors l'intime Tissu nerveux et péricardiaque, qui » administre au tout Vie et chaude Circulation. Sans ce » Tissu péricardiaque, les Os et les Muscles (Industries) » seraient inertes, ou animés seulement d'une vitalité » galvanique ; le DERME deviendrait une peau ratatinée, » ou un cuir brut vite pourri ; et la Société même une » carcasse morte, à enterrer. Les hommes ne seraient » plus Société, mais Troupeau ; et ce dernier état même » ne pourrait durer, mais finirait nécessairement par de» grés dans l'universelle discorde des égoïsmes, dans la » haine, l'isolement des époques sauvages, la disper» sion ; — de sorte que, pouvons-nous ajouter, le cada» vre et jusqu'à la poussière de la Société finiraient » par s'évaporer et s'anéantir. Voilà ce que sont les Ha» bits ecclésiastiques pour les hommes civilisés ou » simplement sensés ; telle est pour eux leur suprême » importance, leur fonction d'universels soutiens.

« Cependant, en notre âge du Monde, ces habits ec» clésiastiques se sont misérablement percés aux cou» des : bien pis, la plupart d'entre eux sont devenus de » simples Formes creuses, des Masques, sous lesquels » ne réside plus de Figure vivante, plus d'Esprit ; où il » n'y a plus que des araignées et de sales vers, horrible » amas, faisant leur métier ; et le masque vous fixe en» core avec ses yeux de verre, en un spectral simulacre » de Vie ; — depuis une génération ou deux, la Reli» gion s'est complètement retirée de lui, et, dans des » coins que nul ne remarque, elle se tisse de nouveaux » Vêtements, dans lesquels elle réapparaîtra, pour nous » ranimer, nous, nos fils, ou nos petits-fils. Comme un » vrai Prêtre, un Interprète du sacré, est le plus noble » et le plus grand de tous les hommes, ainsi un Prêtre» du-Mensonge (*Schein-priester*) en est le plus faux et » le plus vil ; et il est hors de doute que ses Costumes » d'apparat, fussent-ils Tiares papales, lui seront un » jour arrachés, afin de servir à faire des bandages pour » les blessures du genre humain ; ou même pour brûler » en guise de mèche, sous le fourneau du cuisinier ou » l'alambic du savant.

« Tout cela, hors de propos ici, doit être dûment dé» veloppé dans mon nouveau Livre : *De la Palingénesie*,

» *ou Renaissance de la Société*; livre qui, traitant prati-
» quement de l'Usage, de la Destruction et du Retissage
» des Tissus, des Vêtements spirituels, constitue, à pro-
» prement parler, la partie transcendentale, définitive
» de mon ouvrage *sur les Habits*, et se trouve déjà assez
» poussé. »

Et là-dessus, sans plus d'explications, notes ou commentaires, Teufelsdrœckh, et nécessairement son Editeur avec lui, termine ce singulier chapitre sur les Habits ecclésiastiques !

CHAPITRE III

SYMBOLES

Sommaire. — Bienfaisante efficace du Silence et de la Solitude. Les Symboles; révélations de l'Infini dans le Fini : L'Homme partout entouré par eux; il vit et travaille à côté d'eux. La Théorie des Ajusteurs-de-Mobiles (1) est une fausse conception de la nature humaine. Symboles de signification extrinsèque : Bannières, Etendards; de signification intrinsèque : Œuvres d'Art, Vies et Morts des hommes héroïques. Symboles religieux. Christianisme. Les Symboles sont consacrés par le temps; mais finalement effacés et banalisés par lui. Bien des Symboles, surannés dans notre époque, sont à supprimer.

Peut-être préciserons-nous le sens des obscures remarques précédentes, en faisant connaître ici quelque chose des spéculations de notre Professeur sur les *Symboles*. Exposer sa doctrine en entier dépasserait, à vrai dire, notre capacité : nulle part il n'est plus mystérieux, impalpable, que lorsqu'il avance que « l'Imagination est
» l'organe du Divin »; et que « l'Homme par ainsi, quoi-
» que basé, suivant toute apparence, sur l'étroit domaine
» du Visible, se prolonge dans les infinies profondeurs
» de l'invisible, Invisible dont sa Vie est d'ailleurs une
» véritable expression tangible. » Laissant de côté cet aspect transcendental du sujet, efforçons-nous de glaner (soit dans les Enveloppes, soit dans le Volume imprimé) tout le peu qui semble logique et pratique, et, par un arrangement adroit, de donner à ces extraits toute la cohérence à laquelle ils peuvent prétendre. Qu'on lise, en guise de préface, les remarques suivantes, point dépourvues de justesse :

« La bienfaisante efficace de la Retraite, qui la dira ou
» la chantera ? » s'écrie notre Professeur. « Le SILENCE

(1) Littéralement, Motive-millwrights, Meuniers-des-Motifs (ou Mobiles).

» et la SOLITUDE ! Des Autels devraient leur être élevés » encore aujourd'hui (si ce temps élevait des autels) » pour un culte universel. Le Silence est l'élément dans » lequel toutes les grandes choses se forment et s'assem-

» blent, pour en surgir enfin, achevées et majestueuses, » au grand jour de la Vie, qu'elles sont destinées à régir. » Ce n'est pas seulement Guillaume-le-Taciturne, mais » tous les hommes considérables que j'ai rencontrés, et » les moins diplomates, les moins tacticiens, qui n'ai- » maient pas babiller de ce qu'ils étaient en train de » créer et de projeter. Toi-même, dans tes humbles per- » plexités, sache seulement *retenir ta langue un jour* : » combien, le matin suivant, tes projets et ton devoir » t'apparaissent plus clairement ; que de débris et de » décombres, le Silence et la Solitude, ces travailleurs » muets, ont balayés hors de toi, une fois dissipés les » tumultes importuns ! Trop souvent la Parole est, non » pas, comme le Français l'a définie, l'art de dissimuler » sa Pensée ; mais l'art d'étouffer et de suspendre sa » Pensée, si bien qu'on n'en a plus aucune à dissimuler. » Sans doute, la Parole est grande, mais non ce qu'il y » a de plus grand. Comme le dit l'Inscription suisse : » *Sprechen ist Silbern, Schweigen ist golden* (la Parole » est d'argent, le Silence est d'or) ; et nous, nous pou- » vons dire : La Parole est du Temps, le Silence est de » l'Eternité.

« Les abeilles ne travaillent que dans les ténèbres ; la » Pensée ne travaille que dans le Silence : et la Vertu » ne travaille que dans la Solitude. Que ta main gauche » ne sache point ce que fait ta main droite ! Ne bavarde » pas avec ton cœur ; fût-ce avec lui, ne babille pas de » « ces secrets que tout le monde connaît ». Est-ce que » la Retenue (*Scham*) n'est pas le sol de toute Vertu, » de toute bienséance et de toute bonne morale ? Comme » les autres plantes, la Vertu ne croît que si sa racine » est cachée, dérobée sous la terre à l'œil du soleil. Que » le soleil brille sur elle, bien plus, que tu la regardes » toi-même, fût-ce en secret, et la racine se déssèche, et » nulle fleur ne te réjouira. O mes Amis, quand nous » voyons les belles gerbes de fleurs dont se couronne » le bosquet mystérieux de l'hymen, toutes ces florai- » sons qui environnent alors la vie humaine des par- » fums et des couleurs du Ciel, quelle main ne frappe- » rait le picoreur malpropre qui s'en irait les déraciner, » et, avec une satisfaction grimaçante, grognant comme » celle du porc, nous montrerait le fumier où elles fleu- » rissent ! On parle beaucoup des Presses d'imprimerie

» et des Journaux : *du Himmel !* qu'est-ce que tout cela
» auprès des Habits et du Carreau du Tailleur ?

« Analogue aux influences si incalculables du mys-
» tère, et liée à de plus grandes choses encore, est l'action
» merveilleuse des *Symboles*. Dans un Symbole il y a
» du mystère et pourtant de la révélation : de là donc,
» par l'action simultanée du Silence et de la Parole, une
» double signification. Et si à la fois la Parole est elle-
» même haute,et le Silence à propos et noble, combien
» expressive et noble sera leur union ! Ainsi dans
» mainte Devise peinte, ou dans un simple emblème de
» Scel, la Vérité la plus banale nous ressort notifiée
» avec une énergie toute nouvelle.

« Car c'est par les Symboles que l'Imagination et sa
» mystique région des merveilles passent dans l'étroit
» et prosaïque domaine des Sens et font corps avec lui.
» Dans le Symbole proprement. dit, ce que nous pouvons
» appeler un Symbole, il y a toujours, plus ou moins
» distinctement et directement quelque incarnation,
» quelque révélation de l'Infini ; par lui, l'Infini est
» obligé de s'unir au Fini, de rester visible, et, pour
» ainsi dire, tangible là. C'est donc par des Symboles
» que l'homme est guidé et commandé, heureux ou mi-
» sérable. Il se trouve partout environné de Symboles,
» reconnus pour tels ou non reconnus : l'Univers n'est
» qu'un vaste Symbole de Dieu ; bien plus, à y regarder,
» qu'est-ce que l'homme lui-même, sinon un Symbole
» de Dieu ; tout ce qu'il fait n'est-il pas symbolique ;
» une révélation sensible de la force mystique, donnée
» par Dieu, qui est en lui ; un « Evangile de Liberté »,
» que lui, le « Messie de la Nature », prêche, comme il
» peut, par acte et parole ? Pas la moindre Hutte bâtie
» par lui qui ne soit la visible corporification d'une Pen-
» sée ; qui ne comporte une marque visible des choses
» invisibles ; qui ne soit, au sens transcendental, symbo-
» lique aussi bien que réelle.

« L'Homme », dit ailleurs le Professeur, par un con-
traste des plus brusques avec ces réflexions au vaste
envol, à quoi nous coupons court ici surle bord du vide,
« l'Homme a, de naissance, quelque chose du hibou. Et
» peut-être que, de toutes les caractéristiques du hi-
» bou (1) qui l'ont toujours marqué, celle qui l'en rap-
» proche le plus est, à y réfléchir, la doctrine de
» nos Ajusteurs-de-Mobiles actuels. L'homme a joué, à
» l'occasion, bien des farces fantastiques ; il s'est ima-
» giné être bien des choses, jusqu'à un agrégat de Verre

(1) ... of all owleries.

» animé ; mais se prendre pour une inerte Balance à » peser Peines et Plaisirs, ceci était réservé à ces der- » niers temps. Voilà où il en est : son Univers est une » vaste Mangeoire, remplie de fourrage et de chardons » dont il lui faut comparer les poids ; et là-dessus on croit » lui voir des oreilles d'âne. Ah ! pauvre diable ! tou- » jours des spectres le hanteront : à telle époque, il est » étouffé de cauchemars, ensorcelé ; l'époque d'après, » mené par des prêtres, dupé ; à toutes les époques, op- » primé. Et maintenant le Génie du Mécanisme pèse sur » lui comme jamais ne le fit nul Cauchemar, si bien que » son Ame est presque étouffée en lui, et qu'il ne lui » reste plus qu'une sorte de vie digestive, mécanique. » Sur la Terre et dans le Ciel il ne voit rien que Méca- » nisme ; il ne redoute rien autre chose, il n'espère en » rien autre chose : l'univers tend en effet à le broyer ; » mais, se dit-il, en approfondissant la Doctrine-des-Mo- » biles (1), ne puis-je adroitement supputer leur valeur, » et les combiner en un mécanisme qui exerce ailleurs » sa force et me serve moi-même (2) ?

« Non. Si l'homme n'était pas, comme nous l'avons » dit, aveuglé par un enchantement, on n'aurait qu'à lui » dire d'ouvrir les yeux et de voir. Dans quel pays, à » quelle époque, jusqu'ici, est-il arrivé que l'histoire de » l'homme, ou l'histoire d'aucun homme, ait marché » par « Mobiles » calculés ou calculables ? Que faites- » vous du Christianisme, et de la Chevalerie, et de la » Réforme, et de la Marseillaise, et de la Terreur ? Est- » que par hasard l'Ajusteur-de-Mobiles lui-même n'au- » rait jamais été *Amoureux* (3) ? Endura-t-il jamais seu- » lement qu'on lui contestât un Choix, que l'on contes- » tât qu'il y eût en lui une Election (4) ? Laissons-le » au Temps, et à la vertu curative de la Nature.

« Oui, mes Amis », observe ailleurs le Professeur, « ce » n'est point notre pouvoir logique, mensuratif qui nous » régit, mais bien notre pouvoir imaginatif ; il est, pour-

(1) Sur ce mot important de « Mobile », *Voy.* la note de la page 41, n° 82. — C'est le développement de la même philosophie spiritualiste, fondée sur le « Devoir impératif » de Kant.

(2) « Et me serve moi-même » est une addition du traducteur, qui, connaissant les idées de Carlyle sur les « Mobiles », a cru mieux rendre sa pensée.

(3) C'est-à-dire incapable de calculer.

(4) « Election », motif intérieur, moral, terme antinomique de « Mobile », motif extérieur, utilitaire. — C'est cette faculté d'élection que condamne en effet la Philosophie utilitaire, laquelle impose à l'individu le respect de l'intérêt extérieur, des Mobiles, en lui disant que cet intérêt concorde forcément avec son propre intérêt intérieur, avec son « élection » (Bentham).

» rais-je dire dire, prêtre et prophète pour nous guider
» du côté du ciel, sorcier et nécromancien pour nous
» guider vers l'enfer. Oui, même pour le Sensualiste
» le plus endurci, que sont les Sens, sinon l'instrument
» de l'Imaginative, le vase où elle s'abreuve ? Il y a tou-
» jours dans la plus grossière existence un éclat, soit
» d'Inspiration, soit de Folie (chacun est en partie libre
» de choisir entre les deux), qui y rayonne, émané de
» la circumambiante Eternité, et qui colore de ses
» propres nuances notre petit île de Temps. Sans doute,
» l'Entendement est notre fenêtre, et l'on ne peut
» la rendre trop claire ; mais l'Imagination est notre
» œil, avec sa rétine colorante, saine ou malade. Est-
» ce qu'il ne m'est pas arrivé de voir des régiments
» se faire hacher en viande à corbeaux pour un mor-
» ceau de coton vernissé, qu'ils appelaient leur Dra-
» peau, et qui, à le vendre au marché, n'eût pas
» rapporté plus de trois groschen? Est-ce que la Na-
» tion Hongroise ne se souleva pas tout entière com-
» me un tumultueux océan agité par la lune, lorsque
» le Kaiser Joseph empocha leur Couronne de Fer, c'est-
» à-dire, comme on l'a sagacement remarqué, un objet
» peu différent, comme dimension et valeur commer-
» ciale, d'un fer-à-cheval? C'est dans et par les *Symboles*
» que l'homme, consciemment ou inconsciemment, vit,
» travaille, participe à l'être : aussi les époques qui sa-
» vent reconnaître la valeur des symboles et les esti-
» ment les choses les plus hautes de toutes sont-elles
» regardées comme les plus nobles. Car tout n'est-il
» pas Symbole pour le voyant, tout n'est-il pas plus ou
» moins évidente révélation du Divin ?

« Il faut d'ailleurs, touchant les Symboles, remarquer
» en outre qu'ils ont à la fois une valeur extrinsèque et
» une valeur intrinsèque, le plus souvent, la première
» seulement. Qu'y avait-il par exemple, dans ce Soulier
» garni de clous que les Paysans portaient en l'air
» comme enseigne dans leur *Bauern-Krieg* (Guerre des
» Paysans) ? Ou dans cette Besace au bout d'un bâton,
» autour de quoi les *Gueux* des Pays-Bas, fiers de ce
» sobriquet de Gueux, héroïquement se rallièrent, et
» battirent le Roi Philippe lui-même ? Ces symboles
» n'avaient aucune signification intrinsèque : rien qu'une
» signification extrinsèque ; de même les Etendards ac-
» cidentels des multitudes réunies dans un sentiment
» plus ou moins sacré ; dans cette union même, il y a
» toujours, comme nous l'avons noté plus haut (1),

(1) Chapitre II, page 488 : « Ce n'est que lorsque deux ou trois êtres

» quelque chose de mystique et d'emprunté au Divin.
» A la même catégorie appartiennent, ou appartenaient,
» les plus baroques Ecussons héraldiques ; les Bannières
» militaires de tous les pays ; et en général tous les Cos-
» tumes et toutes les Coutumes de nation ou de secte :
» ils n'ont pas, intrinsèquement, nécessairement, de ca-
» ractère divin, ni même de valeur ; mais ils en ont ac-
» quis une d'extrinsèque. Et pourtant à travers tous ces
» symboles matériels il luit vaguement quelque chose
» d'une Idée Divine ; ainsi a travers les Bannières mili-
» taires, la Divine Idée du Devoir, de l'héroïque Au-
» dace ; parfois, de la Liberté, du Droit. Oui, la plus
» noble enseigne que les hommes aient jamais eue et
» sous laquelle ils aient jamais fraternisé, la Croix elle-
» même, n'avait pas de signification, hors une signifi-
» cation accidentelle et extrinsèque.

« Mais c'est autre chose, lorsque le Symbole a un
» sens intrinsèque, et qu'il *se prête* de lui-même à ce
» que les hommes se réunissent autour de lui. Que seu-
» lement le Divin se manifeste aux Sens ; que seule-
» ment l'Eternité paraisse, plus ou moins visiblement,
» à travers l'Image temporelle (*Zeitbild*) ! Et voilà que
» les hommes se réunissent sous son signe ; et qu'ils
» s'agenouillent tous ensemble devant un tel Symbole,
» a qui, de jour en jour, et d'âge en âge, ils confèrent
» une nouvelle divinité.

« De cette dernière sorte sont toutes les vraies Œuvres
» d'Art : en elles (si l'on sait distinguer une Œuvre
» d'Art d'un Barbouillage artificiel) l'on apercevra l'Eter-
» nité apparue à travers le Temps ; le Divin rendu vi-
» sible. Ici encore une valeur extrinsèque peut graduel-
» lement se surajouter : ainsi telles *Iliades*, et autres de
» la sorte, ont, en trois mille ans, pris une signification
» toute nouvelle. Mais plus nobles encore que toutes
» les œuvres de cet ordre sont les Vies des Hommes hé-
» roïques, inspirés de Dieu ; quelle autre Œuvre d'Art
» est aussi divine ? Dans la Mort aussi, dans la Mort du
» Juste, laquelle est comme la perfection suprême d'une
» Œuvre d'Art, ne pouvons-nous discerner un sens
» symbolique ? Dans ce Sommeil divinement transfiguré,
» pareil au calme de la Victoire, descendu sur la face
» bien-aimée qui maintenant ne te connaît plus, vois, si
» tu peux, au lieu de pleurer, vois confluer le Temps et

se trouvent réunis, que la Religion spirituellement existante... mais latente, dans chacun d'eux, pour la première fois se manifeste extérieurement... Mystique, cette communion de l'Ame avec l'Ame.

» l'Eternité, et poindre comme une lueur de cette der-
» nière.

« Les plus hauts de tous les Symboles sont ceux dans
» lesquels l'Artiste ou le Poète a grandi jusqu'au Pro-
» phète, et où tous les hommes peuvent reconnaître un
» Dieu présent, et l'adorer : je veux parler des Symboles
» religieux. Assez variés ont été ces Symboles religieux,
» ce que nous appelons *Religions* ; selon que les hommes
» se trouvaient dans tel ou tel degré de culture, et qu'ils
» pouvaient plus ou moins bien corporifier le Divin :
» quelques Symboles ont eu une passagère valeur in-
» trinsèque ; beaucoup une valeur extrinsèque seule-
» ment. Si l'on veut savoir jusqu'à quelle hauteur
» l'homme est parvenu en fait de Symboles religieux,
» contemplons le plus divin de nos Symboles, contem-
» plons Jésus de Nazareth, et sa Vie, et sa Biographie,
» et ce qui s'en est suivi. La Pensée humaine n'en a
» pas encore atteint de plus haut : ceci est le Christia-
» nisme et la Chrétienté ; un Symbole d'un caractère
» tout éternel, infini ; dont il faudra toujours approfon-
» dir à nouveau et toujours rendre à nouveau manifeste
» la signification.

« Mais, il faut le dire, de même que le Temps ajoute
» beaucoup à la sainteté des Symboles, de même il finit,
» dans sa marche, par les user et même par les banali-
» ser ; les Symboles, comme tous les Vêtements ter-
» restres, vieillissent. L'Epopée d'Homère n'a point
» cessé d'être vraie ; cependant elle n'est plus *notre*
» Epopée : elle brille dans le lointain, toujours plus lu-
» mineuse sans doute, mais aussi toujours plus petite,
» comme une Etoile qui s'éloigne. Il faut le télescope
» de la science, il faut la réinterpréter et la rapprocher
» artificiellement de nous, avant de pouvoir seulement
» savoir qu'elle *fut* un soleil. Ainsi un jour vient de
» même, où le Runique Thor, avec ses Eddas, doit s'éloi-
» gner dans la nuit ; où maint Mumbo-Jumbo en Afri-
» que et maint Pawaw (1) chez les Indiens doivent dis-
» paraître complètement. Car toutes choses, même les
» célestes Luminaires, et plus encore les météores at-
» mosphériques, ont leur lever, leur culmination, leur
» déclin.

« Que croit-on me dire, quand on m'annonce que le
» Sceptre royal n'est qu'un morceau de bois doré ; que
» le Saint-Ciboire est devenu une boîte ridicule, et, vrai-
» ment, comme le pensait le caporal Pistolet, « de peu

(1) Divinités africaine et indienne

» de prix. » (1) Je verrais un véritable sorcier en celui » qui pourrait rappeler dans ces instruments la vertu » divine qu'ils possédèrent jadis.

« Voici, en tous cas, ce qu'il y a de certain : veut-on » planter pour l'Eternité, il faut planter dans les pro- » fondes facultés infinies de l'homme, dans son Imagi- » nation et dans son Cœur. Veut-on planter pour un » Jour, que l'on plante alors dans ses facultés superfi- » cielles, dans son Amour-propre et dans son esprit de » calcul, ce qui peut pousser là. Appelons-le donc un » Hiérarque et un Prêtre du Monde, le Poète, le Créateur » inspiré, qui, pareil à Prométhée, peut former de nou- » veaux Symboles, et dérober, pour l'y fixer, au Ciel » un nouveau Feu. Ces poètes, ces créateurs inspirés » ne feront pas toujours défaut ; il en est peut-être » à l'heure qu'il est. En attendant, dans le train » ordinaire des choses, regardons comme un Législateur » et un sage celui-là qui peut seulement dire quand un » Symbole a vieilli, et le doucement écarter.

« Lorsque, durant les préparatifs du dernier Couronne- » ment d'Angleterre (2) », conclut cet étonnant Profes- seur, « je lus dans leurs Journaux que le « Champion d'An- » gleterre », celui qui doit jeter le gant à l'Univers pour » son nouveau Roi, en était enfin arrivé « à se mettre » en selle sans trop d'aide » (3) : Encore un Symbole à » peu près suranné, me dis-je. Hélas, où que l'on aille, n'y a- » t-il pas, dans cette Foire-aux-Guenilles qu'est le Monde, » partout, pour vous tromper, vous arrêter, vous empê- » trer, un fouillis de haillons, de lambeaux de Symboles » usés et surannés, et qui, s'y l'on n'y met le balai, me- » nacent de s'accumuler au point que suffocation s'en- » suive ? »

CHAPITRE IV

ILOTISME

Sommaire. — Un Traité malthusien d'Heuschrecke, avec notes originales de Teufelsdrœckh. Le véritable travailleur qu'il faut seul honorer, travailleur du pain quotidien ou du pain spirituel. La réelle misère du Pauvre est non la pauvreté ou le labeur, mais l'ignorance. Sur-population : Dans un

(1) Encore une facétie du Pistolet des *Joyeuses Commères.*

(2) Celui de Georges IV. — Note de l'Editeur.

(3) Carlyle se moque de ces charges de cour tellement anachroniques que ce « champion d'Angleterre » est obligé d'apprendre à monter selon la vétuste étiquette compliquée, pour la cérémonie.

monde comme le nôtre, vaste comme le nôtre, se peut-il qu'il y ait trop de gens ? Emigration.

Nous nous déterminons ici à examiner rapidement, ou plutôt à revoir, certain Traité du Conseiller Heuschrecke, intitulé: *D'un Institut pour la Répression de la Population*. C'est, assez déshonnnêtement là (avec des feuillets déchirés et une odeur marquée d'acide aloïque), un cahier bourré dans l'Enveloppe au signe des *Poissons*. Nous faisons cela, d'ailleurs, non pour le Traité lui-même, que nous n'admirons guère, mais pour les Notes marginales, évidemment de Teufelsdrœckh, qui le brodent assez copieusement. Il est ici à propos d'en citer quelques-unes.

L'*Institut* du Conseille raulique, avec ses statuts extraordinaires, son mécanisme de Bureaux correspondants, etc., nous ne lui accorderons même pas un coup d'œil. Il nous suffit de comprendre qu'Heuschrecke est un disciple de Malthus, et un disciple d'un tel zèle pour la doctrine, que ce zèle presque littéralement le dévore. Le Conseiller est possédé d'une peur mortelle de la Population; c'est pour lui comme une idée fixe, qui touche, on peut le dire, aux pires incohérences de la Folie. C'est, dans son cerveau, un coin tout à fait ténébreux, que hante seul un monstrueux spectre de la Faim; une vision de bouches ouvertes s'ouvrant toujours plus larges; un monde qu'attend la fin la plus effroyable: celle qui lui doit venir de ses habitants trop nombreux, affamés jusqu'au délire, et se dévorant universellement les uns les autres. Pour se donner un peu d'air, en cet émoi où suffoque un cœur sensible, le Conseiller pense faire de son mieux en fondant ou en proposant de fonder, son *Institut*. Nous n'avons à nous occuper que des commentaires marginaux de notre Professeur.

Et d'abord, remarquons que Teufelsdrœckh, en sa qualité de Radical, a son point de vue à lui sur la dignité humaine; que les Palais Zæhdarm et leurs belles manières ne lui ont pas fait oublier les Cottages Futteral. Sur la Couverture blanche du Traité d'Heuschrecke nous trouvons, confusément grossoyé, ce qui suit :

« J'honore deux hommes, et non trois. D'abord l'Ar-
» tisan usé de labeur, qui avec son Outil tiré de la terre
» laborieusement conquiert la Terre, et en fait la pro-
» priété de l'homme. Vénérable m'est la rude Main; dé-
» formée, noueuse; mais où il y a une vertu subtile,
» imprescriptiblement royale, comme de tenir le Scep-

» tre de cette Planète. Et vénérable m'est la face ru-
» gueuse, tannée par tous les temps, toute salie, avec
» sa rude intelligence; car c'est la face d'un Homme qui
» vit en homme. Oh, ta rudesse ne te rend que plus vé-
» nérable, et ceci précisément que nous devons avoir
» de la pitié aussi bien que de l'amour pour toi! Frère
» durement traité! C'est pour nous que ton échine s'est
» ainsi pliée, pour nous que tes membres droits et tes
» doigts se sont ainsi déformés : tu fus notre Conscrit,
» sur qui le sort tomba, et c'est à combattre nos ba-
» tailles que tu t'es ainsi défiguré. Oui, en toi aussi
» Dieu mit une Forme à son image; mais elle ne de-
» vait point se déployer; elle doit rester comme incrus-
» tée des calus et meurtrissures du Labeur : et ton corps,
» comme ton âme, ne devait point connaître la liberté.
» Et pourtant, va, peine, peine toujours : *tu* fais ton
» devoir, ne le fasse pas qui peut : tu peines pour ce
» qui est l'indispensable même, pour le pain quotidien.

« J'honore un second homme, et plus hautement en-
» core : Celui que l'on voit peinant pour ce qui est spi-
» rituellement indispensable; non pour le pain quoti-
» dien, mais pour le pain de la Vie. Ne fait-il pas lui
» aussi son devoir, en s'efforçant d'atteindre à l'inti ne
» Harmonie, en la révélant, par acte ou par parole, à
» travers toutes ses tâches extérieures, qu'elles soient
» hautes ou humbles? Le plus grand de tous, lorsque
» son effort extérieur et son effort intérieur ne font
» qu'un; lorsque nous pouvons l'appeler Artiste; lor-
» que nous pouvons voir en lui non seulement un Ar-
» tisan terrestre, mais un Penseur inspiré, qui, avec
» un Outil tiré du Ciel, nous conquiert le Ciel! Si
» le pauvre, l'humble, peine afin que nous ayons
» Nourriture, le haut, le glorieux ne doit-il pas en re-
» tour peiner pour son frère d'en bas, afin qu'il ait Lu-
» mière, qu'il ait Direction, Liberté, Immortalité? —
» Ces deux-là, à tous les degrés, je les honore : tout le
» reste est fétu et poussière, et peut s'en aller au gré du
» du vent.

« Mais je suis inexprimablement touché, lorsque je
» rencontre les deux noblesses réunies; lorsque celui
» qui doit peiner extérieurement pour les plus hum-
» bles besoins de l'homme, peine aussi en son âme
» pour les plus hauts. Je ne sais en ce monde rien de
» plus sublime qu'un Saint paysan, si l'on peut aujour-
» d'hui rencontrer quelque part un tel être (1). Il vous
» fera, cet être, remonter jusqu'à Nazareth même; vous

(1) Par exemple Burns, et ausi Thor, le Dieu-Paysan.

» verrez la splendeur du Ciel jaillir des plus humbles » profondeurs de la Terre, comme une lumière brillante » au milieu des ténèbres. »

Et encore : « Ce n'est pas de son labeur que je plains » le pauvre : nous devons tous peiner, ou bien, ce qui est » pire, voler (quel que soit le nom que nous donnions à » notre vol); pas de travailleur consciencieux qui regarde » sa tâche comme un passe-temps. Le pauvre est affamé » et altéré; mais il y a pour lui aussi nourriture et breu- » vage : il est accablé, las; mais à lui aussi le Ciel en- » voie le sommeil, et un sommeil des plus profonds; » dans sa cabane enfumée, une claire et fraîche atmos- » mosphère de calme l'enveloppe, et les lueurs capri- » cieuses de songes vaporeux. Ce qui me fait pleurer sur » lui, c'est que la lampe de son âme s'éteigne ; que pas » un rayon de connaissance céleste, ou même terrestre, » ne le visite; et que seules, dans les ténèbres hagardes, » la Peur et l'Indignation, comme deux spectres, le han- » tent. Hélas, tandis que le Corps est debout, grand et » robuste, il faut que l'Ame gise aveuglée, atrophiée, » stupéfiée, presque anéantie ! Hélas, elle fut elle aussi » un Souffle de Dieu; un souffle donné dans le Ciel, » mais qui ne devait jamais se déployer sur la terre ! — » Qu'un Homme meure ignorant, alors qu'il possédait » la faculté de Connaître, voilà ce que j'appelle une » chose tragique, cela dût-il arriver plus de vingt fois » par minute, comme on peut calculer que cela arrive » en effet. La misérable fraction de Science que le genre » humain entier a, dans un vaste Univers de Nescience, » acquise, pourquoi n'est-elle pas, en toute diligence, » impartie à tous ? »

D'un tout autre ton est ce qui suit : « Les vieux Spar- » tiates avaient une méthode plus sage ; ils expulsaient » et traquaient leurs Ilotes, ils les chargeaient à coups » de lance, ils les rejetaient comme un vomissement, » lorsqu'ils devenaient trop nombreux. Avec nos pro- » cédés perfectionnés de chasse, après l'invention des » armes à feu et des armées permanentes, combien, mon » cher Conseiller, pareille chasse serait de nos jours » plus aisée ! Dans les pays les plus populeux, trois » jours par an suffiraient peut-être pour fusiller tous les » Pauvres bien portants qui se seraient accumulés du- » rant l'année. Que les Gouvernements pensent à cela. » La dépense serait insignifiante : rien que les carcasses » la couvriraient. Qu'on les sale et les embarille ; n'y » aurait-il pas là de quoi ravitailler, sinon les Armées » de terre et de mer, du moins abondamment, dans les

» asiles et ailleurs, tels Pauvres infirmes, qu'une Charité » éclairée, ne redoutant rien d'eux, pourrait trouver bon » d'entretenir ? »

« Et pourtant », ajoute-t-il, « il doit y avoir quelque » chose de faux dans tout cela. Un bon cheval rappor- » tera, sur tout marché, depuis vingt jusqu'à deux » cents frédérics d'or : telle est sa valeur pour le monde. » Un homme bien constitué non seulement est de va- » leur nulle pour le monde, mais le monde lui offrirait » volontiers une somme ronde pour s'engager tout sim- » plement à aller se faire pendre ailleurs. Cependant, » lequel des deux était l'article le plus habilement con- » ditionné, même en tant que Machine ? Juste Ciel ! » comme si un Homme blanc, un Européen, d'aplomb » sur ses deux Jambes, avec, à ses poignets, ses deux » Mains, et cinq doigts à chaque main, et une Tête mi- » raculeuse sur ses épaules, ne valait pas cinquante et » cent Chevaux ! »

« Tu parles d'or, mon cher Conseiller aulique, » s'écrie ailleurs le Professeur, « trop de presse, en vérité ! Pour- » tant, quelle portion de ce chétif globe terraqué avons- » nous à l'heure qu'il est si complètement défrichée et » cultivée, qu'il n'y reste plus rien à faire pousser ? Votre » Population abonde-t-elle dans les Pampas et les Sa- » vannes de l'Amérique ; autour de l'ancienne Carthage, » et dans l'intérieur de l'Afrique ; sur les deux versants » de la chaîne Altaïque, sur le Plateau central de l'Asie ; » en Espagne, Grèce, Turquie, Crimée, et dans le Cur- » ragh de Kildare ? (1) J'ai trouvé que si l'on prêtait la » Terre à tout homme, une année suffirait à chacun pour » y trouver sa subsistance, à lui et à neuf autres. Mais » où sont maintenant les Hengists et les Alarics de notre » Europe toujours brûlante, toujours débordante ; les » Hengists et les Alarics qui, leurs demeures devenues » trop étroites, entraîneraient, et, comme des piliers de » feu, guideraient en avant ces masses superflues d'in- » domptable Valeur vivante ; équipées à présent, non » avec la hache d'armes et le chariot de guerre, mais » avec la machine à vapeur et le soc de la charrue ? Où » sont-ils ? — Ils surveillent leurs Propriétés ! »

THOMAS CARLYLE.

Traduit de l'anglais par EDMOND BARTHÉLEMY.

(*A suivre.*)

(1) Kildare, qui donne son nom au comté, est un bourg anglais situé à quelques 30 milles anglais de Dublin. Une grande lande, là, qui a servi depuis aux courses de chevaux, porte le nom de Curragh,

VERS LA MAISON DE VIE

—

Entrerai-je, ce soir, Seigneur, dans ta maison,
sans craindre que ma chair, vouée aux œuvres viles,
apporte le relent de luxure des villes
à la candeur des jupes d'ombre en oraison ?

Je songe à d'autres jupes d'ombre qui sont douces
pour endormir l'effroi des poètes malades,
à des doigts alourdis d'anneaux aux pierres troubles,
troubles comme des yeux menteurs, comme mon âme.

Entrerai-je, ce soir, Seigneur, dans ta maison,
si mon haleine tord l'humble flamme des cierges,
si ma prière même inquiète les vierges,
eau claire où s'élargit la chute d'un poison ?

Je songe à des toisons souples de courtisanes,
où les poètes las enfouissent leur honte,
bonnes toisons qui font la nuit sur les visages,
lourdes comme l'amour, sourdes comme des tombes.

Que votre main soit rude et juste et me châtie,
Seigneur, Seigneur, moi qui voudrais tant vous aimer ;
et quand ma bouche se clora d'avoir crié,
vos doigts divins la rouvriront avec l'hostie.

Je songe aux nuits de joie ivres et douloureuses
où ma faim, attablée à des cènes mauvaises,
suçait tenacement de ses vrilles de pieuvre
le ciboire charnel des blanches sacrilèges.

Je viens vers vous, du fond de mon iniquité,
je viens vers vous, Seigneur, à qui les enfants parlent,
de tout mon bon vouloir et de toutes mes larmes,
être triste avec vous, moi qui vous attristai.

L'immémorial faix de péchés, le fardeau
de luxure et d'orgueil creuse mes reins qui saignent ;
aux margelles des puits nulle Samaritaine
n'a tendu vers ma soif ses paumes pleines d'eau ;

oubliez que je fus des serviteurs indignes;
et dans l'ombre que font les collines, le soir,
celui qui cherche l'âtre et la pierre où s'asseoir
sentira qu'un pardon se couche sur les vignes.

La nuit tombe et m'arrête où dort votre maison,
les ramiers se sont tus et les fontaines chantent,
gorge de femme, en palpitant pour que j'y trempe
mes mains, l'aridité de ma bouche, et mon front.

L'eau froide et pure emportera vers les ténèbres
l'arome fugitif des anciennes caresses,
le souvenir des voix, des regards et des gestes,
et le souffle laissé par Elle entre mes lèvres.

Faites, Seigneur, miséricorde à ma faiblesse,
à cette toute faiblesse des pauvres âmes
qui n'ont pleuré que pour la chair tiède des femmes;
que je souffre, Seigneur, des ronces qui vous blessent,

que la croupe des boucs crispés sur le portail
serve d'éternel lieu d'exil à mes péchés,
et que la palme offerte aux cœurs purifiés
exalte en moi l'azur des vierges du vitrail.

Je serai digne alors de gravir, humble et pâle,
le seuil de gloire où les rois mêmes parlent bas,
et mon cœur et mes pieds nus ne sentiront pas
le froid de la divine espérance et des dalles. —

Cette prière, hélas! n'est-ce pas seulement
l'angelus qu'au passé tinte une âme trop simple
à qui les yeux naïfs de ses chagrins d'enfant
ont souri tristement du plus loin de leurs limbes;

n'est-ce pas le glas lourd du vain rêve que font
dans leurs soirs douloureux les vieilles fois qui meurent
entrerai-je, nocturne et las, dans la maison
où le maître de vie ineffable demeure?

CHARLES GUÉRIN.

LA NICHINA

HISTOIRE D'UNE COURTISANE VÉNITIENNE

(*Suite* [1])

—

DEUXIÈME PARTIE

LA PASSION DE LA NICHINA

Au souvenir de son amie, Nichina essuya une larme furtive et demeura quelques instants silencieuse ; elle allait continuer, quand la porte s'ouvrit avec violence devant Arrivabene. La grosse tête du moine, aux longues et larges oreilles, éclairée par la lanterne qu'il tenait à la main, ressemblait à un pot rougi au feu où cuisaient deux yeux bleus pointillés d'or, à la fois féroces et lamentables. Il déposa la lanterne, essuya son front dégouttant de sueur, secoua sa robe mouillée, puis, levant le poing, frappant du pied, il lança un blasphème. Les visages se tournèrent aussitôt vers lui. Flatté de l'attention qu'on lui portait, il daigna se radoucir un peu. Il tint cependant à témoigner son indignation.

— Eh bien ! s'écria-t-il, vous pouvez dire, Nichina, qu'il s'en passe, dans votre maison, des horreurs ! Ah ! vous recevez du joli monde !

— De qui parlez-vous ?

— Je parle de ce derrière mal torché de Polissena. On ne tient pas des voleuses chez soi quand on se respecte.

— On vous a volé ?

— Je vous crois qu'on m'a volé. Dix scudi ! C'est une somme pour un pauvre moine comme moi !

(1) V. *Mercure de France*, N° 80, 81, 82, 83.

— Mais comment cela vous est-il arrivé ? Vous dormiez donc ?

— Pas du tout. Je suppose que vous alliez chez votre boucher...

— Je n'y vais point : j'y envoie maman.

— Eh bien, si votre maman va demander du gigot de mouton, qu'elle le paie, et qu'on lui fasse porter, au lieu du morceau délicat qu'elle a choisi, une vieille viande coriace, ne sera-ce pas un vol ? Moi, j'ai donné dix scudi pour prendre les lèvres de cette petite morveuse de Polissena. Entre nous, c'était dix fois trop cher. Mais on ne commande pas toujours à son désir. Seulement c'était Polissena que je voulais et non pas sa nourrice. Cette guenuche me promène, à travers le jardin, sous une pluie battante, et, une fois que je suis bien trempé, elle me fait rentrer par les communs, sous prétexte qu'on ne doit point nous apercevoir et qu'il ne faut pas la compromettre ! Je monte, derrière elle, l'escalier à tâtons, j'arrive dans sa chambre, je me couche et, au moment où je pense la tenir dans mes bras, je rencontre, sous mes caresses, je ne sais trop quoi, quelque chose d'humide et de profond comme une cressonnière.

Toutes ces dames, qui avaient écouté le frère avec un intérêt extrême, n'eurent pas assez de blâmes pour flétrir la conduite de Polissena. La Petanera se chargea de porter à Arrivabene les condoléances de l'assemblée.

— Que le bon Dieu me damne, dit-elle, si j'ai trop d'estime pour ces gueux d'hommes ! Grâce au ciel, je ne me suis jamais fait scrupule de les traiter comme des animaux et de les renvoyer de chez moi les poches vides, mais enfin j'ai de l'honneur, je suis loyale, et, si un homme me paie bien, je ne lui conteste jamais ses droits sur ma personne. Polissena manque totalement d'honnêteté ; c'est même, pour dire le mot cru, une coquine. Elle déshonore notre profession, et si jamais elle vient se frotter à moi, je lui tourne le dos. Est-ce que j'exagère, mesdames ?

Il n'y eut qu'une voix pour lui répondre.

— Non, certainement, firent toutes les amies de Nichina en chœur.

Les vieilles, levant les yeux au ciel, se présentèrent la paume de la main en signe de commisération et d'étonnement ; les jeunes se regardaient en secouant la tête et se disaient l'une à l'autre « crois-tu ! » comme s'il était impossible de croire à tant de scélératesse. Arrivabene répétait toujours que c'était abominable.

— En faites-vous du barroufle ! s'écria soudain une voix qui ressemblait à un aboiement sourd. Ne s'imaginerait-on pas, à vous entendre, qu'on vous a scié les parties !

Je levai les yeux, et j'aperçus Madame Petanera mère, qui surgissait en chemise, dans un état que seules excusaient les ardeurs de la saison. Le corps de la pauvre femme s'était jadis si bravement dépensé de toutes manières qu'en le voyant, au naturel, on ne pouvait pas même parler des beaux restes qui ne s'y trouvaient plus depuis longtemps. Sa chair, à force d'être battue et façonnée à la guise de ses amants, était devenue comme une masse informe et gélatineuse. Pourtant il y avait de la langueur dans son regard et ses lèvres s'entr'ouvraient dans un sourire de voluptueux regret.

Arrivabene eut une longue stupeur en l'apercevant, puis il lui saisit le bras d'un geste furieux.

— Ah ! c'est vous qui vous êtes couchee avec moi ? dit-il.

Madame Petanera le regardait avec un diabolique sourire.

— Mais puisque tu as eu l'illusion, que te faut-il de plus ?

— Je l'ai quelque part votre illusion. Vous allez commencer par me rendre mes dix scudi !

Le visage de la vieille dame exprima tant d'étonnement que nous vîmes bien qu'elle n'était point complice de Polissena.

— Je n'ai point reçu de scudi, fit-elle. Je somnolais doucement, quand tu es entré dans mon lit : je t'ai reconnu à ta voix. J'ai pensé que tu étais

dans les vignes du Seigneur et j'ai souhaité que le bon Dieu ne t'en fît point sortir. Ah ! tu m'as procuré une grande jouissance. Tiens ! Arrivabene, je te gardais une dent à cause de ton père, eh bien ! je te pardonne pour ta belle conduite de tout à l'heure.

— Oh ! maman ! à ton âge !

— A votre âge ! reprit Arrivabene.

Les assistants se crurent obligés, pour l'honneur, de paraître graves et de froncer le sourcil, mais Madame Petanera mère releva fièrement la tête.

— Je vous conseille de vous montrer si dégoûtés, quand j'ai reçu un podestat dans mon lit !

— Il y a combien d'années ? demanda le frère.

— Mais il n'y a pas si longtemps. Tu t'en souviens, ma fille : c'était à l'époque de ta première communion.

— Enfin ! j'exige mes dix scudi, répétait Arrivabene en frappant du pied.

Tout le monde commençait à s'impatienter de cette réclamation qui revenait dans la causerie, à chaque instant, comme un refrain.

— Tiens ! les voilà, dit Nichina.

Elle fouilla dans son escarcelle, et tendit l'argent à Arrivabene.

Le moine mit les pièces dans le creux de sa main et les considéra d'un air piteux.

— Que te faut-il encore ? demanda Nichina.

— Je songe, répondit Arrivabene, que j'avais déjà cet argent avant de venir et que j'espérais en recevoir ici le double.

— Tu n'es jamais content. Puisque l'argent n'est pas pour toi, cela devrait t'être égal de rapporter au couvent une grosse ou une petite somme ?

— Pardon ! je quête pour ma famille, d'abord ; pour le monastère, ensuite. J'ai mes charges personnelles et mes pauvres. Tel que vous me voyez, je suis père de onze enfants.

— Seigneur Jésus !

— Cela vous étonne ! Mais j'en fais encore

maintenant, croyez-le bien. Seulement je ne m'occupe pas de ceux que j'ai eus après mon entrée dans les ordres ; et, parce que ce sont des enfants du péché, je ne les reconnais pas. Mais en revanche, comme les aînés sont heureux ! Ils bénéficient de toute l'affection que je n'ai point pour leurs plus jeunes frères. Pauvres petits ! j'aimerais mieux me passer de vin quarante-huit heures que de les voir manquer de rien. Je les éduque, je les corrige, je veille sur leurs mères.

— Mais, Arrivabene, pourquoi t'es-tu fait moine, si tu possèdes une si grande progéniture ?

— Parce que, si je n'étais moine, je serais pendu : il y a, dans le monde, des tentations si pressantes que le juste lui-même ne peut avoir la certitude d'y toujours échapper. Le froc me conserve honnête homme. Et il vaut encore mieux que mes fils aient leur père dans un couvent qu'au bout d'une corde.

Arrivabene se permit encore d'autres reflexions, mais je ne les entendis point ; je m'étais tourné vers Nichina qui n'avait point abandonné son histoire.

Je fus bien heureuse, dit-elle, quand le médecin, après avoir examiné Guido, me dit qu'il espérait une prompte guérison. Mais il souffrait toujours beaucoup. Durant la bataille, son cheval s'était renversé sur lui ; et, outre les blessures de la jambe et le coup de lance qu'il avait reçu dans le côté, sa bouche était presque écrasée. Il avait peine à articuler quelques paroles et j'éprouvais de grandes difficultés à lui faire prendre un peu de nourriture. Il s'abandonnait doucement à mes soins. Je ne quittais plus son chevet ; si, un moment, je sortais de la chambre, la comtesse, à laquelle j'avais inspiré ma tendresse et ma sollicitude pour mon ami, venait prendre ma place.

Tout en le soignant, j'avais, par Michele, des nouvelles de la ville. L'abbé Coccone, s'entendant avec le médecin du Palais, avait fait croire à la mort subite de Benzoni. Il y eut à Venise des cérémonies

funèbres d'une pompe inouïe. Cinquante chevaux, aux caparaçons d'argent, traînèrent le char par le Rialto et la Mercerie, tendus de noir, jusqu'à Saint-Marc, dont les coupoles, en signe de deuil, portaient des voiles immenses et où le Patriarche, en présence du Doge, du clergé, du gouvernement, et de tout le peuple qui put entrer dans l'église, donna l'absoute après avoir parlé longuement des vertus éminentes du défunt. Le cercueil, pour lequel on avait dépouillé dix jardins, paraissait une fleur monstrueuse et, sous le soleil, riait de tous les clairs pétales de ses couronnes à la joie environnante des êtres et des choses. Il semblait que la Nature eût craint d'attrister ces funérailles tant elles se firent avec élégance ; aucun détail grossier n'en vint rompre l'harmonie : ce fut comme la dernière fête du cardinal. On transporta sa dépouille à Florence, où la Seigneurie, d'accord avec la famille, appela de Milan le fameux sculpteur Claudio de Rivolta, pour lui ériger un tombeau qui perpétuât son souvenir parmi les hommes.

Le jour des obsèques, une femme en deuil vint chez Morosina et me demanda. J'allai la trouver et la saluai comme une étrangère d'un signe de fête indifférent, mais, quand elle leva son voile, je reconnus maman. Hélas ! quelques années avaient suffi pour transformer son visage et lui donner l'air d'une vieille femme. Je l'embrassai avec une grande joie et m'assis auprès d'elle. Je remarquai alors ses yeux rouges, ses paupières gonflées. Une petite larme avait glissé le long de sa joue et une autre s'était arrêtée comme une perle sur l'aile de son nez.

— Maman, dis-je, il me semble que, depuis si longtemps que vous ne m'avez vue, vous devriez montrer plus de joie et oublier vos chagrins. Je vous cause donc de la peine ?

— Ah Nina, fit-elle, ce n'est pas sur toi que je pleure, c'est sur ton père.

— Quoi ! m'écriai-je toute troublée, Lucio Ferro est mort ?

— Pas celui-là, répliqua-t-elle, l'autre !

Et elle m'apprit que le cardinal l'avait aimée autrefois et que c'était de leurs amours que j'étais née.

— Comment! fis-je, cet homme était mon père? mais il avait donc tous les vices!

— Tu te rapelles bien, me dit-elle, ces bandits qui vinrent un jour, dans le village où je t'élevais, t'arracher de mes bras : c'est ce misérable qui les avait envoyés. Il voulait te faire disparaître, de crainte qu'on ne découvrît le secret de ta naissance et que Sa Sainteté ne s'inquiétât des mauvaises mœurs de son légat. Je leur donnai des fiasques de vin, de l'argent; je les amusai ; je les étourdis; et, tandis qu'ils étaient occupés à boire, je me sauvai avec toi. Voilà ce que je ne t'avais jamais raconté, ma fille, et ce que je te révèle, aujourd'hui que ce scélérat n'est plus!

— Ah! maman, fis-je, vous eussiez bien dû garder cela pour vous.

— Ce secret m'étouffait, Nina ; j'avais besoin de le confier à quelqu'un.

— Et après tout ce que ce mecréant vous a fait, vous avez encore le courage de le pleurer! Ma pauvre maman! soyez persuadée que si vous étiez morte à sa place, il ne verserait point tant de larmes.

— Je le sais bien, ma fille, mais j'aime mieux répandre des pleurs sur son souvenir que d'être dans une bière à recevoir les siens. Cela soulage, je t'assure. Mais je m'étonne, Nina, que tu n'aies pas l'air de t'émouvoir de mes paroles.

— Que voulez-vous? J'ai détesté le cardinal pendant qu'il vivait, maintenant qu'il est mort, je ne pense plus à lui. Ce que vous m'avez appris m'a donné, sur l'instant, un grand coup au cœur, mais un seul; à présent, je suis tranquille.

— Ah! Nina, dit ma mère en me considérant avec admiration, tu en as, toi, une âme forte : tu serais capable de faire une cantinière!

Comme nous devisions, Lucio Ferro entra dans la chambre.

— Tiens! papa! m'écriai-je.

Et j'allai vers lui pour l'embrasser, mais il me repoussa et marcha droit vers ma mère. Il leva le bras sur elle.

— Ah ! ventre de putain ! fit-il, c'est ainsi que tu m'as trompé ! N'essaie pas de mentir; j'étais derrière la porte pendant que tu parlais à Nichina : j'ai tout entendu.

Maman leva sur lui ses pauvres yeux implorateurs qui éclairaient une face osseuse, jaune et ridée. Elle était tombée à genoux, et son petit corps, tout amaigri, semblait n'avoir plus qu'un souffle d'existence. Alors Lucio Ferro songea que sa jalousie venait un peu en retard. Il se contenta de serrer les poings ; et, tout en appelant maman « souillure » ou « excrément », il sortit de la chambre. J'ignore si c'est la maladie ou le chagrin d'avoir été trompé qui en fut la cause, mais il mourut quelques jours après. J'ai, le jour où on l'a enterré, recueilli maman chez moi.

A cet endroit du récit, Arrivabene interrompit la conteuse.

— Nichina, dites-moi, pourquoi, durant toute votre histoire, avez-vous appelé Lucio Ferro votre père, puisqu'il ne l'était pas?

— Je me suis toujours imaginé, je m'imagine encore qu'il l'était. Je vais chaque année porter des fleurs sur sa tombe ; et, le jour des morts, je ne puis m'empêcher de pleurer quand je pense à lui, tandis que le cardinal ne m'a jamais tiré une larme.

Arrivabene saisit tout à coup les deux mains de Nichina.

— Ne dites pas un mot, fit-il, et ne bougez plus.

Et tandis qu'elle se demandait si le moine n'était pas fou, il se mit à lui regarder le blanc des yeux, puis à lui considérer le front, les oreilles, le menton ; enfin, il l'abandonna et, se croisant les mains sur le ventre, la tête en arrière, il laissa tomber cet oracle :

— Nichina, soyez-en sûre, vous pouvez vous

fier à moi, car je m'y connais. Or, je vous le déclare aujourd'hui : vous avez de la race, oui ! vous avez de la race !

— Vous me causez là un vif plaisir, dit Nichina d'un air indifférent, et elle continua de la sorte :

Dès que l'état de Guido me le permit, je dis adieu à la comtesse et je fis transporter mon ami en litière à cette campagne. La guérison, hélas ! était bien lente à venir. Chaque matin, j'épiais avec angoisse, sur son visage, le retour de la santé ; une couleur plus vive, la fraîcheur de son teint suffisait à tromper mon espoir, mais j'étais bientôt forcée de reconnaître que je m'étais abusée et qu'il n'était pas mieux que la veille. La bouche s'était guérie, mais la blessure du côté, qui ne se fermait point, la fièvre qui l'agitait sans cesse, me causaient une grande inquiétude. De même, s'il parlait mieux maintenant, ce n'était que pour crier des mots sans suite, des folies absurdes ou immondes. Je passais les nuits à l'entendre délirer. Parfois il interrompait tout à coup ses discours d'insensé, se soulevait à demi, et d'une voix étranglée, haletante, demandait à boire ; alors je lui donnais de l'eau ou du lait, et les larmes me venaient aux yeux devant sa soif de malade, le mouvement animal de ses lèvres sèches, et l'air de profonde lassitude avec lequel il retombait sur le lit après avoir bu.

— Vous mangez à peine ; vous ne dormez plus, me dit le médecin, vous allez tomber malade.

— Oh ! messer, lui répliquai-je, je ne puis pas tomber malade : il faut bien que je le sauve.

Je sentais comme une force nouvelle qui soutenait ma vie, l'attachait à cette chambre d'où je ne sortais pas plus que d'une prison et que je ne désirais point quitter, heureuse de disputer ce pauvre corps à la maladie et d'adoucir son mal.

Il avait des journées tranquilles où il souffrait avec une patience admirable, sans proférer une plainte ; et j'étais toute joyeuse de sa douceur, comme d'une preuve d'amour. Puis ses yeux, qui

habituellement étaient aussi vagues et mobiles que ceux des tout petits enfants, s'arrêtèrent sur moi. Quand je préparais devant lui son repas ou les breuvages qu'avait ordonnés le médecin, ils ne me quittaient pas, et ce regard, que je sentais me suivre partout, me troublait comme une caresse.

Un matin que par la fenêtre ouverte entraient, avec la lumière, les claires et vives batteries du chant des oiseaux et que les prairies soulevaient jusqu'à nous sous la brise leurs odeurs fines, il m'appela près de lui et me dit de sa voix faible et voilée :

— Nichina ! oh ! je voudrais vivre ! ce serait si bon de se promener là-bas, dans les prés, sous ce soleil !

Ses yeux s'agrandissaient à l'idée de cette existence qui l'entourait et dont il se sentait séparé ainsi qu'un prisonnier. Ses sanglots éclatèrent ; je devins lâche devant son émotion ; et je mêlais mes larmes aux siennes.

— O mon bien-aimé, m'écriai-je, ne crains rien ; le mauvais temps est passé pour toi ; nous aurons de belles journées à vivre ensemble et à être heureux, je te le promets.

— Nichina, fit-il en me pressant la main, tu es bonne.

Ce fut sa première caresse, son premier mot d'amour.

J'y répondis en le couvrant de baisers. Depuis si longtemps j'attendais cette étreinte divine ! Je fus ensuite comme enlevée au ciel, un moment je ne pensai plus à sa souffrance et je n'eus plus de crainte de l'avenir.

Cependant son état ne changeait point, et doutant de la science de mon médecin, je me décidai à le remplacer. Mais son successeur me terrifia en m'assurant que Guido était perdu, qu'il ne passerait pas l'année. C'est alors qu'avec cette ardeur de vie que rien ne désespère et qui cherche partout le salut, je me souvins de Fasol. Si l'homme me répugnait, son génie vaste, épris des formes innombrables de l'existence, m'émerveillait tou-

jours. Ce n'était pas seulement un peintre et un poète, mais aussi un savant. On citait plusieurs cures extraordinaires qui étaient son œuvre. Il m'avait soignée moi-même une fois que j'étais très malade et m'avait guérie presque aussitôt. Il me disait souvent que nul médecin ne connaisssait comme lui le corps des hommes et les vertus des plantes. Je m'imaginai que seul il était capable de sauver Guido. Je fus longtemps à me décider, redoutant de sa part un mauvais accueil et me disant qu'après tout il n'en savait pas plus long que les médecins. Mais je me reprochai ces hésitations comme une lâcheté qui pourrait coûter la vie à Guido ; et, résolue à partir le jour même, je n'attendis même pas que mes chevaux fussent revenus de la promenade. Je m'en allai à pied à Venise. Dès mon arrivée, oubliant ma fatigue et sans me préoccuper de la poussière qui couvrait mes vêtements, je frappe à la porte de Fasol. Il vint m'ouvrir lui-même.

— Oh ! c'est toi ! va-t'en ! va-t'en ! s'écria-t-il en voulant refermer la porte. Oh ! va-t'en ! tu m'as fait trop de mal.

Mais j'étais déjà sur le seuil. Il vit ma robe salie, la pâleur de mon visage, mes yeux fiévreux et inquiets ; alors il eut pitié.

— Que t'est-il arrivé ? Nichina, dis-le, conte-moi ta peine.

Et, comme jadis, il m'attira près de lui.

— Tu vois comme tu m'as fait pleurer. Regarde mes yeux. Ils ont versé tant de larmes qu'ils ne voient plus. Je n'ai pas touché à un pinceau depuis ton départ.

Mais moi, sans l'écouter :

— Pol, dis-je, m'aimes-tu ?

— Comment peux-tu me le demander ?

— Eh bien, si tu m'aimes vraiment, tu vas me rendre un service, un grand service, et je t'aimerai.

— L'amour ne se commande point, soupira-t-il.

— Je ne te dis point que je t'aimerai comme une amoureuse, mais n'est-ce rien d'avoir de l'amitié

l'un pour l'autre, de se voir, de se parler, de partager la peine et le plaisir ?

— Oh ! Nichina, ce n'est point cet amour que j'attendais de toi, car je t'aime, comme un homme simple, de tout mon corps, de toute mon âme et de toute ma jalousie.

— Tu es jaloux, c'est vrai, mais tu es généreux aussi ; voilà pourquoi je serai franche avec toi. Je te l'avoue, Pol : mon cœur est pris par un autre homme, par un homme que tu détestes, et je viens te supplier de le sauver.

Fasol se leva éperdu de rage et de douleur.

— Ah ! il faut être femme, dit-il, pour imaginer de pareils supplices !

Je m'étais jetée à ses pieds ; et, le corps secoué de grands sanglots je lui disais au milieu de mes larmes :

— Fasol, si tu m'aimes réellement, tu dois aimer, tu dois désirer mon bonheur. Or, une femme ne peut pas souffrir plus que je ne souffre. C'est à ce point que, si aujourd'hui tu me refuses, je vais mourir.

Et comme il pleurait en silence :

— Fasol, si ta mère, si ton fils t'avaient fait du mal, beaucoup de mal, et qu'ils fussent en danger de mort, et qu'il n'y eût que toi seul à pouvoir les sauver, hésiterais-tu ? Alors, pourquoi n'oses-tu prendre une résolution quand il s'agit de secourir la femme que tu prétends aimer ?

Ses incertitudes cessèrent. Il s'écria :

— Enfin, qu'y a-t-il ?

Je lui dis les blessures que Guido avait reçues à la bataille, et l'aide que j'attendais de sa science.

— Mais je ne suis pas médecin, fit Fasol.

— Pol, repris-je, tu m'as raconté que tu avais guéri un de tes amis, blessé comme Guido à la guerre et dont les médecins désespéraient. Tu peux aussi guérir Guido.

Et m'attachant à lui, l'embrassant comme si je l'eusse aimé, j'avais, pour l'émouvoir, tous les mots d'une misérable, toute l'éloquence d'une femme en pleurs.

— Fasol ! Fasol ! répétais-je, tu ne veux pas me tuer, n'est-ce pas ?

Il se leva enfin : il était décidé. Aussitôt, il donna l'ordre à un domestique de seller deux chevaux. Alors, de joie, de bonheur, m'imaginant que, puisqu'il venait, Guido allait être sauvé, je lui baisai la main, sans qu'il eût l'air d'y prêter attention.

Nous fîmes la route en silence ; je n'osais lui adresser la parole, tant il semblait vouloir s'enfermer dans son chagrin. Je sentais que c'était sa vie qu'il me sacrifiait et qu'il le faisait malgré lui, poussé par quelque mystérieuse puissance. Cependant je n'en étais point émue. Que m'importait sa douleur, à moi qui eusse donné le monde, ses richesses et jusqu'à ma vie pour la guérison de Guido !

Dès son arrivée, il voulut voir mon cher blessé. Guido, qui n'était point averti de sa venue et ne savait rien de sa passion, le salua joyeusement, mais Fasol lui répondit à peine, et, de suite, le pria de découvrir ses blessures. Guido se mit sur le côté, montra la plaie béante.

— Votre médecin est un niais, me dit Fasol après un minutieux examen. Il vous eût conduit dans la tombe avant peu. Mais heureusement, rien n'est perdu. Avez-vous du courage ?

Et comme Guido se montrait résolu à supporter les plus pénibles opérations, Fasol alla prendre divers instruments qu'il avait apportés avec lui et revint vers son malade. Il commença d'élargir la plaie pour la nettoyer et en faire sortir le pus. En sentant le froid de l'acier pénétrer dans sa chair, Guido ne sut se défendre de pousser un cri. Mon cœur battit alors vivement, je courus à Fasol et lui arrêtai le bras.

— Barbare ! m'écriai-je.

— Tiens-tu à ce qu'il vive ? répliqua-t-il.

Je ne répondis rien et j'allai pleurer dans une autre chambre, ne pouvant supporter de voir Guido souffrir.

Cependant Fasol montrait un dévouement et une habileté admirables. Personne n'eût pensé, à

le voir, qu'il soignait un rival. Comme s'il avait enfin triomphé de son amour, il ne semblait point me garder de ressentiment. Il ne se bornait point à son rôle de médecin ; il essayait aussi, en animant les conversations de toute sa verve, de tout son esprit insouciant et gai, de faire oublier son mal à mon ami.

La guérison s'achevait rapidement. Le visage avait repris ses couleurs ainsi que ses lignes nobles et belles. Les plaies des jambes n'existaient plus ; la blessure du côté, la plus dangereuse, se fermait. La respiration, la parole devenaient faciles, et la fièvre disparue laissait place à toutes les ardeurs de la santé. Bientôt Fasol permit à Guido de sortir et, un jour qui fut pour moi d'une ivresse infinie, mon ami descendit dans le jardin appuyé à mon bras. Nous nous promenâmes en des allées emplies des odeurs chaudes de l'été. Fasol, qui marchait devant nous, de temps à autre se retournait et, pour la première fois depuis son arrivée à la villa, je remarquai dans son regard une expression de douleur.

Ce fut la promenade de nos fiançailles. Depuis si longtemps que nous n'avions joui de l'air, de la lumière, de toutes les grâces de la vie, avec quelles délices et dans quelle triomphale étreinte nous marchions loin de l'infamie et de la mort ! Il était enfin touché de mon immense amour ; enfin son timide désir d'enfance se reconnaissait et s'exaltait en moi.

Au bout d'une heure, Fasol, d'un ton presque furieux, dit à Guido de rentrer ; et, de peur que mon ami ne fût fatigué, j'obéis en tremblant.

Mais, les autres fois, nous ne nous occupions point de Fasol ; il avait beau me recommander d'être plus prudente, je me moquais de ses prescriptions que, d'après moi, dictait seule la jalousie. Guido me semblait si heureux, si gai ! Je ne pouvais imaginer qu'il ne fût pas complètement rétabli.

Un après-midi que le ciel était doux, parsemé de nuages légers comme la robe des anges, j'allai

avec Guido jusqu'au fond du jardin, à l'endroit où les aiguilles des pins forment une couche si voluptueuse devant la pièce d'eau.

— Je crois avoir vu Fasol, fis-je avec terreur.

Depuis que nous sortions, Fasol me poursuivait partout. Quand je ne le voyais pas, c'était son fantôme qui m'obsédait.

— Non, me répondit Guido, mais pourquoi est-il attaché à nos pas ? As-tu remarqué l'œil méchant et envieux dont il nous regarde ? On dirait qu'il ne nous pardonne pas notre bonheur.

— Je ne sais pas, répliquai je.

Je ne l'avais pas écouté, devenue soudain tremblante à la pensée que l'heure si longtemps désirée allait sonner pour moi. Je goûtais chaque instant qui passait, silencieuse et immobile, dans ma crainte de perdre ou d'effaroucher le bonheur.

— Guido, dis-je enfin, Guido, je te l'avais promis : le beau jour est venu.

Ses lèvres s'entr'ouvraient, dans un délicieux sourire, à la joie prochaine ; il m'appelait de ses bras tendus, de ses yeux pleins d'extase. Je l'enlaçai, et nos bouches unies échangèrent leurs âmes.

Mais nos caresses emportées ne parvenaient pas à nous confondre. Tout à coup Guido détourna le visage, repoussa mon étreinte et, d'une voix de colère, il s'écria :

— Abominable Christ ! tu m'as souillé la vie pour toujours.

Je lui fermai la bouche de mes deux mains, effrayée de ses blasphèmes.

— O mon bien-aimé, dis-je, n'outrage pas le Christ, cela nous porterait malheur ! C'est à lui que je dois ta guérison. Je l'ai tant prié pour toi !

— Ah ! qu'importe la guérison si je ne puis plus t'aimer ! Ce sont les prêtres du Christ qui ont voulu m'éloigner, me dégoûter de toi ! Ce sont eux qui ont sali ma jeunesse ! Ce sont eux dont l'infâme souvenir me tourmente à présent !

— Mon Guido, ne t'afflige pas, reprenais-je, nous devons être l'un à l'autre, je le sais, et je

t'aime trop pour que tu ne puisses m'aimer.

Le pauvre enfant pleurait sous ma bouche les belles journées perdues et, gagnée par sa tristesse, je me demandais pourquoi nous vivions encore, si le bonheur devait à jamais nous fuir. Mais je ne voulais point désespérer. Rejetant ma robe, décidée à n'être plus que la servante de sa chair, l'esclave de son plaisir, je m'étendis toute nue sur son corps et chaque baiser, chaque caresse, qui m'eût accablée de honte autrefois, m'emplissait d'une joie infinie maintenant que mon maître était aussi mon Dieu.

Tant d'amour devait chasser enfin les obscènes fantômes qui séparaient nos âmes brûlantes et façonner nos deux corps l'un pour l'autre. O merveilleux instant où nous nous unîmes de toute notre passion, de toute notre jeunesse !

— Nichina, disait-il, Nichina, je veux t'appeler ma chère petite maman, parce que tu m'as rendu l'existence et que tu m'as donné une nouvelle âme.

— Mon cher petit enfant, lui répondais-je, en le serrant plus fort contre moi, ce que je t'ai donné est bien peu de chose si je le compare à l'amour immense que j'ai pour toi ; mon cher petit Guido, je voudrais que tu eusses besoin de ma vie pour t'en faire le sacrifice.

— Et moi, chère bien-aimée, que puis-je te donner qui te prouve combien je t'aime !

— O Guido, donne-moi ta tristesse, donne-moi ta peine, et garde seulement la joie car, en te voyant heureux, je serai heureuse moi-même.

Son regard, chargé de désir, errait sur mon corps, et ses lèvres enchantées, suivant ses yeux, m'adoraient, à chaque place, de leurs baisers.

Alors, à mon tour, posant ma bouche sur ses cicatrices :

— Vilaines blessures, leur disais-je, je vous hais parce que vous avez torturé mon Guido, mais je vous aime aussi de me l'avoir rendu.

Puis, tout en l'embrassant, je lui demandais, pour apaiser une inquiétude :

— Eh bien ! mon chéri, tu n'as plus peur du passé, n'est-ce pas ?

— Je n'ai peur de rien puisque je te possède.

— Et tu ne penses plus au Christ ?

— Je ne pense qu'à toi.

Nous nous perdîmes des heures dans l'ombre de nos cheveux mêlés et l'odeur de nos lèvres.

Quand nous nous relevâmes, le soir étendait ses grands voiles sur le jardin qui nous enveloppait de sa fleurance piquante et embaumée. Et nous regardâmes dans le ciel clair les nuages brillants de lumière.

— Vois, fit Guido, ils ont l'air immobiles : on dirait qu'ils sont arrêtés sur notre bonheur.

Mais soudain devant la pièce d'eau toute rouge des flammes du couchant, une ombre noire passa lentement.

— Le voilà ! Le voilà ! chuchotai-je à l'oreille de Guido avec un grand effroi.

Je venais d'apercevoir Fasol.

Nous nous enfuîmes à la hâte, mais, comme nous allions rentrer, je me retournai et je vis, derrière nous, Fasol qui pleurait.

— Nichina, demanda Guido, pourquoi cet homme est-il ici ?

— Oh ! mon chéri ! sois sûr que je ne tiens pas à le garder.

Cependant je voulais que Fasol restât encore, car Guido avait toujours besoin de lui. Il venait le matin dans notre chambre et, s'il trouvait mon ami souffrant, lui prescrivait de rester au lit, mais nous n'observions pas très fidèlement les ordonnances ennuyeuses, tentés que nous étions de les attribuer à sa jalousie. Il ne cherchait même pas, comme aux premiers jours, à déguiser sa tristesse et ne prononçait pas un mot en dehors de la consultation. Après cette visite, nous ne le voyions plus qu'aux repas, et c'était trop encore. Nous avions tous les deux horreur de son silence, de sa pâleur, de ses yeux rouges de larmes, de son air sombre, de sa politesse glacée.

— Puisqu'il voit que je ne l'aime pas, disais-je, pourquoi s'obstiner à m'aimer ?

Un soir arriva chez nous une femme, habillée d'une robe en loques, qui avait l'air d'une mendiante, mais dont le visage se cachait sous un voile brodé.

Elle découvrit sa figure.

— Cecca ! m'écriai-je en la reconnaissant, quelle a donc été ta conduite pour que tu tombes dans une pareille misère ?

Elle éclata en sanglots :

— Regarde, fit-elle au milieu de ses larmes, ils m'ont coupé les cheveux, et si tu voyais mon corps ! depuis les épaules jusqu'aux jambes, ce n'est qu'une plaie.

— Mais la raison de tout cela, Seigneur Jésus !

— Ah ! la raison ? je ne la sais pas. Sous prétexte que j'avais eu des relations avec un maure, on nous a saisies, Morosina, une servante et moi, on nous a jetées en prison et...

Elle ajouta, accablée de honte :

— On nous a fouettées toutes nues par la Mercerie. Ah ! il y a du sale monde sur la terre, vois-tu !... jusqu'à un de mes anciens amants qui m'a craché à la face !

— Pauvre petite !... Et Morosina aussi a été fouettée ?

— Non, elle avait de l'argent : elle a pu échapper au supplice, elle s'est sauvée à Ferrare, mais moi, je n'avais pas un ducat dans ma bourse ; alors voilà ce qui est arrivé !

Un sanglot étrangla ses paroles.

— Mais qu'est-ce qu'ils ont donc maintenant à Venise, m'écriai-je, pour persécuter les femmes ?

— Ils ont qu'ils se laissent tous conduire par cette couille molle de Martino de Calabre, par ce frère-sans-poil, comme on l'appelle, qui ne voudrait pas qu'il y eût d'autres femmes que des nonnes sur la terre !... Oh ! je voudrais posséder seulement vingt ducats ! oui, avec vingt ducats j'aurais un homme pour assassiner cette canaille !

Puis elle reprit tristement :

— Ce sont mes pauvres cheveux que je regrette ! Je suis sans doute devenue bien laide, que tu n'as pas un petit baiser pour moi.

— Non, Cecca, dis-je, tu n'es pas laide (je ne voulais pas l'attrister, car, avec sa tête rasée, je la trouvais affreuse) ; seulement j'ai donné mon âme ; ne me parle donc plus d'amour : c'est avec plaisir que je te reçois chez moi, mais à cette condition.

Cecca versa de nouvelles larmes, mais je ne m'en préoccupai pas, et, pour lui bien montrer que tout était fini entre nous, comme Guido s'approchait, j'allai vers lui et l'embrassai devant elle.

L'heure du souper étant venue, nous nous mîmes à table sur la terrasse. Le parfum des fruits, des sauces et des aromates, les belles couleurs des vins, la certitude d'avoir, ce soir-là, un abri rendirent à Cecca de la gaieté, lui firent oublier sa honte et son malheur. Avec cette impardonnable étourderie qui lui était coutumière, elle alla jusqu'à rappeler, à moi et à Fasol, nos aventures galantes.

— Eh bien ! seigneur Fasol, vous devez m'en vouloir...

Heureusement elle comprit le coup d'œil que je lui lançai, et, comme Fasol gardait le silence, elle se tourna vers mon ami, remplit une coupe en son honneur.

— A la santé du seigneur Guido, dít-elle.

Elle but d'un trait.

J'allais la remercier de sa courtoisie, quand je la vis pâlir, jeter la coupe qu'elle tenait encore, porter la main à son cœur et enfin tomber lourdement sous la table.

Guido et moi, épouvantés, nous courûmes à elle, et nous essayâmes de la relever, mais elle retombait inerte : elle ne respirait plus.

— Fasol, criai-je, venez donc ! que faites-vous !

Fasol demeurait immobile : ses dents claquaient; il tremblait de tous ses membres.

— Qu'avez-vous, Fasol, qu'avez-vous? répondez!

— C'est trop atroce, fit-il, c'est trop atroce !

Et prenant la fiasque qui se trouvait devant

Guido, il se remplit une coupe pleine qu'il approcha de ses lèvres. Je remarquai son mouvement et lui arretai le bras.

— Misérable ! dis-je en lui arrachant la coupe et en la lançant avec la fiasque dans le jardin.

— Assassin ! s'écria Guido en lui sautant à la gorge.

— Vous, dit Fasol, qui parvint à se dégager, vous n'avez pas à m'accuser : je vous ai sauve la vie, j'ai bien le droit de la reprendre.

— C'est toi que nous allons tuer ! m'écriai-je et je saisis un poignard.

— Tuez-moi, répétait-il, tuez-moi, vous m'avez assez fait souffrir pour que je ne tienne plus à l'existence.

Mais me ravisant :

— Nous n'avons pas besoin de ta mort. Jure-moi seulement que tu n'as pas essayé, autrement que par cette fiasque, de nous faire mourir.

Il répondit d'une voix sourde :

— J'ai été meurtrier une fois : c'est assez.

— Alors va-t-en ! misérable, repris-je, sors d'ici au plus vite, que je ne te revoie jamais !

Il était à mes pieds ; il essayait de me prendre la main.

— Oh ! pardonne-moi, disait-il, si tu connaissais la torture que tu m'as infligée, tu aurais pitié de moi !

— Avoir pitié de toi ! meurtrier ! avoir pitié de toi, mais n'est-ce pas déjà se montrer bien miséricordieux que de ne pas te livrer à la justice?

Il partit en sanglotant ; mais, quand il passa devant le cadavre de Cecca, il s'agenouilla.

— Pauvre enfant, fit-il, qui es venue te mêler à nos douloureuses passions !

Ce fut un soir abominable, un soir maudit où il me semble que Dieu s'est vengé en quelques moments de tout le bonheur que nous avions goûté sans lui. A peine Fasol était-il parti, à peine, aidée de deux servantes dévouées, avais-je déposé le corps de Cecca sur un lit, en attendant de l'ensevelir, Guido chancela, eut un faible cri.

— Nichina ! appela-t-il.

Et il s'affaissa.

J'eus l'impression qu'on me jetait dans la mer. Je me précipitai vers mon bien-aimé et lui saisis la main. Je pense qu'il a vu mon angoisse ; oh ! oui, car ses yeux, au dernier instant, m'ont dit adieu, avec tant d'amour, avec tant de regret! mais aussitôt j'ai senti l'effroyable rapidité de la mort qui venait obscurcir son cher regard, on n'avait pas eu le temps de le porter dans sa chambre qu'il n'était plus.

Et d'abord je ne voulus pas croire qu'il m'avait abandonné. La vie jusque-là m'avait donné trop d'espoir pour que je fusse capable de concevoir un tel malheur. Je le caressais, je le baisais, je l'appelais des noms les plus doux. Je priais Dieu, la Vierge et les Saints de me le conserver. Et je me couchais sur son corps, baisant ses lèvres glacées, essayant de toute la chaleur de mon haleine, de toute l'ardeur de ma passion, de lui rendre la vie, espérant un miracle, n'imaginant point que cette chère œuvre de beauté pût être ainsi détruite. Hélas, mon bien-aimé Guido, l'homme pour qui j'avais tout fait et tout souffert, était devenu un pauvre mort.

Quand mon esprit eut accepté l'odieuse vérité, ma douleur fut infinie. Si alors je ne me suis pas tuée de désespoir, c'est que le désir de venger Guido soutint mon existence. Après avoir pleuré toutes les larmes de mon corps, mon chagrin se changea en une immense colère, en une soif horrible de represaille. Je ne doutais pas que Fasol eût empoisonne mon ami.

— Exécrable traître! disais-je, je veux que l'on t'écorche tout vivant! je veux que l'on t'écartèle ! je veux que l'on t'arrache la langue ! Ou plutôt que l'on t'enferme dans une geôle où tu te lamentes des années au milieu des plus lents et des affreux supplices !

Courant alors à mon bien aimé qui reposait sur son lit entre quatre flambeaux de cire :

— Oh! Guido, m'écriais-je, je lui ferai expier son meurtre! oui! je te le jure!

J'écrivis le lendemain au Conseil des Dix, dénonçant Fasol comme assassin.

Déjà, une réaction violente s'opérait contre son œuvre et ses idées. Le frère Martino de Calabre l'accusait volontiers, du haut de la chaire, de corrompre les jeunes gens par ses œuvres sensuelles, et lui reprochait d'avoir peint, jusque sur les murs des églises, les plus éhontées courtisanes. Sa vie était un scandale pour la République. Ne prétendait-on pas l'avoir vu naguère se promener, en pleine Mercerie, escorté de toutes les femmes qu'il avait représentées dans ses Bains de Diane, créatures de mœurs inavouables et dont ce sultan avait composé son sérail? Seule l'impunité dont il jouissait était un crime, et Venise ne pouvait pas se déshonorer plus longtemps. Les sermons de Martino trouvaient un écho jusque chez les élèves du peintre qui ne pardonnaient point à leur maître sa gloire persistante, et, soit par austérité, soit par intérêt, tous n'attendaient qu'un prétexte pour se lever en masse contre lui. Ma dénonciation devait donc être très bien accueillie.

Cependant j'avais fait appeler un médecin auquel je racontai les empoisonnements. Comme il voulait examiner le corps de Cecca, j'entrai avec lui dans la chambre mortuaire. Je fus saisie d'horreur : le cadavre était devenu noir comme de la suie et répandait une odeur insupportable. Je me couvris la face et sortis en toute hâte; puis, nous allâmes ensemble voir mon bien-aimé. Le médecin, avec des mains brutales, comme s'il ne sentait pas quelle âme tendre et passionnée avait frémi sous cette chair, dénoua la chemise, rejeta le drap, dévoila le corps. Il n'était que raidi, gardait quelque chose des grâces de l'existence, et l'ombre, qui emplissait les orbites, qui cernait la bouche, conservait au visage une grave, une majestueuse beauté.

— Votre ami n'a pas été empoisonné, dit le médecin.

Au même moment on m'apporta une lettre où Fasol m'annonçait son arrestation et me suppliait de ne pas le croire coupable.

« Nichina, écrivait-il, je suis innocent de la mort de Guido. C'est ton amour, ce sont tes imprudences qui l'ont tué. Ne m'accuse pas d'un crime que je n'ai pas commis. Tu me frappes, et moi je ne puis m'empêcher de t'aimer. »

Cette lettre m'atterra.

En pensant que j'avais causé la mort de mon ami, ma douleur s'aviva encore et je remplis la maison de mes gémissements. Je m'en allais de chambre en chambre, heurtant la tête contre la muraille, me plaisant à me faire du mal, voulant et toutefois n'osant pas en finir avec l'existence.

Il fallut me résigner à l'ensevelir, et ce fut un moment atroce quand je vis le cercueil entrer dans sa chambre. Je restais agenouillée devant ce lit où Guido avait souffert, où il avait aimé; je songeais à toutes ces journées de peine, d'espoir et de joie, et il me semblait qu'avec sa pauvre dépouille, c'était ma vie qu'on allait emporter.

Je courus chercher toutes les roses des rosiers qui se trouvaient au fond du jardin, à l'endroit où nous nous étions embrassés le premier jour et j'en remplis le cercueil. Mais comme je baisais mon bien-aimé une dernière fois, ne pouvant me décider à l'abandonner à la terre, j'entendis un grand bruit dans la maison et le bargello entra, en même temps que plusieurs hommes de police.

— Que voulez-vous ? demandai-je.

— Nous venons chercher le corps.

Et il me montra l'ordre du Conseil des Dix qui réclamait le cadavre de Guido pour le faire examiner.

— D'abord il n'a pas été empoisonné, repris-je, et puis qu'il l'ait été ou non, ça ne vous regarde pas, c'est mon affaire ! Vous n'avez pas besoin de lui. Mon Guido est à moi, à moi ! entendez-vous ? Ah ! vous venez chercher mon bien-aimé, et vous vous imaginez que je vais vous le livrer comme cela, l'abandonner à vos outrages !

— Certainement, répliqua le bargello, c'est l'ordre.

— Tiens! voici le cas que j'en fais de ton ordre!

Et le lui arrachant des mains, je m'en essuyai le derrière.

— Qu'on arrête cette femme! commanda-t-il.

Mais moi, me couchant sur le corps de Guido :

— Venez donc nous prendre! m'écriai-je.

Il y eut un combat entre les hommes qui avaient apporté le cercueil, mes serviteurs et les zaffi. Pour moi, je me sentis tout à coup enlevée par les jambes et les épaules et jetée brutalement par terre. Puis, j'entendis tous ces gens descendre très vite dans le jardin. La chambre était déserte et le cercueil vide. Me relevant aussitôt, je courus à la fenêtre et j'aperçus les zaffi qui arrachaient à mes domestiques le corps de Guido et le lançaient sur une civière. Je tombai évanouie.

Quand je repris connaissance, j'étais couchée sur mon lit et le médecin était auprès de moi qui dormait. Une image effrayante me poursuivait sans trêve. Je voyais Fasol tout ensanglanté, hurlant de douleur dans la chambre de torture, tandis qu'il criait et maudissait mon nom. Alors songeant à l'amour que Fasol avait pour moi, je me désespérais de l'avoir accusé.

— Docteur! appelai-je.

Le médecin se réveilla en sursaut.

— Docteur, dis-je, je veux partir pour Venise. Et vous viendrez avec moi. Vous direz au Conseil des Dix qu'il n'y a pas eu d'empoisonnement.

Il me crut folle.

— Ma chère enfant, dit-il, vous êtes malade. Il est nuit. Dormez, nous verrons plus tard ce qu'il faudra faire.

Le lendemain, bien que je fusse très souffrante, je partis avec le médecin qui consentit à m'accompagner. A peine arrivée, j'essayai de savoir des nouvelles par les amis de Fasol, mais, quand ils ils ne l'attaquaient point franchement, ils n'osaient pas se prononcer en sa faveur. Ils paraissaient d'ailleurs ne rien savoir de ce qui se passait.

Nous ne pûmes obtenir aucune grâce. On refusa d'entendre notre déposition, de même qu'on refusa de nous livrer le corps de Guido, de nous dire s'il était enseveli et en quel endroit. J'appris seulement que l'accusateur de Fasol devant le Conseil des Dix s'appelait Volonta. Comme, devant un ami, j'exprimais mon intention d'aller voir cet homme :

— Il ne vous accordera rien, fit-il. Volonta est insensible aux grâces d'une femme; il possède, il est vrai, de nombreux enfants, mais il les doit à la générosité de ses voisins.

— Mais quel homme est-ce donc? demandai-je.

— C'est le fils d'un batelier et d'une cuisinière. Cette femme a décidé un sénateur, dont elle était la maîtresse, à le reconnaître pour son enfant, et c'est ainsi que ce misérable, qui n'a pas une goutte de sang noble dans les veines, qui n'a reçu aucune éducation, qui n'est pas vénitien, qui n'est même pas homme! se trouve au Conseil des Dix et jouit d'une haute autorité dans la République. Tant l'ignorance et la grossiéreté ont de valeur aujourd'hui, que Frère Martino de Calabre appelle la populace l'élue de Dieu et, aux derniers des êtres, assure les premiers rangs!

— Alors, vous n'espérez pas qu'il sauvera Fasol?

— Je suis sûr, au contraire, me répondit-on, qu'il fera tout ce qu'il lui sera possible pour le perdre. Il a contre lui toute la haine du rustre pour le génie.

Le jour où devait se rendre le jugement, je me souvins du moyen qu'employa l'anglais Craddock pour pénétrer au Conseil, et, avec quelques pièces d'or, je me fis conduire jusqu'à une petite lucarne, d'où j'assistai à la séance.

Le Doge, ses conseillers et les dix sénateurs prirent place devant une table, tandis que des gardes amenaient Fasol. Je fus étonnée du changement qui s'était produit dans toute sa personne : ses yeux semblaient s'être voilés, sa barbe et ses beaux cheveux noirs étaient devenus blancs et cet homme igoureux, ardent, plein de puissance et de viva-

cité, n'avait plus que des mouvements fatigués et lents comme s'il eût, en quelques jours, perdu toute sa force.

Volonta qui était un petit avorton pâle et fluet, sans rien de saillant dans la physionomie que des yeux encadrés de rouge, féroces et fixes comme ceux des oiseaux de proie, exposa le crime d'une voix bégayante, tantôt précipitant et tantôt traînant ses phrases. Il demanda pour l'accusé les plus terribles châtiments.

Le vote eut lieu aussitôt et, dès qu'il fut terminé, Volonta prononça la sentence :

Fasol, à la majorite des voix, était condamne aux galères.

Je fus prise d'un tremblement, lorsque Fasol, entraîné par les zaffi, s'en alla les yeux vagues, l'air indifférent. Je pensai que la raison l'avait abadonné.

Volonta crut qu'avant de lever la séance, il n'était pas inopportun d'adresser un discours à ses collègues, et ce fut ainsi qu'il leur parla :

— Puisse cette condamnation servir d'exemple à tous, dit-il, et bien montrer où la science conduit. Si j'étais le maître, il y a longtemps que les Universités seraient fermées et qu'on brûlerait ces livres abominables, refuge du Diable et des sept péchés capitaux. Moi qui ne suis pas allé à l'Université de Padoue, moi qui sais à peine écrire mon nom, eh bien ! vous voyez, je suis un honnête homme, marié, père de famille et ayant de la fortune, tandis que ce bandit qui savait le grec, le latin, la médecine, peignait — je ne m'y connais pas, grâce au ciel ! mais on prétend qu'il avait, dans son art, quelque habileté, — tandis que ce bandit est aujourd'hui galérien. Et encore n'a-t-il pas tout ce qu'il mérite. Je ne puis m'empêcher de regretter, par amour de la justice, que cette canaille soit seulement condamnée aux galères ! Je regrette, que nous n'ayons pas réussi à mieux prouver le crime de ce coquin, car, quand bien même il n'aurait assassiné personne, il méri-

tait un autre supplice. Il fallait lui couper la main pour actes d'indécence, la langue comme blasphémateur et le brûler vif comme athée.

Mais comme il se rasseyait, Foscolo, l'un des sénateurs se leva et dit :

— La République vient de se déshonorer à jamais en condamnant un homme qui l'a couverte de gloire. Une telle sentence n'a pu être dictée que par un bâtard, par ce fils d'une cuisinière, le Volonta, brute qui veut faire de la grande cité d'aristocratie et d'art une taverne pour les gondoliers, les frocards et les marchandes de légumes ! Quant à moi, je déchire ma robe, puisqu'un domestique de la populace a le droit de s'en revêtir pour prononcer ses iniques jugements.

A ces outrages, Volonta se leva et voulut se jeter sur son insulteur.

— Ne me toucche pas, charogne ! continua le prégat, je ne veux pas que mon épée se souille de ton sang. Car tu n'es bon qu'à être bâtonné par une valetaille, mais peut-être, quelque jour, me donnerai-je ce plaisir.

Là-dessus, Foscolo sortit, et je quittai ma cachette J'étais accablée de désespoir.

— Ah ! me disais-je, j'ai fait le malheur de tous ceux qui ont voulu m'aimer, et l'homme à qui je sacrifiais les autres, n'est plus, et j'ignore même sa sépulture !

Je sanglotais si haut que tout le monde se détournait. Deux jeunes gens vinrent près de moi et, trouvant mon chagrin ridicule, éclatèrent de rire.

— Tiens ! fit l'un, Nichina qui s'apitoie sur ses victimes !

— Ou sur ses propres misères, reprit l'autre ; ce doit être son ruffian qui l'a battue.

Comme je traversais la place Saint-Marc, j'aperçus une vieille dame en noir qui me demanda si j'avais des nouvelles du Conseil. Sans penser à ce que j'allais faire, je lui appris l'affeuse sentence. En entendant le mot galères, elle fut si émue qu'elle tomba sans connaissance. C'était la mère de Fasol. Elle est morte de chagrin, la pauvre vieille ! et le

fils de Fasol, sans famille, a été recueilli par les Dominicains.

J'étais allée cacher mon immense douleur dans cette maison de campagne; je n'y recevais personne, et je passais mes journées à pleurer. Parfois une servante, touchée de mon affliction, s'approchait de moi et essayait de me consoler, mais je la renvoyais à son travail.

— Laisse-moi, disais-je, la meilleure consolation est encore de penser à ceux que l'on a aimés.

Je finis par me croire malade. On alla chercher un médecin de Padoue, messer Cornelio Griffo, qui était l'ami de Vesale et qu'on regardait comme un des plus savants docteurs de la région. C'était un homme à la fois calme et empressé. Comme il courait toujours, il n'avait le temps de s'étonner de rien. Après lui avoir révélé mon état, je m'écriai tout à coup :

— Docteur, il me semble que je suis un monstre.

— D'où vous vient cette idée ?

— Je souffre tant que je dois être une grande criminelle.

— Où souffrez-vous?

— J'ai le cœur malade.

— Vous mangez, vous digérez bien ? Montrez votre langue. Découvrez-vous un peu. C'est parfait. Vous êtes une fort saine et fort belle personne. Et vous n'avez pas à vous occuper de votre cœur.

Il allait se retirer lorsque, sentant une vive démangeaison, je levai ma jambe et laissai voir ma chemise.

— Oh ! oh ! qu'avez-vous là ? dit Griffo qui revint vers moi.

— Rien, docteur ; c'est une piqûre de zanzaire.

— C'est très grave. Il y a cinquante ans, mon grand-père a vu mourir une femme qui avait été piquée, comme vous, par un moustique. Nous n'avons pas une minute à perdre : il faut vous couper la jambe.

— Docteur, j'aimerais mieux mourir que de me láisser faire.

— Je vois que vous avez encore les préjugés de la foule. Pourtant l'opération est bien simple, je vous assure. Et vous vous portez ensuite à merveille. Tenez, je reviendrai demain avec de beaux instruments tout neufs.

— C'est cela, revenez demain : seulement, on ne vous recevra pas.

Prévenue de l'innocente manie de Cornelio Griffo, je ne me préocupais point de la fin de sa consultation, mais ses premières paroles m'avaient rassurée : j'étais contente de savoir que je me portais bien.

Malheureusement, en dépit des prescriptions du médecin, je m'occupais de mon cœur et je ne savais où trouver la guérison. Je voulus confesser à un prêtre toutes les peines que le bon Dieu m'avait envoyées, espérant que j'en serais un peu soulagée. Je m'adressai au curé de la paroisse, Après lui avoir fait l'aveu de mes péchés, qu'il voulut bien écouter avec le plus grand intérêt, je lui demandai s'il ne croyait pas qu'il serait sage, pour moi, de terminer dans un cloître une existence si pleine de tempêtes. Il me regarda le visage en détail.

— Ce serait dommage, me dit-il, ma chère enfant, d'enfermer dans un couvent une pareille beauté. Etes-vous riche ?

— Assez, répondis-je.

— Eh bien ! faites-moi une petite aumône pour mes pauvres et mon église : dix mille ducats, par exemple, si cela ne vous gêne pas. Et soyez assurée que le Seigneur vous accordera son pardon.

Je sortis du confessionnal, tout heureuse d'en être quitte à si bon marché. Mais, comme j'allais franchir le seuil de l'église, je songeai qu'il serait convenable de remercier le prêtre d'avoir réglé mes affaires avec le bon Dieu.

— Monsieur le curé, dis-je en revenant vers lui, je suis une malheureuse femme ; je vis seule à la campagne ; j'aurais besoin de vos avis, de vos

préceptes, de vos consolations. Voulez-vous venir manger un perdreau dimanche prochain avec moi?

Il accepta, non sans m'accabler des plus humbles compliments; et je pensai que le bon Dieu ne m'en voudrait plus, une fois que j'aurais reçu à ma table ses représentants. Pourtant, j'eus quelque ennui, en regardant le prêtre, de voir qu'il avait une loupe, le ventre proéminent et la soutane grasse.

Dans ces jours-là, Michele des Etoiles vint me demander l'aumône en habits d'une extrême élégance. Je fus étonnée qu'il eût la bourse si plate et le corps si bien paré.

— J'ai mis, dit-il, toutes mes économies à m'acheter un costume, car on ne donne point aux pauvres honteux.

— Savez-vous, repris-je, que vous n'avez pas trop mauvais air avec votre chapeau à plumes?

Alors, me coulant un regard à me prendre l'âme :

— Voulez-vous que nous allions au fond de votre jardin, dans la charmille : nous nous verrons plus à l'aise?

Je ne sais si c'était la chaleur, le soleil, ou d'avoir beaucoup pleuré, mais j'éprouvai un grand bien-être à m'étendre avec lui sur la mousse. Son enthousiasme me fit oublier sa laideur.

— Ne prétendiez-vous pas autrefois, lui dis-je, durant l'un de ses intermèdes, que seule l'union des âmes avait quelque importance?

Il me répliqua :

— Je le croyais, en effet, au temps où je pensais avec l'Ecole. A présent je me moque de ma philosophie ancienne, quoiqu'elle m'ait été bien utile. Car, voyez, Nichina, combien ma chasteté passée m'a conservé de vigueur. Le véritable avantage de la philosophie, c'est de garder les corps intacts pour la vieillesse. Moi-même, je commence à vivre de trop bonne heure. J'aurais dû attendre à avoir des cheveux blancs. A cinquante ou soixante ans, on aborde l'existence ingambe, alerte, avec des

trésors d'expérience, des goûts raffinés et cette jolie fleur de naïveté qu'a entretenue l'étude. Et puis, n'est-ce pas amusant d'arrêter sur la route de pauvres vieillards de votre âge qui ne marchent qu'avec des béquilles pour leur dire : « Je fais les sottises que vous faisiez quand vous aviez vingt ans. Donnez-moi donc des conseils. » Car leur sagesse les encombre et ils se réjouissent de vous montrer qu'ils sont encore bons à quelque chose.

Mais au milieu de nos babillages, de nos baisers, le souvenir du passé se réveillait, plus torturant qu'une brûlure.

— Dans quel monde criminel ai-je vécu ! m'écriai-je.

Michele des Etoiles alors me rassurait.

— Ma chère amie, disait-il, nous vivons tous dans un monde de ce genre, et nous sommes tous criminels : le Doge qui déclare la guerre, le voleur qui assassine, l'amoureux qui tue, l'enfant qui martyrise les animaux, le chat qui étrangle la souris et le chien qui étrangle le chat. Nous ne pouvons même pas concevoir un Dieu qui ne soit pas criminel, car c'est une absurdité d'imaginer qu'un être tout puissant puisse permettre ce qui lui déplaît si fort. Acceptons donc le meurtre comme une loi du monde, sans nous effrayer trop d'y être soumis. Nos existences ne sont probablement pas plus précieuses que celle du zanzaire qui veut prendre notre sang et auquel nous prenons la vie, pour le punir d'attenter à notre bien-être.

Nous étions sortis de la charmille et nous nous promenions dans le jardin, quand Michele, absorbé par le système du monde qu'il voulait me décrire, avança une jambe vers l'étang qui borde ma propriété. Heureusement je le retins par la manche : il eut un grand frisson.

— Cette fois ! dis-je en souriant, vous ne nierez pas que vous ayez eu peur. Vous voyez bien que votre vie est précieuse !

Je vis Michele rougir.

— C'est l'instinct, reprit-il, qui a produit ce mouvement, et non pas la raison. D'ailleurs, je

tiens à l'existence et je prétends que chacun doit y tenir, la défendre soi-même ou, ce qui est plus périlleux, la mettre sous la protection des lois. Je m'amuse seulement de voir qu'on la divinise et qu'on immole chaque jour, en son honneur, des hécatombes. Quand j'ai quitté Venise, on mettait à la torture trois beaux garçons qui avaient assassiné un homme de quatre-vingt-dix ans pour se partager ses trésors entre eux et leurs maîtresses. Sacrifier ces jeunes gens à ce vieux cadavre, n'était-ce pas un excès de déférence à l'égard des héritiers ?

— Ah ! m'écriai-je, je voudrais bien être, comme vous, sans scrupule ; je serais moins malheureuse.

Le séjour de Michele me réconforta : je repris du courage et je commençai à renouer d'anciennes liaisons. Mais, comme Michele finissait par s'imaginer qu'il était le maître chez moi, et qu'il choquait mes hôtes par son langage, ses manières libres, je lui remplis sa bourse et le priai d'aller voir à Venise si mon souvenir était préférable à ma personne. Il comprenait toutes les nécéssités de l'existence ; aussi, à son départ, me salua-t-il fort poliment.

— Je m'en vais écrire un poème pastoral, me dit-il en me quittant. On y verra des bergères qui se nourriront de l'air du temps et le loup n'y paraîtra qu'à la fin.

Je l'accompagnai jusqu'à la terrasse et le regardai s'éloigner. Il n'avait pas fait cinquante pas sur la route qu'il fut assailli par une bande de jeunes gens qui l'accablèrent d'injures.

— Fourbe ! Imposteur ! Hypocrite ! criaient-ils.

J'envoyai mes domestiques chasser ces mauvais garçons. Michele alors revint vers moi, me remercia, et, tout en secouant la terre dont on avait couvert ses habits :

— Ce sont, dit-il, des étudiants de Padoue qui ont suivi mes leçons sur l'amour platonique et ne me pardonnent point maintenant de venir voir une courtisane. Ces pauvres enfants en sont encore à ma philosophie de l'hiver dernier. Ils ne se tiennent

pas au courant de mon évolution. Pardonnez-leur, mon Dieu !

Il s'en alla enfin, et je ne l'ai jamais revu depuis. On m'a dit qu'il a fait un beau mariage. Cela ne m'étonne pas. Avec les années, l'argent, qu'il méprisait d'abord, lui avait paru digne de ses ambitions.

Peu de jours après son départ, comme j'allais entrer à Saint Antoine-de-Padoue, je me heurtai contre une femme en haillons qui balayait les marches. Quelle ne fut pas ma surprise en reconnaissant Lucietta ! Les larmes me coulèrent sur les joues.

— Oh ! ma pauvre petite sœur ! m'écriai-je.

Lucietta laissa le balai, se frotta les yeux et rougit de honte en m'apercevant.

— Comment en es-tu venue là, continuai-je, on m'avait conté que tu étais partie pour Trente avec un riche gentilhomme ?

— Ah ! c'est l'amour qui m'a mise où je suis.

— Je t'ai toujours dit que tu avais trop de cœur, que cela te jouerait un mauvais tour.

— Que veux-tu ? Le bon Dieu est le maître ! Et toi-même, Nichina, on m'a raconté que tu avais eu une grande passion ?

— Il faut bien jeter sa gourme. Je suis sage à présent. Car, vois-tu, Lucietta, on pouvait autrefois se permettre d'avoir du sentiment dans notre métier, mais aujourd'hui, celles qui en montrent un peu sont perdues. Les hommes ne savent plus se conduire honnêtement avec la femme. Demande au gentilhomme le plus riche du monde de te donner seulement la moitié de sa fortune : il t'enverra promener. Aussi, puisqu'ils sont des porcs, soyons donc à notre tour des truies !

Et comme Lucietta regardait avec envie mon voile et mes jupes brodées :

— Tu vas venir dîner chez moi, et si ma maison te plaît, tu y resteras. Et, vois-tu, je serai bien heureuse de causer d'amour avec toi. Nous avons assez souffert toutes deux pour prendre

plaisir à nos confidences. Attends-moi un instant. Je vais mettre un cierge à Ma Dame et je te rejoins.

Pendant le trajet, nous vînmes à parler de notre sœur Costanza et je lui demandai si elle savait ce qu'elle était devenue.

— Tout le monde, fit Lucietta, s'était tourné contre elle. On ne tarissait pas en reproches. « Pourquoi, lui disait on, avez-vous épousé un juif? — Mais je l'ai trompé. — C'est encore plus mal! Vous deviez vivre honorablement avec lui et tâcher qu'il mourût avant vous pour que sa fortune passât entre des mains chrétiennes. Vous vous seriez remariée ensuite. » Costanza, voyant qu'elle ne pouvait obtenir du monde la considération, n'a plus songé qu'à s'enrichir. Elle fait maintenant concurrence à la Bombarda et s'occupe de fournir des maîtresses discrètes et de bon ton au clergé. Je suis allée un jour lui demander de me trouver un amant. Elle m'a jetée à la porte, disant que je manquais trop de tenue pour prétendre à un pareil honneur.

— Pauvre Cietta!

Nous entrâmes à la villa et ma sœur, passant devant la cuisine, respira le parfum de rôti qui cuisait. Comme elle avait faim, elle eut un mouvement voluptueux de narines et tourna le visage vers la fenêtre, où elle aperçut maman qui écossait des pois. Elle s'avança pour l'embrasser.

— Te voilà, Lucietta, s'écria maman sans s'étonner de la voir, bien qu'il y eût six ans qu'elle ne se fussent rencontrées. Elle lui rendit son baiser, puis reprit sa tâche.

— Pourquoi la mets-tu à la cuisine? me demanda ma sœur.

— Et où veux-tu que je la mette? Il faut bien qu'elle fasse quelque chose. Elle s'ennuierait à rester oisive. Et je ne puis pourtant pas lui donner les poésies de Petrarque, puisqu'elle ne sait pas lire, ni lui confier une harpe, car elle serait capable de la prendre pour un appareil à étendre le linge.

Laissons-la écosser des pois. Elle trouve cela très divertissant, je t'assure !

— Et moi, où me mettras-tu ?

— Où tu voudras, petite sœur ; tu courras même les hommes si cela t'amuse encore !

ÉPILOGUE

AUX JARDINS DE MURANO

Ayant parlé de la sorte, Nichina, pour sa récompense, voulut profiter du privilège dont elle jouissait d'être toujours élégante et de pouvoir se permettre les plus audacieux mouvements sans choquer l'assistance. Elle bâilla, s'étira, poussa un soupir, fit craquer son corps de jupe, tendit ses belles chairs sur son siège, appuya ses deux coudes sur la table et colla ses mains à ses joues. C'est ainsi qu'ayant eu le bonheur d'avoir deux pères, l'un donné par la nature et l'autre par la loi, elle mêlait avec agrément leurs façons, rappelant tantôt le cardinal Benzoni, tantôt Lucio Ferro le cordonnier.

— Voilà mon histoire finie, dit-elle, et j'en suis heureuse, car le temps est venu d'aller dans son lit se reposer ou se divertir avec de beaux rêves.

Nous nous approchâmes tous pour féliciter la conteuse. Arrivabene lui-même, malgré sa mauvaise humeur, sut trouver un compliment.

Comme on servait les rafraîchissements, je demandai à Nichina une explication,

— Il y a, dans votre récit, un passage que je n'ai point entendu et que je tiendrais cependant à connaître. Savez-vous ce qu'est devenu Fasol ?

— Mais il est toujours aux galères, répondit Nichina. J'ai demandé sa grâce au Doge ; il a prétendu qu'en cette époque d'austérité où c'est un crime de s'asseoir sur du velours et de porter des dentelles, un homme, qui professait autrefois avec tant de franchise l'épicurisme et vivait si volup-

tueusement, n'avait aucune grâce à espérer. On excuserait à la rigueur ses crimes, mais on ne lui pardonne pas d'avoir dans ses œuvres célébré le plaisir. Tous ceux qui furent liés avec lui regardent comme une honte de l'avoir connu. On efface ses fresques dans les églises et on enlève son nom des monuments qu'il a décorés. Mais je ne l'oublie point. Ainsi, il n'y a pas un mois, je lui ai envoyé un pâté avec une fiasque de vin de Chio. N'est-ce pas, maman, que tu es allée porter des friandises à Fasol ?

Madame Francesca Ferro, qui avait enfin abandonné son ouvrage, approuva sa fille.

— Pour du cœur, dit-elle, Nina en a, ce n'est pas ça qui lui manque. J'en suis même assez ennuyée, car cela me déshonore d'aller tous les deux mois voir un galérien. Il y a des gens qui me disent que c'est mon fils ; j'ai beau leur répéter que c'est seulement un amant de ma fille, ils ne veulent pas le croire.

Elle parlait toujours lorsque nous entendîmes au dehors, sous la pluie tombante, une galopade emportée. Un instant après, une servante à demi déshabillée, les cheveux épars, entrait comme une folle dans la chambre.

— Madame, le Doge qui arrive de Padoue !

— Comment ! le Doge ! le Doge est ici ?

— Oui, dans le jardin, avec toute une suite. Il demande si vous êtes couchée.

— Que le diable l'emporte ! s'écria Nichina. Ne pouvait-il pas me laisser tranquille cette nuit ! Je vais bien le recevoir : il peut s'y attendre !

Puis, s'adressant à nous :

— Vous, mes moines, vous m'obligerez en déguerpissant au plus vite. Il ferait une belle figure s'il vous rencontrait ! Et j'ai encore besoin de ses ducats, vous savez.

— Nichina, dit Arrivabene, vous n'allez pas nous envoyer dehors par un temps pareil : écoutez la pluie.

On eût dit que la mer se déversait dans le jardin.

— Qu'il pleuve ou qu'il vente, je m'en bats les flancs. Allons, partez vite et tâchez surtout qu'il ne vous aperçoive pas.

Comme nous prenions congé à la hâte de notre hôtesse :

— Et toi, maman, criait-elle, tu travailles quand il n'y a rien à faire, et tu restes à te croiser les bras quand nous sommes accablés d'ouvrage !

— Mais qu'y a-t-il donc, ma fille? demanda Madame Francesca Ferro, qui restait tranquillement assise sous cet orage de paroles qu'elle ne soupçonnait même pas.

— Le Doge ! On te répète que le Doge est ici ! Veux-tu te dépêcher à préparer sa chambre ! Je vais te flanquer la fessée si tu ne veux pas te lever !

— Ah ! ma fille, que tu es de mauvaise humeur, ce soir, s'écria Madame Francesca en se retirant avec majesté.

Nous partîmes au milieu d'un va-et-vient de robes envolées, d'un déménagement de meubles et de coffres qu'on descendait à la hâte, d'une bousculade de grosses dames et de jeunes filles qui se jetaient les unes contre les autres dans leur précipitation de se rendre utiles.

Du jardin, sous l'averse, nous entendîmes le Doge entrer.

— Ma chère Nichina, dit-il, je vous baise la main.

— Et moi, je ne vous baise rien du tout. Est-ce poli de venir chez les gens, à cette heure, trempé comme vous êtes. Vous allez m'inonder toute ma maison. Et puis, ne vous imaginez pas que vous passerez la nuit à faire le joli cœur. Je suis fatiguée. Je vous tourne le dos et je dors.

Arrivabene s'était arrêté sur la route devant la terrasse. Je crus qu'il récitait les litanies de la Vierge.

— Ribaude ! criait-il, gouge ! crasse ! puanteur ! raccrocheuse de poux ! grenier de maladies ! ouvrière d'infection !

— A qui parles-tu? demandai-je.

Mais il continuait à crier sous la pluie :

— Ordure de Nichina ! puisse-t-on te sangler en pleine Mercerie ! puisses-tu pourrir dans un cachot ! puisse le Diable te mettre dans le derrière un fer rouge qui te consume lentement, puisse...

— Ah ! dis-je, Arrivabene, comme tu as l'estomac peu reconnaissant !

— Je n'admets pas les demi-hospitalites, répliqua le frère ; si on vous emplit le ventre, il ne faut pas qu'on vous fasse tremper la peau. Moi qui, justement, ai laissé mon manteau dans cette maison damnée !

— Au lieu de t'épuiser en injures, il serait plus sage de chercher un abri.

En ce moment, nous vîmes sauter au milieu de nous un petit moine encapuchonné, qui portait une lanterne :

— Je parierais, fit Arrivabene, que c'est le boute-fête de cette truie qui s'évade !

Mais aussitôt il reprit :

— Oh ! oh ! voilà mon manteau ! Je reconnais la tache du Trebbiano que j'y renversai l'autre jour !

A ces mots, le capuchon s'ouvrit et nous aperçûmes la figure espiègle de Polissena.

— Petite morveuse ! fit Arrivabene en la secouant brutalement, tu vas me rendre mes dix scudi tout de suite.

Je m'interposai entre eux.

— Que de tapage ! mon pauvre Arrivabene, pour une fois qu'il t'arrive de payer une femme.

— Eh bien, je lui laisse l'argent, mais qu'elle trousse sa robe.

— Sous l'averse, n'est-ce pas ? dit Polissena. Allons plutôt dans le pavillon du jardin. Personne ne nous y dérangera. Le Doge est en train de recevoir la semonce de Nichina. Quant aux gentilshommes, ils s'occupent de se partager les amies : vieille ou jeune, demoiselle ou servante, il n'y a pas une femme qui restera inoccupée.

Polissena se mit alors à courir et nous la suivîmes. Tout en marchant, Arrivabene, d'un œil fixe

et énormément agrandi, considérait, sous la jupe relevée, le mouvement prompt de deux petits pieds qui s'élançaient et glissaient dans la boue.

Nous entrâmes enfin dans le pavillon. Il était meublé d'une sorte de lit appuyé à la muraille et qui faisait le tour de la pièce.

— On ne donne à personne la clef de ce pavillon, remarqua Polissena, qui prit une voix enfantine. Moi, ze l'ai eue parce que ze suis bien zentille. C'est ici que Madame Nichina vient penser à Guido.

— Ou l'oublier.

— Oh ! dit Arrivabene, reniflant avec force l'odeur de la chambre. Comme cela sent l'amour !

— Nous avons de quoi nous réconforter, fit Polissena en découvrant plusieurs fiasques de vin et des gâteaux.

— Polissena, s'écria Arrivabene, je vous demande pardon : vous êtes une femme divine !

— Pas encore ! répondit-elle.

Le frère et moi, nous nous assîmes sur le lit, attirant sur nous Polissena dont nos genoux devinrent les assises. Sa jolie croupe remuait et dansait de plaisir.

— Voilà comment j'aime les divertissements, répliqua-t-elle, je déteste les fêtes cérémonieuses. Aussi, que je plains la pauvre Nichina de rester avec le Doge ! Un homme pareil, je ne saurais pas par quel bout le prendre !

La lanterne s'était éteinte, nous buvions et nous nous caressions dans les ténèbres. Tout à coup Polissena s'appuya si lourdement sur moi qu'elle me fit perdre l'équilibre. Nous roulâmes ensemble par terre et je la retins dans mes bras. Elle ne se défendit point. Sa bouche fraîche avait le parfum d'une poire fondante; sa langue souple enveloppait la mienne d'une caresse vive et délicieuse. J'oubliai le couvent, Carlona, toutes les choses de la terre.

— Eh bien ! Eh bien ! dit Arrivabene qui entendit nos soupirs et voulut prendre sa part de jouissance.

Mais Polissena lui lança une ruade qu'il reçut en pleine poitrine. Me rappelant alors son offre gracieuse de la soirée :

— Attends à demain, mon cher frère, je te céderai la place.

Quand Polissena reprit haleine :

— Je suis bien heureuse, dit-elle enfin, j'ai eu un amant de cette Carlona qui prétend qu'un homme, du jour où il la connaît, ne peut plus souffrir d'autre femme. Je lui apprendrai demain combien elle se trompe, et elle aura une belle fureur.

— Ah ! m'écriai-je, est-ce donc cela seulement qui vous rend heureuse !

Mais je ressentais une grande joie à l'idée que Carlona pouvait ne pas être morte, car si Polissena possède quelque grâce, la beauté de Carlona est d'une splendeur qui efface toutes les autres.

Aux premières lueurs de l'aube, Arrivabene était sur pied. Il avait passé la nuit à se lamenter sur sa solitude et à tenter d'y remédier « en mangeant son pain, comme il disait, à l'odeur du rôti ». Il réveilla brutalement Polissena. A peine avait-elle les yeux ouverts :

— Ma dette, payez-moi ma dette, répétait-il.

— Vous êtes le plus insupportable des moines, répliqua Polissena.

Elle se résignait pourtant au sacrifice, lorsque, se ravisant tout à coup :

— Tenez, dit-elle, j'ai un jeu de cartes. Faisons une partie. Si je perds, vous aurez tout de moi : le corps et l'argent.

Arrivabene accepta la proposition, mais Polissena eut beau demander plusieurs fois sa revanche, elle perdit toujours. A la fin, de rage, elle donna une grande claque au moine, et, se relevant avec vivacité, elle sortit du pavillon. Arrivabene la regarda s'éloigner avec une tranquillité souriante.

— As-tu vu, dit-il, comme je l'ai battue ? Ah ! je triche si bien au jeu que Polissena, elle-même, malgré toute sa défiance et sa ruse, ne réussit pas à s'en apercevoir. Vois, elle revient; je savais qu'elle tiendrait parole.

Mais Polissena, les yeux effarés, levait les bras au ciel d'un geste d'épouvante.

— Sauvez-vous ! Sauvez-vous ! fit-elle. Voilà le Doge !

Ennuyés de ce contre temps, nous prîmes nos manteaux et nous partîmes au plus vite, mais sur la route, nous entendîmes appeler. Nous nous retournâmes et nous aperçûmes Polissena qui, formant un cornet de ses mains, criait de toute sa voix :

— Arivabene ! J'ai eu les scudi et je ne t'ai pas eu !

Là-dessus, très alerte et sautillante, elle revint à la villa.

Lorsque Arrrivabene comprit qu'il était joué, il poussa des gémissements, proféra mille injures à l'adresse de Polissena et devint sentencieux comme un livre de morale.

— Seigneur ! dis-je, que tu vois la vie en noir ce matin. Il fait pourtant du soleil.

— Je me moque du soleil : j'ai toujours vu la vie comme aujourd'hui. Toutes les femmes sont des coquines, les hommes sont des fourbes, l'existence est une honte. J'ai mal à l'estomac, j'ai envie de me pendre.

— Ne fais pas cela, Arrivabene, de crainte que tu ne regrettes ta pendaison, avant qu'elle ne soit complètement achevée.

— Alors je vais me retirer dans le sein du Seigneur. Donne-moi ton rosaire, Lorenzo : je crois bien avoir oublié le mien chez cette gueuse de Bombarda.

Et le frère se mit dévotement à égrener le chapelet que je lui tendis, tandis que nous reprenions ensemble le chemin de Venise. Sur la route, nous vîmes venir une petite paysanne, dont le bras, se courbant avec élégance, soutenait un pot de lait sur la tête. Arrivabene, tout en finissant sa dizaine d'*Ave*, la mangea des yeux au passage. Puis, se troussant, il me montra sa virilité, toujours dressée, toujours prête aux batailles.

— En voilà une qui me coûte cher, dit-il, sûre-

ment elle me conduira quelque jour chez le Diable, si je n'y prends garde. Je voudrais me la couper comme Damascène.

— Comme Origène, tu veux dire.

— Damascène, Origène; cela n'a pas d'importance. Allons, veux-tu baisser la tête, coquine !

— Tu lui parles ainsi qu'à une personne?

— C'en est une aussi, et qui fait toujours sa grande dame : il n'y a pas moyen de lui résister.

Comme nous arrivions à Venise, nous passâmes devant de hautes murailles surmontées d'une croix et percées d'étroites fenêtres grillées.

— Ma sœur est supérieure de ce couvent, dit Arrivabene, si nous allions la voir ! Il y a bien dix ans que je ne lui ai dit bonjour, et je me sens l'esprit familial ce matin.

Nous entrâmes dans une pièce vide où il n'y avait pour amuser l'œil que des têtes d'anges soutenant un bénitier.

— Il faut toujours être deux quand on vient ici, dit Arrivabene, parce que, si l'un est fatigué, l'autre sert de siège.

Au bout d'une petite heure d'attente, nous vîmes arriver, dans une robe noire, une bonne paire de joues rouges qui semblaient se retirer de devant le feu. Il en sortit une grosse voix masculine. Dès qu'i l'entendit, Arrivabene en eut les larmes aux yeux.

— C'est ma sœur, ma pauvre sœur, me dit-il, celle qu m'a sauvé de l'Enfer. Une fois de plus les oraison d'une humble et sainte fille ont touché davantage le bon Dieu que les prières orgueilleuses d'un savant docteur. Pourtant étais-je une fripouille accomplie, en avais-je commis des crimes !... Quand je pense que ce petit choriste... Comment s'appelait-il donc, ma sœur ? ce petit choriste qui avait des yeux d'ange ?...

Pour toute réponse, la religieuse ramena ses sourcils sur ses yeux et sa bouche vers son nez.

— Et toi aussi, tu m'as donné de mauvaises

pensées ! C'est que tu étais un beau brin de fille dans ton temps, ma sœur.

— Allons ! allons ! fit la religieuse.

— N'est-ce pas qu'elle est encore jolie, ma sœur? dit Arrivabene en lui prenant le menton.

— Allons ! allons ! mon frère, dis-moi plutôt ce que tu fais à présent.

— Mais je suis un grand prédicateur ! J'ai prêché le carême devant le Doge. J'écris aussi, à mes moments perdus, des livres de piété; j'ai publié une vie de saint Boniface qui a été généralement fort goûtée.

— Tu devrais me la montrer, à moi qui aime tant la lecture !

— Je le ferais avec joie, ma chère sœur, mais malheureusement, tu n'y comprendrais rien. Il faut avoir étudié au moins dix ans la théologie pour en saisir les premières pages.

— Seigneur Jésus !

— C'est comme cela. Mais, ma sœur, n'aurais-tu pas une fiasque de vin pour me rafraîchir; je meurs de soif.

— Non, mon frère, nous ne buvons que de l'eau ici.

— Alors, sois sûre que je ne serai jamais ton aumônier, ma sœur. Les couvents où l'on ne boit que de l'eau sont maudits par Dieu. Aussi je te souhaite le bonsoir, ma sœur !

Arrivabene, en sortant, m'annonça son intention de ne point retourner chez les Frères mineurs et son désir de vagabonder dans les ruelles malfamées où le poussait sa soif de vin et de baisers. Je ne voulus point l'accompagner, mais craignant, moi aussi, de retourner au couvent où l'on ne pouvait manquer de m'imposer une rude pénitence, j'allai trouver mon secours et mon conseil, l'ennuyeux mais indispensable abbé Coccone. Nerina, la jeune servante, vint m'ouvrir, les joues en fleur, l'haleine chaude, toute guillerette.

— N'est-ce pas vous, me demanda-t-elle, qui avez assassiné votre maîtresse?

— Comment! dis-je, surpris et accablé de cette réception.

— Sainte Vierge! ce sont des choses qui arrivent! Il ne faut pas en être si honteux. Tenez, moi qui vous parle, il y a quinze jours à peine que je suis mariée et j'ai déjà envie de tuer mon mari.

— Oh! repris-je, attendez au moins jusqu'à la fin de l'année. Ce sera plus convenable. Et l'abbé Coccone est ici?

— Il est à Rome.

— Il a terminé son histoire de saint Pierre?

— Non. Il s'occupe en ce moment d'un autre travail. Il pense obtenir le chapeau de cardinal.

J'étais fort ennuyé de ce contre-temps. Je songeai alors à me retirér chez une vieille tante dévote et malade, qui ne sortait jamais de chez elle. Comme parent et comme moine, je ne pouvais manquer d'y être bien reçu. Je lui raconterais que le couvent avait brûlé et que je venais demeurer avec elle jusqu'à ce qu'il fût reconstruit. J'attendrais dans sa maison que Coccone vînt m'apporter un pardon ou un ordre d'exil. Ma tante, ainsi que je le pensais, m'accueillit avec grand plaisir et je m'installai chez elle. J'occupais mes journées en lectures, en entretiens pieux que je faisais à la vieille dame, et, pour me distraire, j'écrivais cette histoire. Cependant je ne vivais point dans l'oisiveté. Comme ma tante avait toujours peur de mourir et qu'elle ne voulait pas s'en aller dans l'autre monde sans confession, elle me sonnait à chaque instant pour m'avouer, au tribunal de la Pénitence, qu'elle avait eu, dans son lit, un geste indécent, ou qu'elle s'était assise devant son dîner avec trop de plaisir.

Un jour que le soleil était venu me trouver dans ma chambre, plus clair et plus joyeux que jamais, il me fut impossible de contenir mon impatience, et, au risque de me voir jeter dans un cachot, je sortis et je m'en allai à la promenade. Je passais sur le Rialto, lorsque je vis venir à moi un maure magnifiquement vêtu de chausses bouffantes et d'un manteau de soie tout neuf où, par malheur s'étalaient de larges taches de graisse et de vin.

Tout en regardant le visage du maure, je trouvais qu'il ressemblait beaucoup à Arrivabene, mais je ne voulais pas croire que le moine eût une parenté, même lointaine, avec cet infidèle. Il fallut bien pourtant le reconnaître quand il me frappa sur l'épaule. Il eut l'extrême courtoisie de prévenir mes questions :

— Que veux-tu ? mon frère, dit-il, je suis un aventurier. Je suis au service, pour l'instant, du capitaine Schifkat.

— Celui qui a failli le prendre à Nichina?

— Celui-là même. C'est un excellent homme. Tu n'as pas idée des dîners qu'il vous sert. Il a du Chypre tel que je n'en avais jamais bu d'aussi bon.

— Et à quel titre es-tu au service du capitaine Schifkat ?

— Je suis son médecin.

Je me demandai si je ne rêvais point.

— Comment ! repris-je, Arrivabene, tu as jeté le froc aux orties et tu es médecin d'un maure !

— Permets : j'ai jeté le froc aux orties pour qu'on n'y jetât point ma peau. D'ailleurs il ne faut pas croire, mon frère, que les maures soient des gens sans religion. Schifkat, en particulier, en sait fort long sur le bon Dieu. Quand je m'imagine qu'il se trompe et que je veux le réfuter, je ne me rappelle pas une ligne des Evangiles, tandis qu'il a toujours à la bouche des paroles du Prophète. Ah ! c'est un homme fort instruit.

— Et ta malheureuse sœur qui t'avait déjà converti une fois !

— Elle priera pour ma seconde conversion. Les nonnes n'ont rien à faire : ça l'occupera.

— Mais, comment peux-tu être médecin, mon pauvre Arrivabene?

— J'ai été quelque temps domestique chez le Docteur Cornelio Griffo, l'ami de Vesale et le médecin de Nichina. Il m'a appris divers préceptes de l'Ecole de Salerne et puis je l'ai vu couper des jambes. Alors, quand Schifkat est inquiet sur sa santé, je lui dis, par exemple :

Mingere cum bumbis,
Res est saluberrima lumbis.

Ce latin l'impressionne. L'autre jour, deux matelots avaient des plaies à la jambe, je la leur ai coupée. Par malheur, ils en sont morts. Comme Schifkat me faisait mauvaise figure, je lui ai dit qu'il donnait trop à manger à ses hommes, et que cet excès de nourriture avait compromis mon opération : il m'a rendu sa confiance. Désormais je puis exercer mon art sans crainte de perdre ma réputation. Aussi, j'y mets tout mon zèle. Je ne pense plus aux personnes; je ne songe qu'à la science. C'est bien intéressant, je t'assure, de considérer l'humanité comme de la chair à découper.

— Enfin, tout cela n'empêche pas que tu sois un renégat.

— Ah! s'écria-t-il en me quittant, où est la vraie religion?

J'étais encore tout troublé de cette étrange rencontre, lorsque j'en fis une, plus bizarre encore. Je poussai un cri de terreur en voyant s'avancer vers moi ma victime, la Carlona! Elle avait, comme par le passé, la même démarche fière, élégante et assurée, la taille élancée sur de vastes hanches, ainsi que ses joues roses de fillette et son doux regard bleu d'enfant capricieuse et naïve. Elle portait une collerette fine, ouverte sur sa gorge, et une robe légère et chatoyante lui dessinait la jambe à la façon des Levantines. Sa grâce, sa beauté, son costume excitaient l'envie de toutes les femmes. Un homme lui donnait le bras d'un air de complaisance furieuse et imposée. J'eus peur, un moment, que ce fussent des fantômes qui, jugeant mes remords trop faibles, venaient en accroître l'énergie, et déjà j'étais prêt à leur demander grâce quand Carlona laissa éclater son large rire de tudesque.

— Oh! ce costume, dit-elle.

Son compagnon se permit alors de lui adresser des remontrances à demi-voix.

— Toi! laisse-moi tranquille, et va boire ton malvoisie.

Elle fouilla dans son escarcelle, y prit un scudo, et le remit à l'homme qui s'éloigna.

— Mon mari, dit-elle.

— Mes compliments.

— Je ne m'attendais plus à te voir, mon pauvre Lorenzo.

— Ni moi non plus, Carlona. Mais tu n'es donc pas fâchée avec moi?

— C'est-à-dire que si je t'avais eu sous la main le soir de l'aventure, je t'arrangeais proprement le visage.

— Et à présent?

— A présent, j'ai oublié que je t'en voulais.

— Au fond, c'est une preuve de grand amour que je t'ai donnée là.

— Une preuve froide, tout au moins.

— Mais comment t'en es-tu tirée?

— C'est toute une histoire; je te raconterai cela: les gondoliers assistaient à ton exécution et nous ont repêchés de suite. Nous n'avons pas eu le temps de nous noyer. Tu ne sais pas t'y prendre! tu ferais bien, vois-tu, de te faire donner quelques leçons, une autre fois, avant d'assassiner ta maîtresse.

J'étais ivre de joie d'avoir retrouvé Carlona. Mais, me dis-je, puisque je ne suis pas assassin, on n'a point confisqué ma fortune; et, puisque je n'ai pas prononcé mes vœux, il sera facile de laisser quelque part ma robe de moine. Tous les biens m'étaient rendus à la fois. Mais le pendant que Carlona venait de donner à sa beauté m'affligeait fort. Je ne le lui cachai point. La charmante fille me rassura elle-même.

— Je t'ai trompé avec cet homme; veux-tu que je le trompe avec toi? Ce sera une compensation.

— Je veux bien, Carlona, mais dans combien de temps aurai-je envie de te jeter par la fenêtre?

— Ce ne sera plus toi qui m'y jeteras, ce sera mon mari.

— Alors je suis tranquille.

— On ne sait pas, dit-elle; qui peut répondre d'un amoureux ?

— Il t'aime donc ?

— Des fois. Quand il a bu son malvoisie.

Elle me dit que depuis notre dramatique entrevue, elle avait eu de mes nouvelles par un frère mineur qui était son directeur de conscience et avait béni son mariage. Elle m'apprit aussi que le Père Antonio venait de mourir en odeur de sainteté.

— Cela ne m'étonne pas, répliquai-je ; les bienheureux attendent le jour de leur mort pour sentir bon... Mais tu es donc devenue dévote ?

— Oh ! fit-elle, j'aime bien aller dans les églises l'été. Il y règne une si délicieuse fraîcheur. Et puis, quand je m'agenouille dans le confessionnal très sombre, cela me rappelle les jours de mon enfance où l'on me mettait en pénitence dans le cabinet noir... Mais, ajouta-t-elle, regarde comme le ciel est beau. Une petite partie amoureuse ne serait pas désagréable aujourd'hui. Il me semble que, depuis que tu es moine, tu dois avoir envie de goûter aux anciennes voluptés. Tiens ! touche-moi. Est-ce que j'ai changé ?

— Tu es toujours la plus belle des femmes, dis-je, après m'être assuré que la chair gonflait ses robes avec la même magnificence qu'autrefois.

— Oh ! mon mari ne m'a point fait maigrir. Je ne l'aime point.

— Pourquoi donc m'as-tu trompé avec lui ?

— Je voulais voir si je pourrais l'aimer. Mais ne perdons pas de temps. Profitons du soleil et de cette douce fin de jour. Si nous allions à Murano ?

— Je n'ai pas d'argent sur moi.

— J'en ai, moi. Je t'entretiendrai aujourd'hui. Mais d'abord change de robe. Mon frère, justement, qui est de ta taille, a laissé l'autre jour des habits de fête chez moi. Tu peux les prendre. Ils t'iront toujours mieux que ton sale froc. Et puis je n'aime pas sentir le moine dans mon lit. Tiens, voici ma clef. Va te changer et reviens vite. Nous irons ensuite chercher une barque. Allons ! vite !

Je me hâtai d'aller chez Carlona prendre des vêtements décents. Ce fut une bien grande joie de dépouiller pour toujours cette vilaine robe de frère mineur.

Je retournais vers mon amie, lorsqu'un mendiant s'approcha de nous et nous demanda l'aumône. Je le reconnus avec stupeur.

— C'est toi, Liello de Cecco, toi si riche autrefois !

— C'est moi ! ma maîtresse m'a ruiné et je suis forcé d'avoir recours à la charité des passants. Donne-moi un ducat, tu m'obligeras.

— Traître ! dis-je, tu n'auras pas un bagattino. M'as-tu obligé toi-même quand je venais te demander l'hospitalité ! Je te rends la monnaie de ta pièce !

Nous nous éloignâmes, sans nous occuper de ses injures et nous allâmes jusqu'à l'Arsenal chercher le père Sardella, que Carlona a l'habitude de prendre pour ses excursions.

Comme nous nous promenions en l'attendant, du côté où sont occupés les condamnés aux galères, nous vîmes venir vers nous un homme à la barbe et aux cheveux blancs, au visage livide, aux traits flétris, qui marchait la tête basse, en pliant sur ses jambes, comme accablé de honte et de lassitude. Il leva les yeux et les baissa presque aussitôt. Nous aperçûmes alors ses pieds qui étaient enchaînés ; en même temps un gardien accourut sur lui, le bâton levé. Pour le ramener à son travail, il lui donna sur les épaules un coup si violent qu'il lui arracha un cri de douleur, mais comme le gardien se préparait à lui en donner d'autres, sa femme, qui était présente, lui arrêta le bras en disant :

— Laisse-le un peu se reposer, il reprendra sa tâche tout à l'heure.

Le gardien y consentit, tout en secouant la tête d'un air à la fois indulgent et sévère.

— Pour cette fois ! dit-il.

La femme tendit au galérien un gobelet d'eau

fraîche qu'il lapa comme un chien, buvant, avec l'eau, la sueur qui coulait de son front.

Carlona, qui s'intéressait à ce spectacle, interrogea la femme du gardien.

— Savez-vous le crime qu'il a commis, madame?

— Tenez, dit la femme, il va parler.

Après avoir fait claquer sa langue et essuyé d'un revers de main ses lèvres humides, l'homme s'écria :

— Voici où m'ont conduit l'amour d'une femme et l'ingratitude des hommes. Je suis aux galères, et pourtant j'ai décoré les plus beaux palais de Venise et j'ai reçu la couronne d'or sur la place Saint-Marc !

— Il ne sait dire que cela, reprit la femme; c'est un innocent. Mon mari prétend même qu'il a quelquefois des colères terribles et que, sans un bâton, on n'en viendrait pas à bout. Ah ! ces gens-là sont de grandes canailles ; mais que voulez-vous? je ne puis m'empêcher de les plaindre.

L'homme s'était mis à secouer ses haillons et à gratter la vermine qui lui rongeait le corps.

Carlona regardait le condamné avec un air de compassion. Ne voulant pas que la femme du gardien pût croire à son indifférence, elle me demanda si je. n'avais pas un quattrino sur moi.

— Tu sais bien, répondis-je, que je n'ai pas ma bourse, mais donne-lui toi-même, je te rendrai demain ton aumône avec l'argent que nous aurons dépensé ce soir.

Carlona chercha dans sa bourse et revint vers moi, tandis que le gardien appelait l'homme avec des gestes menaçants.

— Eh bien ! tu ne lui as rien donné?

— Je n'avais que des ducats.

— Tu pouvais bien lui en donner un. Je te l'aurais rendu.

— Un ducat à un galérien? Ah ! mon pauvre ami, tu ne seras jamais économe !

Comme je demeurais attristé de ce spectacle, je voulus savoir si la femme du gardien avait appris à Carlona le nom du misérable.

— Je crois qu'il s'appelle Fosol ou Fasol, répondit-elle. Cela m'est égal d'ailleurs.

Je me rappelai le récit de la Nichina, les peintures que j'avais admirées et la vision de l'artiste, dans toute sa gloire, passant au milieu de l'acclamation des foules ; et je fus saisi d'une grande pitié.

Cependant mon amie, qui avait enfin trouvé le père Sardella, venait de l'engager pour nous conduire à Murano. Nous nous assîmes dans la barque, l'un à côté de l'autre, tandis que Sardella agitait l'eau pleine de scintillements et d'étincelles.

— Beau temps ! seigneur, dit-il, nous aurions le vent pour aller à Chioggia.

Le ciel était d'un bleu trempé de lait ; les blanches maisons des îles semblaient se soulever au-dessus des vagues ; de grosses voiles rouges glissaient légèrement, comme avec précaution, sur la lagune irisée.

Alors je songeai à ce que nous ferions, quand monteraient les ombres du soir, sous les tonnelles de Balthazar Giocoso, qui sait si bien accommoder, à la sauce bolonaise, les carpes de ses viviers.

FIN

HUGUES REBELL.

Venise, août 1892.

Mantoue, avril 1896.



REVUE DU MOIS

—

EPILOGUES

Pagello. — Le Jeune Lycéen, ou l'heureuse mésaventure. — Renouveau littéraire ou l'empire de la mode. — Le dernier Voltairien. — Pensée consolatoire. — Mort de M. Boucheron.

Pagello. — Avec sa tête innocente de brebis berrichonne, George Sand était une créature fortement sexuée; nul mâle ne lui était indifférent, mais elle préférait ceux qui, aux larges épaules, joignaient le talent d'unir leurs soupirs à son bêlement sentimental. C'est pourquoi, parmi les langueurs vénitiennes, elle rêva d'un unique amant qui eût été Musset-Pagello. Et puis c'est tout. Au temps d'Alfred de Musset, l'amour que M. Carpenter veut bien appeler homogénique n'etait encore guère usité que dans les bagnes, les casernes et les internats et, bien qu'alors (ou presque) Fiévée vécût au su de Paris en concubinage avec Théodore Leclercq, auteur dramatique (dans le goût de ***), la littérature était moins que maintenant infestée par ces turpitudes et Madame Sand trouvait avec qui bêler conjointement. Elle bêla beaucoup. Pagello en avait gardé un souvenir comme d'une torride grisette; Musset d'autre tempéramment, avait peur de cet être effarant qui ne cessait d'écrire et ne lâchait la plume que pour se ruer sur un autre instrument. En littérature, ils pouvaient s'entendre. De l'un ou de l'autre les lettres sont du même ton et du même style Louis-Philippe; c'est le rococo sentimental dans toute son aberration ingénue :

« ... Serai-je ta compagne ou ton esclave? Me désires-tu ou m'aimes-tu? Quand ta passion sera satisfaite, sauras-tu me remercier? Quand je te rendrai heureux, sauras-tu me le dire?

» ... Sais-tu ce que c'est que le désir de l'âme que n'assouvissent pas les temps, qu'aucune caresse humaine n'endort ni ne fatigue? Quand ta maîtresse s'endort dans tes bras, restes-tu éveillé à la regarder, à prier Dieu et à pleurer?... »

On démêle pourtant dans ce pathos inane une singulière science de l'amour. Elle savait ce qu'a souvent de pénible l'*après* et, naïvement, s'informait. Grisette, sans doute, mais grisette supérieure.

Le jeune Lycéen, ou l'heureuse mésaventure. — Un écolier de douze à treize ans se trouva, l'an passé, bousculé à la porte du Lycée Charlemagne, sa main droite défonça un vitrage et, après les soins, on s'aperçut qu'il garderait le petit doigt ankylosé et faibles les deux suivants. L'orgueilleuse famille réclama d'énormes argents pour le dommage; on vient de la satisfaire, — et nul n'a songé à dire : « Sans doute, il est fâcheux d'avoir un petit doigt recroquevillé, mais c'est là une infirmité bien menue et une tare bien bénigne en comparaison des avantages, enfant, que cet accident vous prodigue. Dans une huitaine d'années, vous baiserez avec émotion ce fidèle petit doigt sacrifié pour votre libération. Alors, nu dans votre force et dans votre jeunesse, vous lèverez ce blessé comme un discours muet plus éloquent que toutes phrases, — et vous serez gracié. Tous vos camarades, qui aujourd'hui peut-être raillent sottement votre faiblesse, reconnaîtront alors la puissance que, par ce puéril endommagement, Dieu voulut vous départir ; eux, tous, jusqu'au dernier, seront condamnés, et s'en iront, troupeau ivre et triste mené vers les gares et vers les casernes, et vous comprendrez le privilège des infirmes, la loi des compensations et qu'il vaut mieux manquer d'agilité dans un doigt que d'aller crever à Majunga. »

Renouveau littéraire ou l'Empire de la mode. — Voici quelques livres à paraître ou à reparaître : *Julie, ou j'ai perdu ma rose, — Justine, ou les malheurs de la vertu, — Victor, ou l'enfant de la forêt, — Cœlina, ou l'enfant du mystère, — Alexis, ou la maisonnette dans les bois, — Paul, ou la ferme abandonnée, — Le Peintre de Saltzbourg, ou journal des émotions d'un cœur souffrant, — La Promesse de mariage, ou le retour au hameau, — Zirphile et Fleur de myrte, ou cent ans en un jour, — Les Époux indiscrets, ou le danger des confidences, — Irmine, ou la fille de la nature, — Oronoko, ou le prince nègre, — Zélie, ou la jeune sirène, — L'Abailard supposé, ou le sentiment à l'épreuve, — Azor, ou le prince enchanté, — Faldona, ou le boudoir de la volupté assassine, — Maria, ou l'enfant de l'infortune, — Evelina, ou les aventures d'une jeune Anglaise, — La laitière de Bercy, ou la soirée sentimentale, etc.* (A suivre, — si l'on veut.)

Le Dernier Voltairien. — Il faut complimenter un sieur A*** qui, dans une revue cléricale, vitupère mensuellement la littérature. On peut mentir avec plus de grâce, non avec plus d'assurance. Ah ! cette notice où

le *Trésor des Humbles*, déclaré inintelligible, était présenté tel qu'un recueil de contes et nouvelles ! Mentez, mentez, disait l'Autre. Mais, au fait, pourquoi mentir ?

Pensée consolatoire. — Hello : « Peut-être la réputation de certains hommes s'explique-t-elle parce qu'ils ont reflété et condensé en eux les traits épars de dégradation ou de médiocrité qui se trouvaient disséminés chez leurs contemporains. »

Mort de M. Boucheron. — Elle fut terrible et belle, logique et symbolique. L'admirable vaudevilliste, celui qui peut-être, en ces dernières années, atteignit les plus fructueux succès, s'est éteint doucement et noblement au moment où il demandait à la Caisse :

— *Combien avons-nous fait hier soir ?*

Remy de Gourmont.

POÈMES

Emile Verhaeren : *Poèmes*, nouvelle série (*Les Soirs, Les Débâcles, Les Flambeaux noirs*), gr. in-18, « Mercure de France », 3.50. — Paul Fort : *Ballades* (*Louis XI, curieux homme*), gr, in-16, « Mercure de France », 1fr. — Charles Vellay : *Au lieu de vivre,* gr. in-18, « Mercure de France », 3.50.

Il me semblerait inutile d'insister de nouveau sur les traits qui caractérisent M. Emile Verhaeren et lui donnent une place à part, au plus haut, parmi les poetes contemporains. M. Albert Mockel, dans une étude parue ici-même, a écrit un beau portrait mental du poète des *Soirs*. M. Vielé-Griffin l'a défini ailleurs avec une décisive justesse. Chacun, un peu partout, a dit son mot sur ce rude et nerveux génie. L'admiration est maintenant acquise à la vigoureuse beauté de son œuvre, et les quelques récalcitrants qui s'obstinent à la nier parlent vraiment dans le désert. Elle s'est imposée d'elle-même, naturellement et par sa propre force. Je connais peu d'écrivains que les circonstances aient moins aidé que M. Verhaeren. Il a dû peu s'apercevoir du silence qui l'entoura longtemps, car il remplissait sa solitude du bruit de son marteau sonore et des chocs de son enclume.

Si l'on s'amusait à choisir pour chaque poète un métier allégorique, on trouverait beaucoup de tapissiers, des tisserands, des savetiers, des acrobates, des hercules de foire, de curieux apothicaires, des joaillers et quelques potiers fabriquant de ces cruches qui, selon un mot célèbre, se croient des amphores. On pourrait dresser ainsi la liste ouvrière de la littérature contemporaine, chacun avec sa denrée, son produit ou ses soldes. Qui ne connaît les merveilleux lustres de cristal de

M. Mallarmé, les étoffes d'Orient de M. Kahn, les médailles d'or et de bronze de M. de Heredia, les guipures pour douairières de M. de Montesquiou, les sculptures polychromes de M. Quillard, les faïences à fleurs de M. Edouard Dujardin, les étonnantes gargouilles de M. Jarry. Je me vois moi-même, volontiers, dans un coin du vaste atelier des lettres reprisant de vieilles tapisseries ou dérouillant des pertuisanes hors d'usage. M. Verhaeren, de même que le vieil Hugo qu'il rappelle par plus d'un point, évoque, lui, invinciblement, l'image d'un forgeron.

Le vers de M. Verhaeren coupe et étincelle. Il le fourbit comme une épée ou le martèle comme une barre. Il y a dans son travail de l'éclair et du ahan. Les mots y craquent dans l'étau de l'alexandrin. Sa strophe est une ferronnerie robuste ou compliquée. Nul poète ne forgea plus sonore. C'est malléable et résistant. Parfois même il scande son labeur de mots répétés, de grands mots en coins, bruts et adverbiaux, qui reviennent avec une insistance presque mécanique et dont la rumeur gronde au fond des poèmes. On a reproché à M. Verhaeren ces répétitions de mots. On eut tort. J'y trouve des vertus puissantes. Le sens du mot varie, miroite, décroît, augmente. Un mot n'a guère qu'une fois exactement le même sens. Hugo a tiré du mot *Ombre* peut-être cent effets divers. M. Verhaeren connaît ce secret et en use en maître.

Ce que j'aime moins, parfois, chez M. Verhaeren ce sont ses syntaxes. Il en emploie de presque difformes à force de les vouloir expressives. Il pousse la phrase à l'énergie jusqu'à fausser sa construction. Je voudrais que M. Verhaeren calculât mieux son geste verbal : il ne perdrait rien en vigueur et gagnerait en harmonie. La musculature de sa strophe est parfois trop apparente. Ce sont là des défauts, mais dus à l'excès d'un tempérament puissant, et on les admire malgré tout.

J'ai quelque honte de ces chicanes, mais je ne veux pas envisager ici face à face la grande figure qu'est, en art, M. Verhaeren. C'est de la critique de profil. Il m'excusera de ces minuties.

J'ai relu le livre qu'il nous donne aujourd'hui et qui contient, réimprimés, les *Soirs*, les *Débâcles*, et les *Flambeaux noirs*, ces poèmes d'une beauté morbide, tragique et douloureuse. L'éclat bref des images y luit avec une brusquerie intense. Un arrière-fond, baudelairien peut-être, s'y exalte en fulgurations inattendues. C'est brûlant, glacé et corrosif. C'est en ces mémorables poèmes que M. Verhaeren montre pour la première fois les couleurs dont il teindra les chefs-d'œuvre que nous admirons : *Villages illusoires*, *Campagnes hallucinées* et *Villes tentaculaires*. Les grands thèmes qu'il déve-

loppa ensuite avec maîtrise et fougue chantent déjà en ces durs buccins.

M. Verhaeren est un grand poète qui contient, je le sens, un grand prosateur aussi. Quel historien d'émeutes, de massacres et de batailles ! Qu'il soit notre Hugo et devienne notre Michelet.

§

« Il avait réglé sa sépulture. Il recommandait qu'on le représentât sur son tombeau, non vieux, mais dans sa force, avec son chien, son cor de chasse, en habit de chasseur. » C'est ainsi que Michelet termine les admirables chapitres du tome VIII de son Histoire de France où il rapporte la Vie et la Mort du Roi Louis XI.

M. Paul Fort nous donne une ingénieuse plaquette de **Ballades** en mémoire du vieux Sire. Sa figure populaire et patibulaire y revit en ces courtes scènes expressives et coloriées, fixant les attitudes légendaires du terrible homme qui défit la grande féodalité et fit la France. Cela semble conté à l'âtre, autrefois, cent ans après, à la veillée, en quelque hameau de Touraine d'où l'on voit le donjon du Plessis : « Louis XI, gagne petit, je t'aime curieux homme... » M. Paul Fort a un sens très net d'une sorte d'enluminure rapide, proverbiale, allitérée.

Parmi les *Ballades* dont M. Paul Fort a déjà publié plusieurs recueils qu'il va réunir en un volume total, il en est une qui fit fortune. Elle a quelques strophes qui ont fait le tour de la littérature. « Si tous les gas du monde voulaient se donner la main », a dit M. Fort, et chacun de nous pourrait reprendre en chœur et continuer les versets de la chanson. Cela doit plaire à M. Paul Fort, car le meilleur moyen de faire de la littérature populaire est encore que la nôtre le devienne. M. Paul Fort aime à déguiser ses inventions les plus raffinées d'un air naïf et narquois. A la tradition du joueur de flûte il oppose celle du joueur de vielle. Il manie le bourdon et la niargue.

La texture des *Ballades* de M. Fort est très particulière ; le vers y circule sourdement, se mêle à la trame de la phrase. Les rimes et les assonances se répondent à mi-voix comme de très loin, scandent le rythme, l'ornent de leurs ententes sournoises, s'effacent, s'embusquent, reparaissent. Cela donne à la prose un aspect de vers dont on se ressouviendrait. On dirait assez qu'un poème antérieur y revient en échos simplifiés. C'est une sorte de forme intermédiaire où ce qui s'y est dissous semble prêt à se solidifier de nouveau. Je voudrais citer quelques-unes des ballades de ce dernier recueil. Il en est de tout à fait charmantes, d'alertes et de mélancoliques,

qui tintent comme des clochettes de troupeau ou sonnent comme des cloches d'églises, de délicates comme des miettes de pain bis. Lisez les ballades II, VII, IX, X, des *Saisons*, et les ballades VII, XIV, des *Champs et de la Route*. Lisez aussi toutes les autres. M. Fort est plein d'images originales, naturelles, neuves ou bizarres, c'est un imagier. Il connaît la beauté du ciel, de l'air, de la mer, la beauté de l'Automne qui semble avec ses feuilles mortes « traîner tout l'or du monde ». M. Paul Fort est poète. Il a son pathétique, son pittoresque et même ses manies, mais ce qu'il écrit porte une marque, la sienne et il en signe des pages. Le vent qui emporte tout en laissera certainement quelques-unes épinglées à l'âtre des mémoires.

§

M. Charles Vellay, pour son livre de début, nous donne, dans **Au lieu de vivre**, un recueil de beaux poèmes, graves et gracieux, d'un sûr métier et d'une pensée mélancolique. Chaque poème se développe harmonieusement en strophes d'un juste équilibre et d'un langage orné. La préface de son livre témoigne d'un noble désir et ses vers d'un poète.

HENRI DE RÉGNIER.

ROMAN

Eugène Montfort : *Sylvie ou les emois passionnés*, préface de Saint-Georges de Bouhélier, gr. in-16, « Mercure de France », 2.50. — O. de Bézobrazow : *La Femme nouvelle*, préface de Raoul de la Grasserie, gr. in-18, Société Nouvelle d'Edition. — Fernand Calmettes : *Le Vice*, gr. in-18, P.-V. Stock, 3.50. — Paul et Victor Margueritte : *La Pariétaire*, gr. in-18, Plon, 3.50. — Camille Mauclair : *Les Clefs d'Or*, gr. in-18, Ollendorff, 3.50. — Paul de Régla : *Les Mystères de Constantinople*, gr. in-18, P.-V. Stock, 3.50.

Malheureusement ou heureusement j'ai la très mauvaise habitude de ne jamais lire la préface d'un livre avant le livre, et, en feuilletant **Sylvie**, d'Eugène Montfort, j'ai pu passionner mon émoi à découvrir le charme d'un auteur au point d'en oublier que Saint-Georges de Bouhélier me priait de goûter ce charme avec des phrases d'une complication tout à fait inutile, parce que bien trop explicatives.

Sylvie, c'est la jeune fille, peut-être la fille jeune, qui met des robes blanches, des chapeaux de paille, et joue dans l'herbe, à l'innocence ou au mystère. Cela ne peut s'expliquer par aucune théorie d'école et encore moins aucune injure adresssée aux *autres écoles* ! Cela va naturellement (*naturistement* est peu français), jusqu'à notre cœur, comme descend de la montagne l'eau pure d'un ruisseau jusqu'à l'eau trouble des fleuves. *Sylvie*, c'est surtout une âme de poète qui aime la joie de vivre, simplement, s'achèverait-elle, l'éphémère joie, en la

tristesse de souffrir devant les catastrophes ordinaires et très prévues.. *Sylvie*, c'est la fenètre ouverte sur du printemps et quand nos fronts sont moites, d'être serrés, à peine, par les petites mains légères des parfums, des chants d'oiseau, des brises folles, c'est aussi la fenêtre brusquement refermée sur de la nuit, parce qu'on a froid déjà de voir venir l'ombre ! Il est adorable ce livre, mais il n'est point enfantin malgré sa douceur... le langage même de l'Amour n'est jamais un enfantillage. C'est un poème plus qu'une histoire, cependant il sera lu par les femmes qui n'aiment pas les vers. C'est le seul poème que doivent oser écrire les jeunes hommes qui savent, par hasard, chanter cela. L'auteur m'excusera de ne rien citer : on ne met pas les ciseaux dans une robe nuptiale. Maintenant il y a la préface !... Je l'ai en horreur ! Oui, Saint-Georges de Bouhélier a beaucoup de talent, il en a trop ! Il est prodigieux... comme les bons pianistes sont toujours des prodiges. Il a inventé les *demoiselles de félicité*, le *sentiment national*, les *naturistes* et le *blé qui pousse*. (Nous autres, pauvres diables de lecteurs, nous le mangeons tous les jours dans notre pain le *blé qui pousse* !) Il fait des salades russes d'*Eucharis* et de *Margotons*, il rêve de l'*étreinte de Pan* et compare *Richebourg* à *Robert de Souza*, ce qui prouve que le sentiment *national* n'est pas très définitif chez lui, car il aurait dû donner la préférence à Richebourg au seul nom de sa patrie. Et, enfin, pour plus de *naturisme*, il nie collégiennement Henri de Régnier, comme un petit savant aveugle pourrait nier la clarté des étoiles lointaines et tristes, sous prétexte qu'il ne connaît que la chaleur du soleil. (Il y a des étoiles lointaines et tristes tellement plus grandes que notre proche soleil, Monsieur !) Moi, je ne fais pas de critique, je ne veux pas savoir qu'on fait de la critique, je lis, je suis touché ou je suis furieux. Je pleure de joie sur un livre comme sur un berceau ou je m'insurge contre un préfacier comme en présence d'un ennemi. Saint-Georges de Bouhélier est dangereux parce qu'il veut aimer *Sylvie* d'un amour de médecin qui explique pourquoi une femme est vierge. Alors, je bondis de rage. Qu'il me pardonne, il a du talent, beaucoup de talent, je l'avoue : le talent d'un docteur.

Ah ! Le *naturisme*, le *féminisme* et l'*uranisme* ! Est-ce que cela ne finira jamais la procession des écoles et des classements de l'humanité selon les méthodes toujours très vieilles ? Voilà une dame, Mme de Bezobrazow, qui écrit un petit roman à thèse sur le *féminisme* et unit un nihiliste farouche à une tendre aristocrate, et elle nous sert des phrases de ce genre « Blasé sur tout, ennuyé de tout, dans un accès de mélancolie, je me suis arraché aux miasmes des pavés banaux de la capitale... » Je sais bien que de bonnes intentions humani-

taires l'enfer de son style est pavé point banalement, mais, Madame, puisque vous avez un nom doux comme le péché d'une petite fille qui s'embrasse les bras avant de s'endormir, faites attention à l'euphonie... je veux croire au féminisme et à la **femmes nouvelles** (?) si elle me montre autre chose que ses phrases-là. Et plus loin : « Après la surexcitation des premiers entraînements j'éprouve le besoin, toujours renaissant, d'amour inassouvie ! » Oh ! les russes ! Quel **vice** ! Celui de Fernand Calmettes est tout autre ; ayant lu le volume, je n'en veux pas dire plus que sa prière d'insérer :

« M. Fernand Calmettes, qui s'est fait connaître par des romans d'un sentiment délicat, quitte brusquement la voie qui lui valut cependant de jolis succès, et le sujet qu'il traite aujourd'hui ne saurait s'adresser à son public ordinaire de jeunes filles. Ce sujet, il le résume ainsi dans la dernière phrase de son livre : « La vérité de la Nature, l'unique vérité pour l'être ne peut résider et ne réside que dans l'amour. » D'après cela, faisant la part de l'argent, de la religiosité, des titres, des honneurs, des décorations, des Académies, il s'efforce de montrer ce que valent toutes ces vanités sociales, auxquelles on sacrifie le meilleur de soi-même et qui dupent, faussent, vicient. Et sur ce thème, qu'il met en action par une suite de scènes mouvementées et dramatiques, il nous fait assister aux débats d'une âme de femme, qui, prise entre toutes les conventions et tous les préjugés, s'en dégage par l'amour d'un homme fort. Le livre a de la vigueur et de la passion, et M. Fernand Calmettes nous prouve qu'il n'a peut-être pas eu tort d'élever son sujet. »

Et j'ajoute, humblement, que l'auteur en découvrant le vice dans les *académies* ne me paraît pas avoir élevé *son sujet* ; il a passé à côté sous le couvert d'un titre bien excessif pour ce livre que des jeunes filles peuvent lire, mais :

« *Ton œuvre est belle et vierge et tout cela se vend !* »

Gerbes de fleurs, gerbes des Margueritte, la **Pariétaire**, en collaboration fraternelle. Des histoires pimentées et des nouvelles douces comme des compresses de parfum à mettre sur des blessures. Victor Margueritte est un délicat poète, il envenime sa prose élégante d'une odeur de tubéreuse, et le prosateur Paul Margueritte glisse une souffrante et très aiguë poésie en son style un peu précieux quelquefois, cependant toujours *humain*. On aime mieux Paul par Victor, et on aimera Victor de ce qu'il aidera Paul. De toutes façons, gloire à eux, ils iront vite. Ce que je préfère, des fleurs doubles de ce volume, c'est : *La Maison du silence*. Jusqu'au moment psychologique où Camille Mauclair vient m'offrir **Les Clefs d'or** pour en sortir. Je suis un peu embarrassé pour parler convenablement de ce livre parce qu'il est un écriteau, des plus

indicateurs, posé au carrefour des nombreux chemins déjà suivis par Camille Mauclair. Après la docte *Eleusis*, cité de rhétorique où achevait froidement de buriner son style froid le jeune homme très amoureux d'art que nous connaissons tous, après les chants plaintifs, plus frémissants de douleur et de joie mystérieuse, des *Sonatines d'Automne*, et les sulfureuses clartés d'une *Couronne de joie* innaccessible au vulgaire, voici que ce même jeune homme, délaissant les hauteurs des purs frontons grecs, se livre lui-même sur un plat d'argent! Peut-être l'attendions-nous là, ceux qui aiment son talent pour ce qu'ils veulent aussi qu'il devienne du génie. Je n'aurai pas la prétention d'analyser la préface où il explique ce qu'il ouvre avec ses clefs d'or; j'ai visité seulement, en amateur, les palais radieux et sombres, dont il connaît les portes, et je crois bien, simple impression de touriste pressé, que le *Narcissisme* n'est plus l'école de Mauclair. S'il lui en reste assez pour mêler de l'égoïsme à de vraies souffrances, comme on mêlerait la ligne du marbre à la courbe de la chair, il n'y en a pas trop! Ce nouvel auteur n'est plus l'esclave de la beauté sculpturale ou picturale, il écrit davantage la vie, et dans son triomphe exaspéré d'avoir enfin brisé le cercle magique, il donne un peu la mort comme on donnerait son cœur, car elles meurent toutes, les gardiennes des seuils, mais elles meurent en d'intenses frissons. Du fond de la fontaine limpide et glaciale est monté tout à coup un bouillonnement de sang, la phrase droite s'est assouplie, est devenue plus humaine, et plus chaude, et plus rouge, et plus belle, parce que moins belle, moins artiste. Je pense qu'il faut à Camille Mauclair un héroïsme fou pour écrire *nerveux*, alors qu'il voudrait, d'instinct, écrire impeccable. Félicitons-le d'essayer de fausser son jugement de rhéteur pour tâcher d'y voir plus proche et plus profondément. Très vieux philosophe, ce jeune écrivain, extraordinairement travailleur, qui n'eut, en somme, que le défaut d'avoir beaucoup trop tôt tout le talent désirable, semble, maintenant, reconnaître qu'il ne savait pas, puisqu'il savait tout dès sa naissance, et il apprend quelque chose de terrible : *à oublier*. Il entre à l'école du *sensualisme*, une école également aimée de la foule, qui est une femme, et des hommes de lettres qui... n'en sont pas moins hommes! Descendant des sommets où l'on a le vertige de tout embrasser, il va toucher, avec des mains brûlantes, l'existence et des existences. Par le *sensualisme* poussé jusqu'à l'art de la divination, des esprits comme ceux de Pierre Louys, de Marcel Schwob et de Camille Mauclair, en trois genres totalement différents, peuvent obtenir d'un seul effort de volonté, c'est-à-dire de passion contenue, épurée, la palme du génie qui est aussi celle du martyre de leur âme de poète, de penseur, ou d'homme. Le *Regard dans*

l'infini, le *Triomphe dans les ténèbres* et le *Démon du baiser* de Camille Mauclair sont les trois reflets de ce que peut livrer le miroir de la vie à un sensitif voulant vivre tout le frisson de son âme. Le *Morceau sur Salomé* est peut être une menace de l'ancien Mauclair, mais j'ai confiance quand je relis la *Mauvaise heure* ou le *Chant sur les yeux*. C'est par la cruauté vis à vis de soi et des autres, c'est par l'effort de tous les gestes et de toutes les absolutions que l'on voit juste et en soi et en les autres. A tenter un effort d'art, ensuite, et à réussir son œuvre, il faut tout sacrifier, même la joie de rêver la perfection.

RACHILDE.

P.-S. **Les Mystères de Constantinople** n'en seront plus pour les lecteurs de Paul de Régla, qui remet tout en point dans son nouveau roman, un roman dit : à l'Alexandre Dumas, modestement.

R.

LITTÉRATURE

Remy de Gourmont : *Le Livre des Masques, Portraits symbolistes-gloses et documents sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui* (Les Masques au nombre de XXX dessinés par F. Vallotton). gr. in-18, « Mercure de France », 3.50. — Saint-Georges de Bouhélier : *L'Hiver en méditation ou les Passe-temps de Clarisse*, in-8 carré, « Mercure de France », 6 fr.

M. Remy de Gourmont, travailleur infatigable, mystérieux tisserand assis de l'aube au soir devant le métier où il trame les chasubles des prêtres, les tuniques des rois, l'humble bure du jardinier Phocas, les robes luxurieuses des femmes, offrait récemment à nos yeux émerveillés un livre, *le Pèlerin du Silence*, qui résume fort heureusement les principaux traits de sa riche physionomie intellectuelle. Voici maintenant qu'à propos de trente de ses contemporains, étudiés en de sommaires et judicieux essais, il fait connaître, par des exemplaires bien choisis, l'âme collective de ce qu'on appela, faute de mieux, le symbolisme. Il montre comment on se méprendrait en attribuant des idées communes à des écrivains aussi divers que MM. Verhaeren, Henri de Régnier, Jean Moréas, Albert Samain, que l'inconscience des critiques officiels étiqueta d'un même nom. Mais il fait voir en outre que le symbolisme, grâce à une extension de sens tout à fait étrangère à la valeur étymologique du mot, en vint à signifier « même excessive, même intempestive, même prétentieuse, l'expression de l'individualisme dans l'art. » Après vingt années d'une lourde discipline naturaliste qui a produit tels massifs et imposants chefs-d'œuvre — M. de Gourmont méconnaît peut-être un peu

la réelle puissance de la tyrannie qu'il nous fallut secouer — les nouveaux venus s'affranchirent de toute règle qui n'était pas leur règle et prétendirent ne relever que d'eux-mêmes. Arrogance damnable en vérité et qui fut châtiée comme elle le méritait par les ironiques bêlements du troupeau, jusqu'au jour où les brebis galeuses furent, on ne sait trop pourquoi, enfin reconnues saines et où il devint élégant de bêler selon leur mode. Maintenant ceux que l'on prétendait exclure du jardin sacré ont acquis le droit d'y vivre, et tout serait au mieux vraiment si ces hommes libres ne faisaient école, comme les despotes antérieurs, et ne traînaient déjà derrière eux des ombres serviles qui imitent leurs gestes, sous prétexte de se libérer. Mais, parmi ses masques (1), M. de Gourmont n'a admis que des figures authentiques et autonomes; il les a placées dans leur vraie lumière, marquant en quoi elles diffèrent, c'est-à-dire en quoi elles existent, puisque « exister, c'est être différent. » Je regrette seulement qu'il n'ait pas pris le soin de dégager de son œuvre sa propre figure et qu'il ne nous ait point indiqué lui-même sous quelles espèces il lui agrée le plus que nous nous le représentions. Il m'apparaît, quant à moi, comme un esprit d'une singulière unité et qui ne s'est guère démenti depuis son premier roman, cette admirable *Sixtine*, vieille de plus d'un lustre et qu'il faut relire souvent. L'axiome, dont personne ne conteste la stricte exactitude psychologique : « Le monde est ma représentation » domine toute sa vie mentale, ou mieux toute sa vie, car il se refuse à faire un départ, pour lui stupide et presque ignoble, entre deux ordres de faits également importants ou méprisables; attitude hautaine et douloureuse, tour à tour orgueil de la pensée créatrice et angoisse éperdue de son néant, fière et pitoyable image de celui qui a conscience de se retrouver à jamais en face de soi-même et de soi seul.

La joie de vivre éclate au contraire dans l'**Hiver en méditation** de M. Saint-Georges de Bouhélier; ce jeune homme parle de lui-même et d'autrui et de toutes choses avec l'insolente audace d'un dieu ivre qui se saurait dieu et prendrait plaisir à de fumeux propos d'après dîner. Que Dionysos cependant me veuille bien regarder avec quelque indulgence et ne me tienne pas pour une brute épaisse et pachydermique; le dithyrambe, même en prose, ne me déplaît point et si les idées en sont un peu confuses, une réelle beauté verbale, jamais absente, leur confère infiniment d'intérêt. J'aime surtout le touchant émoi que ressent en présence du

(1) Il faut dire que les apparences extérieures dessinées par M. Félix Vallotton continuent une fois de plus l'extraordinaire maîtrise de cet artiste : cela est à la fois cursif et minutieux, et le choix sagace du détail vivifie à souhait ces images synthétiques.

monde et des êtres, tous fraternels, un esprit que les lectures métaphysiques n'ont point desséché et qui ne peut « abstraire la philosophie de la sensibilité ». M. de Bouhélier a le droit d'écrire, sans nous suggérer d'ironie, « Dieu et le brin de paille », parce que rien ne s'offre à lui que sous les espèces du pathétique; il sait fort bien reconnaître dans le paysan qui jette le blé au sillon une manière de héros, et telles pages, le *Départ après les moissons*, indiquent simplement et sûrement la très ancienne tragédie des adieux sans retour. Il serait temps, semble-t-il, que l'homme capable d'écrire cent lignes comme celles-là voulût bien surseoir à ses méditations éthiques et esthétiques et parfaire l'œuvre qu'il nous doit. Il est advenu que l'on s'offusquât des extraordinaires appréciations qu'il formule à l'égard des morts et des vivants. Il n'y faut point, je crois, attribuer de malignité; mais cette critique de matamore sur un ton oublié depuis M. de Scudéry et Cyrano de Bergerac se fait pardonner son impertinence, parfois absurde, par une fougue juvénile et tumultueuse, trop rare pour ne point se conquérir les plus bienveillantes sympathies. C'est là l'innocente liesse d'un faune adolescent, un peu saoul de soi, si j'ose dire, et d'un soi qui n'est point vulgaire : car M. de Bouhélier concilie sans peine l'admiration et l'injure envers le même écrivain, et on ne sait trop ce qui domine en lui à l'égard de Shakespeare, d'Hugo ou de M. Zola. Mais son ivresse est d'un lettré farci de littérature — s'il était le strict « naturiste » qu'il dit, à quoi bon transposer en des livres son émotion — et il n'est pas sans charme de retrouver en lui, par les réminiscences qui s'y font jour, un culte tacite et éclectique pour les poètes et les penseurs les plus divers; Denis Diderot, Michelet et Hugo lui enseignèrent à construire des phrases désordonnées seulement en apparence; Emerson et Carlyle inspirèrent son louable amour pour les paysans et les héros; il n'ignore ni le Barrès du *Jardin de Bérénice*, ni le Taine de la *Littérature anglaise*, et quand il écrit : « Des liserons sonnent et un coq luit » ou qu'il appelle les abeilles « les petites splendeurs des campagnes », je ne sais pas oublier les métaphores chères au magnifique Saint-Pol-Roux. Le meilleur hommage qu'un écrivain puisse adresser à ses aînés, n'est-ce point, en somme, de s'avouer leur hoir par d'aussi explicites emprunts au trésor qu'ils léguèrent ?

PIERRE QUILLARD.

PHILOSOPHIE

A. Spir : *Pensée et Réalité*, traduit de l'allemand sur la troisième édition par A. Penjon, in-8, Alcan, 10 fr. — Roisel : *L'Idée spiritualiste*, in-18, Alcan, 2.50. — Gedéon Gory : *L'Immanence de la Raison dans la connaissance sensible*, in 8, Alcan, 5 fr.

A. Spir est à peu près inconnu en France. Il mérite cependant de sortir de l'obscurité, car son œuvre est considérable. Né en 1837 en Russie, mort à Genève en 1890, il publia en allemand d'importants travaux qui furent, sans doute, remarqués, mais ne se répandirent pas dans la masse du public cultivé. On ne possède de lui, en langue française, qu'un petit recueil intitulé *Esquisses de philosophie critique* et quelques autres essais que la *Revue de Métaphysique et de Morale* vient tout dernièrement de faire connaître. La traduction de son ouvrage capital, **Pensée et Réalité** (Denken und Wirklichkeit), par son ami M. Penjon, professeur à la Faculté des lettres de Lille, attirera, nous l'espérons, comme il convient, l'attention sur sa doctrine, et l'on doit féliciter la nouvelle « université » lilloise d'inaugurer ainsi par d'intéressantes vulgarisations le régime de libre activité et d'autonomie intellectuelle dont une loi récente a doté nos corps provinciaux d'enseignement supérieur.

Spir ne fit rien de son vivant pour acquérir la renommée à laquelle il avait droit. N'occupant aucune chaire, n'écrivant dans aucun périodique, il ne disposait d'aucun des moyens qui permettent au talent de se révéler rapidement sans attendre les incertains succès posthumes. Mais, s'il ne faisait aucun cas de la célébrité personnelle, il croyait au futur triomphe de ses idées. Sans aller aussi loin, on peut compter qu'il sera désormais de plus en plus lu et étudié ; ce qui l'eût rempli de joie, car l'ardeur de sa foi philosophique et le prix qu'il y attachait ne le cédaient en rien à sa modestie d'auteur. Dans « Pensée et Réalité », Spir se propose de réformer l'idéalisme critique. Il prétend démontrer que le monisme (psychologique ou logique), auquel ont abouti les successeurs de Kant, est insoutenable, et que la seule position où la spéculation moderne ne s'interdit pas *a priori* d'aborder, sinon de résoudre le problème de la connaissance, est un dualisme rigoureux et irréductible. D'un côté, la Pensée, c'est-à-dire l'Être un et immuable ; de l'autre, la Nature, c'est-à-dire le divers et le changeant ; d'un côté l'intelligible par soi, l'absolu et l'inconditionné ; de l'autre, le contradictoire et le conditionné. Le défaut de toutes les théories de la connaissance est ou bien d'avoir méconnu l'impossibilité de supprimer cette distinction, ou bien d'avoir cherché à l'expliquer. Elle se constate, mais ne s'explique pas. Qu'il s'agisse de choses en soi, de substances, ou de phénomènes et d'apparences, nous ne pou-

vons nous empêcher de croire à l'existence indépendante de l'objet à connaître ; nous ne concevons un univers qu'en le peuplant d'êtres construits sur le modèle de l'être logique. Mais c'est précisément une illusion, une « déception », comme l'appelle Spir, provenant de la nature même de la connaissance, qu'impose à son contenu une forme à laquelle elle est par essence rebelle. Une seule loi, en effet, la *norme* suprême de la Pensée, régit et engendre en une certaine manière la connaisance. C'est le principe d'identité, duquel découlent tous les principes rationnels. Or l'Etre intelligible, l'Un, l'Idée vide est la seule notion qui, n'étant pas contradictoire, soit entièrement conforme à ce principe. Toute notion dans laquelle entre un élément empirique, toute notion, par suite, positive, est, au contraire, contradictoire et ne résiste pas à l'épreuve du même principe. Il en résulte que tous les objets de l'expérience ne sont pas, à proprement parler, des êtres, car ils ne correspondent qu'à des notions contradictoires. Mais, en même temps, ces objets doivent nécessairement nous apparaître comme des êtres et des substances, parce que, d'une part, toute idée est affirmation d'existence, et, d'autre part, toute existence est existence logique, c'est-à-dire être. Ainsi, le principe d'identité fonde le dualisme irréductible de la science et l'explique. Ce n'est pas là, toutefois, ce que l'on entend d'ordinaire par explication, où l'on justifie l'existence des faits par les lois, car, d'après cette doctrine, l'existence elle-même est une illusion ; c'est plutôt une constatation de l'aspect nécessaire que prend toute explication de fait, une constatation de la nécessité de l'illusion. Les choses ne sont pas ce qu'elles nous apparaissent et elles ne peuvent pas ne pas nous apparaître comme elles nous apparaissent. Tel est le résumé de la doctrine. Au premier abord, on la prendra pour une répétition, avec quelques variantes, de la théorie classique de la connaissance, à laquelle, depuis Descartes, presque tous les philosophes ont adhéré. En réalité, elle s'en sépare profondément, par l'importance qu'y acquièrent la loi de l'identité et l'abstraction ultime de l'Etre ; aussi n'est-ce pas sans raison que M. Renouvier, en lui consacrant une étude dans la *Critique philosophique*, l'avait surnommée l' « Eléatisme renouvelé ». Pour apprécier la valeur de cette doctrine, il faudrait entrer dans les détails ; nous ne pouvons le faire ici : mais ce que nous en avons dit suffira, croyons-nous, à indiquer la vigueur de pensée et l'originalité de son auteur.

— Après un silence de quinze années, depuis la publication d'un opuscule qui semblait dater des débuts des Büchner et des Moleschott, et dans lequel il affichait un matérialisme naïf et démodé, M. Roisel nous fait part de ses idées sur l'évolution des dogmes et des croyances métaphysiques. Il retrace

l'histoire de l'**Idée Spiritualiste** depuis l'origine des époques historiques jusqu'à nos jours, et nous prédit l'avènement d'une religion naturelle, sorte de panthéisme où l'Atome sera Dieu et où le mysticisme trouvera sa plus haute satisfaction dans l'adoration de la substance matérielle. Laissons M. Roisel se débattre au milieu de ces entités, laissons-le condamner le spiritualisme au nom d'une ontologie qu'il estime préférable. Sa cause et celle qu'il attaque sont jugées, et nul penseur digne de ce nom ne s'en préoccupe plus aujourd'hui.

— Une intéressante thèse de doctorat, soutenue devant la Faculté de Lyon par M. Gédéon Gory, sur l'**Immanence de la Raison dans la connaissance sensible**, remet en question l'éternel problème des rapports de l'*a priori* et de l'*a posteriori* dans la connaissance, le problème du fondement rationnel du savoir empirique. Lui aussi croit pouvoir critiquer, voire même réfuter la Critique de la Raison pure et résoudre à sa manière les antinomies. Mais il procede en théologien, d'ailleurs subtil, plutôt qu'en psychologue, et il trouvera difficilement des lecteurs à la fois capables de le suivre et disposés à l'approuver.

LOUIS WEBER.

PSYCHOLOGIE, SOCIOLOGIE, MORALE

Dr Paul Aubry . *La Contagion du Meurtre*, in-8o, F. Alcan, 5 fr. — Sir John Lubbock, bar. : *L'Emploi de la Vie*, gr. in-18, F. Alcan, 2.50. — Eugène de Masquard : *Étude de Sociologie Pratique*, brochure in-8o, « La Revue de Midi », Nimes, 0 fr. 30. — Gaston Richard : *Le Socialisme et la Science Sociale*, gr. in-18, F.Alcan, 2.50. — Pierre Kropotkine : *L'Anarchie, sa philosophie, son idéal*, brochure in-18, P.-V. Stock, 1 fr. — Adolphe Retté : *Promenades subversives*, brochure in-18, « Bibliothèque Artistique et Littéraire », 1 fr.

M. le Dr Paul Aubry nous présente une troisième édition de **La Contagion du Meurtre**. L'auteur, on le sait, a déterminé la part prise, selon lui, dans la constitution de ce « phénomène de psychologie morbide » par quatre éléments, suggestion, imitation, hérédité, contagion. C'est renouveler sous une autre forme la théorie généralement admise de la genèse du crime, qui admet pour facteurs l'hérédité, le milieu extérieur, les dispositions internes. Sans vouloir relever le peu de développement accordé par M. le Dr Aubry à la justification de sa doctrine, nous rappellerons que cet auteur s'est plutôt préoccupé de la partie pratique de la démonstration, qu'il a enrichie à dessein de multiples exemples, empruntés à une nombreuse et autorisée biographie, sans négliger les séries de faits que lui a fournies son expérience personnelle.

Quant aux conclusions de son livre, M. le Dr A. Corre s'est chargé de nous les présenter dans une intéressante pré-

face, indiquant l'imitation comme une « féconde génitrice du crime », multipliant à ce point l'attentat « que celui-ci semble sévir avec des allures épidémiques, dériver de plus d'une sorte de contage ».

D'après M. le Dr Corre également, « la montée ininterrompue du crime et du suicide... inexplicable par l'intervention des seuls facteurs sociologiques... doit une grosse part de son développement à l'influence imitative... »

Comment concilier cet aveu d'un accroissement incessant de criminalité, attribué, là, tant aux facteurs sociologiques qu'à l'influence imitative — soit, entre autres, la diffusion des livres et des journaux — avec une déclaration de Sir John Lubbock, l'auteur du *Bonheur de Vivre*, qui, complétant son premier ouvrage par l'**Emploi de la Vie**, nous fait part, au cours de ce dernier volume, de la diminution progressive et marquée des condamnations graves, en son pays, phénomène qu'il relie précisément à ce même développement des lectures, estimant avec Victor Hugo que « celui qui ouvre une école ferme une prison » !

Ce qui est vrai de ce côté de la Manche serait-il faux de l'autre ?

Or, pour l'Angleterre et le pays de Galles, la statistique invoquée par Sir John Lubbock nous montre le chiffre de **2.389** personnes condamnées, en moyenne, l'an 1859, aux travaux forcés — sur une population de 19.257.000 âmes — abaissé en 1892 à **791** pour 29.055.550 habitants !

Conclure serait téméraire. Reconnaissons seulement que le Royaume-Uni est un pays heureux et ne soyons pas surpris du manifeste optimisme de Sir John Lubbock, dont le livre, émaillé de citations venues des sources les plus diverses, réédite, sous une forme attrayante au demeurant et incomparablement plus moderne, les vieux traités de *Morale Pratique* et tous les recueils de ce genre démodé, infiniment moins bien composés du reste.

L'esprit général du livre est surtout à retenir, car l'auteur met en relief cette consolante et juste proposition, opposée aux anciennes conceptions sceptiques ou fatalistes : « Je n'ai jamais, nous dit-il, affirmé que les hommes fussent heureux ; j'ai prétendu seulement qu'ils étaient capables de le devenir, et s'ils n'y réussissaient pas, que la faute en était à eux seuls ; que la plupart des hommes laissent passer plus d'occasions de bonheur qu'ils n'en saisissent », et plus loin : « Sir James Paget (1), dans une de ses intéressantes conférences, nous donne quelques statistiques sur ses élèves. Sur 1.000 élèves dont il a pu suivre la carrière... 600 ont atteint à un succès honorable, quelques-uns à des succès très grands... 25 seulement ont

(1) Célèbre médecin anglais.

échoué par suite de causes indépendantes de leur volonté. »

Ajoutons qu'à côté de chapitres sur le *tact*, l'*argent*, la *récréation*, la *vie sociale*, une large et honorable part a été faite par Sir John Lubbock à la littérature. Un peu de de jingoisme, cependant : « Aucune race ne peut se vanter de posséder une littérature plus éclatante, plus noble, ni plus pure ; elle est plus riche que notre commerce, plus puissante que nos armes... » Et pourquoi finir sur une apologie des trois vertus théologales et de la religion ? Le respect et l'amour de la science, professé par l'auteur, se concilient mal avec l'éloge de la foi. D'ailleurs sir John Lubbock se voit contraint de ramener l'espérance au courage et à la ténacité, de même qu'il loue surtout dans la charité l'exercice de l'affection et de la sympathie, et qu'il recommande dans la religion, non les rites de la théologie, mais la pratique du devoir.

Avec M. de Masquard, nous retombons dans une vision plus restreinte de la question sociale. Entreprenant une courte **Etude de Sociologie Pratique**, cet ingénieux écrivain résout les complexes problèmes à l'ordre du jour, en un banquet et deux ou trois congrès — je veux dire en un toast et deux ou trois discours — par un procédé ingénu autant que radical, soit : « le retour au culte de l'honnête Cérès ».

C'est là ce que M. Gaston Richard, dans son travail sur **Le Socialisme et la Science Sociale**, appellera « la nationalisation du sol », et distinguera immédiatement du « socialisme », alléguant aux partisans du *terrianisme* que « réclamer en France la nationalisation du sol, c'est réclamer la réalisation d'un fait accompli ». En effet, « toutes les terres paient aujourd'hui le relief et les lods et ventes, car elles sont soumises aux droits de mutation. Le principe de la *directe imprescriptible a contribué à fonder nos droits de mutation et nos droits de succession.* Il n'y a plus de fiefs sans doute ; d'alleus moins encore. Mais, au point de vue fiscal, nos biens sont devenus des censives et nous sommes tous aujourd'hui sous la directe du Roi ; car ici Roi ou République est tout un en effet, eût dit le bon Loisel, et a nom Etat (1). »

Dès le début de son livre, M. Gaston Richard prend soin également de nous indiquer comment les économistes chrétiens se séparent du socialisme vulgaire, en désirant, au rebours des socialistes, les progrès de l'épargne, par l'organisation coopérative, sur la consommation immédiate, ce qui implique le maintien de la propriété capitaliste, et d'autre part en basant leur réforme sur une morale qui « tend surtout à accroître chez l'individu le souci de sa responsabilité », tandis que les socialistes invoquent une morale rationnelle et positi-

(1) Viollet, *Précis de l'histoire du droit français*, p. 607,

viste. L'auteur entreprend ensuite une revue des variations du socialisme, qui l'amène à trouver l'unité de cette doctrine en dépit de son apparente variabilité et à travers les formules différentes qu'en ont données Proudhon, Marx, Engels, etc... « Le socialisme se présente comme un effort pour expliquer comment ont apparu l'entreprise capitaliste et la production marchande et pour en prévoir la disparition ». Dès lors, la critique de M. Gaston Richard commence, et porte sur ces deux points principaux : théorie de la formation du capital ; prévision des états sociaux futurs.

Nous négligerons un chapitre consacré à exposer le *caractère théorique* et *l'indécision pratique du socialisme*, car, selon l'auteur lui-même, « le socialisme est une théorie des faits économiques » et « la vérité ou la fausseté de la théorie est indépendante de la valeur des applications que l'on se flatte d'en tirer ». Nous aborderons donc immédiatement la seconde partie de l'ouvrage, toute d'examen critique.

En premier, M. Gaston Richard s'attache à relever, au point de vue historique, l'erreur commise, selon lui, par les socialistes en assignant pour genèse au capitalisme la transformation successive de l'esclavage en servage puis en salariat. Ces trois stades se doivent concevoir, d'après ses recherches, sous la forme d'une transformation de l'atelier domestique et de la corporation en libre entreprise. « Le serf rural s'est transformé en petit propriétaire, en métayer, en petit fermier, plus souvent qu'en salarié. Quant au salariat industriel, c'est une transformation, non du servage, mais du compagnonnage... » Et du même coup tombe la théorie socialiste du surtravail, car le développement de l'entreprise correspondant au progrès de la division du travail, « on a donc par là la preuve que l'origine des profits du capital réside non dans le surtravail de l'ouvrier, mais bien dans la coopération ».

Quant à la condamnation de l'épargne par les socialistes, M. Gaston Richard, rappelant que même les campagnols et les fourmis se constituent des réserves, veut voir là un retour à l'imprévoyance du sauvage, et il conclut : « Le socialisme pose la question sociale, le libéralisme peut seule la résoudre. Le socialisme nous montre la personnalité des travailleurs opprimée et déprimée par la coopération traditionnelle, le libéralisme... champion de la personnalité humaine en même temps que de la culture rationnelle, conclut... que l'Etat doit à la personne du prolétaire, non seulement la liberté, mais l'aide, le concours résumé dans l'idée d'éducation. »

Or, l'Etat mis à part, les désidérata de M. Gaston Richard, résultant d'un examen historique et impartial des faits, se rencontrent étrangement avec ceux formulés par un de ces apôtres du communisme anarchiste, englobé par lui dans les

théories socialistes. Remplaçant l'Etat et tous ses agents de répression par « l'enseignement moral et la pratique même de l'appui mutuel », M. Pierre Kropotkine, définissant **l'Anarchie, sa philosophie, son idéal**, nous montre en effet que le communisme, satisfaisant aux premiers besoins de nourriture et d'abri, simplifiant la lutte pour l'existence contre les forces de la nature, supprimant tout motif d'égoïsme, deviendrait aussi le « meilleur fondement de l'individualisme, non pas de celui qui pousse l'homme à la guerre de chacun contre tous... mais celui qui représente la pleine éclosion de toutes les facultés de l'homme, le développement supérieur de ce qu'il a d'original en lui, la plus grande fécondité de l'intelligence, du sentiment et de la volonté ».

M. Adolphe Retté, au cours de ses **Promenades subversives**, parvient à une conclusion analogue : « Nous pouvons donc la définir maintenant (l'anarchie) : la libre action de chaque individu, spontanément déterminée par la conscience de ses besoins, régie par sa volonté raisonnée, limitée par son propre intérêt, partie intégrante de l'intérêt commun pour le plus grand bien de l'espèce. » De cruels aphorismes illustrent et complètent sa théorie.

... Si cependant Kant avait raison, lorsque, nous présentant l'espece humaine, non pas comme mauvaise, mais au contraire comme formée d'êtres raisonnables destinés à s'élever, malgré les obstacles et par de continuels efforts, du mal au bien, il ajoutait :

« La volonté est donc généralement bonne mais l'accomplissement en est rendu difficile, parce que la fin à atteindre peut l'être, non par le libre accord des particuliers, mais seulement par l'organisation progressive des citoyens du globe en une espèce et pour l'espèce systématiquement, c'est-à-dire cosmopolitiquement unie dans tous ses membres » (1) !

GASTON DANVILLE.

SCIENCES BIOLOGIQUES

Léon Bourgeois : *Solidarité*, in-16, Armand Colin, 2 fr. — William Vogt : *La Vie d'un homme, Karl Vogt*, in-4°, Schleicher à Paris et Erwin Nagele à Stuttgart.

Je ne crois pas que l'expression ressassée de « morale en voie de formation » corresponde à quoi que ce soit de naturel. Je considère l'*Ethique*, dont les « morales » ne tendent qu'à être de bien imparfaites « figurations contingentes », comme un résultat, comme une manière d'être d'origine nettement physiologique de l'homme, et, pour emprunter à M. H. Al-

(1) E. KANT : *Anthropologie*

bert une expression heureuse, comme *la formule biologique* de l'homme. On conçoit dès lors que cette formule puisse être considérée, sous quelque aspect qu'elle se présente, comme spécifique, et que les approximations — ou même les fausses solutions — que nos moralistes nous proposent, puissent être considérées comme au moins vaines.

L'*Hédonisme* pur — (et je m'excuse d'employer ici un terme si particulièrement philosophique, parce que les termes philosophiques prennent toujours, en matière de science, un caractère péjoratif) — l'hédonisme donc, je veux dire la « morale » du plaisir, ou, s'il vous plait, de l'*avantage*, de l'*avantage* tel qu'il est, *tantôt égoïste et tantôt altruiste*, me semble régir imperturbablement la Vie selon un « eudémonisme » complet, et je me sens plein de confiance en l'instinct perfectible agissant par éliminations successives.

Je considère donc toutes les *Morales* qui se sont plues à être « en voie de formation » d'abord, et « en voie d'extinction » ensuite, et qui sont en somme, (pour notre civilisation), des succédanés provenus de conceptions théologiques, comme essentiellemennt accidentelles, et, s'il faut quelque comparaison, comparables un peu aux fièvres qui interviennent dans un organisme, fièvres dont, peut-être, par oppositions, les effets peuvent sembler parfois heureux, mais qu'il convient de couper par des quinines appropriées si l'on préfère un individu sain à un individu tout tremblant — d'une fièvre si soigneusement choisie d'ailleurs.

Ceci posé — et reconnu que les temps ne sont pas proches où l'on pourra briser sans imprudence ceux qui resteront des bâtons dont notre ascendance a empêtré nos roues, reconnu aussi que, les efforts devant être gradués, aucuns des nouveaux travaux ne sont inutiles — (les uns parce qu'ils sont bons, les autres parce qu'ils sont mauvais) — il importerait peu de constater que les *questions morales* sont ces mois-ci assez à la mode, si l'on ne pouvait constater en même temps, indice d'un contre-courant, une tendance flagrante à l'emploi dans ces ordres d'idées des arguments évolutionnistes les mieux établis.

— Un peu fatigués des quelques cercles vicieux où se morfondent des dialecticiens estimables, d'excellents esprits ont songé à donner une base moins pâteuse à leurs raisonnements. Certains concepts *bio-sociologiques*, que l'on ne trouvait guère, dans l'histoire des idées, qu'à l'état de traces, parfois si suggestives mais isolées, chez les meilleurs penseurs, se sont clarifiés, groupés, fortifiés, ont même essayé déjà, courageusement, de se constituer en corps de doctrines. Je crois qu'il faut attacher la plus grande importance à ces indications.

Et il faut se féliciter d'être né à si bonne époque pour as-

sister au futur fourmillement d'idées que l'on peut prévoir et que prépare l'abondance des faits nouveaux.

Sans doute de fâcheux abus seront bientôt faits, on exagérera des analogies, on torturera des interprétations, et, dans les deux camps, on sacrifiera à quelques-unes de ces *idoles* auxquelles Bacon voulait tant de mal — puis tout s'arrangera. Je crois, par exemple, que l'on ferait sagement de s'emballer un peu moins vite sur certaines conclusions au moins douteuses du curieux ouvrage de M. Izoulet, mais, comme le dit M. Izoulet lui-même, « il y a lieu d'indiquer la voie du salut pour peu qu'on la croie entrevoir » — et la voie du « salut », disons du progrès, de notre civilisation déjà trop attardée peut-être parmi toutes ces inextricables et piètres « morales », est vers l'expansion de l'individu dans l'accroissement social, et cet accroissement ne peut se faire et ne se fera que selon les lois (1) nécessaires des développements, lois dont nous prendrons conscience par un progrès scientifique démontré. Démontré — n'en déplaise à M. Brunetière, qui ne manie peut-être pas encore assez de faits d'une façon assez désinvolte pour en être pénétré, mais qui, étant certainement libéré « de ce que Bossuet a si bien appellé *la haine des hommes pour la vérité* », sera peut-être convaincu quelque jour — précieuse recrue.

Il sera convaincu — Saint-Paul le fut-il pas à Damas ? — par de nouveaux symptômes du grand mouvement de vivante sincérité qui soulèvera demain — si je puis prophétiser au nom de mes camarades de vingt ans aux Laboratoires et aux Bibliothèques — *ceux qui ne peuvent se contenter avec de l'artificiel*, ceux auxquels de précieuses influences, telle celle de M. Maurice Barrès, (directe ou non), ont su faire assimiler le grand travail d'émancipation intellectuelle des Sainte-Beuve, des Taine et des Renan. Ceux-là ont trouvé dans leurs jeunes esprits assainis — (dites : *desséchés* — ne vous gênez pas !) — le terrain où accueillir les germes de méthodes lancés à travers la fin de ce siècle, depuis les positivistes jusqu'aux physiologistes français et allemands et aux auteurs de l'école anglaise, et ils ont trouvé dans les faits acquis à l'évolutionnisme une base solide à leurs curiosités passionnées. Dans leur confiance gaie, ils ont placé l' « idéal » scientifique qu'ils recherchent si loin que c'est le vertige, en somme, qui

(1) Lois connues ou non. On se propose *de prendre conscience de ces lois et de trouver le bonheur en agissant volontairement dans leur sens*, c'est bien ; mais il faut bien se persuader que ce n'est pas d'être inconnues, ou méconnues, qui peut les entraver dans leur action générale. Les *bonheurs* particuliers sont plus ou moins bouleversés et voilà tout. L'établissement par un monsieur d'une *Loi morale* de son cru me semble donc d'une outrecuidance admirable — les questions de « révélation » écartées.

fait hésiter à les suivre les défenseurs prudents des « idéals » en simili les mieux portés, et ils ont voulu, logiquement, que la recherche de leur « idéal » social se confondît avec leur aspiration scientifique.

Ces jeunes gens sont bien inquiétants.

— Le petit livre de M. Léon Bourgeois, **Solidarité**, me paraît tout à fait mériter d'être pris comme échantillon de leurs tendances.

Et d'abord parce que, bien qu'il soit avéré que « *les partis sont toujours en retard sur les idées* », M. Bourgeois ayant été hier un de nos *gouvernants* les plus actifs et devant certainement se retrouver dans ce rôle demain, il est fort intéressant pour nous de savoir ce qu'il pense. Il serait naïf de croire qu'au milieu de la complication des intérêts parfois bizarres dont dépend un Etat, un homme intelligent, fût-il dix fois plus « au pouvoir », puisse modifier *l'actuel-état-de choses* selon un programme si admirable fût-il; mais, d'un homme, et proportionnellement à son énergie, on peut et on doit attendre des impulsions. Il nous concerne de savoir dans quel sens elles seront données.

M. Léon Bourgeois expose qu'en ce moment se *forme* (1) une doctrine nouvelle, celle de la *Solidarité*, « *produit synthétique du Mouvement Scientifique et de l'Idée Morale* ».

Je ne le suivrai pas ici sur ce terrain. Si je crois légitime très naturellement l'extension au point de vue social du double principe de dépendance et de lutte que les sciences naturelles placent à la base des phénomènes de sélection, je souhaiterais que l'on fût plus réservé, (je l'ai écrit plus haut à propos de M. Izoulet), lorsqu'il s'agit de faire intervenir des phénomènes psychiques de conscience qui sont encore fort mal élucidés, et l'hypothèse d'une « idée morale » distincte et, soyons francs, *supérieure* à l'instinct physiologique ne me semble pas suffisamment féconde pour être adoptée facilement. Mais peu importe; que l'idée du « Bien et du Mal » soit ou non irréductible, (et je suis convaincu qu'elle ne l'est pas), il n'en reste pas moins acquis que c'est par une étude clairvoyante des phénomènes de dépendance organique, que M. Bourgeois a été conduit à la conception d'un « *état de civilisation idéal où chacune des activités individuelles se proposera d'atteindre à son plus haut degré d'énergie et consacrera aussi complètement que possible cette énergie au développement de l'œuvre commune* ».

Que cette formule donc conduise « en pratique » à une organisation plus ou moins libertaire ou, comme je le crois, à l'instauration progressive d'une aristocratie intellectuelle un

(1) Elle ne se *forme* pas, l'on *s'en aperçoit* (V. pl. haut).

peu à la Renan, il n'y pas lieu de l'examiner ici; et l'on doit s'employer, *d'abord*, à établir parfaitement les bases de sa légitimité et à en perfectionner soigneusement l'expression.

Je ne crois pas que cette formule, dont je voudrais que les deux termes fussent plus fortement réunis encore, échappe à la nécessité redoutée de confondre la notion du droit et celle de l'utilité générale, mais je ne crois pas qu'il y ait là un *danger*. Elle offre par contre l'avantage considérable de ne plus permettre de raisonner à faux sur l'homme *isolé*, de nous obliger à le considérer comme *faisant partie* de l'espèce sans laquelle il ne pourrait exister — et l'on s'étonne à récapituler quelles erreurs ont eu pour origine cette conception de l'homme *isolé*, erreurs dont la plus funeste et la plus retentissante fut sans doute l'hypothèse que l'on peut cette fois à bon droit qualifier de *dangereuse* d'un « contrat social ». Il faut insister, et M. Bourgeois l'a fort bien indiqué, sur ce que *l'obligation de chacun envers tous ne résulte pas d'une décision arbitraire* que rien ne saurait justifier, mais bien de faits biologiques qui ne sont aucunement susceptibles d'être discutés, et dont l'harmonie est vraiment cruellement impassible au-dessus des diverses parlotes politiques qui ne voudraient rien moins que se gonfler jusqu'à « changer tout cela ».

Ces choses dites, M. Bourgeois ne se dissimule pas qu' « *il n'est pas de loi naturelle qui n'offre au physicien, au chimiste d'innombrables difficultés d'application* », et il n'espère pas que la loi de Solidarité sociale échappe à ces difficultés. C'est affaire à l'art politique de s'occuper à les résoudre, mais, si l'on a bien compris de quelle façon M. Bourgeois prend place entre les doctrines économiques des socialistes et celles des « modérés », on m'accordera peut-être qu'il doit tout de même y avoir plus de chances de lever ces difficultés en partant d'un principe d'origine rigoureusement scientifique qu'en partant de quelqu'une des diverses combinaisons charmantes que l'on nous préconise. Je préférerais peut-être que ce que M. Bourgeois appelle la *dette* de l'homme ne fût pas *appelé* du tout et fut admis comme conséquence immédiate de l'existence *dépendante*, mais cela serait peut-être trop rapide et moins commode. S'il me semble très net que *l'échange de service existe en soi* et n'implique ni idée d'obligation ni idée de sanction, cela peut sembler moins immédiatement évident à mon voisin, et je voudrais justement insister sur le caractère excellent de propagande et de vulgarisation que le petit livre de M. Bourgeois me paraît devoir à la fois à la personnalité de son auteur et à la façon élégante et assez sobre dont il a su présenter des idées qui sont, en somme, du moins quant à leur principe, de celles qui me sont des plus chères,

et que je ne suis pas très habitué à voir traitées avec tant de loyauté et d'intelligence.

— Il ne me reste pas la place que je voudrais pour parler du gros volume où M. William Vogt nous a raconté la vie du physiologiste **Karl Vogt**. Cet « *homme* », dont l'influence fut si considérable, ne peut vraiment pas être réglé en dix lignes, et je serais fort tenté d'étudier un jour cette vie agitée, excessive, passionnante à la façon de quelque roman d'aventures intellectuelles, et que l'on lit par les 300 pages grand in-quarto — et serrées ! – du livre de M. William Vogt sans se lasser et « sans rien passer ».

JEAN DE TINAN.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

Athanase Kircher : *De la Cabale Saracénique et Ismaélite ou, ce qui est la même chose, De la Philosophie hiéroglyphique et superstitieuse des Arabes et des Turcs*, traduit pour la première fois du latin en français, par Jean Tabris, gr. in-18, Chamuel, 3 fr. — REVUES : *L'Humanite intégrale* (sept.-octobre), *L'Initiation* (octobre), *L'Hyperchimie* (novembre), *L'Isis Moderne* (octobre), *La Paix universelle* (15 octobre et 1er novembre), *La Religion universelle* (n° 7), *Revista de Estudios psicologicos* (octobre), *La Revue scientifique et morale du Spiritisme* (octobre), *La Thérapeutique Intégrale* (22 octobre).

La Cabale tire « son origine des caractères de l'alphabet mystique et des noms divins qui en dérivent ». Abraham Aben Schadad, cité par Kircher, dit que les lettres « sont le principe de toute chose et la mère de toutes les sciences ». Ainsi que les Hébreux, les Arabes « croient que par les lettres Dieu influe d'abord sur les Anges et par ceux-ci sur les douze signes du Zodiaque et les planètes, et par là, enfin, sur les vertus des quatre éléments ».

L'ouvrage du P. Kircher traite des Noms divins, des nombres et de leurs applications à la confection des amulettes, des talismans, des carrés magiques, des sceaux des planètes et des éléments et en indique l'usage.

Je dois prévenir ici le lecteur, pour qu'il ne se méprenne pas sur le sens de certaines expressions, telles que : « réservoir de toute iniquité », « superstition », « perverse doctrine », « doctrine damnée », « science maudite », « insanités », « extravagances », « sacrilèges », etc., etc., que l'auteur emploie, pour qualifier soit les doctrines de la cabale saracénique, soit encore les opérations des cabalistes. Le savant Kircher avait de bonnes raisons pour s'exprimer ainsi. Il devait, en effet : 1° détourner les soupçons de la redoutable congrégation de l'Index et de l'Inquisition alors toute puissante ; 2° attirer, en même temps, l'attention des chercheurs sérieux sur les points importants. Pour ces mêmes motifs, il crut devoir dédier son ouvrage

« au très excellent et très révérend seigneur François Albicius, assesseur de la Sainte et Révérée Inquisition ».

La traduction de la **Cabale Saracénique** est due à M. Jean Tabris. Elle est écrite dans une langue très simple et très claire. Une planche, hors texte, reproduit les illustrations de Kircher.

§

Trois nouvelles revues viennent d'être fondées : l'**Isis moderne**, la **Thérapeutique intégrale** et la **Revue scientifique et morale du Spiritisme** (1). La première se propose d'étudier toutes les croyances, « celles dites religieuses comme celles dédaigneusement traitées de superstitieuses »; elle veut être ouverte « aux recherches psychiques, si fécondes en merveilleuses découvertes », et enfin tenter de soulever le voile du Mystère, « cette étoile polaire de l'Invisible ». Ses rédacteurs se disent « les pérégrins du prochain Devenir ». « Que ceux que préoccupe le problème de l'Au-delà » les « suivent » !

Le premier numéro est heureusement composé. Jules Bois y conte l'histoire si pitoyable de ce fils ou prétendu fils de roi, Naundorff, qui fut spirite bien avant Allan Kardec; S.-L. Mac Grégor-Mathers y donne d'excellentes notes sur la *Qabalah*, et Remy Salvator, la traduction du cas bien curieux et bien extraordinaire de *Miss Mary J. Faucher,* par l'ex-juge Abram H. Dailey. Ce numéro reproduit aussi le commencement de la *Légende dorée* et contient, en outre, la première partie du beau discours prononcé à New-York par le Swami Vivekânanda sur la Philosophie Védantine, des notes et informations diverses très intéressantes et un choix de préceptes du sage Kâmakrisna Paramahausa (1855-1886). J'en détache les deux suivants :

« Tant que l'abeille est en dehors des pétales de la fleur, elle bourdonne et produit des sons ; mais lorsqu'elle est dans la fleur la douceur trouvée là, rend l'abeille silencieuse et subjuguée. Oublieuse des sons et d'elle-même, elle boit le nectar en paix. Hommes d'étude, vous faites trop de bruit dans le monde, mais sachez qu'au moment où vous aurez la plus légère jouissance de *Bhakti* (amour de Dieu), vous serez comme l'abeille dans la fleur, enivrés par le nectar de l'amour Divin. »

« L'huître qui contient la pierre précieuse est par elle-même de peu de valeur, mais elle est nécessaire à la croissance de la perle. L'écaille elle-même peut n'être d'aucun

(1) *L'Isis Moderne*, 11, rue de la Chaussée-d'Antin; un an : 10 fr. — *La Therapeutique Intégrale*, 10, rue Durand-Claye : un an : 2 fr. — *La Revue scientifique et morale du Spiritisme*, 5, rue Manuel; un an : 7 fr.

usage pour l'homme qui possède la perle. De même les rites et les cérémonies ne sont pas nécessaires pour celui qui a atteint la plus Haute Vérité — Dieu. »

La **Thérapeutique Intégrale** est l'organe de la Société d'Homœopathie hermétique de France. Elle a pour rédacteurs Dr Gérard Encausse (Papus), Dr M. H. E. Lalande et Abel Thomas. D'un long et bel article de ce dernier, j'extrais un fragment qui définit ce que les anciens entendaient par « Science des Signatures ».

« Sous le nom de *Science des Signatures* et de *Science des Correspondances*, ils rangeaient, écrit M. Abel Thomas, un certain nombre de règles, qui leur permettaient de connaître soit les qualités des êtres et leurs effets physiologiques, soit la place qu'ils occupaient dans un vaste système de classification, qui comprenait aussi bien les tempéraments humains que les animaux, les végétaux et les minéraux de la nature. Dans leurs livres l'énoncé seul des caractères spéciaux, signatures, indiquait les propriétés médicinales ; celui de la place occupée dans la classification montrait les rapports existant entre la substance, considérée comme remède, et les diverses affections qui peuvent atteindre l'organisme humain. »

— Dans la **Revue scientifique et morale du Spiritisme**, on lit deux bonnes études : l'une du directeur, Gabriel Delanne : *Les Rayons x et la double vue des somnambules et des Médiums*, l'autre de Firmin Nègre : *Les destinées de l'Ame humaine* ; puis un bien curieux article de L. d'Ervieux, où est démontré, par des arguments assez plausibles, que l'Homme parviendra — dans un temps, certes, encore très éloigné — à voler comme les oiseaux; enfin d'excellentes notes de Marius Decrespe sur *les Prophéties et les Prédictions*, une prose d'une lecture très attachante de J. de Lallenay, et la relation de faits spirites intéressants par H. Sausse.

Je retrouve ce dernier nom dans la **Paix universelle** de Lyon, avec ceux de Paul Baudry : *L'Eglise catholique et le Corps astral ;* de Déchaud : *La Transformation universelle ;* de J. Bouvéry : *Les Apparitions de Tilly*, de Fabre des Essarts : *Rédivivances*, et du lumineux et profond philosophe Amo : *Déchéance de l'Eglise* et *La Synthèse des Druides*. En ce dernier article, M. Amo appelle l'attention sur « les philosophies aux concepts larges, vigoureux et féconds, les plus susceptibles de combattre la *néfaste et très étroite influence biblique* ». De ce nombre est la philosophie druidique que tiennent enclose les triades bardiques.

« Que nos fiers ancêtres, adjure M. Amo, viennent au secours de notre tentative et *que le fil rompu de la tradilion nationale soit rattaché !* Cette tradition est fille de l'Inde. *Regar-*

dez du côté de l'Inde. Des rayons du soleil éternel *de la Vérité* se lèveront à l'Orient pour vous éclairer »

Je regrette fort de ne pouvoir — faute de place — transcrire ici quelques-unes de ces belles triades.

Je regrette également de ne pouvoir parler, comme il conviendrait, ou donner des extraits, des bons et beaux articles ou études que publient l'**Initiation** : *Le Taoïsme et les sociétés secrètes chinoises* par Mogd (de Pouvourville), *Castes et Classes* par Guymiot, *De la Direction des rêves* par Prentice Mulford, *Les Bons Cousins Charbonniers* par Ch. Godard ; — Le **Lotus Bleu** : *L'Aura humaine* par Leadbeater, *Le Dualisme* par Amo, *Karma* par Annie Besant, *Lucifèrianisme* par le Dr Pascal ; — L'**Hyperchimie** : *Synthèse d'or* par Auguste Strindberg, *Généralités sur la Matière-Force et l'Atome* par F. Jollivet Castelot ; — Le **Journal du Magnétisme** : *La science occulte et le phénomène psychique* par Decrespe, *Conseil pratique* par H. Durville ; — L'**Humanité intégrale** : *Idées de Demain* par Marius George, *Causerie immortatiste-intégraliste* par Camille Chaigneau ; — La **Revue d'études psychologiques** : *La nouvelle psychologie* par Eugenio Garcia Gonzalo, *La force psychique* par Quintin Lopez, etc.

§

Les travaux de la loge Hermanubis, — dont j'ai parlé récemment, — ont repris depuis le 8 octobre. M. Sédir reçoit chez lui (4, rue de Savoie), tous les lundis et samedis, de cinq heures à sept heures.

JACQUES BRIEU.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Richard Wagner : *Les Maîtres Chanteurs de Nürenberg*, publiés par Louis-Pilate de Brinn'Gaubast et Edmond Barthélemy, pet. in-8, Dentu. — Henry Lapauze : *De Paris au Volga*, gr. in-18, Lemerre, 3.50.

Les Maîtres-Chanteurs de Nürenberg. — Il y a plus de dix-huit mois, près de deux ans, je rendais compte ici même du bel et fructueux effort accompli par MM. de Brinn'Gaubast et Barthélemy, publiant en français le texte intégral de *l'Anneau du Nibelung*, accompagné d'intéressantes études et d'un commentaire critique, philologique et musical très nourri. Les deux auteurs ont récemment donné un pendant à cette œuvre en publiant aussi la traduction complète, enrichie de pareils commentaires, des *Maîtres-Chanteurs de Nürenberg*, et, bien qu'ils n'aient nul besoin de recommandation ou d'éloge, je me fais un devoir de signaler chaleureusement cette nouvelle publication.

En la courte étude consacrée dans le *Mercure* à la « traduction-édition » de *l'Anneau du Nibelung*, j'ai exposé de mon mieux le système adopté par M. de Brinn' Gaubast, montrant le point de vue auquel le traducteur s'est placé. Et, aux félicitations que j'adressais de tout cœur à l'auteur d'un si vaste et si beau travail, comme à son collaborateur, dont les vues ingénieuses et l'érudition originale présentent un très vif intérêt, j'avais joint quelques réserves, estimant que M. de Brinn' Gaubast aurait pu être plus littéral en demeurant aussi littéraire. Ces réserves, qui n'atténuaient pas bien gravement le mérite de la traduction nouvelle, existent encore aujourd'hui pour moi, au sujet des *Maîtres-Chanteurs*, mais je me borne à les mentionner, d'ensemble, sans recourir comme naguère à des exemples. Du reste, si, tout en les formulant, j'admirais le premier travail de MM. de Brinn' Gaubast et Barthélemy et le recommandais énergiquement au public wagnérien, comment ne ferais-je pas de même lorsqu'il s'agit des *Maîtres*, où, à mon sens, ces réserves ont moins encore de gravité? En effet, la langue des *Maîtres* est profondément différente de celle que Wagner emploie dans *l'Anneau*. En sa Trilogie, le poète-musicien s'efforce constamment — avec quel bonheur et quelle sûreté — vers un langage absolument nouveau, fait de radicaux et de mots essentiels, débarrassé d'explétifs, enfermant dans un minimum de paroles un formidable contenu de sentiments et de pensées : langue voulue primitive, originelle en quelque sorte, et qui mérite bien l'adjectif *urdeustch* que les commentateurs allemands lui appliquent parfois. Au contraire, si sobre, juste et merveilleusement concise que soit la langue des *Maîtres-Chanteurs*, elle ne présente ni cette tension puissante, ni cette concentration extrême : en gardant une certaine couleur archaïque, qui répond à l'époque de l'action sans jamais pourtant se contraindre à ces affectations empruntées où se plaisent tant d'érudits, elle veut être et elle est, avant tout, familière, populaire, libre d'allures ; par elle, l'œuvre entre en communication naturelle et directe avec notre esprit. On conçoit donc que, pour une traduction littéraire, non adaptée à la musique, des *Maîtres-Chanteurs*, il soit permis à l'écrivain français de négliger un peu le mot-à-mot strict pour se soucier de l'aspect vivant, populaire, familier, du texte original, aspect dont l'équivalent peut être fourni par des expressions populaires, voire proverbiales, existant dans la langue française, tandis que de tels équivalents n'existent point dans cette langue lorsqu'il s'agit de *l'Anneau*.

Mais c'est assez disserter, et tout le monde a compris ces différences, ou les comprendra après lecture des œuvres de Wagner. C'est précisément cette lecture vraiment littéraire,

évocatrice du mouvement scénique dans la mesure où cela est possible sans la musique et sans le théâtre — lecture féconde, lecture nécessaire — que permettent et promettent les traductions de M. de Brinn' Gaubast, auxquelles, je le redis avec plaisir, M. Barthélemy est venu apporter l'utile concours de ses intéressantes « études ». Je ne saurais trop les signaler à la curiosité des intellectuels : on est stupéfait de constater, en mainte occasion, que Wagner, tant commenté déjà, a été relativement peu lu... Eh bien, il faut le lire, le relire au besoin, et c'est ce que les travaux tels que celui dont je rends compte ici nous invitent à faire, d'une façon hautement excellente.

La « traduction-édition » des *Maîtres-Chanteurs*, publiée par MM. de Brinn' Gaubast et Barthélemy chez Dentu, se compose d'un Avant-propos du traducteur, de la Traduction littéraire complète de l'Œuvre qu'accompagne une Annotation philologique, d'une étude Critique, et d'un Commentaire musical suivi d'une Table des motifs. Voici donc un livre qui forme une petite encyclopédie littéraire, critique et musicale, relative aux *Maîtres-Chanteurs de Nürenberg*. Cet énoncé est assez clair par lui-même pour qu'il n'y ait pas lieu de se livrer à une analyse, forcément insuffisante, de chaque partie que prévoit ainsi le sommaire de l'ouvrage. J'ai dit combien cet ouvrage était utile, quel grand travail il représentait, de quels rares mérites il se recommande, et quelle heureuse influence il doit exercer. Ceux qui prendront la peine de le lire — le plaisir plutôt — verront que je n'en ai exagéré ni la valeur ni l'importance.

Alfred Ernst.

De Paris au Volga. — « ... Soyez rassurés : je ne vais pas découvrir Saint-Pétersbourg. Voilà longtemps que Théophile Gautier s'en est chargé, et il y aurait sans doute outrecuidance à le vouloir recommencer », déclare M. Lapauze.

Pourtant, toute comparaison mise à part, bien entendu, l'auteur, s'il n'a pas découvert Saint-Pétersbourg, possède-t-il du moins le très réel mérite d'avoir, à son tour, mis en lumière quelques aspects obscurs de cette Russie mystérieuse, toute de contrastes, demeurée, en son hiératisme farouche, fidèle à son pape-roi, tandis que, cependant, s'accréditaient chez elle des lois protectrices du travail, non encore dépassées, sinon atteintes, dans telle démocratie qui se pique d'équité.

Outre de semblables aperçus, nous signalerons la description somptueuse des cités où défila le faste des impériaux cortèges, les impressions de route vêtues, en raffinées voyageuses, de souples et sobres et distingués vêtements, réservant toutefois nos préférences pour les deux chapitres consacrés à une

sérieuse étude sur Tolstoï (*A Yasania Poliana. Tolstoï à l'Ecole.*)

« ... Le comte Léon Tolstoï... fit construire sur son domaine de Yasnaïa Poliana une maison... où il installa l'école de ce nom devenue célèbre...

» ... L'auteur de *Que faire ?* pense que le moujik doit rester son propre maître, même en matière d'enseignement.

» ... La manière (d'élever les moujiks) de Tolstoï (est) résumée tout entière dans ce mot de *liberté*.

» ... J'ai voulu voir l'école de Yasnaïa Poliana... je m'en étais ouvert à Mlle Tatiana Tolstoï.

» — Oh ! me dit-elle, il y a bien longtemps qu'on a dû la fermer... Ça n'allait pas du tout, et, d'ailleurs, on la voyait de fort mauvais œil.

» ... Comme en rentrant à Moscou je demandais à un professeur de l'Université de me renseigner sur les résultats de la méthode autrefois mise en pratique par Tolstoï, il me répondit :

» — En réalité, il n'y a eu à Yasnaïa Poliana qu'un élève réellement brillant, et cela ne lui a pas réussi : il est *izvostchik* dans le gouvernement de Toula. »

Fort curieux aussi le récit d'une soirée au cours de laquelle le grand homme russe mit en cause plusieurs d'entre nos littérateurs contemporains.

Au hasard :

« Tolstoï avise sur un guéridon un périodique français.

» — Je ne serais pas fâché, nous dit-il, de savoir de vous ce que signifie ceci. »

Ceci c'est une phrase de M. Paul Adam, qui, nous semble-t-il, ne peut paraître inintelligible qu'à un étranger.

« — Alors, reprend Tolstoï, c'est de cette façon qu'écrivent vos jeunes hommes de lettres ?

» Ils ne trouvent pas que votre langue, si belle, si noble et si pure, soit suffisante ? Il faut absolument qu'ils la torturent et qu'ils nous torturent nous-mêmes ? C'est d'autant plus dommage que celui qui a écrit ceci a certainement du talent... »

Puis, plus loin :

« ... une des poésies les plus célèbres de M. Stéphane Mallarmé.

» — ... en saisissez-vous au moins le sens ? (questionne Tolstoï). Non pas. Et pas de titre. Pas un point, pas une virgule. Pas même de point final. C'est horrible. Ah ! la littérature française peut se flatter d'avoir pour l'instant un joli lot de *nébuleuses*. »

Ne quittons pas le volume de M. Lapauze sans en avoir cité les *Conclusions* où l'on releve cette intéressante observation

« ... Nous n'entendons pas la vie comme les Russes... nous sommes pressés et ils savent attendre... un quart de siècle de République nous a fait perdre le sentiment des hiérarchies... au contraire des Russes, nous rabaissons tout à notre taille. »

Pour finir, il sied, croyons-nous, de féliciter l'auteur qui a su nous montrer sous son véritable jour la sacro-sainte alliance :

« Nous fournissons à nos amis les capitaux nécessaires à la mise en œuvre de cette richesse industrielle et commerciale qui sommeillait, et il me paraît que, cela faisant, nous leur rendons un réel service. »

KARL ROSENVAL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

CRITIQUE. — René Doumic : *Essais sur le Théâtre contemporain*, in-16 Perrin, 3.50. — Lucien Muhlfeld : *Le Monde où l'on imprime, regards sur quelques lettrés et divers illettrés contemporains*, in-16, Perrin, 3,50.

HISTOIRE. — Antoine Guillois : *La Marquise de Condorcet, sa famille, son salon, ses amis, 1764-1822*, gr. in-8, Ollendorff, 7.50.

LITTÉRATURE. — Jean Dolent : *Monstres*, avec un frontispice en lithographie par Eugène Carrière, gr. in-18, Lemerre, 3.50. — L. Le Foyer : *L'Avenir par le Poète, Une Ebauche d'Esthétique*, gr. in-8, Imprimerie Noizette.

MUSIQUE. — A. J. M. Diepenbrock : *Missa duobus choris vocum virorum cum organi concentu cantanda*, gr. in-4, Amsterdam. Algemeene Musiekhandel.

POÉSIE. — Martial Besson et Michel Abadie : *Anthologie des Instituteurs-Poètes*, préface d'Edouard Petit, gr. in-18, Bibliothèque de l'Association, 3 fr. — A. Maffre de Baugé : *Les Gants blancs*, gr in-18 A. Pedone, 3.50. — Jacques Coulangheon : *Sur l'Etang de Rêve*, gr-in-16, Bibliothèque de l'Association. — Marc Legrand : *L'Ame antique*, préface d'Emmanuel des Essarts et Lettre d'Emile Gebhart, gr. in-18, A. Colin, 3.50. — Emile Blémont : *A. Watteau*, poème dit a l'inauguration du monument de Watteau, brochure in-16, Lemerre, 0.75. — Charles Dubourg : *Le Pays des Chimères*, gr. in-18, Chamuel. — A.-Ferdinand Herold : *Intermède Pastoral*, pet. in-4, Edition du « Centaure ». — Maurice du Plessys : *Etudes Lyriques*, suivies d'une édition nouvelle du *Premier Livre Pastoral*, gr. in-16. Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3.50. — Henri Giraud : *L'Ame effeuillée*, gr. in-18, Lemerre, 3.50.

ROMAN. — Ernest Tissot : *Comme une Rose*, mœurs cosmopolites, in-16, Perrin, 3.50. — Jean Madeline : *La Conquête*, gr. in-18, Calmann Lévy, 3.50. — Edouard Rod : *L'Innocente*, illustrations de L. Kowalsky, in-24 long, Ollendorff, 2 fr. — René Boylesve : *Les Bains de Bade, petit roman d'aventures galantes et morales*, avec un frontispice de R. Fougeray du Coudray, in-16, Bibliothèque Artistique et Littéraire. — Henri Beauclair : *Tapis Vert*, gr. in-18, P.-V. Stock, 3.50. — Paul de Régla : *Les Secrets d'Yildiz*, gr. in-18, P.-V. Stock, 3.50.

SOCIOLOGIE. — Léopold Lacour : *Humanisme intégral. Le Duel des Sexes. La Cité future*. Gr. in-18, P.-V. Stock, 3.50. — A. Hamon : *Le Socialisme et le Congrès de Londres*, gr. in-18, P.-V. Stock, 3.50.

THÉATRE. — Arthur Toisoul : *Opòra*, pet. in-4, Bruxelles. « Coq Rouge ». — André Dumas : *La Galante Surprise*, 1 acte en vers, gr. in-18, Léon Vanier, 1 fr. — Eschyle : *Les Perses*, tragédie, traduite

et mise à la scène par A.-Ferdinand Herold, gr. in-18, Charpentier et Fasquelle, 1 fr. — Edouard Grenier : *Aphonide et Pyrgos*, tragédie en 3 actes et en vers, in-16, Lemerre. — Sàr Peladan : *Le Prince de Byzance*, drame romanesque en 5 actes, pet. in-4, Chamuel, 5 fr.

DIVERS. — Willy : *Notes sans portées*, gr. in-18, Flammarion, 3.50, — Charles Morice : *L'Alliance Franco-Russe* (*Opinions*), brochure, Bruxelles, Istace. — Ferdinand Brunetière : *La Moralité de la Doctrine Evolutive*, broch. pet. in-18, Firmin-Didot, 0.50. — Charles Doudelet : *Van Here Halevijn, Messire Halevijn*, texte néerlandais et texte français, illustrations de Charles Doudelet gravées sur bois par Ed. Pellens, in-16, Anvers, Buschmann. — Léon Hennebicq : *La Décadence universitaire*, broch. in-8, Bruxelles, Lamertin. — Comte Léon Tolstoï : *Les Temps sont proches*, traduction de Paul Boyer et Charles Salomon, broch. in-16. Perrin. — Edouard Toulouse : *Emile Zola, tome I de l'Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie*, gr. in-18, Société d'Editions scientifiques, 3.50. — André Chamagne : *Sensations de Dacie et d'Illyrie*, préface de Ch. Fuster, in-12, Fischbacher, 3 fr. — Gustave Robert : *La Musique à Paris, 1895-1896*, in-18, Fischbacher, 3.50. — Bernard Lazare : *Une Affaire judiciaire : La Vérité sur l'affaire Dreyfus*, in-18, P.-V. Stock, 0.50. — Un Philarmène : *La Vérité sur les Massacres d'Arménie*, in-8, P.-V. Stock, 2 fr. — Jossot : *Mince de Trognes !!!* 50 dessins inédits, préface d'Henry Bauër, album gr. in-4, G. Hazard. — Albert Trachsel : *Réflexions à propos de l'Art suisse à l'Exposition Nationale de 1896*, gr. in-18, Genève, Imprimerie Suisse.

LITTÉRATURE ETRANGÈRE. — L. Cranmer-Byng (Paganus) : *Daisies of the Dawn*, poésies, in-18. Londres, The Roxburghe Press, 3 s. 6 p. — Richard Wagner : *Les Opéras de Wagner, tome I, Tannhæuser, Lohengrin, Parsifal*, traduits de l'allemand par A. Delpit, avec une Introduction sur la Vie et les Œuvres de Richard Wagner, in-8, Chamuel, 4.50. — M. Mayr : *Jahrbuch der franzœsischen Litteratur, II Jahrgang, 1895*, pet. in-8, Zittau, Haase.

JOURNAUX ET REVUES

L'Année 1896. — *La Revue des Deux-Mondes. — La Revue Générale. — La Revue de Paris. — La Nouvelle Revue. — La Revue du Nord. — La Revue du Midi. — L'Hermine. — La Revue du Siècle. — La Revue Félibréenne. — L'Effort. — Les Mois Dorés. — La Revue Bleue. — La Revue des Revues. — La Revue Encyclopédique. — Perhindérion. — La Société Nouvelle. — L'Art Moderne. — Le Coq Rouge. — L'Art Jeune. — Le Réveil. — Mercure de France. — La Jeune Belgique. — La Plume. — La Revue Blanche. — L'Ermitage. — Le Magazine International. — L'Aube. — La Critique. — L'Art et la Vie. — L'Art Social. — Documents sur le Naturisme.*

L'Année 1896. — Laissant pour une fois l'analyse mensuelle, il nous a paru intéressant de dresser, au terme de cette année, un tableau *sommaire* de nos périodiques et de leurs couleurs, des principales idées qu'ils ont, depuis janvier, soulevées ou soutenues.

Incontestablement, ils témoignent d'une vitalité intellectuelle admirable. Nous ne pensons pas seulement à leur abondance, mais à leur qualité. Il est rare d'ouvrir le plus infime et de n'en tirer ce qui s'appelle *rien*. Cependant nous sommes loin d'avoir à notre disposition toutes les revues littéraires de langue française. Avec cela, il ne faudrait pas

croire que la digestion mensuelle de tant de kilos de papier fût très difficile ! Car on pourrait inscrire en épigraphe sur les couvertures les plus notoires : vitalité n'est pas substance.

C'est, en effet, très souvent, une vitalité de manège : ce que les idées tournent en rond ! et sans s'en apercevoir encore !... De là vient, sans doute, le vertige qui prend la tête de quelques jeunets !

§

En abordant le détail, nous constaterons tout de suite que l'intérêt de la **Revue des Deux-Mondes** fut loin, cette année, d'être médiocre, surtout en ce qui concerne la partie documentaire. Pour la partie imaginative, quand nous n'aurions qu'à nous féliciter de *la Vierge aux rochers* de M. d'Annunzio, nous ne nous plaindrons pas du reste. « La Revue » a tenu à prouver que, comme au temps de Musset et de George Sand, elle restait le champion des conceptions nouvelles. Jamais le symbolisme, dans son expression anglaise selon les préraphaélites, — allemande selon Jean-Paul, — française selon MM. Peladan, Paul Adam, Maeterlinck et Mauclair, n'a mieux affirmé, sous la patine ardente de la sensualité italienne, la beauté du métal corinthien. La jeune littérature peut remercier M. Brunetière d'avoir cru nécessaire d'user, pour la faire connaître, de cet amalgame exotique, d'ailleurs chef-d'œuvre.

Malheureusement, il retire de la main gauche ce qu'il donne avec tant de hardiesse de la main droite.

On sait que sa main gauche est M. Doumic. M. Doumic s'est, avec conscience et scrupule, occupé à plusieurs reprises de nos efforts. Mais il a beaucoup plus souligné les gestes que les œuvres ; et sachant que la jeunesse lui reprochait son manque de générosité, il s'est appliqué cette année à examiner le rôle de la critique. Dans le numéro du 15 Octobre, il traite de la « critique admirative » et il se donne beau jeu à propos d'un livre naïf sur Chateaubriand. Cependant, en conclusion, il écrit : « Est-ce à dire qu'il ne faille voir dans la critique qu'un instrument de chicane et un procédé de dénigrement ? Non, sans doute, et nous ne sommes guère disposé à admettre que celui qui fait métier de juger des choses de l'esprit puisse se passer d'admirer et d'aimer. Il doit avoir un sentiment très vif de ce qui est beau, éprouver profondément l'attrait de ce qui est grand. La sympathie est à la base de l'intelligence... Mais l'œuvre propre du critique commence au moment précis où il fait effort pour échapper à cette séduction qu'exerce le génie et pour se ressaisir. »

Eh bien, non, on peut concevoir autrement « l'œuvre propre » du critique. S'il est évident que son premier devoir est de n'être

pas *dupe*, il n'en a pas, après celui-là, d'autre que de *comprendre* et de *faire comprendre*. Cette compréhension, sans doute, implique PLUTÔT, en face des choses consacrées, un rôle *négatif*, parce que, sans la critique, l'habitude, l'odieuse routine donneraient à ces consécrations une force tyrannique qui arrêterait la vie. Mais il n'en va pas de même en face des œuvres mal connues ou en formation ; la compréhension alors en est d'une insuffisance obligatoire, si elle n'implique pas PLUTÔT un rôle *positif*, puisque ces enfantements ne peuvent grandir que si ne les étouffe pas la puissance des vies antérieures. Or, au rebours de toute logique, nos critiques universitaires ont affirmé de préférence en face des séculaires chefs-d'œuvre un rôle « positif », vraiment facile, et un rôle « négatif », non moins facile, en face des tentatives nouvelles qui ont pris, depuis dix à douze ans, conscience d'elles-mêmes. Serait-ce que nos critiques, et M. Doumic en particulier, sont de purs criticistes, des moralistes exclusifs, des joueurs d'arguments, et non des protagonistes de la beauté, ardents ou curieux ? Le point ne serait pas d'une élucidation compliquée.

Ce qu'il nous faut bien constater, malgré nous, est souvent de leur part, et en dépit de quelques apparences, un manifeste parti pris. Je peux en fournir une preuve dans l'exemple vivant du contraire qu'est M. Eugène Gilbert, le critique trimestriel de la vieille **Revue Générale** de Bruxelles.

M. Eugène Gilbert a le même tempérament traditionnel que ces Messieurs, il ne le cache pas. Il n'est pas non plus un bénisseur ; il a la réprobation aussi nette que l'éloge, et cependant il sait toujours marquer dans l'œuvre la plus exaspérée selon lui, relever même avec enthousiasme la page qui l'émeut, sans que la louange paraisse une indulgente concession de sa critique. Pour M. Eugène Gilbert, « la sympathie est bien vraiment à la base de l'intelligence... »

§

La **Revue de Paris** s'est gardée contre toute attaque en demeurant, selon son programme, un « magazine ». La partie imaginative y fut cette année beaucoup plus brillante et surtout piquante qu'à la *Revue des Deux-Mondes*. Elle entretient aussi soigneusement le goût anecdotique. La *Revue de Paris* est une flatteuse d'actualité. C'est dire qu'elle n'impose rien. Seulement elle prévient le moindre désir bimensuel de ses lecteurs. Elle ne commande point, mais elle ne se laisse pas devancer.

Elle a publié des impressions de voyage extrêmement inté-

ressantes, notamment des notes sur la Chine de M. Paul Claudel, sur Java de M. Robert Godet, qui valent presque celles de M. Francis Jammes, parues ici même sur l'Algérie.

§

Entre la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux-Mondes*, la **Nouvelle Revue** est de tous les anciens gros périodiques de quinzaine le mieux intentionné. Il reste autant que possible à l'avant-garde, autant que le lui permettent ses abonnés de province. Car la marque de la *Nouvelle Revue* est d'être décentralisatrice, et elle l'est avec ardeur. Chaque numéro comporte de cinq à dix pages de communications sur les événements des provinces ; et comme elle se publie à Paris, elle est du coup infiniment plus intéressante que la **Revue du Nord** qui paraît à Lille, la **Revue du Midi** à Nîmes, l'**Hermine** à Rennes, la **Revue du Siècle** à Lyon (vous pensez que j'en oublie). Non pas que ces revues mensuelles ne présentent souvent des articles d'érudition urbaine excellents (et dus parfois d'ailleurs à des collaborateurs de la capitale), mais la faiblesse de l'imagination y est vraiment grande et elles témoignent d'une timidité spéculative un peu exagérée. De plus, on sent (si l'on excepte les publications bretonnes) qu'elles se battent les flancs pour représenter une idée ou une tradition locale quelconque. Seule la **Revue Félibréenne** du bon poète Mariéton a une tendance définie, ainsi que l'**Effort** imprimé à Toulouse et les **Mois Dorés** à Aix en Provence, jeunes périodiques déjà d'un an, et tous deux bien connus de nos lecteurs.

§

Mais si nous avons à Paris une vivante revue décentralisatrice, nous possédons en échange une revue provinciale pour universitaires ayant le mal du pays, c'est la **Revue Bleue**, l'ex-sémillante et pimpante *Revue Bleue* qui, bien que fatiguée, marche toujours de son pas égal hebdomadaire dans la direction du soleil couchant, là où M. Antony Valabregue fait la bibliographie des poètes.

§

Il convient de citer à part, parmi les bimensuelles, la **Revue des Revues**, vraiment novatrice et abondante. Quoique surtout documentaire, comme l'indique son titre, il n'est pas une manifestation littéraire dont elle n'offre une œuvre originale, et nos écrivains indépendants lui doivent une particulière reconnaissance. Il est bon de retenir les importantes études qu'elle continue à publier sur le mouvement littéraire de tous les pays.

La même gratitude doit favoriser la curieuse **Revue Encyclopédique**.

C'est sous sa protection toutefois que les poètes lyriques sont scalpés par M. Charles Maurras, qui, pour se donner du cœur, les dénomme indistinctement « romantiques ». Car M. Charles Maurras a comme les hommes primitifs plus de pénétration que d'intelligence, plus de finesse coupante que de compréhension. A considérer son esprit tout nu, il ne s'imagine pas seulement classique, mais athénien, ô vanité ! M. Emile Deschanel a écrit jadis un livre sur le *Romantisme des classiques*, quand viendra donc celui sur « le classicisme des romantiques » ou sur « le goût barbare des Hellènes » etc...! Ne trouvez-vous pas, notamment pour nous autres écrivains, que l'expression populaire : « C'est la bouteille à l'encre ! » ne rende bien des choses ? Nous l'allons encore mieux voir tout à l'heure.

Mais la *Revue Encyclopédique* possède heureusement, pour contrebalancer M. Maurras, M. Camille Mauclair qui y rend compte des spectacles de « l'Œuvre » ; et on a la joie d'y lire les critiques d'art de M. Roger Marx et de M. Alfred Ernst.

Le **Perhinderion** de M. Alfred Jarry complète avec bonheur les illustrations de la *Revue encyclopédique* et ses « au jour le jour » instantanés, en nous restituant de vieilles planches admirables d'Albert Dürer et toute l'ancienne actualité telle que la comprenait l'imagerie d'Epinal.

§

En tête des revues qu'il est convenu d'appeler jeunes, il faut citer la **Société Nouvelle**. La *Société Nouvelle* est exactement le contraire de la *Revue de Paris*. Elle ne flatte pas le courant, elle commande les idées. C'est le type de la revue indépendante, sans compromission d'élégance parisienne. Elle est toujours suspendue haut au-dessus de l'avenir. Plus sociale que littéraire, sa critique des œuvres par l'entremise de M. Georges Lecomte est bien nourrie, rude et loyale.

On y lit trop rarement de très fines impressions musicales de M. Henry Maubel.

Pendant que nous sommes en Belgique, n'oublions pas le vieil **Art Moderne**, à sa dix-septième année bientôt et toujours au poste de combat.

Mais c'est le **Coq Rouge** uni à l'**Art Jeune** qui, sous l'énergique direction de MM. Maurice des Ombiaux et Van de Putte, me semble devoir soutenir le plus vivement l'avenir artistique et littéraire ; M. Camille Mauclair y envoie de Paris de nobles lettres, violentes, généreuses, et souvent par cela même un peu simplistes.

A côté du *Coq Rouge*, le **Réveil** occupe à peu près la place de notre excellent *Ermitage*. Ses numéros sont des mieux com-

posés; et M. Albert Arnay y inscrit des pages de critique élevée, à la fois minutieuse et large.

§

Nous devrions maintenant parler du **Mercure de France** et lui chercher quelques chicanes sur les défauts inévitables à toute humanité qui se respecte. Mais l'impartialité nous obligerait, en échange, à nous étendre si longuement sur ses qualités que nous ne pouvons pas songer à le faire ainsi souffrir dans sa modestie.

A ce propos (puisqu'elle n'a pas appris à comprendre, comme dirait M. Maeterlinck, les leçons du silence), la **Jeune Belgique** (dont le nom se trouve pour la première et la dernière fois sous ma plume) se permet, dans son numéro du 17 octobre, de dire, en prenant texte de la ridicule et malheureuse lettre de M. Le Blond parue ici il y a deux mois : « Le reproche de « silence systématique » est assez piquant. On sait d'ailleurs que ce silence constitue la tactique préférée des rédacteurs du *Mercure.* » Et la *Jeune Belgique* ajoute que « M. Robert de Souza observe à son égard fidèlement la consigne ».

La *Jeune Belgique* saura qu'on n'observe pas de « consigne » au *Mercure*, où l'indépendance des collaborateurs vis-à-vis les uns des autres, puis vis-à-vis des auteurs comme de l'opinion, est telle qu'elle a paru à d'aucuns exagérée. En ce qui me concerne, j'ai donné depuis mon premier livre, et donne chaque jour, à mes amis les plus estimés et les plus chers, des preuves publiques d'indépendance tellement flagrantes, que m'accuser d'obéir à une consigne est une simple bouffonnerie. Mais le « silence systématique » est en effet le seul mode de critique que la dignité puisse se permettre envers les sottises, les prétentions qui dépassent la bienséance, les controverses sans issue. Or la *Jeune Belgique* s'est livrée contre un grand nombre de confrères à des manifestations dont les brutalités et les évidentes perfidies ont révolté tous les honnêtes gens. Devant le ton de ces attaques, peu à peu le silence s'est fait de lui-même, le vide. Car ce n'est pas qu'au *Mercure* qu'on ne parle plus de la *Jeune Belgique* ! Qu'elle ouvre toutes les revues les unes après les autres... Et si ce silence lui pèse, qu'elle ne s'en prenne qu'à elle seule. Ceci soit dit une fois pour toutes.

Quant aux questions du « vers libre », du symbolisme, etc., au sujet desquelles M. Ivan Gilkin se livre à d'hostiles considérations triomphales, il n'est pire sourd... Puis M. Gilkin peut prendre patience, chacun travaille; et les années répondront.

§

Après le *Mercure*, la **Plume**, la **Revue Blanche** et l'**Ermitage** se partagent les faveurs publiques.

La *Plume*, qui vivifie et active avec ingéniosité le mouvement artistique, serait peut-être au point de vue littéraire d'un éclectisme un peu banal, si M. Adolphe Retté ne le relevait de sa verte fougue.

M. Retté s'est lancé à fond cette année contre M. Mallarmé. Il s'est applaudi de son courage et il s'est plaint que les défenseurs du poète ne lui aient rien répondu de précis ; il a douté de leur sincérité. J'aurais cru, pour ma part, que l'article de M. Mühlfeld dans la *Revue Blanche* « sur la clarté » et celui de M. Mallarmé lui-même dans la même revue avaient formulé des réponses suffisantes. Dans le numéro du 15 octobre, M. Retté nous dit qu'il ne le pense pas. Or pour s'efforcer de résoudre le débat par une critique juxtalinéaire, il faudrait fixer la portée de plusieurs mots importants, tels que : 1° *admiration ;* 2° *sincérité ;* 3° *décadence* ; 4° *influence* ; 5° *langue* ; 6° *idée ;* 7° *beauté ;* et 8° *vie.* Après cela on pourra voir. Mais que M. Retté souffre que ce soit pour un autre jour.

La *Revue Blanche* est presque toujours extrêmement intéressante. C'est une personne très intelligente qui vous laisse inquiet. Cette année, elle a peut-être été un peu moins fine que d'habitude ; elle a voulu frapper de grands coups : ils ont porté ; mais elle y a perdu quelque peu de cet équilibre parisien qui, entre la normale et la sociale, l'art et l'anarchie, la tient, souriante, même impertinente, au coin du boulevard.

La chronique y est vraiment substantielle et adroite. M. Romain Coolus y rend compte des théâtres avec une virtuosité très fouillée ; M. Gustave Kahn, qui est sans conteste non seulement un des plus intéressants poètes mais un des meilleurs critiques de ce temps, y donne des études d'une acuité singulière ; M. Blum y pénètre l'analyse des livres d'un charme acide un peu corrosif.

L'*Ermitage* était, comme son nom l'indique, un refuge. Sous la jeune direction de M. Ducoté, les ermites se sont davantage mêlés à la vie cette année, et grand en a été le profit pour les poètes et pour l'avenir.

§

Maintenant mentionnons le **Magazine international**, périodique de la plus haute valeur et absolument à suivre pour qui veut connaître le développement des idées d'avant-garde dans les littératures étrangères ; l'**Aube,** qui lance l'idée d'ériger un « *Temple de l'Art* » ; la **Critique**, où les bibliographies sont des plus consciencieuses ; l'**Art et la Vie**, avant tout moralisateur et d'un spiritualisme un peu périmé ; l'**Art social**, qui ne s'aperçoit pas que son titre n'a pas de sens parce qu'on ne *crée* pas un « art social » toujours inconscient, expression ne pouvant s'appliquer qu'à deux époques :

la première époque grecque et le moyen-âge ; enfin les **Documents sur le Naturisme**, où MM. Le Blond et de Bouhélier détiennent si fraternellement en faveur de leurs amis le record du pavé de l'ours. Charitablement : que ces Messieurs ne s'imaginent pas que les pralines littéraires doivent toujours s'offrir dans des papillotes à pétard ! Ce sont les gestes qui empêchent de prendre les œuvres, quand il y en a, et que ce ne sont pas des « surprises ». La première fois, c'est amusant, mais après ?...

Robert de Souza.

LETTRES ALLEMANDES

Revues : *Jugend*, Munich, G. Hirth (Avril-Septembre). — *Simplicissimus*, Munich. A. Langen (Avril-Septembre). — *Die Kritik*, Berlin (Septembre) — *Monatschrift für Neue Litteratur und Kunst*, Berlin (1. Heft, Octobre). — *Kant-Studien*, revue philosophique, Leipzig, Paris, Londres (1e vol, 1er fasc). — *Magazin für Litteratur*, Berlin (8 et 15 août).

Deux nouvelles revues illustrées, artistiques et littéraires, ont commencé à paraître presque simultanément à Munich, voici quelques mois déjà. Leur apparition est significative à plus d'un titre. D'abord elles sont des créations purement munichoises, avec Munich pour centre, et doivent être considérées comme de louables tentatives pour contrebalancer l'influence de Berlin dans l'art allemand. Elles marquent aussi, tant l'une que l'autre, un changement complet dans le « Familienblatt » si cher à nos voisins, le journal de récréation et d'amusement où fleurit encore le bas-bleuisme le plus effréné et dont le *Daheim* et le *Gartenlaube* restent le type. Maintenant l'illustration prend la première place, l'illustration en couleurs, vive, légère et tirant l'œil. Le texte est relégué au second plan ; mais il semble que lui aussi se soit inspiré du dessin : ce n'est plus le roman interminable se traînant au long des pages ou le didactisme sans fin des hebdomadaires connus : la nouvelle, parfois courte jusqu'à la nouvelle à la main, alterne avec le poème lyrique ou la fantaisie humoristique. Si le mouvement créé par la revue *Pan* — un chapitre spécial dans l'histoire de nos déceptions — a eu un résultat, c'est dans ces jeunes revues d'art qu'il faut le chercher. Mais à feuilleter les collections de ces périodiques, une autre particularité frappe à première vue, c'est l'aspect tout français de ces feuilles, je dirai plus : ce sont presque des revues françaises. Nous les trouvons chaque semaine accrochées bien en vue dans tous les kiosques, des boulevards et, ce qui ne s'était jamais vu, le *Figaro* insère, en allemand (!) les réclames de l'une d'elles. **Jugend** doit son succès à ses couvertures en couleur. Son éditeur M. G. Hirth, fin connaisseur d'art

et écrivain de talent, d'ailleurs richissime propriétaire des *Dernières Nouvelles* de Munich, avait surtout l'intention, en rehaussant le goût de son pays, de créer une concurrence aux *Fliegenden Blaetter*. Il n'y a pas toujours réussi. Le ton de *Jugend* qui, comme son titre l'indique, devrait être exubérant de jeunesse est souvent vieillot et aigri. La satire qui atteint parfois une jolie violence est toujours amusante, mais c'est une satire locale, apprêtée à la cuisine de la politique bavaroise. Mais la revue vaut surtout par la qualité de ses illustrations, reproduites toujours selon d'excellents procédés mécaniques. Franz Stuck y tient la première place. A citer encore Uhde, Keller-Reutlingen, Ferd. Goetz, Hans Pfaff, etc. Quelques Français, non des meilleurs, Radiguet, Jossot, Jeanniot. Cependant dans un récent fascicule une Fanny de Léandre d'un dessin délicieusement embrumé. — En fondant son **Simplicissimus,** M. Albert Langen, le sympathique éditeur bien connu du public parisien, s'est inspiré directement du *Gil Blas illustré*. C'est le même nombre de pages, la même disposition des gravures, la même périodicité ; le format est plus grand. *Simplicissimus* est le titre d'un roman de Grimmelshausen, classique et populaire en Allemagne (ceci pour renseigner M. Grand-Carteret), et cette étiquette est tout le programme du journal : une certaine allure combative et indépendante, agrémentée d'un ton frondeur, avec un fond de simplicité. Ceci s'affirme surtout dans les dessins, car le texte, resserré sur deux ou trois pages, n'est jamais d'actualité. Des nouvelles et des vers y sont signés parfois de noms familiers : Dehmel, Wedekind, Mackay, Sven Langen, etc. Parmi les illustrateurs, un seul s'est révélé de tout premier ordre, Th. Th. Heine. Dans ses scènes pleines d'humour et d'ironie doucement attristée, il apparaît parfois comme un Gavarni allemand. Mais il représente une Allemagne qui n'est plus celle d'aujourd'hui, une Allemagne bonasse et lourde, à l'esprit gras et nuageux, dont pourtant il reste peut-être quelques traces en Bavière. Son crayon possède une sûreté impeccable et il est doué d'un véritable sens décoratif qui fera certainement de lui un des meilleurs dessinateurs d'affiches.

Il est certain que les revues de critique pure répondent en Allemagne à un besoin. On en compte jusqu'à cinq ou six. Les unes sont l'organe d'un parti politique, les autres restent éclectiques. Donner chaque semaine quelques chroniques d'actualité, traduire une étude d'un périodique anglais ou français, analyser quelques livres et critiquer quelques faits, il n'y a pas là certes matière à un intérêt suffisant quand la personnalité du rédacteur en chef ne donne pas une empreinte originale au recueil. Cette empreinte nous la trouvions dans la *Zukunft* de M. Harden qui dans l'espace d'un an avait su recueillir vingt

mille abonnés. Depuis deux ans elle a une concurrence, la **Kritik**. C'est le format et l'esprit de la *Zukunft*, sans le flair et la souplesse de M. Harden. Et le fait de débuter par une violente attaque de l'organe que l'on imite peut paraître au moins singulier. M. Schneidt, le premier directeur de la *Kritik*, était certainement une personnalité originale, bien qu'un peu trouble et flottante. Maintenant le nom de M. Richard Wrede a remplacé le sien en tête des fascicules. Je ne connais pas M. Wrede. Les articles qu'il donne sont intéressants, ses sommaires se tiennent. Je pense que sa revue a du succès et je prendrai plaisir à en parler quelquefois.

Si les feuilles de critiques abondent chez nos voisins, par contre le recueil littéraire n'existe presque pas. Tous les grands périodiques remplissent leurs fascicules aux trois quarts d'articles de sociologie et de vie courante. Le roman, la nouvelle et l'étude littéraire n'y tiennent que la seconde place. Une feuille correspondant à nos revues que l'on appelait « jeunes » il y a quelques années, manquait absolument. M. Paul Bornstein vient de combler cette lacune. Il publie chez l'éditeur S. Cronbach, à Berlin, le premier fascicule de la **Monatschrift für Neue Litteratur und Kunst**. Le programme annonce que la revue sera populaire. Il était peut-être inutile d'affirmer cette concession à la démocratie régnante, d'autant qu'elle jette un faux jour sur les tendances de la revue qui reste, dans tous ses articles, d'une hauteur d'art parfaite. On en jugera par le sommaire où dominent les études d'esthétique : M. Max Osborn parle de l'art moderne, M. Franz Servaes étudie le côté littéraire dans la peinture, M. Richard Baerwold donne d'intéressants aperçus sur les dons naturels pour la critique d'art, M. Hans Lœwenfeld compare la science musicale à la critique musicale ; tout cela n'est pas fait, assurément, pour attirer le peuple. J'aurai, je pense, souvent l'occasion de revenir sur cette revue qui certainement tiendra ses promesses.

L'intérêt pour les choses de philosophie pure se perd de plus en plus. Nous n'avons plus le cerveau métaphysique et à peine si nous nous souvenons des frissons qui agitaient notre adolescence quand nous nous amusions à créer et à détruire tour à tour les systèmes des philosophes. Autant de beaux rêves évanouis les uns après les autres, dont il ne reste que l'émotion poignante, le mirage d'un monde évoqué dans un jeu par la voix du poète. Ce petit frisson je l'ai retrouvé il y a quelques jours en feuilletant la première livraison des **Kantstudien**, la nouvelle revue trimestrielle que publie M. Hans Vaihinger, le savant commentateur kantien, professeur à l'université de Halle. Et je me suis revu dans le petit amphithéâtre de Heidelberg écoutant avidement mon maître Kuno

Fischer expliquer d'une voix vibrante et brève la philosophie du chinois de Kœnigsberg. C'est une idée heureuse d'avoir voulu grouper sous un seul nom les aspirations philosophiques de notre temps. Et plus que tout autre le nom de Kant s'imposait. Toutes les philosophies se réunissent dans la sienne pour diverger de nouveau ensuite dans tous les sens. Comprendre Kant c'est le dépasser: il est plus encore une somme de problèmes qu'une somme de solutions. Kant c'est le microcosme de la philosophie. Ses moindres œuvres méritent des commentaires et des développements, et le domaine de la philologie kantienne est encore loin d'être épuisé. Les *Etudes Kantiennes* sont donc une revue de l'ensemble de la philosophie. La plus intéressante contribution de la première livraison est une étude de M. E. Adickes sur « les forces mouvantes dans l'évolution philophique de Kant et les deux pôles de son système », où l'auteur explique la formation et le mécanisme de la méthode transcendentale du philosophe. J'en détache cette phrase toute moderne : « La genèse des pensées importantes est quelque chose de bien plus intérieur, elle se trouve au-dessous du seuil de la conscience et est quelque chose d'aussi mystérieux que la genèse de l'homme. » A mentionner encore un article de M. K. Vorlænder sur les rapports de Gœthe avec Kant et une étude de M. A. Pinloche, en français celle-là, car notre revue est internationale, sur « Kant, Fichte et le problème de l'éducation ».

Je citerai encore pour finir un très bel article de M. Arthur Eloesser sur « le récent développement de la littérature en France » dans le **Magazin für Litteratur.** M. Eloesser est très habile à démêler, chose très rare chez un étranger, ce qui dans notre littérature a de l'importance de ce qui n'en a pas. Dans une longue introduction qui débute par cette phrase : « Les jours du symbolisme mystique sont comptés », l'auteur analyse lumineusement les causes qui feront cesser l'influence du symbolisme. Il rend compte ensuite du premier volume du *Centaure* et parle avec beaucoup de compréhension de l'œuvre de M. Pierre Louys.

HENRI ALBERT.

IMPRESSIONS DE MUNICH

Vous ne lisez donc pas le *Mercure de France* ?
(NICOLAS JOSEPH LAURENT GILBERT : *Satires*.)

Après l'article de M. Dujardin, la collection de la *Revue wagnérienne*, très haut cotée jusque-là par les bouquinistes, en vint à ne plus se vendre qu'une quarantaine de francs ; on me l'a dit, du moins. Le monde des lettres restait plus

étonné devant cette sincère et désormais célèbre palinodie qu'il ne l'eût été d'une conversion, par exemple, de M. Kahh à l'alexandrin de Ponsard.

Et il plut tout l'été, et la ville de Munich s'attrista. Le poète, celui qui parle ici, rangea son luth dans un bahut où il devrait attendre la saison prochaine et s'en fut au théâtre dorloter de bien chères mélancolies.

Il vit d'abord jouer *Lohengrin*, mais comme il redoutait M. Birrenkoven, chevalier au Cygne, il apporta la *Physiologie du Mariage*; le livre, petit et poussiéreux, emprunté à un cabinet de lecture, était une de ces contrefaçons, comme on en fit tant à Leipzig, de nos auteurs célèbres dans la première moitié du siècle. Le poète ne l'ouvrit pas pendant le prélude tandis que les aériennes harmonies des violons planent à l'orchestre, puis il se mit à lire avec attention ; il regretta simultanément que le style de Balzac, la lumière, et la voix de M. Birrenkoven fussent mauvais ; ses yeux et ses oreilles se fatiguèrent ; ils s'assoupissait déjà quand des trompes brutales le firent sursauter, et ces trompes, certainement, devaient recéler des grains de sable car elles sonnaient faux. Le jeune critique apprécia fort la voix, aux acidités de verjus, de Mlle Frank lorsque, Ortrude, elle éructe sa sauvage malédiction contre Elsa. Et ce fut tout ; il y eut un brouhaha, des gens se levèrent, et on partit pour le Montsalvat.

D'autres fois... Les *Ruines d'Athènes*, derviches et petits soldats très égayants, afin qu'on ne soit pas trop morose à *Fidelio* qui suit ; le poète n'ayant jamais eu pour *Fidelio* qu'une admiration raisonnée rouvrit la *Physiologie du Mariage* et s'étonna que le charmant vocable *minotaurisé*, dont Balzac étiquette le mari trompé, n'ait pas depuis longtemps remplacé l'incivile onomatopée de Molière. Mlle Ternina interpreta le rôle de *Fidelio* de façon un peu bien mélodramatique et le cristal naguère si limpide de sa voix parut avoir perdu de sa pureté primitive.

Entre temps, on s'enferma dans cette délicieuse bonbonnière rococo qu'est le théâtre de la Résidence. Ce furent, — l'orchestre était choisi et n'avait d'instruments que ce qu'il en eut jadis sous la direction de Mozart, — *Don Juan* et les *Noces de Figaro*. M. Bertram, trop fignolé, un peu ridicule, figurait Don Juan, et une ingénieuse machinerie présentait chaque tableau sans qu'on eût à baisser la toile, comme une main offrirait alternativement les deux coupes d'une même corbeilles de fruils.

Mlle Dressler, chérubin? oui, si l'on veut.

Il fallut, hélas ! entendre le *Vaisseau-Fantôme* ; et comme jamais on n'avait ouï dans le rôle de Senta chanteuse si misé-able, et qu'un jeu ◊ e *et* inconnu dirigeant papillonnait bien

l'étourdie autour de son orchestre, le penseur acheva la *Physiologie du Mariage* et commença un roman oublié d'Ernest Feydeau, — qu'il ne songea même pas à apporter les jours suivants.

Dans les *Maîtres-Chanteurs*, M. Brucks, médiocre Wotan, Telramund satisfaisant, — en temps que Hans Sachs se montra digne de louanges; M. Mikorey dans le rôle, un peu *nice* déjà, de Walter, fut nasillard et gauche; et M. Bertram comme Beckmesser, se laissa fort apprécier.

M. Vogl figurait Tristan; ah! le prodigieux, l'unique artiste, malgré sa voix qui se lasse! son jeu, au troisième acte, surtout, est à ce point intense et parfait, qu'on ne s'étonn pas d'y puiser, d'année en année, la même émotion toujours nouvelle et de plus en plus profonde.

Les Maîtres Chanteurs et *Tristan*; tout ce qu'il y a de bon et de douloureux dans la vie : les dévouements mélancoliques et l'art; l'amour.

Comme tout était fini et qu'on roulait d'ultimes cigarettes dans les entre-colonnements du péristyle, le poète dont je vous parle réfléchit : on peut comprendre M. Dujardin, se dit-il; son article, après tout, avoue simplement l'impuissance où se trouve l'esprit qui est humain à satisfaire l'âme qui est divine.

Il pleuvait toujours; les parapluies s'éloignèrent. Le jeune homme qui songeait resta seul; bientôt il descendit les degrés de l'immense escalier, et s'enfonça dans les ténèbres vers le Rathaus et la ville vieille, tandis que son démon familier lui soufflait ces paroles de résignation :

Je sais, chuchota-t-il, qu'il est aujourd'hui d'une suprême élégance de s'émouvoir, jusqu'aux larmes, à *Tristan* et aux *Maîtres*; il en fut ainsi jadis pour la *Norma* de Bellini; vous-même, ne m'avez-vous pas avoué que vous preniez quelque plaisir triste à entendre débiter par une boîte à musique des airs du *Postillon de Longjumeau*? Faudrait-il conclure que ces œuvres vivent d'une aussi intense beauté parce qu'elles nous firent également pleurer, je ne crois pas; cela nous enseigne simplement que l'art humain ne mérite pas la foi qui nous unit à la Chose Eternelle; il est semblable à l'amour, tous deux déçoivent parce qu'ils nous rapprochent infiniment de l'Unité sans nous y fondre jamais. — Vous reconnaîtrez la vérité de mes paroles, plus tard; et vous n'entendrez plus alors *Tristan*, même *Pasifal*, que dans l'habituelle extase terrestre où entraîne toute musique qui ravit les sens : puis vous visiterez une église et là vous trouverez aux pieds du Christ et dans la prière la seule Beauté dont on ne se lasse pas et qui demeure à travers les siècles toujours pareille à soi.

CHARLES GUÉRIN.

LETTRES ANGLAISES

H. G. Wells : *The Island of Dr Moreau*, 6 s., *The Time Machine*, 2 s. 6 d., Londres, W. Heinemann. — Revues : *To Morrow, The New Review, The Free Review, The Savoy* (septembre, octobre, novembre).

Mme Rachilde se plaint avec une obstinée persévérance des innombrables cas d'adultère qu'elle examine mensuellement. J'agrée certes avec une doléance aussi justifiée sans avoir jamais connu semblable douleur. Le roman anglais s'occupe assez peu de l'adultère, ce qui en la majorité des cas ne l'empêche d'être généreusement soporifique. Mais je viens de lire avec un vif et trop peu fréquent plaisir deux romans de H. G. Wells. Au lieu d'aventures banales et de situations risquées, il s'agit ici d'un genre de fiction tout particulier. Utilisant ses solides et variées connaissances scientifiques, H. G. Wells réalise des hypothèses avec une richesse d'imagination, une ingéniosité d'application qui séduit et entraîne. Sous cette enveloppe brillante et légère se trouve toujours un fonds sérieux, solide et hardi. Avec précision et logique dans les péripéties du développement l'auteur démontre quelque théorie biologique, la pousse à ses extrêmes conséquences et à ses dangers dans **The Island of Dr Moreau** ; réduit à l'absurde ou affirme la vérité de quelque thèse sociologique dans **The Time Machine.** Ce ne peut être une louange excessive de rapprocher H. G. Wells d'Edgar Poe ; son style est rapide, sans faux et inutiles ornements et admirablement clair. Le récit est conduit brièvement, sans digressions et sans sécheresse, et s'il démontre une singulière puissance d'imagination, le style révèle un écrivain d'un talent individuel et peu commun. Depuis le *Strange case of Dr. Jekyll* de Stevenson rien de tel n'avait été fait.

— Les revues de ces derniers mois, vues ainsi accumulées après les longues vacances, offrent l'effroi d'un trop considérable travail et l'intérêt du choix possible et facile. **To Morrow** continue la série d'études du *Noble Art*, publie des articles de Tolstoï, de Lugné-Poe, et un essai sur les Romans de W. Morris. The **New Review** nous fait lire les érudites études de Charles Whibley et les élégantes et raffinées impressions et descriptions d'Arthur Symons. Dans l'excellente **Free Review**, les articles variés de E. Carpenter, J. M. Robertson, A. Hamon, G. Mortimer sur des questions sociales vraiment intéressantes, sur Shakespeare, Montaigne, Shelley, Gladstone, Maupassant etc.

Et maintenant il nous reste le triste devoir d'annoncer la disparition du **Savoy**. Dans un préalable avis M. Léonard Smithers annonce le fait, et M. Arthur Symons en une note

nette et concise, laissant deviner quelque désappointement, explique que le *Savoy* a conquis de nombreuses sympathies, mais non celle du grand public etq ues ans les florins du dit, les meilleures volontés et les plus beaux talents sont vains. Il laisse espérer cependant une nouvelle tentative, plus luxueuse, plus coûteuse et moins fréquente. Nous regrettons certes un tel événement, tout en reconnaissant que les récents numéros de la vaillante revue ne sont en rien au-dessous de la valeur des premiers. En le dernier parut un long essai de Osman Edwards sur Emile Verhaeren. En exactitude et largeur de compréhension, en réelle connaissance du mouvement symboliste, en précision et clarté de style, cette étude peut rivaliser avec celle de M. Mockel. Les citations nombreuses sont faites avec un goût très sûr, et M. Verhaeren ne peut demander qu'un grand nombre de tels admirateurs, aussi actifs et convaincus. D'ailleurs Osman Edwards se propose de faire plus encore pour son dieu nouveau et de nouvelles traductions suivront celles déjà publiées. Fâcheusement le *Savoy* disparaît et nous souhaitons à M. Osman Edwards, de trouver ailleurs une large hospitalité pour ses intéressants travaux.

Au mois prochain les livres de MM. Plarr, Phillips, et Legouis.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉERLANDAISES

REVUES : *Tweemaandelijksch Tijdschift* (septembre-novembre); *De Nieuwe Gids* (septembre).

La revue hollandaise **Tweemaandelijksch Tijdschrift** de septembre publie une nouvelle de M. Cyriel Buysse, prose savoureuse et forte, quoique peu neuve ; des vers de M. Albert Verwey; du même, une étude en prose intitulée : *Volk en Katholicisme*. L'auteur semble vouloir annoncer la scission profonde qui séparera les esprits dans l'avenir. Deux camps seront opposés l'un à l'autre : le peuple et les catholiques. Il parle surtout de la Hollande. Mais on pourrait se demander s'il y a lieu de poser cette question dans un pays où les catholiques sont en grande minorité. L'auteur exagère la signification du livre de critiques littéraires de M. Kloos, qui n'a rien à faire dans cette question. M. Verwey réclame ensuite l'unité de la vie nouvelle des peuples. Il omet d'indiquer le chemin pour y arriver.

Dans le numéro de novembre, une pièce de M. H. ten Amstel intitulée : *Een Familiefeest*. L'auteur y note les sensations les plus raffinées et cachées qu'il a éprouvées durant une fête de famille, genre créé par M. van Deyssel. Le style

est d'une délicatesse extrême. Pièce remarquable parce qu'unique depuis les fragments de M. van Deyssel. Quelques questions philosophiques traitées par MM. Verwey et Bierens de Haan. Le savant helléniste M. Charles van Deventer donne une étude sur l'orateur grec Isaeus. M. F. Roosdorp publie deux poèmes en prose finement ouvragés et profondément sentis. M. F. Erens raconte son voyage en Allemagne et indique l'hostilité de ce pays envers la Hollande.

La revue **De Nieuwe Gids** a reparu le 1er septembre sous la direction de MM. Kloos, Boeken et Erens. Dans la première livraison, quelques sonnets remarquables de M. Kloos.

Batavus.

LES THÉATRES

Théatre de l'Œuvre : *Peer Gynt*, poème dramatique en cinq actes, de Henrik Ibsen, musique de E. Grieg; traduction de M. le comte Prozor — Théatre de l'Odéon : *Les Perses*, tragédie d'Eschyle, traduite et mise à la scène par A.-Ferdinand Herold, musique de scène de Xavier Leroux.

C'est en 1867, à Rome, qu'Ibsen écrivit **Peer Gynt**. L'année précédente, il avait écrit *Brand*, et il semble que ces deux poèmes soient la contre-partie l'un de l'autre. Brand, en effet, c'est l'homme impérieusement volontaire, qui, malgré les obstacles, s'affirme hautement soi-même, et qui cherche à régénérer les créatures en leur donnant conscience de leur soi; il est l'ennemi de toutes les fraudes, de toutes les idées et de tous les sentiments superstitieux. Peer Gynt, au contraire, est l'homme de toutes les faiblesses; sa volonté cède à la moindre difficulté, sa démarche est tortueuse, et il est dominé par les superstitions. Ce n'est pas que Peer Gynt soit inintelligent ni méchant; il a des accès de bonté, et il lui arrivera de savoir, avec adresse, tirer parti des circonstances; mais jamais il ne cherche à prendre conscience de soi-même ni de ce qui l'entoure, il se trompe sans cesse sur la valeur des hommes et des choses, il ne se doute pas de ce que pourrait sa propre force, et il prend pour d'insurmontables obstacles les embarras les plus vulgaires. Ces obstacles imaginaires, il n'essayera même pas, d'ailleurs, de les briser; il les tournera. Peer Gynt est l'homme des demi-mesures, de l'hypocrisie inconsciente et de l'égoïsme naïf; Peer Gynt est le parfait opportuniste, — peut-être, après tout, l'homme normal. Et le poème dont il est le héros est une œuvre singulièrement vivante et variée. Là, tour à tour fantaisiste, réaliste, gai, gracieux, ironique, puéril, tragique et profond, Ibsen n'a jamais été plus vraiment poète ni, peut-être, plus pitoyablement humain.

C'est au folk-lore norvégien qu'Ibsen emprunta son person-

nage. On trouve en effet, dans le recueil populaire d'Asbjœrnsen, un conte dont le héros se nomme Peer Gynt. Ce Peer Gynt est un paysan, grand chasseur, et qui lutte sans cesse avec les trolds, victorieusement. Le principal épisode du conte est la rencontre de Peer Gynt avec une sorte de monstre froid et visqueux, qui se donne le nom de grand Tortueux. Il veut empêcher Peer de rentrer dans sa cabane; Peer ne se laisse pas intimider, il découvre le crâne du Tortueux, et le perce de trois balles, puis il fait enlever le monstre par ses chiens. Ibsen, dans son poème, s'est servi de cet épisode, mais il en a changé tout à fait le sens et la conclusion. De même, il a pris dans le conte l'idée de la rencontre de Peer Gynt et des trois jeunes filles, et celle des luttes de Peer Gynt et des trolds: mais du vigoureux chasseur, qui ne craint rien, il a fait un homme faible, qui redoute les trolds, et ne sait leur échapper que par la fuite. Il a transformé le type légendaire de Peer Gynt plus encore que Gœthe n'avait, dans son *Faust*, transformé le type traditionnel du vieux sorcier.

Le Peer Gynt d'Ibsen est, comme celui de la légende, un paysan, mais qui ne prend plaisir qu'à batailler et à mentir. Il se dit le héros d'extraordinaires aventures; il se dit capable d'accomplir des prodiges : et, dans le mensonge, il n'a même pas l'honnêteté relative d'imaginer les faits qu'il raconte : il ne fait que répéter des récits populaires, qu'on lui conta à lui-même lorsqu'il était enfant, et il s'attribue les prouesses de personnages légendaires. On se rit de lui, on le méprise un peu, et les jeunes filles refusent de danser avec lui, même la blonde Solveig, celle qui est presque une enfant encore, et qui est si pure et si gracieuse que son refus chagrine Peer Gynt, si indifférent aux refus des autres.

Peer enlève Ingrid, le jour même où elle va se marier, puis il l'abandonne; il abandonne les trois jeunes filles qu'il a rencontrées dans la montagne, et il suit vers Dovre la Femme en vert qui errait par les fjelds, et qui est la fille du Vieux de Dovre, le rois des trolds.

Voici Peer Gynt chez les trolds, esprits inférieurs et grossiers, dont la règle de vie est le plus plat égoïsme. La crainte qu'inspirent ces trolds est toute superstitieuse; avec le moindre courage on s'assure que leur puissance est vaine, et on les vainc, facilement. Mais Peer Gynt se laisse aller à subir leur domination; il consent à devenir l'un d'eux, et ce n'est qu'à la dernière épreuve, au moment où les trolds vont lui crever un œil, qu'il se ressaisit; et il s'enfuit loin du royaume de Dovre.

Ici se place la rencontre de Peer Gynt et du grand Tortueux. De ce que lui ont enseigné les trolds, Peer retient une maxime: « Borne-toi à toi-même. » De ce que lui dit le grand Tortueux, il en garde une autre : « Fais le tour. » Le hâbleur Peer Gynt

ne sera plus qu'un égoïste sans franchise ni audace, et qui, pour éviter les difficultés des circonstances, se métamorphosera sans cesse, pour ainsi dire, et oubliera d'avoir une personnalité.

L'occasion pourtant lui naît de s'affirmer quelqu'un, et d'être heureux d'un bonheur simple et pur. Dans la forêt où après le rapt d'Ingrid, il a été condamné à vivre, Solveig vient le trouver. Renonçant à tout, car elle aime, elle veut se donner à lui, et partager son exil et ses travaux. Peer est ému du sacrifice de Solveig, il l'accepte ; de vivre ensemble et de s'aimer, il seront heureux, mais voici que reparaît la Femme en vert, la fille du trold. Elle amène à Peer Gynt un enfant qu'il lui a fait : « Et il est bien ton fils, lui dit-elle : car il boite du pied comme tu boites de l'esprit. » Et Peer a peur ; au lieu de se réfugier en le pur amour de Solveig, d'affirmer cet amour, il « fait le tour ». Il quitte Solveig, il s'en va à travers le monde.

Il entre chez sa mère Aase, qui est mourante. Au lieu de laisser Aase songer à sa vie, et chercher quelles responsabilités elle peut encourir, Peer Gynt l'endort avec des contes merveilleux, il lui cache le dernier moment. Puis, il va en Amérique, il y fait fortune ; au cours d'un voyage en Afrique, quatre aventuriers, un français, un anglais, un allemand et un suédois, le dépouillent, et Peer Gynt périrait dans le désert, si, par une suite de circonstances singulières, il ne devenait prophète dans une tribu de bédouins. Il devient amoureux d'une jeune fille qui le charme par des danses, Anitra ; jouant le prophète, il lui donne des leçons de morale ; mais, à une âme, Anitra préfère des pierreries, et voici Peer Gynt encore dépouillé. En Egypte, il rencontre le directeur d'un hôpital de fous, fou lui-même ; et enfin, ayant refait sa fortune, mais vieilli et usé, Peer Gynt retourne en Norvège.

Sur le vaisseau où il s'est embarqué, il rencontre un étrange passager ; ce passager, il le revoit après que le vaisseau a fait naufrage ; et, aux demandes du passager, Peer Gynt se prend à être inquiet, et à songer qu'il a peut-être perdu sa vie. Quand il a atteint la côte, il rencontre encore des êtres singuliers ; il assiste au convoi funèbre d'un homme qui se mutila jadis pour éviter d'être soldat. Le pasteur loue cet homme d'avoir accompli un acte par lequel il affirmait une volonté, et d'avoir toujours vécu conformément à cette volonté : il fut lui-même, et, à cause de cela, il ne sera pas un estropié devant Dieu.

Puis, c'est la rencontre de Peer Gynt et du fondeur de boutons. Il y a, en Norvège, des hommes qui vont de maison en maison, achetant les vieux boutons d'argent, usés ou mal faits, et les fondent en lingots. C'est un de ces hommes qui rencontre Peer Gynt. « Je te cherchais, lui dit-il. Tu es pareil

à un bouton manqué. Je vais te mettre dans ma cuiller, et tu seras refondu dans la masse impersonnelle. » Et alors, Peer Gynt se lamente; à cette refonte, il préférerait tous les supplices, et il n'a plus qu'une pensée : prouver qu'il a été quelqu'un. Il repasse toute sa vie ; il revoit les êtres qu'il a connus : il a vécu au hasard, et jamais il n'a été soi-même. Il n'est qu'un être impersonnel, et la seule épitaphe qu'on lui doive est : « Cit-gît personne. » Et Peer Gynt va mourir désespéré.

Mais voici que d'une cabane sort une femme aux cheveux gris, pourtant gracieuse encore. C'est Solveig. Elle reconnaît Peer. Bien longtemps elle l'a attendu ; il revient enfin comme il avait promis. Elle est tout heureuse. Par elle, Peer Gynt devient quelqu'un : il fut celui qui créa le bonheur de Solveig : car, alors qu'il courait le monde, changeant de moi comme on change de vêtements, Solveig resta dans sa cabane, rêvant amoureusement à un Peer Gynt idéal, qui, celui-là, était un individu bien défini. Et, parce que, du réel Peer Gynt, a pu, pour ainsi dire, émaner ce Peer Gynt de rêve, le réel Peer Gynt sera sauvé; et, dans les bras amoureux et maternels de Solveig, bercé par le beau lied qu'elle chantait en l'attendant, lui, le bien-aimé, Peer Gynt s'endort doucement, béni et régénéré.

Cette dernière scène, qui est d'un grand poète et d'un grand dramaturge, n'est d'ailleurs que la conclusion dramatique du poème; moralement, il se conclurait, nous semble-t-il, par le terrible : « Ci-gît personne. » Mais il est beau que Peer Gynt, comme Faust par l'amour simple de Gretchen, soit sauvé par l'amour constant de Solveig.

Jamais Ibsen n'a écrit d'œuvre plus variée que *Peer Gynt* : jamais peut-être il n'en écrivit de plus belle. C'est là qu'il a montré quel admirable poète lyrique il sait être; et je ne crois pas qu'il y ait, dans aucun de ses drames, une scène plus émouvante que celle où Aase, charmée et leurrée par son fils, s'en va vers le château de Soria-Maria, et meurt. Cette scène serait émouvante par sa seule beauté poétique. D'autres scènes, dans *Peer Gynt*, troublent profondément : je citerai les deux rencontres du héros avec le Passager et avec le Fondeur de boutons. Et le poème, en son ensemble, charme, amuse, et terrifie, à la fois.

Pour représenter *Peer Gynt*, il a fallu, malheureusement, couper de nombreux passages; et certaines coupures ont été faites assez brutalement. Des parties entières ont disparu, celle, par exemple, du quatrième acte où Peer Gynt voyage en Egypte. D'autres ont été réduites à l'excès : c'est ainsi qu'Anitra n'a guère fait qu'apparaître, et que, au dernier acte, nous avons perdu le discours du Pasteur, la réapparition du

Vieux de Dovre et d'Aase, et la conversation du Diable et de Peer Gynt. Ces brutalités étaient, peut-être, nécessaires pour qu'il fût matériellement possible de représenter *Peer Gynt*, mais elles n'en sont pas moins regrettables; et il me semble que, pourtant, les coupures eussent pu être plus adroites et plus respectueuses.

M. Lugné-Poe s'est efforcé de convenablement mettre en scène *Peer Gynt*, et certains tableaux en ont été bien réglés.

En même temps que le poème d'Ibsen, a été jouée, sous la direction de M. Gabriel Marie, la musique que Grieg écrivit pour l'accompagner. Cette musique est déjà célèbre, et, presque chaque année, nous avons eu occasion de l'entendre, au moins en partie, tant au Cirque qu'au Châtelet. Certains morceaux en sont d'un pittoresque trop facile, et sonnent médiocrement à l'orchestre; mais le lied de Solveig est d'une tendresse qui émeut, et le chant des cordes, qui accompagne la mort d'Aase, est d'une beauté simple et grande.

M. Deval a fort honorablement joué le rôle complexe de Peer Gynt, Mlle Suzanne Auclaire a été charmante dans celui de Solveig, et Mlle Jane Avril a dansé très agréablement celui d'Anitra. D'autres encore ont participé au succès de la représentation : M. Albert Mayer, Mmes Barbieri, Régine Martial, Reynold. .

Jouer *Peer Gynt* est, jusqu'ici, le plus gros effort qu'ait fait l'Œuvre; et il sied de louer M. Lugné-Poe d'avoir permis d'acclamer, une fois de plus, le nom glorieux d'Ibsen.

A.-Ferdinand Herold.

§

Les *reconstitutions* de théâtre ancien me plaisent fort.

D'abord pour ce que les Beautés des œuvres anciennes, me touchant par tout ce qu'elles ont de plus général — *d'éternel* si vous voulez — m'émeuvent, lorsqu'elles m'émeuvent, (et elles ont toute chance de m'émouvoir puisqu'elles sont choisies pour cela), très profondément et gravement, et traditionnellement, nobles pierres de touche où l'or de mille esprits divers laissa sa trace.

Mais aussi — pourquoi ne le dirai-je pas — j'apprends, au contact des Beautés subsistées et consacrées, à mieux aimer de mes nerfs les frêles Beautés d'aujourd'hui, celles qui n'auront que vous et moi pour les chérir et mourront; les choses jolies ou mélancoliques, ah! gracieuses et tendres, maintenant si vivantes, et qui seront fripées au vingtième siècle, et finies — après avoir cependant contenu, *dans l'instant*, pour vous et pour moi, autant d'émotion que ces grandes Beautés déjà fières jusqu'au définitif de leurs deux douzaines de siècles

Que je leur garde de tendresse, aux « situations » trop particulières pour durer, aux « mots », aux « thèses » que blagueront nos petits neveux, à toutes les *impressions*, d'un art si réel, mais qui ont dû mettre leur gloire en viager, — et que l'on est donc injuste en faveur de vieux passables chefs-d'œuvre, et aux dépens des menues perfections qui passent.

Ceci posé — parlons des **Perses**, choix heureux s'il en fut.

Voici des lamentations. Voici de superbes éperduments de terreur. Voici le prodigieux cri de désespoir d'un peuple. Voici le rite tragique des nations désastreuses.

Des vieillards attendent, déchirés de crainte. Une reine, mère et veuve de rois, quitte ses demeures dorées pour ne plus porter seule le poids de ses songes. La nouvelle pressentie les frappe brutalement, pour dérouler ensuite, parmi les désolations, la douloureuse liste des malheurs; et les découragements alternent et sanglotent; et le souvenir solennel des ancêtres glorieux n'apporte que des regrets plus amers. Puis il paraît : Le roi; le roi lamentable, pâle et hurlant, et traînant des lambeaux de pourpre sale; il vient clamer lui-même son horreur et briser son carquois vide, et gémir encore vers les héros perdus. Ah ! La défaite ! la défaite. On voit un peuple en larmes dont le roi se frappe la poitrine et se meurtrit.

Ce fut l'immense cri de victoire de la Grèce, cette lamentation sublime de l'ennemi chassé. Ah l'on devine quel enthousiasme de liberté soulevait une multitude sur les gradins enthousiasme national où se mêlait, il semble, plus de clairvoyante pitié que de haine bête : sentiment lointain; et Eschyle sut faire crier par l'Asie — *peut-être* sans l'humilier - la strophe de triomphe dont l'antistrophe chantait au cœur d'Athènes.

J'ai beaucoup aimé la version de M. Ferdinand Herold. Il a su nous traduire le lyrisme parfait d'Eschyle en évitant l'écueil des verbalismes excessifs; il a su choisir un style sonore et simple, et l'événement nous a montré que l'*allure* de son interprétation, pour différer de celle des traductions où M. Leconte de Lisle nous apprit à nous passionner pour le lyrisme grec, révélait elle-même, dans son unité, une beauté moins barbare et plus prête à nous satisfaire.

Pour m'expliquer sur un détail : chaque fois que M. Herold a rencontré un nom antique *dont la forme française existe*, comme *Salamine* ou *Persée*, il n'a pas écrit *Salamis* ou *Perseus*. Il a seulement conservé la forme grecque — *Dareios* — lorsque l'absence de la forme française — qui eût été *Der*, sans doute — l'eût obligé de recourir à une forme latine — *Darius* — et je crois que ce petit détail philologique fait assez bien voir pourquoi la traduction de M. Herold a apporté quelque

chose de nouveau, (et donc était *nécessaire*). Puisque ce serait une folie, d'ailleurs respectable, que d'espérer, soumettant à nos esprits modernes et de race latine un Eschyle *calqué,* éveiller en nous la même ardeur qui pouvait agiter ceux qui combattirent à Marathon le Mède aux longs cheveux — je pense qu'il y a plus de chances de nous rapprocher de cette émotion en nous faisant entendre un texte dont la littéralité conservée aura cependant été transposée *dans la forme française* très discrètement, mais assez pour que toute l'importance n'étant plus accaparée par l'exagération parnassienne d'une saveur barbare qui nous étonne seulement, il nous reste de l'attention pour une beauté moins superficielle et plus idéologique. Lorsque, en outre, et c'est le cas, les épithètes si caractéristiques sont heureusement rendues, le rythme conservé, l'*allure* (je tiens à ce mot), d'une harmonie continue, ce traducteur a fait de bonne et difficile besogne, et M. Herold a droit — une fois de plus, à tous nos remerciements.

Il faut parler de l'interprétation. D'abord pour dire que M. de Max est bien le plus intéressant interprète dramatique qui soit. Il sait être sublime et gracieux, sa voix est une des rares qui ne fassent pas l'effet d'avoir été perdue par quelqu'un, il sait agir, et l'attention ne s'écarte jamais de lui. J'ai vu, dans *Don Carlos*, des lorgnettes sacrifier à son jeu les jambes mêmes de Mlle Chapelas. Dans le rôle de Xerxès nous avons eu à applaudir ses qualités de violence douloureuse — ah qu'il sait donc ménager les « *Hélas !* » et combien le sauraient !

Il faut encore dire que Mme Tessandier fut une *Atossa* belle et pathétique ; que M. Daltour fut excellent ; que M. Taillade fut fâcheusement éclairé. Et puis, il faut dire que M. Chelles, dans le personnage du *Messager* fut parfaitement détestable — qui nous délivrera des gestes « larges » et des intonations qui « font un sort » aux adjectifs ! D'ailleurs il faut éviter de dire dans du théâtre grec : « Ce fut un vaisseau hellène qui commença l'attaque et fracassa les agrès d'un vaisseau *vénitien.* »

Et il y avait aussi une conférence en trois points de Mme Dieulafoy (great attraction); et il y avait aussi un prologue de M. Jean Richepin, c'étaient des vers : « Romain, examen, lexique, classique, socle et Sophocle » ; et il y avait aussi de la musique un peu indiscrète de M. Xavier Leroux, mais cela faisait très bien tout de même ; et, s'il n'y a pas lieu de s'extasier sur la mise en scène, il faut cependant constater que les mouvements scéniques furent suffisants.

Jean de Tinan.

§

Memento. — On a, ce mois-ci, représenté pour la première fois: au Vaudeville : *Le Partage,* de M. A. Guinon; au Gymnase : *Villa Gaby,* de M. L. Gandillot; aux Variétés: *Le Carillon,* de MM. Blum et Ferrier, musique de M. Serpette; aux Nouveautés : *Les Erreurs du Mariage,* de M. Bisson ; aux Folies-Dramatiques : *Rivoli,* de M. Burani, musique de M. Wormser; au Théâtre Cluny : *Le Papa de Francine,* de MM. de Cottens et Gavault; au Théâtre de la République : *Lucile Desmoulins,* de M Jules Barbier.

MUSIQUE

On ne saurait augurer grand'chose pour la saison 1896-97, d'après les quelques concerts donnés au Cirque et au Châtelet. MM. Lamoureux et Colonne ont été fortement impressionnés par la venue du tsar à Paris. De même que les habitués de chez Julien peuvent se rassasier de plats russes, les abonnés de nos deux grandes sociétés musicales ont eu chaque dimanche le loisir d'applaudir au moins un compositeur slave. Question « patriotique » à part — ah, n'y touchons pas ! — c'est décourageant. Qu'on décore tous les musiciens russes, même les morts, de tous les rubans possibles, et qu'on leur donne la médaille militaire en plus, mais qu'on joue moins souvent de leur musique !

On pourrait choisir avec plus de discernement. Il a fallu l'émoi patriotique le plus troublant pour que M. Lamoureux inscrive au programme du festival d'ouverture de cette saison, le *Capriccio Espagnol* de M. Rimsky Korsakow. (Ah, comme Nicolas II est excusable d'exécrer la musique s'il n'en a jamais entendu que de pareille !) J'aurais voulu cependant assister à une seconde audition de cette œuvre. Je n'en ai gardé, la dernière mesure apaisée, qu'un souvenir confus. Il semble que tout ait été dit, en fait de style russe, avec *Thamar*. Le *Capriccio* de M. Rimsky-Korsakow a peut-être plus « d'étrangeté » et il est probablement plus « exotique », car les chansons gitanes et les airs de danse d'Asturie y sont traités à la russe ! Il y a des castagnettes. Mais, il y a aussi le roulement pressé de tambour, que nous avions entendu avec surprise dans la légende de Balakirew. Espagnol et Russe à la fois, voilà sans doute qui peut avoir une saveur étrange. Ah, que j'aime davantage la vivante *Espana* de Chabrier !

Nous avons renoué avec d'anciennes connaissances, au Cirque : *Les Chansons de Miarka,* et Madame Jenny Passama ; *La Jeunesse d'Hercule* qui n'est pas une des meilleures partitions de M. Saint-Saëns ; l'air d'*Obéron* (*ô mer terrible !*) chanté p Mme Alba Chrétien qui s'efforce plus qu'elle ne charme.

Wagner figurait aux programmes avec la prodigieuse *Huldigungs-Marsch*, l'ouverture des *Maîtres-Chanteurs*, le prélude de *Tristan et Yseult*, et la mort d'Yseult où Mme Chrétien s'est montrée passable. — La *Symphonie pastorale*, avec quelques accrocs dans l'*allegro* (joyeuse réunion de villageois) et la *Symphonie héroïque* très admirablement exécutée, — voici la part faite à Beethoven. — M. V. d'Indy représentait l'école française moderne, avec sa wagnérienne *Forêt enchantée* aux harpes délicieuses. — Mais il faut attacher un grand prix à ce bienfait : M. Lamoureux a donné une excellente exécution de l'introduction de la 2e partie de la *Rédemption* de César Franck. Entendrons-nous cette symphonie intégralement, cet hiver ? Il faut le souhaiter. Maintenant qu'en bon Français, le directeur des Concerts du Cirque a payé son tribut au tsar, il aura la sagesse de laisser reposer les partitions russes, et nous le verrons acquérir de nouveaux titres à la gratitude des artistes en exécutant plus souvent du Haendel, du Weber (autre que cet éternel air d'*Obéron*), du Mozart, du Franck, etc., et en mettant au programme, chaque dimanche, quelques jeunes musiciens d'aujourd'hui, comme M. Gabriel Fabre et M. C.-A. Debussy qui ne manquent pas d'avoir des œuvres prêtes, on le sait.

§

M. Colonne a montré plus de retenue. En dépit des manifestations russophiles, il a commencé par « un festival de musique française ». Bizet : *Ouverture de Patrie* ; Berlioz : la *Symphonie fantastique* (*Roméo* l'eût mieux représente !) ; C. Franck : *Psyché* ; Lalo, Godard, Delibes, Gounod, Guiraud. Ah ! ils étaient trop, et je suis parti après *Psyché*, tant la *Berceuse de Jocelyn* me remplit de crainte et malgré mon grand désir d'entendre le pimpant *Carnaval* de Guiraud.

M. Colonne a montré plus de retenue, ai-je dit. C'est peu exact en somme, car les deux concerts suivants étaient consacrés à la musique russe. Tandis que le directeur de l'*Association artistique* allait donner des concerts en Russie, M. Winogradsky dirigeait l'orchestre du Châtelet. Voilà pour l'alliance. Est-on sûr que la Musique en ait tiré quelque léger bénéfice ?

Tant de musique russe, et pas le moindre fragment d'une des symphonies de Rubinstein, si énormes, si belles quelquefois malgré les erreurs fréquentes qu'on y trouve ! Le « roi du piano » (comme disaient les Yankees) était cependant représenté au deuxième festival russe par son quatrième concerto pour piano. Voilà ce qu'il ne fallait précisément pas choisir ! Les pianistes composent les choses les plus médiocres, parce qu'ils ont toujours en vue d'écrire une musique qui mette avant tout en relief la virtuosité de l'interprète. C'est

la moins intéressante des choses. Autant voir un jongleur qui peut être élégant! M. Mark Hambourg a fait preuve d'étourdissantes qualités: on ne saurait interpréter Rubinstein avec plus de force, de souplesse et de légéreté. C'étaient les qualités de ce grand pianiste, — qui en avait bien d'autres. M. Hambourg n'a montré qu'une prodigieuse sûreté d'exécution. Il faudrait l'entendre interpréter de vraie musique pour savoir s'il est un artiste. Autre chose est de jour du Schumann ou un Concerto de Beethoven qui exigent d'être « compris » par le pianiste.

La *Symphonie pathétique* est une des meilleures qu'ait écrites Tschaïkowsky. Elle est d'une heureuse variété, ce qu'on rencontre rarement chez ce musicien. Elle est tellement variée, que les parties (sauf la première et l'*adagio* final, composés dans un style semblable, inspirés par une même pensée, également émouvants et qui justifient tout-à-fait l'appellation de la symphonie : *pathétique*) elle est donc si variée que les parties en sont disparates et sans lien d'idée. La deuxième (*allegro con grazia*) est assurément très gracieuse et colorée. Le thème en est simple. Le quatuor soutenu par les flûtes l'établit et il se propage à travers l'orchestre sans se modifier. Il y a tant de ressources, ici, dans l'accompagnement, que le thème revient chaque fois dans un décor nouveau. Le *scherzo* qui suit n'a pas moins d'attrait. Les transformations de la phrase initiale y sont ingénieuses. A leur faveur, le thème au début devient le motif d'une marche au rythme sûr, scandé par l'appel des cymbales, et qui alterne avec la reprise de la première phrase répétée par les flûtes et les trombones.

La chanson du berger de *Snégourotschka* de M. Rimsky-Korsakow est une page fine qui diffère peu en vérité du style des bergeries XVIIIe siècle. Mme Auguez de Montalant, qui l'a dite avec infiniment de charme, l'a comprise de cette manière et M. Winogradsky, au pupitre, semblait danser le menuet.

M. Winogradsky est un chef d'orchestre remarquable. Il se dépense sans compter. Son bâton dessine réellement dans l'air le trait qu'il veut commander. Immobile au contraire, s'il sent que la puissance d'un rythme assure la cohésion de l'orchestre, il n'intervient plus que pour assurer la rentrée d'un instrument. L'orchestre Colonne a joué dans la perfection sous la direction ferme et « expansive » de ce chef qui bondit pour donner le signal aux timbales et fait des ronds de jambe qu'envierait M. Hansen, quand il indique un *pianissimo* aux violons.

§

M. Prod'homme, le critique musical de la *Revue Socialiste*, vient de publier un livre très renseigné sur la *Damnation de Faust*. C'est le premier d'une série que l'auteur appelle le Cy

cle-Berlioz. Il se propose d'y étudier, une à une, de la même manière, en assemblant beaucoup de documents, de connus et de rares, les diverses compositions du Maître français. Pour qui n'a point dans sa bibliothèque les *Mémoires de Berlioz* et n'a pas le loisir de consulter les anciennes collections de journaux, le livre de M. Prod'homme sera un précieux auxiliaire. On y trouve encore une analyse sagace et sans aridité de la partition dans ses menus détails.

§

M. Gustave Robert a fait paraitre cher Fischbacher *La Musique à Paris 1895-1896*. Les abonnés des concerts du Châtelet et du Cirque seront reconnaissants à notre confrère d'avoir recueilli ses critiques intelligentes et d'y avoir joint, avec un index de bibliographie musicale qui peut être d'une utilité très grande, les programmes exécutés pendant cette saison.

M. G. Robert a écrit en tête de ce volume une étude sur *Balzac Musicien*.. C'est un sujet nouveau. La chose est rarissime quand il s'agit de musique. Assurément cette « lettre-préface » témoigne d'une manière originale de se montrer curieux de littérature et de musique à la fois. M. Robert a « réuni en corps les théories musicales qui se trouvent exposées » dans la nouvelle de *Gambara*, une des moins lues de Balzac. Il faut lire ce travail très consciencieux : il nous apprend entre autre choses qu'on a bien tort de ne pas ouvrir plus souvent son Balzac.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Exposition de M. Charles Cottet. — Memorandum. — Publications artistiques.

Nul plus que moi n'aura à regretter ici la chronique enthousiaste, bien qu'un peu rude parfois, de M. Camille Mauclair. La verve dédaigneuse dont il dénonçait les tares secretes et les petitesses des procédés s'excusait chez lui d'une belle et sincère pratique personnelle, et je ne saurais, à mon tour, m'en targuer. Je suis un écrivain qui devant des œuvres a rêvé et qui s'efforcera désormais de dire ses rêveries. —

Les eaux où des lueurs se jouent, et, à toute heure, c'est, que sais-je ? astres ou lumières des quais et des vitres, reflets perdus au gré du nuage et des brouillards, un jeu sans cesse varié de colorations imprévues, M. Charles Cottet, de qui trente toiles sont exposées en les salons de l'*Art Nouveau*, en traduit hardiment le secret et le charme. L'on sait les toiles premières du peintre, des coins de ports bretons sous des ciels nets, calmes et presque secs : qu'on se rappelle le tableau si clair du Luxembourg. Des maisons pressées au bord

des quais, toits anguleux, blancheurs inquiétantes; des voiles brunes, jaunes rouges, dures sur la vague multicolore où palpite le frisson divers des rayons dispersés. C'était une impression émue déjà, de sincère songe, auprès de la mer aimée que le peintre a su observer. Mais ici l'atmosphère change, opulente, c'est à Venise et sa lagune. Oubliez l'ennui fidèle et gris du vieux Canaletto, promené de palais en palais et de ruelle en ruelle ; oubliez la fête en chimérique incendie d'un Ziem. Eteints le carnaval de masques et les souvenirs convenus du XVIIIe siècle ! Venise, douloureuse de ses tendresses assoupies, dolente et abandonnée se traîne semble-t-il, au fond vaseux de l'Adriatique et s'abîme lentement aux eaux sommeillantes de la lagune. On la dirait mourir en un brouillard de crépuscules, toute la vie s'y efface, elle est silencieuse à présent et bientôt déserte.

Pourtant cette désolation de la ville mémorable et ruinée réserve à qui sait l'observer des surprises bien rares. M. Cottet y a saisi tout un songe de douleurs douces aux reflets mêmes des flots où elle s'enlise. L'eau n'y est plus, opaque ou transparente, d'une couleur qui vienne d'elle-même, miroir d'un ciel atone ; c'est, au contraire, le mirage affiné et vivant des milliers de lumières que la lumière recèle ou que dissimule la ténèbre. Voici Venise par une nuit tragique et calme, par une matinée vaporeuse où elle s'étire ingénue en l'éveil frileux du soleil, et les barques, les barques ! leurs étranges et lourdes voilures noient aux vagues, selon le moment et la forme des nuées, la pierrerie qu'y disperse un jour fastueux et variable.

M. Cottet peut, tout jeune, être fier de son art ; il a innové dans la simplicité consciencieuse de sa vision sincère ; il est dès aujourd'hui, l'un des plus sûrs parmi nos peintres.

Memento. — Exposition, au Louvre, des moulages de l'Ecole d'Athènes ; — exposition Louis Cabié, chez Le Barc de Boutteville ; — réouverture de la salle Guénégaud ; — chez Durand-Ruel, des Degas inouïs, et un austère et superbe portrait de femme du vieux Romney.

Publications Artistiques. — *Almanach Georges Baus*, 1897, dessins de Jossot, Lebègue, Marc Mouclier, Chéret, Cazals, d'Espagnat, Osbert, Willette, etc.. — *Essai sur Puvis de Chavannes*, suffisamment documenté, par L. Riotor, avec portrait et deux héliogravures (*l'Artiste*, édit.).

ANDRÉ FONTAINAS.

ECHOS

Petite Enquête sur les académiciens. — Le Banquet Jean Dolent. — Vient de paraître au *Mercure de France*. — M. Ad. van Bever. — La Censure russe.

Petite Enquête sur les académiciens. — L'Académie des Goncourt, qui doit se composer, comme on le sait, de dix membres, dont huit ont été désignés par Edmond de Goncourt dans son testament, portera — si elle réussit à se constituer — à cinquante le nombre de nos « immortels ».

Cela n'ira pas sans jeter un certain trouble dans nos habitudes, vieilles de plus de deux siècles et demi.

Nous supposons donc que, pour ne rien changer à l'ordre établi, l'Académie Française et l'Académie des Goncourt s'entendent pour ramener à quarante le chiffre des immortels, et nous posons à nos lecteurs la question suivante :

Quels sont les dix académiciens à éliminer ?

Rappelons, pour mémoire, les noms des membres des deux académies :

ACADÉMIE FRANÇAISE

Duc d'Audiffret-Pasquier, duc d'Aumale, Joseph Bertrand, Gaston Boissier, Henri de Bornier, Paul Bourget, duc de Broglie, Ferdinand Brunetière, Victor Cherbuliez, Jules Claretie, François Coppée, marquis Costa de Beauregard, Anatole France, de Freycinet, Gréard, Ludovic Halévy, comte d'Haussonville, J.-M. de Heredia, Edouard Hervé, Henry Houssaye, Ernest Lavisse, Ernest Legouvé, Jules Lemaître, Pierre Loti, Henri Meilhac, Alfred Mézières, Emile Ollivier, Edouard Pailleron, Gaston Paris, Mgr. Perraud, Rousse, Victorien Sardou, Albert Sorel, Sully-Prudhomme, Thureau-Dangin, vicomte Melchior de Vogüé, plus quatre fauteuils vacants, dont deux seront pourvus le 10 décembre prochain.

ACADÉMIE DES GONCOURT

Alphonse Daudet, Gustave Geffroy, Léon Hennique, J.-K. Huysmans, Paul Margueritte, Octave Mirbeau, Rosny aîné, Rosny jeune, plus deux sièges dont les titulaires n'ont pas été désignés.

Prière d'envoyer les réponses *avant le 15 décembre* à M. le directeur du *Mercure de France*.

Toutes les réponses doivent être signées. Il sera permis de motiver son vote en quelques lignes.

Nous publierons le résultat de l'enquête dans notre prochain numéro.

§

Le Banquet Jean Dolent. — Le banquet offert à Jean

Dolent à l'occasion de la publication de *Monstres*, son dernier ouvrage, a réuni au restaurant Tavernier près de 200 personnes, écrivains, poètes, peintres, sculpteurs, graveurs, amis ou admirateurs de Jean Dolent. M. Rodin présidait. Au dessert, M. Eugène Carrière a dit :

« Une longue amitié et beaucoup de souvenirs communs me lient à Jean Dolent. Je n'ai pas à faire connaître à ceux qui sont ici l'écrivain et l'artiste. Vous l'appréciez tous à sa valeur. Mais je veux rendre hommage à l'homme qui en élargissant sa compréhension de la vie a trouvé plus de raisons et de forces pour accepter et conquérir sa liberté d'esprit en gardant sa bonté. Messieurs, à notre ami Jean Dolent. »

Puis des poètes ont récité des vers, et Jean Dolent a fort spirituellement remercié tout le monde.

§

Vient de paraître au *Mercure de France* : LE VOYAGE D'URIEN, SUIVI DE PALUDES, par André Gide ; — LES MYSTIQUES DANS LA LITTÉRATURE PRÉSENTE, première série, par Victor Charbonnel ; — APHRODITE, édition in-8 tirée à petit nombre, par Pierre-Louys ; — LE PEER GYNT D'IBSEN, brochure, par le comte M. Prozor ; — CHANSONS GRISES, poésies, par André Lebey ; — ESSAI SUR LE NATURISME, *Etudes sur la Littérature artificielle et Stéphane Mallarmé, Maurice Barrès, la Littérature allégorique, quelques Poètes et le Naturisme de Saint-Georges de Bouhélier*, par Maurice Le Blond ; — POÈMES, texte anglais et traduction française, par Lord Alfred Douglas, avec un portrait de l'auteur en héliogravure.

(V. page 4 des feuilles d'annonces : formats, tirages et prix.)

§

M. Ad. van Bever nous prie d'annoncer qu'il a cru devoir, pour des raisons tout intimes, abandonner ses fonctions de Rédacteur en chef de l'*Aube*, et qu'il entre au *Magazine International*. Notons en passant que cette dernière publication transfère ses bureaux 156, rue de Courcelles (Villa Monceau, 2).

§

La Censure russe. — M. Léon Riotor nous écrit : « Il serait au moins curieux de signaler aux lecteurs du *Mercure* qui conserveraient des illusions sur les affinités intellectuelles franco-russes le cas de mon poème *Le Sage Empereur* : l'exemplaire adressé il y a quatre mois à notre confrère Hulewicz me revient en lambeaux, avec des croix rouges et l'effrayante mention : INTERDIT PAR LA CENSURE ! »

M. Léon Riotor trouvera de quoi se consoler en ceci que pareille mésaventure arrive à presque tous nos ouvrages : *Pauline*, de Louis Dumur, vient également de nous être retourné par le sage empereur de toutes les Russies.

MERCVRE.





TABLE DES MATIÈRES

(TOME XX)

—

N° 82. — OCTOBRE 1896

N° 83. — NOVEMBRE 1896

N° 84. — DÉCEMBRE 1896







TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS [1]

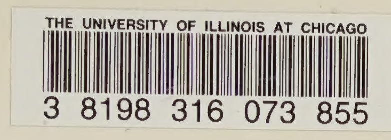
(TOME XX)

---

[1] Les titres de poésies sont imprimés en italique.

Le Gérant : A. Vallette.

Paris. — Imprimerie du Mercure de France, Lucien Marpon, 17, rue Friant.



THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 073 855